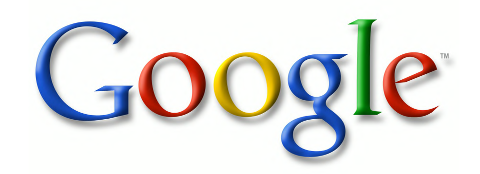
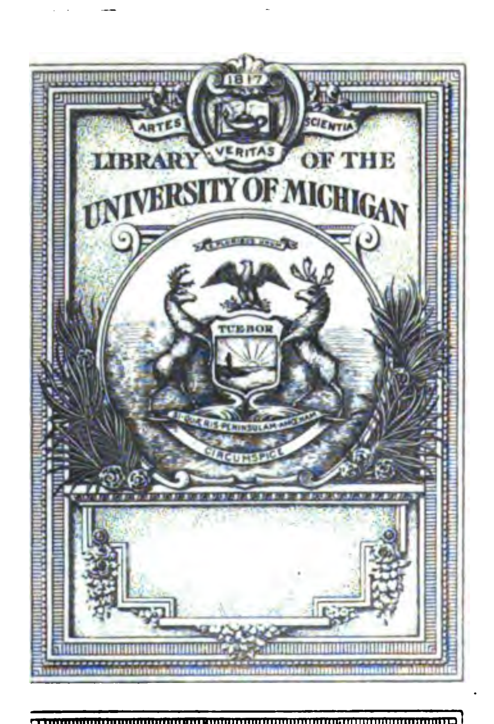



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ANECDOTES AFRICAINES,

DEPUIS L'ORIGINE OU LA DÉCOUVERTE

DES

DIFFÉRENTS ROYAUMES

QUI COMPOSENT L'AFRIQUE,

JUSQU'A NOS JOURS.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



PRÉFACE.

L'AFRIQUE, cette vaſte Preſqu'iſle, environnée de tous côtés par la mer, à l'exception de l'iſthme de Suez qui la ſépare de l'Aſie, moins grande que cette partie du monde, mais plus étendue que l'Europe, contient dans ſa plus grande longueur du nord au midi, depuis le cap Bona, juſqu'à celui de Bonne-Eſpérance, 70 degrés & demi, ou quatorze cents lieues géométriques de vingt au degré; & dans ſa plus grande largeur, en partant du Cap-Verd, juſqu'à celui de Guardafu, 75 degrés ou quinze cents lieues. Les anciens n'en ont connu que la moindre partie; Strabon la jugeoit ſi peu conſidérable, qu'il ne croyoit pas qu'elle méritât d'être diſtinguée par la dénomination de troiſieme partie du monde. Les modernes n'ont été mieux inſtruits que fort tard, & leurs lumieres

se bornent presque à son étendue, son circuit & ses limites. L'intérieur ne leur est pas connu. Les peuples qui l'habitent en ont fermé l'entrée aux nations Européennes. Leur défiance n'a sans doute sa source que dans les mauvais traitements que les Portugais ont faits aux naturels établis sur les côtes, & dont le bruit, en se répandant au loin, les a déterminés à fuir toute correspondance avec des étrangers attirés chez eux par les richesses que la nature a placées dans leur pays, & qui venoient les opprimer pour se les approprier.

Les Romains n'ont gueres connu de cette contrée que la partie que baigne la Méditerranée; c'est donc le nord qui a été le théâtre des principales révolutions. La facilité d'y aborder par l'Europe & par l'Asie, y a fréquemment attiré des conquérants. Notre objet n'est pas d'entrer dans le détail de tous ces événements. L'histoire des conquêtes

appartient à celle des peuples qui les ont faites. Les Anecdotes Romaines, celles de l'empire d'Orient, offriront les faits principaux & les plus importants. Nous ne devons donc pas répéter ce que l'on a trouvé & ce que l'on trouvera ailleurs, lorſque cette ſuite d'Anecdotes ſera finie.

On nous ſçaura peut-être gré de faire connoître ici les contrées de l'Afrique ſeptentrionale, qui vont nous occuper les premieres, en rapprochant leurs dénominations actuelles de celles qu'elles avoient anciennement.

Nous commencerons par l'Egypte, dont l'antiquité ſe perd dans l'origine des peuples, & dont le nom n'a point changé. Cette contrée, qui forma pendant long-temps un empire iſolé qui eut peu de liaiſon avec les nations voiſines, mérite un article à part. Son hiſtoire ancienne, quelque confuſe qu'elle ſoit, doit piquer la curioſité, puiſ-

qu'il n'y en a point qui remonte aussi haut, & qu'elle a fourni à la Grece ses fables & ce qu'on appelle sa sagesse. Nous verrons ce peuple successivement soumis à ses rois, aux Perses qui le subjuguerent, à Alexandre qui chassa les Perses, aux successeurs de ce conquérant qui y fonderent un nouvel empire, aux Romains, aux Arabes, aux Califes Fatimites, aux Sultans Agabites, aux Mamélucs, & enfin aux Turcs.

Nous placerons sous la dénomination de Barbarie, toute la partie de l'Afrique septentrionale, qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan. Forcés par l'ordre des faits de rétrograder, nous partirons de l'occident à l'époque de la fondation de l'empire des Vandales dans les deux Mauritanies, jusqu'à sa destruction par les empereurs d'Orient, dont la domination en Afrique fit place à celle des Arabes, sous lesquels la Barbarie changea de face. Les différents Etats qui la

partagent, & qui se formerent successivement, sont l'empire de Maroc, qui occupe l'ancienne Mauritanie, & une partie de la Gétulie, dont les Algériens, qui ont remplacé les Numides, possedent aussi quelques cantons; les Tunisiens, qui habitent le territoire de l'ancienne Carthage, & partie des domaines de cette république; & les Tripolitains, établis dans les contrées de la Lybie où se trouvoient autrefois les Cyrénéens & les habitants des Syrthes.

Tels sont les peuples principaux qui existent dans cette ligne qui s'étend du levant au couchant. Les deux extrémités & le milieu de cette ligne où se trouvoit Carthage, sont les parties les plus célebres dans l'histoire ancienne; mais nous nous bornerons ici à la moderne. L'histoire de Carthage se lie à celle de Rome, & trouvera sa place dans les anecdotes de cette république, ainsi que celle des anciens peuples de cette partie du monde.

Le reste de l'Afrique ne nous est connu que depuis les expéditions des Européens qui ont passé dans les Indes en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Après les anecdotes Ethiopiennes ou Abyssiniennes que leurs relations seules ont pu nous fournir, nous suivrons les voyageurs dans leurs découvertes le long du couchant, du midi & de l'orient de cette presqu'isle. Les faits qui manquent à chaque instant, & sans lesquels il est impossible d'écrire l'histoire, ne nous permettront pas de nous étendre. Nous y substituerons des détails sur les mœurs & sur les établissements divers des Européens, qui doivent nous intéresser, & qu'il faut connoître.





ANECDOTES EGYPTIENNES.

INTRODUCTION.

L'ÉGYPTE est le premier empire dont l'histoire profane fasse mention après le déluge. Ses Annales remontent à l'antiquité la plus reculée ; mais, pendant une longue suite de siécles, elles n'offrent que de la confusion ; il faut passer à travers les fables pour arriver à l'histoire ; elles la précedent, *la composent, & en tiennent* lieu. *Le premier peuple, celui dont* on a le plus parlé, & sur lequel on a le plus de détails, est celui dont l'histoire présente le plus d'embarras ; on diroit que tous ceux qui l'ont écrite, se sont fait un plaisir d'épaissir les ténebres au lieu de les dissiper. Les faits ne sont pas toujours placés sous leurs véritables dates ; le nom-

bre presque infini des rois dont on a conservé les listes, augmente encore le chaos. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de le débrouiller; nous nous contenterons de faire quelques observations qui trouvent ici leur place, & qui sont l'introduction naturelle à l'histoire de l'Egypte.

Les inondations du Nil semblent avoir dû être un obstacle aux premiers établissements qu'on a voulu former dans la contrée qu'il arrose; ce n'est qu'à force de travaux qu'on a pu les vaincre; cependant tous les témoignages se réunissent pour donner des habitants très-anciens à ce pays. Il faut que la premiere colonie qui s'y est rendue n'ait pas été d'abord considérable. Un petit nombre d'hommes a pu s'établir sur les hauteurs, d'où il bravoit les eaux du Nil; lorsqu'elles s'étoient retirées, il cultivoit vraisemblablement la terre qu'elles laissoient découvertes. Quelques années suffirent pour montrer sa fertilité, & qu'elle la devoit au fleuve. Cet avantage dut attacher la colonie à son séjour: elle travailla à le rendre commode, à le mettre à l'abri des ravages, des débordements: elle se divisa ensuite, pour s'établir en différents endroits du pays; ces établissements divers formerent de petits royaumes. L'histoire conduit naturellement à cette opinion. Elle distin-

gue quatre petits Etats dans l'Egypte, peu de temps après la dispersion. Ces détails pourroient servir à jetter du jour sur la chronologie Egyptienne, qui est encore dans les ténebres. La plûpart des historiens, mécontents des recherches des autres, & de celles qu'ils ont essayé de faire, ont renoncé à l'éclaircir; ils se sont contentés de rapporter quelques faits relatifs à différents rois, sans se donner la peine d'y mettre un ordre difficile. L'histoire d'Egypte, en conséquence, n'a jamais été présentée de suite; on n'en a offert que des lambeaux décousus; les sources dans lesquelles on pouvoit puiser rebutoient. Manéthon, qui écrivoit du temps de Ptolémée Philadelphe, assure en vain qu'il a consulté les monuments hiéroglyphiques de sa nation, & les regiſtres sacrés conservés dans les temples: le nombre des dynasties, des rois & de leur regne est si étendu, qu'il est impossible de le concilier avec aucune chronologie. *Dans trente-une dynasties depuis Ménès, jusqu'à quinze* ans avant Alexandre, il compte plus de 5300 ans. Joseph Scaliger a montré, en arrangeant la chronologie de ces regnes, qu'elle remontoit à 1336 ans avant la création, encore retranche-t-il les regnes des dieux & des demi-dieux.

La disposition que tous les chronolo-

giſtes ont donnée à ces dynaſties, eſt ce qui les rend ſi embarraſſantes ; ils les ont placées de ſuite, & ont regardé les regnes comme ſe ſuccédant les uns les autres, ſans ſonger que pluſieurs de ces princes ont été contemporains, & ont régné en même temps en divers endroits de l'Egypte. Cette conjecture, confirmée par les monuments, par la chronologie même de Manéthon, a été entrevue par quelques écrivains ; mais aucun ne s'eſt donné la peine de la ſuivre ; on a craint un travail épineux, qui demandoit de longues recherches, une érudition profonde, & ſur-tout beaucoup de patience. Pluſieurs ont indiqué cette conjecture, & ont laiſſé les choſes telles qu'elles étoient, contents d'être autoriſés à traiter cette partie de l'hiſtoire ancienne de la maniere la plus facile, c'eſt-à-dire, par morceaux & ſans ordre. D'autres, attachés à l'ancienne chronique, quoiqu'elle leur parût incertaine, l'ont préſentée telle qu'ils la trouvoient en mettant tous ces regnes de ſuite, croyant avoir tout fait en prévenant qu'elle n'eſt d'accord avec aucune autre chronologie, & qu'il eſt impoſſible de l'accorder. C'eſt ainſi que, ſi tous nos ouvrages hiſtoriques venoient à ſe perdre, & qu'on ne recueillît que la ſuite des rois qui ont régné en Eſpagne lorſque cette monarchie étoit

divisée, on lui donneroit une antiquité qu'elle n'a pas, en mettant chaque roi l'un après l'autre, sans distinguer les différents états qui s'y étoient formés, & qui avoient, chacun dans le même temps, ses souverains particuliers. Celui qui auroit conservé cette liste, auroit en vain distingué ces différents rois par dynasties, désignées par les noms des divers royaumes d'Espagne ; on demeureroit longtemps avant de se servir de cette lumiere pour éclairer la *chronologie* ; *il en seroit* de même que des tables de Manéthon. Il distingue des rois Thébains, des Memphites, des Tanites, des Héracléotes, des Xoïtes, des Diospolites, des Thimites, des Eléphantins, &c. On convient qu'il y avoit plusieurs états en Egypte, sur lesquels ces rois ont régné ; on a devant les yeux le fil qui peut guider à travers les routes obscures & tortueuses de ce labyrinthe, mais on ne veut pas s'en servir (*).

Ce n'est point à nous, nous le répé-

(*) M. Dorigny est le seul que nous sçachions qui se soit saisi de ce fil ; il avoit entrepris ce travail prodigieux, auquel il n'a pas été encouragé. Son systême, vraisemblable s'il n'est pas vrai, souffre sans doute bien des objections ; mais son défaut principal est peut-être d'être moderne.

tons, à adopter des ſyſtêmes nouveaux; notre plan écarte les diſcuſſions, pour nous borner aux faits, aux révolutions principales, liés par les dates: elles nous manqueront quelquefois; & nous nous en paſſerons, quand nous ſerons dans l'impoſſibilité de les fixer d'une maniere certaine.





EGYPTE ANCIENNE.

[2965 Avant J. C. *]

LA fondation du royaume d'Egypte remonte à cette année. Ménès, qu'on croit généralement être le même que Misraïm, fils de Cham, parti des plaines de Sennaar, y arrive avec ses descendants. Toute la contrée, à l'exception de la Thébaïde, *étoit un marais immense : l'espace* qui sépare le lac Mœris de la Méditerranée, étoit, dit-on, couvert par les eaux. On prête à Ménès des ouvrages prodigieux, impossibles dans l'enfance des peuples, pour rendre le pays habitable. Mais sans doute on n'avoit pas besoin de tant de travaux; la Thébaïde suffisoit aux enfants de Ménès, & à ceux qui l'avoient suivi; les uns & les autres ne pouvoient être en grand nombre. On prétend qu'il détourna le cours du fleuve, *qui baignoit* alors *le* cours d'une *montagne sablon-*

(*) Nous croyons devoir prévenir ici que nous suivons le calcul du texte hébreu Samaritain; il offre une différence de plus de six cents ans, comparé avec celui du texte hébreu vulgaire; & cet excédent aide à concilier les monuments de l'histoire profane, avec ceux de l'histoire sacrée.

neuſe qui eſt vers la Lybie, & qu'il bâtit la ville de Memphis dans l'ancien lit qu'il avoit ſéché. Il ne manqua pas non plus de bâtir un temple ſuperbe à Vulcain. L'idolatrie qui avoit régné avant le déluge, ne tarda pas à ſe remontrer après, On conçoit difficilement comment les hommes, à qui tout préſentoit le ſpectacle terrible d'un Dieu vengeur, purent ſi-tôt l'oublier, & tourner leurs hommages vers des êtres chimériques. Il ſemble que le temps ſeul pouvoit effacer l'impreſſion du déluge : il ne s'étoit écoulé que cent ſoixante ans depuis cet événement, & Noé vivoit encore. Cette conſidération n'eſt pas la ſeule qui devoit forcer à mettre un plus long eſpace entre la diſperſion des peuples, & la fondation des empires.

Ménès eut, dit-on encore, Iſis pour épouſe ; on en a fait en conſéquence l'ancien Oſiris, dont on raconte une multitude de fables qui ſont ou l'original ou la copie de celles d'Uranus & de Cronus, de Saturne & de Jupiter. Les anciens peuples, en communiquant enſemble, ſe communiquerent leurs erreurs ; & chacun s'empreſſa de ſe les approprier, & de les naturaliſer, pour ainſi dire, dans ſon pays. Si Uranus & Saturne furent mutilés par leurs enfants, Oſiris fut aſſaſſiné par Typhon ; ſes membres, coupés en vingt-ſept

parties, furent jettés dans le Nil. Isis parvint à les rassembler, à l'exception d'une seule que des poissons gloutons avoient avalée, & qui furent depuis en horreur. Cette perte fut si sensible à Isis, qu'elle institua une fête qui ne ressemble pas mal à celle d'Adonis par son motif. La fable, comme nous l'avons observé, tient souvent lieu de l'histoire; nous ne nous y arrêterons pas davantage. Celle-ci nous a paru mériter d'être indiquée, parce qu'elle prouve que les *fables ont passé*, pour ainsi dire, de *main* en *main*, & que les peuples les ont empruntées les uns des autres, pour se les approprier, en parer leurs annales, & reculer leur origine.

[2903 avant J. C.]

Le long regne de Ménès, qui dura soixante-deux ans, ne fournit aucun fait. Après sa mort, l'Egypte est partagée en quatre royaumes, sçavoir, la haute & la basse Egypte, This & Memphis. Athotès & *Tosothrus porterent le sceptre, l'un à Thebes*, l'autre à *Memphis. Le premier* a été surnommé *Thott* ou *Mercure*, & le second *Orus*. Les découvertes utiles que leur attribua dans la suite la vanité des Egyptiens, bien aises de faire remonter leurs sciences au berceau de leur empire, tiennent la place des événements, & sont peut-être plus intéressants.

On regarde Athotès comme l'inventeur des caracteres hiéroglyphiques, dont se servoient les Egyptiens pour représenter les choses dont ils vouloient conserver le souvenir. On peignoit une langue pour désigner une harangue publique. Lorsqu'un seul signe ne pouvoit pas représenter une idée, on la complettoit en y en joignant un autre. Une main armée d'un arc n'offroit que l'idée imparfaite d'un combat: une autre main, opposant un bouclier, exprimoit pleinement l'attaque & la défense. Cette maniere d'écrire étoit très-pénible; l'intelligence en étoit difficile; &, comme elle dépendoit de l'idée que rappelloit à l'esprit de chacun l'objet offert à ses yeux, elle devoit varier souvent. Aussi, peu d'Egyptiens sçavoient lire; les prêtres mêmes n'avoient pas tous cette connoissance; ce ne fut que dans la suite qu'on inventa une écriture plus simple, & qui devint plus commune. Les prêtres conserverent les hiéroglyphes, qui furent les signes de la langue sacrée: on les employa dans les temples, mais partout d'une maniere différente, pour dérober des secrets à la connoissance de la multitude, & même des prêtres des autres temples; car chaque divinité avoit ses mysteres, que ses ministres se faisoient une loi de cacher. Les initiés convenoient en-

tr'eux de la maniere d'entendre leurs hiéroglyphes ; par cette précaution, si leurs livres venoient à s'égarer ou à tomber en des mains étrangeres, ils étoient inintelligibles à tous ceux qui n'étoient pas dans le secret : c'étoient donc des especes de chiffres particuliers à chaque secte.

Tandis qu'Athotès s'illustroit par ses découvertes, Tosothrus en faisoit d'autres qui le rendoient cher à ses sujets. Sa mere, qui avoit des connoissances dans la médecine, les lui avoit communiquées ; il s'occupoit du soin de les perfectionner. Il étudioit les plantes qui croissoient sur le sol de la fertile Egypte, & il en remarquoit les propriétés. Telle fut l'origine de la médecine dans cette contrée. Les livres de Tosothrus, ou qui lui furent attribués, servirent de regles à ceux qui exercerent cet art dans la suite ; ils étoient l'unique objet de leurs études : on ne pouvoit employer d'autres remedes que ceux qui y étoient consignés : il fut défendu à tous les médecins d'en inventer d'autres, & de les hasarder. Cette défense pouvoit empêcher l'empirisme, mais elle nuisoit aux progrès de l'art. Si le médecin se fioit à ses propres lumieres, & tentoit des remedes nouveaux, il avoit tout à craindre si le malade mouroit : on l'abandonnoit aux parents, qui se vengeoient alors sur lui de

la perte qu'ils avoient faite ; si, au contraire, il n'employoit que les recettes légales, autorisées par les livres sacrés, on ne lui imputoit rien, de quelque maniere que la maladie tournât. Le respect superstitieux des Egyptiens pour les inventions de leurs ancêtres, ne leur permettoit pas de se croire capables de faire mieux. Il y avoit une autre loi qui n'étoit pas moins funeste aux malades : le même homme ne pouvoit s'appliquer qu'à la guérison d'une seule maladie ; & le malade affligé de plusieurs maux compliqués, étoit obligé de recourir à autant de médecins, qui ordonnoient chacun le remede propre au mal qui étoit de son département. Ces différents remedes devoient se nuire les uns aux autres, & le malade étoit à-la-fois la victime de l'ignorance du médecin, & de la loi qui le forçoit à l'ignorance.

Nous observerons, en finissant, que les médecins étoient entretenus par le gouvement ; il ne leur étoit pas permis de recevoir rien de leurs malades. La médecine Egyptienne, en général, consistoit plus en préservatifs qu'en remedes ; on s'attachoit à prévenir les maladies, & souvent on y réussissoit. Il n'en étoit pas de même de la guérison : on prescrivoit la diete ou les évacuations. On répétoit cette ordonnance tous les jours, &

on ne donnoit de relâche au malade que quand ſon extrême foibleſſe l'exigeoit : auſſi eſt-il vraiſemblable que les cures n'étoient pas nombreuſes ; il falloit, comme par-tout, attendre plus de la nature que de l'art, & ce dernier étoit ſouvent mortel.

[2844 avant J. C.]

Le regne d'Athotès II, qui ſuccéda à ſon pere ſur le trône de la haute Egypte, ne nous offre qu'une particularité remarquable. Il s'empreſſa de rendre à ſon pere les honneurs divins ; il lui éleva un temple & des autels, ſous le nom de *Thot* & de *Mercure*. Les Memphites, quelques années auparavant, en avoient érigé un à Toſothrus ſous le nom d'Orus. Athotès I fut le dernier roi que les Egyptiens déifierent : les prêtres déciderent que le nombre des dieux étoit aſſez conſidérable, & qu'il n'en falloit plus ajouter à ceux dont le culte avoit été établi par Ménès.

[2556 avant J. C.]

Dans le long intervalle écoulé juſqu'à cette année, on ne voit que des noms & des dates incertaines. Biuris ou Buſiris, dont on rapporte le regne à cette époque, paſſe pour avoir été le fondateur de la ville de Thebes, capitale de la haute Egypte, & qui donna depuis ſon nom à ce royaume.

OSYMANDUE.

NOus n'entreprendrons pas de fixer la date du regne de ce prince, dont Diodore feul nous a conservé le nom, avec quelques particularités. Il foumit les Bactriens qui s'étoient révoltés, & marcha contre eux avec une armée que l'imagination grecque a prodigieufement groffie, puifqu'elle ne la porte pas à moins de 400,000 fantaffins & 20,000 chevaux. Cette expédition, qu'on ne détaille pas davantage, n'eft point ce qui rend le regne d'Ofymandue plus remarquable; ce font les bâtiments qu'il fit conftruire, & le maufolée fuperbe qu'il s'érigea à lui-même pendant fa vie.

Ce tombeau étoit dans un palais immenfe; on y arrivoit par une cour qui avoit deux cents pieds d'étendue; cette cour conduifoit à un portique quarré de quatre cents pieds de longueur, foutenu par des repréfentations d'animaux de quinze coudées de hauteur, & chacune d'une feule pierre. De-là on paffoit à une feconde cour, femblable à la premiere, mais embellie d'une plus grande quantité de fculpture : on y remarquoit entr'autres la ftatue d'Ofymandue, la plus grande qu'on eût vue dans l'Egypte, & dont un

ſeul pied paſſoit ſept coudées de longueur. Dans l'enfance des arts on jugeoit de la beauté par la maſſe ; il a fallu des ſiécles pour ſentir que le vrai ſeul eſt beau, & que c'eſt dans l'imitation ſeule de la nature que ſe trouve la vérité. Aux pieds de la ſtatue d'Oſymandue, étoient celles de ſa mere & de ſa ſœur. La premiere portoit trois femmes couronnées ſur ſa tête, pour déſigner qu'elle étoit fille, femme & mere de rois. Ce groupe unique & coloſſal étoit tout entier d'une ſeule pierre, & d'une eſpece précieuſe. On liſoit au bas cette inſcription : « Je ſuis Oſymandue, roi des rois. Quiconque voudra connoître ma grandeur, n'a qu'à ouvrir les yeux ; qui oſera la nier, n'a qu'à tenter de ſurpaſſer mes ouvrages. »

Cette cour menoit à un ſecond portique, plus magnifique que le premier, où le roi avoit fait repréſenter ſes triomphes, & les actions de graces qu'il en avoit rendues aux dieux. Dans le même palais étoit une table ſoutenue par des colonnes, où trente juges ſculptés, avec leur préſident, paroiſſoient écouter des avocats & rendre la juſtice. L'image de Thémis avec les yeux fermés, étoit pendue au cou du chef du tribunal ; emblême en uſage chez les Egyptiens, pour dire que les juges doivent être incorruptibles.

Le tombeau, auquel on arrivoit ensuite, étoit entouré d'un cercle d'or qui avoit trois cents soixante-cinq coudées de circonférence, & une d'épaisseur : on y avoit gravé les jours de l'année, le lever & le coucher des étoiles, & les influences que leur prêtoit l'astrologie Egyptienne. Cambyse enleva dans la suite cet anneau. Ce palais magnifique contenoit encore une bibliotheque dans laquelle étoient déposés les livres sacrés, & on lisoit au-dessus de la porte : *Médecine de l'ame.*

[2391 avant J. C.]

Le peu d'accord des historiens peut être remarqué dans le regne d'Uchorus, ou Appapus : ils lui attribuent la construction de Memphis, dont ils ont déja fait honneur à Ménès. Celui-ci peut avoir commencé une petite ville de ce nom, & Uchorus l'avoir agrandie & embellie. Il lui donna cent cinquante stades de circonférence, & creusa autour de ses murs des fossés profonds, pour la défendre des insultes des ennemis & des inondations du Nil. Il passe aussi pour avoir transporté le siége de l'empire de Thebes à Memphis, qui devint la capitale de l'Egypte. Une particularité que nous observerons encore ; c'est que les Annales ne donnent pas moins de cent ans de regne à ce prince,

&

& pendant ce long temps elles ne font mention d'aucun événement.

[2290 avant J. C.]

Le regne du successeur d'Appapus ne dura qu'un an : tout ce qu'on sçait de lui, c'est qu'il étoit Ethiopien, & qu'il fut massacré par ses sujets, qui mirent sa sœur Nitocris à sa place. Elle les gouverna pendant six ans. La vengeance qu'elle prit des principaux meurtriers de son frere, indisposa les Egyptiens. *Sa haine ingénieuse fit bâtir un édifice souterrain*, dans lequel un conduit ménagé avec art *introduisoit* les eaux du Nil. Lorsque tous ces préparatifs furent achevés, elle fit préparer un grand festin dans ce lieu; elle y invita tous ceux qui avoient eu le plus de part à la mort du feu roi: quand elle les vit échauffés par le vin & par la débauche, elle alla elle-même ouvrir le conduit, d'où les eaux sortirent avec impétuosité, inonderent la salle souterraine, & *noyerent tous les malheureux dont elle vouloit se défaire*. Ils avoient mérité, sans doute, ce supplice; mais la reine leur avoit pardonné; & les peuples la virent avec horreur, dès qu'elle eut prouvé d'une maniere si éclatante qu'elle n'avoit fait que dissimuler: elle fut contrainte de fuir à son tour ces peuples mécontents, & de se retirer dans une forteresse.

[2266 avant J. C.]

Cette année est l'époque de l'invasion des rois Pasteurs dans la basse Egypte. Ce n'est que sous ce nom qu'on fait connoître ce peuple, dont on ne sçait point l'origine, & qui a donné lieu à une multitude de conjectures. Quelques écrivains ont prétendu que c'étoient les Israélites; mais ces derniers ne régnerent jamais dans cette contrée; & on compte plusieurs rois pasteurs, qui fonderent une nouvelle dynastie à la tête de laquelle on met Salatis. Les Pasteurs commencerent par ravager les lieux où ils passerent; ils finirent par s'y établir.

[2054 avant J. C.]

Certos commence à régner sur la basse Egypte. Ce prince est, à ce qu'on croit, celui auprès duquel Abraham se réfugia, lorsque la famine lui fit quitter la terre de Chanaan. L'amour que Sara lui inspira, les suites de cette passion, & la maniere dont il rendit l'épouse à son mari, n'appartiennent point aux Anecdotes Egyptiennes; ils trouveront leur place ailleurs: nous ne faisons mention ici de ce prince, que pour lier l'histoire profane, peu connue, à l'histoire sacrée; il n'y a que l'accord de l'une & de l'autre qui puisse y jetter du jour.

[2040 avant J. C.]

Mœris, roi de la haute Egypte, signale son regne par un ouvrage supérieur à tous ceux qu'on avoit faits avant & qu'on fit après lui ; c'est le lac qui porte son nom. Les débordements du Nil font la fécondité de l'Egypte ; mais ils ne doivent ni rester au-dessous d'une certaine proportion, ni aller au-delà ; le plus ou le moins est également funeste. Mœris voulut appeller l'art au secours de la nature, & rendre par-là les inondations uniformes. Il fit creuser un lac immense, auquel Hérodote & Diodore donnent trois mille six cents stades de circonférence ; espace prodigieux, & peut-être impossible. Les relations modernes lui donnent seulement une demi-lieue de large, & douze ou quinze de circuit. Il n'a point de communication avec la mer ; il n'en a qu'une avec le Nil, par un canal large de cinquante pieds, & long de quatre lieues. L'eau du fleuve coule dans le lac pendant six mois, & retourne au fleuve pendant les six autres. Au milieu du lac étoient deux pyramides, qu'Hérodote dit avoir vues, qui s'élevoient de trois cents pieds au-dessus du lac, & qui en avoient autant sous les eaux. Sur ces pyramides se trouvoient deux statues colossales : on n'en voit plus à présent que

les ruines, lorſque l'eau eſt baſſe. Il y avoit encore dans le lac une iſle qui avoit une lieue de circonférence, & ſur laquelle on trouve des débris de temples ou d'autres édifices.

Ce grand ouvrage, comme nous l'avons dit, n'avoit été entrepris que pour le bien général; il étoit deſtiné à recevoir la ſurabondance des eaux du fleuve, lorſqu'elles menaçoient d'une trop forte inondation. Si au contraire elle devoit être foible, & au-deſſous de la hauteur dont on avoit beſoin, on avoit creuſé pluſieurs petits canaux qui, aboutiſſant au grand canal, ouvroient, lorſqu'on le vouloit, un paſſage aux eaux du Nil, & les conduiſoient ſur les terres (*).

(*) Les ſources du Nil, inconnues aux anciens, ſe trouvent dans l'Ethiopie. Ce fleuve entre en Egypte ſous le tropique du Cancer, & y deſcend par ſept cataractes. Ses eaux, qui inondent annuellement le pays, commencent à croître au ſolſtice d'été, juſqu'après l'équinoxe d'automne, pendant près de cent jours; elles décroiſſent par degrés dans le même eſpace de temps, & rentrent enfin dans leur lit, juſqu'à la prochaine inondation. Quand elles ne montent pas à ſeize coudées, ou du moins à quinze, elles ne peuvent pas couvrir tout le pays, & la diſette en eſt la ſuite. Quoiqu'elles commencent à croître dans le mois de Mai, le gouvernement ne fait ſes obſervations que le 28 ou le 29 Juin. Chaque jour,

[1996 avant J. C.]

Mœris se rendit cher à ses peuples par les grands ouvrages qu'il fit exécuter ; son

---

des crieurs publics annoncent à quel degré elles sont montées. Lorsqu'elles ont atteint la hauteur de seize coudées, on lâche l'écluse, pour qu'elles couvrent tout le pays. Autrefois on ne les auroit pas ouvertes s'il avoit seulement manqué un pouce, parce que les terrains qui n'ont pas été inondés sont exempts de tous droits. Les sultans ayant rendu les *bachas responsables* des conséquences, ceux-ci font ouvrir les écluses avant que l'eau ait atteint la hauteur fixée.

On prétend que les Egyptiens avoient autrefois la coutume d'ensanglanter la cérémonie de l'ouverture des écluses, en sacrifiant une fille au Nil, & selon d'autres un garçon : le défaut d'accord sur le genre de la victime, peut faire douter du sacrifice. On a prétendu aussi que cette coutume barbare a été en usage jusqu'au temps où les Turcs se sont rendus maîtres de l'Egypte ; & voici ce qu'on raconte de son abolition. Le premier bacha eut, dit-on, assez de crédit sur l'esprit du peuple, pour l'engager à renoncer à ce sacrifice. Le Nil par malheur n'atteignit point cette année à sa hauteur ordinaire ; l'année suivante, il fut encore plus bas. Le peuple, craignant la famine, murmura. Le bacha, plein de foi, mena tous les habitants de la ville, Turcs, Juifs & Chrétiens, sur une montagne voisine, les fit prier & pria avec eux le Ciel d'avoir pitié d'eux. Les prieres furent exaucées, & dans la nuit le Nil crût de douze piques. Nous ne répétons cette fable que comme une fable.

fils s'en fit aimer par ses vertus douces & tranquilles. On lui donna le nom de *Vulcain*, ou de *second Thot*. Il favorisa les sciences, il fit régner la justice; & tout ce qu'on dit de lui se borne à ces détails vagues. Ils nous invitent naturellement à nous arrêter sur les usages Egyptiens, qui remontent à la plus haute antiquité, mais dont l'origine est incertaine: on ne peut mieux placer les plus intéressants, que sous le regne du prince qui les fit respecter.

La couronne étoit héréditaire. L'Egypte, bien plus heureuse que les autres contrées de la terre, voyoit les loix au-dessus de ses rois. Ménès, pour faire aimer sa domination, dut être juste. Les loix qu'on croit qu'il établit, & que ses successeurs affermirent & perfectionnerent, régloient non-seulement l'administration publique, mais encore la vie privée du souverain. On n'admettoit à son service, ni esclave acheté à prix d'argent, ni domestique né dans le palais. Les fils des prêtres, distingués par leur naissance, instruits de bonne heure par une éducation sage & réfléchie, étoient admis seuls à l'âge de vingt ans auprès du monarque. Environné sans cesse par des hommes d'un mérite peu ordinaire, il ne pouvoit rien apprendre d'indigne de la majesté royale. Il y avoit certaines heures du jour & de la nuit où le prince ne pou-

voit pas abſolument diſpoſer de lui-même, où il devoit s'occuper ſérieuſément, & vaquer aux affaires. A ſon lever, il liſoit les dépêches, les mémoires qui lui étoient adreſſés, afin qu'il fût inſtruit de tout. Il ſe baignoit enſuite, prenoit des vêtements magnifiques, & ſe rendoit au temple. Les victimes étoient prêtes, les ſacrificateurs aſſemblés : le grand-prêtre faiſoit hautement des vœux pour la proſpérité de l'état & du prince ; il célébroit ſes vertus, & parloit avec exécration des fautes qu'il avoit pu commettre par ignorance ou par ſurpriſe, en les rejettant ſur des miniſtres corrompus : on finiſſoit par demander aux dieux qu'il fût toujours digne d'être loué.

Le monarque n'étoit pas moins gêné dans ſa vie privée : il étoit ſi peu maître de lui-même, qu'il ne pouvoit prendre des bains, partager le lit de la reine, ſe promener, ni faire aucune choſe auſſi indifférente, que dans certains moments qui y étoient deſtinés. Sa table étoit toujours frugale : du veau, une oie, compoſoient tous ſes mets ; on eût dit qu'un médecin ſage & zélé pour la ſanté du prince avoit fait ce dernier réglement. S'il étoit contraint dans des objets d'une ſi petite importance, il l'étoit bien davantage dans ceux qui intéreſſoient le bonheur de ſes peuples. Les loix qui devoient être ſa re-

gle, étoient un frein à toutes ses passions, & aux effets de son caprice & de sa colere : elles régloient les punitions, leurs especes, les cas où on les avoit encourues; il étoit défendu au souverain d'aller au-delà, & de les interpréter : ceux qui s'en écarterent devinrent l'opprobre de la nation; elle les respecta pendant leur vie, & obéit en frémissant à ces maîtres indignes de l'être. La loi qui imposoit ce respect aux Egyptiens les rendoit à eux-mêmes lorsque le roi coupable n'étoit plus, & leur permettoit d'écouter leur indignation.

Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, le peuple prenoit le deuil; les temples étoient fermés, les sacrifices & les fêtes interrompus pendant soixante-douze jours. Durant tout ce temps, on s'abstenoit des mets délicats; on couchoit sur la terre nue; le lit conjugal étoit désert. On préparoit cependant la pompe funebre; le dernier jour, on exposoit le corps dans un cercueil à l'entrée de son tombeau. Les prêtres prononçoient l'éloge funebre du défunt : s'il avoit été juste, le peuple applaudissoit; s'il ne l'avoit pas été, il exposoit hardiment les sujets de son mécontentement : il avoit le droit de lui reprocher tous ses crimes; il dépendoit même de lui de le priver de la sé-

pulture, & de condamner son nom à l'oubli. Plusieurs monarques subirent ce châtiment : il étoit défendu d'en rappeller la mémoire, de le nommer dans quelque circonstance que ce fût. Les prêtres chargés des Annales ne mettoient point son nom dans la liste des rois dont ils écrivoient l'histoire ; ils se contentoient de marquer la durée de son regne : ses actions & sa vie n'étoient point transmises à la postérité ; il ne méritoit point qu'on en conservât le souvenir. Il est vraisemblable que la plûpart des rois anonymes que les tables des dynasties Egyptiennes nous indiquent, étoient des princes injustes, flétris après leur mort, & condamnés à l'oubli.

Ce moment du jugement des rois étoit un grand jour pour la nation : ce privilege l'élevoit à ses yeux ; elle se consoloit des maux que lui avoit faits un roi méchant, par la justice qu'elle s'en faisoit à elle-même. Ce monarque absolu, révéré pendant sa vie, devant lequel *tout se prosternoit, n'étoit plus rien* : *confondu* avec le reste de *ses sujets*, il subissoit l'examen auquel étoit soumis le dernier citoyen, à qui l'on accordoit ou l'on refusoit la sépulture, selon qu'il avoit bien ou mal vécu. C'étoit une leçon terrible pour le successeur du roi. Craignant de voir un jour sa

mémoire rendue infâme, & son cadavre maltraité, il devoit naturellement s'appliquer à mériter un meilleur sort. Comme cette loi étoit commune à tous les sujets, l'exemple étoit général pour la nation : il ne devoit pas peu contribuer à conserver les mœurs, la sagesse & la vertu.

L'origine de cet usage étoit très-ancienne ; ce ne fut qu'après Mœris que les jugements prirent une autre forme, & furent accompagnés de cérémonies particulieres. Ils se rendirent au-delà du lac, qu'on traversoit dans une barque ; les juges y étoient rassemblés. Chaque homme sçavoit qu'après sa mort il passeroit cette barque fatale, & songeoit à rendre cette cérémonie glorieuse pour lui. Le conducteur s'appelloit *Charon* en langue égyptienne. Cette dénomination, qui désignoit l'action de conduire une barque, devint dans la suite un nom propre. Orphée, Dédale & Mélampe, qui voyagerent en Egypte, en rapporterent la religion ; ils y puiserent la fable du passage des ames dans la barque de Caron.

[1969 avant J. C.]

Le Nil, qui jusqu'à ce temps avoit porté le nom d'Egyptus, qu'il avoit donné à la contrée qu'il arrose, prit le nom du roi Phuron Nilus, dont on rapporte le regne

à cette année, & dont on ne dit rien de plus.

[1936 avant J. C.]

Les Pasteurs occupoient toujours une partie de la basse Egypte ; Tmosis ou Amosis parvint à les en chasser. Il alla les assiéger dans la ville d'Abaris ou Péluse. On ne lui donne pas une armée moindre de 480,000 hommes. Les historiens anciens se plaisent à multiplier les combattants : une armée aussi considérable suppose une population immense ; & celle de l'Egypte devoit l'être, s'il faut en juger par les monuments élevés par ses rois, & qui ne pouvoient s'entreprendre & s'exécuter que lorsqu'on avoit des multitudes de bras à y employer. L'armée de Tmosis ne parvint pas à prendre la ville ; on ne s'en rendit maître que par capitulation. La condition fut que les Pasteurs sortiroient de l'Egypte, & on s'engagea à ne point les inquiéter. Ils se retirerent, au nombre de 240,000, sous *Aménophis I*, qui succéda à *Tmosis*. La haute & la basse Egypte sont réunies, & ne forment plus qu'un royaume.

[1742 avant J. C.]

Nous touchons à une époque célebre dans l'histoire d'Egypte, mais qui n'en

eſt pas moins confuſe, par les contradictions des hiſtoriens & des poëtes. Aménophis II, pere de Séſoſtris, régnoit ſur l'Egypte. Vulcain, dit-on, peu après la naiſſance de ſon fils, lui apparut en ſonge, & lui annonça la grandeur future de ce fils qui devoit faire la conquête de la terre entiere. Les rois Egyptiens croyoient aux ſonges, & avoient toujours autour de leur trône des hommes dont l'unique fonction étoit de les expliquer. Aménophis ne douta pas de la vérité du ſien. Pour en faciliter l'accompliſſement, il fit raſſembler tous les enfants mâles de ſes états, nés le même jour que Séſoſtris; il les fit élever avec lui, & les forma de bonne heure aux exercices les plus laborieux. Ils devoient gagner tous les matins leur dejeûné avant de le recevoir; ils ne le trouvoient qu'au but d'une courſe conſidérable qu'il falloit faire en montant. Telle fut l'éducation du conquérant, & de ceux qui devoient l'accompagner & le ſeconder.

[1722 avant J. C.]

Séſoſtris veut juſtifier les eſpérances qu'on a conçues de lui; &, pour réaliſer le rêve de ſon pere, il ſe prépare à la conquête de la terre. Cette expédition devoit être longue; il étoit à craindre qu'il ne s'élevât des troubles dans ſon royaume

pendant son absence ; il prit toutes les précautions qu'il jugea les plus sûres pour les prévenir. La clémence & la libéralité pouvoient lui concilier l'affection & la fidélité de ses peuples : il pardonna à ceux qui étoient coupables de trahisons ; il paya les dettes de tous ses sujets insolvables. Il partagea son royaume en trente-six gouvernements, & confia la régence à son frere Armaïs. Après ces arrangements, il partit avec 600,000 fantassins, 24,000 cavaliers, & 27,000 chariots armés en guerre. S'il faut en croire les chroniqueurs, il tomba d'abord sur l'Ethiopie, qu'il soumit à un tribut en or, en ébene & en ivoire : il pénétra de ce côté jusqu'au promontoire de Dira, près du détroit de la mer Rouge. Après avoir ravagé une partie de l'Europe, où l'on ne manque pas de le faire passer, le torrent se déborde en Asie, &, marchant sans cesse, ne s'arrête qu'à l'extrémité de cette vaste contrée, où l'océan le force à retourner sur ses pas. A son retour, il s'avance vers le nord, & soumet les Scythes, les Thraces, & tout ce qui se trouve sur son passage. Par-tout il érige des colonnes qui annoncent ses conquêtes, & dans les inscriptions desquelles on trouve le nom de *Sesostris, roi des rois.* Si les peuples se sont défendus avec courage, les monu-

ments du conquérant en font une mention honorable ; s'ils ont montré de la lâcheté, l'opprobre eſt éterniſé par un hiéroglyphe honteux.

[1714 avant J. C.]

L'expédition de Séſoſtris n'avoit duré que neuf ans, temps bien court pour de ſi vaſtes conquêtes, qu'il devoit faire en courant. La révolte de ſon frere Armaïs le rappelle en Egypte. Ce prince, qui n'étoit pas en état d'employer la force contre un conquérant ſuivi d'une armée fiere de ſes triomphes, & enrichie des dépouilles des peuples vaincus, ſonge à employer la trahiſon & le crime. Il vient recevoir Séſoſtris à Péluſe, avec toutes les démonſtrations de la ſoumiſſion & du repentir ; il lui donne un feſtin, dans lequel il enivre la ſuite du roi & ſes gardes. Son deſſein eſt de profiter du ſommeil général pour mettre le feu au palais, où il a déja diſpoſé des matieres combuſtibles. Séſoſtris, éveillé à temps, s'apperçoit du danger, implore les dieux, & ſe ſauve à travers les flammes. Son frere, qui craint d'être puni, prend la fuite & diſparoît de l'Egypte.

Le reſte du regne de Séſoſtris eſt auſſi fabuleux que le commencement. Il fit conſtruire, du côté de l'Orient, un mur

qui s'étendoit depuis Péluse, à travers les déserts, jusqu'à Héliopolis, dans un espace de quinze cents stades, pour défendre l'Egypte contre les incursions des Syriens & des Arabes. Il fit creuser beaucoup de canaux qui, coupant le pays, devoient le rendre impraticable aux ennemis qui y auroient pénétré avec de la cavalerie & des chariots.

Ces travaux sembloient montrer une timidité incompatible avec les qualités d'un conquérant; peut-être sont-ils l'ouvrage de ses successeurs. Sésostris poussoit l'orgueil & la fierté jusqu'à l'insolence. Il avoit amené avec lui une multitude de rois qu'il avoit vaincus; il les occupoit à traîner le char de leur vainqueur. On rapporte que l'un des monarques qui composoient cet attelage singulier, se tournoit fréquemment pour regarder les roues qui rouloient derriere lui. Sésostris lui demanda la raison de son attention. « Le tour rapide » de ces roues, répondit le roi captif, » me rappelle les vicissitudes & l'inconstance de la fortune : chaque point s'éleve & descend successivement. Il en » est ainsi des hommes: un jour ils sont » assis sur le trône, & le lendemain ils » sont réduits à la condition des plus vils » esclaves. » Sésostris, frappé de cette réponse, fit dételer les rois, & ne les sou-

mit plus, à l'avenir, à l'humiliation que sa vanité avoit imaginée.

Il devint aveugle sur la fin de ses jours; se voyant incapable de donner ses soins au gouvernement, affoibli d'ailleurs par l'âge, il voulut descendre du trône, & il se donna la mort.

[1663 avant J. C.]

Rhampsès ou Phéron succede à Sésostris. L'histoire de ce prince n'est pas moins fabuleuse que celle de son pere. Il perdit la vue comme lui; mais ce fut en punition de son impiété. Un jour, pendant la crue du Nil, qui étoit à une hauteur extraordinaire, il prit de l'humeur contre un vent qui agitoit les eaux & en empêchoit l'écoulement; il lança dans les flots un javelot, comme pour les punir de se mutiner. Cet acte, plus insensé encore qu'impie, fut puni sur le champ d'une douleur qu'il se sentit dans les yeux, & d'un aveuglement qui dura dix ans. Il eut recours aux dieux qu'il avoit offensés. L'oracle de Butus lui indiqua un remede assez étrange; il falloit faire quelques actes religieux dans le temple d'Héliopolis, & se laver ensuite les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit pas à se reprocher la moindre infidélité envers son mari. Phéron fit une multitude d'essais qui ne lui réussirent

réussirent point; & il les avoit commencés par la reine, son épouse. Ce fut enfin la femme d'un jardinier qui lui fournit le spécifique qui devoit lui rendre la vue. Il eût pu se consoler d'un sort commun à presque tous les maris Egyptiens; il voulut s'en venger, & venger les compagnons de son infortune. Il envoya la reine dans la ville d'Erythibolus, avec toutes les femmes qui s'étoient trouvées dans le même cas, & il les y fit bruler.

On croit que ce prince fut celui qui accabla les Israélites de travaux pendant son regne; & que ce fut sous son fils, qui ne régna que deux ans, & qui périt dans la mer Rouge, que le peuple de Dieu sortit de l'Egypte sous la conduite de Moyse.

Ce Rhampsès Phéron paroît le même que le Rhampsinitus de Diodore, qui en raconte ce trait. Ce prince étoit d'une avarice extraordinaire; il avoit fait bâtir un palais pour y conserver son trésor. L'architecte qu'il employa se trouvant peu content du prix dont il étoit convenu, résolut de se payer par ses mains, & disposa une pierre qu'un seul homme pouvoit ôter & replacer sans qu'on s'en apperçût, pour s'introduire dans l'intérieur. Se voyant près de mourir, & voulant que ses deux enfants profitassent de son arti-

fice, il leur déclara ce ſecret. Les deux jeunes gens ne manquerent pas d'en faire uſage; ils y allerent avec tant d'avidité & ſi peu de précautions, que Rhampsès, qui viſitoit ſouvent ſon tréſor, s'apperçut qu'il diminuoit. Il fit tendre ſecrettement des piéges autour des vaſes dans leſquels il avoit dépoſé ſon argent : perſonne ne fut inſtruit de cette précaution, & l'un des deux jeunes gens y fut pris. Il appella ſon frere qui veilloit à l'ouverture ; & quand il vit qu'il étoit impoſſible de ſe debarraſſer des chaînes qui le retenoient, il le pria de lui couper la tête ; ce qui fut fait ſur le champ par l'autre. Le fratricide emporta la tête de ſon frere avec lui, pour qu'on ne reconnût point le voleur, & ce corps décapité fut le premier objet qui frappa les yeux du roi le lendemain lorſqu'il revint viſiter ſon or. Il fit pendre le cadavre le long des murs du palais, plaça auprès une garde nombreuſe qui avoit ordre d'examiner les ſpectateurs, & de lui conduire tous ceux qui ſe trahiroient par leur douleur.

La mere des voleurs, inſtruite de ce qui s'étoit paſſé, ne ſe préſenta point devant le corps de ſon fils ; mais elle menaça celui qui lui reſtoit d'être elle-même ſa délatrice, s'il ne lui rapportoit pas le cadavre, auquel elle vouloit rendre les der-

niers devoirs. Le jeune homme risqua encore cette aventure périlleuse, & la ruse le fit réussir. Il chargea des outres de vin sur un âne, en perça une adroitement quand il fut près des gardes, qui accoururent à ses cris, pour profiter de son prétendu malheur ; il les écarta insensiblement du lieu confié à leur vigilance, les enivra, & déroba le corps de son frere.

Rhampsès étonné, ne sçachant plus comment il pourroit s'instruire de ce qu'il étoit si intéressé à sçavoir, imagina, dit-on, un expédient bien extraordinaire : il prostitua sa fille à tous ses sujets ; mais cenx qui venoient se présenter étoient obligés de lui confesser le tour le plus ingénieux qu'ils eussent fait dans leur vie, & le plus grand crime qu'ils eussent commis. Le voleur étoit jeune, la princesse étoit aimable ; il avoit de quoi satisfaire à la loi en avouant le vol & le meurtre de son frere : il en prit avec lui le bras, qu'il laissa à la princesse, lorsqu'après cet aveu elle voulut l'arrêter ; & il échappa encore aux recherches du roi, qui finit par promettre le pardon au coupable, & de grandes récompenses s'il venoit se déclarer lui-même. Le voleur eut de la confiance en la parole de son maître, qui ne la trahit point, & qui, le regardant comme un homme extraordinaire, lui donna sa

fille pour épouse. Il falloit que la fin de cette histoire répondît au commencement.

Tel est le conte que fait Hérodote. Après cette aventure, il dit que Rhampsinite descendit aux enfers, où il eut l'honneur de faire aux dés la partie de Cérès. Il quitta le jeu sans gain ni perte; mais la déesse, ne voulant pas qu'un mortel se retirât sans récompense, après avoir contribué à son amusement, lui fit présent d'une coupe d'or.

[1250 avant J. C.]

Chéops, que les historiens Grecs font le huitieme roi après Rhampsinite, mais sans fixer la date de son regne, se rendit célebre par sa tyrannie & son impiété. Sa premiere action fut de fermer les temples des dieux; il finit par occuper ses peuples de la construction d'une pyramide *. C'est

(*) Les pyramides méritent quelques détails. On varie beaucoup sur l'opinion qu'on a de ces édifices prodigieux. Les voyageurs les plus sensés n'y trouvent rien de plus étrange que leur hauteur & leur masse. Le côté de la base de la premiere, que M. de Chazelles a mesuré, est de 110 toises, la hauteur de 77¼. Une chose à observer dans cette pyramide, c'est que les côtés en sont tournés vers les quatre parties du monde, de sorte qu'elle marque le véritable méridien de l'endroit. Selon Diodore, on employa trois cents

la plus haute de ces masses prodigieuses qui subsistent encore, & qui sont les mo-

soixante mille ouvriers à sa construction ; elle demanda vingt ans de travail. Hérodote raconte que de son temps on lisoit une inscription qui n'existe plus, & qui marquoit qu'il en avoit coûté en raves, en ail & en oignons, pour la nourriture des ouvriers, seize cents talents d'argent, qui font plus de quatre millions & demi. Ces vastes édifices sont voûtés, & offrent dans leurs intérieurs de vastes salles, dont les murs, les pavés & les plafonds sont de différentes especes de marbres : les piéces en sont si grandes & si bien liées entr'elles, qu'on croiroit que le tout est d'une seule piéce ; c'est la vétusté, qui en divers endroits a degradé les jointures, qui rectifie le jugement du premier coup d'œil étonné. Le tombeau de Chéops est d'une piécé de marbre creuse en dedans, ouverte par le haut, & qui, lorsqu'on en frappe les côtés, rend un son semblable à celui d'une cloche. Sa forme est celle d'un autel, ou de deux cubes appliqués l'un sur l'autre. On remarque de côté & d'aûtre dans cette vaste piéce, ainsi que dans celles où l'on peut pénétrer, différentes degradations que plusieurs voyageurs ont prises pour des passages à divers appartements, que le temps a fermés ; mais il se pourroit qu'elles fussent simplement l'ouvrage de l'avarice, que l'espoir de trouver des trésors a portée à fouiller dans l'intérieur de ces masses. On monte au sommet par des degrés qui regnent à l'extérieur sur tous les côtés jusqu'au haut. Ce sommet forme une esplanade d'environ seize à dix-sept pieds quarrés. Les degrés sont ruinés en bien des endroits. Prochus prétend que c'est sur

numents éternels de l'orgueil & de la tyrannie de leurs auteurs, qui ne purent les élever ſans ſurcharger leurs ſujets de travaux. Chéops employa, dit-on, les ſiens à tirer des pierres des carrieres de l'Arabie, & à les tranſporter en Egypte. La pyramide qu'on lui attribue, étoit deſtinée à lui ſervir de tombeau; elle lui coûta des ſommes immenſes qui épuiſerent ſes tréſors. On raconte qu'il employa un moyen bien étrange pour remplir de nouveau ſes coffres; il ordonna à ſa fille de ſe proſtituer, & de retirer le plus qu'elle pourroit de la brutalité Egyptienne. Ce fait horrible, & ſans vraiſemblance, n'a peut-être été imaginé que pour accumuler l'opprobre & l'horreur ſur un tyran. Quoi qu'il en ſoit, on ajoute que ſa fille, voulant éterniſer la mémoire de ſes débordements, fit bâtir une petite pyramide des pierres qu'elle avoit raſſemblées en en exigeant une de chacun de ſes amants. Ce trait reſſemble un peu à celui de Rhodope; & l'un eſt ſurement copié de l'autre.

---

cette plate-forme que les prêtres Egyptiens faiſoient leurs obſervations aſtronomiques. Ils n'avoient pas beſoin de ſe donner la peine d'y grimper, puiſqu'ils pouvoient les faire plus à leur aiſe au pied de ces mêmes pyramides, d'où ils découvroient le ciel auſſi librement que ſur leur ſommet.

[1200 avant J. C.]

Céphrénès, frere & successeur de Chéops, marcha sur ses traces, & se rendit odieux. Il passe pour être l'auteur de la seconde pyramide, qui devoit être aussi son tombeau, & où il ne fut point inhumé, comme son prédécesseur ne l'avoit pas été dans la sienne. Le petit nombre de personnes attachées à ces princes eut soin de dérober leurs corps à la multitude, qui auroit assouvi sur eux sa haine en les déchirant, si elle avoit sçu où ils étoient déposés.

[1144 avant J. C.]

Mycérinus, qui succéda à ce prince, passe pour le fils de Chéops. On vante la douceur & la modération de son regne. On parle beaucoup du monument que sa douleur éleva à sa fille. Une vache de bois doré, creusé en dedans, lui servoit de cercueil : on l'exposa ainsi dans un riche appartement d'un palais de la ville de Saïs, où brûloient sans cesse les parfums les plus exquis. Tous les ans on sortoit le cercueil pendant un jour, conformément à la priere que la princesse avoit faite à son pere, de lui permettre, après sa mort, de contempler le soleil une fois l'an.

La vertu de Mycérinus, qui méritoit une récompense des dieux, fut ce qui les détermina à abréger son regne. Il n'y avoit encore qu'un an qu'il étoit sur le trône, lorsqu'un oracle lui annonça qu'il n'en avoit plus que six à vivre. Son pere & son oncle en avoient regné, l'un cinquante, & l'autre cinquante-six; Mycérinus se plaignit aux dieux de ce qu'ils ne lui accordoient pas une vie égale à la leur. Il lui fut répondu, que le ciel irrité avoit ordonné que l'Egypte languiroit pendant cent cinquante ans sous des tyrans; que ses deux prédécesseurs, instruits de ce décret, avoient songé à lui donner son effet, & que sa vertu le retardoit. Réponse assurément bien étrange, & qu'il est singulier de voir rapporter sérieusement par les historiens.

Mycérinus, ayant en vain essayé d'adoucir les dieux, tenta de les tromper, & il employa cette grosse finesse. Il fit bâtir un palais où des flambeaux allumés perpétuoient le jour: il croyoit vivre doublement en retranchant les nuits, & régner douze ans, au lieu de six, malgré les dieux.

[1067 avant J. C.]

Asychis bâtit le portique oriental du temple de Vulcain, avec une magnificence

qui effaça tout ce qu'avoient fait avant lui ses prédécesseurs. On lui attribue plusieurs loix, dont l'une avoit pour objet de faciliter la circulation de l'argent, par les emprunts. Le gage le plus sacré qu'un Egyptien pouvoit offrir au prêteur, étoit le corps de son pere; mais il ne pouvoit, après l'avoir engagé, être enterré lui-même, ni personne de sa famille, que la dette n'eut été payée & le gage retiré.

Ce prince bâtit aussi une pyramide; mais il la fit construire en briques. Cette inscription fastueuse étoit gravée sur le monument: « Ne me comparez point avec » les autres pyramides; je les surpasse en » excellence, comme Jupiter surpasse les » autres dieux. On a ramassé le limon qui » s'étend au fond du lac; on a fait des » briques de ce limon; & moi-même j'ai » été construite de ces briques. »

[1008 avant J. C.]

Sésac ou Sélonchis est célebre par ses conquêtes, sur-tout par son expédition dans *le* royaume de Juda, & *par le* pillage de *Jérusalem*, dont il dépouilla le temple. *Il* emporta avec lui les trois cents boucliers d'or dont Salomon avoit enrichi la maison du Seigneur.

[786 avant J. C.]

Bocchoris, qui commença à régner cette

année, eut le ſurnom de Sage ; on l'appelle le quatrieme légiſlateur des Egyptiens. La vénération qu'on avoit pour ſa ſageſſe, fit inventer cette fable à ſes deſcendants. Iſis, diſoit-on, lui avoit envoyé un aſpic, qui, ſe plaçant en cercle ſur ſa tête, lui formoit une eſpece de paraſol, pour que l'éclat du jour ne pût bleſſer ſes yeux, ni le diſtraire lorſqu'il étoit aſſis ſur ſon tribunal, occupé à écouter ſes ſujets qui venoient le prier de terminer leurs différends.

La piété de Bocchoris ne l'empêcha pas de ſe livrer à une profanation, en introduiſant auprès du bœuf ſacré Mnéus, un bœuf ſauvage qui fut tué par le premier (*). Sa ſageſſe ne le garantit pas non

(*) C'étoit Oſiris qu'on honoroit dans le bœuf ſacré. Il y en avoit deux : l'un à Memphis, nommé Apis ; l'autre à Héliopolis, qu'on appelloit Mnéus. Le premier recevoit de plus grands honneurs que le dernier. Voici les marques auxquelles on le diſtinguoit de tous les autres animaux de ſon eſpece. Un corps tout noir, à l'exception d'une tache blanche & quarrée ſur le front ; la figure d'un aigle ſur le dos ; les poils de la queue doubles, & un nœud ſous la langue comme un eſcarbot. Il y a des auteurs qui font monter juſqu'à vingt-neuf les marques qui lui étoient particulieres. Au reſte, c'étoient les prêtres qui étoient chargés d'en retrouver un autre lorſqu'il mouroit ; c'étoit à eux qu'il appar-

plus d'une mort horrible & cruelle, puisque Sabacco l'Ethiopien, qui lui succéda, le fit brûler vif.

[742 avant J. C.]

Sabacco étoit roi d'Ethiopie. Un songe (car les songes avoient beaucoup de droits sur les peuples de ces contrées) l'avoit porté à entreprendre la conquête de l'Egypte. Il la gouverna avec plus de sagesse que le premier acte de son autorité n'en devoit faire attendre. Après avoir fait périr son malheureux prédécesseur, il s'occupa du bonheur de ses peuples. Sans abolir la peine de mort portée contre les criminels, il n'en laissa exécuter aucun. *Il faut*, disoit-il, *rendre leur châtiment utile*; & il les condamnoit aux travaux publics.

Un songe l'avoit fait monter sur le trône; un second songe l'en fit descendre. Il rêva que le Dieu tutélaire de Thebes s'étoit présenté devant lui, pour l'avertir qu'il ne pouvoit conserver le trône qu'en faisant massacrer tous les prêtres, lorsqu'il passeroit au milieu d'eux avec ses

---

tenoit d'apprendre à le reconnoître, & le peuple recevoit volontiers & sans examen le nouveau dieu qu'on lui amenoit: d'ailleurs on ne le voyoit pas toutes les fois qu'on le desiroit.

gardes. Sabacco ne put se résoudre à immoler tant de victimes. Il fit venir devant lui ces prêtres dont un dieu sembloit demander la mort, leur fit part de sa vision qu'ils écouterent sans doute en tremblant, & les rassura en leur disant qu'il la regardoit comme un avis des dieux qui lui ordonnoient de se retirer, & qu'il l'alloit faire avec les mains pures. Il se retira en effet en Ethiopie, d'où il revint quelques années après reprendre la couronne qu'il avoit laissée à ses fils, qui moururent avant lui.

[692 avant J. C.]

Séthon, qui monta sur le trône après Sabacco, étoit prêtre de Vulcain. Plus fait pour prier les dieux que pour commander aux hommes, il indisposa les gens de guerre, qu'il priva de leurs terres & de leurs prérogatives. Ils crurent que l'injustice les dégageoit de leur serment de fidélité, & ils résolurent de ne plus le servir. Le temps où l'on devoit avoir besoin d'eux ne tarda pas à arriver. Sennachérib, roi d'Assyrie, vint faire une irruption dans l'Egypte. En vain Séthon, reconnoissant la faute qu'il avoit faite, appella auprès de lui les militaires; tous furent sourds; il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui d'armer le monde qu'il pouvoit trou-

ver disposé à le suivre. Il rassembla des laboureurs & des artisans. Cette troupe informe & mal disciplinée ne lui inspiroit aucune confiance ; il eut recours à son dieu. Après une priere fervente, il s'endormit dans le temple ; & il crut voir Vulcain qui l'exhortoit à prendre courage, & lui promettoit la victoire. Il partit rassuré ; & il trouva en effet ses ennemis hors d'état de se défendre : des rats avoient rongé pendant la nuit les cordes de leurs arcs & les courroies de leurs boucliers. Ce trait ne paroît être qu'une altération de l'histoire rapportée au quatrieme livre *des Rois*, & dont les Egyptiens, qui le raconterent à Hérodote, s'étoient fait honneur.

Séthon, à son retour, fit placer dans le temple de Vulcain sa statue tenant un rat dans la main, avec cette inscription : *Apprenez, par mon exemple, à recourir & à croire aux dieux.*

[685 avant J. C.]

La suite des rois d'Egypte fut interrompue pendant deux ans après la mort de Séthon. Douze seigneurs puissants se partagerent alors le pays, & y formerent douze royaumes. Comme leur union devoit faire leur force, ils se lierent par des serments mutuels ; & ce n'est pas une anec-

dote commune dans l'histoire du monde, qu'un pareil gouvernement qui dura quinze ans.

Ce sont ces douze rois qui bâtirent le fameux labyrinthe qui servit de modele à celui de Dédale. Les ruines en existent encore auprès du lac de Mœris; & on prétend que ce qui subsiste de nos jours de ce vaste bâtiment, en faisoit la quatrieme partie (*).

(*) Ce bâtiment immense offre encore dans ses restes un large portique de marbre, soutenu par quatre colonnes, & tourné vers le soleil levant. Il conduit à une salle toute de marbre, comme le portique, dont le plafond est composé de douze tables, aussi de marbre, liées ensemble, longues chacune de vingt-cinq pieds, larges de trois. Le plafond n'est point en arc; il est plat, & admirable par sa hardiesse. Après cette salle, on trouve un second portique qui conduit à une autre salle qui n'a que les deux tiers de la premiere, d'où l'on passe par un portique à une troisieme encore moins grande. Dans chacune il y a des ouvertures qui menent à d'autres appartements, & à des escaliers pour monter aux pieces qui sont au-dessus, & pour descendre dans celles qui sont au-dessous. Celles-ci sont en si grand nombre, percées de tant de côtés, & ont tant de ressemblance entr'elles, que les curieux qui ont osé s'y engager ont été obligés d'employer le secret qu'Ariane enseigna à Thésée, pour retrouver leur route. Cet édifice paroît avoir été destiné à servir de Panthéon; on y réunissoit

La fin de ces regnes ſinguliers n'eſt pas moins extraordinaire. Un oracle avoit annoncé que celui des douze rois qui feroit un jour des libations avec un vaſe d'airain, s'éleveroit au-deſſus de ſes concurrents, & deviendroit le ſeul maître de l'Egypte. Les douze monarques s'aſſembloient, tous les ans, dans le temple de Vulcain, pour y ſacrifier enſemble ; ce ſacrifice ſe terminoit par des libations. La derniere fois qu'ils s'y réunirent, le prêtre n'apporta qu'onze coupes d'or, au lieu de douze qu'il falloit : Pſammétique, qui étoit le dernier ſur la ligne, n'en eut point. Pour ne pas ſuſpendre la cérémonie, il prit ſon caſque, qui étoit d'airain, & s'en ſervit. Comme c'étoit ſans y penſer qu'il avoit pris ſon caſque, ſes concurrents ne lui en firent pas un crime ;

---

peut-être tous les dieux qu'on adoroit en détail. Le crocodile y étoit nourri ; car, par une ſingularité bien étrange, les Egyptiens avoient mis au nombre de leurs dieux, cet animal plus fait pour inſpirer l'effroi que l'adoration. Pour pouvoir lui rendre un culte ſans danger, on avoit ſoin d'en élever un & de l'apprivoiſer. On le paroit magnifiquement ; on le nourriſſoit aux frais du public. Lorſque des étrangers vouloient le voir, & la curioſité pouvoit y en amener ſouvent, ils lui portoient un gâteau & du vin. Les prêtres ſervoient le dieu crocodile ; l'un lui ouvroit la gueule, & l'autre y jettoit les aliments.

mais, pour prévénir l'accompliſſement de l'oracle, ils furent ſur le point de le condamner à la mort : ils ſe contenterent cependant de le dépouiller de ſes domaines, & de le reléguer dans la baſſe Egypte, avec défenſes de ſe mêler du gouvernement.

Pſammétique, révolté de ce châtiment, ne ſubit pas long-temps les loix qu'on lui impoſoit. Des Corſaires d'Ionie & de Carie, qui débarquerent dans la partie de l'Egypte où il s'étoit retiré, l'aiderent à chaſſer les onze rois qui l'avoient exclu, & à monter lui-même ſur le trône, qu'il occupa ſeul.

C'eſt à ce prince qu'on attribue l'idée de faire élever deux enfants par des chevres, dans l'eſpérance qu'ils parleroient la premiere langue des hommes. Il ne ſçavoit pas que nous ne parlons que parce que nous entendons parler ; que les ſons que nous articulons ſucceſſivement & par degrés, ſont l'imitation de ceux de nos meres ; qu'élevés par des muets, nous ſerions muets. Son expérience lui en fournit la preuve, puiſque ces enfants n'apprirent qu'à imiter le cri de leurs nourrices. Mais Pſammétique ayant appris que le cri *beccos*, qu'articuloient ces éleves, étoit un mot phénicien qui ſignifie du *pain*, il crut fermement que les Phéniciens étoient

étoient le plus ancien peuple, & qu'ils parloient la langue mere.

[616 avant J. C.]

Néchus, qui eſt le Néchao de l'Ecriture ſainte, entreprit de joindre le Nil à la mer Rouge, par un canal qui devoit avoir cinquante lieues; mais cet ouvrage difficile & pénible fut abandonné, après avoir coûté la vie à 1,200,000 ouvriers. Un oracle lui ordonna de le ceſſer, parce qu'il ouvriroit par-là l'entrée de ſon royaume aux étrangers.

Il abaiſſa la puiſſance des Aſſyriens, ſur leſquels il remporta pluſieurs avantages. On dit qu'au retour de cette guerre, qui fut heureuſe, preſſé par ſes ſujets d'élever un monument d'actions de graces, il ſe contenta d'envoyer dans le temple d'Apollon les habits qu'il avoit portés pendant ces expéditions. On ne manqua pas de trouver dans ce préſent meſquin une marque d'impiété; & les revers qu'il eſſuya à la fin de ſon regne, furent regardés comme un juſte châtiment.

[600 avant J. C.]

Le court regne de Pſammis ne nous offre que l'ambaſſade des Eléens, qui firent conſulter les ſages de l'Egypte ſur les loix des jeux olympiques, pour ſçavoir d'eux

s'il y avoit des réformes ou des additions à faire à ces loix. On demanda aux ambassadeurs si les Grecs étoient admis comme les étrangers à disputer les prix; la réponse fut affirmative. « Il est douteux, dirent alors les sages Egyptiens, » que les étrangers aient beau jeu : il est » naturel de favoriser ses compatriotes; & » ce que la Grece pourroit faire de mieux, » ce seroit d'exclure tous ses concitoyens » du concours. »

[594 avant J. C.]

Les victoires qui signalerent les premieres années du regne d'Apriès, le remplirent d'un orgueil qui irrita le courroux céleste. Il croyoit avoir affermi sa puissance, au point de ne pas craindre qu'elle pût un jour être détruite : « Les dieux » mêmes, disoit-il dans ses accès de vanité, n'auroient pas le pouvoir de l'é» branler. »

Psammétique avoit attiré les Grecs dans ses Etats; une de leurs colonies s'étoit établie à Cyrene; elle menaçoit la Lybie, dont le roi implora les secours d'Apriès. Il lui en donna; mais il n'étoit pas à la tête de ses troupes : elles furent taillées en piéces par les Cyrénéens; & ceux qui échapperent au carnage, ne revinrent dans leur patrie qu'avec de la haine contre ce-

lui qui les avoit envoyés, disoient-ils, à la boucherie. Leurs discours échaufferent les esprits déja disposés à la révolte : bientôt toutes les troupes d'Apriès l'abandonnerent. Il crut pouvoir compter sur la fidélité d'Amasis, & il l'envoya aux rebelles, pour qu'il employât son crédit afin de les faire rentrer dans le devoir.

Amasis voyoit son maître chancelant sur le trône ; les circonstances sembloient le lui offrir s'il sçavoit s'en saisir. Il avoit de l'audace & de l'ambition ; il n'hésita pas. Arrivé auprès des révoltés, il sçut s'insinuer dans leurs esprits. Au moment où il feignoit de remplir la commission dont il étoit chargé, ils lui mirent la couronne sur la tête, & le proclamerent roi. Il se voyoit presque arrivé tout d'un coup à son but : une armée nombreuse, qui se rangeoit sous ses loix, lui donnoit la facilité d'achever ; il résolut de tenter la fortune.

[573 avant J. C.]

Apriès, instruit de la défection d'Amasis, ne crut point encore qu'il fût si près de la fin de son regne. Son orgueil, qui ne l'abandonnoit point, lui fit donner l'ordre d'arrêter Amasis dans son camp, & de l'amener devant lui, sans songer si cela étoit possible. Patarbemis, le plus

distingué de ceux des Egyptiens qui lui étoient encore attachés, fut chargé de l'exécution. Il obéit; mais, lorsqu'il fut à une certaine distance du camp, il sentit l'impossibilité d'y pénétrer pour arrêter l'homme qui y commandoit; il se contenta de lui crier de se rendre auprès du roi. Amasis étoit à cheval: il se souleva un peu; &, tournant le dos à Patarbemis avec un mépris insultant, il lui dit: « Exé» cute, si tu le peux, les ordres que tu » as reçus. Mon dessein est bien d'aller » voir Apriès; mais j'attends, pour le vi» siter avec décence, d'avoir la suite qui » me convient, & qui ne tardera pas à » se rendre auprès de moi. »

Apriès eut l'injustice & l'imprudence de faire à Patarbemis un crime de l'inexécution d'un ordre impossible; il lui fit couper le né & les oreilles. Ce traitement odieux & inhumain lui fit perdre le petit nombre de partisans qu'il avoit encore. Vaincu quelque temps après par Amasis, il tomba dans les mains du vainqueur, qui le fit étrangler.

[569 avant J. C.]

Amasis ne devoit le trône qu'au crime. Ses sujets, dont il avoit été long-temps l'égal, s'accoutumoient avec peine à lui rendre les respects dus aux souverains. Il

y fut sensible ; mais il s'y prit d'une maniere à la fois adroite & singuliere pour les ramener à leur devoir. Il avoit une cuvette d'or qui avoit servi long-temps à ses convives pour se laver les pieds & les mains. Il la fit fondre, & en fit faire un dieu. Ce dieu, placé dans le temple le plus fameux, fut adoré généralement. C'est où Amasis attendoit ses sujets. Il se rendit un jour au temple avec les principaux Egyptiens ; il vit les hommages qu'ils rendoient au nouveau dieu, & l'air humble & recueilli avec lequel ils se prosternoient devant lui. « Ce dieu que vous » adorez, leur dit-il, étoit, il y a peu » de jours, un bassin dans lequel vous » avez souvent lavé vos pieds, & qui vous » a servi à bien d'autres usages plus vils » & plus dégoûtants encore. La matiere, » qui est toujours la même, a changé » seulement de forme ; & sous celle-ci, » vous la jugez digne de vos adorations. » Songez que *si je* fus autrefois votre égal, » je suis aujourd'hui votre roi. Amasis » confondu parmi vous n'est plus ; il est » Amasis sur le trône : le bassin a disparu, » & le dieu en a pris la place. »

[550 avant J. C.]

Amasis signala son regne par plusieurs loix. L'une des plus importantes, & que

Solon transporta dans la Grece, est celle qui ordonnoit à chaque citoyen de donner par écrit au gouverneur de la province dans laquelle il vivoit, son nom & la maniere dont il gagnoit sa vie. Celui qui avoit fait une déclaration fausse étoit puni de mort, comme celui qui gagnoit sa vie d'une maniere illégitime.

Amasis favorisa beaucoup les Grecs qui vinrent s'établir dans ses états; il épousa même, dit-on, une femme de cette nation. Ce mariage ne fut pas d'abord heureux. Amasis, après quelques disgraces qui se succéderent pendant les premieres nuits de son mariage, crut qu'on avoit jetté un sort sur lui: il porta ses soupçons sur sa femme même, qui pria Vénus de l'en justifier, en rendant à son mari le pouvoir qu'il avoit perdu. Cette priere fut, dit-on, exaucée; & depuis ce temps Amasis eut beaucoup plus de confiance aux dieux de la Grece, qu'à ceux de son pays.

[530 avant J. C.]

Ce fut Amasis qui prépara les malheurs de l'Egypte, & la conquête qu'en firent dans la suite les Perses. C'est ainsi qu'on raconte la cause de cet événement.

Cyrus, affligé d'un mal d'yeux, avoit fait demander à Amasis le meilleur oculiste de l'Egypte; il lui envoya le plus

mauvais. Celui-ci, qui se voyoit avec regret transplanté dans la Perse, loin de sa patrie, de sa femme & de ses enfants, voulut se venger de la préférence que son roi lui avoit donnée, & qu'il ne méritoit pas. Il vanta à Cambyse, fils de Cyrus, les charmes de la fille d'Amasis, & l'engagea à la demander en mariage. Cette proposition affligea le roi d'Egypte, qui voyoit avec douleur que sa fille seroit traitée en concubine. Pour sortir d'embarras, il imagina d'envoyer à sa place une fille d'Apriès, appellée *Nitétis*, à laquelle il recommanda fortement de cacher sa naissance, & de l'aider à tromper Cambyse. Nitétis promit tout, & ne tint rien. La premiere chose qu'elle déclara à son époux fut son nom véritable, & elle le sollicita à venger le malheureux Apriès. Cambyse le promit, & commença dès-lors les préparatifs de l'entreprise qu'il exécuta depuis.

[526 avant J. C.]

Les liaisons d'Amasis avec les Grecs, le mirent en correspondance avec Polycrate, tyran de Samos. Le bonheur constant & sans mélange, dont jouissoit Polycrate, lui fit craindre qu'il ne devînt malheureux; & dans cette idée, assurément singuliere, il lui écrivit cette lettre :

« C'est avec la plus grande joie, sans dou-

» te, que j'apprends la félicité de mon ami
» & de mon allié; cependant elle me fait
» trembler pour lui, parce que je connois
» l'inconstance de la fortune; j'aimerois
» mieux voir ma prospérité & celle de mes
» amis entremêlées de quelques traverses.
» Ecoute donc un conseil que je te donne,
» & fais ce que je vais te dire pour empê-
» cher que ton bonheur n'ait de funestes
» suites. Examine ce que tu possedes de
» plus précieux, ce que tu perdrois avec
» le plus de regret; &, quand tu l'auras
» trouvé, jette-le loin de toi, de maniere
» que personne ne puisse le retrouver. Si
» tu continues, après cela, à éprouver la
» même continuité de bonheur, tente le
» même remede, le seul que je puisse t'in-
» diquer contre les menaces de la fortune.»

Polycrate suivit ce conseil, & jetta dans la mer un bijou de grand prix. Il fut retrouvé quelque temps après dans le ventre d'un poisson, & rapporté au tyran. Lorsqu'Amasis fut instruit de cette nouvelle circonstance, il ne regarda plus son ancien ami que comme un homme dévoué aux infortunes les plus terribles; &, craignant d'y avoir part lui-même, ou de lui en causer, il se détermina à rompre avec lui. Il lui envoya en conséquence un héraut pour rompre leur liaison. Cette démarche lui fit un ennemi de Polycrate,

qui offrit une flotte à Cambyse pour le transporter, lui & ses troupes, en Egypte, où il vouloit aller punir Amasis.

[525 avant J. C.]

Psamménite n'occupa que six mois le trône de son pere Amasis. A peine s'y étoit-il assis, qu'une pluie affreuse qui tomba sur la ville de Thebes, fut regardée comme un prodige qui annonçoit les malheurs de l'Egypte. La confiance à ce prétendu présage fut confirmée par la nouvelle de l'approche de Cambyse, qui avoit déja passé les déserts. Psamménite assembla promptement une armée, dont les Cariens & les Ioniens faisoient la principale force. Ces Grecs, pour donner au roi une preuve de leur fidélité, prirent une vengeance atroce & barbare de l'infidélité de Phanès, un de leurs compatriotes, qui, après avoir été au service d'Amasis, l'avoit quitté pour passer à celui des Perses. Il avoit eu, en partant, l'imprudence de laisser ses fils en Egypte; les Grecs les saisirent, les égorgerent, & s'abreuverent de leur sang.

Une seule bataille mit l'Egypte sous la domination de Cambyse. Maître de Memphis, il s'empressa de donner à cette ville un spectacle digne de sa férocité, en prenant une vengeance insultante & cruelle

des ennemis qu'il avoit vaincus. Il fit conduire Psamménite & ses principaux officiers dans une grande place des fauxbourgs de la ville ; on les plaça sur des siéges, & on conduisit devant eux la fille du roi & les leurs, couvertes des habits des plus pauvres esclaves, avec une cruche à la main pour puiser de l'eau dans le Nil. Leur humiliation leur arrachoit des larmes & des gémissements qui perçoient le cœur de leurs peres. Le fils du roi, & deux mille jeunes Egyptiens les plus qualifiés, parurent ensuite avec des mords à la bouche, & des licols autour de leurs têtes ; on les menoit ainsi au supplice, & on leur faisoit prendre leur chemin par cette place, pour les montrer à leurs parents.

Psamménite, accablé de ce spectacle, avoit les yeux baissés sur la terre, & paroissoit absorbé dans une douleur amere & profonde. Un de ses intimes amis, dépouillé de ses biens, qui étoit venu dans le fauxbourg mendier de porte en porte des haillons pour se couvrir, & un morceau de pain pour appaiser sa faim, frappa alors ses regards : il fondit en larmes, & l'appella par son nom. Les espions de Cambyse, qui avoient ordre d'observer sa contenance, & de lui en rendre compte, ne manquerent pas de lui demander l'explication de son insensibilité à la vue de

son sort & de celui de ses enfants, tandis que la misere d'un sujet lui arrachoit des pleurs. « Mes malheurs & ceux de ma fa-
» mille, répondit-il, accablent, étourdis-
» sent, & la douleur qu'ils causent ne peut
» se manifester à l'extérieur; mais la vue
» d'un ami, réduit à cette extrême indigen-
» ce, qu'on ne peut soulager, laisse quel-
» que liberté de réfléchir, & par-là même
» le pouvoir de pleurer. »

Cambyse touché révoqua l'ordre qu'il avoit donné de faire mourir Psamménite: mais il le révoqua trop tard; c'en étoit déja fait. Il marcha ensuite à Saïs, où il fit tirer de son tombeau le corps d'Amasis, qui fut traité avec une ignominie & une fureur dont il y a peu d'exemples, & qui répugnoient également aux mœurs des Perses & à celles des Egyptiens. Il fut déchiré en piéces & jetté au feu.

[523 avant J. C.]

Cambyse, roi d'Egypte à titre de conquérant, voulut porter la guerre à-la-fois contre les Carthaginois, les Ammoniens & les Ethiopiens. Il envoya chez ces derniers des espions sous le nom d'Ambassadeurs; ils rapporterent à leur maître un arc dont le monarque Ethiopien lui faisoit présent. « Si le roi de Perse veut me
» faire la guerre, avoit-il dit en le leur

remettant, & le bandant lui-même en leur présence, » qu'il attende le temps où » il pourra trouver des hommes capables » de se servir comme moi de cet arc; qu'il » vienne alors avec plus de soldats que » n'en a Cambyse: en attendant, qu'il re- » mercie les dieux de la modération des » Ethiopiens, qui, contents de leur pa- » trie, ne s'embarrassent pas de soumettre » de nouvelles contrées. »

Ce discours irrita Cambyse; il voulut se charger lui-même de la conduite de l'expédition d'Ethiopie. Elle fut malheureuse, ainsi que toutes celles qu'il fit faire ailleurs; & il revint à Memphis avec une fureur que ses revers avoient encore augmentée. En arrivant, il trouva le peuple en réjouissances & en fêtes; il crut que les Egyptiens les célébroient à cause de ses disgraces. Les principaux magistrats, qu'il fit venir, & auxquels il demanda le motif de cette joie, lui répondirent qu'elle n'en avoit pas d'autre que le bonheur d'avoir trouvé le dieu Apis. Cambyse ignoroit sans doute le culte de l'Egypte. Persuadé qu'aucun peuple ne peut se flatter de voir ses dieux habiter visiblement dans son sein, il regarda cette réponse comme un mensonge absurde & grossier, prononcé par des gens qui vouloient se moquer de lui: il les fit tous massacrer.

Il manda ensuite les prêtres, qui n'eurent rien autre chose à lui dire. « Puisque votre » dieu est si familier, leur dit-il, je veux » faire connoissance avec lui. S'il daigne » venir recevoir en personne les homma- » ges de mes esclaves, il ne dédaignera » sans doute pas de me visiter moi-même. » Puisqu'il est entre vos mains, amenez-le » moi. »

On obéit; & Cambyse ne fut pas peu étonné de voir paroître un jeune taureau, que les prêtres conduisoient respectueusement devant lui. « C'est là votre dieu, » s'écria-t-il? Les miens sont bien plus » puissants, puisque c'est ce dieu que je » leur immole dans mes sacrifices. Voyons » si celui-ci résistera à mon poignard. » Il le frappa aussi-tôt, malgré les cris & l'effroi des Egyptiens, & le blessa à la cuisse. Le dieu fut enlevé à la fureur du Perse, & reconduit dans son auguste étable, où il mourut peu de jours après. Cambyse, irrité de ce qu'on l'avoit empêché de lui porter le coup mortel, fit dépouiller les ministres d'Apis, qui furent fouettés par la ville; il publia même un ordre qui prescrivoit de tuer tous les Egyptiens que l'on trouveroit rendant des hommages au bœuf sacré.

L'Egypte, depuis ce temps, devint une province du royaume de Perse, où l'on

envoyoit des gouverneurs qui négligerent de faire aimer leur joug à ce peuple, qu'on aigrissoit par l'oppression dans laquelle on le retenoit, & par le mépris qu'on faisoit de sa religion.

[454 avant J. C.]

L'Egypte s'étoit déja révoltée sous le regne de Darius, fils d'Hystaspe; elle fut soumise par Xerxès, dès la premiere année de son regne. La cinquieme de celui d'Artaxerxe Longuemain, elle se révolta encore. Les peuples appellerent le roi de Lybie, qu'ils inviterent à venir rompre leurs fers & à les gouverner : les Athéniens leur envoyerent même des secours qui commencerent par dissiper la flotte des Perses, &, réunis aux Egyptiens & aux Lybiens commandés par Inarus, attaquerent Achemenide, & le vainquirent malgré ses forces prodigieuses qu'on porte à trois cents mille hommes, dont cent mille resterent sur la place, avec leur général qui étoit un frere d'Artaxerxe.

Les Egyptiens, après cette victoire, se flattoient d'avoir recouvré leur liberté; mais les Perses vouloient conserver leur conquête. Ils armerent de nouveau, & Mégabise eut le commandement des troupes chargées de cette expédition. L'amour de la liberté fit faire des efforts prodigieux

aux Egyptiens, que l'exemple des Athéniens animoit; mais ils furent vaincus. Inarus fut forcé, avec les Grecs, de se réfugier dans la ville de Biblus, située dans l'isle de Prosopitis, formée par deux branches navigables du Nil. Il y soutint un long siége, dans lequel les Perses perdirent beaucoup de monde. Ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvoient réduire les assiégés, à cause de la flotte d'Athenes qui étoit dans une des branches du Nil, imaginerent de faire des saignées pour écouler l'eau, & mettre les vaisseaux à sec. Cette opération leur réussit; la flotte Grecque devint inutile, & l'armée entiere des Perses gagna l'isle jusqu'alors inaccessible. Inarus n'avoit plus d'autre parti à prendre que de capituler. Il se rendit, sur la promesse qu'on lui fit de lui conserver la vie; mais Mégabise ne fut pas le maître de la tenir. Inarus avoit commandé dans la bataille où Achemenide avoit perdu la vie. La mere regardoit le vainqueur de ce prince comme son meurtrier: ne respirant que la vengeance, elle sollicita son fils de lui livrer ce prisonnier. Artaxerxe résista pendant cinq ans à ses prieres; il eut enfin la foiblesse de céder; & cette femme cruelle, sans avoir égard à la foi donnée, le fit crucifier, ainsi que cinquante Athéniens qui s'étoient rendus avec lui & aux mêmes conditions.

[414 avant J. C.]

Une troisieme révolte mit fin à la domination des Perses. Amyrtœus, qui s'étoit signalé dans la précédente, & qui avoit échappé à la poursuite & aux fers des vainqueurs, après la réduction des rebelles, en se cachant dans des marais & dans des déserts inaccessibles, rentra dans le pays pour tenter de nouveaux efforts. Il trouva des peuples mécontents, prêts à s'armer encore, & qui n'attendoient qu'un chef; il leur en offrit un dans sa personne. Il enflamma leur courage, & parvint en effet à chasser les Perses. Mais son triomphe ne fut pas de durée : vaincu par Darius Nothus, il mourut peu de temps après, avec la satisfaction d'avoir affoibli la puissance des oppresseurs de sa patrie, & celle de laisser un Egyptien sur le trône. Les Perses, trop occupés ailleurs, n'eurent ni le temps ni le pouvoir de conserver leur conquête, mais ils ne perdirent pas de vue leurs droits.

[397 avant J. C.]

Néphéréus régna tranquillement. Sa défiance à l'égard des Perses le porta à s'allier à leurs ennemis; & cette politique fut celle du petit nombre de ses successeurs. Invité par les Lacédémoniens à se liguer

avec eux, contre le grand roi, il leur envoya cent galeres pour les joindre à leur flotte; il les chargea même de six cents mille boisseaux de blé. Ce présent précieux n'arriva point à sa destination; les vaisseaux qui le porterent, avoient eu besoin de relâcher à Rhodes. Cette ville venoit de se mettre sous la protection des Perses, dont la flotte, commandée par l'Athénien Conon, se trouvoit à l'ancre dans le voisinage; elle s'empara de ce grain, qui servit aux ennemis communs & non aux alliés.

[375 avant J. C.]

Quatre princes Egyptiens avoient succédé à Népherites. Nectanébo I, le quatrieme de ces rois, venoit de monter sur le trône, lorsque les Perses essayerent de faire rentrer ce pays sous leur domination. Nectanébo, instruit de leur dessein, trouva la plûpart de ses places en état de défense: la défiance de ses prédécesseurs ne leur avoit pas permis de les négliger; il ne fit qu'ajouter à leurs fortifications. Péluse, qui étoit la premiere qu'en devoit attaquer, fut munie de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége. Le roi profita aussi de la mésintelligence qui s'étoit mise entre les commandants Perses, qui vouloient tous donner des ordres, & refusoient d'en

recevoir : il les harcela continuellement avec une petite armée d'obſervation, & arrêta leurs progrès juſqu'au temps du débordement du Nil. L'inondation fut conſidérable cette année ; les Perſes, menacés par les eaux, leverent le ſiége & ſe retirerent.

[363 avant J. C.]

Sous le regne court de Tachos, les Perſes renouvellerent leurs entrepriſes ſur l'Egypte. Ce prince implora les ſecours de Lacédémone, & Agéſilas lui-même les lui amena. On avoit promis au roi de Sparte le commandement en chef de l'armée ; on le devoit à ſon âge & à ſes talents. Tachos ne ſçut pas ménager un allié néceſſaire & dont il avoit beſoin ; il ne lui laiſſa que le commandement des troupes auxiliaires : celui de la flotte fut donné à Chabryas l'Athénien, & il ſe réſerva à lui-même l'autorité ſuprême ſur les armées de terre & de mer.

Après avoir donné ce ſujet de mécontentement à Chabryas, il négligea encore de ſuivre ſes conſeils. Il voulut aller attaquer les Perſes dans la Phénicie : en vain on lui repréſenta que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſes Etats, qu'il devoit y reſter, & envoyer ſes lieutenants ; il voulut partir. Ce qu'avoit prévu Agéſilas arriva ;

les Egyptiens virent à peine leur roi éloigné, qu'ils se révolterent & en élurent un autre. Agésilas, mécontent de Tachos, se déclara pour son concurrent; & le monarque imprudent fut obligé d'abandonner ses Etats, & d'aller chercher un asyle auprès des mêmes Perses qu'il avoit voulu combattre.

[361 avant J. C.]

Nectanébo II étoit parent de Tachos, & celui qui venoit d'être nommé pour le remplacer. Il avoit l'obligation du succès de son élévation à Agésilas; mais il se souvenoit que ce même Agésilas, venu pour secourir son prédécesseur, l'avoit trahi, & il conçut pour lui de la défiance; il la lui témoigna dans plusieurs occasions.

Muthis ou Mendès, Egyptien d'une famille distinguée, lui disputa la couronne, & parut à la tête de cent mille hommes pour faire valoir ses prétentions. Agésilas conseille à Nectanébo de marcher sur le champ au devant de Muthis; une démarche vigoureuse pouvoit en imposer. Mais il ne vit dans ce conseil qu'un piége qu'on lui tendoit pour le livrer à son ennemi. Il laissa à Muthis le temps de fortifier son parti & de l'augmenter. Hors d'état de

tenir la campagne devant son ennemi, il fut contraint de se renfermer dans une place forte où Agésilas le suivit. Nectanébo manquoit de la fermeté qui convient à un roi. Il ne se vit pas plutôt assiégé, qu'il craignit de tomber entre les mains de son rival. Son unique souhait étoit de pouvoir sortir des murs dans lesquels il s'étoit jeté imprudemment; il pressa plusieurs fois le roi de Sparte de faire une sortie, dans l'espérance de pouvoir profiter du désordre pour fuir & s'éloigner sans danger. Les refus d'Agésilas lui semblerent confirmer les soupçons qu'il avoit conçus. Mais le général Spartiate attendoit le moment favorable. L'ennemi avoit tracé des lignes si étendues; qu'il étoit impossible qu'il pût les garder toutes. Agésilas observoit toutes ses operations, & il proposa lui-même une sortie lorsqu'il jugea qu'elle pouvoit réussir. Ce fut avec peine que le foible Nectanébo y consentit alors. Agésilas, sans l'écouter, exécuta ce qu'il avoit projeté; il chassa les ennemis, les dissipa, les poursuivit, & fit prisonnier Muthis, qu'il livra à Nectanebo. La lâcheté est toujours cruelle; le roi d'Egypte crut ne pouvoir s'assurer sur le trône, qu'en se délivrant de son compétiteur qu'il fit périr.

[350 avant J. C.]

Les Perſes avoient fait de nouvelles tentatives ſur l'Egypte, depuis le regne de Nectanébo; le peu d'accord des généraux les avoient toujours fait échouer. Darius Ochus, qui ſe fit rendre compte de ces expéditions, n'eut pas de peine à voir qu'il étoit mal ſervi; il réſolut de marcher lui-même en Egypte. Nectanébo, dont le caractere n'avoit point changé, confia la défenſe de ſes Etats à Clinius, grec de l'iſle de Cos. Clinius fut vaincu, & cette bataille fut déciſive. Nectanébo courut à Memphis, dans le deſſein de défendre cette ville; mais il oublia de faire garder les paſſages qui auroient pu arrêter l'ennemi ſi on les avoit bien défendus. L'approche d'Ochus ne fit que l'effrayer ſans l'éclairer ſur ſa faute; il croyoit n'être que malheureux, & n'avoir rien à ſe reprocher dans ſa conduite. Perſuadé que le malheur qui le pourſuivoit étoit inévitable, il ne jugea point à propos d'attendre les Perſes: il ramaſſa les meilleurs effets qu'il avoit, avec toutes ſes richeſſes; &, prenant la fuite du côté du midi, par les routes les moins fréquentées, & celles par leſquelles il craignoit le moins d'être ſuivi, il ſe retira en Ethiopie, & ne reparut plus. Sa foibleſſe fit le ſuccès des Perſes, & leur aſſura la

conquête de l'Egypte, qui, depuis Nectanébo, n'eut plus que des souverains étrangers (*).

Le passé auroit dû apprendre aux vainqueurs à ménager les superstitions du peuple conquis; mais de quelles leçons profitent les conquérants? Darius Ochus fut aussi imprudent que Cambyse; il fit tuer encore le dieu Apis, & profana les temples, qu'il pilla.

[332 avant J. C.]

Les gouverneurs Perses avoient continué de traiter les Egyptiens & leur culte avec le dernier mépris: le désespoir qu'ils leur inspiroient les disposoit à s'armer aussi-tôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Alexandre étoit déja entré en Perse; il avoit vaincu Darius près de la petite ville d'Issus. Amyntas, un de ses officiers, qui avoit quitté son service pour passer à celui des Perses, étoit venu en Egypte après cette bataille; il avoit ramassé quelques déserteurs, avec lesquels il se croyoit en état de conquérir cette contrée, & d'y établir sa puissance. Les habitants le reçoi-

(*) La prophétie ménaçante d'Ezéchiel s'accomplit dès cet instant; &, depuis cet instant, conformément à ses paroles, *il n'y a plus eu de princes du pays d'Egypte.*

vent comme leur ſauveur & leur vengeur. La haine qu'ils portent aux Perſes les conduit en foule ſous ſes étendards; ſon parti groſſit; il marche à Memphis, & donne une bataille ſous les murs de cette ville; ſes ennemis ſont défaits & forcés de ſe renfermer dans Memphis. Amyntas n'a pas la prudence, après ce triomphe, de retenir ſes troupes, qui ſe débandent pour piller & pour donner la mort aux bleſſés répandus dans la plaine, & que leur fureur pourſuit. Les Perſes remarquent le déſordre, & en profitent: ils ont bon marché des Egyptiens, & mettent fin à cette guerre en tuant Amyntas, qui trouve la mort ſur le champ de bataille même où il venoit de triompher un inſtant auparavant.

[331 avant J. C.]

Alexandre marche contre l'Egypte. La priſe de Gaza, malgré la réſiſtance opiniâtre de Bétis, qui paya de ſa vie la fidélité qu'il avoit gardée à ſon maître, répand l'effroi parmi les Perſes. Péluſe lui ouvre ſes portes ſans combattre; les Egyptiens accourent en foule rendre hommage au conquérant qui les délivre de leurs oppreſſeurs; & le héros entre triomphant dans Memphis.

Plus politique que les Perſes, Alexandre reſpecte la religion de l'Egypte; il

ſacrifie dans leurs temples; il rend même des hommages à Apis; & cette condeſcendance adroite, qu'on regarde comme une preuve de ſa piété, lui attache un peuple qui n'étoit pas accoutumé à voir ſes maîtres étrangers honorer les dieux qu'il adoroit.

La maniere dont Alexandre gouverna ſa nouvelle conquête le rendit encore plus cher aux Egyptiens : il voulut qu'ils fuſſent ſoumis à leurs anciennes loix, & mit à la tête de l'adminiſtration civile un naturel du pays, parce qu'il en devoit mieux connoître les loix que ſes officiers, qui étoient étrangers. Le commandement des troupes, & tout ce qui regardoit le gouvernement militaire, furent les ſeules choſes qui reſterent entre les mains des Grecs. Bien différent des anciens conquérants, qui n'avoient ſemblé s'armer que pour ravager & détruire, Alexandre voulut édifier. Il fit tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure d'une des bouches occidentales du Nil, vis-à-vis l'iſle de Pharos; il lui donna ſon nom, & Alexandrie devint la capitale de l'Egypte.



PTOLOMÉE LAGUS *ou* SOTER, *premier Roi.*

[323 avant J.C.]

A La mort d'Alexandre, le gouvernement de l'Egypte échouoit à Ptolomée Lagus. Ce capitaine avoit joui de la plus grande considération parmi les officiers du conquérant, qui lui-même faisoit beaucoup de cas de ses talents. On connoît l'espece de miracle que, selon quelques historiens, les dieux firent pour lui conserver la vie qu'il alloit perdre à la suite d'une blessure. Alexandre, inquiet sur le danger de ce guerrier, vit en songe un dragon qui portoit à la gueule une plante propre à guérir les blessures; ce dragon lui indiqua le lieu où elle croissoit, & lui apprit la maniere de s'en servir. Alexandre en se réveillant courut chercher cette plante précieuse, qu'il appliqua lui-même sur la plaie de Ptolomée qui fut guéri. Le merveilleux de cet événement disparoît dans le récit de Strabon, qui dit qu'il arriva dans le pays des Orites, & que les naturels enseignerent à Alexandre la propriété de cette plante, qu'ils connoissoient.

S'il faut en croire Quinte-Curse & Pau-

ſanias, Ptolomée devoit ſa célébrité à ſon mérite perſonnel; il ne devoit rien à ſa naiſſance, qui étoit obſcure. On raconte qu'ennuyé un jour d'entendre un grammairien vanter ſes connoiſſances, & répéter ſans ceſſe qu'il n'y avoit aucun point de l'antiquité qui eût de l'obſcurité pour lui, il lui dit : « O grand homme ! puiſque vous » êtes ſi ſçavant, apprenez-moi, je vous » prie, quel étoit le pere de Pélée ? --- » Grand roi, répondit le grammairien, je » ſuis prêt à vous répondre; mais dai- » gnez m'apprendre auparavant quel étoit » le pere de Lagus. »

La hardieſſe de cette queſtion choqua tous ceux qui étoient préſents; ils en montrerent leur indignation, & inviterent Ptolomée à la punir. « Un roi, leur dit Pto- » lomée, ne doit ſans doute pas ſouffrir » l'inſulte; mais il ne doit pas non plus » en faire à perſonne. J'ai été l'agreſſeur; » je me ſuis donc mis au niveau du gram- » mairien. En l'attaquant, je l'ai mis dans » le cas de ſe défendre : ſi j'ai lieu d'être » mécontent de ſa réponſe, il a dû l'être » de ma queſtion. »

Cet exemple de modération eſt bien rare; mais ſi Ptolomée peut être regardé comme un particulier parvenu à la grandeur, c'eſt par ſon génie qu'il y eſt arrivé.

[313 avant J. C.]

Alexandrie étoit devenue le siége du gouvernement de Ptolomée ; il peupla cette ville, en y attirant par des privileges les Egyptiens, les Grecs, les Juifs, & tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Les autres successeurs d'Alexandre essayerent vainement de le troubler dans sa domination qui s'étendoit sur la Lybie, l'Egypte, & la partie de l'Arabie qui confine à cette derniere. Antigone entreprit de détacher de leur ancienne alliance les rois de Chypre, & de les liguer contre Ptolomée. Celui-ci, craignant le succès de ces intrigues, qui avoient déja réussi auprès du roi de Paphos, envoya dans cette isle Argaus & Pallicrate, avec ordre de se défaire de ce prince. C'étoit le malheureux Nicoclès, qui passe pour le dernier des descendants de Teucer. On l'assiégea dans son palais. Vainement il essaya de se justifier ; on refusa de l'entendre ; &, ne voyant plus de ressources, il se donna la mort.

La reine Axithéa, son épouse, ne tarda pas à apprendre sa fin déplorable ; elle résolut de le suivre, & exécuta ce projet avec une férocité que les historiens ont appellée héroïsme. Elle fait venir ses filles auprès d'elle. « Vous n'avez plus de pere, » leur dit-elle ; les espérances d'une vie

» heureuse & digne de votre rang sont » évanouies. Nées sur le trône, vous n'en » descendez que pour porter des fers : il » n'est plus qu'un moyen de vous sauver » de cette humiliation ; votre mere va » l'employer. Adressez-vous aux dieux, » priez-les de soutenir mon courage, & » recevez mon dernier bienfait, le plus » précieux que vous ayez jamais reçu de » moi. » A ce mot, elle tire son poignard, les perce l'une après l'autre, & plonge ensuite dans son propre sein ce fer teint du sang de ses filles.

Les freres de Nicoclès furent frappés d'étonnement & d'effroi à la nouvelle de cet événement. Le courage barbare de leur frere & de leur belle-sœur avoit passé dans leurs ames ; ils mirent eux-mêmes le feu à leurs palais, & expirerent dans les flammes.

[304 avant J. C.]

La destruction de la famille d'Alexandre rendit indépendants tous les gouverneurs, qui, ne voyant plus rien au-dessus d'eux, prirent le titre de rois, dont jusqu'alors ils avoient exercé l'autorité. Ptolomée Lagus fut roi d'Egypte ; &, par le traité qu'il fit avec les autres lieutenants d'Alexandre, il réunit à ses Etats la Lybie, l'Arabie, la Palestine, la Célésyrie, &

bientôt l'isle de Chypre. Cette derniere conserva cependant ses rois; mais on ne pouvoit les regarder que comme des gouverneurs dépendants des souverains de l'Egypte.

Ptolomée reçut vers ce temps le surnom de *Soter* ou *Sauveur*, il lui fut donné par les Rhodiens, qu'il avoit mis par ses secours en état de se défendre contre le fils d'Antigone, & de faire avec lui une paix honorable, qui assuroit leur liberté. Ils lui consacrerent en reconnoissance un petit bois auquel on arrivoit par un portique superbe, & qu'ils appellerent *Ptolomæum*. On étoit accoutumé à des actes d'adulation impie depuis Alexandre. L'oracle de Jupiter Ammon, qui avoit parlé en faveur de ce conquérant, parla encore en faveur du nouveau roi d'Egypte; & ce fut d'après les ordres de ce même oracle que les Rhodiens décernerent à ce prince des honneurs divins sous le nom de *Soter*.

[285 avant J. C.]

Ptolomée avoit eu plusieurs enfants de ses femmes. La premiere, Eurydice, fille d'Antipater, lui avoit donné Ptolomée Céraunus ou le Foudre. Bérénice, qui n'étoit venue qu'à la suite de cette princesse, & qu'il avoit épousée ensuite, étoit mere

de Ptolomée Philadelphe : elle se servit de l'empire que l'amour lui donnoit sur son mari, empire que l'âge avoit encore augmenté, pour lui faire préférer son fils pour son successeur. Dans le dessein de prévenir les troubles que cette injustice pourroit causer après lui, Ptolomée associa Philadelphe à son autorité, & le fit régner conjointement avec lui, pour accoutumer les peuples à sa domination. Céraunus quitta la cour de son pere, & se réfugia chez son beau-frere Lysimaque, d'où il passa ensuite à la cour de Séleucus.

Parmi les traits qui distinguent le premier Ptolomée, nous ne devons pas oublier la protection qu'il accorda aux lettres. Il fut le fondateur de la fameuse bibliotheque d'Alexandrie. Elle demanda un temps considérable pour être portée au point où elle le fut dans la suite. C'est ainsi que ses successeurs s'y prirent, à son exemple, pour rassembler cette multitude de livres. On s'emparoit de tous ceux que les étrangers ou les voyageurs apportoient avec eux; on les portoit à Alexandrie, où des copistes, entretenus pour cet effet, s'occupoient à les transcrire; on envoyoit ensuite cette copie aux propriétaires des originaux que l'on gardoit.

Ptolomée fonda aussi une académie qui étoit spécialement chargée du soin de con-

ſerver les ſciences, & de faire des découvertes dans chacune.

Ce prince laiſſa à ſes deſcendants un exemple de ſageſſe & de ſimplicité qu'ils ne ſuivirent pas tous. Il étoit acceſſible à tout le monde, & ſe mêloit volontiers parmi ſes derniers ſujets. On lui reprochoit quelquefois cette familiarité que le faſte & la vanité regardoient comme un défaut de convenance & de dignité. « Ce » ſont mes enfants & mes amis, répon-» doit-il; ils me diſent la vérité que je » demanderois en vain à mes courtiſans. » Il étoit ennemi du faſte; & lorſqu'il donnoit à manger, il étoit ſouvent dans le cas d'emprunter la vaiſſelle des gens riches, parce que la ſienne n'étoit pas conſidérable. Quand on lui diſoit que la majeſté du trône ne permettoit pas de manquer des choſes dont ſes ſujets avoient une plus grande abondance, il répondoit: « Cela ſeroit vrai ſi j'amaſſois des tréſors, » & que cette épargne fût deſtinée à les » augmenter. La véritable dignité d'un roi » n'eſt pas d'être riche lui-même, mais » d'avoir des ſujets qui le ſoient. »



PTOLOMÉE PHILADELPHE.

[283 avant J. C.]

PTOLOMÉE Philadelphe n'imita ni la ſageſſe ni la modération de ſon pere. Il ne ſe vit pas plutôt le maître, qu'il ſongea à ſe venger de Démétrius de Phalere, qui, lorſque Soter l'avoit conſulté ſur le projet d'abdiquer en faveur d'un de ſes fils, l'en avoit détourné, & lui avoit toujours conſeillé de préférer Céraunus à Philadelphe pour ſon ſucceſſeur. Ce prince lui fit un crime de ce conſeil; il l'envoya dans une priſon, en attendant qu'il eut décidé le genre de mort dont il vouloit le faire périr; mais, pendant qu'il y réfléchiſſoit, une piquure d'aſpic mit fin à la vie de ce grand homme digne d'un meilleur ſort.

Philadelphe commença ſon regne par une fête pompeuſe qu'il donna à ſes ſujets; c'étoit une repréſentation des conquêtes de Bacchus dans l'Inde. Il acheva le monument commencé par ſon pere dans l'iſle de Pharos: c'étoit une tour de marbre blanc, ſelon quelques-uns, ou ſeulement de pierres blanches, ſelon d'autres, au-deſſus de laquelle on entretenoit un feu perpétuel pour ſervir de fanal aux navigateurs

teurs pendant la nuit. On connoît la supercherie de l'architecte qui grava son nom sur la pierre au lieu de celui du roi, qu'il se contenta de mettre sur de la chaux que le temps fit bientôt tomber; de maniere que, tant que cet édifice à subsisté, on a lu : *Sostrate le Cnidien, fils d'Axiphane, aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui naviguent.* Cette tour avoit coûté huit cents talents (*).

[278 avant *J. C.*]

Céraunus avoit assassiné Lysimaque, à la cour duquel il s'étoit réfugié; il en avoit épousé la veuve, qui étoit sa sœur. Après sa mort, cette princesse se retira à la cour de Philadelphe. Elle avoit sans doute encore des charmes, puisqu'ils déterminerent ce prince à l'épouser aussi. Ce double inceste étoit peut-être autorisé par l'usage des Perses; mais il ne fut pas approuvé par les Grecs. Le poëte Sotade fit une satyre sanglante à cette occasion, & prit la fuite pour éviter la vengeance de Philadelphe. Il n'y échappa pourtant point; il fut puni par Patrocle, qui, lui ayant

(*) Si ce sont des talents Attiques, on les évalue à plus de trois millions; si ce sont des talents d'Alexandrie, la somme est encore plus considérable, parce que ce talent valoit le double de l'autre.

fait attacher du plomb autour du corps, le fit ensuite précipiter dans la mer.

[267 avant J. C.]

C'est à cette année qu'on rapporte la traduction des Septantes. Philadelphe, curieux d'enrichir la bibliotheque d'Alexandrie d'un exemplaire des Livres des Juifs, en envoya demander la copie à Jérusalem; on la lui fit porter, écrite en lettres d'or, par une députation composée de soixante-dix Hébreux qui furent ensuite employés à traduire ces Livres en grec.

[264 avant J. C.]

Le regne de Philadelphe fut troublé par une révolte, à la tête de laquelle se trouvoit Magas. C'étoit un fils que Bérénice avoit eu d'un premier époux, avant de passer dans le lit de Ptolomée Soter; elle lui avoit fait donner le gouvernement de la Cyrénaïque & de la Lybie. Magas avoit épousé la fille d'Antiochus Soter, roi de Syrie, & il comptoit sur ses secours; mais Philadelphe ravagea les terres de ce roi, & le mit hors d'état d'envoyer des troupes à son gendre; & Magas, ne se trouvant plus assez fort, se soumit.

Philadelphe, délivré de toute inquiétude, ne s'occupa plus qu'à faire fleurir le commerce dans ses Etats. Il voulut y attirer tout celui de l'Orient, dont les Ty-

riens étoient en possession. Il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de Bérénice. Il comptoit faire partir de-là tous les vaisseaux qui devoient entrer en concurrence avec ceux des Tyriens; mais le port ne se trouva pas commode; &, pour remplir ses vues, il transporta ce commerce dans celui de Myos-Hermos, où les marchandises débarquées étoient transportées sur des chameaux à Coptus, d'où elles descendoient par le Nil jusqu'à Alexandrie, qui bientôt versa dans l'Occident toutes les richesses de l'Orient.

[253 avant J. C.]

Philadelphe étoit en liaison avec les Romains, depuis vingt ans qu'il leur avoit envoyé des ambassadeurs & qu'il en avoit reçu d'eux; il étoit aussi en correspondance avec les Carthaginois. Ceux-ci, pressés par les Romains, & voyant leur commerce déchu pendant la guerre, eurent recours aux trésors du roi d'Egypte; ils le firent prier de leur prêter deux cents talents, avec promesse de les lui rembourser immédiatement après la paix. Philadelphe leur répondit: « Je suis prêt à vous fournir tous les secours qui dépendront de » moi, contre d'autres peuples que les Ro» mains. Je suis leur ami comme je suis

» le vôtre. Je ne leur accorderois pas ce » que vous me demandez contre vous ; » il ne m'eſt pas plus permis de vous rien » accorder contre eux ; ce ſeroit violer » mes engagements. »

[247 avant J. C.]

Arſinoé, femme & ſœur de Philadelphe, mourut cette année. Malgré l'âge qui devoit avoir flétri ſes attraits, elle conſerva l'amour de ſon mari juſqu'au dernier moment. Sa ſuperſtition parut abréger ſa vie. Philadelphe, dans une de ſes expéditions en Syrie, avoit enlevé une ſtatue de Diane, dont le travail exquis avoit excité ſon admiration & le deſir de la poſſéder. Arſinoé tomba malade, & crut voir Diane en ſonge, qui lui annonçoit ſa vengeance, en punition de ce que ſon mari avoit profané ſon temple. Ce ſonge fit une vive impreſſion ſur l'eſprit de cette princeſſe. Philadelphe ſe prêta à ſa foibleſſe, & renvoya la ſtatue de la déeſſe ; mais cette ſatisfaction fut inutile. Arſinoé mourut : le roi la regretta, & voulut, à ce qu'on aſſure, lui ériger un monument bien ſingulier. C'étoit un temple dont la voûte devoit être entiérement compoſée d'aimant ; on devoit y placer au-deſſous une ſtatue de fer qui repréſenteroit Arſinoé, & que l'aimant au-

roit ſoutenue en l'air au milieu de l'édifice. L'idée de ce monument lui avoit été ſuggérée par Dinocrate, architecte célebre qui fut chargé de le conſtruire; mais la mort de Philadelphe, qui ſuivit de près celle d'Arſinoé, en empêcha l'exécution.

PTOLOMÉE ÉVERGETES.

[245 avant J. C.]

PTOLOMÉE Evergetes, en montant ſur le trône, fit la guerre au roi de Syrie; ce fut une expédition qui ne fut pas longue, & dans laquelle il fut heureux. Son épouſe Bérénice, qui l'aimoit tendrement, & qui craignoit pour lui les dangers qui l'environnoient; fit vœu, s'il revenoit ſain & ſauf, de conſacrer ſes cheveux dans le temple de Venus Zéphyrienne. La chevelure des femmes a toujours été leur plus grand ornement; elles y étoient en conſéquence attachées, & le ſacrifice promis n'étoit pas ſans mérite. Bérénice le fit ſans héſiter, au retour de ſon époux. Cette chevelure précieuſe diſparut un jour du temple. On ignore comment ſe fit ce vol, & quel motif put y porter. Evergetes, qui en fut inſtruit, en témoigna beaucoup de colere: il menaça les prêtres de les punir ſé-

vérement de leur négligence ; & ils étoient dans l'attente des effets du courroux de leur roi, lorſque Conon les tira d'affaire. C'étoit un habitant de Samos, verſé dans les ſciences, bon mathématicien, & peut-être encore meilleur courtiſan. Il imagina de dire que cette chevelure avoit paſſé dans le ciel, où elle avoit été miſe au nombre des aſtres. Il montra, près de la queue du lion, ſept étoiles qui juſques-là n'avoient fait partie d'aucune conſtellation. Les aſtronomes, qui les avoient obſervées auparavant, ne les avoient point encore déſignées par des noms particuliers. Il dit, avec une adulation impudente, que ces étoiles n'exiſtoient que depuis la diſparition des cheveux de Bérénice. Le roi le crut : les aſtronomes, qui pouvoient donner un démenti à Conon, étoient trop adroits pour le faire ; & le nouvel aſtre, chanté par les poëtes, conſerve encore le nom que la flatterie lui a donné.

[241 avant J. C.]

Les Ptolomées avoient impoſé un tribut aux Juifs : le grand-prêtre Onias en avoit ſuſpendu le paiement par avarice. Evergetes le fit demander ; & les Juifs effrayés lui députerent Joſeph, neveu d'Onias, qui ſçut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit du roi d'Egypte, qu'il en obtint la

ferme des revenus des provinces. On ne la portoit qu'à huit cents talents, lorſqu'elle fut propoſée à l'enchere. Joſeph, qui connoiſſoit la valeur de ces revenus, fut très-étonné du prix modique auquel on les laiſſoit : il en propoſa le double. Evergetes, étonné de cette augmentation ſubite de ſon revenu, en marqua d'abord ſa ſatisfaction au Juif; il lui demanda enſuite quelle ſeroit ſa caution : « J'en aurai deux, » répondit l'Iſraélite, & vous ne les re- » fuſerez pas ; c'eſt vous-même, & la » reine votre épouſe : vous vous répon- » drez de moi l'un à l'autre ; &, pour ex- » citer votre confiance, je doublerai vo- » tre revenu. » Le roi ſourit; il lui fit adjuger la ferme ſans caution, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Evergetes enrichit la bibliotheque d'Alexandrie. Il emprunta des Athéniens les œuvres de Sophocle, d'Euripide & d'Eſchyle ; il en fit faire une copie magnifique qu'il envoya à Athenes, & conſerva les originaux, ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs.



PTOLOMÉE-PHILOPATOR.

[217 avant J. C.]

PTOLOMÉE, surnommé Philopator, qui signifie *ami de son pere*, & qu'on accuse d'avoir attenté aux jours du sien, succéda à Evergetes. Il se laissa gouverner par un ministre ambitieux & méchant; sa premiere action fut une atrocité. L'amour que ses troupes avoient pour son frere Magal, le porta à le faire assassiner. Les reproches qu'il reçut de sa mere lui firent oublier la nature, & ce monstre arma des meurtriers pour s'en défaire encore. Ce regne, commencé sous de si horribles auspices, fut une suite d'injustices & de violences.

Cléomene, roi de Sparte, s'étoit réfugié à la cour d'Evergetes. Ce prince avoit promis de le rétablir sur son trône; Philopator, qui avoit engagé aussi sa parole, refusa de la dégager. Il fit plus; craignant que, si Cléomene rentroit dans ses états, il ne revînt en Egypte dans le dessein de la conquérir, il le fit arrêter & charger de fers; ou plutôt son ministre Sosibe fut le seul auteur de cette infraction au droit des gens.

Cléomene trouva des amis qui parta-

gerent ſon reſſentiment, & qui le ſervirent. Remis en liberté par eux, il parcourut les rues d'Alexandrie, exhortant le peuple à ſecouer le joug d'un prince indigne de régner, & qui ſe laiſſoit gouverner lui-même par un ſcélérat. Les Egyptiens, qui avoient été heureux ſous les regnes précédents, reſpectoient encore, dans Philopator, ſes ayeux, dont la domination leur avoit paru douce : ils jurerent de défendre leur roi ; & Cléomene, perdant l'eſpérance de cauſer une révolution, craignant de tomber entre les mains du tyran qu'il avoit irrité, exhorta ſes amis à mourir avec lui. Auſſi-tôt on les vit tourner leurs armes les uns contre les autres, après s'être embraſſés, & ſe percer mutuellement. Cléomene termina cette ſcene ſanglante, en ſe donnant la mort lui-même, après avoir vu expirer les infortunés amis qu'il avoit entraînés à leur perte. Philopator ne regretta que le plaiſir qu'il auroit eu en l'immolant de ſes mains ; il fit attacher ſon corps à une croix, & condamna à la mort la mere de ce prince, les enfants qu'elle avoit encore, & les femmes qui l'accompagnoient.

[212 avant J. C.]

L'événement le plus remarquable du regne de Philopator, fut la perſécution

qu'il fit éprouver aux Juifs. Cette nation avoit obtenu d'Alexandre des privileges que Soter lui avoit conservés, & qu'il augmenta encore. Philopator, qu'elle avoit empêché d'entrer dans son temple lorsqu'il avoit été à Jérusalem, conçut contre elle une haine violente, qu'il manifesta à son retour, & dont il fit sentir les effets aux Hébreux établis dans ses Etats. Il fit graver un décret sur une colonne élevée devant son palais, à Alexandrie, par lequel il en interdisoit l'entrée à ceux qui n'adoroient pas les mêmes dieux que lui. Quelque temps après, il les humilia en les tirant de la premiere classe des habitants, dans laquelle Alexandre les avoit placés, pour les mettre dans la plus basse. Ce décret fut bientôt suivi d'un autre, par lequel il ordonna qu'on fît le dénombrement des Juifs, & qu'on leur imprimât à tous, avec un fer chaud, la figure d'une feuille de lierre ; (c'étoit la marque de Bacchus :) ceux qui refuseroient de subir cette marque ignominieuse, devoient être envoyés au supplice.

Cette loi, d'abord générale, fut restreinte ensuite aux seuls Juifs qui refuseroient de sacrifier aux dieux. On assure que, de plusieurs milliers qui se trouvoient à Alexandrie, il n'y en eut que trois cents qui eurent la condescendance criminelle qu'exi-

geoit le roi. Tous les autres préférerent de se laisser marquer, & plusieurs acheterent à prix d'argent la dispense de cette humiliation ; mais aucun ne voulut communiquer à l'avenir avec les apostats.

Philopator entreprit ensuite de détruire la nation entiere qu'il avoit avilie. Il en fit arrêter & charger de fers un grand nombre, qu'on conduisit dans l'hippodrome ; il ordonna en même temps de tenir prêts pour le lendemain cinq cents éléphants qu'il vouloit faire lâcher contre eux ; il fixa l'heure, & commanda qu'on ne commençât point le spectacle affreux dont il vouloit jouir, avant qu'il ne fût arrivé. Philopator étoit dans l'habitude de se livrer tous les soirs à la débauche ; il ne dérogea point à cet usage la veille du jour qu'il avoit marqué pour la mort des Juifs. Il s'enivra à son ordinaire, & ne se réveilla le lendemain que fort tard, de maniere que son spectacle barbare fut remis à un autre jour. Pour ne pas le retarder plus long-temps, le roi recommanda à un de ses esclaves de le réveiller le lendemain ; mais lorsque celui-ci vint exécuter cet ordre, il fut très-mal reçu de son maître, encore pris de vin, qui ne se leva point. Enfin, lorsqu'un acte de sobriété, qui lui étoit devenu très-difficile, le mit en état d'assister à l'exécution qu'il

vouloit voir, les éléphants refuſerent de marcher contre les Juifs, & tournerent leur fureur ſur les ſpectateurs ; ce qui effraya tellement le roi, qu'il rendit tous ſes privileges à cette nation infortunée.

Les débauches de Philopator le firent ſurnommer Tryphon, à cauſe de ſa vie efféminée, & Gallus, parce qu'il ſe plaiſoit à courir les rues d'Alexandrie avec une couronne de lierre ſur la tête, à l'exemple des Galles ou prêtres de la déeſſe Cybele.

[207 avant J. C.]

La reine Arſinoé, après une longue ſtérilité, venoit de donner à Philopator un fils, & à l'Egypte un ſucceſſeur au trône. Cette princeſſe lui avoit toujours montré le plus tendre & le plus vif attachement. Elle voyoit avec chagrin qu'elle n'en étoit payée que par le mépris ; qu'elle étoit ſans crédit, ſans autorité dans une cour où d'indignes favoris abuſoient de la foibleſſe de leur maître, & avoient à peine pour elle les égards dus à ſon rang : elle s'en plaignit. Cela n'étoit ſans doute pas prudent vis-à-vis d'un prince qui n'avoit pu ſupporter les plaintes de ſa propre mere ; il ne fut pas plus ſenſible à celles de ſa femme, & il chargea Soſibe de l'en défaire. Ce miniſtre, qui ne ſçavoit obéir

au roi que quand il lui ordonnoit le crime, employa à celui-ci une main dont il s'étoit déja servi pour de semblables expéditions ; & la reine fut indignement égorgée. Il en fut bientôt puni ; car c'est l'être pour un ambitieux, que de se voir descendre de son rang, & perdre tout son crédit.

Philopator conçut une passion très-vive pour une de ses sujettes, née dans le rang le plus obscur. Incapable de réfléchir sur les convenances qui sembloient lui être étrangeres, il n'hésita point à l'épouser, & à la faire passer de son lit sur le trône. Agathoclée (c'étoit son nom) prit sur lui le plus grand empire ; elle fit renvoyer Sosibe, & mettre à sa place Tlépoleme, jeune guerrier qui avoit de la naissance & de la valeur, mais aucun des talents qui font le ministre.

Le portrait que les historiens font de Philopator, est assez général. Athénée cependant ajoute qu'il aimoit les sciences, & que quand il étoit à jeun, ce qui lui arrivoit rarement, il s'entretenoit volontiers avec le philosophe Saphire. Il prétend aussi qu'il dédia un temple à Homere : la statue de ce poëte y étoit placée au milieu de la représentation des villes qui se glorifierent après sa mort de l'avoir vu naître, & qui l'avoient laissé mourir de faim pendant sa vie.

PTOLOMÉE ÉPIPHANES.

[204 avant J. C.]

LA débauche abrégea les jours de Philopator. Il ne laiſſoit qu'un enfant de cinq ans pour ſon ſucceſſeur ; ſa veuve entreprit de ſe faire donner la régence. Elle parut avec ſon frere devant le peuple, tenant le jeune Ptolomée Epiphanes dans ſes bras, diſant que le roi le leur avoit confié en mourant. Mais le peuple, qui étoit mécontent de l'un & de l'autre, le leur arracha : il plaça le jeune prince ſur le trône ; &, conduiſant devant lui la reine, ſon frere & les favoris du feu roi, il les accuſa de l'oppreſſion dans laquelle il avoit langui, & ſollicita de ſa juſtice la punition qu'ils méritoient. Après ce plaidoyer, que l'enfant roi n'entendoit pas & n'étoit pas fait pour entendre, on s'écria que le monarque faiſoit juſtice, & ordonnoit la mort des coupables : on les maſſacra en effet ſur le champ, aux pieds du trône, devant le prince effrayé. On croyoit avoir ſatisfait aux formalités, en jugeant ce procès & en exécutant la ſentence à ſes yeux.

[201 avant J. C.]

Antiochus le Grand, roi de Syrie, crut

pouvoir profiter de l'enfance du roi d'Egypte, pour s'emparer de la Palestine & de la Célé-Syrie. Dans ce temps, les Romains envoyerent une ambassade au jeune roi, comme un témoignage de leur reconnoissance de ce que son pere ne s'étoit point séparé de leur alliance, pendant une guerre qui avoit déterminé presque tous les peuples voisins à les abandonner. La régence d'Egypte crut devoir saisir cette occasion pour mettre le royaume & le jeune roi sous la protection de la République. Cette confiance flatta les Romains, qui envoyerent M. Lépidus pour prendre la régence. Celui-ci, après l'avoir gardée quelque temps, la remit à Aristomene. C'étoit un Acarnanien qui avoit vieilli dans les affaires, & le plus propre à porter dignement le fardeau qu'on lui confioit. Ce ministre chassa les troupes d'Antiochus des provinces dont il s'étoit emparé. Quelque temps après, instruit que Philippe alloit mettre le siége devant Athenes, il envoya offrir aux Romains de se charger de délivrer cette ville, si cette entreprise leur étoit agréable. Cette démarche de la part d'un Etat puissant ne put que flatter les Romains; ils le prouverent par leur orgueilleuse réponse. «Rome » a résolu de secourir les Grecs contre » Philippe; persuadée de l'attachement &

» de la fidélité de Ptolomée, elle s'adref-
» fera à lui quand elle aura befoin de
» fon fecours. »

[196 avant J. C.]

Scopas, qui avoit été employé par Ariftomene à l'expédition dans la Paleftine, où il avoit eu des fuccès, parce qu'Antiochus étoit abfent, de retour en Egypte avec des richeffes immenfes, imagina de profiter de l'enfance du roi pour le chaffer du trône. Il avoit avec lui des troupes qu'il avoit levées en Etolie, & de la fidélité defquelles il fe croyoit affuré. Mais fa confpiration fut découverte & diffipée par la vigilance & l'activité d'Ariftomene. Il fut arrêté, ainfi que tous fes complices, & périt avec eux par le poifon. Il n'y en eut qu'un qui périt dans les fupplices ordinaires; c'étoit un certain Dycéarque, qui avoit été amiral de Philippe. On raconte qu'ayant été un jour chargé par fon maître d'attaquer les ifles Cyclades, ce qui étoit une infraction aux traités les plus folemnels, il fit élever, avant de s'embarquer, deux autels, l'un à l'injuftice, & l'autre à l'impiété. Il facrifia fur tous les deux, en difant : « Ce font les feules divinités
» qui puiffent me feconder dans l'entre-
» prife qu'on m'ordonne & que je vais
» exécuter. Déeffes, ajouta-t-il, foyez-
» moi

» moi propices, & fermez, si vous le pou-
» vez, les yeux & les oreilles aux divi-
» nités vos rivales ; il faut qu'elles ne
» voient point ce que je vais faire, &
» qu'elles n'entendent point les prieres &
» les cris de ceux qui vont les réclamer
» contre Philippe & contre moi. »

Comme Dyscarpe s'étoit distingué par ses crimes, Aristomene crut devoir aussi le distinguer des autres conjurés par son supplice.

[195 avant J. C.]

Cette année fut l'époque de la majorité du jeune Ptolomée : les loix la fixoient à quatorze ans. Il fut couronné avec une pompe extraordinaire. Les peuples enchantés, & toujours prompts à se livrer à l'espérance au commencement d'un nouveau regne, lui donnerent le surnom d'Epiphanes, qui veut dire *illustre*. Il en fut de ce titre comme de tous ceux qui sont donnés d'avance ; il ne fut point justifié. Epiphanes ne s'illustra que par ses vices. Il marcha sur les traces de son pere, livré à des flatteurs qui applaudissoient à ses passions, & auxquels il laissa prendre sur lui le plus grand empire. En vain Aristomene essaya de le rappeller à la vertu & à ses devoirs ; la voix de la vérité ne pouvoit percer que difficilement à travers

les cris multipliés de l'adulation; & lorsque cela lui arrivoit, elle ne faisoit que blesser. Epiphanes écouta d'abord son ancien tuteur, mais sans en suivre les avis; dans la suite, il refusa de l'entendre; il finit enfin par détester en lui un censeur que la vertu rendoit importun, & il le fit empoisonner pour l'écarter.

[186 avant J. C.]

L'Egypte, qui ne s'étoit point révoltée sous Philopator, se révolta sous son fils; elle vit avec plus de mécontentement & d'humeur la conduite tyrannique de ce dernier. Les Grands s'assemblerent & formerent un parti. Cette nouvelle tira pour un instant Epiphanes de sa léthargie; il regarda avec effroi autour de lui; il ne vit nul secours à espérer dans les compagnons de ses plaisirs & de ses débauches, qui ne faisoient que partager sa terreur. Il sentit qu'il avoit besoin d'un homme vertueux; il appella Polycrate. C'étoit un général distingué par ses services, qui se tenoit loin de la cour, attendant, pour y paroître, qu'il y fût nécessaire & qu'on l'y appellât. Il fut chargé de marcher contre les rebelles; il les vainquit, & fit leurs chefs prisonniers. Il leur avoit promis la vie; mais le roi prétendit qu'il n'avoit pu faire cette promesse sans ses ordres. Dès

qu'ils arriverent, il marcha au-devant d'eux à la porte d'Alexandrie, les fit dépouiller nus, les conduisit par toute la ville attachés à son char, & finit par les envoyer au supplice. Il croyoit n'être que sévere; il étoit barbare. Ses peuples, qui en jugerent ainsi, se révolterent de nouveau; & il fallut toute l'habileté de Polycrate pour les réduire.

[180 avant J. C.]

Epiphanes, lorsque Polycrate eût rétabli l'ordre & la paix dans son royaume, résolut de déclarer la guerre au roi de Syrie. Ce dessein ne pouvoit être formé dans une circonstance moins favorable. Son trésor étoit épuisé, & ses peuples, dont le commerce étoit tombé, n'étoient pas en état de payer de nouvelles contributions. Plusieurs seigneurs lui firent des représentations sur ce sujet. « Mes amis, » leur dit-il, sont mon trésor; si je man- » que d'argent, ils en ont. » Ils inférerent de ce discours que son dessein étoit de faire la guerre à leurs dépens, & ils le prévinrent en l'empoisonnant.

Il laissa deux fils, dont l'aîné âgé de six ans, fut reconnu pour son successeur. Sa mere Cléopâtre prit les rênes du gouvernement, & les conserva pendant huit ans. Les regrets que sa mort causa au jeune

roi, & l'attachement qu'il lui avoit montré pendant sa vie, lui firent donner le nom de Philométor, *ami de sa mere*, sous lequel il est connu.

PTOLOMÉE PHILOMÉTOR.

[171 avant J. C.]

PHILOMÉTOR, après la mort de sa mere, resta sous la tutele de Lénec & d'Eulée. Ce dernier étoit eunuque, & avoit été chargé spécialement de son éducation : il l'accoutuma à la mollesse ; & si c'étoit un grand mal pour un prince, peut-être lui donna-t-elle plus de douceur dans le caractere.

Sa majorité étoit déclarée depuis un an. Macron, ancien gouverneur de l'isle de Chypre, vint lui donner une marque de fidélité qui parut bien extraordinaire aux autres courtisans. Pendant tout le temps de la minorité du roi, il avoit refusé de payer le tribut qu'il lui devoit ; mais, dès qu'il le sçut majeur, il vint à Alexandrie avec la somme totale de ces tributs annuels. « J'acquitte ma dette, dit- » il au roi, & je l'acquitte doublement » en ne le faisant qu'aujourd'hui ; c'est à » vos tuteurs que je l'aurois payée si elle » l'avoit été plutôt. Ils l'auroient dissipée

» comme toutes les autres parties de vo-
» tre revenu ; j'ai dû la conserver pour le
» moment où vous pourriez en disposer
» vous-même. Vous êtes roi maintenant ;
» vous êtes menacé d'une guerre ; & ceci
» pourra contribuer aux frais qu'elle en-
» traînera. »

Les courtisans se moquerent, selon l'usage, de la harangue du vieux gouverneur. Léneç & Eulée crurent qu'on les insultoit. Le roi, trop jeune pour pouvoir se défendre des impressions qu'on vouloit lui donner, ne fit pas à Macron l'accueil qu'il méritoit. Les degoûts qu'il éprouva le forcerent à se retirer, & à passer au service d'Antiochus.

PTOLOMÉE-PHILOMÉTOR, ET PTOLOMÉE ÉVERGETES ou PHYSCON.

[169 avant J. C.]

LE roi de Syrie avoit fait une irruption en Egypte ; tout s'étoit soumis à ses armes ; Philométor lui-même étoit tombé entre ses mains, & il l'avoit conduit dans ses Etats.

Les Egyptiens, ne comptant plus sur leur roi, en élurent un nouveau. Ils mirent sur le trône le frere de Philométor,

qui prit le nom d'Evergetes II, & à qui dans la suite on donna le surnom de Physcon, à cause de son gros ventre, & qui est celui sous lequel il est le plus connu.

Dès qu'Antiochus eut appris cette élection, il revint en Egypte, en déclarant qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on fît aucun tort à Philométor; mais ce n'étoit qu'un prétexte. La plus grande partie du royaume lui étoit soumise; Alexandrie seule faisoit de la résistance. Il imagina de ne point se hâter de la réduire; pour cet effet, il continua sa feinte: il rendit à Philométor tout ce qu'il avoit conquis; il ne conserva que Péluse, place importante qui lui ouvroit l'Egypte, & d'où il vouloit épier les démarches des deux freres, entre lesquels il croyoit allumer une guerre sanglante, qui les affoibliroit assez l'un & l'autre pour lui faciliter ensuite les moyens de les écraser tous les deux. Les deux freres reconnurent l'artifice; ils convinrent de régner de concert; & ils se réunirent contre l'ennemi commun, qui fut pris lui-même au piége qu'il leur tendoit.

[168 avant J. C.]

Antiochus avoit une armée toute prête; les deux freres étoient hors d'état de s'opposer seuls à ses efforts; ils eurent recours aux Romains. Ceux-ci, vainqueurs des rois,

voulurent ajouter à leur titre glorieux, celui de pacificateurs des rois. Popilius vint en Egypte, ordonner, au nom du sénat, à Antiochus de l'évacuer. Ce prince demanda du temps pour réfléchir sur sa réponse: « Cela est juste, répondit Popilius, en traçant un cercle autour d'Antio-
» chus avec la pointe de son épée, vous
» pouvez réfléchir; mais, avant de sor-
» tir de ce cercle, il faut répondre au
» sénat. » Antiochus satisfit la république, & sortit de l'Egypte.

[162 avant J. C.]

La jalousie ne tarda pas à diviser les deux freres rois. L'autorité ne peut rester long-temps partagée. Physcon la saisit toute entiere, & chassa Philométor d'Alexandrie. Ce prince eut encore recours aux Romains, & ce fut chez eux qu'il alla réclamer leur protection. Il s'embarqua pour l'Italie: arrivé à Brundusium, il fit le reste du chemin à pied. Démétrius, fils de Séleucus Philopator, ayant appris son voyage, & plaignant un roi réduit à cet état déplorable, alla au-devant de lui, & lui offrit un équipage, dont il pût se servir pour se présenter dans un état digne de son rang. Philométor le refusa. « Mon nom me suffit, dit-il à ce
» prince généreux; le malheur n'avilit ni

» n'abaiſſe. Philométor, couvert d'un mé-
» chant habit, ſouillé de ſueur & de
» pouſſiere, eſt toujours Philométor, roi
» d'Egypte. »

Il alla loger dans la maiſon d'un peintre d'Alexandrie, qui étoit venu à Rome où il exerçoit ſes talents. Le ſénat lui rendit les honneurs dus aux rois, & ordonna au Queſteur de fournir à ſon entretien. Il prit ſon parti, & envoya des ambaſſadeurs en Egypte. Il fut réglé que l'empire ſeroit partagé entre les deux freres; que Phyſcon auroit la Cyrénaïque & la Lybie, & Philométor l'Egypte & l'iſle de Chypre. Ce partage, auquel conſentoit celui-ci, ſouffrit des difficultés de la part de celui-là. Il vouloit joindre l'iſle de Chypre à ſa part; & Rome, qui aimoit à affoiblir les princes, en paroiſſant leur être utile, appuya ſa prétention.

Philométor ne reſpecta point le décret du ſénat; il ſuſcita des embarras à Phyſcon dans ſes nouveaux Etats, où les Cyrénéens, auxquels on avoit fait des rapports déſavantageux du ſouverain qu'on leur donnoit, refuſerent de le reconnoître. Il ne parvint à les ſoumettre qu'avec peine & beaucoup de temps. Dès qu'il y eut réuſſi, il alla réclamer à Rome l'iſle que ſon frere retenoit malgré le traité, & refuſoit de lui livrer. Il l'y accuſa d'avoir

armé les Cyrénéens contre lui, d'avoir payé des assassins auxquels il avoit échappé difficilement. Cette accusation, qui pouvoit être vraisemblable, fut crue à Rome; & l'on refusa d'écouter les ambassadeurs de Philométor, qui venoient le justifier.

Les Romains envoyerent Physcon prendre possession de l'isle de Chypre; ils inviterent leurs alliés à le seconder. Philométor opposa la force à son frere; il le vainquit & le fit prisonnier. On s'attendoit à lui voir ordonner la mort de Physcon, & justifier par-là les soupçons qu'on avoit déja contre lui. Mais Philométor n'étoit pas né avec une ame cruelle; il défit lui-même les liens dont son frere étoit chargé lorsqu'on l'amena devant lui. « Je ne vois plus mon ennemi, lui » dit-il, je ne vois que mon frere. Vous » m'accusez d'avoir fait attenter à vos » jours; jugez de moi par ce que je fais » au moment où j'en suis le maître. Vous » êtes libre. La Cyrénaïque & la Lybie » sont votre empire; retournez gouverner » vos sujets. La possession de l'isle de Chy» pre a causé nos divisions; la fortune » & la victoire me l'adjugent; je vous » dédommagerai. »

La générosité de Philométor mit tout le monde dans son parti. Les Romains n'oserent plus se mêler de ses affaires &

ne se crurent plus en sureté dans cette ville. On les vit sortir en foule pour se réfugier dans les isles voisines, où ils chercherent & trouverent un asyle. Les sçavants, qui avoient été protégés jusqu'alors, & qui avoient besoin de la paix & de la tranquillité, furent les premiers à se retirer. Ils porterent les sciences dans l'orient, où elles commencerent à revivre. On peut remarquer ici qu'elles ne se sont jamais repandues que lorsqu'elles ont été bannies par des barbares du pays où elles s'étoient naturalisées; & ce fut la prise de Constantinople, l'an 1553 de l'ere Chrétienne, qui les fit passer de l'Orient en Occident.

Physcon vit sans regrets sa ville se dépeupler. L'attachement que les anciens habitants conservoient pour la mémoire de son frere, étoit un supplice pour lui. Il se flatta de remplir Alexandrie de nouveaux citoyens qui, ne l'ayant pas connu, n'en feroient pas avec lui les comparaisons humiliantes qu'il ne pouvoit se déguiser qu'on faisoit communément. Il offrit donc des privileges aux peuples voisins qui voudroient lui fournir des sujets; & il s'en trouva un grand nombre, qu'attirerent la nouveauté & le plaisir du changement.

Dans ce même temps Physcon eut sous les yeux un spectacle bien propre à le faire rentrer en lui-même. Des députés

Romains, parmi lesquels se trouvoit Scipion, l'Africain le jeune, envoyés par la république pour visiter ses alliés, vinrent en Egypte. Scipion, lorsqu'il débarqua, s'étoit couvert le visage de son manteau. Les habitants d'Alexandrie, qui étoient accourus au-devant de lui, le prierent de se laisser voir. Ils admirerent sa bonne mine, la grace & la dignité qui brilloient dans toute sa personne, & qui contrastoient avec la figure mesquine de leur roi. Physcon avoit, dit Athénée, un corps mal fait, un ventre monstrueux & une grosse tête. Il reçut les Romains avec toutes les marques de distinction auxquelles ils étoient accoutumés par-tout. Il leur fit servir les mets les plus délicats; & il vit avec étonnement qu'ils n'y touchoient point, & qu'ils mangeoient de préférence les plus simples & les plus grossiérement apprêtés. « La recherche & la délicatesse, » lui dirent-ils, sont le charme de la fontaine de Salmacis; sans détruire entiérement l'homme, elles en font une femme. »

Les ambassadeurs observerent avec admiration la richesse de l'Egypte. Ils virent qu'il ne manquoit à ce pays qu'un prince qui eût des talents & de l'application; & sans doute ils ne furent pas fâchés de n'y voir qu'un Physcon.

[130 avant J. C.]

Les passions commandoient impérieusement à Physcon. Cléopâtre, son épouse, outre le fils qu'il avoit égorgé, avoit eu encore une fille de Philométor. L'âge avoit développé sa beauté. Il en devint amoureux, & lui fit violence ; il répudia ensuite la mere pour l'épouser. Ces excès le rendirent si odieux, que le peuple se révolta ; &, sans le secours d'Hyéron, qui s'étoit attaché à lui, & qui réparoit par sa bonne conduite, son courage & son activité, toutes les fautes de son maître, il auroit perdu le trône avec la vie.

[128 avant J. C.]

Une nouvelle révolte, qui s'éleva encore contre Physcon, & qu'il ne put assoupir, parce qu'il n'avoit plus Hyéron, soit que ce capitaine ne fût plus, soit que le caprice du tyran l'eût éloigné de sa cour, le remplit d'une telle fureur, qu'il fit assembler tous les jeunes gens d'Alexandrie, & les fit passer par ses gardes au fil de l'épée. Cette barbarie étoit plus propre à augmenter le nombre des rebelles qu'à les dissiper. Toute la ville prit les armes ; Physcon effrayé se sauva dans l'isle de Chypre avec sa femme. Son absence rétablit le calme dans Alexandrie ; on ap-

pella Cléopâtre qu'il avoit répudiée, & on la mit à la tête du gouvernement. Physcon craignit qu'on ne fît venir aussi, pour le couronner, le fils qu'il avoit eu d'elle, & qui gouvernoit la Cyrénaïque; il lui envoya un ordre de se rendre auprès de lui en Chypre. Le prince crut devoir obéir à son pere. Incapable de le trahir & d'abuser de son malheur, prêt plutôt à prendre les armes pour le défendre & le rétablir dans ses Etats, il fit ce voyage sans défiance. Mais à son arrivée il fut chargé de fers, & égorgé par ordre de son pere. Non content de s'être délivré d'un fils qu'il avoit le malheur de craindre, il voulut que la mere en apprît le sort; & sa férocité ingénieuse inventa un moyen terrible de l'en instruire. Il fit hâcher le cadavre du jeune homme; on l'enferma dans une caisse, avec la tête qu'on avoit eu soin de laisser entiere, pour qu'elle pût être reconnue, & il envoya ce présent à la reine. Le messager, qui ignoroit ce qu'il portoit, avoit ordre d'attendre le jour où l'on célébroit la fête de Cléopâtre; & cette boîte lui fut présentée au moment où elle reçevoit les compliments & les félicitations de toute la ville d'Alexandrie. Elle l'ouvrit, & se trouva mal à l'aspect de ce qu'elle contenoit. Revenue à elle-même, la douleur fit place

à la vengeance & à la fureur : elle fit exposer cette boîte en public ; &, montrant les restes de son fils aux habitants d'Alexandrie, elle implora leurs secours pour punir un barbare. Elle leur fit entrevoir ce qu'ils avoient à craindre d'un tyran souillé de sang, & qui n'épargnoit pas même son propre fils.

Ce discours, les larmes d'une mere, le retour secret que chacun faisoit sur soi, la crainte d'une punition terrible de la révolte à laquelle on s'étoit livré, firent courir chacun aux armes. Marsyas prit le commandement de cette troupe mutinée. Il fut vaincu, & lui-même fut fait prisonnier. Les Egyptiens s'attendoient à apprendre bientôt qu'il avoit expiré dans les supplices les plus affreux ; Marsyas lui-même s'étoit préparé à les soutenir avec constance : à l'étonnement général, Physcon lui fit grace, & le renvoya. Il avoit éprouvé que les cruautés ne soumettent pas ; que l'oppression peut avoir son effet pendant quelque temps, mais qu'enfin l'opprimé secoue ses chaînes, & s'en fait des armes que le désespoir rend terribles. Il voulut essayer si la clémence lui réussiroit mieux ; elle lui fut favorable en effet ; mais sans doute on s'en seroit défié, s'il n'avoit pas été soutenu par une armée victorieuse.

PTOLO-

PTOLOMÉE-ALEXANDRE.

[117 avant J. C.]

PHYSCON en mourant laiſſa trois fils. L'un étoit né d'une concubine, & ne pouvoit par cette raiſon lui ſuccéder. Il l'avoit pourvu de ſon vivant, en lui donnant la Cyrénaïque. Par ſon teſtament, il laiſſa la reine maîtreſſe du royaume, avec la liberté de le donner à celui de ſes deux fils qu'elle voudroit choiſir.

Cléopâtre étoit plus ambitieuſe que mere. L'ainé de ſes fils, Lathire, annonçoit une fermeté qui lui faiſoit prévoir qu'elle ne le gouverneroit jamais. Alexandre, le cadet, étoit d'un caractere doux qui étoit en lui le ſigne de la foibleſſe. Ce fut le roi qu'elle choiſit aux Egyptiens qui ne voulurent point le recevoir; ils prirent le parti de Lathire. « Si Phyſcon, lui dirent-ils, vous a laiſſé la maîtreſſe de » *diſpoſer* du *trône*, *il a ſuppoſé que vous* » ſeriez juſte; s'il a voulu être injuſte lui-» même, ſes diſpoſitions ſont nulles. »

Le peuple ſeul ſoutint les droits de Lathire, les fit valoir, & le plaça ſur le trône malgré cette mere ambitieuſe. Mais elle ne l'y laiſſa pas long-temps; elle employa la ruſe pour le rendre odieux. Elle fit bleſ-

ſer un jour quelques-uns de ſes eunuques ; &, les préſentant enſuite au peuple d'Alexandrie, elle lui dit que ſon fils les avoit traités ainſi, parce qu'ils la défendoient contre ſa violence. Ses larmes, qui couloient & qui paroiſſoient naturelles, la beauté qu'elle avoit encore, le ſouvenir d'actions auſſi coupables de la part de quelques autres rois, rendirent ce nouveau crime vraiſemblable aux yeux de ceux qui l'entendoient. La populace irritée court au palais de Lathire, & l'auroit maſſacré s'il n'avoit pas pris la fuite. Alexandre fut élevé ſur le trône, & l'ancien roi ſe réfugia dans l'iſle de Chypre, qui, ſelon le teſtament de Phyſcon, devoit appartenir à celui de ſes deux fils qui ne régneroit pas ſur l'Egypte.

[101 avant J. C.]

Le malheur de Lathire, perſécuté ſans ceſſe par ſa mere qui venoit de le priver d'une ſœur qu'il aimoit, & dont, ſelon l'uſage, il avoit fait ſa femme, étoit toujours préſent aux yeux d'Alexandre. Il étoit eſclave ſur le trône, ſubordonné ſans ceſſe aux caprices d'une femme impérieuſe qui ne lui laiſſoit le titre de ſouverain, que parce que l'Egypte ne vouloit pas le lui donner à elle-même. Il ſe laſſa de ſes chaînes, qui, pour être brillantes, n'en

étoient pas moins un fardeau peſant ; il préféra l'obſcurité à ſon état actuel ; & il donna à ſes ſujets le ſpectacle ſingulier d'un roi qui ſe dérobe en ſecret de ſa capitale, & va ſe cacher dans une retraite ignorée, d'où il leur envoie dire qu'il ne veut plus être leur roi.

Cléopâtre ne négligea rien pour le faire revenir auprès d'elle : elle avoit beſoin d'oppoſer un fantôme de roi aux peuples qui ne vouloient point la reconnoître pour leur reine, & qui auroient pu rappeller ſon fils ainé. Alexandre, après une longue réſiſtance, conſentit à reparoître ; dès-lors, il fut gardé dans ſon palais avec un ſoin & une attention qui le firent craindre pour ſes jours. Il apprit en effet que ſa mere ſongeoit à ſe défaire de lui. On ignore ce qu'elle attendoit de cet aſſaſſinat, qui pouvoit lui être funeſte en lui faiſant perdre l'autorité : elle devoit ſentir que tant que Lathire vivroit, il conſerveroit ſes droits, & qu'il ne perdroit pas l'occaſion de les faire valoir. Mais l'ambition & le penchant au crime ne raiſonnent pas toujours. Alexandre ne vit point d'autre moyen de ſe dérober à ſes fureurs qu'en la prévenant, & il l'aſſaſſina lui-même. Cléopâtre méritoit ſans doute d'être punie ; mais ce n'étoit pas ſon fils qui devoit s'en charger. Ce parricide le rendit odieux

aux Egyptiens, qui le chasserent du trône, & s'empresserent de rappeller Lathire.

Alexandre, toujours sans principes & sans caractere, donna un nouvel exemple de son inconstance. Il avoit voulu abdiquer du vivant de sa mere; il disputa le trône à son frere, qu'il avoit plaint lorsqu'il étoit persécuté, & à qui il avoit voulu le céder. Mais il étoit capable de peu d'efforts, & sur-tout il n'étoit pas né pour la guerre. Après avoir engagé plusieurs princes dans sa querelle & livré plusieurs combats, il fut tué dans le dernier.

PTOLOMÉE LATHIRE.

[96 avant J. C.]

PENDANT que l'Egypte étoit déchirée par les troubles, la Cyrénaïque avoit été heureuse sous Apion. Ce prince mourut sans postérité, & légua son royaume à la république Romaine. Ce testament, que les Romains ne firent pas valoir tout de suite, occasionna bien des troubles dans le pays, où les grands se disputerent la souveraineté. Ce ne fut que quelques années après que Lucullus, en côtoyant l'Afrique, ayant abordé dans cette contrée, mit fin aux divisions, & chassa les tyrans qui op-

primoient les Cyrénéens. Les peuples touchés de ce bienfait le prierent de leur donner un plan de gouvernement; il leur répondit comme Platon l'avoit fait autrefois aux députés de leur nation: « Un peuple » aussi riche & aussi heureux ne se soumet- » troit jamais à l'autorité des loix. » Les Romains s'étoient contentés de prendre possession du pays, & de le soumettre à un tribut annuel de laser (*).

[86 avant J. C.]

Les Romains portoient leurs forces dans la Grece; ils envoyerent Lucullus à Alexandrie, demander au roi des vaisseaux dont ils avoient besoin. Lathire le fit recevoir avec tous les honneurs qu'on lui auroit rendus à lui-même. Il lui donna un appartement dans son palais, distinction qu'aucun ambassadeur Romain n'avoit obtenue de ses prédécesseurs. Il ordonna qu'on lui fournît pour son entretien & pour celui de sa suite, quatre fois

(*) Cette plante, qu'on a confondue avec le benjoin, est le *laserpitium* des latins. La liqueur qu'on en tiroit, s'il faut en croire Pline, se vendoit son pesant d'argent. Mais tout ce qu'on en dit ne sert pas à la faire connoître; elle est perdue, puisque du temps de Néron on n'en trouva qu'une seule tige, qu'on lui présenta comme une grande rareté.

plus qu'on n'avoit jamais fourni aux autres envoyés. Mais Lucullus refusa tout, ainsi que ses présents. « Je ne suis pas venu pour » m'enrichir, dit-il; je suis venu pour exé» cuter les ordres de la république : le né» cessaire suffit à un homme, & un Ro» main n'en demande pas davantage. »

Le seul présent que Lucullus accepta, fut une émeraude de grand prix, sur laquelle étoit gravé le portrait de Lathire. Lorsque le roi lui proposa d'aller voir Memphis & les lieux célebres de l'Egypte, qui avoient toujours attiré la curiosité des Romains, il répondit : « C'est à vous que » l'on m'envoie; j'ai ma mission à rem» plir, & non ma curiosité à satisfaire. »

Malgré tous ses égards & son respect même pour le Romain, Lathire refusa les vaisseaux qu'on demandoit, parce qu'il étoit, disoit-il, menacé d'une guerre civile.

[83 avant J. C.]

Lathire, après être remonté sur le trône, s'attacha à rétablir autant qu'il le put l'ordre dans ses Etats. Il marcha contre Thebes, qui avoit profité des derniers troubles pour se rendre indépendante, & qui, croyant avoir assuré sa liberté, refusoit de reconnoître le roi, & renvoyoit tous les ordres qu'elle en recevoit. Il commença

par gagner une bataille ſur les rebelles, qui ſe renfermerent dans leur ville, où il les aſſiégea. Ils ſe défendirent pendant trois ans ; mais enfin Thebes tomba au pouvoir de Lathire, qui l'abandonna au pillage pour la punir de ſa réſiſtance. Ses ſoldats ſe vengerent des fatigues d'un long ſiége, en faiſant éprouver aux habitants tous les effets de leur avarice & de leur barbarie. Ils pillerent tout ce qu'ils trouverent, détruiſirent tout ce qu'ils ne purent emporter ; & cette ville, long-temps célebre par ſes richeſſes & ſa magnificence, fut ruinée, dégradée, & miſe dans un état dont elle ne s'eſt jamais relevée depuis.

BÉRÉNICE *ou* CLÉOPATRE, ET ALEXANDRE.

[81 avant J. C. [

LATHIRE en mourant ne laiſſa qu'une fille, Bérénice ou Cléopâtre, car les hiſtoriens emploient indifféremment ces différents noms. Elle monta ſur le trône ; mais elle ne l'occupa ſeule que pendant peu de temps Les Romains lui donnerent un époux dans Ptolomée Alexandre, fils du frere de Lathire, qui avoit été élevé d'abord à la cour du roi de Pont, & en-

ſuite dans la maiſon de Sylla à Rome. On l'envoya prendre poſſeſſion de la couronne; &, comme ſa couſine la portoit déja depuis ſix mois, on la lui fit épouſer, pour prévenir les troubles que ſes plaintes & ſes réclamations n'auroient pas manqué d'exciter ſi on lui avoit fait injuſtice. Ce mariage politique n'étoit pas du goût d'Alexandre; car, dix-neuf jours après ſes noces, il aſſaſſina ſa femme. Sa conduite tyrannique, les vexations qu'il fit éprouver à ſes ſujets, qu'il ruinoit pour enrichir ſon protecteur Sylla, aigrirent ſes peuples qui ſe révolterent & le chaſſerent.

PTOLOMÉE AULETES.

[73 avant J. C.]

IL n'y avoit plus de princes légitimes de la famille des Ptolomées; les Egyptiens appellerent un des fils naturels de Lathire. Ce fut Ptolomée Auletes, ainſi ſurnommé parce qu'il jouoit de la flûte, & qu'il avoit pris tant de goût pour cet inſtrument, qu'il avoit diſputé les prix publics décernés aux meilleurs joueurs. Ce prince, fait peut-être pour briller dans un concert parmi des muſiciens, ſe trouva déplacé ſur le trône.

[61 avant J. C.]

Alexandre réclama en vain la protection des Romains ; il alla mourir à Tyr avec le titre de roi. Le desir de se venger des peuples qui l'avoient détrôné, & de son successeur, lui fit faire un testament en faveur de la république ; il se flatta qu'elle armeroit pour prendre possession de ses Etats ; & la guerre que sa mort devoit entraîner, lui laissoit en expirant la consolation de la vengeance à venir. Ce testament causa bien des débats à Rome ; la république se décida enfin à ne le point faire valoir, non par modération, cette vertu n'étoit plus celle de la république ; mais parce que, par d'autres testaments, elle se trouvoit déja maîtresse de la Bythinie, de la Cyrénaïque & de la Lybie, & qu'elle craignoit de montrer trop d'avidité. A ce motif on peut en joindre un autre. Auletes avoit acheté la possession de son royaume : Jules César, à qui il s'étoit adressé, étoit alors consul, & écrasé de dettes ; il saisit avec empressement le moyen de s'acquitter, & il fit payer son crédit & celui de Pompée six mille talents.

[59 avant J. C.]

Auletes, pour satisfaire l'avidité des

Romains, fut obligé de fouler ses peuples, & il les indisposa. Il acheva de les aigrir, lorsque Rome prit possession de l'isle de Chypre. Elle étoit gouvernée par un autre fils naturel de Lathire. Ce prince ne put accuser que son avarice du malheur qui le dépouilloit. Clodius, pris par des pirates qui vinrent se rafraîchir sur les côtes de cette isle, lui fit demander le prix de sa rançon, avec promesse de la lui rembourser. Le roi envoya seulement deux talents aux pirates, qui les lui renvoyerent & mirent en liberté Clodius. « Des » hommes que tu appelles brigands, lui » dirent-ils, seront plus généreux que des » rois alliés des Romains. Tu vois ce qu'on » nous offre pour la rançon d'un homme » tel que toi; nous faisons plus que lui: » en te donnant la liberté sans rançon, » nous te faisons un présent considérable. »

Clodius conserva un vif ressentiment de l'avarice du roi de Chypre; il proposa au peuple Romain de prendre possession de cet Etat; & Caton fut chargé de s'y rendre.

Auletes, pressé par les Egyptiens de ne pas laisser enlever un pays qui depuis long-temps faisoit partie de leurs domaines, ne voulut ou n'osa pas armer contre Rome qui l'avoit protégé, & qui pouvoit le protéger encore: son indolence & sa foiblesse révolterent ses sujets; il éprou-

va le sort d'Alexandre, & se fit chasser aussi de ses Etats.

[58 avant J. C.]

Le roi fugitif s'étoit embarqué pour Rhodes, d'où il vouloit se rendre à Rome implorer l'appui du sénat. Il débarqua à quelques lieues de la premiere ville, & continua sa route par terre & à pied; les rois d'Egypte sembloient faits à cette maniere de voyager. Un soir, pressé par la faim, accablé de lassitude, ne voyant aucune maison apparente où il pût trouver un asyle pour passer commodément la nuit, il s'arrêta à la porte d'une cabane. Un paysan vint lui ouvrir, & lui offrit son humble toit pour se mettre à l'abri, & un morceau de pain noir pour appaiser sa faim: le puits voisin lui montra la seule boisson en usage dans cette cabane. Auletes mangea avec beaucoup d'appétit, & trouva son repas délicieux. La botte de paille sur laquelle il dormit d'un profond sommeil, lui parut aussi commode que les duvets dans lesquels il avoit reposé jusqu'alors. En se réveillant le lendemain, & en portant les yeux autour de lui: « Qu'il » faut peu à l'homme, s'écria-t-il, pour » être heureux! Ce paysan jouit du bon» heur, que je n'ai jamais goûté: ses » moyens sont bornés à ses besoins; il les

« satisfait, & jouit plus & mieux que les » rois. »

Arrivé à Rhodes, Auletes apprit que Caton s'y trouvoit; il en connoissoit la sagesse, & il voulut s'entretenir avec lui sur ses affaires. Il s'empressa de lui faire dire qu'il étoit à Rhodes. Le Romain, sans s'émouvoir, répondit au messager qu'il félicitoit le roi de son heureux voyage; mais que, s'il avoit quelque chose à lui dire, il étoit le maître de venir le voir chez lui.

Auletes avoit trop vécu à Rome pour ne pas connoître les Romains: s'il fut choqué de la fierté grossiere de Caton, il ne crut pas que, dans la circonstance, il fût à propos de le témoigner: il avoit besoin de lui, & il n'hésita point à se rendre dans sa maison. Les rois tels que celui d'Egypte sont, comme les courtisans qui les entourent, d'une hauteur insuportable, ou d'une bassesse qui fait pitié.

Caton le reçut froidement, sans aller au-devant de lui, sans se lever même du siege sur lequel il étoit assis. Auletes, pour ne pas rester debout devant lui, fut obligé de s'en approcher un, aucun esclave ne se présentant pour lui en éviter la peine. Son orgueil fut humilié du peu de cas qu'on faisoit de lui; il dissimula cependant, & il exposa à Caton sa situation, le dessein

où il étoit d'aller à Rome demander au sénat de le rétablir sur son trône.

Caton l'écouta froidement, & blâma sa conduite avec toute la sévérité de ses principes. « Vous avez vu Rome autrefois, » lui dit-il ; vous y avez cherché des ap» puis ; à quel prix les avez-vous trouvés? » Vous n'avez trouvé par-tout qu'une ava» rice insatiable, que les trésors de l'Egypte » entiere ne sçauroient assouvir ; vous allez » les prodiguer encore, les solliciter de les » recevoir, mendier de porte en porte leur » protection en la payant, vous couvrir » d'opprobre par vos bassesses, & vous » donner des maîtres impérieux, qui, » après avoir manqué à leurs devoirs & » à l'honnêteté en recevant vos bienfaits, » doivent être incapables de reconnoissan» ce. Le parti le plus sage que vous avez » à prendre, est de retourner à Alexan» drie, de traiter avec vos sujets, & de » remplir les engagements que vous pren» drez. Roi, vous avez abusé de votre » autorité ; allez promettre d'en faire un » meilleur usage ; reconnoissez vos torts, » & réparez-les. Je suis prêt à vous accom» pagner moi-même dans vos Etats, & à » travailler de concert avec vous à vous » faire rendre le sceptre qu'on vous a ôté ; » mais à condition que vous en deviendrez » digne. »

L'orgueil d'Auletes avoit ſoutenu avec peine la hauteur du Romain : il n'étoit pas capable de ſe repréſenter en ſuppliant devant ſes peuples ; il croyoit avilir la majeſté du trône en ne reparoiſſant pas à la tête d'une armée, & en état de donner des loix au lieu d'en recevoir : il ne craignit pas de l'avilir en effet, en allant offrir aux Romains le ſpectacle d'un roi marchant humblement à la ſuite de ſes protecteurs, qui ſouvent le recevoient mal, & ne pouvoient s'empêcher de lui témoigner leur mépris dans les honneurs mêmes qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de lui rendre.

BÉRÉNICE.

[57 avant J. C.]

L'Eloignement d'Auletes, & le deſir de changer de maître, avoit engagé les Egyptiens à offrir la couronne à Bérénice, ſa fille : elle l'accepta ſans héſiter, ainſi que le mari qu'on lui deſtinoit ; c'étoit Antiochus l'Aſiatique, un petit-fils de Phyſcon par ſa mere. Mais ce prince ne put profiter de l'honneur que lui faiſoient les Egyptiens ; les ambaſſadeurs le trouverent mort à leur arrivée en Syrie.

Ils jetterent les yeux sur son frere Séleucus pour le remplacer. On le représente comme un prince difforme & d'un caractere avare. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il en donna des preuves qui le firent haïr. Ptolomée Soter avoit fait enfermer le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil d'or massif. « Il est inutile, dit Séleucus, » que les morts aient une si riche demeure » qui peut être utile aux vivants. » Il s'empara en conséquence de ce cercueil. C'étoit violer les tombeaux que l'Egypte avoit toujours respectés; ce trait souleva tout le monde. La reine, que sa difformité rebutoit, & qui ne l'avoit épousé que parce qu'elle n'avoit pas osé résister aux instances de ses sujets, profita du mécontentement qu'il leur avoit donné pour s'en défaire, sans crainte d'exciter des troubles. Elle le fit étrangler; &, maîtresse alors de choisir un mari, elle donna la main à Archélaüs, grand-prêtre de Comane, dans le Pont, qui n'étoit que simple lieutenant de Mithridate, & qui se disoit son fils.

[56 avant J. C.]

Auletes, pendant ce temps, sollicitoit toujours à Rome la protection dont il avoit besoin. Il avoit gagné les principaux de la république : ceux-ci se disputoient

l'honneur d'être nommés pour le rétablir dans ses Etats, parce qu'ils comptoient en être bien récompensés. Les différends que ce conflit excitoit, en retardoient l'exécution. Dans ces entrefaites, la statue de Jupiter à Albe fut renversée. C. Portius Caton, qui étoit jeune alors, mais qui avoit beaucoup d'esprit, proposa d'ouvrir les livres de la Sibylle; &, saisissant cette circonstance pour tromper l'avidité des protecteurs d'Auletes, il lut, ou fit semblant de lire : « Si un roi d'Egypte vient » vous implorer, aidez-le; mais ne lui don» nez point de troupes, si vous ne vou» lez point vous exposer aux plus grands » malheurs. »

L'oracle fut cru par le peuple, qui partout est né pour croire; mais les principaux Romains sçavoient ce qu'ils en devoient penser. Cicéron, qui aimoit Lentulus, auquel il avoit des obligations, & qu'il auroit bien voulu voir chargé de cette commission lucrative, lui conseilla, après son départ pour la Cilicie, de la prendre sur lui. « Vous êtes en état de ju» ger, lui écrivoit-il, si vous pouvez l'en» treprendre & réussir. Si vous croyez » qu'il vous soit possible de vous rendre » maître d'Alexandrie, il faut partir avec » une flotte & votre armée, en laissant » Auletes à Ptolémaïde. Quand vous serez

» maître

» maître de l'Egypte, vous y laisserez des
» garnisons, & vous vous retirerez. Alors
» le roi retournera sûrement dans ses Etats
» dont il reprendra possession; il y retour-
» nera sans vous, seul & sans troupes; vous
» aurez satisfait à l'oracle, & nos dévots
» n'auront rien à dire. »

Ce petit détour est un peu singulier dans un homme tel que Cicéron; mais il prouve le cas que les Romains éclairés faisoient de l'oracle de la Sybille. Cependant ce ne fut pas Lentulus qui fut chargé de cette expédition; Auletes s'étoit adressé à Gabinius; il lui donna cinq mille talents, & fut rétabli sur le trône par son secours.

[55 avant J. C.]

Le premier acte par lequel Auletes signala son retour, fut la mort de sa fille Bérénice; il la fit étrangler, parce qu'elle étoit montée sur le trône pendant qu'il vivoit encore. Cette barbarie ne fut que le prélude de celles qu'il exerça contre ses sujets; il suffisoit d'être riche pour être mis à mort, & il s'emparoit des trésors de ceux que son avarice immoloit. On n'osoit pas murmurer, parce que les soldats Romains étoient encore dans les villes, où ils en imposoient à la multitude. Cette multitude aveugle & insensée, qui plioit devant la tyrannie la plus odieuse, ne pa-

rut reprendre de la fermeté qu'une fois, & ce fut la superstition & le fanatisme qui la lui donnerent. Un soldat Romain, qui se promenoit dans les rues d'Alexandrie, tua un chat par mégarde. Cet animal étoit une divinité du pays. La populace se jetta avec fureur sur le prétendu sacrilege, qui fut impitoyablement massacré; mais, après avoir pris cette vengeance, elle retomba dans sa premiere insensibilité, & ne songea plus à remuer.

CLÉOPATRE ET PTOLOMÉE.

[51 avant J. C.]

AULETES ne périt pas de la mort des tyrans; il expira tranquillement dans son lit, laissant quatre enfants, deux garçons & deux filles. L'ainée de ces dernieres fut la fameuse Cléopâtre, célebre par sa beauté, & par l'amour quelle inspira aux premiers des Romains. Tous ces enfants furent laissés sous la tutele de la république Romaine. L'ainé des princes, attaché à Pompée, fut soutenu par lui, & mis sur le trône: il épousa sa sœur Cléopâtre, à laquelle le testament de son pere donnoit part à la souveraineté; mais il se lassa bientôt de la partager avec elle. Cette femme, dont l'ambition égaloit la beauté,

ne vouloit pas être sujette sur le trône: elle prit la fuite; &, trouvant des protecteurs par-tout où elle se montra, elle rassembla des troupes, & vint disputer l'empire à son mari.

[48 avant J. C.]

La guerre entre le frere & la sœur se passa sans événements: l'un & l'autre craignoit le sort d'un combat, & se contentoit de s'observer mutuellement chacun à la tête de son armée. Ils en étoient-là, lorsque Pompée, vaincu à Pharsale, vint se réfugier en Egypte. Il comptoit sur l'amitié de Ptolomée qui lui devoit tout, & il ne trouva en lui qu'un monstre d'ingratitude. On connoît le conseil qu'il tint avec ses plus chers confidents, pour décider de la maniere dont il traiteroit Pompée; on sçait celui que lui donna Théodote: « Le vainqueur ne tardera pas à suivre le vaincu;
» il vous punira de l'asyle que vous lui aurez donné. La fortune peut se tourner de
» nouveau en faveur de Pompée, & il
» vous punira si vous ne le relevez point.
» Dans cette circonstance embarrassante,
» fixez vous-même votre sort; profitez de
» la disgrace de Pompée, & empêchez le
» retour de sa fortune. Qu'il meure! *Les
» morts ne mordent point*. Débarrassé d'un
» homme dangereux, vous aurez rendu

» service à César, & acquis des droits sur
» sa reconnoissance. »

[47 avant J. C.]

César pouvoit être satisfait de la mort de son rival; mais il fut indigné de l'ingratitude de Ptolomée. Les larmes qu'il versa en voyant la tête de Pompée, qui lui fut présentée, lui ont fait honneur autant que son triomphe.

Maître d'Alexandrie, César voulut terminer les différends qui s'étoient élevés entre le frere & la sœur. Cléopâtre, instruite de ses intentions, sentit qu'il lui étoit important de solliciter elle-même son juge; elle comptoit sur ses charmes, & elle sçavoit que César n'étoit pas insensible. Elle s'embarque dans un bateau, & se rend secrettement à Alexandrie. Il s'agissoit de pénétrer dans le château, & de tromper la vigilance des Egyptiens qui en composoient la garde: elle passa enveloppée dans du linge, comme un paquet de hardes qu'on portoit à César. Le Romain fut ébloui de sa beauté. Un juge tel que lui ne pouvoit gueres être juste, quand il s'agissoit de prononcer contre une cliente comme Cléopâtre. Ce fut le sentiment de Ptolomée, lorsqu'il eut appris que sa sœur étoit avec César. Il sortit de son palais, en criant au peu-

ple qu'il étoit trahi; il le souleva. César se montra aux mutins, & leur en imposa par sa fermeté. Cherchant ensuite à les adoucir, il leur déclara que, conformément au testament d'Auletes, Ptolomée & Cléopâtre régneroient ensemble sur l'Egypte, & que leur frere & leur sœur gouverneroient l'isle de Chypre.

[46 avant J. C.]

Ptolomée, mécontent du décret de César, se révolta de nouveau. Les horreurs de la guerre désolerent Alexandrie: la bibliotheque de Brucchion, qui contenoit 400,000 volumes, fut brûlée; celle qui étoit dans le Sérapion, & qui contenoit 300,000 volumes, fut conservée toute seule. Ptolomée se noya dans le Nil, & mit fin à la guerre. Sa sœur Cléopâtre fut couronnée avec son jeune frere qui n'avoit que onze ans, & qu'elle fit empoisonner quelque temps après pour régner seule.

CLÉOPATRE *seule.*

[41 avant J. C.]

LE sort de Cléopâtre étoit d'enchaîner ses ennemis, & de s'en faire des protecteurs & des amants. Sommée par An-

toine de venir lui rendre compte de sa conduite après la bataille de Philippes, parce qu'elle avoit donné des secours à ses ennemis, elle se rendit à Tharse dans l'équipage le plus magnifique : son vaisseau, superbement doré, étoit orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre, & les cordages d'or & de soie. Elle-même étoit habillée de la maniere dont on représentoit alors Vénus : tous les ornements de l'art avoient été employés pour relever sa beauté naturelle : ses femmes représentoient les Nymphes & les Graces ; & les plus beaux enfants qu'elle avoit pu trouver, représentant les Amours, remplissoient la poupe & la proue de son vaisseau. C'est dans cet appareil, au son d'une musique douce & voluptueuse, qu'elle s'avança sur le fleuve Cydnus. Les peuples étonnés la prirent en effet pour la déesse qu'elle représentoit. Antoine, qui étoit dans ce moment sur son tribunal, où il donnoit audience, vit tout le monde l'abandonner, & courir, entraîné par la curiosité, sur les bords du fleuve. Il ne put se défendre lui-même de l'empressement général. Il fut frappé de la beauté de la reine, & il la fit inviter à souper pour le même soir. « Un Romain, répondit Cléopâtre, n'a pas besoin sans » doute de recevoir des leçons de poli-

» teſſe d'une femme barbare ; mais il me » ſemble qu'il eſt décent qu'il me faſſe » la premiere viſite, & je l'attends moi-» même ce ſoir à ſouper. »

Elle le reçut dans une tente ſuperbe. Elle avoit formé le deſſein de lui plaire, & elle lui plut. Son ſéjour à Tharſe fut marqué par des fêtes qui ſe ſuccéderent ſans ceſſe l'une à l'autre, & où elle s'attacha à ſurpaſſer toujours dans les siennes la magnificence de Triumvir.

Antoine avoit admiré le buffet de Cléopâtre, qui étoit en effet précieux par la multitude des vaſes & de la vaiſſelle d'or dont il étoit compoſé. « Je n'aurois pas » cru, dit la reine, que de pareilles ba-» gatelles puſſent exciter l'attention d'un » Romain ; mais il me ſuffit de voir qu'el-» les lui font plaiſir, pour m'autoriſer à » le prier de les accepter. » C'eſt dans un de ces feſtins que Pline raconte qu'elle fit fondre une des deux perles qu'elle portoit à ſes oreilles, & qu'elle l'avala, pour effacer dans le prix d'un ſeul mets toute la dépenſe qu'Antoine avoit faite en fêtes pour elle depuis ſon arrivée juſqu'à ce jour. On eſtimoit cette perle plus d'un million.

[38 avant J. C.]

Antoine s'oublia long-temps dans les bras de Cléopâtre, négligeant auprès d'elle

ſes affaires & ſes intérêts les plus preſſants. En vain la reine eſſayoit de le ramener quelquefois à lui-même : elle lui donna ſouvent des leçons adroites ; mais le paſſionné Romain ne les écoutoit pas.

Antoine aimoit à pêcher à la ligne. Un jour qu'il prenoit ce divertiſſement avec elle, & que la pêche n'étoit pas heureuſe, il ordonne à des pêcheurs de plonger dans l'eau, & d'aller attacher à l'hameçon de la reine un gros poiſſon qu'on avoit pris précédemment. Cléopâtre, qui s'en apperçut, ne témoigna aucune ſurpriſe ; mais ordonna au même pêcheur de mettre au bout de la ligne d'Antoine un gros poiſſon ſalé, de ceux que l'on pêche dans le Pont-Euxin, & qu'on tranſporte enſuite dans l'Egypte. Dès qu'il eut retiré ſa ligne, elle éclata de rire à la vue de cette pêche ſinguliere ; &, ſautant auſſitôt au cou d'Antoine : « Laiſſez, aimable » guerrier, lui dit-elle, laiſſez la pêche » & les autres amuſements de ce genre, » aux rois & aux reines ; la vôtre doit » être d'aſſiéger & de prendre des villes. »

[33 avant J. C.]

Antoine ne pouvoit plus ſe paſſer de Cléopâtre ; il la traînoit par-tout avec lui. Son amour cependant, quelque violent qu'il fût, ne le laiſſoit pas ſans dé-

fiance à son égard : quelques personnes, honteuses des dérégléments du Romain, s'occupoient du soin de l'éveiller & de la nourrir, pour le détacher d'une femme qui entretenoit ses foiblesses & le perdoit. Ils la lui rendirent suspecte à un tel point, qu'il n'osoit plus toucher à aucun des mets qu'elle lui faisoit servir, qu'elle ou quelqu'autre n'en eût goûté. Cléopâtre s'apperçut de ses soupçons, & elle se servit d'un moyen hardi pour l'en guérir. Elle fit empoisonner la pointe des feuilles d'un bouquet qu'elle portoit sur son sein : se rendant ensuite à table, elle coupa ces mêmes pointes de fleurs, les mit dans une coupe, &, y versant du vin dessus, invita Antoine à boire. Il n'hésita point, & prit la coupe ; mais elle l'arrêta au moment où il y portoit les levres. « Vous » prenez, lui dit-elle, tant de précautions » contre moi, & vous les oubliez un ins» tant après. Voyez, Antoine, s'il me se» roit difficile de les justifier, & de vous » faire périr, s'il m'étoit possible de vivre » sans vous. La confiance est le charme » & l'aliment de l'amour : rendez-moi » la vôtre, & versez cette coupe ; elle est » empoisonnée. »

[31 avant J. C.]

L'oubli dans lequel vivoit Antoine...

ſa ruine : au lieu de s'oppoſer à ſon rival naiſſant, pendant qu'il n'avoit encore aucun crédit, il demeura auprès de Cléopâtre ; lorſqu'il voulut armer & ſortir de ſa léthargie, il n'étoit plus temps. Octave avoit des troupes, du pouvoir & des amis ; il vint chercher lui-même ſon foible concurrent, qu'il auroit craint ſi Cléopâtre ne l'avoit pas avili : il jettoit auſſi les yeux ſur les tréſors de l'Egypte, dont il avoit beſoin pour payer ſes dettes, & s'attacher encore davantage ſes partiſans par de nouveaux bienfaits.

On ſçait quel fut l'événement du combat d'Actium. Cléopâtre avoit ſuivi ſon amant : effrayée du bruit des combattants, des cris des mourants, d'un ſpectacle terrible, & peu fait pour les yeux d'une femme, elle prit la fuite ; & le foible Antoine la ſuivit, au lieu de diſputer la victoire qui étoit encore incertaine, & qu'avec du courage & de l'activité il auroit pu forcer à ſe déclarer pour lui. Sa défaite, qui fut complette, l'avilit aux yeux mêmes de l'amante qui l'avoit cauſée. Elle n'aimoit en lui que le Romain puiſſant, qui affermiſſoit ſon autorité, & dont l'élévation & la grandeur ſembloient ennoblir ſes foibleſſes. La fortune d'Octave la porta à tourner ſur lui ſes vues ambitieuſes ; elle deſira de le mettre auſſi dans ſes

chaînes. Ses succès lui faisoient croire qu'elle étoit faite pour en donner à tous les premiers des Romains. Dès qu'elle eut conçu ce dessein, elle ne s'occupa que de son exécution; dès-lors elle trahit Antoine, à qui elle ne donna plus aucun secours. Les Egyptiens reçurent d'elle l'ordre secret de l'abandonner au plus fort des combats qui se donnoient sous les murs d'Alexandrie : elle desiroit la mort de celui qu'elle avoit feint d'aimer; elle le força de se la donner, & elle ouvrit les portes de la ville au vainqueur.

[30 avant J. C.]

Cléopâtre, trompée dans ses projets & dans ses vues, eut le chagrin de voir Octave insensible à ses charmes; elle pénétra ceux qu'il avoit sur elle. Il la destinoit à décorer son triomphe lorsqu'à son retour à Rome, il marcheroit au Capitole : elle résolut de tromper cette espérance à son tour, en le privant de cette satisfaction. Elle avoit appris à regretter Antoine, & lui avoit rendu les derniers honneurs. Elle sollicita la permission d'aller pleurer sur son tombeau. Octave, qui craignoit que le chagrin n'altérât sa santé, & ne privât son triomphe du plus grand ornement qu'il pouvoit avoir, ne crut pas devoir lui refuser une grace demandée avec trop

d'ardeur, pour qu'on ne fût pas extrêmement ſenſible au refus.

Cléopâtre avoit fait préparer dans le tombeau d'Antoine un appartement tendu des pourpres les plus précieuſes : on y dreſſa un lit magnifique, ſur lequel elle ſe coucha, vêtue de ſes habits les plus riches. Elle tendit enſuite ſon bras à l'aſpic qu'un de ſes ſerviteurs, deguiſé en payſan, avoit été chercher dans la campagne.

Telle fut la fin de cette reine, après laquelle l'Egypte fut réduite en province Romaine. Depuis ce temps elle fut gouvernée par des Préteurs, & ſubit le ſort de l'empire auquel elle appartenoit, & avec l'hiſtoire duquel la ſienne eſt liée, juſqu'à l'invaſion des Arabes qui s'en rendirent les maîtres. C'eſt à cette époque que commence l'hiſtoire moderne de l'Egypte, que nous allons parcourir.





EGYPTE MODERNE.

[An de J. C. 639.]

L'EGYPTE, dans le partage de l'empire Romain, avoit paſſé ſous la domination des empereurs d'Orient. Un peuple ignoré juſqu'alors, venoit de naître & de s'élever à la célébrité par ſon fanatiſme. Les Arabes, en prenant une religion nouvelle, étoient devenus conquérants. Amru, dont le nom & les exploits reviendront encore dans la ſuite des Anecdotes Africaines, avoit conquis la Syrie au nom du Calife Omar. Il ſe diſpoſoit à porter ſes armes en Egypte, lorſque les ennemis que lui avoient faits ſes victoires le rendirent ſuſpect au Calife, qui lui écrivit ce billet : « Si tu reçois cette lettre avant » d'être en Egypte, reviens ſur tes pas ; » ſi tu es déja dans ce pays lorſqu'elle » t'arrivera, pourſuis ton chemin ; qu'Al» lah te béniſſe & t'accompagne. »

Amru étoit encore dans la Syrie, lorſque le meſſager d'Omar le rencontra : prévenu par des avis ſecrets de l'objet de ſa miſſion & du contenu de ſa lettre, il le reçut froidement ; &, feignant d'être

occupé de beaucoup d'affaires de la plus grande importance, & qui abſorboient toute ſon attention, il lui dit de garder ſes dépêches, pour les lui remettre dans un moment où, libre des grands deſſeins qu'il méditoit pour la gloire du ſucceſſeur de Mahomet, il auroit le temps de les lire & de recevoir avec reſpect ſes ordres ſacrés. En attendant, il fit preſſer la marche de ſon armée; &, arrivé dans un village près d'Ariſle, qui appartenoit à l'Egypte, il aſſembla dans ſa tente les principaux officiers de ſon armée, & ordonna qu'on lui amenât le meſſager d'Omar. Il reçut la lettre avec toutes les marques du plus profond reſpect, la baiſa, la porta ſur ſa tête, pour exprimer qu'il conſentoit qu'elle tombât s'il déſobéiſſoit aux ordres qu'elle contenoit, la baiſa encore, l'ouvrit, & la lut à haute voix. « Où ſommes nous? demanda-t-il après cette lecture. Tout le monde lui répondit qu'on étoit en Egypte. » Obéiſſons donc, ajouta-t-il gravement; » pourſuivons notre route, & rendons-» nous maîtres de ce pays. »

La premiere place dont il s'empara fut Meſra. Le gouverneur qui la défendoit au nom d'Héraclius ne fit aucune défenſe. On remarque que, dans les conditions de la capitulation, il fit inſérer qu'il ſeroit conſidéré par les Muſulmans pendant ſa

vie, & qu'après sa mort on l'inhumeroit dans l'église d'Alexandrie.

Amru marcha ensuite vers la capitale, devant laquelle il mit le siége. Comme les Grecs, renfermés dans le château, l'inquiétoient beaucoup par la multitude de traits qu'ils lançoient sur ses troupes, il résolut d'abord de s'en emparer : il s'en rendit maître en effet ; mais il en fut bientôt chassé ; lui-même il tomba entre les mains de ses ennemis, avec quelques-uns de ses officiers. Conduit devant le gouverneur, qui, sans le connoître, l'interrogea sur les raisons qui amenoient les Arabes, il répondit avec fierté : « Nous » venons vous obliger à professer l'Islamisme, ou à payer un tribut au Calife. » Tel est notre but ; tel est le choix que » nous avons à vous proposer : un refus » vous expose à la mort. »

Ce discours hardi fit penser à un Grec qui étoit présent, que le général Arabe seul pouvoit s'exprimer de la sorte. Il le dit au gouverneur, qu'il exhorta à lui faire couper la tête sur le champ. Un officier d'Amru entendoit heureusement le grec ; le danger que couroit son maître lui inspira cet artifice, violent sans doute, mais qui lui réussit. Il prit Amru à la gorge ; &, lui appliquant un soufflet : « Tais-toi, » vil esclave, lui dit-il ; il te convient

» bien de te donner les airs de parler de-
» vant tes maîtres, lorſqu'ils gardent le
» ſilence. »

Un autre Arabe, ſaiſiſſant la penſée de celui-ci, dit au gouverneur que leur général ſongeoit à ſe retirer ; que le Calife lui avoit envoyé l'ordre de ſortir de l'Egypte, & de ne plus commettre des hoſtilités contre les Grecs, parce qu'il étoit en négociation avec Héraclius. Il ajouta qu'à leur retour au camp, ils ne manqueroient pas de rendre compte de l'accueil qu'on leur avoit fait, & d'employer tout leur crédit auprès du général pour l'engager à en témoigner ſa reconnoiſſance. Ce diſcours en impoſa au gouverneur d'Alexandrie, homme foible & borné ſans doute, puiſqu'il renvoya ces priſonniers qu'il auroit dû retenir. « Je triomphe, dit
» Amru en ſortant des murs : allez dire à
» votre ſtupide commandant qu'il a laiſſé
» échapper l'ennemi qu'il avoit entre ſes
» mains. Je le verrai bientôt ; mais il
» tiendra ma place, & je lui apprendrai
» comment il devoit ſe conduire. »

Amru ſe rendit maître d'Alexandrie, & c'eſt ainſi qu'il fit part de ſa conquête au Calife. « Je ne vous décrirai point la
» ville que j'ai priſe ; l'énumération de ce
» qu'elle contient de précieux [illegible] trop
» longue ; & vos troupes victorieuſes, i m-

» patiences

» patientes d'ajouter à leur gloire, me presſent de marcher. Sçachez ſeulement que
» j'ai trouvé quatre mille palais, quatre
» mille bains, quarante mille Juifs qui
» payent tribut, quatre cents cirques
» royaux ou places pour les divertiſſements
» publics, & douze mille jardins potagers
» qui fourniſſent abondamment la ville de
» toutes ſortes de légumes. »

[642.]

Jean le Grammairien étoit dans Alexandrie lorſque cette ville fut priſe. Il ſçut s'inſinuer dans les bonnes graces d'Amru, qui, ſans être ſçavant lui-même, aimoit & honoroit le ſçavoir. Encouragé par l'accueil qu'il en recevoit, & par l'amitié qu'il lui témoignoit, Jean haſarda un jour de lui demander les livres philoſophiques de la bibliotheque d'Alexandrie. Ce dépôt précieux étoit la ſeule choſe à laquelle les Arabes n'avoient fait aucune attention. « Vous avez pris, lui dit-il, un
» état de toutes les richeſſes que renferme
» cette ville; vous y avez fait mettre vo-
» tre ſceau : il y a quelques articles que
» vous avez négligés, parce qu'ils vous ont
» paru, & qu'ils vous ſont en effet inu-
» tiles; mais ils ne le ſeroient point pour
» moi; & vous ne devez pas être étonné
» de me voir attacher un prix à des cho-

» ses qui n'en ont point à vos yeux. --
» Quels sont donc ces objets, demanda
» Amru ? --- Les livres conservés dans
» la bibliotheque, lui répondit le gram-
» mairien. »

Amru réfléchit un moment. « Si cela
» dépendoit de moi, lui dit-il ensuite, je
» ne te les refuserois pas ; mais tout ce
» que j'ai conquis appartient à Omar ; seul
» il peut en disposer. Je vais lui écrire :
» s'il m'en laisse le maître, ils sont à toi. »

Amru écrivit en effet ; tout le monde connoît la réponse du Calife : « Si les
» livres, dont vous me parlez, s'accor-
» dent, dans ce qu'ils contiennent, avec
» le livre de Dieu, ils sont inutiles, parce
» que l'Alcoran suffit. S'ils contiennent
» des doctrines contraires, ils sont dan-
» gereux. Dans l'un & l'autre cas ils ne
» méritent pas d'être conservés, ou ils ne
» doivent pas l'être ; il faut donc les dé-
» truire. »

Amru obéit ; & les livres de cette fameuse bibliotheque, qui étoient au nombre de 300,000 lors de l'incendie du Bruchion, & qui furent augmentés ensuite par Antoine, de ceux de la bibliotheque de Pergame qu'il y fit transporter, & qui faisoit un objet de 400,000 volumes, furent distribués à tous les bains d'Alexandrie, où l'on assure que pendant six mois

on s'en servit pour les chauffer, sans employer aucune autre matiere combustible.

[647.]

La mort d'Omar, le rappel d'Amru qui la suivit de près, & la foiblesse de son successeur Abdallah dans le gouvernement de l'Egypte, parurent offrir à l'empereur Grec la facilité de recouvrer ce royaume. Manuel vint, à la tête des troupes de l'empire, faire le siége d'Alexandrie, dont il s'empara. Les Coptes, qui s'attendoient à une punition sévere, pour s'être soumis si facilement aux Arabes, persuadés qu'Amru seul pouvoit les défendre & repousser les efforts de l'empereur d'Orient, écrivirent au Calife Othman pour lui redemander leur ancien général, comme celui qui, ayant fait la conquête de l'Egypte, étoit le plus en état de la lui conserver. La nécessité força Othman à céder aux instances des Coptes; Amru revient, & la victoire l'accompagne. Les Grecs, renfermés dans Alexandrie, se défendent en désespérés; leur résistance arrête longtemps le guerrier, qui est accoutumé à vaincre rapidement; il s'en irrite. « Je » rendrai cette ville, s'écrie-t-il, sembla» ble à la maison d'une femme publique » qui est ouverte de tous côtés. » Il s'en rend maître; &, se croyant lié par son ser-

ment, il n'a rien de plus pressé que de s'en dégager, en faisant abattre les murs.

[658.]

Les différends qui s'éleverent entre Ali & Moavie firent encore changer l'Egypte de maître. Amru, déposé par Ali, se tourna du côté de son concurrent, & entreprit de conquérir l'Egypte pour lui, après s'en être fait assurer le gouvernement. Mahomet, fils d'Aboubeker, y commandoit pour Ali; Amru vint lui présenter la bataille, le vainquit, le fit prisonnier, & le traita d'une maniere à-la-fois étrange & cruelle: il le fit enfermer dans le corps d'un âne, & réduire ensuite en cendres avec cet animal. Mahomet étoit frere d'Ayesha, qui, lorsqu'elle fut instruite de cette barbarie, éclata en menaces impuissantes; depuis ce temps elle ne commença & ne finit jamais aucune des prieres prescrites par la loi, sans faire des imprécations contre Amru. Ali lui-même s'écria : *Je rendrai compte à Dieu de cet homme.*

[660.]

Trois Kharégites conspirerent contre la vie d'Ali, de Moavie & d'Amru. « Ces » trois hommes, disoient-ils, sont les » fléaux des croyants, les auteurs des trou-

» bles qui les divisent; leur mort rétablira » le calme & la paix; Dieu en sera mieux » servi; elle est donc juste. » C'est ainsi que raisonnoient les fanatiques; ils se séparerent pour se rendre dans les lieux où se trouvoient ces hommes célebres qui étoient éloignés les uns des autres, & se disposerent à exécuter chacun la commission dont il s'étoit chargé; il n'y eut que la premiere qui réussit. Le hasard sauva Amru. On devoit l'immoler dans la mosquée, où il faisoit ordinairement ses prieres & la fonction d'Iman. Ce jour-là, ayant des affaires pressées, il chargea un de ses officiers, appellé Karijah, de lire & d'expliquer l'Alcoran à sa place. L'assassin ne connoissoit pas sa victime, & il frappa celle qui se présentoit à ses coups dans la chaire de l'Iman, où il croyoit trouver Amru. Chargé de fers & conduit au supplice, il rencontra le gouverneur sur son chemin, & on le lui fit connoître. « Je voulois Amru, s'écria-t-il, mais » Dieu en a voulu un autre; qu'il soit » loué! j'ai rempli ses volontés. » Le fanatisme ne peut parler avec une tranquillité plus féroce.

Amru mourut trois ans après. Il avoit vu Mahomet, & servi sous lui après l'avoir combattu. Le prophete avoit dit de lui: « Il n'y a point de meilleur Musulman,

» ni qui ait une foi plus ferme. » Cependant, avant qu'il eut embrassé l'Alcoran, il avoit été un dés plus redoutables ennemis de Mahomet, qu'il avoit très-maltraité dans des vers satyriques, & blessé une fois dans un combat ; ce qui fit dire encore au prophete : « Ses vers ont le fil » tranchant de son épée. »

[729.]

L'Egypte étoit sous la domination des Califes de Syrie, depuis Mervan I, qui régnoit en 684. Ce fut sous le Calife Hesman que le siége patriarchal d'Alexandrie fut occupé par Cosme. Ce patriarche étoit d'une ignorance si crasse, qu'on dit qu'il la portoit jusqu'à ne sçavoir ni lire ni écrire. Il obtint du Calife la possession de toutes les Eglises Chrétiennes d'Egypte, dont les Jacobites avoient été les maîtres jusqu'alors, & qu'il fit remplacer par des Melchites. Ce fut la source d'une grande révolution dans l'Histoire ecclésiastique de cette contrée, & c'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir en indiquer l'époque.

[968.]

Jusqu'à ce temps l'Egypte, soumise aux Califes de Bagdad, avoit été gouvernée par des officiers de ces princes. Quelques-

uns avoient aspiré à l'indépendance, & y étoient parvenus pour un temps; mais enfin ils avoient été réduits. Maintenant nous allons voir cette contrée former le siége d'un nouvel empire.

Divers ambitieux avoient fondé des monarchies dans la partie occidentale de l'Afrique; quelques-uns avoient pris le nom de Califes Aglabites; ceux-ci avoient fait place à une seconde dynastie qui prit celui de Fatimites. Nous en verrons l'origine dans les anecdotes de Barbarie; l'histoire des faits doit être placée dans le pays où ils se sont passés. Le quatrieme des descendants du fondateur des Fatimites, le Calife Al-Moezz-Lédin'Illah, fit la conquête de l'Egypte, que ses prédécesseurs avoient tentée plusieurs fois, mais sans succès; il envoya une armée sous la conduite de Jaafar ou Gianhar, qui s'en rendit maître. Ce général jetta les fondements de la ville du Caire, qui fut, dit-on, bâtie en moins de quatre ans, & qui fut la résidence des Califes.

S'il faut en croire Maillet, Lédin'Illah n'entreprit de conquérir l'Egypte que par amour pour une princesse qui y régnoit alors, dont la beauté étoit au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, mais que ses vices rendirent odieuse; c'étoit à sa possession qu'il aspiroit. Cette circons-

tance, digne de figurer dans un roman, n'a point d'autorité que celle de l'écrivain qui la raconte; nous nous contenterons de croire, avec les historiens Arabes, que la richesse de l'Egypte étoit sans doute suffisante pour exciter l'ambition d'un conquérant.

[972.]

Ce fut en cette année que Lédin'Illah se rendit dans sa nouvelle conquête; son dessein étant de s'y établir & d'en faire le siege de son empire, il y fit transporter tous ses trésors. Ses prédécesseurs lui avoient laissé beaucoup d'or; il le fit fondre, & en forma des masses de la grosseur d'une meule de moulin, ce qui seroit prodigieux & d'un transport difficile à cause du poids, s'il ne falloit entendre simplement par-là de petites meules de moulins à bras. Il fit aussi transporter dans une mosquée du Caire les cendres de ses ancêtres. L'Alcoran exigeoit des Califes qu'ils visitassent tous les ans les tombeaux de leurs prédécesseurs, & sur-tout au retour de quelque expédition importante & glorieuse. Ce spectacle étoit à-la-fois morale & pieux; il les avertissoit, au milieu de l'éclat qui les environnoit, que le monde est une ombre qui passe, qu'ils étoient étrangers sur la terre, & que leur dernier

féjour devoit être un tombeau. Lédin'Illah, en apportant avec lui ces cercueils, vouloit fe faciliter les moyens de fatisfaire au précepte, & s'épargner par-là le voyage de Cairovan, qu'il auroit été obligé de faire fouvent s'il les y avoit laiffés après lui.

La premiere démarche de Lédin'Illah, à fon arrivée en Egypte, fut de faire fupprimer le nom du Calife Abbaffide dans les prieres publiques, & d'y faire mettre le fien, en y joignant celui d'Ali, dont il fe difoit defcendu; elles fe terminoient toujours par ces mots: *Vive Ali, dont toutes les actions ont été louables.* C'étoit une vengeance qu'il croyoit prendre des Califes de Bagdad, qui avoient retranché chez eux le nom d'Ali, & qui l'excommunioient journellement comme un fchifmatique. Dans ces prieres, qui étoient trèsfatyriques, on reprochoit à Lédin'Illah la baffeffe & l'obfcurité de fa naiffance; mais il ne s'en inquiétoit guere. Moins vain que fon aïeul, qui avoit voulu cacher à tout le monde cette obfcurité, & s'illuftrer par fa prétendue defcendance de la fille de Mahomet, il fe faifoit gloire de fa valeur qui avoit contribué à fon élévation. « Il y » a plus d'honneur à être le premier de » fon nom que le dernier; le héros enno» blit le fien, & fes lâches & vils defcen-

» dants ne l'aviliſſent ſouvent que trop,
» en ne le portant pas avec autant d'é-
» clat. »

Un jour Lédin'Illah étant à la tête de ſes troupes, dont il faiſoit la revue, un particulier lui demanda de quelle race il étoit deſcendu. Le Calife ſe contenta de lui montrer ſon épée & ſon armée, en diſant : « Voilà ma race, voilà ma généa-
» logie. »

AZIZ-BILLAH.

[975.]

ABU-AL-MANSUR-BARAR ſuccéda cette année à Lédin'Illah, & prit le nom d'Aziz-Billah. Trop jeune, & en même temps trop occupé de ſes plaiſirs pour gouverner par lui-même, il confia le ſoin de toutes les affaires à Giauhar, le même général qui avoit conquis l'Egypte ſous ſon pere. Il devint amoureux d'une chrétienne qu'il épouſa. Les freres de cette femme obtinrent par elle le plus grand crédit; ils étoient orthodoxes, & ils ſe firent donner quelque temps après les ſieges patriarchaux de Jéruſalem & d'Alexandrie, qui avoient été ſouvent occupés par des hérétiques ou des ſchiſmatiques.

[978.]

La ville de Damas s'étoit révoltée ſous la conduite d'Al-Aftekin ; Aziz envoya contre lui ſon miniſtre Giauhar, qui mit le ſiege devant cette ville : il fut bientôt obligé de le lever, & de fuir dans la Tibériade, où il ſe renferma dans Ramla. Aftekin l'y ſuivit, & le contraignit à une capitulation humiliante. Il s'engagea à ſortir de la ville par une porte à la voûte de laquelle on avoit ſuſpendu la lance du vainqueur, ſous laquelle le vaincu fut obligé de paſſer.

Giauhar ſe ſoumit à cette condition. Le ſouvenir de ſa honte reſta toujours dans ſon cœur ; elle y réveilla & y nourrit le deſir de la vengeance. A ſon retour au Caire, il engagea Aziz à ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes, & à marcher en perſonne contre Aftekin. La préſence du Calife anima ſes ſoldats ; ils réparerent l'ignominie de leur premiere défaite. Aftekin, fait priſonnier, fut conduit au Caire ; il trouva dans la clémence du Calife le pardon qu'il ne ſe flattoit pas d'obtenir, & des bienfaits au-deſſus même de ce qu'il auroit oſé prétendre, quand il ne ſe feroit pas rendu coupable d'une révolte. Giauhar devint jaloux de la faveur à laquelle il parvint, & le fit empoiſonner ; il n'en

fut puni que par la perte de ses richesses & de ses dignités.

[984.]

Aziz se fit aimer par sa bonté, dont il donna les preuves les plus fréquentes. Il parut un jour une satyre violente contre son premier visir & son secrétaire d'Etat, dans laquelle il n'étoit pas épargné lui-même. Elle lui fut apportée; il la lut, & se contenta d'en rire. Ses ministres voulurent l'engager à faire des recherches de l'auteur pour le punir comme il le méritoit. « Pourquoi me donnerois-je cette peine, » leur dit Aziz? Si les reproches qu'on me » fait étoient réels & fondés, je serois » obligé de me corriger; comme ils sont » injustes & calomnieux, je ne puis que » les mépriser. »

Ses ministres ne penserent pas de même. Peut-être que ce que l'on disoit d'eux avoit plus de fondement que ce qu'on disoit du Calife; ils firent secrettement des perquisitions qui leur réussirent. Le poëte fut découvert, arrêté & chargé de fers. On avoit surpris dans ses papiers une nouvelle satyre qui n'étoit pas encore publique, mais qui, selon les apparences, le seroit devenue bientôt. Les ministres n'oserent pas le punir eux-mêmes, mais ils se flatterent que le nouveau délit dont il s'étoit rendu coupa-

ble détermineroit le Calife à l'abandonner à leur fureur; ils le conduisirent devant lui, & lui présenterent en même temps la nouvelle piece satyrique, en lui demandant justice & vengeance. Aziz prit la satyre, & la lut. « Comme j'ai part avec vous à » l'injure, leur dit-il ensuite, prenez part » avec moi au mérite du pardon que je lui » accorde. » Il fit remettre en liberté le poëte, que cette clémence inespérée fit tomber aux pieds du Calife; il jura de n'écrire jamais que pour faire l'éloge de sa bonté, & il tint parole.

[990.]

Le secrétaire d'Etat d'Aziz étoit un chrétien qui s'appelloit Isa; il avoit confié la garde de ses trésors de Syrie à un Juif nommé Manassès. Ces deux hommes puissants avoient employé leur crédit chacun en faveur des sujets de sa religion. Ils n'avoient pas eu la prudence de ménager les Musulmans; & ils devoient s'attendre que tôt ou tard les plaintes de ces derniers seroient écoutées, & que l'on les vengeroit. Les Chrétiens & les Juifs partagerent à leur tour leur imprudence, en abusant de la protection dont ils jouissoient, & en insultant les infideles au milieu desquels ils vivoient. Ils oublioient qu'ils n'étoient que tolérés, & que c'étoit par leur sagesse qu'ils pouvoient s'assurer de l'être tou-

jours. Les Musulmans murmurerent, & ils employerent un moyen singulier pour faire parvenir les sujets de leurs plaintes à leur maître. Ce furent les habitants de la ville de Mesr qui s'en aviserent les premiers. Ayant appris que le Calife devoit venir dans leur ville, ils firent une figure de carton, représentant une femme, qu'ils placerent sur le chemin qu'il devoit prendre. Ils lui avoient mis à la main une longue pancarte, sur laquelle on avoit écrit en gros caracteres. « *A Al-Aziz, commandeur* » *des Croyants*. Nous te conjurons au nom » de celui qui a donné à Isa & à Manassès le pouvoir de rendre les Chrétiens & » les Juifs insolents, & qui s'est servi de » toi pour abaisser les fideles, de nous » apprendre quand finiront nos infortu- » nes. »

Cette supplique hardie produisit l'effet qu'en attendoient les Musulmans. Aziz renvoya sur le champ son secrétaire Isa, qui étoit celui auquel il avoit paru le plus attaché. « Tu as abusé de ma confiance, lui » dit-il, & tu t'en es rendu indigne. J'ai » eu tort de te l'avoir donnée. Je ne te châ- » tie point, parce que je fus injuste en t'é- » levant. Je suis l'auteur des vexations dont » tu t'es rendu coupable; & il ne me con- » viendroit pas de les punir. » Il se contenta de le dépouiller des biens qu'il avoit acquis, & crut se venger assez en le con-

damnant à vivre dans la misere & dans l'obscurité. Ce ne fut que quelque temps après qu'il fit subir le même sort à son trésorier le Juif Manassès. Aziz mourut six ans après cet événement.

AL-HAKEM.

[1004.]

ABU-MANSUR, surnommé Al-Hakem, occupoit le trône des Califes en Egypte depuis onze ans, & il n'étoit âgé que de vingt-deux ans. Une révolte s'éleva alors contre lui; elle avoit pour auteur & pour chef un simple porteur d'eau de la ville de Mesr, auquel on donnoit le surnom d'Abu-Racvah, qui signifie *pere de la bouteille*, parce que l'eau qu'il vendoit étoit enfermée dans des vases de cette espece. Il commença par s'ériger en réformateur. C'est presque toujours le parti que prennent des rebelles obscurs, qui n'ont ni richesses, ni naissance, ni dignités, & par conséquent ni crédit. Il se fit des partisans, & bientôt il se vit à la tête d'une foule si considérable, qu'Al-Hakem eut besoin de toutes les forces de l'Egypte pour le réduire. S'il eut d'abord les succès d'un fanatique & d'un rebelle, il finit par en avoir le sort. Al-Hakem, en-

tre les mains duquel il tomba, lui fit couper la tête * en sa présence.

[1011.]

Cette année n'est célebre que par un manifeste violent des Califes de Bagdad contre ceux d'Egypte. On y relevoit la bassesse de leur extraction, & l'audace impudente avec laquelle ils se disoient descendus de Fatime & d'Ali. « Leurs an-
» cêtres, y disoit-on, étoient l'écume
» du genre humain, l'opprobre de l'hu-
» manité, les pestes de la société, des
» infâmes, des imposteurs. Dieu veuille
» damner éternellement ces réprouvés,
» ces rebelles; & puissent-ils être mau-
» dits à jamais de tous ceux qui aiment la
» vérité, la justice & la vertu. »

C'est avec cette politesse que se traitoient les chefs de la religion Mahométane. Al-Hakem ne répondit à ces injures que par d'autres. Au lieu de se justifier, il récrimina contre toute la race des

(*) C'est ainsi qu'Elmana & Abulféda parlent de son supplice. D'autres auteurs disent que le Calife fit mettre le rebelle pieds & poings liés sur un chameau; qu'on lui plaça sur le dos un gros singe vigoureux & méchant, qui le frappoit sans cesse sur la tête avec une pierre, & qui finit par la lui ouvrir. Ce supplice est au moins étrange.

Abbassides, qu'il maudit avec autant d'énergie qu'elle le maudissoit.

Ce prince ne tarda pas à donner prise sur lui par sa foiblesse & la démence dans laquelle il tomba. Il publia les loix les plus étranges & les plus bizarres. Il y en avoit une, par exemple, qui ordonnoit de tenir les boutiques du Caire ouvertes & éclairées pendant toute la nuit. Il voulut que les femmes restassent enfermées dans les maisons, parce qu'il trouvoit qu'il étoit indécent de les voir aller & venir par les rues de la ville. Pour assurer l'exécution de cette loi, il défendit à tous les cordonniers de faire aucunes chaussures de femmes.

[1017.]

La démence d'Al-Hakem alla toujours en augmentant pendant le reste de son regne. Il voulut être Dieu, & recevoir en cette qualité les hommages de ses sujets. Il ne manqua pas de trouver de vils flatteurs qui s'empresserent de l'adorer, & il en fit dresser une liste dans laquelle on ne trouva pas moins de seize mille hommes qui s'étoient prêtés à sa foiblesse impie.

Mohamed-Ebn-Ismaël, de la secte des Darariens, confirma & aggrava même la folie du Calife; il prêcha dans toute l'Egypte qu'Al-Hakem étoit la divinité mê-

me, descendue exprès sur la terre pour se montrer aux hommes. Elle ne pouvoit assurément choisir un corps moins propre à donner une idée de sa majesté. L'impudence impie de Mohamed-Ebn-Ismaël fut punie par les Egyptiens, qui le massacrerent dans le char même du Calife, à côté duquel il étoit assis. « Si tu es dieu, lui » dirent les assassins, défends ton ministre; » ou rappelle-le à la vie, si tu en as le » pouvoir. »

Cette exécution devoit effrayer Al-Hakem, s'il avoit conservé un reste de raison. Sa conduite, qui ne changea point, poussa la preuve de l'aliénation de son esprit jusqu'à la démonstration. Il cessa toutes les fonctions religieuses qu'il avoit faites jusqu'alors en qualité de Calife, parce que, disoit-il, elles ne convenoient pas à l'objet du culte même, qui ne se doit rien & à qui l'on doit tout. Comme Dieu, en état de juger des loix données au peuple fidele, de les réformer ou de les changer, il abolit les jeûnes prescrits par l'Alcoran. Il défendit aussi les aumônes. Il n'envoya plus de pieces de damas à la Mecque pour en orner la Caaba. Il proscrivit également, & sous les peines les plus séveres, les pélerinages de la Mecque, en usage depuis l'établissement des Arabes, qui recommencerent après sa mort, & qui se continuent

encore. On sçait que tout bon Musulman est obligé de le faire au moins une fois en sa vie. Ceux qui ne peuvent entreprendre eux-mêmes ce voyage, en chargent ordinairement quelqu'autre, qu'ils payent & qui leur en applique le mérite. Ceux qui ont le plus de dévotion vont toujours au-delà du précepte, & font plusieurs fois le pélerinage; on ne remarque pas qu'ils en reviennent meilleurs. Il y a en Egypte un proverbe très-ancien qui dit: « Gardez-» vous d'un homme qui a été une fois à » la Mecque; s'il y a été deux fois, n'ayez » rien à démêler avec lui; s'il a fait le » voyage trois fois, fuyez-le, & ne de-» meurez pas même dans son voisinage. »

Al-Hakem poussa ses excès jusqu'à faire mettre le feu à la ville de Mesr. L'incendie dura trois jours. Les Dorariens qu'il protégeoit, parce qu'ils soutenoient sa divinité, avoient été chargés d'allumer ces feux. Les habitants désolés vinrent présenter cette requête au Calife. « Nous sommes tes ser-» viteurs & tes sujets. Mesr est ta ville où » sont nos femmes & nos enfants. Nous » ne sommes coupables d'aucun crime qui » puisse nous avoir mérité un châtiment » si terrible. Si tu veux que nous quittions » la ville, nous obéirons; mais si l'incen-» die est un malheur arrivé à ton insçu, » livre-nous les coupables, ou permets-

» nous de les chercher & de nous en ven-
» ger. »

Al-Hakem nia les ordres qu'il avoit donnés. Il promit de punir; &, montant ſur un âne, il marcha contre les coupables Darariens, qu'il ſe propoſoit de faire paſſer au fil de l'épée de ſes gardes. Dès qu'ils l'apperçurent, ils ſe proſternerent en criant : « O notre Dieu, qui es l'auteur » de la vie & de la mort! » Ces mots le déſarmerent; il leur donna ſa bénédiction, & s'en retourna dans ſon palais.

[1020.]

On eſt étonné de voir les Muſulmans ſupporter ſi long-temps la démence de leur Calife. Après avoir attendu d'années en années le retour de ſa raiſon, ils crurent devoir prévenir par ſa mort le renverſement du Mahométiſme.

Al-Hakem, qui ſe diſoit Dieu, ſe contentoit quelquefois du titre de favori & d'envoyé de Dieu. Tous les matins avant le jour, il alloit ſur le mont Mocatam où il paſſoit quelques heures, en diſant à ſon retour qu'il s'y étoit entretenu avec l'Etre ſuprême. Il s'y rendoit toujours ſeul; on ſaiſit le temps d'un de ſes voyages pour l'aſſaſſiner.

Ce fut la ſœur même d'Al-Hakem qui arma les aſſaſſins, & les encouragea par

la promeſſe d'une grande récompenſe. Ils lui apporterent le corps ſanglant du Calife, qu'elle enterra ſecrettement dans le palais, & dont elle cacha la mort pendant dix-huit jours. Elle employa cet intervalle à s'aſſurer la régence, & à dégager la parole qu'elle avoit donnée aux meurtriers en les faiſant égorger eux-mêmes.

Le regne de Taher, fils d'Al-Hakem, fut de quinze ans, & n'offre rien à la curioſité. Les Arabes ſe contentent de dire de lui qu'il entretint la paix dans ſes Etats & qu'il aima la poéſie.

MOSTANSER-BILLAH.

[1035.]

MOSTANSER-BILLAH ſuccéda à ſon pere Taher. Le commencement de ſon regne fut troublé par des révoltes qui s'allumerent en divers endroits de ſes Etats, & qu'il parvint à réprimer par ſa prudence & ſa ſageſſe, dont on fait les plus grands éloges. Dans la ſuite, il profita des troubles qui s'étoient élevés à Bagdad par la révolte de Baſſaſſiri, contre le Calife Cayem, pour ſe faire reconnoître lui-même Calife à Bagdad. Mais les ſuccès de Baſſaſſiri avoient facilité les ſiens; il n'en eut plus dès qu'il ne fut plus ſecondé par ce

guerrier. Son regne n'offre guere d'autre particularité remarquable que sa durée; elle fut de soixante ans.

On prétend que Mostanser-Billah envoya Michel, patriarche Jacobite d'Alexandrie, en Ethiopie, avec le titre de son ambassadeur. Le motif de sa mission étoit, dit-on, de prier l'empereur Abyssin de vouloir bien ouvrir le canal par lequel le Nil se rendoit en Egypte. On ajoute que le monarque Ethiopien eut égard à cette demande; qu'il fit nettoyer le canal; & qu'en effet l'eau du Nil, qui étoit très-basse, s'éleva dans une seule nuit à une assez grande hauteur. Il est inutile d'observer que ce récit est une fable. Dans ces temps grossiers, on croyoit que les sources du fleuve étoient au pouvoir du souverain du pays dans lequel elles se trouvoient, & qu'il les ouvroit ou les fermoit à son gré. Il est vraisemblable que cette ambassade ait eu lieu dans un temps où le Nil, faute des pluies qui le grossissent, n'avoit pu se déborder & couvrir les terres de l'Egypte qu'il féconde; & cela peut aider à fixer la date de cette mission, si en effet elle a eu lieu, à l'année qui va suivre celles que nous allons parcourir.

[1066.]

Une famine affreuse vint désoler l'E-

gypte. Le befoin & la difette furent fi grands & fi généraux, qu'on faifoit aliment de tout. Les chiens & les chats, portés aux marchés, s'y vendoient jufqu'à cinq dinars la piece; & bientôt cette reffource manqua. Un grand nombre de perfonnes moururent de faim au Caire. Le vifir du Calife perdit tous fes domeftiques qu'il ne pouvoit nourrir, & il ne lui en refta qu'un feul en état de l'accompagner. Pour donner une idée de l'état déplorable où étoient réduits les habitants de cette capitale, on raconte cette anecdote.

Le miniftre étoit allé un matin chez fon maître: fon domeftique unique, retenu par fa foibleffe, ne le fuivit point; il attacha fon cheval à la porte du palais, fans laiffer perfonne pour le garder; il ne le retrouva plus en fortant. Trois malheureux mourant de faim s'en étoient emparés pour le tuer & le manger enfuite. Le vifir s'en plaignit au Calife; les voleurs furent furpris dévorant leur proie. On les arrêta, & on les pendit à la porte du palais. Leurs corps devoient refter expofés fur le gibet jufqu'au lendemain matin, & on ne les y retrouva plus. D'autres affamés des environs étoient venus les enlever; ils en avoient déja dévoré la chair, & il n'en reftoit plus que les os.

La défolation, qui alloit toujours en

croiſſant, arriva bientôt à un tel point ; que l'on ceſſa d'enterrer les cadavres de ceux que la faim ou les maladies enlevoient. On les découpoit en morceaux que l'on faiſoit bouillir, & qui ſe vendoient enſuite publiquement. Ces horribles aliments n'étoient pas encore ſuffiſants pour le beſoin général. Les noirs de la garde du Calife alloient épier les paſſants dans les endroits écartés, & les maſſacroient pour les manger. C'étoit ſur-tout aux femmes qu'ils s'adreſſoient, parce qu'elles étoient plus graſſes, & qu'attendant d'elles moins de réſiſtance, ils pouvoient les attaquer auſſi avec moins de danger. Ces aſſaſſinats, qui ſe multiplioient, & dont on ne connoiſſoit point les auteurs, furent enfin découverts par une femme qu'ils avoient enlevée. La crainte de perdre une partie de l'aliment qu'elle pouvoit leur procurer par la corruption qui ſe mettroit au cadavre ſi on la tuoit, leur avoit inſpiré une économie barbare ; ils avoient réſolu de la laiſſer vivre, & de lui couper de temps en temps, & ſuivant leurs beſoins, quelques pieces de chair dans les endroits les moins dangereux, & de prolonger ainſi leur proviſion par ſon ſupplice. Ils avoient commencé par lui enlever une feſſe. Pendant qu'ils la dévoroient, elle trouva le moyen de ſe dérober de leur mai-

ſon. Elle courut porter ſes plaintes au viſir qui fit pendre tous ces ſcélérats, dont les corps furent délivrés enſuite aux bouchers pour renouveller leurs proviſions.

Moſtanſer-Billah, pendant cette famine, avoit fait tuer tous ſes chevaux, ſes chameaux & ſes mulets, qui étoient au nombre de plus de dix mille. Faute d'argent & de vivres pour payer les troupes, on dit qu'il leur fit diſtribuer les meubles de ſes palais, & tous les effets qu'il avoit. On leur donna à diverſes repriſes quatre-vingts mille veſtes de prix, vingt mille cottes de maille, autant d'épées richement garnies, les tentures & les lits des appartements.

La peſte ſuivit de près la famine; ces deux fléaux, également terribles, ſe ſuivent ordinairement, & le dernier enleva preſque tout ce qu'avoit épargné le premier.

[1090.]

Sur la fin de ſes jours, Moſtanſer-Billah ſe laiſſa entiérement gouverner par ſon miniſtre favori, Bedr-Al-Jemal, qui jouit de l'autorité ſuprême tant qu'il vécut, & qui, avant ſa mort, ſçut aſſurer ſa dignité de viſir à ſon fils Afdal; le foible Caliſe n'oſa pas la lui refuſer.

Afdal gouverna avec le même deſpotiſme que ſon pere. Il prit ſur l'eſprit de Moſ-

tanſer autant d'empire, & il l'engagea à déshériter ſon fils ainé Nézar, pour appeller à la ſucceſſion ſon fils cadet Moſtali. Le viſir avoit beaucoup de hauteur; il avoit conçu de la haine contre Nézar, parce que ce prince, très-fier lui-même, l'avoit maltraité de paroles, un jour qu'il l'avoit rencontré, & qu'il n'étoit pas deſcendu de cheval, comme il le devoit à l'approche de l'héritier préſomptif du trône. « Eſclave, lui avoit dit Nézar, oſes-» tu reſter debout devant ton maître? La » foibleſſe de mon pere, en t'élevant à ce » haut degré de faveur, t'autoriſe-t-elle » à manquer au reſpect qui m'eſt dû? » Songe à ce que je ſuis, & tremble que » je ne puniſſe un jour l'audacieux ſujet » qui oſe prétendre à l'égalité avec moi. »

Ce diſcours imprudent fut l'unique cauſe du malheur de Nézar.

MOSTALI.

[1095.]

MOSTALI fut proclamé Calife après la mort de ſon pere, par les ſoins d'Afdal, qui, après lui avoir procuré le trône, ſçut l'y maintenir. Nézar entreprit en vain de faire valoir ſes droits; il ſe re-

tira à Alexandrie, où il se fit des partisans. Afdal l'y suivit avec des troupes, & parvint à le faire prisonnier. On s'attendoit que le visir ordonneroit sur le champ la mort de ce prince infortuné; mais, comme il ne le craignoit plus, il engagea Mostali à lui laisser la vie. On exigea seulement de Nézar qu'il rendît hommage à son frere. Il se soumit; mais il n'attendoit qu'un moment favorable pour se révolter de nouveau. On s'apperçut de ses desseins, que ses imprudences firent éclater avant le temps, & sa mort fut décidée. Ce fut Afdal qui en ordonna lui-même le genre. Il le fit enfermer dans une prison étroite, bâtie exprès, qui n'offroit pas plus d'espace à celui qui y étoit renfermé, que celui que son corps pouvoit contenir. C'est là qu'on relégua le malheureux Nézar, où on le fit mourir de faim. On dit qu'Afdal insulta à ses derniers moments, en se présentant à l'ouverture de sa prison. « Tu menaçois de » me punir quand tu serois mon maître, » lui dit-il; je suis devenu le tien, & je » te traite comme tu m'aurois traité. »



AMER-BÉAH-CAMILLAH.

[1101.]

ABU-ALI-AL-MANSUR, surnommé Amer-Béah-Camillah, succéda à son pere Mostali. Il n'avoit que cinq ans. Un de ses oncles lui disputa le trône, & courut à Alexandrie, où il fut reçu, & où il se fit proclamer Calife à son tour. Afdal étoit encore ministre : il ne pouvoit conserver son autorité que sous un Calife enfant ; & cette raison, plus que son attachement peut-être pour le sang de ses maîtres, l'engagea à maintenir le jeune prince sur le trône. Heureux dans presque toutes ses expéditions, il se rendit maître de l'oncle du Calife ; mais on ne dit point ce qu'il en fit. Il est vraisemblable que celui qui porta ses mains sur Nézar, n'épargna point un rebelle.

Afdal avoit des droits à la reconnoissance d'Amer ; il voulut trop les faire valoir. Le prince étoit devenu majeur, & le visir appesantit son joug sur lui : il lui fit reconnoître un maître dur dans le ministre qui sembloit ne recevoir que de lui les pouvoirs dont il abusoit. Le Calife médita sa perte ; &, n'osant pas agir ouvertement contre un homme qu'il craignoit, il paya

des assassins qui attaquerent Afdal dans sa litiere, au moment où il se rendoit au palais. Ils l'assassinerent, & laisserent ensuite sa voiture continuer sa route. Un esclave du Calife vint l'ouvrir à son arrivée à la porte, pour aider à descendre le ministre qui le protégeoit, & auquel il étoit attaché. Ce ne fut qu'en ce moment qu'on s'apperçut de sa mort.

Amer, pour écarter loin de lui tous les soupçons, rendit des honneurs magnifiques à la mémoire d'Afdal. Il lui éleva un superbe mausolée, & fit périr ses meurtriers dans les supplices. Ceux-ci ne les subirent point sans se plaindre de son injustice. « Peuple, s'écria l'un d'eux sous les coups des bourreaux qui le déchiroient, » mon crime est celui du Calife; c'est lui » qui m'a porté à l'entreprendre. Je fus » coupable, il m'en punit. J'expie ici le » meurtre d'Afdal. Bientôt je ne serai plus. » Je vais paroître au tribunal d'un Dieu » vengeur, & accuser le barbare qui m'a » donné ses ordres. »

[1129.]

Amer subit le sort qu'il avoit fait éprouver à son ministre; il fut assassiné quelque temps après Afdal. On croit que ce furent les amis de ce visir qui armerent, pour le venger, les meurtriers sous lesquels

il ſuccomba. Ils étoient au nombre de dix, & ils l'attaquerent au retour d'une promenade où il étoit peu accompagné. Il ne fut regretté ni plaint.

HAFEDH BEDINI'LLAH.

[1130.]

ABU'L-MAIMUN-ABD'AL-MAJID, petit-fils de Moſtanſer, & couſin-germain d'Amer, fut choiſi pour lui ſuccéder; mais, comme la veuve de ſon prédéceſſeur étoit enceinte, on ſuſpendit ſon couronnement, & on attendit les couches de la princeſſe. Si elle avoit mis au monde un fils, on avoit réſolu de le reconnoître, & Hafedh auroit été forcé de ſe contenter du titre de ſon tuteur & de ſon lieutenant; heureuſement pour lui, & ſans doute pour l'Egypte, que les troubles auroient déchirée, la princeſſe accoucha d'une fille, & le nouveau Calife fut couronné ſur le champ.

[1136.]

Hafedh avoit élevé au viziriat un Chrétien diſtingué par ſa ſageſſe & par ſes vertus, nommé Bahram. Il eut la même imprudence qu'avoient eue déja quelques grands hommes de ſa religion, élevés avant

lui à des dignités qui donnoient du pouvoir. Il irrita les Musulmans par les préférences qu'il montroit sans cesse pour les Chrétiens. On murmura; le peuple s'assembla, courut aux armes, & le Calife fut obligé de renvoyer le ministre qu'il aimoit.

Bahram, maître des troupes, auroit pu repousser les mutins, leur faire la loi & se maintenir; il craignit de verser trop de sang dans la ville, & d'augmenter par-là la haine qu'on lui portoit. Il préféra de se rendre dans la haute Egypte, où sa sagesse & sa modération ne l'empêcherent pas de former le projet de continuer la guerre; mais ses troupes s'en dégoûterent. « Vous » deviez agir lorsque nous étions au Caire, » lui dirent-elles; vous auriez eu l'avan» tage qui devient incertain maintenant, » parce qu'il sera plus vivement disputé. » Nous voulions combattre, & vous ne » l'avez pas voulu; vous le voulez main» tenant, & nous ne le voulons plus. » Leur abandon le força à se retirer dans un cloître, où il embrassa l'état monastique.

Le successeur de Bahram fut Redvan-Ebn-Vahakshi. Il vengea les Musulmans, en vexant les Chrétiens favorisés sous le ministere précédent. Il les traita comme les Juifs, les assujettit à des taxes pesantes, & les divisa en plusieurs classes, pour en

faciliter la levée. Hamedh, temoin du despotisme avec lequel il se conduisoit, en faisant toutes ces innovations sans le consulter, l'appelloit par ironie, *Al-Malek-Mesr, roi d'Egypte.* Ce n'est point par des épigrammes qu'on met un frein à l'avidité des ministres; Redvan fut si peu sensible à celle-ci, qu'il prit réellement le titre que lui donnoit son maître en raillant, & qu'il sembloit croire trop foible pour en craindre la méchanceté. Il le garda jusqu'à ce que le Calife, fatigué des plaintes qui lui parvenoient de tous côtés, reprit un instant son autorité, & mit fin à cette plaisanterie en le faisant arrêter. On dit qu'il fit prier alors Bahram de quitter son monastere, pour revenir prendre les rênes du gouvernement. « Dispensez-moi de me » rendre à vos desirs, répondit le religieux. » Les affaires du ciel m'occupent uniquement depuis que je vis dans la retraite, » & j'ai totalement oublié ce qui me se» roit nécessaire pour exercer de nouveau » un si grand emploi dans le monde. » Modestie bien remarquable & bien rare, que tous les reclus n'ont pas imitée.

[1144.]

Le roi d'Ethiopie envoya cette année un ambassadeur à Hafedh, pour le prier d'ordonner au patriarche d'Alexandrie de

de lui envoyer plusieurs évêques. Ce dernier avoit toujours refusé de satisfaire le monarque, parce qu'il craignoit de voir l'Ethiopie se soustraire à sa jurisdiction spirituelle, aussitôt qu'elle auroit plusieurs évêques, à l'aide desquels on pourroit créer un patriarche qui gouverneroit cette église, devenue indépendante de son siége. Hafedh se prêtoit volontiers aux vues du prince Ethiopien; mais le patriarche Gabriel parvint à le déterminer à ne point se mêler de cette affaire, en lui faisant craindre que si cet empire venoit une fois à n'être plus soumis pour la religion au siége patriarchal d'Egypte, il n'attaquât les Etats Mahometans du voisinage; ce que Gabriel se flattoit de prévenir par la crainte des interdits, qu'il étoit le maître de prononcer tant que ce royaume seroit sous sa jurisdiction spirituelle. Hafedh goûta ses raisons, & fit prier le roi d'Ethiopie de laisser les choses sur l'ancien pied.

DHAFER BÉAMRILLAH.

[1149.]

ABU-MANSUR-ISMAEL, qui prit le nom d'Hafer Béamrillah en montant sur le trône, fut un prince foible. Il avoit élevé un des favoris de son pere à la

dignité de Vizir; un ſujet ambitieux, qui y aſpiroit, arma pour le dépoſſéder, & força l'imbécille Béamrillah à lui donner cette place importante. Il en uſa d'abord avec une modération qui donna les plus grandes eſpérances; il rendit aux Chrétiens leurs anciens privileges, & abolit les marques injurieuſes par leſquelles on les avoit diſtingués ſous le regne précédent. Ces opérations lui firent donner le nom d'Al-Adel, ou *le juſte*, mais il ne le mérita pas long-temps. Les bienfaits qu'il avoit accordés aux Chrétiens ne l'avoient été que dans le deſſein d'exciter leur reconnoiſſance; il s'attendoit à s'en voir payer par des préſents, qu'il préféroit aux titres & aux honneurs. Dès qu'il vit qu'ils ne manifeſtoient leur gratitude que par des éloges & des bénédictions, il renouvella les anciens édits portés contr'eux, & aggrava encore leur ſort.

[1150.]

Al-Adel, ce miniſtre odieux, fut aſſaſſiné par celui qui voulut lui ſuccéder. Le foible Béamrillah recevoit toujours le premier audacieux qui lui ordonnoit de lui confier les ſceaux. Le nouveau Vizir avoit un fils, nommé Naſr, qui étoit jeune, & de la figure la plus intéreſſante & la plus réguliere. Béamrillah prit de l'amitié pour

lui : elle alla si loin, qu'il vouloit l'avoir sans cesse dans son palais & à ses côtés. Le Vizir parut alarmé de l'attachement de son maître pour son fils ; il lui supposa les desseins les plus coupables & les plus odieux, & que les mœurs de ces contrées ne rendoient que trop communs, & par-là trop vraisemblables. Il forma celui d'y mettre un frein en l'assassinant. Il chargea son fils d'inviter le Calife à un festin pour le soir. Béamrillah s'y rendit, accompagné de deux de ses principaux favoris ; & ce fut lorsque la débauche les eut échauffés, que le pere & le fils, qui s'étoient ménagés, tomberent sur lui & sur ses compagnons qu'ils égorgerent, & dont ils jetterent le corps dans un puits.

Le lendemain le Vizir alla au palais à son heure ordinaire, & avec autant de tranquillité que s'il ne s'étoit rien passé. Il demanda froidement où étoit le Calife ? Tout le monde étoit inquiet de ce qu'il n'étoit point rentré la nuit ; il affecta de partager l'inquiétude générale ; &, après l'avoir cherché avec affectation dans tous les lieux du palais où il sçavoit qu'il n'étoit point, il déchira son turban & ses vêtements, en criant qu'il falloit qu'on eût assassiné le Calife. Courant aussi-tôt dans les appartements des deux freres & du cousin de Béamrillah, il les accusa de ce

meurtre, & leur coupa la tête de ſes mains. Il fit périr également pluſieurs perſonnes dont l'ambition pouvoit porter des obſtacles à ſes projets ; &, après ces exécutions ſanglantes, il ouvrit le ſerrail, d'où il tira le fils de Béamrillah, qui n'avoit que cinq ans, & qui étoit encore entre les mains des femmes ; il le plaça ſur le trône, lui rendit & lui fit rendre hommage.

Les cadavres des infortunés que le Vizir avoit ſacrifiés, étoient encore expoſés dans la ſalle du trône : ce ſpectacle horrible frappa de terreur le Calife enfant ; & l'effroi cauſa une telle révolution dans ſes organes, qu'il en perdit la raiſon. Cet événement ne parut pas un malheur au Vizir, qui n'y voyoit qu'un moyen de plus de conſerver & d'affermir ſon autorité.

AL-FAYÉS.

[1156.]

UN prince enfant & privé de la raiſon, ſembloit promettre au Vizir un pouvoir qu'on ne lui diſputeroit pas de long-temps ; mais la maniere dont il en abuſa le lui fit perdre. Ses excès & ſes fureurs ſouleverent enfin un peuple avili ; les femmes mêmes prirent part à la révolu-

tion qui devoit punir ses crimes. Elles envoyerent à Talay, qui commandoit au Caire, des boucles de leurs cheveux qu'elles attacherent au bout d'une lance. « Viens, » lui écrivoient-elles, viens venger la mort » du Calife, & délivrer celui qui regne » des fers de l'assassin de son prédécesseur. »

Talay vit dans l'expédition qu'on lui proposoit le moyen de s'élever lui-même au viziriat. Cette dignité commençoit déja à effacer celle du Calife. Il assembla des troupes, & marcha vers Alexandrie. Le Vizir, qui n'avoit pas prévu cet armement, se voyant hors d'état de se défendre, prit la fuite du côté de la Syrie. La sœur de Béamrillah le poursuivit dans cet asyle. Les Croisés y étoient assemblés; c'est à eux qu'elle s'adressa pour se faire livrer le coupable qu'elle vouloit punir. Elle leur fit des présents considérables, & leur en promit de plus grands encore. Les principaux Croisés les reçurent, & penserent qu'il étoit juste de rendre au supplice le scélérat qui y étoit échappé; ils envoyerent des soldats pour s'en saisir. Il se défendit avec le courage que donne le désespoir, & périt les armes à la main. Son fils Nasr, plus malheureux, fut pris vivant, & envoyé aux femmes du serrail d'Alexandrie; c'étoit le livrer à des furies. La sœur de Béamrillah lui écrasa la main entre deux pierres, pen-

dant que ses compagnes le déchiroient avec des fers ardents.

AL-ADED-LÉDINI'LLAH.

[1160.]

CE fut un petit-fils d'Hafedh qui succéda à Al-Fayés. Il se laissa gouverner par Talay. Ce Vizir, employé pour punir son prédécesseur, ne tarda pas à se rendre aussi odieux; une sœur du Calife le fit assassiner. Talay ne mourut pas sur la place : ranimant ses forces, respirant la vengeance, il se fit transporter au palais. Là, il accable son maître des reproches les plus vifs & les plus amers. Celui-ci, épouvanté à la vue de cet homme mourant, semble le craindre encore, & se justifie en tremblant de l'assassinat dont on l'accuse. « Si tu n'es pas coupable, tu » me dois une vengeance. C'est ta sœur » qui a conduit le coup; c'est elle qui doit » être punie : ordonne qu'on me la livre, » ou crains d'être toi-même ma victime. » Le Calife, dont l'effroi augmente, n'ose résister; sa sœur est amenée; des gardes la traînent aux pieds de Talay. Il leur commande de l'y contenir; &, découvrant le sein de cette princesse, il tire son poignard,

& l'y enfonçant tout entier : « Je suis vengé, » s'écrie-t-il ; tu me précéderas chez les » morts, où j'irai bientôt te poursuivre » encore. »

Sentant approcher ses derniers moments, Talay songe à son fils, qu'il fait venir pour lui résigner sa place. Il ne demande pas, il ordonne au Calife de le nommer sur le champ au viziriat ; & le prince pusillanime n'a pas la fermeté de refuser de se donner un maître.

Zarick (c'étoit le nom du fils de Talay) avoit la férocité, mais manquoit du courage de son pere. Sans but, sans politique, il persécuta Schaouer qu'il devoit ménager, mais qui avoit des talents dont il étoit jaloux. Il chargea son cousin Hassan de marcher contre lui, & il ne lui donna cette commission que parce qu'il connoissoit la haine qu'il portoit à Schaouer, & qu'il étoit sûr qu'il ne le ménageroit point. Hassan, enchanté de faire du mal à son ennemi, s'empressa d'en ravager les terres ; il lui envoya un coffre rempli de lanieres de cuirs des mêmes dont on faisoit des fouets pour châtier les esclaves. C'étoit reprocher à Schaouer qu'il étoit né dans l'esclavage ; mais ses talents l'en avoient fait sortir, & devoient le porter encore à la premiere place auprès du trône. Il trouva dans son génie des ressources qui lui procurerent des amis,

& il parut tout-à-coup avec des forces qui firent trembler Zarick. La foiblesse de ce ministre se manifesta aussi-tôt de la maniere la plus honteuse ; il ne fit aucun mouvement pour conserver sa place, après avoir tout fait pour la perdre. Dès la premiere nouvelle qu'il reçut de l'approche d'un concurrent armé, il rassembla ses richesses. Sa timidité depuis long-temps l'avoit engagé à les convertir en diamants, afin qu'elles fussent plus faciles à transporter. Il les plaça sous la selle de son cheval ; il partit seul, sans oser se faire accompagner de personne, & s'engagea dans les déserts. On dit qu'il emportoit avec lui la valeur d'une année des revenus de l'Egypte.

[1163.]

Schaouer n'occupa pas long-temps la place dont il étoit plus digne qu'aucun de ses prédécesseurs. Il s'étoit rendu cher par sa grandeur d'ame & sa générosité. Maître de la vie de Zarick qui lui avoit été livré, il avoit eu le courage de lui pardonner. « Tu fus injuste, lui dit-il, quand tu me » persécutas ; il eût dépendu de toi de » me voir éternellement attaché à tes in» térêts ; tu m'as forcé de me défendre, » & de m'élever à la place que tu occu» pois ; tu en es descendu, je suis assez

» vengé. Je ne t'offre point de te la ren» dre, tu abuſerois peut-être de mon bien» fait contre moi; mais je t'offre mon » amitié & le partage de mon crédit. Je » t'ai aimé, je voudrois t'aimer encore; » la haine eſt un fardeau qui peſe à mon » cœur; elle doit peſer au tien; dépoſe» la, & viens l'oublier dans mes bras. »

Schaouer avoit tort de croire qu'il pourroit ſe faire un ami de Zarick. Il en fit l'expérience; & elle eût été cruelle, ſans la défiance de ſon fils, qui veilloit toujours ſur le traître, & qui prévint, en lui coupant la tête, le coup mortel qu'il alloit porter à ſon bienfaiteur.

Il fut la victime des entrepriſes d'un autre ambitieux qui parvint à le déplacer. Il alla chercher un vengeur dans la Syrie, où Nouradin méditoit depuis long-temps de ſe rendre maître de l'Egypte, affoiblie par ſa molleſſe & par les diſſentions de ſes vizirs. Il écouta les propoſitions de Schaouer, & il envoya une armée, ſous les ordres de Schairacub, ou Schirkouk, qui rétablit l'exvizir dans ſon poſte. Mais ce rétabliſſement n'étoit que le prétexte de l'expédition; le général avoit reçu l'ordre de reconnoître le terrain, & de rendre compte à ſon maître de ce qu'il pouvoit entreprendre une autre fois avec ſuccès.

Schaouer pénétra les deſſeins de l'am-

bitieux Nouradin. Il refusa de payer les sommes dont il étoit convenu, & força Schirkouk à revenir sur ses pas, & à tourner contre lui les troupes qu'il avoit amenées d'abord pour le protéger: mais, avant de se déclarer, il avoit pris ses mesures; il s'étoit ligué avec les Francs, & avec leur secours il le contraignit de sortir de l'Egypte.

On raconte que Schirkouk, assiégé dans une place par les Francs & les Egyptiens réunis, obtint la liberté d'en sortir & de se retirer avec ses soldats. Il les fit défiler devant lui, & passa le dernier, armé de toutes piéces & la hache à la main. « Pourquoi toutes ces précautions, lui dit un » Franc? Craignez-vous qu'au mépris du » traité, nous allions vous attaquer? ---- » Vous n'oseriez, répondit fiérement Schirkouk; » & il continua sa marche.

[1164.]

Pendant tous ces troubles, les historiens oublient Al-Aded. Il semble qu'alors les Califes d'Egypte, comme ceux de Bagdad, bornoient toute leur autorité au spirituel, tandis que la force civile étoit entre les mains de leurs Vizirs. Le roi d'Ethiopie envoya une ambassade à Al-Aded, pour le prier de déterminer le patriarche d'Alexandrie à lui envoyer un nouvel Abu-

na, parce qu'il étoit mécontent de celui qu'il avoit. Le patriarche refusoit, & le Calife approuvoit ses refus que son Vizir désapprouvoit. « Il seroit injuste, disoit Al-Aded, » de forcer un métropolitain à agir contre » sa conscience & les canons de son Eglise. » ---- Je le veux, répondoit le Vizir; mais » faut-il avoir égard à ses scrupules, lorsqu'il s'agit de contenter un prince aussi » puissant ? »

La contestation s'échauffa entre le maître & le sujet : le premier approuva la résistance du patriarche; & le second l'en punit, en le faisant mettre en prison, où il resta jusqu'à la mort du ministre.

[1166.]

Schirkouk, en quittant l'Egypte, n'avoit pas perdu l'espoir d'y rentrer; on le vit reparoître avec de nouvelles forces que Nouradin lui avoit données. Schaouer se hâta de se lier de nouveau avec les Chrétiens, contre ce puissant ennemi. Le roi de Jérusalem, auquel il s'adressa, entra volontiers dans cette alliance, qu'il étoit sûr de se faire payer chérement. Le traité fut signé; mais il exigea la ratification d'Al-Aded, qui devoit la donner lui-même à son ambassadeur Hugues de Césarée. Cette condition pensa tout arrêter. Il étoit inoui qu'un Calife se fût montré à des Chrétiens;

les Muſulmans eux-mêmes ne le voyoient que deux fois l'année à la moſquée, & toujours caché ſous un voile. Il fallut cependant en paſſer par-là ; l'ennemi approchoit ; le roi de Jéruſalem avoit reçu la moitié de la ſomme qu'il avoit exigée ; Schaouer ne crut pas pouvoir reculer.

On introduiſit les ambaſſadeurs dans le palais. Le Calife étoit aſſis ſur un trône, & caché derriere un voile : il ſe leva devant Schaouer, qui vint ſe jetter à ſes pieds, & lui déclarer que les Francs attendoient l'honneur ſignalé de voir ſa face lumineuſe. Les aſſiſtants frémirent à cette propoſition ; le Calife lui-même héſita ; mais il falloit ſe réſoudre. On fit entrer l'ambaſſadeur, & Al-Aded lui tendit la main ; c'eſt par ce ſigne qu'il ratifioit le traité.

Cette cérémonie, à laquelle on s'étoit prêté avec tant de répugnance, étant achevée, le roi de Jéruſalem marcha. Schaouer ſe mit de ſon côté à la tête des Egyptiens ; on agit de concert ; & Schirkouk ne tarda pas à voir arriver ſes ennemis. Leur nombre ne l'effraya point. Accoutumé à l'audace qui lui avoit ſouvent réuſſi, il ſe propoſa de les attaquer eux-mêmes ; mais il falloit faire paſſer ſon courage & ſes diſpoſitions dans le cœur de ſes ſoldats. Il les aſſemble, & leur fait part de ſon projet. Perſonne ne s'en diſſimule la hardieſſe

& l'imprudence ; quelques-uns même s'effrayent, & proposent de repasser le fleuve pour retourner dans leur pays. Un officier s'avance tout-à-coup, & élevant la voix : « Ceux qui craignent la mort ou l'esclavage, s'écrie-t-il, doivent quitter le service des rois. Qu'ils partent, qu'ils s'éloignent, qu'ils retournent en Syrie ; qu'ils aillent apprendre à Nouradin que, pour reconnoître les bienfaits dont il les a comblés, ils abandonnent l'Egypte aux infideles, ils ternissent la gloire de ses armes. Qu'ils fuyent, ces lâches ; ils sont indignes de rester avec des guerriers, & c'est dans un serrail qu'ils doivent vivre avec les femmes. »

Ces mots raniment le courage des troupes de Schirkouk ; il donna le combat, & il remporta la victoire.

[1168.]

Une troisieme expédition de Schirkouk dans l'Egypte mit fin au viziriat de Schaouer, & prépara la chûte de l'empire des Califes Fatimites. Il fut élu Vizir lui-même, après avoir fait mourir Schaouer. Lorsqu'il entra dans le Caire pour prendre possession de sa nouvelle dignité, le peuple, qui l'avoit vu si long-temps à la tête des armées ennemies, se rappellant les ravages qu'il avoit faits, l'environne en

murmurant; tout annonçoit une révolte. Schirkouk tremble pour ses jours, sa présence d'esprit le sauve de ce danger. « Peu» ple, s'écrie-t-il en se tournant vers la » multitude, écoutez-moi : le Calife vous » fait présent des richesses immenses que » Schaouer a ramassées pendant sa vie ; » allez recueillir votre héritage. »

Aussi-tôt la populace s'ouvre & se dissipe, pour courir au palais de Schaouer qu'elle pille. Schirkouk est béni; & les poëtes, qui étoient prêts à écrire des satyres contre lui, ne font plus que chanter ses louanges. Le nouveau Vizir ne conserva pas long-temps sa place, ses débauches abrégerent ses jours.

Le Calife, qui jusqu'à ce moment n'avoit vu que des maîtres dans les vizirs qu'il avoit été forcé de recevoir, voulut du moins choisir le nouveau qu'il devoit se donner. Ses regards s'arrêterent sur Saladin, le neveu de Schirkouk.

Cet homme célebre étoit en Egypte pour la seconde fois; chaque fois il y étoit venu malgré lui. Livré à ses plaisirs, il regrettoit les voyages & la guerre qui les interrompoient; il avoit fallu toute l'autorité de Nouradin pour le forcer à partir. Ce prince ignoroit les grandes destinées qui attendoient le fils d'Ayoub; il devoit s'emparer de l'Egypte, à la conquête de

laquelle il l'employoit. Sa jeunesse & son indolence furent les seules causes qui déterminerent le choix qu'en fit le calife Al-Aded. « Ce jeune homme, disoit-il, aime » trop ses plaisirs pour être jamais dange- » reux. » Caton pensa bien différemment en voyant César jeune; mais Al-Aded ne connoissoit pas les hommes.

Saladin ne fut pas plutôt parvenu au viziriat, que dès l'instant il changea de conduite. Il affecta l'austérité des mœurs qui font estimer, & il conserva toute l'affabilité & la douceur qui rendent aimable. Il ne prit que le titre de lieutenant de Nouradin, & ménagea ce prince jusqu'à ce qu'il fut affermi. Quant à Al-Aded, il le laissa végéter au fond de son serrail, comme il avoit fait auparavant.

[1171.]

A la mort du Calife, Saladin ne voulut pas se placer encore sur le trône; il continua de ménager Nouradin, dont il sçavoit qu'il avoit excité la jalousie; mais il ne souffrit point qu'on élût un nouveau Calife. Pendant la maladie de ce prince, il avoit déja fait retrancher son nom des prieres publiques, pour y substituer celui du Calife de Bagdad; & par ce moyen il mit fin au schisme qui divisoit les Abbassides & les Fatimites. Lorsqu'Al-Aded eut

rendu le dernier ſoupir, Saladin ſe rendit maître de ſes enfants & de toute ſa famille; il les renferma dans un ſerrail, où il laiſſa à la molleſſe & aux plaiſirs le ſoin de les avilir, & de les empêcher d'être un jour dangereux.

Cependant Nouradin commençoit à ſe défier de Saladin. « C'eſt donc pour lui » que j'ai conquis l'Egypte, s'écrioit-il! » Je lui apprendrai à reſpecter ſon maître; » je retirerai le bras qui l'a porté à cette » élévation, & qui l'y ſoutient, & ſa chûte » eſt inévitable. » Il faiſoit en même temps des préparatifs. Saladin, qui en fut inſtruit, aſſembla ſon conſeil; il étoit compoſé de ſon pere, de ſes parents & de ſes principaux officiers. Il demanda ce qu'il devoit faire, ſi le ſultan s'approchoit. « Qu'il » vienne, s'écria un Egyptien, nous ſom» mes prêts à le recevoir; s'il a des armes, » nous en avons auſſi, & la force ſera re» pouſſée par la force. »

Ayoub, pere de Saladin, étoit préſent: ce vieillard politique & ruſé avoit les yeux ſur ſon fils; il voyoit ſon viſage s'animer à ce conſeil, & déceler l'ardeur qu'il avoit à le ſuivre. Il s'empreſſa de l'interrompre au moment où il alloit manifeſter ſes ſentiments par ſes diſcours. « Jeune homme, » lui dit-il, réprimez cette fureur bouil» lante & ces vœux imprudents. Songez

» que Nouradin est votre maître & le » mien. S'il vient, je me prosternerai à ses » pieds; vous en ferez de même. Vous » sçavez combien je vous suis attaché; » mais je serois le premier à vous plonger » un poignard dans le sein, si je vous » voyois chanceler dans la fidelité que » vous lui devez. Ecrivez-lui qu'il envoie » seulement une esclave avec un mouchoir » de soie pour toute arme; assurez-le que » vous le passerez vous-même autour de » votre cou, & que lui en remettant le » bout, vous la suivrez docilement par- » tout où elle voudra vous conduire dès » qu'elle apportera les ordres du Sultan.

L'assemblée se sépara un instant après, sans oser contredire Ayoub, qui suivit Saladin. Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu où personne ne pouvoit les entendre: « Mon fils, lui dit-il, songez que l'impru- » dence peut vous perdre. Parmi les per- » sonnes qui composent votre conseil, » vous avez des envieux, & par consé- » quent des ennemis; ne leur laissez jamais » pénétrer vos sentiments. Vous êtes au » pied du trône; il dépend de vous d'y » monter. Prenez vos mesures en secret; » n'éclatez qu'à propos: amusez Nouradin » par de vaines marques de soumission, » & fortifiez-vous. S'il étoit certain de vos » projets, vous le verriez s'empresser de

» faire la paix avec les Francs, & venir
» avec toutes ses forces pour vous chasser
» de l'Egypte. Laissez-le s'affoiblir par les
» guerres qui renaissent sans cesse pour
» l'occuper, & ne prenez le titre de roi
» que lorsqu'il sera impossible à tout le
» monde de vous l'ôter. » Saladin suivit ses conseils, & Nouradin trompé le laissa tranquille.

SALADIN.

[1174.]

SALADIN, à la mort de Nouradin, prit le titre de Sultan, dont depuis long-temps il exerçoit toute l'autorité. Quelques Egyptiens attachés à la famille Fatimite firent de vains efforts pour la rétablir ; mais la sagesse de Saladin déconcerta toutes leurs mesures. Cette entreprise inutile offre une singularité qui doit trouver place ici. L'auteur & le chef étoit un poëte, plus fait pour chanter les combats, que pour combattre lui-même. Il paya de sa tête le projet hardi qu'il avoit conçu, & dans lequel il avoit porté une imagination ardente, & aucun des talents propres à l'exécution.

Après avoir rétabli la paix chez lui, Sa-

ladin porta ses vues sur la riche succession de Nouradin. Il n'avoit pour successeur qu'un enfant qui ne pouvoit être bien redoutable ; il partit, sous le prétexte de lui rendre hommage, & il se fit élire roi de Damas. Craignant que les habitants de cette ville, qui lui avoient ouvert leurs portes dans leur premier enthousiasme, ne vinssent à le regarder & à le haïr comme un usurpateur après la réflexion, il les arme, & les conduit avec lui ravager les provinces ; il les rend coupables envers leur roi légitime, pour empêcher leur retour vers lui.

La ville d'Hama avoit imité celle de Damas ; mais le gouverneur, qui se défioit de lui, se retira dans la forteresse. Saladin, craignant les lenteurs d'un siége, dans un moment où il devoit voler pour ainsi dire, & se trouver par-tout, employa la ruse. « Vous vous défiez de moi, dit-il au gou» verneur, vous me regardez comme un » ennemi ; je suis simplement le lieutenant » de votre roi ; je viens le défendre de » l'oppression de ses ministres, recevoir en » son nom l'hommage de ses peuples, as» surer leur soumission & leur fidélité. Il » vous est aisé de vous en convaincre ; al» lez vous-même trouver ce prince ; portez» lui une lettre que je vous donnerai ; & » je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré,

» de suspendre toute hostilité jusqu'à votre
» retour. »

Le gouverneur se laissa prendre à ce piége : il se chargea de la lettre de Saladin ; mais il n'entra dans Alep, où étoit le jeune sultan, que pour s'y voir charger de fers. Ce traitement, que sa fidélité ne méritoit pas, irrita sa garnison, qui se rendit sur le champ à Saladin, & le pressa de la mener à Alep pour délivrer son gouverneur & le venger.

[1181.]

Les expéditions de Saladin dans la Syrie & dans la Palestine, occupent une partie considérable de son regne. Cette année, il quitta l'Egypte pour n'y plus revenir. On raconte qu'au moment où tous les grands étoient autour de lui pour lui faire leurs adieux, il parut plusieurs poëtes qui venoient lui présenter des vers. Parmi eux se trouvoit le précepteur de ses enfants, qui s'avança, & récita un distique dont voici le sens : « Jouis de la douce odeur de la
» camomille pendant qu'elle la répand.
» Qu'elle est grande la différence qui existe
» entre cette plante & les herbes ordinai-
» res ! » Le visage du Sultan, sur lequel étoient peintes la sérénité & la joie, se couvrit tout-à-coup d'un nuage ; il regarda ces vers comme étant d'un mauvais au-

gure, & tous ceux qui étoient présents en eurent la même opinion.

Le reste du regne de Saladin est rempli d'événements étrangers à l'Egypte, qu'un de ses neveux gouvernoit pendant son absence. Takkiodin (c'étoit son nom) lui devint suspect par son ambition & son pouvoir : il lui ordonna de venir le joindre; mais le jeune homme se retira à Barca, auprès de Karakush, qui avoit conquis le royaume & quelques-unes des provinces voisines.

Cette même année, Saladin assiégea Mouſſoul, ville située entre la Mésopotamie & l'Irack : mais ce siége ne lui réussit point; le gouverneur s'étoit préparé à la défense. Un jour que le Sultan visitoit lui-même les ouvrages, & qu'il s'étoit avancé près de la place, un homme du peuple défit sa sandale garnie de clous, & la lui jetta à la tête. Il l'évita, & elle alla frapper Shaouall, un de ses officiers. Celui-ci, humilié d'un coup reçu avec une arme si grossiere, la ramassa; &, la présentant à Saladin : « Tu vois, lui dit-il, le mépris avec » lequel nous traite cette ville, & ce qu'elle » nous oppose pour sa défense; je ne suis » point accoutumé à ces affronts; cherche » des soldats qui puissent les supporter. » Il se retira; Saladin lui dit inutilement qu'il ne falloit pas céder au mépris, mais

qu'il falloit s'en venger ; il ne fut point écouté. Le reste de ses troupes murmuroit, & il leva le siége.

[1187.]

La bataille de Hattin décida du sort de la Palestine. Parmi les prisonniers se trouvoient Gui de Lusignan, Geoffroi son frere, Raynaud de Châtillon, Homfroi de Thoron, Guillaume de Montferrat, & quelques autres. Saladin les reçut avec humanité. S'appercevant que Lusignan étoit fort altéré, il fit apporter une coupe. Le roi de Jérusalem, après avoir bu, voulut donner le reste de la liqueur à Châtillon : « Arrête, lui dit » le Sultan ; ce perfide ne doit point boire » en ma présence : cette faveur, selon l'u» sage constant des Arabes hospitaliers, lui » sauveroit la vie, & je lui dois la mort. » Se tournant alors vers Châtillon, il lui reprocha l'entreprise qu'il avoit formée contre la Mecque & Médine, le pillage de la caravane d'Egypte dans le temps où, comptant sur la foi du traité qu'il avoit juré & signé, les pélerins Musulmans marchoient sans défiance. Il lui proposa ensuite de lui faire grace, s'il vouloit embrasser le Mahométisme ; &, sur son refus, il lui coupa la tête qui tomba aux pieds de Lusignan effrayé. « Rassurez-vous, lui dit-il ; j'ai puni un » perfide : les jours des rois sont en sûreté

» entre les mains d'un prince qui ſçait reſ-
» pecter le malheur. »

[1193.]

La mort de Saladin mit fin à ſes victoires. Les écrivains Arabes le répreſentent comme un modele de bienfaiſance & de vertu, & ſûrement il avoit de grandes qualités. Un marchand d'une ville indépendante de ſes Etats, préſenta un jour une requête contre lui au Cadi de Jeruſalem, qui la porta au Sultan. Le prince la lut; &, lorſque le Cadi lui demanda ce qu'il avoit à faire? *Ce qui eſt juſte*, répondit Saladin.

Il avoit beaucoup travaillé un jour dans ſon conſeil, & il ſe retiroit pour prendre du repos; un eſclave vint le prier de l'écouter. « Reviens demain, lui dit le Sultan.
» --- Mon affaire ne ſouffre aucun délai, répondit l'eſclave. Saladin s'arrêta, prit le placet, &, trouvant la demande juſte, il l'accorda. Ceux qui l'accompagnoient parurent étonnés de ſa bonté, & ne purent s'empêcher de s'écrier que l'eſclave eût mérité d'être puni; paroles imprudentes, & qu'on ne devroit jamais prononcer devant les rois, mais qui pouvoient être dites ſans conſéquence devant Saladin. « Il n'eſt point
» coupable, répondit le Sultan: il n'a pu

» m'offenſer, & j'ai fait mon devoir en lui » rendant juſtice. »

Une autre fois une femme vint lui préſenter un placet pendant qu'il déliberoit avec ſes généraux. « Attendez un moment, » lui dit-il. --- Si vous êtes roi, vous devez » être juge, répondit la femme. --- Tu as » raiſon, reprit le Sultan. » Il ſe leva ſur le champ, & expédia ſon affaire.

Un moment avant d'expirer, il ordonna à celui qui portoit ſon étendard dans les batailles, de parcourir les rues de Damas avec le linceul qui devoit l'enſevelir, attaché au bout d'une pique. Un héraut marchoit devant, en criant : « Voilà tout ce » que le grand Saladin, vainqueur de l'O» rient, emporte de ſes conquêtes & de » ſes tréſors. »

AL-AZIZ.

[1195.]

L'EMPIRE de Saladin ne tarda pas à ſe diviſer après ſa mort, parce qu'il n'y avoit plus un grand homme dont le génie fût capable d'en embraſſer toutes les parties, & de leur donner un mouvement uniforme ; les reſſorts qui les reſſerroient ſe relâcherent. Al-Malek-Al-Afdal, qui avoit été nommé pour lui ſuccéder à Da-

mas, ne conſerva pas l'Egypte, où ſon frere Al-Aziz ſe fit reconnoître ſouverain. Al-Afdal eut l'imprudence de renvoyer tous les miniſtres & tous les généraux de ſon pere, qui, accoutumés au gouvernement & à la guerre ſous la conduite de Saladin, avoient l'expérience qui les rendoit les plus propres à le ſervir & à le défendre. Occupé de ſes plaiſirs, il ne ſongeoit point à ſon Etat; il ne regardoit le trône que comme un ſiége commode, qui, en lui donnant de la puiſſance & des richeſſes, le mettoit en état de les faire tourner à ſes voluptés. Al-Aziz ſon frere n'étoit pas d'un autre caractere, mais il avoit plus d'activité; il s'en ſervit pour conquérir la Syrie de concert avec un autre de ſes parents, & pour faire reconnoître ſon autorité dans les deux royaumes.

Al-Afdal, dépouillé de ſes Etats, envoya au Calife de Bagdad, Naſer Ledini'llah, un diſtique dont voici le ſens: « Vous ſçavez qu'Aboubeker & Othman enleverent » par violence à Ali le califat qui lui appartenoit. Voyez quelle eſt la fatalité » attachée au nom d'Ali que je porte; mon » frere & mon oncle me font la même injuſtice. » Le Calife lui répondit par d'autres vers, dans leſquels il condamnoit l'injuſtice, & promettoit de la réprimer; mais il ne la réprima qu'en vers.

AL-MALEK-AL-ADEL.

[1199.]

LA mort d'Al-Aziz replongea l'Egypte dans la confuſion. Il laiſſoit un prince âgé de neuf ans. On appella à la régence le même Al-Afdal qui avoit été chaſſé de Damas ; il ne la garda pas long-temps ; il en fut dépouillé par l'ambitieux Al-Malek-Al-Adel, ſon grand-oncle. Celui-ci n'aſpiroit à la régence de l'Egypte que pour s'en faire roi. La maniere dont il ſe fit reconnoître, eſt au moins ſinguliere. Il imagina de faire juſtifier ſon uſurpation par les docteurs. Il les aſſembla dans ſon palais ; &, après leur avoir tenu un diſcours fort adroit, dans lequel, en vantant leurs lumieres & leur ſageſſe qu'il vouloit conſulter, il leur faiſoit entendre qu'il ne ſeroit pas prudent d'avoir un autre avis que le ſien, il leur demanda d'abord s'il étoit juſte que l'enfant gouvernât ſon pere, ou celui qui le ſeroit par ſon âge ? Il n'y eut qu'une voix ſur cette queſtion ; elle fut décidée négativement. Il demanda enſuite s'il convenoit que le pere gouvernât au nom du fils ? & la réponſe ne fut pas moins négative que la premiere, parce que perſonne ne peut donner à un autre une autorité qu'il

n'a point. Al-Adel n'en demanda pas davantage, & il s'empara sur le champ du trône.

[1209.]

Les liaisons de l'Egypte avec l'Ethiopie étoient toujours occasionnées par le besoin que cette derniere avoit du patriarche d'Alexandrie pour en obtenir des Abunas. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle en avoit reçu un qui s'appelloit Kylos, & qui avoit été chassé quelque temps après; cette année elle envoya prier le patriarche de donner un successeur à Kylos. L'ambassadeur se plaignit beaucoup de ce dernier, qui, disoit-il, avoit fait fouetter un chef de moines si sévérement qu'il en étoit mort, ce qui avoit irrité toute sa famille, qui l'avoit poursuivi & chassé. Kylos avoit raconté différemment la cause de son retour. Forcé, disoit-il, de sacrer évêque un parent de l'Impératrice, le prince prélat s'étoit emparé de toute l'autorité. Quoi qu'il en soit, on ne fit point de recherches pour éclaircir la vérité, & Kylos fut puni. Il faut peut-être l'attribuer aux riches présents que l'ambassadeur avoit apportés pour le Sultan & pour le patriarche; celui qu'on destinoit à ce dernier étoit une couronne d'or d'un travail précieux. « Mon auguste & puis-
» sant maître, dit le ministre Ethiopien,

» l'auroit fait enrichir de diamants qui lui
» auroient donné la valeur de l'Egypte en-
» tiere, s'il n'avoit pas craint que votre
» extrême modeſtie ne l'eût refuſée. » Le patriarche lui auroit peut-être volontiers répondu, s'il eût oſé, qu'il falloit toujours eſſayer. Il ſe pourroit que la richeſſe de la couronne & la modeſtie du patriarche ne fuſſent que des exagérations orientales.

AL-CAMEL.

[1218.]

AL-ADEL mourut loin de l'Egypte, où ſon fils Al-Camel, qui l'avoit gouvernée, ſe fit reconnoître. Les circonſtances dans leſquelles il ſe trouvoit à ſon avénement au trône, ne pouvoient être plus triſtes. Les Francs aſſiégeoient Damiette; les Chrétiens de ſes Etats faiſoient des vœux pour leurs ſuccès, & ſembloient attendre avec impatience le moment de chaſſer les Muſulmans. Le tréſor étoit épuiſé; il fut obligé de recourir à des moyens violents pour remplir ſes coffres. Par un édit, il obligea tous les Chrétiens, & même les prêtres & les moines, à prendre les armes, ou à payer une ſomme conſidérable pour en être diſpenſés. Le poids des taxes tomba

entiérement sur eux. Ils avoient une église superbe dans un des fauxbourgs d'Alexandrie, sous l'invocation de S. Marc : cet édifice étoit très-élevé & d'une construction solide; il pouvoit servir de forteresse dans le besoin. Comme la ville étoit menacée, on craignit que les Francs ne s'emparassent de cette église, & ne s'en servissent pour inquiéter la ville qu'elle dominoit. Al-Camel ordonna de la raser; & les Musulmans, qui voyoient avec plaisir la destruction d'un temple Chrétien, s'y porterent avec tant d'ardeur & de zele, qu'il n'en resta pas une pierre.

[1226.]

Les persécutions qu'éprouvoient les Chrétiens ne les empêchoient pas d'être divisés entr'eux. Les Jacobites ne s'accordoient point sur l'élection d'un patriarche, & ils n'en élurent point pendant dix ans que le siége fut vacant, parce que les partis ne pouvoient convenir sur le choix. Ils étoient accablés d'impôts dont ils se plaignoient sans cesse, & qu'ils se disoient dans l'impossibilité de payer; cependant ils avoient l'imprudence d'offrir des sommes considérables au Sultan pour l'engager à interposer son autorité, les uns en faveur de David, & les autres contre lui. « Esclaves, leur dit Al-Camel, les contribu-

» tions que j'exige de vous & que les be-
» soins de l'Etat rendent nécessaires, vous
» paroissent onéreuses; vous ne les payez
» qu'à regret, & vous ouvrez vos bourses
» pour satisfaire vos passions & vos haines.
» Je reçois ce que vous m'offrez, & je dou-
» ble les taxes auxquelles vous êtes soumis,
» puisque vous êtes en état de faire de si
» grands sacrifices, les uns à la haine, &
» les autres à l'amitié que vous portez à
» David. »

Al-Camel suivit l'exemple de ses prédécesseurs, qui avoient laissé les Jacobites se tourmenter mutuellement sans se mêler de leurs querelles. « Les souverains, disoit-
» il, doivent éviter avec soin de se mêler
» de celles de cette espece; ils leur donne-
» roient une importance qu'elles n'ont pas;
» & ils les rendroient générales à tout un
» peuple, tandis qu'elles sont particulieres
» à quelques individus. »

NOIMODIN.

[1239.]

Le trône d'Egypte, à la mort de celui qui l'occupoit, ne restoit presque jamais au premier successeur reconnu. Al-Adel, après avoir reçu le serment de fidé-

lité au Caire, se vit chassé par son frere Noimodin-Al-Malek-Al-Saleh, qui réunit le trône d'Egypte à la Syrie. Maître de deux Etats alors puissants, & ne pouvant rester dans l'un & dans l'autre, il songea à se fortifier dans le premier, & à y assurer la tranquillité pendant qu'il en seroit absent. Il forma une milice nouvelle de ces Mamelucs (nom qui signifie esclaves) qui furent établis d'abord par Saladin, & qui prirent plus de consistance sous ce regne. Il les chargea de la garde du palais, de celle des villes; & il en multiplia le nombre à un tel point, que bientôt cette troupe devint redoutable. Ce fut elle qui fonda ensuite en Egypte un nouvel Empire.

[1243.]

Le patriarche Cyrille mourut cette année. Les ennemis qui l'avoient persécuté pendant sa vie, le poursuivirent après sa mort; ils l'accuserent de toutes sortes de crimes. Le Sultan, qui, parmi les crimes, trouva des extorsions considérables, soupçonna qu'il laissoit des trésors; & il résolut de les faire passer dans ses coffres. Il fit mettre les scellés dans le palais du patriarche, & s'empara de tout. Il y trouva des sommes considérables, outre une multitude de meubles précieux qu'il fit vendre

à son profit. Il ne resta rien des biens de Cyrille; le Sultan ne laissa pas même de quoi le faire enterrer.

[1249.]

Cette année est célebre par l'expédition de S. Louis en Egypte. Il se rendit maître de Damiette, après un siége que la résistance opiniâtre de cette ville rendit long. Noimodin, qui étoit en Syrie, se hâta de revenir en Egypte, pour faire tête au roi de France; mais une tumeur qui lui survint à la chasse, & où la gangrene se mit, l'emporta pendant son voyage. Avant sa mort, il fit une justice barbare de la garnison de Damiette, qu'il accusoit de s'être mal défendue; il fit pendre un grand nombre de soldats qui la composoient, avec quelques-uns de leurs officiers, & tous avec leurs uniformes.

Sentant sa fin approcher, il ordonna de cacher sa mort à tout le monde, jusqu'à son fils Al-Malek-Al-Saleh-Mohaden-Turan-Shah, qui accourut prendre le commandement de son armée.



MOHADEN

MOHADEN,
& après lui
AL-AHSRAF-MUSA.

[1250.]

MOHADEN, vaincu d'abord par le roi de France, le vainquit à son tour, parce que ce prince, se croyant sûr de la victoire, s'il combattoit en rase-campagne, passa imprudemment la branche du Nil qu'on appelle l'Aschimoun, & ne prit point de précautions pour s'assurer les moyens de faire une retraite, s'il lui arrivoit une disgrace. Il ne s'attendoit point à en essuyer, & la sienne fut complette, puisqu'il fut fait prisonnier lui-même. On sçait avec quelle dignité ce grand roi porta ses fers. Le Sultan suivit le conseil de ses Emirs, en profitant de la prison de S. Louis pour en exiger une grosse rançon & son éloignement de l'Egypte. Il lui demanda, pour sa liberté & celle des illustres prisonniers de sa suite, la ville de Damiette & un million de besans d'or. « Je ne me rachete pas à prix d'argent, » répondit Louis; je rends Damiette pour » ma rançon, & je donnerai le million » pour celle de mon monde. »

Le principal motif qui décida Moha-

den à la paix, étoit le besoin qu'il avoit de s'affermir sur le trône, & de prendre des mesures qui le missent en état de réprimer les Mamelucs qui se rendoient tous les jours plus redoutables. Mais ceux-ci pénétrerent ses desseins, & se révolterent contre lui. Mohaden se réfugia dans une tour de bois, où les rebelles le poursuivirent, & où ils mirent le feu. Voyant qu'il falloit périr dans les flammes, ou par le fer des Mamelucs qui environnoient la tour, il préféra ce dernier genre de mort, dans l'espérance de le rendre fatal à quelques-uns de ses assassins, avant de tomber sous leurs coups. Il sortit le cimeterre à la main, immola quelques victimes avant de recevoir le coup mortel. Un de ses meurtriers, nommé Octaï, lui ouvrit la poitrine, & lui arracha le cœur; il alla le porter à S. Louis, en lui disant avec férocité: « Regarde, & remercie Octaï; » c'est ainsi que je t'ai vengé d'un homme » qui, s'il eût vécu, t'auroit traité comme » il vient de l'être. »

Ce fut une favorite du Sultan Noïmodin qui fut élue souveraine; mais on ne la laissa que peu de jours sur le trône. Les Mamelucs rougirent d'obéir à une femme; & ils appellerent un arriere-petit-fils d'Al-Camel, en lui donnant pour tuteur Al-Moezz-Azzodin-Aybeck. Il ratifia le traité

ſait par Mohaden avec le roi de France ; mais ce ne fut pas ſans peine qu'on y parvint ; on exigea de S. Louis un ſerment que ſa piété refuſa de prononcer. Il conſentoit à jurer qu'il rempliroit le traité dans toutes ſes conditions ; mais il ne vouloit pas ajouter que, s'il le violoit en tout ou en partie, il ſeroit regardé *comme un parjure, comme un Chrétien qui renie ſa foi, & , en dépit de Dieu, crache ſur la croix & la foule aux pieds.* Il ſemble que ce ſerment, tout terrible qu'il étoit, étoit très-ſimple, dès que l'on étoit réſolu d'obſerver fidellement le traité ; l'imprécation ne retomboit que ſur le parjure. Les Muſulmans, que les difficultés du roi engageoient à exiger plus vivement ce ſerment, crurent que le patriarche de Jéruſalem étoit l'homme qui empêchoit Louis de s'y prêter ; ils lui donnerent la queſtion. C'étoit un vieillard de quatre-vingts ans. Vaincu par la douleur, il s'écria : « Jurez, ſire, » jurez hardiment ; je prends le péché ſur » moi & ſur mon ame ; il n'y en a point » dès que vous êtes réſolu de tenir votre » promeſſe. » S. Louis ne jura point, & les Emirs ſe contenterent du ſerment qu'il voulut prononcer.

[1257.]

Azzodin ne s'étoit chargé de la régence

que parce qu'elle lui faciliteroit le moyen de prendre le titre de Roi. Il fut le premier des Mamelucs qui s'assit sur le trône d'Egypte. Son regne fut court. Il avoit épousé la Sultane qui avoit été reconnue pendant quelques jours, après la mort de Mohaden. Elle avoit des talents supérieurs à ceux de son sexe, & l'ambition qui sert à les faire agir. Elle vouloit régner elle-même. Son mari, qui la mortifioit en ne lui laissant aucune autorité, se proposa bientôt de répudier une femme dont le génie l'inquiétoit. Elle le prévint, en le faisant assassiner lui-même. Le moment qu'on choisit fut celui où le Sultan étoit au bain; on l'y étouffa.

Ce crime indigna également les Mamelucs & les Egyptiens; ils la poursuivirent dans son palais. Voyant qu'elle ne pouvoit s'y défendre, elle se détermina à la mort; mais, pour empêcher ses ennemis de profiter de ses trésors, elle fit broyer ses pierreries dans un mortier où on les réduisit en poudre. Elle fit ouvrir ensuite les portes, & présenta son sein au fer du premier soldat qui s'avança. Elle fut massacrée; & son corps, ayant été jetté dans un fossé, y fut dévoré par des chiens.

[1269.]

Azzodin avoit laissé un fils encore en-

fant, & qui fut reconnu pour fon fucceffeur; mais les Mamelucs, qui n'avoient pu fe réfoudre à obéir à une femme, ne voulurent pas reconnoître un maître dans un enfant; ils abolirent la fucceffion héréditaire; &, dépouillant le fils d'Azzodin, ils élurent un de leurs principaux officiers, Cotuz, qui prit le nom de Malek-Al-Mothazer-Seyfeddin. Ce prince fignala fon avénement au trône par une victoire fur les Tartares commandés par Holagu-Kan; cette victoire, qu'il dut à la négligence de fes ennemis, lui valut la conquête de la Syrie; mais il ne jouit pas long temps de la gloire qu'il avoit acquife; il trouva des affaffins parmi fes troupes. Il les ramenoit en Egypte: un liévre paffa par hafard fur fon chemin; il fe mit à le pourfuivre. Sa garde, qui n'imagina pas qu'il s'écarteroit beaucoup, ne fe mit pas en peine de le fuivre. Bibars, ou Bundokdar, marcha fur fes traces avec deux autres officiers qu'il avoit féduits. Lorfqu'ils virent que le Sultan étoit éloigné, l'un des trois lui demanda la liberté d'un prifonnier; le Sultan la lui accorda. Auffitôt le traître defcendit de cheval; &, lui prenant la main pour la baifer, il la ferra fi étroitement, qu'il le mit hors d'état de tirer fon fabre, & donna à Bundokdar la facilité de le tuer. Les affaffins ne crai-

gnirent point de revenir à l'armée après ce coup. Le général du Sultan ne tarda pas à être instruit de ce qui s'étoit passé ; il alla trouver les meurtriers, & leur demanda lequel des trois avoit commis un si grand crime. Bundokdar lui dit fiérement que c'étoit lui. Le général, effrayé de l'audace de l'aveu, jugea qu'il ne l'auroit pas fait, s'il n'étoit soutenu par un parti ; il craignit pour lui-même, & se hâta de lui répondre : « C'est donc vous qui mé» ritez sa place. Sultan, avant de rece» voir l'hommage de vos sujets, daignez » agréer le mien. » C'est ainsi que le nouveau Sultan fut reconnu.

[1271.]

Bundokdar occupa sans cesse ses troupes en marchant d'expéditions en expéditions ; il vouloit s'assurer par-là leur fidélité. Il en fit une contre Fatedin Omar, petit-neveu du fameux Saladin qui commandoit dans Crak, place forte aux frontieres de la Syrie, & limitrophe à l'Arabie. Il avoit d'anciens affronts à venger. Avant son avénement au trône, il avoit été prisonnier de ce prince avec sa femme : il s'étoit échappé ; mais la princesse n'avoit pu prendre la fuite avec lui, & avoit été la victime de la brutalité du vainqueur qui lui avoit fait violence. Bun-

dokdar employa la ruse pour se rendre maître de son ennemi. Il feignit de marcher plus loin, & de lui envoyer faire des compliments en passant; il y joignit des présents. Fatedin crut devoir répondre à son honnêteté en l'allant voir; & il fut arrêté au sortir de la tente de Bundokdar, qui l'envoya chargé de fers à la Sultane son épouse, la même que ce prince avoit outragée, & qui en prit une vengeance cruelle, en le faisant assommer, à ses yeux, par ses femmes.

[1276.]

Le même Sultan tenta cette année une expédition dans la Natolie; mais, avant de la faire, il alla visiter les contrées qu'il vouloit piller. Il les parcourut avec trois ou quatre personnes de ses amis. A son retour au Caire, il dépêcha un courier au souverain: « J'ai été visiter une de tes provinces, lui écrivit-il; m'étant arrêté dans » une hôtellerie; & manquant d'argent » pour payer ma dépense, j'y ai laissé une » bague de prix pour gage; je te prie de » la retirer & de me la faire rendre. » Le prince s'empressa de la lui renvoyer; l'année suivante, Bundokdar lui fit une autre visite à la tête d'une armée, & désola les lieux par lesquels il passa.

[1277.]

L'ignorance & la superstition furent les seules causes de la mort du Sultan. Les astronomes venoient d'annoncer une éclipse de lune ; &, selon les préjugés du temps, on étoit persuadé que cet événement présageoit la mort d'un prince. Bundokdar, craignant que ce ne fût la sienne, crut pouvoir détourner l'effet de l'oracle sur un autre. Il existoit encore un prince Ayoubite ; il résolut de le faire périr, pour satisfaire au présage, & l'éviter. Il l'invita à un festin, dans lequel il lui fit servir du vin empoisonné. Pour prévenir tous les soupçons, il prit la même coupe, qu'il fit remplir d'autre vin qu'il avala. Mais le vase étoit imprégné de venin, & il s'empoisonna lui-même.

[1302.]

Les Mamelucs conserverent long-temps leur autorité. Cette milice fiere ne laissoit jamais la couronne dans la même famille ; dès qu'un Sultan étoit mort, on lui choisissoit un successeur parmi les officiers du premier rang. Cet arrangement donnoit à chaque Mameluc l'espoir d'y parvenir à son tour. Il entretenoit le courage de ce corps ; &, comme toutes les places se donnoient au mérite, l'émulation ani-

moit & entretenoit l'eſprit guerrier, qui fournit aux Sultans la facilité de faire des conquêtes. Comme leurs armes ſe portoient hors de l'Egypte, leurs expéditions appartiennent à l'hiſtoire des contrées voiſines. Il n'y a que peu de faits à recueillir dans ce long intervalle.

Cette année, Timur-Bek ou Tamerlan, vainqueur de Bajazet, empereur des Turcs, envoya des ambaſſadeurs à Farrudge, Sultan d'Egypte, pour lui ordonner de faire battre la monnoie & de faire faire les prieres publiques en ſon nom. Farrudge n'oſa pas refuſer un conquérant qu'il falloit ménager; & Tamerlan, ſatisfait de ſa ſoumiſſion, lui envoya, pour marque de ſa ſatisfaction & de ſa bienveillance, une couronne, un manteau royal, & une ceinture enrichie des pierres les plus précieuſes.

[1517.]

Gauri étoit ſur le trône d'Egypte. Sélim, empereur Ottoman, qui méditoit depuis long-temps la conquête de ce royaume fertile, ſaiſit avec empreſſement le prétexte que lui offroit Gauri, en faiſant alliance avec le roi de Perſe, ſon ennemi. Il vint auprès d'Alep à la tête de ſon armée; Gauri lui préſenta la bataille. Trahi par deux de ſes généraux, qui comman-

doient l'un la droite, & l'autre la gauche de son armée, il ne voulut pas survivre à un combat dont la perte entraînoit celle de sa couronne. Il s'élança, comme un furieux, au milieu de ses ennemis, en appellant Sélim. « Où es-tu, s'écrioit-il ? » Lâche ! viens me chercher les armes à » la main, & mériter la victoire que tu » ne dois qu'à la trahison. » Son désespoir fut fatal à plusieurs Turcs qui tomberent sous ses coups ; & il périt enfin lui-même sous ceux de ses ennemis qui se tournoient tous contre lui.

Sélim, maître d'Alep par cette victoire, alla s'emparer de Damas, pour revenir ensuite assiéger le Caire. Un de ses visirs, croyant voir une lenteur imprudente & nuisible à ses projets dans cette conduite, lui demanda un jour : « Eh bien ! » quand entrons-nous au Caire ? » Sélim trouva cette liberté déplacée ; & il répondit sur le champ : « Cela dépend de la » volonté de Dieu ; mais la mienne est » que tu restes ici. » Sur le champ il lui fit couper la tête.

Tuman-Bey avoit été élu pour succéder à Gauri ; il n'épargna rien pour s'opposer aux efforts des Turcs. Gazeli, son lieutenant, qu'il mit d'abord à la tête de son armée, fut battu par Sinan-Bacha, qui perdit la vie dans cette bataille. Sélim fut

très-sensible à la mort de ce brave général. « Cette victoire, dit-il, m'assure la conquête » de l'Egypte, mais j'ai perdu Joseph ; & » que ferai-je de l'Egypte sans Joseph ? »

Tuman ne fit que d'inutiles efforts. Vaincu deux fois par Sélim, il se trouva sans ressources après la derniere bataille. « Qu'ai-je donc fait au ciel, s'écria-t-il ? » Pourquoi m'a-t-il élevé au trône pour » m'en faire descendre aussi-tôt, & me » précipiter dans les fers ? » L'idée de tomber entre les mains du vainqueur le fit frémir ; il prit la fuite. Il marcha pendant quatre jours & quatre nuits, pour éviter ceux qui le poursuivoient : ils le joignirent enfin, & l'arrêterent. Sélim, auquel il fut conduit, fut touché de son malheur ; le courage qu'il avoit montré avoit mérité son estime : il songeoit déja à lui conserver la vie, & même à lui donner le gouvernement de l'Egypte, lorsque des murmures, qu'il entendit dans son armée qui n'approuvoit pas sa clémence & sa générosité, le firent changer de sentiment. Il vit en effet que les Egyptiens se soumettoient avec peine à sa domination, qu'ils regrettoient leur Sultan ; ils sembloient n'attendre que l'éloignement des Turcs pour se soulever. « J'ai suffisamment mon» tré jusqu'où je suis capable de pousser la » clémence, dit alors Sélim ; mais, puis-

» que le peuple eſt attaché à ſon ancien roi,
» & que par malice, ou par inclination
» pour ce malheureux, il ne ceſſe de par-
» ler de lui, Tuman-Bey en ſubira la pei-
» ne. » Il ordonna qu'on promenât cet infortuné prince dans toutes les rues du Caire, & qu'on le pendît à la porte du Babzovélet. Il confia cette exécution à Ali-Bek, qui avoit à venger ſur Tuman-Bey la mort de ſon pere qu'il avoit tué dans les combats précédents.

[1570.]

Pendant que l'Egypte étoit ſous la domination Ottomane, on dit qu'un des deſcendants de ſes anciens ſouverains s'étoit réfugié dans un petit canton ſitué dans cette longue chaîne de montagnes qui ſéparent cette contrée de la Mer-Rouge : on l'y laiſſa quelque temps tranquille, parce qu'il n'avoit pas l'ambition de reconquérir ſes Etats, & qu'il manquoit en effet des forces néceſſaires pour en venir à bout. La cupidité Ottomane fit enfin ſortir les Turcs de leur inaction. On dit que c'eſt dans ces montagnes que ſe trouvoient autrefois ces émeraudes dont parle Strabon, & qu'on regardoit comme les plus belles du monde: mais, ou elles ſont épuiſées à préſent, ou l'on ignore le lieu où elles ſe trouvent ; Maillet, qui a rapporté bien des fables

qu'il a données pour l'histoire, raconte celle-ci, pour rendre raison de la disparution, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de ces mines précieuses.

Muley-Hassein, retiré dans les montagnes où l'on recueilloit ces émeraudes, gouvernoit paisiblement le petit nombre de sujets qu'il avoit trouvés dans les habitants de ces lieux arides, & se consoloit de la médiocrité de sa situation dans les bras d'une femme qu'il adoroit, & dont la beauté étoit le moindre de ses avantages. Le Bacha d'Egypte, qui vouloit posséder la mine des émeraudes, vint l'attaquer dans son asyle. Le prince se défendit pendant six mois avec un courage qui auroit rendu les efforts du Bacha inutiles, s'il n'avoit sans cesse renouvellé son armée par des troupes fraîches, qui le mettoient en état de continuer la guerre contre un ennemi que sa résistance & ses succès affoiblissoient tous les jours. Muley-Hassein, se voyant enfin enveloppé par des forces si supérieures, ne voulut pas tomber vivant au pouvoir du vainqueur, ni qu'il jouît des mines qui l'avoient attiré. Il avoit six amis fideles qui étoient ses confidents, & qui seuls avec lui connoissoient l'endroit où étoient les émeraudes; il les fit venir, les instruisit des desseins du Bacha, les exhorta à tromper ses espérances; il les détermina à

mourir pour éviter de porter ses fers, & surtout les tortures cruelles auxquelles il ne manqueroit pas de les faire appliquer pour les forcer à déclarer le secret qu'on vouloit lui cacher, & que la force des tourments pourroit faire révéler. Ces six confidents, se prêtant aux desirs de leur maître, consentirent à se laisser étrangler. Cette expédition étant faite, Muley-Hassein passa dans l'appartement de son épouse, pour laquelle il craignoit la violence & la brutalité des Turcs, & à laquelle il venoit proposer de se donner aussi la mort pour n'être pas exposée à ces affronts. Cette princesse, instruite de ce qui se passoit, avoit déja pris son parti ; elle portoit dans ses veines un poison vif & prompt, qu'elle venoit d'avaler, & qui fit son effet devant son mari, qui n'arriva que pour recevoir ses derniers embrassements & ses derniers adieux. Le roi, n'ayant plus d'inquiétude sur le sort de son épouse & sur le secret par lequel il vouloit punir l'avarice du Bacha, reprit les armes, & alla chercher la mort dans un nouveau combat, où il la trouva.

Quoi qu'il en soit de ce trait, qui peut être une fable, & qui en a tout l'air, on ignore où sont les mines, que les Arabes & les Turcs cherchent encore ; on ne trouve plus dans ces montagnes que du

cryſtal, quelquefois des pierres précieuſes, mais rarement & en très-petite quantité; de petites figures de terre dont peu ſont entieres; quelques émeraudes qui ne ſont ni tranſparentes, ni d'un verd foncé, comme celles qu'on y trouvoit autrefois.

[1770.]

Depuis la conquête de Sélim I, l'Egypte a été une province de l'Empire Ottoman, gouvernée par des Bachas au nom des Sultans. Elle a ſubi le ſort de ce vaſte empire, & ſon hiſtoire n'offre plus que quelques traits épars, qui ſe fondent avec les événements généraux, & ne font point d'anecdotes particulieres. Elle s'eſt révoltée quelquefois; mais le moment où elle a fait le plus de bruit, c'eſt celui de la derniere guerre entre la Ruſſie & la Porte. L'Europe étonnée a vu partir du fond du golfe de Finlande une flotte Ruſſe, qui a paſſé le détroit de Gibraltar, & eſt venue chercher des triomphes & des victoires dans le Levant. Cette entrepriſe hardie, ſeule propre à immortaliſer le regne de Catherine II, qu'on regardoit comme une brillante chimere à la premiere nouvelle qui s'en répandit, qu'on eut de la peine à croire à l'inſtant même qu'elle fut exécutée, & qui fut prouvée par des triomphes, opéra une révolution dans l'Egypte.

Aly-Bey, dont l'origine eſt inconnue, ſur lequel on a débité bien des contes, mais qui, de la condition de ſimple eſclave, étoit monté par degrés à l'opulence & au crédit; favoriſé par les Ruſſes, chaſſa le Pacha qui commandoit dans le royaume, & auquel il appartenoit, & forma le projet hardi de ſe faire reconnoître ſouverain. (*) Ce rebelle heureux avoit de gran-

(*) Les papiers publics, qui ſont ſouvent le dépôt de la partialité & du menſonge, ont debité ſur cet aventurier célebre un roman qui, par ſa ſingularité, mérite que nous en diſions un mot. Ils le font naître dans l'Allemagne. Son pere, diſent-ils, fut employé dans la chambre des finances de Hanovre : il ſe nommoit Léonard; ſon fils Jules-Léonard, qui fut enſuite connu ſous le nom d'Aly-Bey, avoit ſervi comme ſimple cavalier dans le régiment de Platen. Il déſerta en 1747, & paſſa au ſervice de la maiſon d'Autriche, qu'il quitta, en 1748, par une nouvelle déſertion. Son inconſtance le conduiſit à Conſtantinople, où il prit le turban en 1750. On ajoute qu'en 1759, il écrivit une lettre à ſon lieutenant colonel à Hanovre, que c'eſt la derniere lettre qu'on en a reçu; & on finit par dire que ſon frere, qui vit encore, eſt bailli de Neudick dans le pays de Hanovre. Nous dirons, avec l'auteur de qui nous empruntons cette anecdote: « Nous ne déciderons pas du degré de confiance » qu'on peut lui donner; mais on n'a fait que » des romans ſur l'origine d'Aly-Bey, & ſou» vent l'hiſtoire ancienne & l'hiſtoire moderne » n'offrent rien de plus ſolide. »

des qualités. Il commença par se concilier l'affection des peuples, en leur accordant des privileges. Les anciens Perses, adorateurs du feu, habitants des montagnes, victimes des persécutions éternelles des Musulmans, eurent part à ces bienfaits: c'étoient des peuples belliqueux & féroces, qu'il lui étoit important de ménager. Les Arméniens, les Coptes, les Jacobites, toutes les sectes enfin, sortirent, par ses soins, de l'avilissement dans lequel les avoient retenus jusques-là les Turcs. Il signala sa nouvelle souveraineté par rendre tous ses sujets égaux, en abolissant les distinctions humiliantes qui séparoient les Chrétiens des Musulmans. (*) Il écrivit aux Vénitiens une lettre singuliere, où ses sentiments sont développés, & qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici.

(*) Parmi les faveurs accordées aux Chrétiens, on compte la permission de voyager à cheval, au lieu d'être monté sur un âne. Cette faveur, depuis Aly-Bey, a été faite à quelques étrangers de distinction par le Bacha actuel. Le lord Percy & le chevalier Basry, qui ont voyagé en Egypte en 1774, ont fait leur entrée au Caire sur des chevaux que le Bacha leur avoit envoyés, & dont il leur fit présent. Quelque temps auparavant, un autre étranger Européen, de la premiere qualité, avoit été obligé de faire la sienne sur un âne, au milieu des huées d'une populace insolente.

« *Adgi-Aly-Bey, aux sectateurs des Li-*
» *vres évangéliques, qui gouvernent l'Etat*
» *de Venise, qui sont soumis au siége Ro-*
» *main, & qui desirent de voir les lieux*
» *saints : SALUT.*

» Vous êtes nos freres sur la terre, puis-
» que nous sommes tous fils d'Adam. *Vous*
» *avez votre culte, & nous le nôtre*, comme
» dit l'Alcoran. De tout temps, vous avez
» été les amis de ce royaume ; votre cor-
» respondance & votre liaison avec lui
» n'ont jamais cessé. Vos négociants ne
» sont point inquiétés dans leurs voyages,
» & leurs cœurs rendent témoignage à
» notre protection.

» Nous vous apprenons, par cette let-
» tre, que nous avons banni de nos Etats
» l'injustice & l'oppression ; nous leur
» avons fait succéder la justice. Nous ne
» souffrons pas que personne soit dépouillé
» de ses biens ; nous ne vendons point les
» honneurs ; c'est une raison pour qu'ils
» tombent toujours aux plus dignes. Si
» votre nation a souffert quelque avanie,
» nous n'en avons été instruits que lorsque
» le mal étoit fait. Elle ne doit l'impu-
» ter qu'aux Juifs ennemis de votre reli-
» gion. Nos prédécesseurs leur avoient ac-
» cordé la direction des douanes ; leurs
» malversations nous ont été cachées long-
» temps ; nous ne les avons connues que

» pour les punir. Toute l'étendue de no-
» tre domaine est purifiée de cette peste
» de Juifs ; le peuple y vit dans une heu-
» reuse abondance ; c'est ce que peuvent
» attester les voyageurs qui viennent en
» Egypte, les étrangers qui y font quelque
» séjour, ou qui y sont établis. Quelques
» Hébreux prétendent y rester encore à
» l'ombre de votre protection ; mais cette
» protection nous paroît mal employée ;
» nous craignons de leur part quelques
» nouvelles tromperies qui pourroient al-
» térer la bonne intelligence & l'amitié
» qui doivent régner entre nous. Les avis
» qu'ils donnent à leurs correspondants,
» sont toujours contraires à la vérité ; ainsi
» ni vous, ni moi, ne devons prêter foi
» à leurs rapports. Votre consul fait con-
» noître ici la noblesse de sa nation par
» ses procédés. Rossetti, marchand de vo-
» tre ville, est un commerçant très-sage,
» très-versé dans sa profession, & nous
» lui avons accordé notre protection.
» Nous l'avons aussi promise à tous vos
» sujets : nous les défendrons, nous les ai-
» derons, nous les maintiendrons dans une
» tranquillité aussi parfaite, que s'ils étoient
» à Venise même.

» Que Dieu nous garde des troubles qui
» sont l'ouvrage du démon ; qu'il nous
» préserve des malins esprits. Ce royaume

» est fertile ; on y vit aisément, à l'abri » de toute injustice : les riches & les pau» vres y sont contents ; la raison y est pré» férée à l'intérêt : l'abondance & la féli» cité regnent sur les bords du Nil, & » croissent comme les flots de ce fleuve.

» Nous prions l'Eternel qui ressuscite les » morts, le Créateur du ciel & de la terre, » qu'il protege nos domaines respectifs, » & qu'il conserve vous & vos Etats. »

Aly-Bey, à ce qu'on dit, tenta la conquête de la Mecque. Il marcha pour cet effet à la tête d'une armée nombreuse. Après quinze jours de route pénible dans une vaste solitude, il reçut une lettre du fils d'un prince Arabe, redoutable dans ces déserts, & qui, quelques années auparavant, avoit dépouillé la caravane des pélerins qui se rendoient à la Mecque. Cette lettre est assez singuliere pour faire anecdote, & pour mériter une place ici.

« Si tu es parvenu jusqu'ici dans des con» trées où ni toi, ni ton maître, ni per» sonne n'a aucun droit de pénétrer, c'est » un effet de la clémence de Nisarred» din. Il s'étoit flatté que la vue du dé» sert t'inspireroit la résolution sage de re» tourner sur tes pas. Il a daigné t'en lais» ser le temps. La ligne de séparation est » tirée désormais. Mon camp n'est plus » qu'à deux journées du tien ; il faut le

» franchir pour eſpérer de voir les régions » ſituées au-delà du déſert. Sur quoi oſes-» tu fonder tes eſpérances ? Peux-tu, ſem-» blable à l'aigle, t'élever dans les airs & » traverſer mon camp en planant au-deſ-» ſus des nues ? Peux-tu te mêler avec les » eaux, & couler avec elles à travers les » cavernes & les entrailles inacceſſibles de » la terre ? Ignores-tu que ſa ſurface ap-» partient à la plus forte cauſe, & à la » fleche la plus acérée. Arrête ; il en eſt » temps encore. Quiconque oſe avancer » plus loin eſt certain de rencontrer cette » nation terrible, des mains de laquelle » aucun homme n'eſt encore échappé, » pour porter dans ſon pays la nouvelle » de la force & de la vaillance de ſes vain-» queurs. »

Aly-Bey ne s'effraya point de ces menaces ; il fit, ſelon l'uſage des Barbares, couper les pouces à l'ambaſſadeur. Il continua ſa route, dans l'eſpérance & le deſſein de forcer les Arabes qui l'attendoient, & qui l'attaquerent avec une fureur à laquelle ſes troupes ne purent réſiſter. Il perdit tous ſes équipages, plus de la moitié de ſon monde, & retourna en Egypte, en renonçant au deſſein de repaſſer de nouveau le déſert.

Les événements de l'Egypte ſous Aly-Bey, ſes courſes, ſes conquêtes, ſes vic-

toires, ont fait beaucoup de bruit dans le temps; mais on ne peut rien en dire de bien positif, parce que les nouvelles qui se répandent pendant les guerres sont presque toujours l'ouvrage de ceux qui ont intérêt de les publier, & qui ne les publient que conformément à cet intérêt. On l'a remarqué sur-tout dans cette guerre, où les nouvelles se contredisoient sans cesse, où d'ailleurs les Russes avoient l'avantage de donner seuls des bulletins. C'est la comparaison de ceux des deux partis qui met en état de répandre du jour sur les faits, & de trouver la vérité.

Aly-Bey a eu le sort de tous les rebelles. On les excite, parce qu'ils peuvent être utiles; on les soutient, tant qu'ils le sont; on les abandonne, lorsqu'on n'en a plus besoin. Sa mort a précédé de près de deux ans la conclusion de la paix entre la Russie & la Porte, qui gouverne toujours l'Egypte par des Bachas.

Fin des Anecdotes Egyptiennes.



ANECDOTES DE BARBARIE.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de la Barbarie, qui va nous occuper, comprendra la côte ſeptentrionale de l'Afrique, depuis l'Egypte juſqu'à l'Océan. Nous l'embraſſerons toute entiere juſqu'à l'époque où il s'y forma divers Etats ſéparés les uns des autres, lorſque leur indépendance réciproque exigera de les diſtinguer ; & alors nous ferons de chacun un article à part. Nous laiſſerons ſon hiſtoire ancienne, qui eſt fort confuſe, & dont les parties intéreſſantes & connues trouveront, comme nous l'avons dit dans notre préface, leur place naturelle dans les Anecdotes Romaines que nous préparons. Nous com-

mencerons à l'invasion des Vandales, qui donna une nouvelle face à cette partie de l'Afrique. C'est de l'Europe que sont partis les auteurs de cette révolution ; l'ordre de leur marche doit diriger celui des faits. Ils passerent le détroit de Gibraltar, & aborderent au couchant de cette vaste contrée. Nous allons nous y transporter avec eux, & la parcourir en remontant successivement au levant.





GENSERIC Ier,

Roi Vandale en Afrique.

L'EXPÉDITION des Vandales en Afrique, a quelque reſſemblance avec celle des Maures en Eſpagne. Un ſujet révolté donna lieu à l'une & à l'autre. Celle-ci fut l'ouvrage d'un pere offenſé par ſon roi, dans l'endroit le plus ſenſible; celle-là eut pour auteur un homme perſécuté par Aétius. Forcé de ſe défendre, & craignant pour ſes jours, le comte Boniface appella Genſéric; il lui montra, dans les poſſeſſions des Romains en Afrique, une conquête aiſée, & des peuples prêts à ſe ranger ſous ſes loix pour ſe ſouſtraire à l'oppreſſion. Genſeric venoit de ſuccéder à ſon frere Ganderic dans le royaume de Galice; l'ambition de fonder un nouvel empire le détermina. Il paſſa le détroit de Gibraltar avec quatre-vingts mille Vandales ſelon les uns, vingt-quatre mille ſeulement ſelon les autres, & arriva en Afrique dans le mois de Mai. Boniface ſe repentit bientôt de l'avoir attiré. Il avoit trouvé le moyen de ſe juſtifier auprès de l'empereur : il voulut eſſayer de renvoyer Genſeric en Eſpagne;

mais le mal avoit été plus aisé à faire qu'à réparer. Genseric avoit formé des projets, il en voyoit l'exécution facile; il resta en Afrique, la conquit, ou plutôt la ravagea.

[442.]

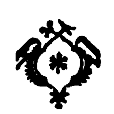
Le fondateur de l'empire des Vandales avoit embrassé l'Arianisme. Il le porta en Afrique, & l'y propagea par des moyens violents, tels qu'en emploient toujours les sectaires lorsqu'ils ont la force en main. Les Orthodoxes l'aigrirent par la noble fermeté qu'ils opposerent à un prince apostat; il les persécuta cruellement, les chassa de leurs temples qu'il donna aux Ariens, & fit brûler leurs livres sacrés. Valérien, respectable par sa dignité, par son âge & par ses vertus, (il avoit quatre-vingts ans, & étoit évêque) voulut s'opposer à ces violences, & se vit dépouiller de sa dignité, de ses biens, & bannir des Etats du Vandale. Tous ceux qui montrerent la même fermeté subirent les mêmes persécutions, & les soutinrent avec la même constance. Les déserts les plus arides & les plus affreux furent le lieu de l'exil de la plûpart. Ces lieux plus faits pour les bêtes farouches que pour les hommes, où les aliments les plus nécessaires, l'eau sur-tout, leur man-

quoient, furent le tombeau d'une multitude infinie de Chrétiens dignes par leurs vertus de la vénération de tous les hommes. Ces vertus irriterent leurs persécuteurs. Les Barbares chargés de les conduire dans leur exil aggravoient leur infortune par les traitements les plus durs : on les faisoit passer par les endroits les moins pratiquables; & quand leurs forces épuisées demandoient un instant de repos pour reprendre haleine, on les forçoit à continuer leur marche à force de coups.

[475.]

La persécution contre les Orthodoxes d'Afrique dura jusqu'au regne de Zénon, qui succéda à Léon dans l'empire d'Orient. Ce prince avoit été forcé, en montant sur le trône, de faire la paix avec Genseric, & de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Afrique. La liaison du Vandale avec Odoacre, roi d'Italie, lui rendant dans la suite cette paix plus nécessaire, il envoya un ambassadeur pour la renouveller : Sévere fut choisi pour cette mission importante. Son intégrité & son désintéressement égaloient son esprit & sa politique; il sçut prendre sur Genseric l'empire que donne souvent la vertu. Il le trouva dans des dispositions favorables, parce que le Vandale vouloit assurer la

couronne à ſon fils Huneric. Sévere, qui plaignoit les maux des Orthodoxes, entreprit de les ſoulager. Il employa à propos le crédit que ſa vertu lui avoit fait obtenir; il ſe diſtingua ſur-tout par la nobleſſe avec laquelle il refuſa les préſents de Genſeric. « Le ſeul que vous pouvez » me faire, lui dit-il avec dignité, le ſeul » que puiſſe accepter un ambaſſadeur Ro» main, c'eſt la liberté de mes compatrio» tes captifs dans vos Etats, depuis que le » ſort de la guerre les a fait tomber en» tre vos mains. » Les princes ſont fréquemment ce que les font ceux qui les entourent; ils reçoivent les impulſions qu'on leur donne; Genſeric en eſt la preuve. La grandeur de Sévere le frappa. Il voulut l'imiter; il lui abandonna ſans rançon tous les Romains qui lui appartenoient, ou à ſa famille, & il lui permit de racheter les autres. Sévere vendit à ſon de trompes ſa vaiſſelle & ſes meubles, & il employa leur produit à payer la rançon de pluſieurs.



HUNERIC.

[477.]

GENSERIC mourut cette année, après un regne de soixante ans; son fils Huneric lui succéda. Ce prince avoit été envoyé autrefois en ôtage à Constantinople; il n'y avoit pas appris à être humain. Il avoit aussi épousé la princesse Eudoxie, fille de l'empereur Valentinien, que son pere avoit emmenée prisonniere de Rome. Il ne respecta pas long-temps ces nœuds, puisqu'il épousa encore la fille de Théodorede, roi des Goths. Cette derniere princesse ne fut pas heureuse. Tout est suspect à un tyran; il imagina qu'elle avoit le dessein de l'empoisonner, & il la renvoya à son pere après lui avoir fait couper le nez.

[479.]

Huneric renouvella les persécutions faites sous le regne précédent. Les Orthodoxes, poursuivis par-tout, furent arrêtés dans tous les pays de sa domination; on en conduisit quatre mille neuf cents soixante-six à Sicca & à Laris, que les actes du concile de Carthage font regarder comme deux villes épiscopales. On les y enferma dans des fosses profondes, où l'infection

étoit le moindre désagrément. Plusieurs y périrent ; mais ceux qui survécurent furent réservés à un exil plus affreux que leur prison ; on les y conduisit avec la même barbarie que les martyrs, leurs prédécesseurs, avoient éprouvée sous le regne de Genseric.

GUNTAMOND.

[484.]

HUNERIC meurt. Les Orthodoxes, qu'il avoit persécutés, ont peut-être brodé quelques circonstances sur sa mort ; il mourut, disent-ils, comme Arius, qui expira dans une latrine publique de Constantinople, où il rendit tous ses intestins. Ils ajoutent seulement que la chair d'Huneric étoit pourrie & rongée de vers, de maniere qu'il ressembloit à un cadavre tombé en putréfaction. Selon quelques autres, il se déchira avec ses dents, &, se détruisant ainsi lui-même, délivra l'Afrique de son tyran. Il ne laissa point son trône à son fils Hilderic, qu'il avoit eu de la princesse Eudoxie. Guntamond, un petit-fils de Genseric qui lui succéda, régna douze ans.

THRASAMOND.

[495.]

GUNTAMOND, après avoir été d'abord persécuteur, finit par réparer le mal qu'il avoit fait; mais il n'eut pas le temps de consolider son ouvrage. Thrasamond, monté sur le trône cette année, s'empressa de détruire ce qu'il avoit fait. Les Orthodoxes, rappellés de leur exil, y furent renvoyés. Sa haine pour eux le porta à vouloir les priver du calme & de la tolérance même après lui; il fit jurer à son successeur de laisser les choses telles qu'il les avoit établies. Hildéric, le fils d'Huneric, étoit son héritier présomptif; il promit tout ce qu'on voulut, pour qu'on ne prît aucune mesure afin de l'exclure du trône.

HILDÉRIC.

[524.]

HILDÉRIC, fils d'une mere Orthodoxe, Orthodoxe lui-même, n'avoit fait un serment à Thrasamond que pour l'enfreindre. Il ne mit pas assez d'art ni de circonspection dans sa conduite; pressé

par ſa mere & par quelques conſeillers plus zélés que prudents, il n'attendit pas le temps convenable pour manifeſter ſes deſſeins. Il devoit prendre des meſures, aſſurer ſon autorité, ſe mettre en état de ne pas craindre les Ariens; il ne fit rien de tout cela. Il publia un manifeſte par lequel il condamnoit, révoquoit & caſſoit tous les édits de ſes prédéceſſeurs en faveur des Ariens. Cette démarche, qui n'avoit pas été préparée, eut un mauvais effet pour Hildéric. Les Ariens ſe révolterent; un prince du ſang, Gilimer, ſe mit à leur tête. On ſçait qu'il le fit deſcendre du trône; mais les hiſtoriens varient ſur les moyens qu'il employa. Les uns diſent que ce fut l'intrigue, les autres que ce fut la force.

GILIMER.

[530.]

CE fut en cette année qu'Hildéric fut détrôné; Gilimer l'enferma avec ſa famille dans une étroite priſon, où il eut le temps de gémir de ſa précipitation, & de reprocher à ſa mere les conſeils qu'elle lui avoit donnés. Gilimer ſe fit couronner à Carthage, & ſignala ſon regne par caſſer tout ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur, & par

par renouveller les persécutions faites contre les Orthodoxes. Les plaintes de ces derniers furent portées à Constantinople. Justinien les écouta ; il envoya même ordre à Gilimer de rendre la couronne à Hildéric, & de remettre les choses sur le pied où elles étoient auparavant. De pareils ordres, donnés à un usurpateur, ont besoin d'être accompagnés d'une armée qui intimide. Justinien avoit alors la guerre avec les Perses. Les triomphes de Bélisaire lui donnoient la fierté & le courage qu'inspirent les victoires ; mais il n'étoit pas encore en état de faire respecter ses ordres par les Vandales : ils n'eurent point d'effet, & la persécution continua.

[533.]

Gilimer s'étoit moqué des ordres de Justinien ; il ne songeoit pas que ce prince pourroit être tenté de faire valoir ses droits contre les usurpations des Vandales, & qu'il trouvoit une occasion favorable en armant contre lui. Un évêque venu d'Afrique avoit été solliciter l'appui de l'empereur ; il lui avoit parlé au nom de Dieu, & lui avoit promis la victoire. Le tableau qu'il lui avoit fait de l'état de l'Afrique, fit voir à Justinien que les circonstances étoient pour lui. Il envoya Bélisaire. Les préparatifs furent faits avant que Gilimer,

occupé de ses plaisirs & des persécutions qu'il faisoit éprouver aux Catholiques, en fût instruit. Bélisaire étoit prêt à débarquer, qu'il n'avoit pris encore aucunes mesures pour se défendre. Ses cruautés l'avoient fait haïr des Ariens eux-mêmes qu'il n'avoit pas ménagés. Il sortit de ce long repos dans lequel il étoit enseveli; il arma. Il confia ses troupes à ses freres Gondimer & Gélamond. Ceux-ci avoient du courage, mais ils avoient à faire à un général dont ils n'avoient pas l'expérience. Ils furent vaincus.

Gilimer, qui n'avoit pas paru au combat, mais qui étoit resté avec le corps de réserve, marcha pour le renouveller. Les premieres troupes Romaines s'enfuirent à son approche; il n'avoit qu'à s'avancer, & elles étoient défaites: mais, au lieu de les poursuivre, il s'arrêta auprès du corps d'un de ses freres qui avoient été tués l'un & l'autre; il s'amusa à verser des larmes inutiles, & à lui rendre les honneurs de la sépulture. Bélisaire profita du temps que lui laissoit la piété imprudente du Vandale, rallia ses troupes, les conduisit devant Gilimer qui ne les attendoit pas, & qui se laissa vaincre avec facilité; il prit la fuite. Carthage tomba entre les mains du vainqueur.

Le palais des rois renfermoit dans son

enceinte une vaste prison, où Gilimer retenoit un grand nombre de prisonniers d'Etat de la plus haute considération. Celui qui avoit le soin de ces cachots, voyant Bélisaire approcher, alla trouver ses prisonniers, qui ignoroient ce qui se passoit & n'attendoient que la mort. « De » quel prix, leur dit-il, racheteriez-vous » votre vie? Cette question est bien intéressante pour des malheureux qui n'espéroient quitter leurs fers qu'avec le jour; tous lui offrirent leur fortune. « Il me suf- » fit, leur repliqua-t-il, de votre protec- » tion. Carthage va changer de maître; » les Romains sont aux portes: ils ouvri- » roient votre prison; je viens les devan- » cer. Sortez. Défendez-moi contre eux, » s'ils veulent me punir d'avoir obéi à » Gilimer. Il étoit mon roi comme le vô- » tre; & j'aurois été la victime de ses fu- » reurs, si j'avois refusé d'en être le mi- » nistre. »

[534.]

Gilimer sembloit né pour faire toujours des fautes. Il avoit appellé son frere Tzazon à son secours; il avoit levé de nouvelles troupes; il menaçoit Bélisaire de l'assiéger dans Carthage. Le général Romain sortit de la ville, & vint le combattre. La victoire ne cessa pas de le suivre.

Il défit son ennemi, qui eût pu encore réparer son désastre, & vaincre lui-même en fondant sur les Romains occupés à piller son camp. Bélisaire, qui n'avoit pu mettre un frein à l'avidité de ses soldats, passa la nuit entiere sans se reposer, tremblant à chaque instant de voir revenir son ennemi, & ne put parvenir à mettre de l'ordre que le lendemain. Mais Gilimer avoit pris la fuite, & s'étoit réfugié à Midene, où il s'étoit renfermé. Bélisaire l'y fit assiéger par Pharas. Ce général, après avoir en vain tenté de forcer cette place, se détermina à la prendre par famine; elle se fit bientôt sentir dans Midene. Pharas, instruit de la situation des assiégés, écrivit à Gilimer pour le presser de se rendre. Le Vandale lui répondit qu'il ne vouloit de lui qu'un pain, une éponge & un luth. Cette réponse singuliere frappa le Romain; le messager la lui expliqua ainsi: « Depuis son arrivée à Midene, Gilimer n'a pas goûté de pain, » il désireroit en manger un morceau » avant de mourir. Il lui est survenu une » tumeur sur l'œil; l'éponge lui seroit » nécessaire pour l'essuyer & la guérir. » Quant au luth, il en joue supérieurement; & il voudroit s'en accompagner » en chantant des vers qu'il a composés » sur ses malheurs. »

Pharas lui envoya ce qu'il demandoit.

Ce siege dura trois mois. La constance de Gilimer ne s'étoit point démentie; un événement singulier l'attendrit, & lui fit prendre le parti de se rendre.

Une femme venoit de faire cuire un petit pain sous la cendre; deux enfants, dont l'un étoit neveu de Gilimer, s'empresserent de l'en tirer. Le petit prince, plus affamé & plus prompt que l'autre, s'en saisit, & le porta à la bouche tout brûlant & tout couvert de cendres. L'autre lui sauta au visage, & lui donna plusieurs coups pour le lui faire abandonner. Ce spectacle le fit rentrer en lui-même: « C'est pour moi qu'on souffre, s'écria-» t-il, & c'est moi seul qui dois souffrir. » Il se rendit. Bélisaire le conduisit à Constantinople. Il parut devant l'empereur chagé de chaînes d'or. On varie beaucoup sur sa conduite dans sa disgrace; c'est ainsi que l'a peint Procope. « Il paroissoit avec » une robe d'écarlate dans la pompe du » triomphe, accompagné de ses parents, » & de ceux d'entre les Vandales qui » étoient les plus considérables par leur » noblesse, par leur taille & par leur bon-» ne mine. Quand le prince captif entra » dans le cirque, & qu'il vit l'empereur » assis sur un trône fort élevé, il sentit en-» core plus qu'auparavant la grandeur de

» sa disgrace; &, sans verser une larme, » sans jetter un soupir, il eut toujours dans » la bouche cette belle parole, qu'il n'y a » rien dans le monde que vanités. Quand » il fut arrivé devant le trône, on l'obligea » de quitter sa robe de pourpre, & de se » prosterner devant l'empereur. » On donna à Gilimer des terres dans la Galatie; mais il n'y survécut pas long-temps à l'événement qui l'avoit fait descendre du trône, & qui mit fin à l'empire des Vandales en Afrique.

[536.]

La domination des empereurs Grecs en Afrique ne fut pas long-temps sans être troublée. L'Arianisme avoit reçu un coup mortel dont il étoit difficile qu'il se relevât. Les Catholiques triompherent; mais ils avoient d'autres ennemis. Les Maures idolâtres, naturels de l'Afrique, opprimés par les Vandales qui l'étoient à leur tour, crurent voir une circonstance favorable pour sortir de leur abaissement; ils se révolterent, & forcerent l'empereur à envoyer un nouveau général pour les soumettre. Salomon parvint à les ramener à la soumission.

[538.]

Salomon avoit plutôt assoupi les haines

qu'il ne les avoit éteintes : ſa modération auroit pu conſolider cet ouvrage avec le temps ; mais les préfets Grecs ne l'imiterent pas. Ils ſe conduiſirent dans ces pays, ainſi que ces eſclaves titrés, qui regardent les places qui les éloignent de la cour comme des exils, & qui font paſſer leur humeur ſur le peuple qu'ils gouvernent ; ils le pillent pour ſe mettre en état de reparoître avec plus de luxe à la cour de leurs maîtres. Les Maures vexés ſe révolterent encore ; leur mouvement fut prompt & rapide. En prenant les armes, ils marcherent au palais de Salomon, & l'aſſaſſinerent. Il fut remplacé par Ariobonde, que l'empereur y envoya avec le titre de proconſul. On croyoit peut-être le faire reſpecter davantage. Un des capitaines de Salomon le maſſacra, & fut puni lui-même par un aſſaſſinat qui mît fin aux révoltes. Les Maures reſterent ſoumis ; toute cette partie de l'Afrique jouit d'une ſorte de tranquillité pendant plus de cent ans. On ne voit aucun événement qui mérite d'être cité ; mais, pendant cet intervalle, il ſe formoit à l'orient une puiſſance qui devoit dépouiller les Grecs, & faire paſſer l'Afrique ſous de nouvelles loix.

[644.]

Cette année eſt l'époque de l'invaſion

des Arabes en Afrique. Le second Calife Omar, en succédant au prophete, voulut en soutenir la gloire. Les victoires & les conquêtes étoient regardées par ces peuples barbares comme le seul moyen qui y conduit. L'enthousiasme religieux qui les portoit à étendre & à porter leur culte partout, faisoit des guerriers de ces brigands. Omar voulut conquérir l'Afrique. Amru, son général, en prit le chemin à la tête d'une puissante armée. Il ne s'étendit gueres au-delà de l'Egypte (*); mais il détacha un de ses lieutenants : c'étoit un Arabe appellé Okkuba, qui s'avança avec vingt-quatre mille hommes dans les contrées occidentales. Il trouva des peuples qui lui faciliterent des conquêtes rapides. Les Catholiques & les Ariens se tenoient dans une mutuelle défiance : les derniers, abaissés par les premiers, payoient, en l'éprouvant eux-mêmes à leur tour, l'oppression dont ils s'étoient rendu coupables envers les vaincus; mais, en gémissant sous le joug, ils forçoient leurs vainqueurs à se tenir sur leurs gardes. Les Africains naturels détestoient également les uns & les autres; ils se souve-

(*) Nous avons rendu compte de cette expédition dans les *Anecdotes Egyptiennes*. Voyez p. 141, *Egypte moderne*, année 639. depuis J. C. & suiv.

noient de la tyrannie des Ariens, & ils n'avoient pas lieu d'être plus contents des Grecs, dont les préfets ne ſongeoient qu'à s'enrichir. Perſuadés qu'ils n'avoient fait que changer de tyrans, l'eſpérance d'une domination plus douce, celle de recouvrer un jour leur liberté, les déterminerent à ſeconder les Arabes. Ils voyoient en eux des guerriers propres à les délivrer de leurs maîtres, & dont ils ſe flattoient, après s'en être ſervi pour détruire les Grecs, de pouvoir parvenir à ſe défaire enſuite. Telle étoit la ſituation de l'Afrique Romaine. Les circonſtances ne pouvoient être plus favorables aux Arabes. Okkuba eut des ſuccès. Tout le pays qui eſt entre Barca & Zaweilah reçut ſa loi; il en ſoumit les habitants à un tribut, & ils payoient au Calife ce qu'ils payoient aux empereurs Grecs; ce tribut fut même augmenté de ce que retiroient les préfets Grecs, de ſorte que le peuple ne fut pas moins foulé.

[645.]

Dans le cours de ſes conquêtes, Okkuba ne s'appliqua pas uniquement à détruire, comme n'ont fait que trop ſouvent ces fléaux de la terre, qui ne laiſſe pas de les appeller des héros; il fonda, ſelon beaucoup d'écrivains, la ville de Kairwan ou de Caïrovan, à environ trente

milles de Tunis, dans le lieu même où avoit été l'ancienne Cyrene, dont les ruines furent employées en partie à la construction de la nouvelle ville. Ce lieu étoit alors un désert sablonneux, où se trouvoient quelques forêts habitées par des bêtes sauvages, & où les mécontents, qui étoient toujours en grand nombre dans les contrées voisines, venoient chercher un asyle pour se dérober aux supplices qu'ils avoient mérités par leurs révoltes & leuts brigandages. Il pouvoit assurément choisir un autre emplacement pour bâtir une ville dont le nom, dérivé du mot *kahira*, qui signifie *victoire*, annonçoit dans son fondateur le projet d'éterniser la gloire que lui avoient acquise ses conquêtes; il ne choisit celui-ci, selon quelques historiens, que pour y renfermer les trésors qu'il avoit amassés. Mais pourquoi préférer une plaine ouverte de tous côtés, abordable par conséquent par-tout, & où la nature n'offroit à l'art aucun secours pour faciliter les moyens de la fortifier? Les traditions Arabes, qui sont quelquefois plaisantes & singulieres, en donnent cette raison. Okkuba voulut imiter Mahomet, qui, étant en marche pour se rendre à Damas de Syrie, frappé des beautés de sa situation, de ses édifices, de ses jardins, retourna tout-à-coup sur ses pas, & ne voulut pas entrer dans un si

beau lieu. « C'eſt un paradis, s'écrioit-il ; » ſes délices me feroient oublier celui qui » m'attend dans l'autre vie, & je crain» drois de le perdre, en jouiſſant de ce» lui-ci ſur la terre. » Quoi qu'il en ſoit, Okkuba put n'avoir pas d'autre but que celui de vaincre les obſtacles. Sa ville ſubſiſte encore ; il y bâtit une moſquée ſuperbe, ſoutenue par des colonnes de granit. S'il faut en croire les habitants de Caïrovan, il n'y en a pas moins de cinq cents ; les Chrétiens, auxquels il n'eſt pas permis d'entrer dans les moſquées, ſont obligés de s'en rapporter à ce qu'on leur dit à cet égard. Ce fut un grand ſujet de regret pour le docteur Shaw, que ſa curioſité ne porta cependant pas à riſquer de ſe faire empaler pour la ſatisfaire. Perſuadé que le fondateur de ce temple employa les matériaux qu'offroit les ruines de Cyrene, il penſe que quelques-unes des pierres de cet édifice contiennent des inſcriptions ; mais il n'a pu s'en aſſurer. Les Mahométants ne liſent pas ; & les caracteres gravés, aux yeux de ces peuples dévots & ignorants, peuvent paſſer pour des ornements d'une nature particuliere. La religion a rendu le lieu ſacré aux yeux des Africains ; les rois de Tunis ont voulu y être enterrés. L'opinion générale eſt que le prophete affectionne plus que les autres les ames des

corps qui y repoſent, & qu'il les conduit tout droit en paradis. Les grands & les riches n'épargnent rien pour y avoir des ſépultures; l'orgueil de mêler leurs cendres à celles de leurs maîtres y a peut-être autant de part que leur dévotion. Au reſte, cette ville eſt regardée comme une ville ſainte. On voit des Muſulmans ſe déchauſſer avant d'y entrer; ils ne veulent en fouler la terre qu'avec les pieds nus. L'uſage de leur chauſſure leur ſemble un manque de reſpect. La ſuperſtition a enrichi Caïrovan par une multitude de fondations qu'elle s'empreſſe d'y entretenir. Telle eſt aujourd'hui cette ville fondée par un conquérant. Nous ſuivons à l'égard de ſa fondation l'opinion la plus générale, car il y a des écrivains qui diſent que la ville d'Okkuba fut détruite par ordre du Calife Moavie, & reconſtruite enſuite par ſes lieutenants.

Okkuba ne ſe borna pas à conquérir pour le Sultan; il voulut conquérir auſſi pour Mahomet. A peine ſe vit-il aſſuré dans les pays ſoumis, qu'il fit prêcher l'Alcoran; ſes troupes furent ſes apôtres. On les vit annoncer le prophete le poignard à la main, & commander la croyance à des peuples groſſiers, dont pluſieurs, n'ayant aucun culte, ſe ſoumirent facilement à celui qu'on leur impoſoit ſous peine de la mort.

Le guerrier religieux employa pour affermir les nouveaux Musulmans dans leur foi, les mêmes moyens qu'il avoit employés pour la leur faire embrasser. Il publia une loi qui condamnoit aux supplices les plus affreux ceux qui l'abandonneroient. Il établit le Mahométisme par la crainte, il l'y affermit de la même maniere.

[688.]

Okkuba fut remplacé dans le gouvernement d'Afrique par Hassan, qui se conduisit d'après les mêmes principes, & soumit à ses armes toute la Barbarie, depuis Barca jusqu'à la côte de l'Océan occidental. C'en fut fait alors de la puissance des Romains & des Grecs dans cette vaste contrée; ils fuirent en Italie & en Espagne, où ils ne trouverent pas un asyle aussi tranquille qu'ils l'avoient espéré : les conquérants les y poursuivirent.

Dans ce temps, les naturels de la Barbarie, qui commençoient à sentir qu'ils n'avoient fait que changer d'oppresseurs, tenterent un effort pour recouvrer leur liberté. L'histoire prétend qu'une femme les encouragea dans cet effort, & les seconda de ses conseils & de son bras; elle se nommoit Damia. Elle se mit à leur tête, & marcha contre les tyrans : elle les repoussa jusqu'à Barca, reprit les places qu'ils

avoient conquiſes, & entra triomphante dans Carthage. Cette révolution ſinguliere dans toutes ſes circonſtances, & conduite par une femme, fut exécutée avec une rapidité dont l'hiſtoire offre peu d'exemples; mais elle ne ſe ſoutint pas. Une autre révolution auſſi rapide rétablit la puiſſance des Arabes. Des ſecours puiſſants, venus de l'Orient, remirent Haſſan en état de reprendre ſes avantages; & Damia, vaincue & tuée, n'eut que la gloire d'avoir tenté de rétablir la liberté ſans pouvoir la maintenir.

[712.]

Un nouveau guerrier ſuccéda à Haſſan; ce fut Mouſa, célebre dans l'hiſtoire de cette partie du monde, & qui eut part au grand événement qui mit l'Eſpagne ſous la domination des Arabes. Le différend ſurvenu entre Rodrigue & le comte Julien, les ſuites funeſtes pour le prince & pour ſes Etats, feront éternellement une leçon pour les rois qui voudront tout ſacrifier à leurs paſſions. Rodrigue périt ſans qu'on pût retrouver ſon corps; & Mariana ſeul dit que, deux cents ans après, on trouva dans une égliſe de Viſan, en Portugal, cette épitaphe: *Ici repoſe Rodrigue, dernier roi des Goths.*

Le ſort du comte Julien ne fera pas une

moins grande leçon pour les ſujets traîtres qui peuvent avoir à ſe plaindre de leurs rois, mais qui n'ont pas le droit de les punir. S'il faut en croire les hiſtoriens Arabes, il vit ſon fils précipité du haut d'une tour de Ceuta, ſa femme lapidée; & lui-même, dépouillé de ſes biens & chargé de fers, finit miſérablement ſes jours dans un cachot. Sort terrible! qui prouve cette vérité triviale, mais qu'on ne ſçauroit trop répéter, que ceux qui profitent des trahiſons, ſont les premiers à déteſter les traîtres & à les punir.

Tharec, chargé de l'expédition d'Eſpagne par Mouſa, eut des ſuccès qui exciterent la jalouſie du gouverneur de l'Afrique, & qui l'engagerent à venir lui-même ravir à ſon lieutenant la gloire dont il s'étoit couvert. Cette jalouſie le rendit injuſte. Tharec cependant ſçut en détourner les effets, parce qu'il s'étoit attiré la confiance des troupes qui l'avoient ſuivi dans ſon expédition, & qui, ayant vaincu ſous lui, reconnoiſſoient lui devoir les richeſſes dont elles s'étoient emparées par le pillage.

[718.]

Les injuſtices de Mouſa furent punies ſous le treizieme Calife. Soliman cette année le rappella d'Eſpagne, ainſi que Tharec.

Celui-ci ne manqua pas de porter ſes plaintes au Calife ; il lui dénonça ſon ſupérieur comme un homme qui s'étoit approprié les richeſſes des Chrétiens qui revenoient au tréſor du ſucceſſeur de Mahomet. C'étoit intéreſſer le prince dans la querelle ; il eut la ſatisfaction de voir Mouſa condamné à une amende de deux millions de drachmes. Mouſa étoit avare ; le chagrin de débourſer une pareille ſomme le rendit malade, & cauſa ſa mort. Son châtiment ne priva pas ſes trois fils des emplois qu'il leur avoit confiés auparavant. Abdalazzis gouvernoit l'Eſpagne ; & Abdolmalek & Abdallah, l'un Ceuta & Tanger, & l'autre le reſte de l'Afrique.

[750.]

Les Califes continuoient de commander en Afrique : elle étoit gouvernée par des Emirs qui recevoient d'eux leur pouvoir ; mais ils devoient s'attendre à voir un jour les Emirs éloignés finir par s'établir dans leurs gouvernements, ou des ambitieux ſe rendre dans ces contrées pour s'y former des ſouverainetés indépendantes. L'hiſtoire ſe contente d'indiquer ces révolutions, ſans entrer dans les détails intermédiaires qui les préparent. Ces contrées barbares, habitées par des barbares, & gouvernées par des hommes qui ne l'étoient

toient pas moins, ſont couvertes pendant long-temps de l'obſcurité la plus profonde. Les événements qui ſe paſſoient dans l'Orient, ceux de l'Eſpagne, ſont les ſeuls qui aient été recueillis avec ſoin. Les Califes entretenoient auprès d'eux des ſçavants. Les Arabes établis en Eſpagne cultivoient les ſciences; elles étoient ignorées dans l'Afrique; auſſi les faits qui s'y ſont paſſés, n'ont-ils été recueillis qu'avec beaucoup de négligence; on ne les ſaiſiſſoit qu'autant qu'ils avoient des liaiſons avec ceux qui intéreſſoient l'Eſpagne ou l'Orient.

[780.]

Deux Arabes de la race d'Ali, perſécutés par les Abbaſſides, quitterent dans ce temps l'Arabie, pour venir chercher un aſyle dans l'Afrique occidentale. Edris & Soliman (c'étoient leurs noms) y vécurent d'abord en ſimples particuliers. Des connoiſſances ſupérieures à celles des peuples auprès deſquels ils étoient venus s'établir, les y firent reſpecter. Edris eut un fils qui eſt regardé généralement comme le fondateur de la ville & du royaume de Fez. Tout ce qu'on ſçait de cet Etat naiſſant, & ſans doute médiocre, c'eſt que ſes deſcendants le conſerverent juſques vers le milieu du ſiécle ſuivant.

[800.]

Les conquêtes des Califes s'étendoient trop loin pour qu'ils pussent veiller sur toutes ; les troubles sans cesse renaissants qu'ils voyoient autour d'eux, en attirant leur attention, ne leur permettoient pas de songer à ce qui se passoit en Afrique. Le gouverneur de Caïrovan profita de la foiblesse de ses maîtres pour se rendre indépendant. Il connoissoit les peuples qu'il avoit sous ses loix ; il avoit sçu s'en faire aimer ; il avoit employé ce moyen pour faciliter & assurer son usurpation. Ibrahim Ebn-Aglab se fit proclamer Calife, & fonda une dynastie à laquelle il donna son nom. Les Abbassides ne furent pas en état de détruire ce nouvel empire démembré des pays de leur domination.

[820.]

Les successeurs d'Aglab ne marcherent pas sur ses traces. Il avoit senti le besoin de faire aimer son joug ; son fils Ibrahim ne crut pas qu'il fût si nécessaire de ménager ses peuples. Son regne, qui dura douze ans, fut inquiet ; & le fils de celui-ci, croyant parvenir à affermir sa puissance par la sévérité, se fit haïr. Ses sujets révoltés l'attaquerent dans son palais, & le massacrerent. Abou-Mahomet lui succéda.

L'exemple de ſon prédéceſſeur l'engagea à gouverner le Caïrovan avec modération. Cela n'empêcha pas les troubles ; il en vit naître pluſieurs qu'il parvint à réprimer. Ils lui firent connoître l'inquiétude du peuple ; &, pour n'avoir pas à le craindre, il ſongea à l'occuper. Il ſe ligua avec les Sarraſins d'Eſpagne pour faire des conquêtes. La Sicile lui en offrit une. Un traître, nommé Eupheme, étoit en marché pour la lui livrer ; il ſaiſit cette occaſion pour armer les mécontents qui étoient en grand nombre dans ſes Etats, & pour les conduire en Europe, où leur courage, qui pouvoit lui être funeſte dans le Caïrovan, lui fut utile. Ses conquêtes n'appartiennent pas à l'hiſtoire de l'Afrique. Mahomet, maître de la Sicile, y établit un prince de ſa famille qui prit le titre de Roi de cette iſle : elle reſta pendant près de deux ſiécles ſous la puiſſance des Sarraſins.

[875.]

Cinq Califes avoient ſuccédé à Mahomet, mort en 838. Dés regnes courts & aſſez paiſibles n'offrent rien à la curioſité. Abouichag Ibrahim monte cette année ſur le trône. Il ſe ſignala par la conquête des deux ſeules places que les Grecs conſervoient encore dans la Sicile, Syracuſe & Taormine. Il quitta la ville de Caïrovan,

& alla transporter le siege de son empire à Tunis, où il fit bâtir un palais superbe.

[908.]

Le fils & le petit-fils d'Abouichag ne régnerent, le premier qu'un an, & le second six ; tous deux furent massacrés par leurs sujets, qui avoient à leur tête Abdallah, seigneur Arabe, qui les fit descendre du trône pour y monter. On prétend que le dernier de ces princes, en recevant le coup mortel, l'apperçut au milieu des vainqueurs, & lui reprocha sa révolte. « Tu meurs, répliqua Abdallah, & tes plaintes & tes » reproches n'excitent que ma pitié. Songe » qu'Aglab dont tu descends est arrivé au » trône par les mêmes degrés qui m'y con» duisent aujourd'hui ; il fut un rebelle » heureux ; son courage fit ses droits ; ce » fer fera les miens, & ta mort les assure. »

Abdallah n'eut plus qu'à combattre Ibrahim, le dernier prince du sang des Aglabites, qui, après la mort de son frere, se renferma dans Caïrovan, où il se défendit pendant quelque temps ; mais ce prince malheureux fut encore vaincu, & perdit la vie.

Abdallah ne se voyoit plus de concurrent, lorsqu'il s'en éleva un dont il ne s'étoit pas défié ; c'étoit Obeidallah. On ignore son origine ; on varie du moins sur celle qu'on lui attribue : les uns le disent des-

cendu de la tribu de Ketama, établie dans les montagnes de Fez; les autres assurent qu'il étoit parti de l'Orient pour s'établir en Afrique, où il vécut long-temps inconnu. Témoin des troubles qu'excitoit Abdallah, il résolut d'y prendre part. Il se forma un parti qui agit quelque temps de concert avec celui du rebelle. Dès qu'il vit les Aglabites détruits, il songea à profiter lui-même d'une révolution à laquelle il avoit contribué. Abdallah n'avoit pas plus de droits que lui au trône de Caïrovan; il ne voulut pas avoir risqué sa vie pour donner une couronne à ce rebelle. Après avoir armé pour le favoriser, il arma pour le dépouiller; & il eut l'art de persuader à la multitude, qu'il combattoit pour le punir d'avoir trahi ses maîtres. Il le dénonça comme un usurpateur, & ne craignit pas en même temps de prendre lui-même le titre de Calife. Ses armes furent heureuses; & Abdallah, qui tomba entre ses mains & qu'il fit mourir, lui abandonna les fruits de son crime.

[909.]

Obéidallah prit cette année, la seconde de son regne, le titre de *Mohdi* ou *Almohadi*, *directeur des fideles*. Les Mahométans zélés croient que ce titre fastueux n'appartient qu'au douzieme Iman qui doit pa-

roître à la fin du monde, pour rassembler les Musulmans, & ramener toute la terre à leur croyance. Ce surnom, consacré par la superstition, rendit Obéidallah plus respectable à ses sujets; il en profita pour s'attacher ses troupes & les augmenter. Il déclara qu'il ne vouloit plus armer que pour porter l'Alcoran aux peuples qui ne le connoissoient pas encore; c'étoit dire qu'il feroit les fonctions du douzieme Iman; & la plûpart de ses sujets en état de porter les armes s'empressoient de se ranger sous ses drapeaux, pour partager avec lui les honneurs de ce qu'ils appelloient son apostolat. Le soin de convertir la terre étoit celui qui embarrassoit le moins Mahadi; ses soldats, malgré leur zele, s'en inquiétoient aussi peu, pourvu qu'il les menât au pillage. Son premier voyage fut en Sicile, où il reçut en personne le serment de fidélité, & où il fit mourir le prince de Sejelmessa, qui avoit refusé de le reconnoître.

[911.]

Il semble que le titre de directeur des fideles imposoit à Obéidallah des devoirs pénibles, & qu'il ne vouloit pas remplir; il le quitta dès l'année suivante pour prendre celui de commandeur des fideles. Il fit plus: l'histoire, qui ne nous a pas conservé son origine, qui est sans doute obs-

cure, puiſqu'elle n'en parle point, nous apprend qu'il imagina de ſe faire deſcendre de Mahomet par Ali & par Fatime. Il ne lui fut pas difficile ſans doute de ſe faire une généalogie; il ne le lui fut pas davantage de la faire recevoir : il avoit l'autorité en main, & la force qui la fait valoir. Quoi qu'il en ſoit, il donna le nom de Fatimite à la dynaſtie qu'il fonda, & qui a duré plus de deux ſiécles & demi. Cette même année il jetta les fondements d'une ville qu'il appella, de ſon nom, Mahadie, & dans laquelle il établit dans la ſuite ſa réſidence.

[933.]

Obéidallah, ou Mahadi, premier Calife Fatimite, mourut cette année à Mahadie, après un regne de vingt-quatre ans, & plus paiſible que n'auroit dû l'eſpérer un uſurpateur. Son fils Abulkaſem-Mahomet, ſurnommé Kayem, fut proclamé Calife à Mahadie, le jour même de la mort de ſon pere. Selon quelques hiſtoriens, il la cacha à ſes ſujets par des raiſons qu'on ne fait pas connoître, & qui auroient mérité cependant d'être connues. Les habitants de la Sicile apprirent qu'ils avoient changé de maître, lorſqu'il y avoit déja ſix mois qu'ils payoient les impôts à un nouveau ſouverain. Al-Kayem s'étoit ſignalé ſous le regne

de son pere ; on l'avoit vu à la tête de cent mille hommes battre les troupes du Calife de Bagdad en Egypte, dévaster une partie de cette riche contrée, & finir par l'abandonner après avoir été défait.

[945.]

Le regne d'Al-Kayem fut d'abord tranquille ; la fin en fut troublée par une révolte. Il avoit pris plaisir à élever un sujet né dans le rang le plus obscur. Yézid, (c'étoit son nom) parvenu à la dignité de chancelier, à des richesses considérables, & au plus grand crédit, se servit contre son maître des bienfaits qu'il en avoit reçus ; il forma un parti, & arma. Il avoit agi avec tant de circonspection, que le Calife qu'il trahissoit n'apprit qu'il devoit s'en défier qu'au moment où il n'étoit plus temps de songer à se défendre. Mahadie étoit environnée & remplie de rebelles ; ses jours étoient menacés ; quelques sujets fideles, qui voyoient l'impossibilité de résister, l'exhorterent à la fuite, & la lui faciliterent. Al-Kayem, sorti de là ville, ramassa quelques troupes, & essaya de s'opposer à Yézid, qui venoit de s'emparer des villes de Caïrovan, de Rakkada & de Tunis ; il fut vaincu, & forcé de se réfugier dans le château de Mahadie, où il avoit des intelligences, & qu'il avoit fortifié. Il y fut assiégé par le

rebelle, & s'y défendit pendant ſept mois entiers. Enfin les proviſions qu'il y avoit amaſſées s'épuiſerent ; il ſe vit réduit à la derniere extrémité, & il n'avoit plus d'autre parti à prendre, que celui de ſe rendre, lorſque la mort vint mettre fin à ſes peines. Son fils Almanſur, qui étoit avec lui, fit cacher ce funeſte événement qui pouvoit augmenter l'orgueil des rebelles ; il ſortit déguiſé du château, traverſa le camp ennemi ſans être reconnu, ſe préſenta dans tous les lieux où il pouvoit trouver des ſujets ſoumis. Ils ne purent voir le fils de leur ſouverain réduit à leur demander leur appui, ſans s'attendrir ; il eut bientôt formé une armée, & la même année il entra en campagne. Les rebelles attaqués ſous les murs de Mahadie, ne purent réſiſter à ſes efforts. Yézid rallia ſon monde, & préſenta une ſeconde fois la bataille à Almanſur, qui le vainquit encore. Il ſe retira dans la fortereſſe de Cottoma, où il fut aſſiégé à ſon tour, & preſſé avec tant de vivacité, que ſes ſoldats l'abandonnerent pour capituler avec Almanſur. Yézid s'attendoit au ſupplice réſervé aux traîtres ; il ſe flatta de l'éviter en eſſayant de fuir de la fortereſſe, comme Almanſur avoit quitté celle de Mahadie. Il eſpéra d'être auſſi heureux, & il le fut en partie. Il traverſa le camp ; & il ſe ſeroit dérobé à toutes les pourſuites ſi la for-

tereſſe avoit tenu quelques heures de plus ; mais les ſoldats en avoient ouvert les portes. Almanſur, en faiſant chercher Yézid, apprit ſon évaſion, & envoya après lui ; ſes troupes le rencontrerent ; mais, réſolu de ne pas tomber entre les mains du prince, il chercha à ſe faire donner la mort en ſe défendant : il la reçut ; & Almanſur qui vit que la victime qu'il vouloit dévouer aux mânes de ſon pere lui étoit échappée, ſe vengea ſeulement ſur ſon corps ; il le fit écorcher, & expoſa à la vue de tout le monde ſa peau remplie de foin. Dès qu'il fut délivré de ce rebelle, il envoya des couriers dans toutes les parties de ſes Etats, pour leur annoncer la mort de ſon pere, ſon avénement au trône & ſa victoire.

[952.]

Almanſur mourut cette année. Les Mahométans vantent ſa grandeur d'ame & ſon éloquence. Il parloit ſouvent en public ; & dans les moſquées il ſe faiſoit un plaiſir de prendre la place de l'Iman, & d'expliquer l'Alcoran aux pieux Muſulmans. Son fils Al-Moezz-Lédini'llah, lui ſuccéda.

[972.]

A'-Moezz avoit depuis long-temps en vue la conquête de l'Egypte : ſes prédé-

cesseurs l'avoient tentée avant lui, mais sans succès. Il sçavoit comment toutes ces expéditions avoient été entreprises & conduites, & il étudia les fautes qu'on avoit faites, pour ne pas les faire lui-même. Ses mesures furent si bien prises, qu'il enleva cette fertile contrée aux Califes Abassides; il y transporta lui-même sa dynastie, & mit fin ainsi à l'empire de Caïrovan (*).

La translation du siége des Califes Fatimites en Egypte, eut le même effet pour leurs Etats d'Afrique, que celle du siége de l'empire à Constantinople eut pour l'empire Romain. L'éloignement d'Al-Moezz affoiblit sa puissance; les gouverneurs qu'il laissa dans ces contrées l'y firent décheoir par leur avarice & par leur ambition. Il sacrifia son ancien empire à ses nouvelles acquisitions. Pendant le cours de son regne, il s'étoit absenté plusieurs fois de ses Etats. Yusef-

(*) On a vu, dans les *Anecdotes Egyptiennes*, la suite de l'histoire du regne d'Al-Moez-Ledini'llah, & de ses successeurs. (*Voyez* page 150, ann. 968.) Nous avons, comme nous l'avons dit, placé autant qu'il étoit possible, les faits dans les lieux où ils se sont passés. La translation du siége de l'empire des Califes Fatimites en Egypte, se lie à l'histoire de ce pays qu'elle continue, & dans lequel elle aura de nouvelles scènes; elle ne laisse point de vuide dans celle de Barbarie, où de nouveaux Etats se forment des débris de celui des Califes.

Benzeiri gouvernoit alors l'Afrique en son nom : c'étoit un officier sage & expérimenté, qui conserva fidellement le dépôt qu'on lui avoit confié ; mais ce gouverneur modéré prit enfin de l'ambition. Il ne voulut pas s'emparer d'aucune ville de son maître, il imagina d'en bâtir une nouvelle. Il construisit Arschi ; il la peupla avec choix. Il semble qu'il agit toujours de concert avec le Calife, puisque ce dernier lui donna des architectes pour conduire les travaux de sa nouvelle ville. Moezz fit plus ; il donna l'investiture de l'Afrique & de la Sicile à Aboul-Youfouf, fils de Zeiri, qui fonda ainsi une nouvelle dynastie qui prit le nom de Zeiride, de celui de son pere, & qui a régné deux siécles ; ce sont les Zeirides qui furent les premiers fondateurs du royaume d'Alger.

[1020.]

L'éloignement des Califes Fatimites causa beaucoup de révolutions dans cette partie de l'Afrique ; on vit se former un nouveau royaume en Mauritanie. Des Arabes, les Morabetins, que les Espagnols ont appellés ensuite Marabouts & Almoravides, établis vers le désert de Saara, où ils menoient une vie errante & sauvage, en furent les fondateurs. L'un d'eux, nommé Giouhar, né avec plus d'inquiétude que les autres,

ſe laſſa de ſa vie vagabonde, & voyagea dans la Barbarie. Les mœurs nouvelles qui frapperent ſes yeux, le luxe & la molleſſe des villes attirerent ſon attention; il connut les diſtinctions introduites dans les pays policés; il voulut les porter dans ſa patrie, & en jouir parmi ſes concitoyens. Il avoit embraſſé la loi Mahométane; les docteurs qui l'avoient inſtruit s'étoient empreſſés de lui procurer de l'aiſance; en cauſant avec eux, il leur parla de ſes compatriotes, & leur fit entrevoir de la facilité à les inſtruire, s'ils vouloient venir leur prêcher l'Alcoran. Il ne trouva que le ſeul Abdallah qui eut aſſez de zele pour entreprendre ce voyage. Giouhar lui ſervit de guide. Ce ne fut pas ſans peine qu'ils parvinrent à raſſembler ces peuples errants; ils réuſſirent enfin à leur faire embraſſer le Mahométiſme, & à les réunir; Giouhar y mit tout ſon zele, & acheva le grand ouvrage qu'il avoit entrepris.

ROIS ALMORAVIDES.

[1050.]

IL s'agiſſoit de donner un chef aux nouveaux Muſulmans de cette contrée; Giouhar trouva des difficultés à ſe faire donner ce titre. Un Arabe conſidéré avoit

des prétentions qu'il lui étoit impossible de détruire ; il imagina de se joindre à lui, dans l'espoir de partager l'autorité. Il fit donc élire Aboubekre, qui prit le titre d'*Emir-el-Mouslimin*, Prince des Croyants. Giouhar ne trouva pas autant de docilité qu'il l'avoit espéré dans le chef qu'il avoit fait. Aboubekre avoit des talents, & son élévation lui permit d'en faire usage. Il ne ménagea pas celui qui en avoit été l'instrument, & qui lui étoit devenu inutile ; il irrita Giouhar ; & cet homme, venu d'abord pour donner une religion à des peuples grossiers qu'il vouloit gouverner, songea à se défaire d'Aboubekre, qui le prévint en le faisant assassiner lui-même.

Abdallah, pendant que tout cela se passoit, avoit été dans une contrée voisine où son zele l'avoit appellé. Il réunit d'autres Arabes qu'il voulut conduire à Sur. Les Africains qui habitent cette contrée attaquerent son monde, & le massacrerent avec lui. Aboubekre en fut instruit ; il crut devoir venger Abdallah, par reconnoissance de ce qu'il avoit fait en faveur des Marabetins ; les richesses de Sur étoient encore un appât qui entrerent pour beaucoup dans la résolution qu'il prit à ce sujet. Il alla saccager le pays dont il remporta un butin considérable. Il fut le chef de la dynastie des Marabouts ou des Almoravides. Ses succès

l'engagerent à porter plus loin ses armes. Il diminua beaucoup la puissance des Arabes. En se présentant dans les pays qu'ils gouvernoient, il annonçoit aux peuples qu'il venoit les délivrer de l'oppression : ceux-ci, séduits par cette assurance, couroient en foule se ranger sous ses drapeaux ; & ses armées, au lieu de se détruire, sembloient s'augmenter en marchant. Les Califes, occupés ailleurs, ne pouvoient point opposer de digues au fléau qui venoit se répandre sur leurs Etats d'Afrique ; il démembra leur empire, & en fonda un nouveau.

[1070.]

Yousouf ou Joseph, sous qui se rangerent après la mort d'Aboubekre toutes les tribus qui lui avoient été soumises, poussa plus loin encore ses conquêtes : en prenant le commandement il fonda la ville de Maroc, qui devoit être sa résidence, & la capitale de l'empire qu'il vouloit aggrandir. Pendant qu'il y faisoit travailler, il envoya des ambassadeurs aux Zénetes qui s'étoient révoltés contre les princes de Fez, & auxquels il proposa d'embrasser l'Alcoran dans toute sa pureté ; car ils faisoient une secte séparée, quoique tenant au Mahométisme. On ne répondit qu'en égorgeant ses ambassadeurs. Il arma sur le champ pour

les venger. Les Zénetes ſurpris & vaincus chercherent un appui auprès des princes de Fez, qui, les regardant comme des rebelles, les traiterent auſſi en ennemis. Ces peuples malheureux, pourſuivis par le roi de Maroc d'un côté, & par celui de Fez de l'autre, périrent preſque tous ſous le fer. On compte plus d'un million d'hommes, de femmes & d'enfants, qui furent égorgés; le pays qu'ils habitoient fut un déſert; & Youſouf revint à Maroc faire des réjouiſſances pour célébrer les dévaſtations qu'il avoit faites; il prit même le titre d'Emir-el-Mouſlimin, ainſi que ſon pere. Il regardoit cette expédition comme un ſervice rendu à la religion qu'il avoit vengée avec cette barbarie.

[1110.

Youſouf, pendant ſon regne, fit en Eſpagne diverſes expéditions qu'on a vues dans les Anecdotes de ce royaume. Les premieres furent très-heureuſes; les dernieres n'eurent pas le même ſuccès. Il mourut cette année, en laiſſant le trône à Ali ſon fils, qui fut moins belliqueux que ſon pere. Ce ne fut qu'avec peine qu'il ſe détermina à marcher au ſecours des princes Maures qui l'appelloient en Eſpagne, & il n'y alla que pour ſe faire vaincre & tuer dans la ſixieme année de ſon regne. C'eſt à lui qu'on doit

le

le recueil des ouvrages d'Avicennes ; il chargea de ce travail une compagnie de ſçavants Arabes qui s'en occuperent avec ſuccès ; c'eſt ce recueil rédigé par eux que nous avons.

[1115.]

Brahem, fils d'Ali, le quatrieme & le dernier roi Almoravide, ne fut occupé que de ſes plaiſirs. Le ſeul événement mémorable arrivé de ſon temps dans l'Afrique, eſt l'entrepriſe malheureuſe des Chrétiens ſur Caïrovan. Ils s'étoient rendus maîtres de Mahadie d'où ils inquiétoient les Tuniſiens ; un Alfaqui offrit de les en délivrer, & médita une trahiſon qu'il exécuta. Il ſe rendit en Europe, offrit aux Chrétiens de leur livrer Caïrovan, s'ils vouloient venir s'en emparer, & lui en donner le gouvernement. On accepta ſes offres ; une armée partie d'Italie débarqua à Mahadie, & marcha à Caïrovan, ravageant tout ſur ſon paſſage. Arrivée devant cette ville, elle trouve une armée Maure en bataille, qui fond ſur elle à ſon approche avant qu'elle ait eu le temps de ſe mettre en ordre, tue ſept mille hommes, & force le reſte à ſe réfugier à Mahadie. L'Alfaqui, qui avoit conduit les Chrétiens, s'étoit joint aux Maures auxquels il étoit venu les livrer : il ſe mit à leur tête pour aller les aſſiéger enſuite dans

Mahadie; mais, forcé de lever le ſiége, il crut être aſſez puiſſant pour attaquer les Almoravides. La foibleſſe de Brahem étoit faite pour encourager un ambitieux. Heureuſement pour ce prince, il avoit un parent guerrier qui arma pour le défendre; vainqueur de l'Alfaqui, il lui fit crever les yeux, & le jetta dans un cachot, où il périt peu de temps après.

[1136.]

La révolution qui dépouilla les Almoravides fut préparée par des voies bien extraordinaires. Abdallah, un deſcendant de ces premiers Arabes qui conquirent l'Afrique ſeptentrionale, & s'étendirent juſqu'à l'occident, né avec de l'ambition, une imagination vive, entreprit de fonder une nouvelle ſecte, & de ſe former par elle une ſouveraineté dans l'Afrique. Il avoit voyagé dans la Chaldée; ſes converſations avec les docteurs avoient échauffé ſa tête naturellement chaude. Il rencontra dans ſon voyage une eſpece de fanatique qui ſe nommoit Abdolmumen, & qui ſe diſoit inſpiré: il ſe lia à lui; & tous deux de concert ſe mirent à prêcher l'unité de Dieu, & une plus ſévere obſervance de la loi Muſulmane. Leur fanatiſme ſe communiqua; ils eurent des ſectateurs qui vinrent ſe ranger en foule ſous leur conduite: ils armerent ces proſé-

lytes ; & Abdallah, qui conservoit le commandement suprême, osa entrer dans les [redacted] Maroc. Il reprocha à ce prince foible les débauches honteuses auxquelles il se livroit ; condamna les femmes qui paroissoient en public sans avoir le visage voilé ; remplit la ville de ses murmures, & sur-tout de ses satyres indécentes. Contre l'ordinaire des hommes lâches qui sont presque toujours cruels & prompts à punir lorsqu'ils ont le pouvoir en mains, Brahem ne réprima pas l'insolence d'Abdallah, dont l'audace augmenta ; ses sectateurs arriverent en foule ; il étoit déja puissant lorsque Brahem sortit de sa léthargie.

[1140.]

Brahem avoit armé contre Abdallah ; il s'étoit mis à la tête de ses troupes ; il se présenta même au combat, & montra une fermeté qu'on n'attendoit pas de lui. Mais il étoit trop tard : il avoit négligé de se défaire d'Abdallah lorsqu'il le pouvoit ; il paya son imprudence, il fut vaincu. Abdallah profita de ses avantages ; il envoya des détachements pour fermer les passages que le roi pouvoit prendre pour retourner dans sa capitale : la plus grande partie de son armée alla assiéger Maroc ; & Abdolmumen, à la tête du reste, se mit à la pour-

ſuite du roi pour ſe ſaiſir de lui. Brahem fugitif arriva à Fez, dont les habitants lui fermerent les portes. Il chercha une retraite à Oran, où on le reçut; mais Abdolmumen le ſuivoit. Dès qu'il ſe préſenta devant la ville, les habitants effrayés, hors d'état de ſe défendre, prierent Brahem de ſe retirer. Ce malheureux prince prit ce parti; il choiſit une nuit obſcure pour fuir avec plus de ſûreté. Il monta à cheval, prit en croupe une de ſes femmes qui ne l'avoit jamais abandonné, & ſe mit en route. Malheureuſement il s'égara. Il perdit beaucoup de temps pour retrouver ſon chemin, & ſe trouva, quand il reconnut où il étoit, auprès d'un poſte d'Abdolmumen. Il étoit impoſſible de paſſer d'un autre côté pour ſe tirer du danger où il s'étoit imprudemment engagé; il n'avoit derriere lui qu'un précipice affreux formé par un rocher eſcarpé; il préféra la mort au danger de tomber entre les mains de ſes ennemis. Il piqua ſon cheval, ſe précipita du haut du rocher, & tomba écraſé par ſa chûte, ainſi que ſa femme & ſon cheval.

Telle fut la mort de Brahem, qui mit fin à la dynaſtie des Almoravides. Abdolmumen envoya ſa tête à Abdallah, qui profita du moment pour faire des réglements dont l'objet étoit le maintien de ſa ſecte & de ſon nouveau royaume. Il établit un con-

ſeil compoſé de quarante de ſes diſciples ; il y en joignit ſeize autres qui devoient ſervir de ſecrétaires. Les premiers, chargés des affaires, prenoient ſoin de les régler. Comme ils étoient tous prédicateurs, ils étoient chargés d'aller ſucceſſivement en campagne pour répandre leur doctrine & la prêcher aux peuples ; auſſi les appelloit-on Mahammeddins, dont on a fait Almohaddin, d'où ils ont pris le nom d'Almohades.

ROIS ALMOHADES.

[1141.]

ABDALLAH n'eut pour ainſi dire que le temps de faire le réglement ; Abdolmumen, qui s'étoit hâté de revenir à Maroc, le trouva mort à ſon arrivée, il ne s'amuſa pas à regretter ſon maître. Il ſongea à lui ſuccéder. Il ſe fit élire roi des Almohades. Cependant Brahem avoit laiſſé un fils que les habitants de Maroc avoient reconnu pour leur roi ; Abdolmumen alla mettre le ſiége devant cette ville pour ſe ſaiſir du fils de Brahem. Les aſſiégés ſe défendirent avec un courage qui excita ſa fureur ; il jura de ne point diſcontinuer le ſiége qu'il n'eût pris la ville, & qu'il ne l'eût paſſée par un crible. Il

l'emporta enfin d'assaut. La premiere chose qu'il fit lorsqu'il y fut entré, ce fut de se faire amener le fils de Brahem, qu'il étrangla de ses propres mains. Pour ne pas manquer au serment qu'il avoit fait & par lequel il croyoit être lié, il fit réduire quelques parties de murs en poudre, & les fit passer effectivement par un crible. Ceux qui s'étoient distingués le plus dans la défense de la ville éprouverent aussi sa vengeance; il les fit massacrer impitoyablement, & commença son regne par des excès qui le rendirent odieux. Il auroit voulu anéantir avec les Almoravides tous les monuments qu'ils avoient laissés après eux; il fit démolir la superbe mosquée qui portoit leur nom, & en bâtit une autre sous le sien, qu'elle ne conserva pas. Il entendit le peuple se méprendre souvent dans ces dénominations, & lui apprendre par-là que ce seroit son propre nom qui seroit oublié après sa mort.

Les traditions du pays disent qu'Abdolmumen étoit fils d'un simple potier, & qu'un astrologue Maure lui avoit prédit son élévation. Il eut la foiblesse de tous les hommes obscurs parvenus à une grandeur pour laquelle ils ne sont point faits, celle de rougir de sa naissance. Il semble cependant qu'il est plus beau de s'élever au trône que d'y être né. Abdolmumen

voulut, comme Obéidallah, deſcendre de Mahomed; il ſe dit même expreſſément envoyé de Dieu pour propager l'Alcoran dans toute ſa pureté chez les Africains.

[1171.]

Abdolmumen, mort la ſeptieme année de ſon regne, avoit laiſſé le trône à ſon fils Joſeph, qui fit pluſieurs expéditions en Eſpagne, & qui mourut cette année. Son ſucceſſeur Jacob Almanſor fut d'abord occupé à diſſiper des révoltes qui s'éleverent de tous côtés dans ſes Etats. Ses prédéceſſeurs avoient ſoumis à des tributs les rois de Tunis & de Trémecen, qui refuſerent de le reconnoître. Il n'étoit pas en état de les y forcer. Il employa la ruſe; elle lui réuſſit. Il feignit de faire la paix avec eux, & ſouleva en ſecret les Arabes qui leur obéiſſoient. Lorſqu'il les vit affoiblis par cette guerre inteſtine, pendant laquelle il avoit armé lui-même dans le ſilence, il ſe mit à la tête de ſes troupes, en aſſurant les deux rois qu'il ne venoit que pour les délivrer des Arabes. Ils le crurent; & il profita de leur ſécurité pour ſe joindre à leurs ennemis. Il réduiſit facilement les deux royaumes ſous ſon obéiſſance; mais, craignant que l'artifice dont il s'étoit ſervi ne fût un jour employé contre lui, il fit ſortir les Arabes de ſes provinces, & les diſperſa en divers

lieux : il les affoiblit par ce moyen, & les mit hors d'état de se réunir & de se faire craindre. Cependant ils ne lui resterent pas tous soumis ; plusieurs s'affranchirent du tribut qu'il leur avoit imposé. Ceux qu'il avoit répandus dans la Numidie & la Lybie, resterent tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent accoutumés aux pays nouveaux qu'ils habitoient ; dès qu'ils les eurent connus, ils les conquirent, & ne reconnurent plus d'autre souverain que leurs Cheicks

C'est à Almansor qu'on attribue les premiers fondements de la ville d'Alcassar. Ce prince, s'étant égaré un jour à la chasse, fut surpris par la nuit au milieu d'un marais. Un orage affreux, qui se fit sentir dans ce moment, lui faisoit desirer des secours, un guide ou un abri. Il trouva tout cela dans un pêcheur qui le conduisit dans sa cabane, où il le sécha & le réchauffa. Almansor le pressa de le conduire dans un lieu où il pût retrouver plus aisément sa suite ; le pêcheur le pria d'attendre au lendemain, parce que les chemins rompus par l'orage étoit impraticables & dangereux ; il le détermina à partager son souper, & la natte sur laquelle il couchoit. Le lendemain il reconduisit le roi dans le lieu le plus voisin, où sa suite étoit fort inquiete. Le prince voulut récompenser le pêcheur, & lui ordonna de fixer lui-même le prix qu'il mettoit à

ce qu'il avoit fait. « J'ai fait peu, répondit » celui-ci, mais c'eſt à un grand roi; je » dois donc meſurer le bienfait que vous » me devez par votre grandeur & non par » mes ſervices. Faites-moi bâtir une maiſon » plus commode que celle que j'habite; » elle pourra vous être utile encore, & » vous y ſerez mieux; d'autres voyageurs » égarés comme vous y trouveront auſſi » un meilleur aſyle. » Almanſor fit bâtir à la place de la cabane un château qu'il nomma Abdulkerim, du nom du pêcheur. Il y alloit ſouvent ſe divertir. Il le fortifia enſuite, & par degrés il ſe forma autour une ville où ſe tenoit un marché auquel les Arabes apportoient leurs denrées.

[1195.]

Almanſor eſt célebre dans l'hiſtoire des Maures d'Eſpagne, qui le reconnurent pour leur ſouverain; il fut le plus puiſſant des rois qui ont régné en Afrique depuis les Califes Arabes. Ses expéditions en Eſpagne l'éloignerent ſouvent de ſes Etats; la derniere le retint pendant trois ans. Le gouverneur qu'il avoit laiſſé à Maroc crut pouvoir profiter de ſon abſence, & ſe révolta. Il avoit gagné les Arabes de la campagne, & formé une armée nombreuſe. Le retour ſoudain d'Almanſor l'épouvanta; il ne ſe crut pas en état de tenir devant lui la cam-

pagne, & il se renferma dans Maroc, résolu de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité. Cette défense fut en effet opiniâtre; il arrêta un an entier Almansor devant cette place. Ce prince, voyant ses troupes se décourager, résolut de tenter un dernier effort. Il commanda à ses soldats de paroître le lendemain au combat avec chacun une échelle; ils obéirent; lui-même en chargea une sur ses épaules, & se présenta devant eux. « Nous avons combattu » pour la gloire jusqu'à ce moment, leur » dit-il; il faut à présent combattre pour » la vengeance. Vos femmes & vos enfants » sont enfermés dans ces murs; suivez-moi, » je vais vous les rendre, & punir leurs ra- » visseurs. » A ce mot, il alla placer lui-même l'échelle contre le mur. Il opposa la constance à la résistance des assiégés. Pendant trois jours & trois nuits il ne quitta point le combat: ses troupes fatiguées étoient relevées par des troupes fraîches; lui seul ne se reposa point, & resta avec celles qui combattoient. Les assiégés ne purent résister; ils abandonnerent la ville pour se réfugier dans la forteresse. Almansor franchit le premier les murs. Le spectacle qui s'offrit d'abord à ses yeux fut une multitude de cadavres entassés dans les rues; il s'en exhaloit une puanteur insupportable, & qui devoit être funeste aux vainqueurs:

il ne voulut cependant pas qu'on les enlevât ; il les laiſſa pourrir dans les endroits où ils étoient ; & lorſqu'ils eurent été conſumés, il en fit réduire les os en poudre. On lui attribue à cette occaſion le mot féroce de Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

[1196.]

Les rebelles ſe défendoient cependant dans la fortereſſe ; ils ne furent réduits que par la faim. Lorſque les vivres vinrent à leur manquer, ils ſongerent à implorer la clémence d'Almanſor. Le gouverneur employa la médiation d'un Marabout qui jouiſſoit d'une grande réputation de ſainteté, & qui entreprit en effet de faire ſa paix avec le roi. Almanſor promit de pardonner ; mais la vue du gouverneur qui venoit ſe jetter à ſes pieds, lui fit oublier ſa promeſſe. Il le regarda avec fureur, lui jetta ſa chauſſure au viſage, & le fit décapiter ſur le champ avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Le Marabout étonné ne craignit point de lui reprocher de manquer à ſa parole, mais il répondit froidement qu'on ne doit en tenir aucune aux traîtres.

[1205.]

Depuis cet événement, il n'eſt plus

queſtion d'Almanſor ; ce prince diſparut tout-à-coup de ſes Etats, & on ignore ce qu'il devint. La conjecture la plus vraiſemblable eſt qu'il eut des remords de ſa perfidie & de ſa cruauté, & qu'il crut pouvoir l'expier en allant viſiter le tombeau du prophete, & en paſſant le reſte de ſes jours dans l'obſcurité. Ce qu'il y a de certain, c'eſt ce qu'il ne reparut plus. Il faut peut-être mettre au nombre des contes Arabes ce que diſent à cette occaſion pluſieurs hiſtoriens. Les uns prétendent qu'il erra inconnu, & qu'il mourut boulanger à Alexandrie. Ils content encore qu'une de ſes femmes partit de Maroc, avec une fille qu'elle avoit eue de lui, dans ſes bras pour l'aller chercher ; qu'elle trouva en effet à Alexandrie ſon mari avec qui elle vécut juſqu'à ſa mort ; qu'alors, n'ayant plus rien qui l'attachât dans cette ville, elle en partit pour revenir dans ſa patrie ; qu'en paſſant par Tunis, le fils du roi devint amoureux de ſa fille, & vouloit lui faire violence ; mais qu'inſtruit qu'elle devoit le jour à Almanſor, il l'épouſa. Ces détails, qui ſeroient dignes de figurer dans *les Mille & une Nuit*, ſont cependant racontés avec beaucoup de gravité par les hiſtoriens. Quoi qu'il en ſoit, les habitants de Maroc mirent ſon frere Brahem à la tête du gouvernement pendant ſon abſence.

[1206.]

Il y avoit un an qu'Almanſor étoit abſent, on n'en recevoit aucune nouvelle. Les peuples inviterent ſon fils Mahomet-Al-Naker à monter ſur le trône. Il avoit le goût belliqueux de ſon pere; mais il n'en avoit ni les talents, ni le courage.

[1214.]

Al-Naker avoit fait une expédition en Eſpagne, où Alphonſe avoit pris pluſieurs places ſur les Maures. Cette expédition, à laquelle il conduiſit plus de ſoixante mille hommes, fut malheureuſe; il n'en ramena perſonne avec lui, & lui-même avoit été obligé de prendre la fuite. Il fut mal reçu de ſes ſujets, qui imputerent ſa défaite à ſa lâcheté : il en eut du chagrin; & ce chagrin, joint aux fatigues qu'il avoit éprouvées, dérangea ſa ſanté, & hâta ſa mort. Un de ſes petits-fils, Ceyed-Barran, fut nommé ſon ſucceſſeur; mais il n'occupa pas long-temps le trône. Les provinces, laſſes de la domination des Almohades, ſe révolterent. Les rois de Tremecen, de Fez & de Tunis, qui ne ſongeoient qu'à ſecouer le joug, & qui avoient ſaiſi toutes les circonſtances où ils croyoient pouvoir le faire avec ſuccès, ne laiſſerent pas échapper celle-ci. Un Africain, nommé Garamazan-ebn-Zeyen, qui deſcendoit

des anciens rois de Tremecen, arma cette province, entreprit de la délivrer du joug des Almohades, & de [redacted] trône.

[1234.]

Ceyed ſe hâta de ſe mettre en campagne pour empêcher les progrès de la révolte. Il tourna d'abord ſes armes contre Garamazan, qu'il eſpéroit de vaincre plus facilement. Celui-ci à ſon approche ſe retira dans un château. Il vit bientôt qu'il n'étoit pas en état d'y faire une longue défenſe; il appella l'artifice & le crime à ſon ſecours. Il envoya au roi un de ſes parents, qui, affectant des ſujets de mécontentement très-graves, lui offrit de lui livrer Garamazan & le château. Il le preſſa de venir reconnoître avec lui l'endroit par lequel il lui ſeroit aiſé de s'introduire. Ceyed étoit jeune; il manquoit de prudence. Le deſir & l'eſpoir de ſe débarraſſer promptement d'un rebelle, & d'être bientôt en état de marcher contre les autres, le firent donner dans le piége qu'on lui tendoit; il ſuivit l'inconnu qui le conduiſit dans un endroit écarté où il l'aſſaſſina. La mort de Ceyed mit fin à la domination des Almohades ſur Trémecen. Garamazan fondit ſur l'armée qui avoit perdu ſon maître, la diſſipa, & conquit le royaume de Trémecen qu'il laiſſa à ſa poſtérité.

ROIS DE LA DYNASTIE DES BIMÉRINIS.

[1300.]

JUSQU'ICI l'hiſtoire de la Barbarie rentre dans la confuſion. La race des Almohades n'étoit pas éteinte; mais les princes qui reſtoient n'avoient que de la foibleſſe & peu de talents. Les gouverneurs de la plûpart des villes ſe rendoient indépendants; celui de Fez ſe fit roi, & eut des ſuccès qui établirent ſa puiſſance, & l'étendirent. Par degrés, ce royaume envahit celui de Maroc, & fonda une nouvelle dynaſtie de ſes ſouverains, celle des Bimérinis, qui régnerent ſur les deux Etats, & conquirent tous les petits qui s'étoient formés dans leur voiſinage.

[1362.]

Youſouf III, roi de Fez & de Maroc, de la dynaſtie des Bimérinis, voulut s'emparer du royaume de Tremecen, que ſes prédéceſſeurs avoient en vain tenté pluſieurs fois d'envahir. Après avoir remporté divers avantages ſur le roi, qui étoit un deſcendant de Garamazan, il le força de ſe renfermer dans ſa capitale où il l'aſſiégea. Ce ſiége, le plus célebre de l'hiſtoire de ce royaume, duroit déja depuis ſept ans; la ville étoit inveſtie de toutes parts; on n'y pouvoit faire entrer aucune proviſion.

Les habitants de Tremecen, exténués par la disette, se répandoient en plaintes & en murmures. Ils s'attrou[redacted] vont au palais du roi le prier d'avoir pitié d'eux, & de mettre fin à une guerre dont ils étoient les victimes, & qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils lui montrent les suites funestes d'un assaut général qui ne peut tarder, & qui ne peut que réussir aux ennemis contre des hommes affoiblis, & devenus hors d'état de se défendre. Le roi les écouta tranquillement : on venoit de servir son repas ; il fit ouvrir les portes de sa salle à manger. On vit un morceau de chair de cheval avec une poignée de riz. « Voilà mes festins, leur dit-il ; vous voyez » que mon état n'est pas plus heureux » que le vôtre. » Ce spectacle fit cesser leurs plaintes ; il partagea le mets grossier qu'il avoit entre les plus foibles, & n'y toucha pas lui-même. Il sortit ensuite avec eux, & harangua ce peuple affoibli sur la place ; il leur fit sentir qu'il étoit plus honorable pour lui de mourir en se défendant, que de tomber dans les fers du roi de Fez. Une attaque vigoureuse & imprévue pouvoit d'ailleurs réussir ; c'étoit le dernier parti qu'on avoit à tenter. Il fit passer son courage dans l'esprit de la multitude ; le désespoir ranima ses forces ; la mort ou la victoire fut l'unique cri qu'on entendit ;

entendit. La nuit ſuivante fut choiſie pour faire une ſortie. Au moment où l'on ouvroit les portes pour aller attaquer les aſſiégeants, on apprit que le roi de Fez venoit d'être aſſaſſiné par un Maure. Cette nouvelle perſuada les habitants de Trémecen que le Ciel combattoit pour eux; leur ardeur redoubla; ils fondirent ſur le camp ennemi épouvanté de la mort de ſon roi, taillerent en piéces tout ce qui ſe préſenta devant eux, en chaſſerent les troupes de Fez, s'emparerent de leurs bagages, y trouverent les aliments dont ils manquoient, & des richeſſes qui les dédommagerent des pertes que leur avoit occaſionné un ſi long ſiége.

[1404.]

Le ſucceſſeur d'Youſouf, Abul-Haſſan, voulut, comme ſon prédéceſſeur, s'emparer de Trémecen, & fut plus heureux. Auſſi-tôt qu'il ſe vit débarraſſé de pluſieurs révoltes qui s'étoient élevées dans ſes Etats, & qui l'occuperent près de quarante ans, il vint aſſiéger auſſi Trémecen. Cette place menacée ſi ſouvent, attaquée pluſieurs fois, étoit toujours tenue par ſes maîtres dans le meilleur état de défenſe; auſſi ſoutenoit-elle des ſiéges longs. Celui-ci dura deux ans & demi, avec des ſuccès différents. Abul-Haſſan fut obligé de faire

venir plusieurs fois de Fez de nouvelles troupes, pour remplacer celles qui périssoient sous les murs de la place qu'il vouloit prendre. Il s'en rendit maître par assaut. L'infortuné roi de Trémecen tomba entre ses mains; il le conduisit à Fez. Les princes barbares ne connoissent ni le droit des gens, ni les regles de l'humanité. Le prisonnier, chargé de fers, fut exposé pendant quelques jours à la curiosité du public, toujours humiliante pour celui qui en est l'objet. On lui coupa ensuite la tête, & son corps fut jetté à la voierie. Cela n'empêcha pas les descendants de ce prince de remonter sur le trône dont leur pere étoit descendu, & de l'occuper encore pendant environ cent vingt ans.

L'histoire générale de la Barbarie nous a occupé jusqu'ici; nous ne trouvons plus que des détails confus sur les rois de Fez & de Maroc. Les Bimérinis furent chassés du trône par les Oatazes, dont la conduite févere & tyrannique aliéna leurs sujets, & prépara une nouvelle révolution qui forma un nouvel empire de Maroc, gouverné par des Chérifs ou empereurs qui subsistent encore aujourd'hui. Nous allons donc parcourir successivement les anecdotes historiques qu'offrent les Etats indépendants & séparés de la côte septentrionale de l'Afrique.



ANECDOTES DE MAROC.

CHÉRIFS.

HAMET ET MAHOMET.

[1490.]

DEPUIS long-temps, un Arabe ambitieux, dont les ancêtres s'étoient établis dans la Libye, avoit pris le nom de Chérif, titre de dignité qui répond à celui d'Emir que les Arabes donnent aux descendants de Mahomet. Il n'avoit pas eu de peine à persuader son illustre origine à des peuples grossiers, trop ignorants pour examiner & pour douter, & faits pour adopter aveuglément tout ce qu'on vouloit leur faire croire. Ce descendant de Mahomet avoit commencé par se mettre à la tête de quelques vagabonds avec lesquels il infestoit les chemins, & atta-

quoit les caravanes. Ses successeurs, nourris dans les armes, porterent plus loin leur ambition, & prétendirent au trône. Ce fut Hassen qui en fraya le chemin à ses enfants. Une connoissance profonde des hommes avec lesquels il avoit vécu, lui apprit les moyens de les conduire & de les faire servir à ses vues. Il commença par afficher beaucoup de sagesse & de religion; il s'établit une réputation de sainteté. Son hypocrisie favorisa son ambition. Il avoit trois fils, Abdelquivir, Hamet & Mahomet, qu'il éleva d'une maniere propre à seconder ses desseins. Il leur fit faire le pélerinage de la Mecque, & leurs premiers soins à leur retour furent d'affecter la sainteté de leur pere. Les deux derniers, Hamet & Mahomet, envoyés à Fez, sçurent si bien s'insinuer dans les bonnes graces du roi, qu'il chargea Mahomet de l'instruction de son propre fils, & qu'il finit par lui donner, ainsi qu'à son frere Hamet, les gouvernements des provinces de Sus, de Maroc, de Hea & de Trémecen. En vain le frere du roi, qui voyoit l'ambition des Chérifs à travers leur hypocrisie, essaya de lui ouvrir les yeux; il ne put lui inspirer aucune défiance.

[1500.]

Hamet & Mahomet ne tarderent pas à

ſe rendre maîtres dans leurs gouvernements; mais ils employerent aſſez d'adreſſe pour ne pas donner des inquiétudes au roi de Fez, en diſpoſant abſolument des forces de ces provinces. Ils ſe couvrirent de gloire par pluſieurs victoires ſur les Portugais. Sous le prétexte de ſecourir Hea, Duquela & Trémecen contre les Chrétiens, ils ſe rendirent maîtres de ces provinces. Mahomet choiſit alors la ville de Tednet pour y faire ſa réſidence; il y bâtit un palais, & prit le nom de prince de Hea.

[1516.]

Mahomet étoit le plus ambitieux des trois freres. Dans le cours de ſes guerres contre les Portugais, il eut des ſuccès & des revers; mais une derniere victoire répara tout. Secondé de ſes freres, il força les Portugais à lever le ſiége d'Anega, les défit totalement, & fit priſonnier leur général Lopez-Barriga. Dans cette bataille, qui fut ſanglante, il perdit ſon frere Abdelquivir.

[1525.]

La ville de Maroc étoit poſſédée par Nacer-Buchentuf qui y régnoit; mais ſa domination ne s'étendoit au-delà des murs que ſur un très-petit territoire. Hamet, qui vouloit ſe rendre maître de cette pla-

ce, craignoit les lenteurs d'un siége; il employa l'artifice qui lui réussit, comme la force lui avoit deja réussi dans d'autres occasions. Il alla dans la ville, comme pour visiter Buchentuf; il s'insinua dans sa confiance, se fit aimer des habitans, & finit par empoisonner le prince, à la place duquel il se fit reconnoître: il prit alors le titre de roi de Maroc.

L'usurpateur jouit tranquillement de son crime; il fut connu, & la superstition s'empressa de l'en absoudre. Nacer-Buchentuf, quelques années auparavant, avoit voulu enlever quatre pommes d'or qui sont au-dessus de la mosquée d'Abdolmumen. L'ignorance superstitieuse, qui ne sçait pas quand elles y furent placées, puisqu'elles les attribue tantôt à Almansor, tantôt à une reine qui y fit servir sa dôt, croit qu'elles le furent par enchantement & sous une certaine constellation, de maniere qu'il étoit impossible de les enlever, ou du moins très-dangereux pour celui qui l'auroit tenté. Buchentuf n'osa pas exécuter son projet, parce qu'il vit murmurer généralement, & que peut-être il fut aussi superstitieux que son peuple. Quoi qu'il en soit, on lui fit un grand crime du dessein seul, & on regarda sa mort comme un châtiment.

Hamet, en tirant parti de la crédulité

commune, ne la partageoit pas ; il eut également envie de s'approprier ces pommes précieuses ; & il s'y prit adroitement. Il fit ôter en secret par un Juif la pomme la plus haute, avec la barre qui la soutenoit. A l'examen, il se trouva que tout n'étoit pas d'or; mais il y avoit encore pour vingt-cinq mille sequins de ce métal. Comme le peuple murmuroit beaucoup, il s'empressa de faire mettre du cuivre à la place de l'or, & de le dorer; le tout fut replacé pendant une nuit, & le Juif qui y avoit été employé fut pendu au haut de la tour. Le peuple fut satisfait : bientôt il crut que des génies, chargés de la garde de ces pommes, avoient été replacer eux-mêmes celle qui manquoit, & punir le sacrilege qui avoit osé la dérober. Ces génies auroient dû porter leur vengeance sur celui qui avoit commandé le vol, & non sur l'esclave qui avoit obéi. Quoi qu'il en soit, ce n'est que sous Ismaël que l'on fut détrompé. Ce prince enleva réellement les pommes, sans se donner la peine d'y en substituer d'autres; & les Africains, étonnés d'abord de le voir vivre après cet attentat, n'eurent à s'étonner ensuite que de leur stupidité.

[1528.]

Hamet, jusqu'à ce qu'il se crut assuré

dans ſes nouveaux Etats, ménagea le roi de Fez. Il s'engagea à lui livrer le cinquieme de tout le butin qu'il feroit à la guerre; mais il ne lui tint pas parole; & bientôt, ne croyant plus avoir à le craindre, il voulut lui faire ſentir qu'il n'en recevroit point. Il lui envoya, après une victoire ſur les Arabes, ſix mauvais chameaux & autant de chevaux. « C'eſt un » ſerpent qui perce le ſein dans lequel je » l'ai réchauffé, dit le roi de Fez, en recevant ce préſent. Quoiqu'il affectât de l'indifférence, il fut ſenſible à cette inſulte; il mourut peu de temps après. Son fils avoit été diſciple de Mahomet; il crut devoir des égards au frere de ſon précepteur; en conſéquence, il lui fit dire qu'il n'exigeoit de lui qu'un léger tribut annuel. Cette condeſcendance annonçoit de la foibleſſe. Hamet lui répondit avec fierté qu'il n'étoit ni juſte, ni de la dignité d'un deſcendant du prophete, d'être le tributaire d'aucun ſouverain de la terre, que c'étoit de lui que les rois devoient l'être. Il lui offrit cependant ſon amitié, s'il vouloit agir avec lui d'égal à égal; & il le menaça, s'il oſoit former le deſſein de le troubler dans ſes projets.

[1536.]

Hamet régnoit à Maroc, Mahomet am-

bitionnoit le titre de Roi ; il avoit conquis assez d'Etats pour le soutenir avec splendeur. Il médita une nouvelle conquête qu'il fit cette année ; ce fut celle du cap d'Aguer. Les Portugais le défendirent avec un courage opiniâtre. Ce siége coûta seize mille hommes au vainqueur, qui se vengea sur la garnison qu'il fit passer toute entiere au fil de l'épée ; il n'épargna que le gouverneur Monzoy. Les charmes de dona Mencia, sa fille, le sauverent de la proscription générale ; Mahomet en devint éperdument amoureux. Ses offres, ses caresses furent rejettés avec mépris. Son amour irrité sembla se changer en fureur ; il voulut livrer dona Mencia à la violence de ses Negres. Ce supplice affreux épouvanta cette fille vertueuse ; elle offrit au conquérant barbare de se rendre à ses vœux à deux conditions, l'une qu'il l'épouseroit légitimement, & l'autre qu'il lui laisseroit le libre exercice de sa religion. Mahomet n'hésita pas à les accorder ; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur que lui procuroit la possession de la belle Espagnole. Ses autres femmes, jalouses de la préférence qu'il lui donnoit, l'empoisonnerent avec un fils dont elle étoit accouchée. Mahomet lui donna des larmes, & la vengea. Il en combla le pere de présents, & le renvoya en Espagne.

[1538.]

Mahomet, maître du cap d'Aguer, avoit pris le titre de Roi. Ses conquêtes, qu'il retint toutes, le rendirent plus puissant que son frere, & exciterent sa jalousie. Leur mésintelligence éclata bientôt. Cid-Arrahal, Alfaqui du plus grand mérite, tenta de les réconcilier. Il leur représenta combien leur rupture pouvoit nuire à la religion & à leurs intérêts communs. Il négocia si habilement, qu'il disposa Mahomet à la paix, & à avoir une entrevue avec son frere; mais Hamet, que sa jalousie rendoit plus difficile, ne se prêta qu'avec peine à cette entrevue, & n'y parut que dans les plus funestes résolutions. Aussi-tôt que son frere vint l'embrasser, il le saisit avec tant de force, qu'il faillit à le renverser. Mahomet étoit plus fort; il se débarrassa de ses mains, & le renversa sous lui: alors il se contenta de lui reprocher sa perfidie, & sortit, en lui annonçant de se préparer à la guerre. Les deux freres armerent. Hamet, vaincu dans différents combats, tomba entre les mains de son frere, qui lui rendit la liberté, après avoir fait un traité qui assuroit l'empire de Maroc & ses propres Etats à son fils Harran.

[1543.]

Le traité conclu entre les deux freres étoit désavantageux à l'ainé. Il rompit, & entreprit de déclarer la guerre à Mahomet. Pour la soutenir avec plus de succès, il songea à s'allier avec le roi de Fez, qui se prêta volontiers à ses desseins, parce qu'il espéra de se ressaisir de plusieurs provinces dont il avoit été dépouillé. Mahomet négocia pour détourner cette alliance. Pendant ce temps, il s'empara de Maroc, & força son frere à consentir à une nouvelle entrevue. Il le reçut dans un pavillon, assis sur un trône devant lequel Hamet fut amené. Il se contenta de le laisser debout un moment : le prenant ensuite par la main, & le faisant asseoir à côté de lui, il lui reprocha tendrement ses torts, & lui offrit les moyens de les réparer. « Rendez-moi votre confiance & » votre amitié, lui dit-il, & je vous pro» mets de vous rétablir dans vos Etats, de » vous reconnoître pour mon souverain, » de vous obéir en qualité de votre lieu» tenant. Dégagez seulement ma parole » vis-à-vis des habitants de Maroc : ils » m'ont ouvert leurs portes; ils craignent » votre vengeance; j'ai promis de les en » garantir. N'y retournez donc pas en me » quittant; retirez-vous à Tafilet, & res-

» tez-y quelque temps avec votre famille.
» A l'égard de vos enfants, ne ſoyez pas
» inquiet ſur leur ſort ; réuniſſons nos for-
» ces, & formons-leur des établiſſe-
» ments. » Hamet humilié n'avoit que des excuſes à faire, puiſqu'il avoit tort ; il les fit ; &, le lendemain, il partit pour Tafilet.

[1544.]

Mahomet voulut ſe venger du roi de Fez. Oataz bleſſoit ſes yeux, parce qu'il deſcendoit d'une longue ſuite de rois ; ce fut ſa jalouſie qui l'arma plus que les ſecours qu'il avoit voulu donner à ſon frere. Il chercha des prétextes pour lui déclarer la guerre, & ils ne manquent jamais à un ambitieux. Il ſe mit cette année en campagne, & bientôt ſon armée & celle d'Oataz ſe trouverent en préſence. Mahomet eut de l'inquiétude ſur l'événement. Il ne négligea rien pour animer ſes troupes à ſoutenir leur réputation. Perſuadé que le fanatiſme & la ſuperſtition pouvoient faire autant de héros de ſes ſoldats, il fit parler des devins ; il annonça hautement la victoire & la priſe du roi de Fez. L'enthouſiaſme qu'il avoit affecté en donna à ſon armée ; il vainquit, & Oataz tomba entre ſes mains. Mahomet ne conſerva pas dans ſa victoire la modération qui eſt une

gloire nouvelle ; il fit venir devant lui le roi de Fez, qu'il étoit bien aise d'humilier. « La fortune vous fait mon prisonnier ; je » me souviens d'avoir été votre précep- » teur : je vous donnois alors des leçons » utiles, vous n'en avez pas profité ; je » vais vous les donner encore, & vous » les devez à l'amitié. C'est votre foiblesse » qui vous a perdu : vous avez négligé de » punir les crimes ; ils se commettent jour- » nellement dans votre capitale déchue » de son ancienne splendeur : les vices & » l'impiété regnent à la place des vertus. » Dieu vous avoit confié l'autorité su- » prême pour réprimer les excès ; il vous » l'a ôtée parce que vous n'en faisiez pas » usage ; c'est lui qui est l'auteur de votre » infortune. Les rois méprisent les con- » seils jusqu'à ce que le malheur les dis- » pose à les écouter ; profitez de vos re- » vers ; Dieu vous ordonne par ma voix » de changer de conduite. Quant à moi, » je ne me prévaudrai point de ma vic- » toire ; quelque sujet de mécontente- » ment que vous m'ayiez donné par les » secours que vous avez offerts à mon » frere, je sçais également pardonner une » injure, & m'en venger. Je vous réta- » blirai dans vos Etats ; souvenez-vous que » vous ne les tiendrez que de moi. »

Oataz écouta ce discours avec une pa-

tience qu'on n'attendoit pas ; mais, lorſque Mahomet eut achevé, il lui répondit avec une noble hardieſſe : « Vous me per-
» ſuaderez difficilement que vous n'avez
» pris les armes que pour me faire une
» leçon ; mais puiſque vous me la faites
» en précepteur, je veux bien la recevoir
» en diſciple. J'avoue qu'il peut s'intro-
» duire dans un Etat une multitude d'a-
» bus & de déſordres ; mais eſt-il toujours
» au pouvoir des rois de les prévenir ? Si
» ceux que vous prétendez s'être gliſſés
» dans le mien ſont auſſi grands que vous
» ſemblez le penſer, & ne peuvent être
» attribués qu'à ma négligence, étoit-ce
» à vous, à vous charger de m'en punir ;
» vous, qui me devez ce que vous êtes ;
» vous, que mon pere a daigné élever,
» à ma ſollicitation, du rang obſcur de
» précepteur, à une fortune qui vous a
» mis en état d'arriver à la haute puiſ-
» ſance où vous vous trouvez, & où vous
» n'êtes parvenu que par la ruine de vo-
» tre famille ? Comblé de mes bienfaits,
» vous oſez m'inſulter ? La Providence
» me livre entre vos mains ; elle veut
» éprouver l'uſage que vous ferez de la
» victoire ; voir ſi, après avoir violé les
» traités les plus ſolemnels, rompu les
» nœuds les plus ſacrés de la fidélité &
» de la reconnoiſſance, votre cœur eſt

» encore capable de pitié. Vous avez entrepris de me rappeller mes devoirs ; » voyons maintenant si vous sçaurez faire » le vôtre. »

Mahomet affecta un air riant pendant tout ce discours ; mais il en fut intérieurement piqué : pour en éviter un autre, il s'empressa de l'envoyer dans une tente, sous le prétexte de le faire panser de ses blessures.

[1549.]

La prison d'Oataz ne fut pas longue ; son fils traita avec les enfants de Mahomet, pour la liberté de son pere, & la paya de la ville de Miquenen. Mahomet, lorsqu'il s'agit de remplir le traité, en renvoyant le roi, feignit de n'avoir pas autorisé ses fils, & exigea encore d'Oataz qu'il lui remettroit la ville de Fez, aussitôt qu'il la demanderoit. Le malheureux monarque souscrivit à cette condition honteuse, & retourna dans sa capitale. A peine y fut-il arrivé, que Mahomet lui envoya demander cette place. Il la refusa. Ce fut le sujet d'une nouvelle guerre, dans laquelle Oataz fut aussi malheureux que dans la premiere. Forcé de se rendre, il subit les conditions du vainqueur, qui le dépouilla de ses Etats, & le relégua à Maroc, où il le fit mourir quelque temps après.

[1552.]

Mahomet, jusqu'ici heureux dans toutes ses entreprises, perdit son fils ainé Harram, qu'il destinoit pour son successeur. Il ne trouva plus dans ses deux autres fils jaloux l'un de l'autre, les mêmes ressources; leurs différends arrêterent le cours de ses prospérités. La mort d'Oataz, qu'il avoit ordonnée, souleva contre lui des sujets fideles de ce prince. Buhançon se mit à leur tête : il fut secondé par le gouverneur d'Alger, qui vint attaquer Mahomet, & se camper sur les bords de la riviere Cébres, à peu de distance de Fez. Cette ville a un privilege bien étrange & bien singulier; c'est celui de pouvoir se rendre à l'ennemi lorsqu'il en est à une demi-lieue, & que le prince n'est pas en état de la défendre. On dit que ce privilege lui a été accordé par ses fondateurs, qui n'ont pas voulu que cette ville fût exposée à la destruction, pour satisfaire le caprice d'un prince foible. Quoi qu'il en soit, tous les rois jurent, à leur couronnement, de ne point enfeindre ce privilege. Mahomet avoit fait ce serment. Dès qu'il vit ses ennemis si près de Fez, il en sortit; mais la victoire l'avoit abandonné : il fut vaincu, forcé de fuir, & de laisser l'entrée libre de la

ville

ville à Buhançon, qui s'y fit proclamer roi.

[1555.]

Buhançon n'occupa pas long-temps le trône de Fez. Mahomet avoit des ressources qui le mirent en état d'attaquer encore son ennemi; il le combattit & le vainquit cette année. Son frere Hamet, qui avoit encore agi de concert avec ses ennemis, fut enfermé dans un monastere Mahométan de Maroc, dont il défendit de le laisser sortir. Le reste de la vie de Mahomet, qui ne fut pas longue, se passa encore en expéditions & en débauches; il avoit la coutume d'épouser tous les ans une nouvelle femme.

[1556.]

Mahomet fut assassiné dans le commencement de cette année; son meurtrier étoit un Turc que le fils de Barberousse avoit porté à cet attentat, pour se défaire d'un ennemi dont il craignoit l'activité & le courage. L'assassin alla trouver Abdallah, fils de Mahomet, pour lui demander du service. Ce prince, qui se défioit des Turcs, ne voulut pas le recevoir, & lui fit dire de se rendre chez son pere, qui avoit de l'amitié pour les hommes de sa nation. La garde de Mahomet étoit en effet composée en grande partie

de Turcs ; l'émiſſaire du fils de Barberouſſe en fut bien accueilli ; il fut fait capitaine des gardes, & il profita du crédit que lui donnoit ſon emploi pour faire révolter ſa troupe, à laquelle il promit le pillage des tréſors du Chérif. Il ſaiſit un voyage qu'il fit de Tarudam à Sus pour l'exécution de ſon deſſein. On étoit arrivé au défilé de Bibona dans le mont Atlas. Mahomet, aſſis à l'entrée de ſa tente, n'avoit auprès de lui qu'un renégat Portugais qu'il aimoit. Les conjurés parurent. Le renégat, qui s'apperçut que leur chef portoit la main à ſon ſabre, tira le ſien, en criant à Mahomet de prendre garde à lui. Le Chérif, en ſe preſſant de ſe relever, tomba ; il fut percé de coups, ainſi que le renégat qui le défendit juſqu'au dernier ſoupir. Les rebelles allerent enſuite à Tarudam, où ils pillerent les tréſors, & prirent la fuite ; mais ils furent pourſuivis, atteints & maſſacrés, ſans qu'il en réchappât un ſeul.

ABDALLAH.

[1560.]

ABDALLAH ſuccéda à Mahomet ; le zele cruel du gouverneur de Maroc l'avoit débarraſſé de tout concurrent, en

faisant égorger Hamet & ses enfants au moment où il reçut la nouvelle de la mort de Mahomet. Parmi les victimes se trouvoit un enfant de Mariem, sœur d'Abdallah, qui avoit été mariée à un des fils d'Hamet. Cette femme, outrée contre Budéar (c'est le nom de ce gouverneur) ne respiroit que la vengeance. Elle avoit en vain essayé de le perdre; son frere, qui ne l'avoit point écoutée, avoit élevé cet homme à la dignité de vizir. Elle s'apperçut bientôt que Budéar ne payoit que d'ingratitude les bienfaits de son maître; sa haine l'éclairoit, & lui inspira le moyen de le démasquer. Après avoir fait part de ses soupçons à son frere, elle l'engagea à feindre une maladie, pendant laquelle elle ne le laissa voir à personne. Le vizir, qui venoit s'informer réguliérement de la santé du Chérif, & qui n'en recevoit des nouvelles que par elle, la pressa vivement de lui apprendre quelque chose de positif sur son état, parce que toutes les affaires restoient en suspens, & qu'on ne mettoit ordre à rien. Elle fit part à son frere de cette conversation; & le lendemain, lui ayant couvert la tête d'un voile, elle amena le vizir dans sa chambre, & lui dit qu'elle ne lui pouvoit plus cacher la mort du Chérif; alors elle lui recommanda les intérêts du fils qu'il laissoit. Budéar

dévoila une partie de ses projets, qui tendoient à exclure du trône l'héritier légitime. Il parla du prétendu défunt avec la liberté dont on ne parle que trop souvent des morts, parce qu'on ne les craint plus. Abdallah ne put l'écouter patiemment; sa fureur s'alluma ; &, se levant tout-à-coup, il offrit son visage irrité au traître qui l'outrageoit. Budéar épouvanté prit la fuite. Il ne fit que passer chez lui pour y revêtir des habits de femme, & sortit de la ville. Ses gens devoient lui amener des chevaux dans la campagne, & se firent attendre ; des chasseurs que le hasard conduisit dans ce lieu, voyant une femme seule, & la supposant galante, voulurent profiter de la bonne fortune qui se présentoit. Budéar se défendoit en silence contre la violence de ces intempérants, mais avec une force que le sexe n'a pas ordinairement. Dans cette espece de lutte, son voile tomba ; il fut reconnu : on soupçonna du mystere dans son déguisement, & on le conduisit au Chérif, qui lui fit couper la tête.

Abdallah passa le reste de sa vie dans des débauches honteuses ; le vin & les femmes furent ses passions dominantes; il sembla ne jouir de la tranquillité que pour s'y livrer tout entier. On remarque qu'il fut rarement sans ivresse ; cet état étoit

ſon état naturel. Quoiqu'il eût plus de deux cents femmes dans ſon ſerrail, ſa ſœur Mariem ne fut point à l'abri de ſa lubricité ; au ſortir d'une débauche de table, il la rencontra & lui fit violence. Il devint ombrageux & cruel ; malgré cela ſon régne fut paiſible, & dura dix-ſept ans.

MULEY-MAHAMET, ABDELMÉLECH & HAMET.

[1574.]

MULEY-MAHAMET, ſurnommé le Negre, parce qu'il devoit le jour à une Négreſſe, ſuccéda à Abdallah. Sa premiere démarche en montant ſur le trône fut de faire arrêter ſes trois freres ; il ordonna la mort de deux, & ne fit que différer celle du cadet. Il croyoit s'affermir ſur le trône, en ſe défaiſant de ceux qui pouvoient le lui diſputer ; & il ne fit qu'irriter contre lui ſes oncles, dont l'un, Muley-Moluch, ou Abdelmelech, le détrôna.

[1577.]

Mahamet, qui s'étoit réfugié en Eſpagne, trouva un protecteur dans don Sébaſtien, roi de Portugal. Ce prince paſſa cette année en Afrique avec une armée formidable,

dans le dessein de rétablir le roi détrôné. Muley-Moluch, qui avoit été prévenu de ses projets, avoit fait ses préparatifs pour les rendre inutiles; il alla au devant de lui, & le joignit à Alacassar, où il livra cette bataille mémorable dans laquelle le roi de Portugal perdit la vie. Muley-Mahamet y fut aussi tué, selon quelques historiens; selon d'autres, il se noya dans une riviere qu'il vouloit traverser en fuyant la poursuite des vainqueurs.

Abdelmelech ne survécut pas à sa victoire: il étoit dangereusement malade lorsqu'il livra le combat; trop foible pour se tenir à cheval pendant l'action, il s'étoit mis dans une litiere. Bientôt il se sentit affoiblir; il voyoit déja ses troupes victorieuses; pour que rien ne les empêchât de poursuivre leurs avantages, il défendit à ceux qui l'entouroient de faire connoître son état à personne: il mourut en effet peu de moments après; & son fils Muley-Hamet, revenant après le combat, & ouvrant la litiere pour le féliciter de son triomphe, n'apprit la nouvelle de sa mort qu'en le voyant lui-même froid & glacé. Il monta sur le trône que personne ne pouvoit alors lui disputer, & le conserva pendant vingt-six ans. Ce prince aimoit les sciences; il les protégeoit, il les cultivoit: il étoit versé dans les mathématiques & l'as-

tronomie. Cette derniere science sur-tout lui devint utile lorsqu'il fit la conquête de Tombut & de Gago ; les déserts immenses qu'il faut traverser sur un sable brûlant qui n'offre à la vue qu'un spectacle par-tout uniforme, rendoient la boussole nécessaire pour le diriger dans cette route périlleuse. Il portoit toujours avec lui un assortiment complet d'instruments. La conquête de ces deux pays le paya richement des dépenses qu'elle lui avoit coûtées, si en effet l'or peut tenir lieu des hommes que l'on perd dans ces expéditions ; il emmena de Gago trente mulets chargés de poudre d'or, & de Tombut soixante quintaux pesant du même métal.

MULEY-SIDAN.

[1611.]

SIDAN, fils de Muley-Hamet, & qu'on soupçonne d'avoir attenté aux jours de son pere, se vit d'abord disputer la couronne par trois de ses freres qui se firent proclamer rois en même temps. L'un d'eux fut soutenu par les Espagnols, qu'il paya par la forteresse de Larrache, qu'il remit entre leurs mains. Cette place les mit à portée d'inquiéter Sidan ; ils gagnerent cette année un combat naval qui eut des

ſuites fâcheuſes pour les Africains. Entr'autre butin que firent les Eſpagnols, on compte trois mille volumes arabes ſur la médecine, la philoſophie & la théologie. Sidan vint à bout de ſes ennemis, & régna ſeul.

Ce prince d'un caractere modéré ne fut point perſécuteur. Il accorda aux Chrétiens divers privileges & les protégea ; mais il vouloit que tous les Chrétiens de ſectes différentes véçuſſent en paix entr'eux. Un jour quelques eſclaves Provençaux, animés d'un beau zele, ſe mirent à diſputer ſur les points controverſés avec des eſclaves Rochellois qui étoient Calviniſtes ; leur diſpute ſe termina par des coups violents. Cette ſcene fit du bruit ; Sidan, qui en fut averti, ſe fit amener tous les eſclaves ; il condamna les plus coupables à une baſtonnade qui leur fut donnée devant lui. « Je » vous défends, leur dit-il enſuite, ſous » peine de mort, de vous inquiéter à l'a» venir les uns les autres ſur votre culte : » puiſque je permets ici à chacun de ſuivre » la religion qu'il veut, des eſclaves doi» vent avoir entr'eux la même tolérance. »



ABDELMÉLECH,
Empereur de Maroc.

[1630.]

ABDELMELECH succéda à Sidan ; il passe pour avoir pris le premier le titre d'empereur de Maroc, de Fez, de Sus, de Tafilet, &c. Ce prince, en montant sur le trône, afficha la plus grande dévotion ; il ordonna un deuil général pour son pere ; tous ses sujets furent obligés en conséquence de porter des chemises bleues ; cette couleur est celle du deuil chez cette nation.

[1630.]

Le regne d'Abdelmelech fut marqué par des cruautés inouies qu'il exerça contre les Chrétiens ; son zele pour la religion le portoit à les forcer de l'embrasser pour l'étendre. Sa maniere de convaincre étoit la même que tous les descendants de Mahomet avoient employée, & plus barbare encore ; ceux qui résistoient étoient déchirés à coups de sabres, ou livrés à des lions qu'il conservoit exprès pour cet usage. Les François étoient principalement les victimes de sa barbarie. L'ambassadeur de France en porta des plaintes à la Porte, qui n'étoit

gueres en état de lui donner une réponse satisfaisante ; il dit alors que son maître avoit les bras assez longs pour se faire justice d'Abdelmelech. Le Chérif en fut si irrité, qu'il jura de faire mourir le premier envoyé de France qui paroîtroit dans ses Etats. Il auroit sans doute tenu sa parole, si M. Samson, héraut d'armes, qui y fut envoyé en effet en ambassade pour traiter de la rançon des captifs, n'avoit pas été prévenu par un renégat de se donner bien de garde de s'annoncer sous cette qualité. M. Samson prit celle de simple marchand. Abdelmelech, qui avoit des soupçons qu'on lui en imposoit, le fit venir dans son appartement, où il l'entretint long-temps en l'examinant attentivement, & lui faisant diverses questions captieuses. M. Samson étoit sur ses gardes ; il ne donna aucun soupçon au tyran, & il fit bien ; car il y avoit un bourreau dans la chambre voisine, qui devoit accourir & s'emparer de lui au premier signal.

[1634.]

Abdelmelech trouva un assassin dans les malheureux qu'il persécutoit. Un esclave Chrétien qu'il vouloit faire eunuque, préférant la mort à cette dégradation, & se flattant d'éviter peut-être l'une & l'autre en immolant le tyran, entra un jour dans

sa tente où il le trouva enseveli dans un sommeil profond causé par l'ivresse, & le tua d'un coup de pistolet. Son successeur Muley-Elwali étoit alors dans un cachot, où il n'attendoit que les bourreaux que son frere devoit lui envoyer pour lui crever les yeux; il en fut tiré pour monter sur le trône. Le malheur l'avoit rendu compatissant & sensible; il commença son regne par rendre la liberté à tous les prisonniers d'Etat. M. Samson, qui étoit encore à Fez, traita avec lui pour l'échange des captifs.

[1650.]

Elwali fut remplacé par un de ses freres qui, occupé de ses plaisirs, passoit sa vie dans son serrail, & excita par sa mollesse les Alarbes à le detrôner. Crumel-Hak, un de leurs chefs, se fit reconnoître pour roi de Maroc. Cet usurpateur après sa mort laissa le trône à qui voulut le saisir; il le fut par Muley Chérif, roi de Tafilet. L'histoire de ce prince ne présente aucun événement intéressant. Nous remarquerons seulement qu'il eut deux cents huit enfants, dont quatre-vingt-quatre garçons & cent vingt-quatre filles. Cette famille nombreuse annonce son goût pour les femmes. Sidi-Omar, prince d'Ilech, avec lequel il fut en guerre, l'ayant fait prisonnier, imagina une plaisanterie peu décente peut-être dans un vainqueur, mais qu'on lui pardonne à

cause du prince qui en fut l'objet. « Tu » ne peux te passer de femmes, lui dit-il, » je me ferai un plaisir de te faciliter le » moyen de te désennuyer dans ta prison ; » ce soir tu en recevras deux de ma main, » & je compte sur ta reconnoissance. » Il lui envoya deux Négresses les plus hideuses qu'il put rencontrer, mais jeunes encore. Muley-Chérif les reçut d'abord avec dédain, bientôt il s'y accoutuma, & toutes deux le rendirent pere de deux nouveaux enfants.

MULEY-MAHAMED.

[1660.]

MULEY-CHERIF en mourant avoit choisi parmi ses enfants Muley-Mahamed pour lui succéder. Ce prince né avec un caractere doux avoit fait aimer son gouvernement, & rendit ses peuples heureux. Son frere Muley-Archi avoit de l'ambition, du courage & de la férocité ; la sagesse & la modération de son frére lui parurent propres à lui faciliter le moyen de le faire descendre du trône. Il conspira contre lui, fut découvert, arrêté & mis dans les fers. Il échappa de sa prison en trompant la vigilance de ses gardes, alla se réfugier chez des Arabes vagabonds auxquels il fit bientôt reconnoître sa supériorité, & qui l'é-

lurent pour leur chef. Son courage, son activité & ses entreprises donnerent de l'inquiétude à son frere, qui se vit obligé de marcher contre lui. Archi fut vaincu & fait prisonnier. Encore resserré dans une tour où il ne voyoit qu'un Negre chargé de lui apporter ses aliments, il entreprit de séduire ce Negre, & y réussit. La tour dans laquelle il étoit, donnoit d'un côté sur la campagne; le mur n'étoit pas assez fort pour résister long-temps aux efforts d'un homme entreprenant qui ne respiroit qu'après la liberté, & qui seroit secondé par le seul qui pouvoit le surveiller & le trahir. Il fit une ouverture à l'aide de son Negre, & sortit le premier. L'esclave voulut l'accompagner, pour éviter le châtiment qu'il avoit mérité en facilitant sa délivrance. Archi réfléchit un moment; il songea que cet homme, qu'il avoit corrompu, pouvoit l'être également par un autre, & le perdre; il oublia qu'il devoit sa liberté à sa trahison, & il ne vit plus en lui que le traître; il le punit, en lui coupant la tête d'un coup de sabre. Archi retrouva un asyle chez les Arabes; il y trouva de nouveaux secours, & se vit en état de combattre son frere en pleine campagne. Il le vainquit deux fois, s'empara de ses Etats, & le força de se donner lui-même la mort pour lui épargner un fratricide.

MULEY-ARCHI.

[1670.]

ARCHI se maintint sur le trône; il réunissoit les plus grandes qualités à la férocité la plus outrée. Il punit bien sévérement les habitants de Fez de la négligence avec laquelle ils s'étoient mis en-devoir d'obéir à l'ordre qu'il leur avoit donné de bâtir des casernes pour sa garde. Il rassembla trois cents de ces habitants, les fit lier à des colonnes, & fondit sur eux le sabre à la main, leur coupant les bras, les jambes, la tête; ce n'est qu'avec peine qu'on parvint à lui faire cesser ce carnage. Il mit alors un impôt sur la ville, pour fournir aux frais de la construction des casernes. Les veuves des malheureux qui avoient reçu la mort de la main de leur maître, se crurent exemptes du tribut; Archi les fit venir, écouta leur supplique; les faisant mettre ensuite à genoux devant des coffres ouverts, de maniere que leurs seins reposoient sur les bords, il fit baisser les couvercles; &, montant dessus pour les presser, il leur déclara que cette torture affreuse ne finiroit que lorsqu'elles auroient payé. Ce monstre mourut deux ans après. S'étant enivré un jour,

il monta à cheval; &, le pressant de l'éperon, il se précipita vers un bois d'oranger, contre lequel il se brisa la tête.

MULEY-ISMAEL.

[1672.]

MULEY-ISMAEL monta alors sur le trône. Ses barbaries surpasserent toutes celles de ses prédécesseurs, & les firent même oublier. Il allia l'excès de zele pour la religion, à la cruauté la plus horrible. Sévere observateur de la loi Musulmane, il ne goûta aucune liqueur forte pendant tout son regne; il observoit le ramadan avec la plus scrupuleuse régularité. Exact aux prieres prescrites, il en faisoit encore avant d'entreprendre aucune affaire importante; il imploroit les lumieres d'en-haut, & ne doutoit pas ensuite de les avoir obtenues.

Son zele pour la religion Musulmane donna lieu un jour à une scene fort singuliere. Il fit venir devant lui tous les religieux de la Mercy qui étoient alors à Miquenez. Il les entreprit sur leur croyance, & se mit à leur prêcher l'Alcoran. Les religieux, qui connoissoient sa cruauté, l'écouterent, en tremblant qu'il ne les exhortât à

ſe faire circoncire. Il étoit dangereux de réſiſter à Iſmaël ; ils furent raſſurés par la fin de ſon diſcours. « J'en ai dit aſſez pour » l'homme qui fait uſage de ſa raiſon ; ſi » vous êtes des opiniâtres, tant pis pour » vous. Nous ſommes tous enfants d'A- » dam, & par conſéquent freres. Il n'y » a que la religion qui met de la diffé- » rence entre nous. C'eſt donc en qualité » de frere, & en obéiſſant aux comman- » dements de ma loi, que je vous avertis » charitablement que la vraie religion eſt » celle de Mahomet ; que c'eſt la ſeule où » l'on puiſſe faire ſon ſalut. Je vous donne » cet avis pour la décharge de ma conſ- » cience, & pour être en droit de vous » accuſer au grand jour du jugement. »

Il ſe piquoit de rendre la juſtice à ſes ſujets. Un payſan vint ſe plaindre un jour de quelques-uns de ſes negres qui lui avoient volé des bœufs ; il prit le payſan par la main, fit paſſer en revue ſa garde devant lui, tirant ſur tous ceux que le payſan lui diſoit avoir eu part au vol : après cette expédition, il demanda au payſan comment il le dédommageroit de la perte qu'il venoit de faire ; &, le voyant héſiter, tomber à ſes pieds & lui peindre ſa pauvreté, il le tua lui-même. C'étoit ce qu'il appelloit être juſte.

Lorſqu'on venoit ſe plaindre d'un vol, il

il faisoit venir le coupable qui étoit forcé de rendre l'effet volé, dont le monarque s'emparoit. Il le condamnoit ensuite à une amende qu'il s'adjugeoit encore, ou à un supplice, lorsqu'il voyoit que le coupable étoit en état de s'en racheter à un prix plus haut que ne le feroit l'amende.

[1681.]

Cette année Muley-Ismaël envoya des ambassadeurs en France. Ils y conclurent un traité de paix & de commerce avec le roi : il fut signé le 29 Janvier de l'année suivante. On raconte que ce prince, qui vouloit passer pour très-religieux & qui croyoit en effet l'être, avoit imaginé, sur la foi de quelque vieille tradition, que le prophete Mahomet avoit écrit une lettre à un roi de France, & qu'elle étoit encore conservée avec soin à Paris dans une boîte d'or. Une lettre de Mahomet seroit sans doute une chose très-précieuse pour un prince Mahométan. Ismaël, persuadé qu'elle existoit, avoit voulu engager précédemment un religieux Espagnol à la lui procurer ; il lui offroit ses pleins pouvoirs à cet égard, & l'autorisoit à promettre en échange la liberté de tous les captifs François dans ses Etats. Ceux qui rapportent cette anecdote ne disent pas si en effet le religieux Espagnol se

chargea de cette miſſion. Si Iſmaël eut réellement cette idée, il eſt vraiſemblable que ſes ambaſſadeurs euſſent quelques inſtructions ſur cet objet, & qu'à leur retour ils le détromperent.

[1690.]

Muley-Iſmaël, d'un nombre prodigieux de femmes qu'il eut dans ſon ſerrail (car on n'en compte pas moins de huit cents, tant épouſes légitimes que concubines) eut pluſieurs enfants. Les principaux étoient Mahamet, Maimon & Sidan. Il avoit eu le premier d'une Géorgienne élevée dans le Chriſtianiſme. Cet enfant fut long-temps celui qui lui fut le plus cher; mais la mere de Sidan, qu'on appella depuis la ſultane Sidana, jalouſe de ces préférences, fit tout ce quelle put pour le perdre, & n'y réuſſit que trop bien. Iſmaël, qui l'aimoit & qui la craignoit, éloigna ſon fils, & l'envoya à Tafilet, pour gouverner le vieux ſerrail: c'étoit-là qu'il faiſoit paſſer toutes les femmes dont il étoit las, & qu'il vouloit remplacer par de nouvelles. Mahomet s'y trouva malheureuſement avec Maimon; ils y eurent une diſpute au ſujet de la préſéance, & il ſe battit avec lui. Iſmaël, inſtruit de leur différend, les fit amener à ſa cour tous deux enchaînés. « Je ſuis bien » aiſe, leur dit-il, de vous voir encore

» au monde ; vous deviez perdre la vie
» dans votre combat. Il semble que vous
» avez cru n'avoir plus de pere, ou bien
» oublié que je le suis ; doux comme des
» agneaux devant moi, vous êtes des lions
» rugissants dès que vous êtes éloignés. Je
» vis encore, & vous osez prendre les ar-
» mes ! Apprenez-moi le sujet de votre que-
» relle. » Les deux princes parlerent l'un après l'autre. Maimon, qui fut jugé avoir tort, fut condamné à être relégué dans le château de Tezami. Il s'écria qu'il subiroit son châtiment sans se plaindre, s'il ne faisoit pas triompher un Chrétien ; c'est par cette qualification qu'il désignoit son frere. Celui-ci se piqua, & la querelle recommença en présence d'Ismaël, qui fit apporter froidement deux sabres dont il leur ordonna de se servir pour la vuider. Les personnes présentes conjurerent le roi de ne pas permettre que ses fils s'égorgeassent l'un l'autre sous leurs yeux : il céda à leurs instances ; & ayant fait retirer les sabres, il leur fit donner à chacun un bâton avec lequel les deux princes s'attaquerent avec tant de fureur, qu'en un instant ils furent couverts de sang. Ismaël leur ordonna de se séparer ; mais Mahamet, que la fureur rendoit sourd, continua de frapper Maimon ; ce qui irrita si fort le roi, qu'il lui arracha son bâton, & lui en

donna un coup ſur la tête. Ce coup ne fit qu'irriter ſon fils; qui renverſa Maimon & lui marcha ſur le ventre. Il faillit à être la victime de ſon emportement, car ſon pere prit ſa lance, & alloit le percer ſi l'on ne l'eût pas retenu. Il frappa d'un coup mortel l'homme charitable qui avoit arrêté ſon bras; & ſa fureur s'étant calmée, il ſe contenta de lui dire : « Ote-toi de ma » vue, vil Chrétien, & va manger du » porc. »

[1696.]

Mahamet fut chargé par ſon pere de plusieurs expéditions, dont il s'acquitta avec ſuccès. Sa gloire irrita la haine de Sidana. Pour le rendre ſuſpect à ſon pere, qui étoit alors au port d'Oran, elle profita de ſon abſence, & envoya à Mahamet une lettre contrefaite, ſcellée du ſceau du roi, & qui contenoit l'ordre de faire étrangler un vieillard, Chéick des Arabes, & qui, par de longs ſervices, avoit obtenu l'amitié d'Iſmaël. Mahamet, qui ne ſuſpecta point cet ordre, accoutumé à reſpecter tous ceux de ſon pere, exécuta celui-ci en pleurant. Le lendemain il ſe rendit à Oran, pour rendre compte lui-même de ſa commiſſion. Il vit auprès du roi les enfants du Chéick fondant en larmes & demandant vengeance. L'œil irrité de ſon

pere lui annonça quelque chose de finistre. « Es-tu Chérif, lui demanda le roi?---Tu » sçais si je le suis, répondit le prince. J'ai » pleuré en exécutant tes ordres; mais tu » me les avois donnés; les voilà. » Ismaël prit la lettre, la lut avec étonnement, & sans répondre, monta à cheval, & courut à Miquenez. Son dessein étoit de poignarder Sidana; mais cette femme adroite sçut se justifier, & elle conserva son empire sur son tyran.

[1700.]

Les persécutions que Mahamet éprouvoit de la part de sa belle-mere, le déterminerent à se tirer de sa dépendance; il s'empara des trésors qui revenoient de la Guinée, & s'en servit pour lever des troupes. Il établit sa résidence à Tarudant. Bientôt il s'empara de Maroc par un artifice. Melech & Bouchafra, qui y commandoient, se préparerent à la défense. Mahamet leur tendit un piege : il feignit de s'éloigner; &, ayant embusqué ses troupes, il enveloppa les deux chefs qui les poursuivoient, les fit ses prisonniers, & entra dans Maroc. Bouchafra étoit parent de la Sultane; il crut qu'il lui seroit utile en s'attachant à Mahamet, & en gagnant sa confiance pour la trahir. Il y réussit. Le jeune prince ne faisoit au-

cun projet qui ne fût sçu à la cour d'Ismaël. Il découvrit enfin le traître ; une lettre interceptée le convainquit de sa perfidie. Il ne doutoit pas que Mélech ne fût complice de Bouchafra. Il assembla son conseil, se plaignit d'un traître sans le nommer. Bouchafra, qui sentoit que le reproche le regardoit, s'empressa de crier que le coupable méritoit la mort. « Tu te » condamnes, s'écria Mahamet ; » & par un trait de politique, il ordonna à Mélech de lui couper la tête. Il ne pouvoit hésiter sans s'accuser ; Mélech obéit.

[1705.]

Mahamet occupoit toujours Maroc. Ismaël envoya son fils Sidan contre lui. Il lui fait passer des secours ; mais, lorsque les officiers demandent de l'argent pour conduire leurs troupes : « Voyez-vous, » leur dit-il, les chameaux, les mulets, » tous les autres animaux de mon empire, » me demander quelque chose pour leur » nourriture ? Ils la cherchent sans m'importuner, & la trouvent ; faites-en de » même, & marchez. » Les soldats obéissent, & ils pillent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage.

Mahamet n'attendit pas Sidan à Maroc. Il sortit de la ville, & tenta le sort d'un combat. Il fut défait & se retira à

Tarudan. Parmi les prisonniers qu'il laissa sur le champ de bataille, se trouva l'infortuné Mélech, le complice & l'assassin de Bouchafra. Il fut conduit à Miquenez. On sollicita sa mort; Ismaël l'ordonna. Six Noirs vinrent se saisir de lui, & le conduisirent à la mosquée nommée Gemma Cadra, où ils le firent asseoir en attendant les ordres du roi, qui n'avoit pas encore décidé du genre de supplice dont il devoit périr. Il apperçut au milieu de la foule avide du spectacle de sa mort, quelques-uns de ceux qui avoient informé Mahamet de la trahison de Bouchafra: « C'est vous qui êtes les traîtres, leur cria-» t-il: j'ai coupé, malgré moi, la tête à » mon ami; mais c'est vous qui avez en-» voyé ses lettres au Chérif. Si le roi vou-» loit m'entendre un instant, je vous ver-» rois bientôt à ma place, & vous la mé-» ritez. »

Les ordres qu'on attendoit arriverent; ils étoient apportés par un maître charpentier, suivi de deux de ses ouvriers chargés d'un paquet. On fit monter Mélech sur une mule; le peuple le suivoit en pleurant. Seul, la pipe à la bouche, il paroissoit indifférent à un spectacle dont il étoit le principal acteur. Arrivé sur la place du marché, on le fit descendre. Les deux ouvriers charpentiers le lierent entre deux

planches, & lui appliquerent une scie sur le crâne. Les enfants de Bouchafra, que leur férocité avoit conduits dans ce lieu pour être témoins de la vengeance de leur pere, leur ordonnerent de la placer entre les cuisses, & de le scier de ce côté, afin que son supplice fût plus long. On partagea ainsi son corps en deux. Les scieurs allerent ensuite rendre compte de leur exécution au roi. Ce prince barbare témoigna la plus vive satisfaction, & fit donner deux ducats à chacun des exécuteurs, & quatre à leur chef.

[1706.]

Cette année fut marquée par un autre trait de férocité plus horrible encore. Mahamet tomba entre les mains de son frere, qui l'envoya aussi-tôt chargé de fers à Ismaël. Ce pere farouche, qui avoit résolu de le punir, quitta Miquenez pour éviter les pricres & les supplications qu'on pourroit lui faire dans sa cour, & alla au-devant de son fils à Beth. Il étoit suivi de deux mille cavaliers & de mille fantassins. Quarante esclaves Chrétiens portoient une chaudiere d'une grandeur prodigieuse, un quintal de goudron, & autant d'huile & de suif. Six bouchers, le couteau à la main, fermoient la marche, en conduisant une charrete chargée de bois. Ce cortege,

digne d'un barbare, traversa la ville de Miquenez, & arracha des larmes à tous les habitants. Mahamet étoit déja à Beth; son pere n'y arriva que le lendemain. Il fit employer ce jour & la nuit suivante à préparer le bûcher sur lequel on plaça la chaudiere. Le lendemain il ordonna qu'on lui amenât son fils sur la place. Le prince se jetta à ses pieds; il ne l'écouta point, & lui appuya la pointe de sa lance sur la poitrine. Mahamet détourna la tête, & apperçut les horribles apprêts du supplice qui lui étoit destiné. « Grace! grace! s'écria-t-il, au nom » de Dieu & de son saint prophete. » Ismaël, sans lui répondre, ordonna à deux hommes de conduire son fils sur l'échafaud dressé auprès de la chaudiere, d'appuyer sa main sur le bord, & de la lui couper. Le bourreau frémit à cet ordre, & refusa de l'exécuter; il tendit même sa tête au roi qui s'approchoit, & qui la fit sauter d'un coup de sabre. Il appella un autre bourreau qui n'osa désobéir, & qui coupa en tremblant la main de Mahamet qui tomba dans la chaudiere. Ismaël ne s'en tint pas-là, il fit couper également le pied à son fils; & dit aux enfants de Bouchafra : « Vous êtes vengés. » Après cette exécution terrible & faite de sang froid, le roi prit un fusil, & tua le bourreau. » Quel homme, s'écria Mahamet! il tue

» également celui qui obéit & celui qui » désobéit. » Ismaël retourna à Miquenez, en ordonnant à son monde d'y conduire son fils, & les menaçant tous de la mort, s'ils ne l'y amenoient pas vivant. Ce malheureux prince vivoit encore en effet quand il y arriva; mais il mourut peu de jours après.

Ismaël trouva à son retour toute la ville en pleurs; la douleur s'étoit même communiquée à son serrail. Les plaintes de ses femmes l'étourdirent : il leur défendit les larmes, sous peine de mort; & quatre infortunées, qui ne purent se contenir, furent étranglées devant lui.

[1709.]

Ismaël n'avoit fait, en immolant son fils, que se prêter aux fureurs de Sidana. Il devint bientôt jaloux de la puissance de celui qu'il avoit eu de cette femme. Il le craignit. Il fit de vains efforts pour l'attirer à Miquenez; le prince le connoissoit, & se défioit de lui. En vain, pendant cinquante-deux jours, Ismaël resta enfermé sans voir personne, faisant courir le bruit qu'il étoit dangereusement malade, en imposant à tout le monde, & à Sidana elle-même, qui, persuadée de la vérité, croyoit qu'il étoit intéressant pour son fils qu'il se rapprochât de Miquenez; le prin-

ce répondit toujours : « Si mon pere est » mort, je puis me faire couronner ici ; » s'il ne l'est point, je reste où je n'ai point » à le craindre. » Ismaël, voyant ses artifices inutiles, chercha à se délivrer de ce fils qu'il regardoit comme un rebelle, & qu'il n'osoit punir. Il séduisit les femmes de Sidan, qui vivoient dans une perpétuelle inquiétude, ce prince n'étant pas moins cruel que son pere, & terrible sur tout dans l'ivresse, état dans lequel il tomboit fréquemment. Autorisées par leur beau-pere, elles résolurent de le tuer. Il leur fit fournir du vin pour l'enivrer, & elles l'étranglerent pendant son sommeil. Sidana fut furieuse à cette nouvelle ; elle demanda qu'on lui remît les coupables, & Ismaël eut la foiblesse de les lui livrer. Le marchand même qui avoit fourni le vin fut exigé par cette femme implacable ; tout périt dans des tourments affreux. Trois des femmes expirerent devant elle ; elle leur avoit coupé le sein elle-même, & le leur avoit fait donner à manger. Le roi n'osa pas lui refuser non plus la satisfaction d'élever un tombeau à Sidan. Quelque temps après, il fit bâtir au-dessus une mosquée qui fut sous son invocation. Ce prince, odieux par ses débauches & sa cruauté, fut invoqué comme un saint par les Musulmans, qui n'oserent pas s'exposer à dé-

plaire, en refusant de lui rendre un hommage que leur cœur & leur raison désavouoient. La mosquée de Sidan devint même un asyle inviolable, où le coupable réfugié bravoit les loix qui le poursuivoient, & obtenoit l'impunité.

[1725.]

Les dernieres années de la vie d'Ismaël furent, comme les premieres, marquées par des traits de férocité. Un jour il se promenoit dans la ville; il rencontra un troupeau de moutons qu'on conduisoit au marché. « A qui est ce troupeau, demanda-» t-il au conducteur? — Il est à moi, » répondit celui-ci. — A toi, malheu-» reux, repliqua l'empereur? Je suis le » seul maître des biens de mon empire, » & je vais te le prouver. » A ce mot il le perça de sa lance, & fit vendre le troupeau à son profit.

Une autre fois, étant dans son palais avec ses femmes, il en poignarda une, parce qu'elle avoit marché imprudemment sur un peu de farine. Il l'aimoit, & il s'affligea lorsqu'il fut revenu de ce moment de fureur; il lui fit donner tous les secours imaginables. Un chirurgien Maure appellé eut ordre de la guérir, sous peine d'être étranglé. Le Maure sçavoit que son maître ne donnoit aucune parole de cette

espece, qu'il ne la tînt fidellement; il fit tout ce qu'il put pour sauver la sultane, n'y réussit point, & fut en effet étranglé pour n'avoir pas fait une cure qui étoit impossible.

La barbarie de l'empereur de Maroc avoit répandu la défiance & la crainte autour de lui & dans sa famille. Ses fils, effrayés du sort de Mahamet & de Sidan, s'étoient éloignés de sa cour. Muley-Abdelmelech, qu'il avoit fait gouverneur de Sus, lui donna de l'ombrage; il voulut s'en défaire, & employa toutes sortes de ruses pour le tirer de son gouvernement, sans pouvoir y réussir. Le jeune prince lui répondit toujours qu'il faisoit les vœux les plus sinceres pour la santé & la prospérité de son pere, mais qu'il ne reviendroit point auprès de lui. Ismaël, pour le punir, le priva du trône, & changea l'ordre de la succession, en y appellant Muley-Hamet-Déiby, qui étoit plus jeune de deux ans qu'Abdelmelech.

MULEY-HAMET-DÉIBY.

[1727.]

CETTE année fut celle de la mort d'Ismaël; ce fut un abcès dans le bas-ventre qui l'emporta. Quelque religieux

obſervateur qu'il fût de la loi de Mahomet, il ne croyoit point à la doctrine de la prédeſtination, qui fait ſouvent mépriſer aux Muſulmans les ſecours de la médecine & de la chirurgie; il eut toujours pluſieurs médecins & chirurgiens à ſa ſuite. Il les conſultoit avec la plus grande confiance lorſqu'il étoit malade lui-même. Son fils Muley-Hamet-Déiby fit cacher ſa mort pendant deux mois entiers; il employa ce temps à prendre des meſures contre ſes freres, qui auroient pu lui diſputer l'empire. Il profita de l'effroi que répandoit le nom ſeul du tyran pour s'affermir dans Miquenez; &, lorſqu'il crut n'avoir rien à craindre d'eux, il annonça au peuple qu'Iſmaël n'étoit plus, & qu'il n'avoit pas d'autre maître que lui.

Déiby montra une avarice inſatiable. Pendant la vie de ſon pere, il avoit amaſſé dix millions dans ſon gouvernement; il en trouva cinquante dans le tréſor d'Iſmaël, ſans y comprendre les bijoux & les pierreries, qui montoient à des ſommes encore plus conſidérables. Son avarice n'en fut pas ſatisfaite; il ordonna qu'on fît la recherche de tous les bijoux que les huit cents dernieres femmes de ſon pere pouvoient avoir reçus, & il s'en empara. Cette recherche fit murmurer le peuple, à qui elle annonçoit ce qu'il devoit atten-

dre d'un ſouverain auſſi avide. Il eſſaya de le raſſurer par une déclaration & une aſſurance formelle de ne rien exiger que ce que la loi de Mahomet lui accordoit, c'eſt-à-dire, le dixieme de tous les biens.

Les meſures qu'il avoit priſes contre ſes freres ne les empêcherent pas de former des partis & d'exciter des révoltes. Déiby envoya contr'eux des lieutenants, & ſe plongea dans la débauche. Il marcha ſur les traces de ſon pere, dont il égala les cruautés. Une fois il fit précipiter du haut d'une terraſſe élevée, un Negre qui lui avoit préparé une pipe, & qui avoit trop foulé le tabac. Il en fit berner un autre, parce qu'il lui avoit amené ſes chiens quelques minutes trop tard. Ses femmes étoient tour à tour ſes idoles & ſes victimes; il les traitoit comme l'Indien ſa pagode, qui l'adore & la fouette alternativement. Il fit arracher toutes les dents à une de ſes favorites, parce qu'elle n'étoit pas accourue aſſez promptement un jour qu'il l'avoit fait appeller. Quelques jours après, ayant oublié cette action barbare, il ordonna qu'on la lui amenât : on lui dit qu'elle ſouffroit trop cruellement de l'opération qu'elle avoit ſubi, pour pouvoir ſe préſenter devant lui. Cette réponſe lui rappella ce qui s'étoit paſſé; il fit venir le chirurgien qui avoit été chargé de l'exé-

cution, & lui fit arracher à son tour devant lui toutes ses dents, qu'il envoya dans une boîte à sa favorite pour la consoler.

Déiby, cruel & sanguinaire de sang froid, étoit doux, affable & humain lorsqu'il étoit ivre; ceux qui l'approchoient s'empressoient de l'enivrer pour éviter ses fureurs, & ils entretenoient son ivresse autant qu'il leur étoit possible.

Il embellit le palais de Maroc, dans les courts intervalles de raison dont il jouissoit quelquefois. Une des décorations qu'on lui attribue, est la représentation des douze figures du zodiaque dans une des salles du serrail. Les Maures ignorants & superstitieux admirerent moins cet ouvrage qu'ils n'en furent scandalisés: ils ne virent dans ce travail qu'un monument de l'orgueil de leur maître, qui avoit prétendu s'égaler à Dieu en imitant en petit le grand ouvrage de la création. Ils ne manquerent pas de le juger très-punissable; & ils crurent fermement que Déiby seroit tourmenté dans l'enfer jusqu'au jour du jugement, pour avoir fait copier, d'après des dessins informes & grossiers, le cours du soleil dans les douze signes.

[1728.]

Les débauches de Déiby indisposerent contre

contre lui ses sujets. L'Alcoran défend le vin, & il se montroit fréquemment en public dans l'état d'ivresse. Un jour même il se rendit à la mosquée, & y vomit beaucoup de vin ; cette profanation accrut les murmures. Les principaux de la nation s'assemblerent & le déposerent. Ils appellerent au trône son frere Abdelmélech, qui s'empressa d'en venir prendre possession à Miquenez. Pour se debarrasser de Déiby, qui pouvoit un jour faire valoir ses droits, & tenter de se relever de sa chûte, il voulut lui faire crever les yeux ; mais les grands s'y opposerent. « Ce » n'est point pour des crimes que nous » avons détrôné ton frere ; c'est à cause » de son ivresse perpétuelle qui l'empê» choit de veiller au gouvernement : il » n'a donc été que foible, & la foiblesse ne » doit pas se punir. » Abdelmélech n'osa pas insister ; il devoit des ménagements à ceux qui l'avoient fait roi, & il se contenta d'envoyer son frere à Tafilet.

Abdelmélech ne tarda pas à abuser du pouvoir suprême. Il étoit sobre & rigide observateur des préceptes de l'Alcoran ; mais il n'étoit pas moins cruel. Il fut ingrat envers les Maures qui l'avoient fait ce qu'il étoit. Les esclaves Chrétiens éprouverent sur-tout son inhumanité. Son prédécesseur avoit mis un prix à leur li-

berté ; c'étoit moins la générosité de sa part, & la pitié pour eux, qui le dirigeoient, que l'envie d'accroître ses trésors. Il renvoya sur leurs paroles deux esclaves de chaque nation, qui devoient aller chercher leur rançon & celle des autres. Les deux François se rendirent à Fontainebleau, où étoit la cour ; ils trouverent dans la générosité du souverain, & dans la piété publique, les sommes qu'on avoit exigées d'eux. Ils se rembarquerent promptement avec les Peres de la Merci. Les vents contraires les forcerent de débarquer à Cadix, & d'y passer quelques mois. A leur arrivée à Salé, ils apprirent la révolution qui avoit chassé Déiby du trône ; ils se flatterent que son successeur daigneroit remplir les engagements qui avoient été pris ; vaine espérance. Des couriers d'Abdelmélech leur apporterent l'ordre de se rendre à Miquenez avec les religieux qui les avoient accompagnés. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'on les chargea de fers, ainsi que les Peres. Abdelmélech s'empara des rançons qu'ils avoient apportées, dépouilla également les religieux ; &, remettant ces derniers en liberté, il leur reprocha d'avoir eu l'audace d'entrer dans ses Etats sans sa permission, & leur ordonna d'en sortir dans trois jours, sous peine d'être brûlés vifs.

[1729.]

La cruauté d'Abdelmélech fit regretter son élévation à ceux qui en étoient les auteurs. Les Maures révoltés rappellerent Déiby, le mirent à leur tête, & vinrent assiéger Abdelmélech dans Fez où il s'étoit retiré, & où il fut obligé de se rendre à son frere. Tous ceux qui connoissoient le caractere de Déiby s'attendoient à lui voir ordonner la mort de son rival; on avoit trouvé sur ce prisonnier un pistolet qu'il sembloit avoir pris pour se défaire de son vainqueur, lorsqu'il lui seroit présenté ; Déiby cependant lui fit grace. Cette clémence inouie surprit tout le monde, & fit presque oublier ses cruautés passées.

Déiby ne survécut pas long-temps à son rétablissement sur le trône. Ses excès de vin hâterent sa mort ; mais, quelques jours avant d'expirer, il la fit donner à Abdelmélech.

MULEY-ABDALLAH.

[1730.]

MULEY-BOUFFER, fils de Déiby, devoit succéder à son pere ; l'intrigue & l'argent porterent au trône un des

fils d'Ismaël-Abdallah. Il fut proclamé, malgré les efforts de son neveu ; & sur le champ il alla l'assiéger dans Sus, où il s'étoit retiré. Le jeune prince ne put se défendre, & tomba entre les mains de son oncle, avec un Santon dont il avoit suivi les conseils jusqu'à ce moment. Abdallah les fit venir l'un & l'autre devant lui. « Tu » es jeune, dit-il à son neveu ; tu avois » entrepris imprudemment plus que tu ne » pouvois, & je te pardonne ; mais je » dois me venger de ton conseiller.... Tu » es un rebelle, ajouta-t-il en se tournant » vers le Santon : as-tu cru que ton ca» ractere sacré, dont tu abuses contre ton » roi, l'empêcheroit de t'en punir ? Voyons » si ta sainteté émoussera mon sabre. » En disant ces mots, il lui fit sauter la tête.

Abdallah ne se vit pas plutôt paisible possesseur de la couronne, qu'il dévoila son véritable caractere qu'il avoit deguisé jusqu'alors, & se montra digne fils d'Ismaël. Il opprima ses peuples qui s'étoient flattés d'un sort heureux sous un gouvernement moderé. Il inventa de nouveaux supplices pour punir les grands dont il avoit à se plaindre. En voici un qu'il fit subir à un Alcaïde qui avoit refusé de lui payer le tribut ordinaire. On amena sur le lieu de l'exécution un bœuf, auquel on coupa la tête ; on lui ouvrit ensuite

le ventre, & on y fit entrer le malheureux Alcaïde, de maniere que sa tête sortoit au-dessus du cou du bœuf, à la place de celle qu'on avoit coupée. On recousut ensuite le ventre, & on assujettit le bœuf sur la place par le moyen de cercles de fer, qui, en le contenant, empêchoient l'homme de sortir de son affreuse prison. On le laissa là jusqu'au moment de sa mort, qui fut lente. Il expira dans des accès de rage, rongé par les vers qui sortoient de la chair corrompue du bœuf; toutes les parties de son corps tomberent en pourriture. Par une inhumanité recherchée, on prolongea ses jours & son supplice, en lui jettant de temps en temps dans la bouche quelques poignées de riz & de cuscus.

[1731.]

Cette année est l'époque d'un événement fort étrange dans l'histoire de Maroc, & qui mérite quelques détails; c'est l'arrivée du duc de Ripperda. Né dans la province de Groningue, il fut d'abord au service de la Hollande, qui en 1715 l'envoya en ambassade à la cour de Madrid. Il trouva le secret de plaire à Philippe V, qui se l'attacha & le fixa auprès de lui. En 1725 il conclut à Luxembourg un traité de commerce avec l'empereur;

à son retour il fut fait duc & grand d'Espagne, chargé de la conduite de l'administration, sans avoir le titre de ministre. Disgracié ensuite, fugitif en Portugal, & enfin en Hollande, il y fit connoissance avec un ambassadeur de Maroc, qui l'invita à passer à Miquenez. Il y fut reçu avec la plus grande distinction. Il proposa à Abdallah le blocus de Ceuta & de Mellita, le ravage des côtes d'Espagne, une ligue avec toutes les puissances Barbaresques, pour reconquérir le royaume qui avoit été autrefois sous le joug des Maures. Des vues de cette espece, présentées avec beaucoup d'adresse par un homme qui s'exprimoit facilement, qui étoit doué d'une éloquence naturelle & persuasive, & qui d'ailleurs connoissoit l'Espagne qu'il avoit gouvernée pendant quelque temps, séduisirent Abdallah. Cependant il balançoit, son conseil avoit toujours des objections à opposer. Ripperda pensa qu'on se défioit d'un Chrétien; il crut dissiper tout soupçon en apostasiant. Il y vit pour lui l'avantage de jouir de tous les droits des naturels du pays, & il s'empressa de se faire circoncire. Il prit le nom d'Osman. Dès-lors il vit la confiance augmenter; il fut admis dans le conseil, où il renouvella sa proposition de bloquer Ceuta. Il avoit préparé d'a-

vance la réponse à toutes les objections. Un espion adroit, qu'il avoit envoyé en Espagne, lui avoit déja fait passer des avis sur ce qui se passoit dans ce royaume; d'autres l'avoient instruit de l'état des forces espagnoles dans les places que cette Puissance possédoit en Afrique. Il prouva la facilité de l'exécution de son projet, & n'eut pas de peine à amener tout le conseil à son avis. Les Maures ignoroient l'art de la guerre, & sur-tout la conduite des siéges; un blocus leur sembloit une entreprise dont ils ne verroient jamais la fin devant une place aussi forte que Ceuta; mais Osman Ripperda avoit des connoissances: il leur développa les principes d'après lesquels il devoit se conduire, & fit décider ce blocus, dont on lui confia la direction.

[1732.]

L'armement & l'expédition que l'Espagne fit cette année contre Oran, déconcerterent les projets de Ripperda. Le comte de Mortemar arriva à la tête d'une armée formidable. Il prit Oran, mais il fut vaincu par Ripperda, qui ne sçut pas profiter de sa victoire. Ses troupes, enflées de leur succès, garderent mal les tranchées de Ceuta; elles furent surprises une nuit par le gouverneur, & chassées; Ripperda lui-

même se sauva en chemise, & alla chercher un asyle à Tétuan. Cet événement fit évanouir tous ses projets ; la disgrace le suivit de près ; il fut enfermé dans une prison où il demeura deux mois, après lesquels il fut remis en liberté, avec défense de reparoître à la cour, à moins qu'il n'y fût appellé.

[1733.]

Ripperda essaya vainement de se relever de sa disgrace. Il employa un grand zele pour le Mahométisme, dans l'espérance de se faire un parti. Son imagination vive vint au secours de son ambition ; il forma le projet de fonder une nouvelle secte qu'il se flatta de faire goûter au peuple. Il crut que son adresse & son éloquence entraîneroient aisément une multitude ignorante. Il mit en effet une sorte de politique dans sa conduite & dans son systême même, où il flattoit également les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans. Il prétendoit seulement qu'ils avoient été tous dans l'erreur jusqu'à ce moment ; les Chrétiens, en attribuant trop à Jesus-Christ ; les Musulmans, trop à Mahomet ; & les Juifs, en n'attribuant rien à l'un & à l'autre. Selon son systême, le Messie étoit encore à venir ; les prophe-

tés Elie, David, S. Jean-Baptiſte, n'étoient que des précurſeurs dont la fonction avoit été de l'annoncer. Il fut d'abord écouté, & il finit par être mépriſé généralement : on le força enfin à ſe retirer de Maroc ; ſupplice bien doux, ſans doute, pour un impoſteur apoſtat, qui en auroit mérité un plus ſévere.

[1734.]

Abdallah, occupé des chimeres que lui avoit propoſées Ripperda, avoit oublié pendant quelque temps ſa cruauté naturelle ; il ne fut pas plutôt détrompé, qu'il s'y livra de nouveau. Sa barbarie n'épargnoit pas même les innocents ; en voici un trait ſingulier. L'uſage, dans l'empire de Maroc comme dans preſque toute la Barbarie, eſt que les jeunes mariés, lorſque leurs femmes ſe ſont trouvées vierges, prennent le lendemain le titre de Roi, & le gardent pendant huit jours. Ce prétendu regne eſt une fête pour eux & leurs amis ; ils exigent alors certains petits tributs dans leurs quartiers. C'eſt une plaiſanterie ; elle choqua Abdallah. Jaloux du titre & des prérogatives de la ſouveraineté, il la regarda comme un attentat puniſſable ; huit jeunes gens nouvellement mariés furent arrêtés par ſes ordres, attachés à la queue

d'une mule, & traînés par les rues de Miquenez jusqu'à ce qu'ils fussent expirés.

Les exécutions de ce genre étoient si fréquentes & si terribles, que sa mere se crut obligée de lui faire des représentations à ce sujet; voici la réponse qu'il lui fit: « Mes peuples sont mes esclaves; ils » n'ont d'autre droit à la vie que celui » que je veux bien leur laisser; maître de » le retirer à ma volonté, j'use de ma » puissance. Mon plaisir le plus doux est » de les voir expirer; & ils sont trop » heureux de servir à la plus chere satis- » faction de leur roi. » Ce monstre ne pardonna point à sa mere son humanité; il conçut l'horrible dessein de s'en défaire; heureusement pour elle, elle en fut instruite à temps, & elle se déroba à sa fureur en faisant le pélerinage de la Mecque.

[1735.]

La férocité d'Ismaël n'avoit pas révolté ses peuples; il avoit sçu les contenir en se mettant toujours en état de se défendre, & de punir les rebelles. Il étoit aussi politique que cruel; son fils Abdallah n'eut que cette derniere qualité; il en fut enfin la victime. Les Maures se révolterent & le chasserent du trône, où ils appellerent Muley-Ali, frere de Déiby. Abdallah quitta

Miquenez, pour se réfugier chez les Arabes, auxquels il avoit donné les plus justes sujets de mécontentement. Ces peuples cependant consentirent à le recevoir; ils envoyerent des députés sur son chemin pour l'assurer de leur fidélité. Ces députés crurent pouvoir profiter de la circonstance pour faire sentir à un maître qui avoit besoin d'eux, qu'il avoit abusé de son pouvoir. Abdallah reçut mal leur reproche, & il tua de sa propre main ces députés d'un peuple qui devoit le protéger. Il avoit, en partant de Miquenez, emporté ses trésors avec lui. Muley-Ali, qui s'attendoit à les trouver en entrant dans la ville, furieux d'avoir été trompé dans son attente, égorgea la mere d'Abdallah, & un grand nombre d'officiers du serrail & de la ville, parce qu'ils n'avoient pas retenu ces trésors.

[1740.]

Muley-Ali ne sçut pas se conserver sur le trône; il s'étoit abruti par l'usage fréquent d'une herbe que les Orientaux appellent *archicha*, & dont l'effet, lorsqu'on en prend modérément, est d'égayer l'esprit; elle enivre & étourdit comme l'opium lorsqu'on en mange trop. Il se fit bientôt mépriser par sa stupidité; il n'a-

voit pas d'ailleurs assez de richesses pour s'attacher par ses bienfaits ceux qui avoient opéré son élévation, & qui pouvoient la détruire. Abdallah avoit ses trésors, il s'en servit pour gagner les Maures qui l'avoient détrôné, & qui le rétablirent. Le malheur n'avoit point affoibli sa férocité naturelle; il ne se vit pas plutôt dans Miquenez, qu'il la remplit de sang. Sa vengeance, toujours injuste & atroce, s'étendit sur tous les habitants, qu'il punit d'avoir ouvert leurs portes à Muley-Ali, auquel ils n'auroient pu les fermer; il mit ensuite la ville au pillage, & fit raser la citadelle. Les Maures se révolterent encore; leur général se proposa de mettre sur le trône un autre prince de la famille royale, appellé Sidi. Abdallah, qui ne sçavoit pas combattre ses ennemis, mais qui sçavoit mettre un prix à leur fidélité, paya si richement les siens, qu'ils lui livrerent leur général. L'infortuné, se voyant trahi par ses troupes, espéra sauver sa vie en implorant la religion & la superstition des peuples. Il se couvrit d'un drap qui avoit servi au tombeau d'un Santon fort révéré dans ce pays, & c'est sous cet abri qu'il parut devant Abdallah. Le roi n'étoit pas si religieux que son pere Ismaël; cependant il baisa respectueuse-

ment le drap dont étoit couvert le général, l'arracha ensuite de dessus lui, & lui perça lui-même le sein avec une lance qu'il avoit à la main. Dès qu'il vit couler le sang de son ennemi, il demanda une coupe pour en boire ; il la remplit en disant : « Ce sang ennemi va couler » dans mes veines, & fortifier le mien. » Un de ses ministres, qui étoit présent, lui arrêta le bras au moment où il portoit la coupe à la bouche ; il lui représenta que sa dignité lui défendoit d'aller plus loin ; il ajouta que ce qui étoit au-dessous du maître convenoit toujours à un sujet, & il offrit de vuider la coupe à sa place. Abdallah la lui remit.

[1744.]

Le roi de Maroc eut encore à se défendre contre une révolte excitée par ce même Muley-Sidi qu'on avoit désigné pour lui succéder ; il fut même obligé, après l'avoir vainement assiégé dans Fez, de se réfugier dans les montagnes, d'où ses trésors & la foiblesse de son rival lui fournirent les moyens de descendre, & de réclamer un empire qu'il conserva jusqu'à sa mort.

C'est ici que nous terminerons les Anecdotes de Maroc, où la barbarie continue

de régner, & n'offre à la curiofité que des fcenes atroces, fur lefquelles nous avons peut-être arrêté trop long-temps nos lecteurs. Les autres Etats de la Barbarie ne nous en offriront pas moins. Les guides manquent fréquemment dans le cours de cette hiftoire.

Fin des Anecdotes de Maroc.



ANECDOTES ALGÉRIENNES.

AVANT-PROPOS.

LEs Anecdotes générales de la Barbarie font une introduction à l'histoire de tous les Etats de cette contrée ; les uns & les autres ont subi les mêmes loix sous les Romains, les Grecs, les Vandales & les Arabes. Alger, soumise à ces différents maîtres, reçut aussi successivement le joug des Almoravides, des Almohades & des Bénimérinis. Ces derniers imaginerent de partager leurs possessions d'Afrique en plusieurs gouvernements sous différents chefs. Ils regarderent cette division comme un moyen de les conserver ; & ce fut celui qui les leur fit perdre. Le royaume d'Alger fut bientôt partagé entre quatre princes qui pendant quelque temps vécurent en bonne intelligence. Alger, tributaire du

roi de Trémecen, le devint de celui de Bugie, qui à la fin du quinzieme siécle se trouva si puissant, qu'il menaçoit d'envahir toute la Barbarie. L'Espagne s'opposa à ses progrès. C'est ici que commence l'indépendance d'Alger, qui forme un Etat séparé, & c'est où naturellement doivent commencer les Anecdotes Algériennes.

[1505.]

LEs Maures, chassés d'Espagne il y avoit environ douze ans, s'étoient établis en grand nombre à Oran, d'où ils faisoient de fréquentes excursions sur les côtes du pays fertile qu'ils avoient été forcés de quitter. Ferdinand entreprit de porter la guerre chez eux, & de les soumettre pour les empêcher d'inquiéter ses Etats. Le comte de Navarre s'embarqua cette année, & vint aborder en Afrique. Oran fut sa premiere conquête; il s'empara ensuite de Bugie & de plusieurs autres places. Alger, craignant de subir le même sort, appella à son secours Sélim Eutémy, prince Arabe, dont la valeur lui parut propre à la préserver du malheur qu'elle craignoit. Sélim n'hésita pas; le commandement de cette ville flatta son ambition. Il vint avec sa

femme

femme Zaphira, & son fils âgé de douze ans. La tribu d'Arabes qui lui étoit soumise, lui fournit une armée, avec laquelle il se flatta de repousser les Espagnols. Il ne put cependant les empêcher de s'approcher d'Alger, & d'imposer un tribut à cette ville qui l'avoit appellé à sa défense. Il fut contraint même de souffrir qu'ils construisissent un fort sur l'isle qui est vis-à-vis de la ville, & dont le canon, commandant le bras étroit de mer qui l'en sépare, tenoit les corsaires en crainte, & leur fermoit l'entrée & la sortie de leur port.

[1515.]

Pendant que l'Afrique cédoit sans défense aux Espagnols, il se formoit sur la mer une puissance barbare qui devoit délivrer Alger, & changer la constitution de son gouvernement. Aruch Barberousse, fameux pirate Turc, né selon les uns dans l'isle de Lesbos, selon d'autres en Sicile, & apostat, avoit commencé de bonne heure le métier de corsaire. Le nombre & la valeur de ses prises le rendirent bientôt célebre. Le roi de Bugie l'appella à son secours contre les Espagnols, qu'il tenta vainement de chasser des Etats de ce prince. Peu de temps après, passant l'hiver à Gigie, il eut pitié de la triste situation des habitants qui souffroient de la di-

ſette; il alla avec ſes vaiſſeaux leur chercher du grain qu'il leur diſtribua. Ce bienfait rendu ſi à propos engagea Gigie à le reconnoître pour ſon maître; elle lui donna le titre de ſultan. Ce fut-là qu'Alger, inſtruite de ſes ſuccès, lui envoya des députés pour lui demander ſon appui contre les Eſpagnols. La ville fit cette démarche du conſentement de Sélim; & Barberouſſe, animé par les tréſors qu'on lui promettoit en récompenſe, & peut-être par le projet qu'il conçut de ſe rendre maître d'Alger, partit ſur le champ pour cette expédition. Il y fut reçu avec les acclamations d'une multitude qui le regardoit comme ſon défenſeur. Sélim lui rendit à ce titre tous les honneurs imaginables. Barberouſſe ne répondit point à ſes politeſſes. Il délivra Alger du tribut; mais il ne put réuſſir à chaſſer les Eſpagnols de leur fortereſſe.

[1516.]

Alger, affranchie du tribut qu'elle payoit aux Eſpagnols, ne tarda pas à avoir à ſe plaindre de ſes libérateurs. Barberouſſe, qui aſpiroit à s'y faire proclamer Roi, agiſſoit déja en maître. Pour hâter l'exécution de ſon deſſein, il réſolut de faire mourir Sélim; mais, comme il étoit aimé, cette entrepriſe demandoit de la

circonſpection & du ſecret. Logé dans le palais du prince, il en connoiſſoit tous les détours. Il ſçavoit que Sélim, tous les jours avant la priere du midi, entroit dans le bain & y reſtoit ſeul; il s'y gliſſa ſans être vu, le ſurprit nu & ſans armes, & l'étrangla avec le linge dont il ſe ſervoit pour s'eſſuyer. Il ſortit comme il étoit entré, ſans être apperçu. Il affecta de paroître inquiet de ce que Sélim reſtoit ſi long-temps dans le bain; il l'alla chercher avec beaucoup de perſonnes, dont il ſe fit accompagner. On le trouva mort, & il s'empreſſa de dire qu'apparemment il étoit tombé en foibleſſe, & qu'il avoit péri, faute d'être ſecouru à temps. Cette explication ne ſatisfit point; mais on trembloit devant lui, & perſonne n'oſa montrer un autre avis. Ses ſoldats qui étoient tous Turcs ſe répandirent auſſitôt dans la ville, en criant: « Vive Aruch Barberouſſe, l'invincible Roi d'Alger, que Dieu a choiſi pour gouverner ſon peuple, & le délivrer de l'oppreſſion des Chrétiens. Malheur à ceux qui refuſeront de le reconnoître & de lui obéir! » Cette proclamation épouvanta tout le monde, & chacun s'empreſſa de venir lui rendre hommage.

S'il faut en croire Taſſy, l'ambition ſeule ne porta pas Barberouſſe à cet aſſaſſinat. Il étoit devenu amoureux de Zaphi-

ra, l'épouſe de Sélim; & le deſir de la poſſéder, l'avoit porté à détruire le plus grand obſtacle qui s'y oppoſoit. Zaphira rebuta le meurtrier de ſon mari. Barberouſſe, dont la paſſion étoit peu délicate, mais très-vive, réſolut de recourir à la violence. Il ſe rendit chez elle, & ayant appellé toutes les femmes de ſa ſuite, il les enferma à la clef dans une piece voiſine; sûr alors de la voir privée de tout ſecours, il revint à elle. Zaphira s'étoit attendue à cet attentat; elle avoit caché ſous ſa robe un poignard, & s'étoit munie d'un poiſon ſubtil, dont l'effet devoit être également terrible & prompt; ſon deſſein étoit de ſe ſervir du premier pour repouſſer la violence, & de faire paſſer l'autre dans ſon ſein, ſi elle venoit à manquer le cœur du barbare qu'elle vouloit percer. Elle le manqua en effet, & ne le bleſſa qu'au bras. Barberouſſe s'éloigna un inſtant pour ſe faire panſer, & envoya un de ſes gardes qui la déſarma; elle ne vit plus alors d'autre moyen de ſe ſouſtraire à la violence que celui de mourir, & le poiſon qu'elle prit avoit déja fait ſon effet lorſque Barberouſſe rentra. Ce ſpectacle, au lieu de l'attendrir, augmenta ſa fureur. Il la fit ſentir à toutes les femmes de Zaphira, qu'il fit étrangler, & enterrer enſuite ſecrettement avec leur maî-

treſſe, en répandant le bruit qu'elles s'étoient évadées à ſon inſçu.

[1517.]

Barberouſſe, odieux aux Algériens, ſe maintenoit malgré eux ſur le trône. Une conſpiration formée contre lui avoit été découverte, & diſſipée par la mort de leurs principaux chefs. Le fils de Sélim, qui s'étoit ſauvé à Oran, d'où il avoit paſſé en Eſpagne, revint cette année avec une armée Eſpagnole, ſous les ordres de don Diegue de Vero, qui devoit le rétablir dans Alger; mais la tempête fit périr tous les vaiſſeaux, & ceux qui purent échapper aux eaux, trouverent la mort ou l'eſclavage. Barberouſſe, enflé d'un triomphe qui ſembloit lui montrer le ciel armé en ſa faveur, ſe fit haïr plus que jamais. Il déclara la guerre au roi de Trémecen, qui, ſecondé par les Eſpagnols, après bien des défaites, le força de quitter cette ville dont il s'étoit emparé. Barberouſſe n'avoit avec lui qu'un petit nombre de Turcs avec leſquels il prit la fuite. Pour arrêter la pourſuite des Eſpagnols, il ſema ſur ſa route tout ſon or, ſon argent, ſa vaiſſelle & ſes bijoux. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût joint à huit lieues de Trémecen, ſur les bords de la riviere de Hueneda. Là, il ſe défendit avec un

courage que le défespoir fembloit avoir augmenté. Il fe fit maffacrer avec toute fa troupe plutôt que de fe rendre, & il ne réchappa pas un feul des Turcs qu'il avoit avec lui.

La nouvelle de fa mort fut bientôt portée à Alger. Hairadin ou Chérédin, fon frere, fe fit proclamer roi fur le champ; cependant ne fe croyant pas sûr dans cette ville où il fçavoit qu'il étoit détefté, il fut fur le point de s'embarquer avec tous fes Turcs & fes richeffes fur vingt-deux galeres qui compofoient fes forces de mer; mais le marquis de Gomarez, le vainqueur de fon frere, au lieu de profiter de fes avantages & de marcher à Alger, renvoya les troupes Efpagnoles, & Hairadin ne le craignant plus, refta dans fon nouvel empire.

[1519.]

Chérédin régnoit dans l'inquiétude depuis la mort de fon frere. Il craignoit que les Arabes & les Maures révoltés ne cherchaffent encore du fecours chez les Efpagnols. Il avoit befoin d'appui, il en chercha un dans l'empereur Ottoman. Sélim I régnoit alors; il venoit d'achever la deftruction de l'empire des Mamelucs en Egypte. Il reçut des envoyés de Chérédin qui venoient lui offrir la domination d'Al-

ger, & un tribut, pourvu qu'il en laissât le souverain actuel en qualité de vice-roi, & qu'il le soutînt contre ses ennemis. Sélim accepta avec plaisir une proposition qui augmentoit son empire. Il nomma Chérédin Bacha, & lui envoya deux mille Janissaires bien armés pour le défendre; avec leur secours il s'empara de la forteresse Espagnole, & ses vaisseaux, libres d'entrer & de sortir, infesterent bientôt les mers.

[1541.]

Cette année fut célebre par l'expédition malheureuse de Charles-Quint contre Alger. Chérédin n'y étoit plus. La Porte, qui craignoit qu'il ne se repentît de sa soumission, l'avoit attiré à Constantinople, où il n'étoit pas à craindre, en lui donnant l'emploi de Capitan Bacha. Hassan avoit été envoyé à sa place; c'étoit un renégat de l'isle de Sardaigne. Il vit arriver une flotte immense, chargée de richesses, & d'une foule de personnes qui, se flattant de la conquête certaine d'Alger, s'étoient embarquées avec leurs familles pour s'y établir. Hassan fut effrayé de cet armement. Il ne pouvoit prévenir le siége; il se renferma dans ses murs. L'armée Espagnole étoit déja campée. L'empereur fit sommer Hassan de se ren-

dre, ſous peine d'être taillé en piéces avec ſa garniſon. On finit par eſſayer de le corrompre, en lui offrant des ſommes conſidérables, en l'invitant à les accepter, & à rentrer dans le ſein de l'Egliſe qu'il avoit quitté. « Il n'y a qu'un fou, répondit Haſſan, qui puiſſe ſe mêler de donner des conſeils à ſon ennemi; & ce ſeroit l'être encore davantage que de ſuivre ceux qu'un ennemi nous donne. » La fermeté de cette réponſe n'étoit qu'extérieure; Haſſan étoit en effet inquiet. Le Divan, qui partageoit ſon embarras, lui conſeilloit de ſe rendre. Il alloit prendre ce parti, lorſqu'une ſcene étrange le lui fit ſuſpendre.

Il y avoit à Alger un eunuque noir qui étoit regardé comme un fou, mépriſé comme tel par les grands, mais qui avoit une grande réputation de ſainteté parmi le peuple. Il parut tout-à-coup au Divan, au moment qu'il venoit de décider d'ouvrir les portes de la ville à Charles-Quint.

« Haſſan, s'écria-t-il en entrant & en s'adreſſant au Bacha, » je ſuis le pauvre » Iſouf, l'eſclave des eſclaves, le plus vil » des Muſulmans, mépriſé des grands & » des Marabouts, qui m'ont perſécuté juſ» qu'à préſent & regardé comme un fou: » depuis long-temps tous m'ont rejetté, » tous m'ont couvert d'gnominie. Le Ca-

» di, juge de la loi, m'a poursuivi plus
» d'une fois, & offert à la multitude le
» spectacle humiliant pour moi des châ-
» timents qu'il m'a fait subir; mon unique
» crime étoit celui-ci. Dieu tout puissant,
» dont la sagesse & les vues sont incom-
» préhensibles, m'a quelquefois dévoilé
» l'avenir, & instruit des choses qui de-
» voient arriver à ceux qui dédaignoient
» de m'écouter. J'ai été contraint de me
» taire; les pauvres seuls m'ont entendu,
» & leurs présents m'ont récompensé. Au-
» jourd'hui, Hassan, tu commandes dans
» cette ville; mon silence seroit un cri-
» me. Le danger presse; tu peux l'éviter.
» Ecoute. Voilà une armée d'Infideles,
» puissante en hommes & en armes; elle
» est arrivée si soudainement, qu'on di-
» roit que les flots de la mer l'ont enfan-
» tée & vomie sur ces rivages. Dépourvus
» de tout, hors d'état de résister, vous ne
» voyez plus d'autre ressource que celle
» de traiter avec vos ennemis, & d'en ob-
» tenir des conditions humaines. Vous
» vous flattez d'en obtenir de semblables
» des Chrétiens? Dieu qui sçait tout, &
» qui se rit des vains desseins des hom-
» mes, dont ils ne peuvent prévoir l'is-
» sue, vous délivrera seul des mains de vos
» ennemis. Hassan, & vous ministres &
» grands du royaume, reprenez courage,

» & ayez confiance en lui. Croyez le
» malheureux & méprisé Isouf; c'est lui
» qui vous annonce qu'avant la fin de
» cette lune, la volonté de Dieu com-
» battra le Dieu des Chrétiens. Vous ver-
» rez périr leurs vaisseaux & leur armée;
» votre ville sera libre & triomphante;
» leurs biens & leurs armes vous seront
» acquis; vous aurez des esclaves qui ont
» déja travaillé à construire des forts pour
» nous défendre contr'eux à l'avenir, &
» peu de ces gens aveugles & endurcis re-
» tourneront dans leur pays.»

Ce discours singulier, prononcé avec fermeté, entraîna la multitude qui l'entendit: le Divan, Hassan lui-même, qui peut-être n'ajoutoit aucune foi à cette prédiction, mais qui voyoit que le peuple l'écoutoit avec confiance, consentirent à résister encore dix jours pour attendre la fin de la lune. Il s'éleva en effet une tempête affreuse le 28 Octobre. Le camp qui étoit dans la plaine fut inondé; la mer engloutit la plus grande partie des vaisseaux, & Charles-Quint n'eut rien de plus pressé que de profiter du calme pour s'en retourner avec les débris de sa flotte.

Quoi qu'il en soit de cet événement bien étrange, & de la prophétie plus étrange encore, qui peut fort bien n'avoir été imaginée qu'après coup, on ne persécuta plus

Isouf; il reçut une grande récompense, & on lui laissa la liberté de faire valoir ses talents auprès de la populace. Les Marabouts & les gens de loi, jaloux de sa réputation, s'empresserent de la lui enlever; ils dirent qu'Isouf étoit sorcier, & qu'il étoit scandaleux de lui attribuer le mérite d'un événement qu'on devoit aux prieres & à la sainteté d'un Santon. Ils ajouterent que ce prétendu saint avoit été, par inspiration divine, le jour même de la destruction de la flotte Chrétienne, battre la mer avec un bâton, & exciter par-là la tempête à laquelle la ville devoit son salut. Hassan feignit de les croire, parce qu'il eût été dangereux de les contrarier. Le Santon fut en grande estime; après sa mort, on bâtit une mosquée sur son tombeau. Les Marabouts ne manquerent pas d'assurer qu'en battant la mer avec les os du saint, on exciteroit une nouvelle tempête; & le peuple est encore persuadé à présent de cette vertu de ses reliques, quoiqu'il ait eu sans doute bien des occasions de se détromper.

[1545.]

Après la mort de Hassan rénegat, la milice se nomma elle-même un chef. Ce premier essai de son indépendance la préparoit à oser un jour davantage. Haji,

qu'elle élut, s'étoit distingué dans le siége d'Alger contre les Espagnols : il fit respecter les Turcs pendant le peu de temps qu'il resta à la tête des affaires; & lorsque la Porte envoya un Bâcha, il lui remit l'autorité sans paroître la regretter. Il vécut quatre ans après sa démission, & mérita l'estime de son successeur. C'étoit un fils de Chérédin, neveu par conséquent de Barberousse. Il avoit eu le crédit de se faire nommer à l'emploi dont on avoit privé son pere parce qu'on le craignoit. Il se nommoit Hassan; il eut de grands demêlés avec les rois de Trémecen & les Cherifs de Maroc, & presque toujours il eut l'avantage.

[1552.]

Hassan fut rappellé cette année de son gouvernement. Salha-Rais fut envoyé à sa place. Sa premiere expédition fut de réduire le roi de Tocort ou Tuggurt qui s'étoit révolté; il marcha contre lui, & traversa le désert de Numidie. Ce prince n'avoit que quatorze ans; assiégé, pris dans sa capitale, & interrogé pourquoi il avoit eu la hardiesse de lever la main sur la banniere redoutable du grand Seigneur, il rejetta tout sur son ministre, qui fut jugé seul coupable, parce qu'en effet le prince étoit trop jeune pour ne s'être pas laissé

conduire par ses conseils. On mit ce ministre à la bouche d'un canon. Tous les habitants de la ville, qui étoient échappés au carnage, furent vendus comme esclaves.

Salha-Rais, après cette expédition, en fit une autre dans la Numidie ; mais les habitants effrayés avoient fui dans les montagnes. Il leur envoya dire de revenir, & leur promit grace à tous; il leur tint sa parole, mais leur imposa un tribut, & les menaça de revenir s'ils osoient refuser de le payer: à son retour il remit en liberté le jeune roi de Tuggurt, & se contenta de la leçon qu'il lui avoit donnée pour s'assurer sa soumission.

[1555.]

Salha-Rais reprit cette année la ville de Bugie, dont les Espagnols s'étoient emparés trente-cinq ans auparavant. Don Alphonse de Péralte, qui en étoit le gouverneur, ne fit qu'une foible défense & capitula promptement : on lui en fit un crime, & à son retour en Espagne, Charles-Quint lui fit couper la tête.

Salha-Rais mourut cette année. Son successeur fut Hassan Corse, renégat que la milice élut en attendant les ordres du Sultan, qui seul avoit le droit de nommer le Bacha d'Alger. Son prédécesseur

avoit fait des préparatifs pour le siége d'Oran : on n'attendoit pour le commencer que les forces que la Porte devoit envoyer ; mais, dès qu'elle sçut que Salha-Rais étoit mort, n'ayant pas grande opinion des talents d'Hassan-Corse, elle lui défendit de faire cette expédition, & peu de temps après elle envoya à Alger Tékelly, Bacha. La milice ne voulut pas le recevoir ; mais il parvint à s'y introduire par la ruse. Ses troupes, maîtresses des portes, s'y firent respecter. Hassan-Corse vint le recevoir, & s'excuser de ce qui s'étoit passé, en l'assurant qu'il avoit été forcé lui-même par la milice à se prêter à ses desirs. Tékelly ne lui répondit que par un sourire dédaigneux, & le fit arrêter : peu de jours après il le condamna à la mort, avec les deux gouverneurs. L'infortuné Hassan-Corse fut jetté sur des crocs de fer, où il demeura suspendu par le côté pendant trois jours entiers. C'étoit dans le mois d'Octobre ; un vent froid qui s'étoit élevé alors avoit prodigieusement rafraîchi l'air. Hassan conjuroit les passants, & sur-tout les esclaves Chrétiens, de jetter par pitié quelque chose sur lui pour le couvrir ; mais aucun n'osa lui rendre ce foible service : les gardes qui veilloient autour de lui sembloient les menacer de les attacher eux-mêmes aux

crocs voisins pour les punir de leur pitié.

Hassan-Corse trouva un vengeur dans un autre rénegat, qui étoit son favori. Joseph le Calabrois gouvernoit alors Trémecen; dès qu'il eut appris ce qui s'étoit passé, il se mit en route pour aller punir Tékelly. La peste qui désoloit alors Alger avoit obligé le Bacha de sortir de la ville, & d'aller camper à quelque distance. Joseph s'y rendit à la tête de trois cents Turcs ou renégats. Il fit une diligence prodigieuse. On étoit alors près de Noël, & il y a trois cents milles de Trémecen à Alger. Pour n'être trahi par personne, il fit attacher à des arbres tous les Maures qu'il rencontra sur son chemin. Il arriva enfin devant la tente de Tékelly, avant que celui-ci eût le moindre soupçon de sa marche. Le Bacha effrayé alla se réfugier sous le dôme d'un célebre Santon; mais un renégat ne devoit pas respecter cet asyle; il l'y poursuivit, le perça de sa lance, & les Turcs applaudirent à ce coup. Joseph fut nommé Bacha, sans l'aveu & à l'insçu de la Porte; mais il ne jouit que six jours de sa nouvelle dignité; la peste l'attaqua, & l'enleva en moins de vingt-quatre heures.

[1557.]

Hassan, fils de Chérédin, qui avoit été

déja Bacha d'Alger & rappellé, trouva le moyen de se faire donner encore ce gouvernement. A peine y fut-il arrivé qu'il forma des entreprises contre les Etats voisins; il fut vaincu par le Chérif de Maroc. Cette année il eut à se défendre contre les Espagnols. Le comte d'Alcaudete & don Martin de Cordoue son fils conduisoient l'entreprise. L'imprudence du premier fut la cause de sa perte; & il pécha par un excès de courage. Son fils lui conseilla d'attaquer le Bacha à son arrivée, pendant que ses troupes étoient fatiguées d'une longue marche; il rejetta ce conseil avec indignation, parce qu'il crut que la diminution du danger diminuoit sa gloire. Il attendit le jour. Les Turcs reposés & en forces supérieures tomberent sur ses troupes, & les mirent en désordre; en vain le comte fit tous ses efforts pour les rallier, l'effroi les avoit saisies. Il crut qu'en leur donnant l'exemple, & s'élançant au milieu des ennemis, elles le suivroient pour le dégager; il se mit donc à leur crier: «Saint Jacques! la » victoire est à nous;» & il poussa son cheval au milieu des ennemis. Son cheval percé de coups tomba, & l'écrasa sous sa chûte.

[1567.]

Hassan, après avoir été rappellé encore une

une fois à Constantinople, & renvoyé de nouveau à Alger, quitta enfin cette année son emploi pour ne plus le reprendre; Mahamet, fils de Salha-Rais, vint le remplacer. Hassan lui fit présent de son palais, de ses bains, & d'un grand nombre d'esclaves Chrétiens, dont plusieurs étoient des ouvriers habiles, dont l'industrie augmentoit le prix. Il se retira à Constantinople avec ses richesses, où il mourut trois ans après.

Le gouvernement de Mahamet fut plus tranquille que celui de ses prédécesseurs; la seule entreprise qui l'inquiéta fut celle de Jean Gascon, aventurier Espagnol, qui osa se charger de venir pendant une nuit mettre le feu aux vaisseaux d'Alger dans le port. Si le projet avoit réussi, les corsaires auroient été ruinés. Philippe II l'autorisa par une commission, & lui fournit les bâtiments, les matelots & les artifices nécessaires. Jean Gascon partit au mois d'Octobre, temps auquel tous les vaisseaux, ou du moins le plus grand nombre, étoient dans le port; il arriva sans être découvert, & trouva le moyen de s'approcher assez pour examiner la position des vaisseaux, & la maniere dont ils étoient rangés. La nuit le favorisoit; il trouva la circonstance favorable, & se mit en devoir de jetter les artifices

qu'il avoit apportés ; mais ils étoient si mal préparés, qu'aucune ne put prendre feu. Affligé de ce contre-temps qu'il n'avoit pas prévu, & forcé de s'en retourner, il voulut laisser du moins son poignard à la porte du mole, comme un monument de son voyage. Il s'avança donc malgré les prieres de ses compagnons qui ne le suivirent pas. Il fit du bruit en enfonçant son poignard dans la porte ; les Espagnols, qui craignoient d'être poursuivis, mirent à la voile, & eurent l'imprudence de pousser des cris qui éveillerent la garde du port ; Gascon prit la fuite dans une barque, & fit force de rames. Il étoit déja à vingt lieues, lorsque ses rameurs fatigués s'arrêterent pour se reposer ; dans ce moment ils apperçurent une galiotte que le Bacha envoyoit à leur poursuite. Il étoit impossible de l'éviter ; il ne l'étoit pas moins de se défendre ; ils se rendirent. Le capitaine de la galiote, satisfait d'avoir entre les mains le chef de l'entreprise, ne s'embarrassa pas de courir après les autres bâtiments qui fuyoient, & revint à Alger. Le peuple demandoit à grands cris le supplice de Gascon ; & Mahamet s'empressa de le satisfaire. Il fit dresser une potence élevée dans l'endroit même où l'Espagnol avoit pris terre ; il l'y fit accrocher par les pieds, avec la com-

miſſion du roi d'Eſpagne, qu'on attacha à ſes oreilles. Il y avoit peu de moments qu'il étoit dans cette ſituation, lorſque le capitaine qui l'avoit pris, vint demander ſa grace au Bacha. Il lui repréſenta qu'il étoit dangereux de faire périr dans les tourments un priſonnier de guerre; que c'étoit autoriſer les Eſpagnols à uſer de repréſailles, dont tous les Algériens, à commencer par le Bacha, pourroient être les victimes; que d'ailleurs Gaſcon n'avoit fait, en entreprenant ce coup hardi, que ce qu'ils feroient tous eux-mêmes dans les ports d'Eſpagne ſi on le leur ordonnoit. Mahamet fit délivrer le priſonnier de ſon ſupplice: on le tranſporta dans le bagne royal, où les chirurgiens Chrétiens prirent ſoin de lui. Mais ſa mort n'étoit que retardée; les Maures murmuroient: on en vit venir pluſieurs qui prétendoient arriver d'Eſpagne, & qui aſſuroient qu'on y diſoit généralement que jamais les Algériens n'oſeroient toucher à un cheveu de Gaſcon, dans la crainte de la vengeance qu'en prendroit Philippe. Ces propos, vrais ou ſuppoſés, irriterent le Bacha; il ordonna qu'on tranſportât le priſonnier au haut des murs de la ville, & que de-là on le précipitât ſur les crocs de fer. Il y tomba ſur le ventre, & ce fut un bonheur pour lui, parce qu'il mourut

ſur le champ de ſa bleſſure : il y a tant d'autres malheureux qui, bleſſés différemment, reſtent ſuſpendus des jours entiers à ces fers, & expirent lentement dans des tranſports de rage !

Mahamet pendant le temps de ſon gouvernement parvint à réconcilier les Janiſſaires & les Levantins, deux corps jaloux l'un de l'autre, dont il fit ceſſer les haines, & qu'il confondit enſemble en les réuniſſant. Ce trait de politique hardi fraya à la république le chemin de l'indépendance ; ſes troupes diviſées l'en auroient écartée ſans ceſſe par leurs querelles particulieres, difficiles à appaiſer, & qui auroient toujours empêché de former un parti général, animé des mêmes vues & concourant au même but. La Porte n'approuva point cette conduite, dont elle prévoyoit les conſéquences, & elle ne chercha plus qu'un prétexte pour le rappeller.

[1568.]

Mahamet fut remplacé cette année par Hali-Fartaz, connu ſous le nom d'Ochali. La fortune de ce nouveau Bacha étoit bien extraordinaire ; né dans un pauvre village de la Calabre, pris ſur mer par un corſaire, il fut conduit à Alger, où il parut la premiere fois en eſclave, mais ſi mi-

ſérable & ſi couvert de vermine, que les compagnons de ſa captivité craignoient de l'approcher. Sa vigueur fixa l'attention de ſon patron ; il le crut propre à ſervir à la rame dans une galere, & il l'y fit paſſer ; bientôt après il lui reconnut de l'eſprit, & le fit Boſſeman. Hali alors embraſſa le Mahométiſme, pour s'égaler aux Levantins qui le mépriſoient. Il fut libre. Le deſir de faire fortune lui fit prendre parti dans un brigantin qu'on armoit en courſe. Il fut heureux dans ſes expéditions, bientôt il eut une galiote. Il gagna l'amitié de Dragut, auquel il succéda dans le gouvernement de Tripoli ; il obtint enſuite celui d'Alger, où il entra en qualité de Bacha. C'étoit dans ce temps que la guerre contre les Maures d'Eſpagne étoit le plus allumée. Ces malheureux ſollicitoient des ſecours ; Ochali permit à tous les aventuriers qui voudroient faire le voyage d'Eſpagne de s'y rendre à leurs dépens ; mais il ne voulut point y envoyer des troupes. « Mon devoir, di-
» ſoit-il à cette occaſion, eſt de bien dé-
» fendre le pays qui m'eſt confié, ſans
» me mêler des affaires d'autrui. »

[1575.]

Ochali ne garda ſon gouvernement que juſqu'à l'année 1573. Pendant ce temps,

il avoit fait la conquête du royaume de Tunis. Il avoit rendu de grands ſervices à la Porte dans d'autres occaſions ; ce fut lui qui commanda l'aile gauche de la flotte Ottomane à la bataille de Lépante, ſi fatale aux Turcs, & ce fut lui qui ſe conduiſit avec le plus de diſtinction. Ayant attaqué la capitane de Malte, il la prit, & fut obligé de l'abandonner, mais il conſerva l'étendard de l'ordre. Son ſucceſſeur, Arab-Achmed, qui ne reſta que peu de temps à Alger, ſe borna à embellir & à fortifier la ville ; il fut remplacé par Ramadan, qui s'étoit encore élevé à cette dignité de la condition de ſimple eſclave. Ochali, qui l'avoit vu pluſieurs fois dans l'action, avoit pris de l'amitié pour lui, & contribué à ſa grandeur. Il gouverna avec beaucoup de douceur & ſe fit aimer : on le regretta lorſque, deux ans après, il quitta cette ville pour prendre le gouvernement de Tripoli.

[1577.]

Haſſan-Vénédic, renégat Vénitien, augmenta les regrets des Algériens au départ de Ramadan. Ce nouveau Bacha étoit d'une avarice inſatiable ; il commença ſon adminiſtration par ſe faire vendre à très grand marché tous les eſclaves les plus forts, les plus robuſtes, les plus adroits,

& dont il espéra tirer le meilleur parti en les revendant. Il s'empara seul du commerce du bled, qui étoit devenu rare, & entretint la disette pour prolonger & augmenter la cherté. Les Janissaires disoient hautement qu'il ne se vendoit rien sur le marché qui ne lui appartînt, à l'exception des oignons & des choux. Ayant voulu diminuer leur paye, ils firent passer leurs plaintes à Constantinople, & il fut rappellé.

[1580.]

Jaffer-Aga se conduisit par des principes différents. C'étoit un renégat Hongrois; il avoit été pris par un parti Turc, avec sa mere & deux de ses freres. Le Grand-Seigneur, auquel il fut présenté, voulut le charger de l'éducation de son fils, encore enfant. Comme le précepteur devoit entrer dans le serrail, le Sultan jugea à propos de lui faire faire l'opération indispensable, sans laquelle on ne peut être introduit dans ce lieu sacré. Jaffer, degradé de sa virilité, conserva son caractere doux & honnête: on le contraignit d'embrasser l'Alcoran, en même temps qu'on le fit eunuque. Son génie, sa probité, son horreur pour le crime, ses vertus furent les seuls degrés par lesquels il monta aux premieres dignités. A

ſon arrivée à Alger, il mit tous ſes ſoins à faire ceſſer la diſette ; il y réuſſit. Il donna des exemples ſéveres de juſtice ; mais il récompenſoit comme il puniſſoit. Sa vertu lui fit des amis, & le ſauva d'une conſpiration. L'Aga des Janiſſaires avoit été accuſé de concuſſions & d'exactions ; il le fit juger par le Divan, & le dépoſa. L'Aga piqué voulut s'en venger. Il avoit de l'argent ; il s'en ſervit pour ſe faire des créatures. Son parti parmi les Janiſſaires devint bientôt conſidérable ; mais il n'avoit encore fait part de ſon projet à perſonne ; enfin il ſe décida à armer des aſſaſſins. Les premiers auxquels il propoſa la mort de Jaffer, reculerent avec horreur & jurerent de le défendre ; ils apprirent aux autres conjurés l'horrible deſſein de l'Aga, & firent paſſer dans leur cœur l'indignation qui les animoit. Le coupable fut arrêté, condamné par le Divan, & exécuté la nuit ſuivante. Jaffer avoit eu la délicateſſe de ne vouloir point paroître dans le jugement.

[1582.]

Haſſan-Vénédic, protégé par Ochali, devenu Capitan-Bacha, avoit étoit nommé l'année précédente Bacha d'Alger, pour la ſeconde fois. Peu de jours après ſon arrivée, le fameux renégat Morat-Rais,

qui s'étoit distingué par ses courses, & à qui ces barbares avoient donné le surnom de Grand, rentra dans le port avec une prise très-riche, puisqu'il y avoit trouvé en especes un million de ducats*. Le Bacha saisit cette occasion pour assembler tous les corsaires Algériens ; il leur reprocha leur paresse & leur lâcheté qui les empêchoient de s'enrichir comme Morat, & il ajouta qu'il vouloit leur apprendre à faire des courses heureuses, & partir avec eux. Tous équiperent leurs vaisseaux ; le Bacha arma les siens qui étoient au nombre de onze, & il se trouva à la tête de trente-trois galeres, avec lesquelles il mit à la voile. Il alla faire d'abord une descente dans l'isle de Sardaigne, où il prit quinze cents esclaves ; il en fit cent cinquante sur le territoire de Genes. Il infesta aussi les côtes de Provence ; mais son expédition la plus heureuse fut sur celles d'Espagne, où les Maures l'avoient invité à venir, & d'où il emmena plus

* L'année précédente, ce corsaire avoit surpris, sur les côtes de la Toscane, deux galeres du pape. L'amiral qui venoit d'être nommé s'étoit embarqué sur une, où il donnoit une fête à beaucoup de personnes de distinction qui le félicitoient de son élévation : il les conduisit à Alger, & cette prise devint précieuse par le prix qu'il tira de ces riches esclaves qui se racheterent.

de deux mille esclaves de tout sexe. Trois mois après, il rentra à Alger avec un riche butin, & demanda alors à ses capitaines qui de lui ou d'eux entendoit mieux le métier de corsaire ?

Hassan-Vénédic ne resta qu'un an à Alger, d'où il fut envoyé à Tripoli. Avant son départ, il donna à un marchand Anglois un passe-port pour la sureté de son commerce. Cette piéce curieuse, & qui fut sans doute bien payée, étoit conçue ainsi : « Nous, Hassan-Bacha, vice-roi, » lieutenant & capitaine-général des do- » maines & de la jurisdiction d'Alger, » donnons & accordons pleine & entiere » liberté à Thomas Shingleton, marchand, » d'aller & de venir, de négocier & de » trafiquer dans la ville d'Alger, & dans » les autres places de notre jurisdiction, » tant de l'est que de l'ouest, avec son » vaisseau, ses matelots, de quelque na- » tion qu'ils soient, & ses marchandises » de quelque pays qu'elles puissent être. » Nous ordonnons de plus à l'amiral d'Al- » ger & des autres lieux de notre juris- » diction, & à tous les capitaines de » vaisseaux, tant des nôtres que de ceux » du Levant, grands & petits, quels qu'ils » soient, que s'ils rencontrent ledit Tho- » mas Shingleton, Anglois de nation, » dans les mers de Genes, de l'est de la

» France, de Naples, de la Calabre, de
» la Sardaigne, &c. avec son vaisseau,
» ses marchandises & ses gens de quel-
» que nation qu'ils soient, de ne le point
» molester; de ne prendre rien de ce qui
» leur appartient, argent ou effets, sous
» peine de la vie & de la perte de leurs
» biens. Et si vous faites cas de la faveur
» de Sa Hautesse, notre souverain seigneur
» sultan Amurath, vous le laisserez pas-
» ser son chemin, sans empêchement.
» Donné à Alger dans notre palais royal,
» confirmé par notre seing royal, & écrit
» par notre premier secrétaire, le 23 Jan-
» vier 1583. »

[1584.]

Memmi Bacha avoit succédé à Hassan-Vénédic; son administration ne présente que des détails de courses sur les Chrétiens. La compagnie Angloise d'Afrique perdit dans ces expéditions un de ses vaisseaux. Comme il y avoit un traité entre l'Angleterre & la Porte, qui assuroit la liberté du commerce, le lord-maire de Londres, le chevalier Edouard Osborne, écrivit cette lettre au Bacha, pour lui représenter l'injustice de ses corsaires.

« Très-haut & puissant roi, il plaira
» à Votre Altesse de sçavoir que le très-
» haut & très-puissant Sultan est con-

» venu avec Sa très-excellente Majesté la
» reine d'Angleterre, de certains articles
» & privileges, en vertu desquels les su-
» jets de Sa Majesté ont la liberté d'aller
» & de venir, & de trafiquer par mer &
» par terre dans les Etats de Sa Hautesse,
» ainsi qu'il paroît plus amplement par
» les susdits articles, dont nous avons en-
» voyé copie à M. Tipton, notre commis-
» saire, pour les montrer à Votre Altesse.
» Contre la teneur de ces articles, un de
» nos vaisseaux, qui venoit de Patras dans
» la Morée, chargé d'especes courantes
» & de marchandises achetées dans ce
» pays-là, a été coulé à fond par deux
» galeres de votre ville d'Alger; la plû-
» part des gens de l'équipage ont été tués
» ou noyés, & les autres retenus prison-
» niers; action directement contraire aux
» articles & privileges sus-mentionnés.
» Nous supplions donc très-humblement
» Votre Altesse, que puisqu'il a plu au
» Grand-Seigneur de nous accorder ces
» privileges, il lui plaise de nous aider
» d'en jouir, en nous accordant que par
» votre autorité, aide & faveur, ces pau-
» vres gens détenus captifs soient mis en
» liberté, pour retourner chacun chez eux.
» De même, qu'il plaise à Votre Altesse
» de donner ordre aux capitaines & aux
» équipages de vos galeres, qu'à l'avenir

» ils nous laissent faire paisiblement notre
» commerce, avec six vaisseaux annuelle-
» ment, en Turquie & dans tous les au-
» tres lieux de la domination du Sultan,
» sans donner atteinte à nos privileges.
» Car chacun de nos vaisseaux est muni
» d'un passe-port de Sa Hautesse, par le-
» quel on les peut reconnoître. Nous se-
» rons infiniment redevable à Votre Al-
» tesse de nous accorder cette grace, &
» disposés à lui rendre de notre part tous
» les services qui dépendront de nous,
» comme M. Tipton vous en informera
» plus amplement. Et nous prierons tou-
» jours, &c. »

Cette lettre ne produisit aucun effet; il y eut un nouveau vaisseau pris peu de temps après, & la reine Elisabeth écrivit à la Porte pour s'en plaindre. Le Sultan envoya des ordres aux Bachas d'Alger, de Tunis & de Tripoli, pour qu'ils laissassent passer tranquillement les vaisseaux Anglois; mais cet ordre ne fut pas plus efficace que la lettre du lord-maire, & les corsaires continuerent leurs déprédations.

[1585.]

Morat-Rais est le premier de tous les corsaires de la Barbarie qui se soit hasardé à passer le détroit de Gibraltar, pour entrer dans l'Océan; c'est lui qui

ouvrit cette route aux pirates, qui l'ont fréquentée depuis quelquefois. Il partit avec le projet de piller les isles Canaries, & d'y faire des esclaves. Son pilote, qui ne connoissoit point cette mer, se trouva plusieurs fois embarrassé. Il étoit à la hauteur de ces isles, & il croyoit les avoir passées. Morat, qui ne connoissoit pas mieux que lui cette route, mais qui étoit persuadé qu'on étoit sur la voie, lui ordonna d'avancer; on découvrit l'isle de Lancelotte. Morat fit arrêter sa petite flotte jusqu'à la nuit; &, profitant ensuite de l'obscurité, il s'en approcha, fit une descente avec deux cents cinquante soldats bien armés. Il ne trouva aucune résistance; le butin qu'il fit fut prodigieux, & les esclaves qu'il emmena dans ses vaisseaux étoient au nombre de trois cents. Il avoit pris la femme & la fille du gouverneur: celui-ci ne s'étoit pas même dérobé sans peine aux fers qu'il lui préparoit. Après cette expédition, Morat se tint au large; &, selon la coutume des corsaires, il arbora le pavillon de treve, pour que l'on vînt racheter ses captifs, si on le vouloit. Il reçut la rançon de plusieurs, qui lui valurent des sommes considérables. Il ne partit au bout de quelque temps qu'avec ceux qu'on ne put pas racheter.

Cette expédition fit du bruit ; on en fut inſtruit en Eſpagne avant ſon retour. Don Martin Padille, général des galeres, aſſembla des forces ſupérieures, & vint l'attendre à ſon retour à l'entrée du détroit. Son projet étoit de le punir de l'audace qu'il avoit eue d'aller en des lieux qu'aucun corſaire n'avoit oſé viſiter avant lui, & d'effrayer ceux qui pourroient être tentés de ſuivre ſon exemple. Morat fut averti : quoiqu'il eût un courage bouillant & féroce, qui lui faiſoit chercher les entrepriſes les plus périlleuſes, il ne jugea pas à propos de tenter le paſſage ; il alla relâcher à Larrache, port de mer de Maroc, où il fit un ſéjour d'un mois. Une tempête qui ſurvint au bout de ce temps, & qu'il jugea devoir avoir écarté les vaiſſeaux Eſpagnols, le détermina à profiter de leur ſéparation pour paſſer le détroit. Il choiſit une nuit, & arriva heureuſement dans la Méditerranée. Au ſortir du détroit, il tira un coup de canon, pour avertir don Martin Padille qu'il avoit paſſé, & qu'il n'étoit plus néceſſaire qu'il ſe donnât la peine de l'attendre. Il rentra dans Alger, après une abſence de quatre mois.

[1587.]

Memmi avoit paſſé au gouvernement

de Tunis, pour faire place à Achmed qui avoit acheté celui d'Alger; le premier soin de celui-ci fut de se rembourser de la dépense qu'il avoit faite; il s'en fit payer une partie par son prédécesseur qu'il rançonna. Memmi étoit d'un caractere doux & humain; & on peut remarquer, dans cette partie du monde, que ce sont précisément ces hommes que l'on persécute le plus: la fable du loup & de l'agneau est le précis de l'histoire de ces contrées.

Achmed avoit appris le profit que Vénédic avoit tiré de sa course, en 1582. Il voulut s'enrichir de la même maniere. Il défendit aux corsaires d'Alger de sortir du port, jusqu'à ce qu'il fût prêt à se mettre à leur tête. « Si Vénédic a si bien » réussi en vous commandant, leur dit-il » d'un ton fier, que ne devez-vous pas » attendre sous les ordres d'un Bacha tel » que moi, qui suis si au-dessus de cet es» clave? » Cette course, qui eut le plus grand succès, & qui dura six semaines, fut la seule qu'il commanda en personne pendant son administration; mais il en fit faire plusieurs autres pour son compte, en armant lui-même des vaisseaux. Les profits considérables qu'elles lui rapporterent, l'empêcherent sans doute de fouler les peuples comme plusieurs de ses prédécesseurs,

cesseurs, puisqu'il emporta une assez bonne réputation en partant d'Alger pour aller remplacer Memmi à Tripoli.

[1591.]

Cette année fut remarquable à Alger par le retour de plusieurs corsaires qui, pris en différents temps par les Napolitains, trouverent le moyen de rompre leurs fers, & de retourner dans leur patrie. Le principal étoit Mustapha-Arnaute, un des principaux Rais d'Alger, qui avoit été captif vingt-six ans sans avoir pu obtenir de traiter de sa rançon. Il y en avoit deux autres, Jafer & Hamzar. Comme ces trois étoient les principaux, on les resserroit plus étroitement que les autres; ils obtinrent enfin, à l'occasion du Bairam, qui est la Pâque des Turcs, la permission de souper ensemble, avec les compagnons de leur captivité. Dès qu'ils furent réunis, ils parvinrent à rompre leurs fers, franchirent un mur à l'aide de quelques cordes, en percerent un autre avec des pincettes & des pelles à feu, seuls instruments de fer qui se trouvoient sous leurs mains, s'emparerent d'une barque à seize rames qui servoit aux promenades du gouverneur, & se sauverent à Lustrica, où ils rencontrerent par hasard un corsaire qui les recueillit. Leur retour fut célébré par

des réjouissances. Ce fut en cette année que le Bacha Hidir fut remplacé par Schaaban ; le peuple qui le détestoit porta contre lui à la Porte des plaintes qui ne furent pas écoutées, quoiqu'elles fussent accompagnées de présents qu'on avoit reçus.

[1595.]

Hidir fut rappellé cette année, remplacé par Mustapha, & rétabli quatre mois après par ses intrigues. A son retour, il exigea quinze mille ducats de Mustapha, parce qu'il avoit, disoit-il, négligé les réparations nécessaires au mole. Le Bacha paya ; mais, à son arrivée à Constantinople, il se vengea de Hidir, en le peignant tel qu'il étoit à la Porte ; & sur le champ elle le déposa, & renvoya Mustapha, qui à son tour lui imposa une amende. « Vous avez gouverné ce pays » plus long-temps que moi en deux fois, » lui dit-il ; vous avez laissé dépérir le » mole ; si dans quatre mois ma négli» gence a occasionné quinze mille du» cats de frais, ceux auxquels la vôtre » donne lieu ne peuvent être évalués à » moins du double : vous les paierez donc ; » mais ce ne sera pas à moi, ce sera au » trésor public, & ils ne serviront pas à » d'autre usage. »

[1600.]

C'est au commencement du dix-septieme siécle que la forme du gouvernement d'Alger changea ; cette ville obtint la permission d'élire ses chefs. L'avarice des vice-rois Turcs opéra cette révolution. Le peuple, las d'être ruiné par une multitude de tyrans qui se succédoient les uns aux autres, & qui s'empressoient de s'enrichir en arrivant, parce que la durée de leur administration étoit incertaine, porta des plaintes à Constantinople ; il proposa d'élire lui-même un Dey qui auroit soin d'empêcher la déprédation des revenus qui seroient employés à la défense de la ville, & qui veilleroit à ce que le tribut fût payé plus exactement à la Porte, à laquelle on ne demanderoit plus de fonds, comme cela arrivoit souvent. Il s'engagea à reconnoître toujours la domination du Sultan, à respecter le Bacha qu'il enverroit, mais qui n'auroit que des honneurs & point d'autorité ; à l'entretenir ainsi que sa maison, mais à condition qu'il ne paroîtroit qu'aux divans généraux, & qu'il ne donneroit son avis que lorsqu'on le lui demanderoit. Ces demandes furent accorcordées.

[1616.]

L'histoire intérieure d'Alger, dans le

cours de ce siécle, se trouve moins connue que dans le précédent ; les guides qui nous ont conduits jusqu'ici, & qui ont tous fait un long séjour en Barbarie, commencent à manquer. Les relations qui suivent sont imparfaites, & plusieurs ne méritent pas toujours la confiance ; ce sont les affaires du dehors qui sont les mieux connues. Cette année fut célebre par la premiere expédition faite dans ce siécle contre les Algériens ; ce fut la France qui la premiere arma contre les corsaires. M. de Beaulieu fut envoyé avec une flotte pour leur donner la chasse ; mais il ne prit que trois de leurs vaisseaux ; un quatrieme qu'il attaqua, étoit commandé par un renégat de la Rochelle, qui se défendit en désespéré, & qui aima mieux se couler à fond que de se rendre. Dès que M. de Beaulieu eut disparu, les Algériens recommencerent leurs courses, & ravagerent les côtes d'Espagne.

[1624.]

L'Angleterre envoya cette année une escadre contre les Algériens ; mais elle ne fit que se montrer sur ces mers, & n'y remporta aucun avantage. Les officiers de la flotte s'occuperent de leurs plaisirs dans les ports où ils debarquerent, & ne s'embarrasserent gueres de remplir leur mission.

Cette tentative ne fit qu'irriter les corsaires ; & à peine eussent-ils vu partit Robert Mausel, qui commandoit cette expédition, qu'ils s'emparerent de quarante vaisseaux marchands Anglois : leurs courses furent plus fréquentes ; toute l'Europe s'en plaignoit, mais ne faisoit rien pour s'y opposer. L'orgueil de ces corsaires alla si loin, que l'année suivante, étant en guerre avec presque toutes les puissances Chrétiennes, ils firent offrir au prince d'Orange de se joindre à lui pour attaquer l'Espagne. « Armez vingt vaisseaux, lui dirent-» ils, & nous en armerons soixante de » notre côté. »

[1627.]

Cette année fut l'époque de l'indépendance d'Alger, qui avoit déja la permission d'élire ses Deys, & qui venoit de secouer tout-à-fait le joug de la Porte. Amurath IV, embarrassé par la guerre qu'il faisoit dans la Perse, par des troubles qui s'élevoient dans quelques parties de son empire, incapable de se soutenir dans ces circonstances contre la maison d'Autriche, avoit conclu avec Ferdinand II une treve de vingt-cinq ans. Cette paix gênoit les pirates, qui devoient respecter les puissances Chrétiennes en paix avec la Porte ; ils en murmurerent ; & tous les corsaires

de Barbarie convinrent de se soustraire à l'obéissance de la Porte, pour continuer leurs brigandages. Il fut décidé à Alger, à Tunis & à Tripoli, qu'on formeroit trois républiques indépendantes ; que chacune auroit le droit de courir indifféremment sur les Chrétiens ; que tous les traités conclus par ces derniers avec la Porte, seroient regardés comme ne les intéressant en aucune maniere ; & que ceux qui voudroient la paix avec eux, seroient obligés de s'adresser directement au gouvernement de celle des républiques dont ils voudroient avoir l'amitié.

Cette résolution ayant été prise, les courses recommencerent avec plus de fureur. On en fit de toutes parts des plaintes à la Porte ; elle n'étoit pas en état de donner de satisfaction ; elle préféra le parti de s'entendre avec les corsaires, dans l'espérance de partager leurs prises. On leur fit cependant des réprimandes, accompagnées de menaces ; mais c'étoit une simple formalité ; & les Barbares répondirent qu'étant le seul boulevard contre les puissances Chrétiennes, ils se regardoient comme étant toujours en guerre avec elles ; & que s'ils étoient obligés de respecter celles qui trouvoient le moyen d'acheter la paix & la liberte du commerce avec la Porte, ils n'auroient plus rien à faire

qu'à brûler leurs vaisseaux. C'est de cette réponse insolente & hardie qu'est venu le proverbe fameux : « Il faut qu'Alger » vive. »

Cela n'empêcha cependant pas la Porte de continuer d'envoyer des Bachas, qui furent reçus avec respect lorsqu'on avoit intérêt de ménager cette puissance, & dont on s'embarrassoit peu dans les autres occasions.

[1635.]

Quatre jeunes gentilshommes François, plus courageux que prudents, tenterent cette année leur fortune contre les corsaires d'Alger. Ils armerent une petite frégate de dix canons, &, ayant obtenu une commission de Malthe, arborerent le pavillon de l'ordre, & mirent à la voile. Cent volontaires les accompagnerent dans cette expédition. Une prise qu'ils firent sur les côtes d'Espagne, leur parut de bon augure, & leur inspira l'audace d'attaquer deux vaisseaux Algériens qu'ils rencontrerent bientôt. L'un étoit de vingt-quatre canons, & l'autre de vingt ; la partie n'étoit pas égale ; mais les François crurent que le courage rétablissoit l'équilibre. Ils furent mis entre deux feux, perdirent leurs mâts, & se défendirent toujours avec une opiniâtreté qui faisoit douter de leur prise ;

malheureusement le bruit du combat attira cinq autres vaisseaux, qui se joignirent aux premiers, & les forcerent de se rendre. Ils passerent sept ans dans les fers, & se racheterent au bout de ce temps pour six mille écus.

[1637.]

Cette année, les Algériens s'emparerent du Bastion de France (*). Ils étoient en paix avec cette puissance; mais ils avoient des sujets de plaintes contre elle. L'escadre Françoise, qui étoit allée croiser auprès de Naples, pour enlever le comte de Monterréry, qui s'étoit embarqué dans cette ville avec tous ses effets pour retourner en Espagne, fut séparée par la tempête, & quelques vaisseaux jettés vers Alger. L'amiral, qui se trouvoit sur un, & qui paroît avoir eu trop de vi-

(*) Ce bastion avoit été construit d'abord par les Marseillois, sur les côtes d'Alger, où ils faisoient commerce. Les Algériens l'avoient démoli; ensuite Louis XIII, en 1628, voulut le faire reconstruire, & en fut empêché par les Arabes & les Maures; il obtint enfin, quelques années après, la permission de le bâtir. Il s'y établit des François; mais, comme l'endroit n'étoit pas commode, la compagnie du Bastion de France s'accommoda ensuite avec le Dey pour obtenir la Calle, & pour négocier tranquillement avec les Maures & les Arabes.

vacité, demanda sur le champ qu'on remît en liberté tous les esclaves François qui se trouvoient dans cette ville. La Régence refusa; pour s'en venger, il prit le vaisseau Turc qui arrivoit dans ce moment de Constantinople, amenant un Bacha, son Cadi & leur suite. Cette prise toucha peut-être moins vivement les Algériens que la vivacité imprudente de l'amiral; ils refuserent d'échanger leurs captifs contre le Bacha, & allerent surprendre le Bastion de France, où il y avoit six cents François qu'ils amenerent à Alger avec tous leurs effets & leurs vaisseaux.

[1638.]

Les Algériens formerent le projet de s'emparer du trésor de Lorette; sa richesse tentoit depuis long-temps leur avidité. Ali-Péchinin, leur amiral, chargé de cette expédition que les vents contraires ne lui permirent pas d'exécuter, revint à Alger, après avoir pillé les côtes de la Dalmatie. A son retour, il donna une leçon singuliere aux Maures. Leur religion est le Mahométisme défiguré par une multitude de superstitions que leur enseignent leurs Marabouts; un des grands points de leur croyance est qu'on ne peut rien faire de plus agréable à Dieu que de tuer un

Chrétien, & qu'on parvient dans l'autre vie à un degré plus ou moins grand de gloire, à proportion du nombre de ceux que l'on a fait périr de ses propres mains. Ils sont persuadés que ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'en égorger au moins un ou deux, sont peu considérés dans le ciel. Un Maure fermement pénétré de cette opinion à-la-fois absurde & barbare, voyant Ali-Péchinin débarquer ses esclaves, s'approcha de lui, se jetta à ses pieds, & lui tint ce discours : « Invincible Ali, quel » bonheur est le tien ! Depuis que tu as » ceint le cimeterre, un nombre infini de » Chrétiens est tombé sous tes coups ; » chaque jour multiplie les victimes les » plus agréables que tu puisses immoler à » Dieu. Quel trône élevé t'attend dans » l'autre vie ! Que mon sort sera différent ! » Je n'ai à me glorifier de la mort d'au- » cun Chrétien ; tu peux me procurer cet » avantage ; cela dépend de toi ; je l'im- » plore de ta bonté ; donne-moi un de » ces misérables que je puisse sacrifier à » Dieu. »

Ali l'écouta froidement, & lui dit qu'il lui accordoit volontiers sa demande. « Vois cet esclave, ajouta-t-il, en lui » montrant un Espagnol vigoureux ; c'est » celui que je te destine ; passe dans le » bois voisin, où je vais l'envoyer, & fais » ton sacrifice. »

Le Maure part transporté de joie. Ali fait approcher l'esclave, l'instruit du vœu du Maure ; &, lui remettant un sabre & un fusil, il lui ordonne de se rendre dans le bois, & de se défendre si on l'attaque. L'Espagnol armé s'avance hardiment ; le Maure, en le voyant en état de défense, s'effraye, prend la fuite, & revient trouver l'amiral. Il n'hésite point à lui avouer qu'il n'a pas osé attaquer l'esclave. « Et » crois-tu, malheureux, lui dit alors Ali, » que les Chrétiens que j'ai immolés se » sont offerts à mes coups sans défense ? » C'est au péril de ma vie que j'attaque » la leur. Apprends que la mort d'un » Chrétien n'est agréable à Dieu que lorsqu'on la lui donne avec honneur ; il » n'y a aucun mérite devant lui, ni de» vant les hommes, à égorger un infor» tuné qu'on attaque avec avantage. » Cette réprimande fut applaudie de tous ceux qui l'entendoient, & le Maure confus se retira accompagné des huées des soldats.

On cite un autre trait de ce général, qui mérite de trouver place ici. Les esclaves, que l'ennui de leurs fers & l'espoir de les rompre portent à apostasier, ne recouvrent pas la liberté, mais sont traités plus doucement. Le zele pour la propagation de la loi Musulmane, ne s'étend pas

plus loin ; les maîtres, qui en tirent alors moins de services, ne les encouragent pas: Péchinin avoit un esclave François, qui sollicitoit chaque jour la permission de se faire circoncire, & à qui il la refusoit. Il imagina un jour de dire à son maître, qui l'appelloit par son nom qui étoit Jean : « Je ne m'appelle plus Jean, je suis Mu- » sulman, & mon nom est Mustapha. » --- Tu es Musulman, répondit Péchi- » nin ? Voyons si tu es circoncis. » Il le fit depouiller; on vérifia qu'il ne l'étoit point, & il lui fit donner la bastonnade parce qu'il s'étoit moqué de sa religion.

On voit souvent des maîtres exiger de leurs esclaves qu'ils suivent leur religion, les conduire eux-mêmes à la chapelle du Bagne, & s'informer s'ils ont rempli leur devoir, & sur-tout s'ils se sont confessés.

[1640.]

L'histoire d'Alger se lie ici pendant plusieurs années à celle de la Porte, & à celle de Venise. Le seul fait qui lui est particulier, est une navigation bien extraordinaire, & presque incroyable, entreprise par un de ses corsaires. Depuis plusieurs mois qu'il croisoit sur la Méditerranée, il n'avoit fait aucune prise; la saison approchoit de sa fin, & il gémis-

ſoit de l'humiliation de revenir à Alger comme il en étoit parti. Un eſclave Iſlandois, qu'il avoit dans ſon bâtiment, lui propoſa de paſſer le détroit, & d'aller en Iſlande. Il lui répondit qu'il y feroit des eſclaves; mais c'étoit en effet tout ce qu'il pouvoit eſpérer de trouver chez ce peuple pauvre. Le pirate s'y détermina. Les inſulaires, ſurpris par un ennemi qu'ils ne connoiſſoient pas & ne pouvoient attendre, n'oppoſerent aucune réſiſtance. Les Algériens firent ſix cents eſclaves des deux ſexes, qu'ils conduiſirent dans leur patrie, ſous un nouveau ciel, & l'hiſtoire ne dit point comment on parvint à les accoutumer à ce climat.

[1682.]

Cette année eſt célebre par le bombardement d'Alger. Le trouble régnoit toujours dans cette ville; les Deys élus, dépoſés & maſſacrés ſucceſſivement, sembloient ne faire que paroître & diſparoître. Les traités faits par l'un avec quelqu'une des puiſſances Chrétiennes, n'étoient point obſervés par ſon ſucceſſeur; tout étoit dans la confuſion; les Bachas ſans autorité n'étoient point en ſureté lorſqu'ils vouloient prendre part ouvertement aux affaires publiques. Les corſaires, en attendant, continuoient leurs courſes

ſur les vaiſſeaux amis & ennemis, qu'on confondoit. Les plaintes des marchands François engagerent Louis XIV à envoyer le marquis Du Queſne, avec une eſcadre qui porta la terreur à Alger, par la priſe de pluſieurs vaiſſeaux, & qui s'approcha enſuite de la ville qu'elle vint bombarder. La quantité de bombes qu'on y jetta mit le feu à la plus grande partie des maiſons, & détruiſit la grande moſquée. Les habitants effrayés ſe diſpoſoient à quitter leur ville, lorſque le vent qui changea força le marquis Du Queſne à retourner à Toulon. Le Divan, dès qu'il le vit éloigné, fit repartir ſes corſaires, avec ordre d'aller ravager les côtes; & cette nouvelle inſulte attira à la ville un nouveau châtiment.

[1683.]

Le marquis Du Queſne remit à la voile, & Alger fut bombardée une ſeconde fois. Le Dey, conſterné de la ruine de la ville & de ſon palais, entama une négociation. Il en chargea le conſul François, qui ſe rendit à la flotte avec un député Turc que l'amiral refuſa de voir, & qui, avant de traiter de la paix, demanda d'abord qu'on lui remît tous les eſclaves Chrétiens qui avoient été pris ſous le pavillon François. On accorda ſur le champ

cette demande ; cent quarante-deux captifs François lui furent envoyés le lendemain, & on prit quelques jours pour rassembler ceux qui étoient dans les campagnes. Dès qu'ils eurent été livrés, on commença à parler des conditions de la paix. M. Du Quesne exigea la liberté de tous les Chrétiens, & la restitution de tous les effets, marchandises & vaisseaux pris aux François ou sous leur pavillon. Ces conditions embarrasserent le Dey : il n'étoit pas le maître de les accorder. Il assembla le Divan. L'amiral Mézomorte s'y trouva : il s'éleva avec chaleur contre cette proposition, reprocha la lâcheté au Dey ; &, courant ensuite sur la place, il le fit déposer, & se fit proclamer Dey lui-même. Dès l'instant il arbora le pavillon rouge, rompit la treve en recommençant lui-même les hostilités. Il eut la barbarie de faire mettre le consul François dans un mortier, & de l'envoyer avec une bombe sur la flotte. La vengeance qu'on en prit le rendit furieux ; il fit saisir les François établis à Alger, & en fit mettre plusieurs à la bouche des canons. Cette atrocité donna lieu à un spectacle attendrissant qui contraste avec la férocité de Mézomorte.

Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses par un bâtiment François, dont le commandant l'avoit traité

avec toute l'humanité & la générosité possibles pendant sa captivité, & qui avoit fini par lui rendre la liberté, reconnut cet officier dans une des victimes qu'on attachoit à la bouche du canon. Aussi-tôt il vole au Dey, implore grace pour ce François, & rend compte des motifs qui lui font solliciter sa conservation. Le farouche Dey refuse de l'entendre, & ordonne de mettre le feu au canon. Aussitôt l'Algérien sans balancer se jette sur le François, l'embrasse ; &, le tenant étroitement serré, il se tourne vers le canonnier : « Tire, lui dit-il froidement ; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, » je mourrai avec lui. » Ce spectacle attendrit tout le monde ; le canonnier s'éloigna, & le peuple délivra le François, sans que le Dey, qui n'avoit point paru ému, osât s'y opposer.

M. Du Quesne ne quitta Alger qu'après avoir brûlé tous les vaisseaux, ruiné & détruit toute la ville basse, & les deux tiers au moins de la haute.

La crainte de son retour détermina les Algériens à demander la paix. Mézomorte, qui vit leur résolution, prit la fuite ; & ils envoyerent l'année suivante un ambassadeur à Paris. On sera sans doute bien aise de trouver ici le discours d'Hagi-Giaffer-Aga-Effendi, qui fut chargé de cette mission,

mission, au roi : on verra comment les Algériens essayerent de se justifier de la mort du consul.

« Très-haut, très-excellent, très-puissant, très-magnanime & très-invincible prince, Louis XIV, empereur des François, Dieu te conserve, & rende ton regne heureux.

» Je viens au pied de ton sublime trône, pour t'exprimer la joie que la conclusion de la paix a causée à notre république & au Dey mon maître, & pour supplier ta Majesté d'y mettre le dernier sceau. La force de ton bras, & l'éclat de tes armes toujours victorieuses, leur ont fait connoître la faute qu'a commise Baba-Hassan, lorsqu'il a eu la témérité de déclarer la guerre à tes sujets. Je viens en qualité de deputé t'en demander pardon, & te protester que dans la suite nous n'aurons d'autre empressement que de mériter les bonnes graces du plus grand empereur des Chrétiens, & le seul que nous redoutions.

» Nous aurions tout sujet de craindre que l'excès détestable, commis en la personne de ton consul, ne fût un obstacle à la paix, si ta Majesté, instruite de tout, ne connoissoit parfaitement jusqu'où peut aller la fureur d'une populace émue & sans ordre, qui, au mi-

» lieu de ses concitoyens écrasés par tes
» bombes, où se trouvoient des peres, des
» freres & des enfants, se voit encore
» enlever ses esclaves & ses biens. Enfin,
» quelques motifs que puisse avoir eu cette
» violence, je viens te prier de détourner
» pour jamais les yeux d'une action que
» tous les gens de bien parmi nous ont
» détestée, & sur-tout les membres du
» Divan, à qui l'on ne peut par cette rai-
» son l'imputer avec justice.

» Nous esperons, ô puissant empereur,
» aussi grand que Giemschid, aussi riche
» que Karma, aussi magnifique que Salo-
» mon, aussi magnanime qu'Akemptas,
» que ta clémence & ta miséricorde s'é-
» tendront jusques sur nos humbles prie-
» res. Nous attendons en même temps de
» ta générosité, le retour de nos freres
» qui se trouvent arrêtés dans tes fers,
» afin que la joie de cette heureuse paix
» soit universelle; &, que dans le temps
» que les esclaves Chrétiens, rendus à
» leur patrie, te béniront prosternés à tes
» pieds, les nôtres, se répandant dans les
» vastes campagnes de l'Afrique, aillent
» y publier ta magnificence, & semer
» dans les cœurs de leurs enfants une pro-
» fonde vénération pour tes vertus incom-
» parables.

» Ce sera l'heureux fondement d'une

» paix éternelle, que nous promettons
» d'obſerver de notre part religieuſement
» dans tous ſes articles, ne doutant point
» que tes ſujets, qui doivent une obéiſ-
» ſance ſans bornes à ton autorité, ne
» les obſervent auſſi fidellement de leur
» part.

» Veuille le Créateur tout-puiſſant &
» miſéricordieux y donner ſa bénédiction,
» & maintenir une union perpétuelle en-
» tre le très-haut, très-excellent, très-
» puiſſant, très-magnanime & très-invin-
» cible empereur des François, & les très-
» illuſtres & magnifiques Bacha, Dey, le
» Divan, & les victorieuſes milices de
» la république. »

[1700.]

L'humiliation des Algériens n'avoit pas fait de la peine à la Porte; elle voyoit avec chagrin les corſaires ſouſtraits à ſon autorité; elle y envoya depuis ce temps des Bachas qui eurent des pouvoirs plus amples, & la fermeté néceſſaire pour les faire valoir. Mais les Algériens revinrent bientôt de leur abaiſſement: on voit, dans le traité qu'ils firent cette année avec l'Angleterre, qu'ils étoient remontés à leur premiere grandeur; on y lit à la tête: « Nous, les très-excellents & très-
» illuſtres ſeigneurs Muſtapha-Dey, Hali-

» Bacha & Mustapha, gouverneurs de la
» très-fameuse & très-belliqueuse ville &
» du royaume d'Alger, renouvellons &
» confirmons par ces Présentes, la paix
» dont nous jouissons si heureusement avec
» Guillaume, roi de la Grande-Bretagne,
» de France & d'Irlande, défenseur de
» la foi Chrétienne, & avec ses sujets,
» en l'année de Jesus 1700, &c. » Les Bachas avoient alors perdu l'autorité qu'ils avoient recouvrée quelque temps auparavant.

[1710.]

Cette année est une des années les plus fécondes en événements dans l'histoire d'Alger. Ibrahim étoit parvenu à la dignité de Dey; il ne la conserva qu'un mois. Il étoit né avec un mélange de bonnes & de mauvaises qualités qui se nuisoient les unes aux autres. Il punissoit sévérement les injustices & les fraudes, & se permettoit fréquemment d'en commettre; pour découvrir celles d'autrui, il employoit souvent la ruse. Instruit un jour qu'un marchand se servoit de fausses mesures en vendant en détail, il voulut s'en assurer par lui-même. Un matin, accompagné d'un esclave, & deguisé lui-même en esclave, il se rendit chez ce marchand. Son compagnon, qu'il

avoit instruit de ce qu'il devoit dire, demanda à acheter un peu de riz & des raisins secs, pour une partie de débauche qu'il vouloit faire, dit-il, avec quelques autres esclaves que leurs maîtres envoyoient à la campagne : on le pria en même temps de n'en rien dire, pour qu'ils ne fussent pas punis. Le marchand vendit en effet ce qu'on demandoit ; mais il en exigea le double du prix qui venoit d'être fixé. Ibrahim, de retour dans son palais, envoya ordre au marchand de se rendre chez lui. L'esclave qui l'avoit accompagné l'accusa ; le marchand donna un démenti à l'esclave, & se récria contre l'injustice qu'on lui faisoit de le forcer à répondre aux calomnies qu'inventoit un homme aussi vil. Ibrahim, qui n'avoit pas été reconnu, & qui ne vouloit pas qu'on sçût sa ruse qui pouvoit lui servir encore, fit publier dans la ville que quiconque avoit à se plaindre du marchand vînt sur le champ au palais. Les plaignants furent en si grand nombre, qu'il fut bientôt convaincu. Il le condamna à recevoir cinq cents coups de bâton, pour avoir contrevenu aux loix, & à cinq cents piastres d'amende, pour avoir menti devant lui.

Ibrahim dut sa perte à sa passion pour les femmes. Il tenta de séduire celle de Mahmout-Rais, qui en instruisit son mari,

& celui-ci excita une révolte qui mit fin à son gouvernement & à sa vie.

Cet événement, & l'élection de son successeur, opérerent une révolution dans le gouvernement d'Alger, qui devint alors indépendant. Jusqu'alors il avoit été dans une confusion étrange. La milice, qui s'étoit attribué à elle seule le droit d'élire les Deys, étoit toujours vendue à celui qui vouloit l'acheter : quelquefois elle se partageoit entre plusieurs concurrents, & chaque partie vouloit soutenir celui qui l'avoit payée. Il en résultoit des troubles, & des révolutions qui faisoient sans cesse changer le Dey. Les Bachas Turcs ne manquoient pas d'entretenir ces divisions, & quelquefois de les exciter ; ils voyoient avec douleur la perte de leur autorité, & ils faisoient tous leurs efforts pour la recouvrer. Baba-Ali, élu cette année, malgré le Bacha, sçut se maintenir dans sa place. Il fit arrêter le ministre Ottoman, & le renvoya à Constantinople, en le menaçant de le faire étrangler s'il osoit revenir à Alger ; en même temps il envoya des députés à la Porte, pour déclarer au nom de la ville que désormais on ne recevroit plus de Bachas. Achmet III étoit alors sur le trône Ottoman ; il craignit de compromettre son autorité en essayant de réduire les mutins ; il prit le parti de

céder ; mais, pour ménager l'orgueil de la Porte, il réunit la dignité de Bacha à celle de Dey, & laissa aux Algériens la liberté de l'élire.

C'est presque toujours par la violence que les Deys parviennent à l'autorité ; c'est par la violence aussi qu'ils tâchent de la conserver. Baba-Ali donna à ses successeurs un exemple qu'ils n'ont que trop suivi. Pour placer ses créatures, ses amis & tous ceux qui pouvoient le soutenir, il se défit de la plus grande partie des officiers du Divan ; & on compte que dans le premier mois de son regne, il fit mourir dix-sept cents personnes. Il se défioit des unes, & les autres occupoient des emplois dont il vouloit disposer.

C'est de ce moment que les Algériens, soumis en apparence, sont réellement indépendants : la Porte se contente d'envoyer quelquefois des Chiaoux qu'on reçoit avec respect, & dont on a soin de se débarrasser promptement, parce que leur séjour porte ombrage au Dey & à la milice.

[1716.]

Baba-Ali, malgré les factions sans cesse renaissantes qui tenterent de le dépouiller de l'autorité, sçut la conserver, & la faire respecter. Il donna un exemple terrible

aux Maures pour leur apprendre à ne pas manquer au droit des gens. Le consul Anglois M. Thomas Thompson, allant un matin à la loge où s'assembloient les capitaines de vaisseaux, passa sur le mole : arrivé dans un endroit où le chemin étoit mauvais, & n'offroit qu'un très-petit espace pratiquable, un Maure vint le croiser, lui disputa le terrain, & même le poussa. « Veux-tu me précipiter en bas » du mole, lui demanda le consul? & si » tu sçais qui je suis, oses-tu me disputer » le pas? — Et le prétends-tu sur moi, » répondit le Maure? toi, vil Chrétien! » Un Musulman est-il fait pour te cé» der?... » A ce mot, il donna un soufflet au consul, le jetta à terre, & lui mit un genou sur l'estomac. Le capitaine du port accourut, & menaça ce Maure qui prit la fuite. Il demanda excuse au consul, & alla informer Baba-Ali de ce qu'il avoit vu. Comme il étoit l'ami du pere du Maure, il sollicita en même temps sa grace. Le Dey, à sa considération, voulut bien lui faire celle de la vie; mais il ne pouvoit refuser une satisfaction au consul, & il résolut de faire donner la bastonnade à l'insolent. « Tu seras vengé, dit-il au consul qu'il avoit envoyé chercher avec le Maure; &, se tournant vers celui-ci : « Qu'as-tu fait, malheu-

» reux ? --- Peu de chose, interrompit le » Maure ; j'ai battu un Chrétien, un » chien qui prétendoit être plus que moi, » & qui m'a dit des injures. --- Quoi ! » reprit le Dey, tu as osé traiter le con- » sul de la maniere que tu le dis ? --- » Sans doute, repliqua-t-il insolemment ; » pourquoi le nierois-je ? J'ai bien fait : » ce n'étoit pas la peine de m'envoyer » chercher. --- Tu l'entends, s'écria le Dey, outré de son insolence, & se tournant vers le protecteur du coupable : « ne » me demande plus sa grace ; il me force » à la rétracter..... » Il condamna le Maure à recevoir deux mille deux cents coups de bâton. On lui en appliqua d'abord mille sous la plante des pieds, qui tomberent jusqu'à la cheville pendant l'exécution. Comme on ne pouvoit lui en donner davantage sans le faire mourir, le Dey, qui vouloit en faire un exemple terrible, l'envoya en prison pour se reposer. Le lendemain on lui appliqua encore mille coups de bâton sur les fesses, qu'on lui enleva ; & on le jetta dans un cachot, où il mourut de faim & de soif peu de jours après.

[1718.]

Baba-Ali mourut cette année. Laugier le cite comme l'exemple presque unique

d'un Dey mort dans son lit. Lorsque sa maladie fut désespérée, les officiers de sa maison & ceux du Diwan s'assemblerent secrettement, pour lui élire un successeur ; ce fut sur Méhémed, trésorier de l'Etat, que tomba leur choix. Ils le tinrent secret jusqu'au moment de la mort de Baba. Alors on ouvrit les portes du palais; on fit tirer le canon, & on annonça que le Dey n'étoit plus, & étoit remplacé par Méhémed.

[1724.]

Méhémed a le sort de la plûpart de ses prédécesseurs. Il est privé de l'autorité par un assassinat, & son meurtrier Abdi s'en saisit.

L'histoire d'Alger, depuis cette époque, ne nous fournit que des pirateries & des violences. Les Danois ont bombardé cette ville en 1770 ; mais ils se sont contentés de la punir, sans exiger de satisfaction de ces corsaires.

Fin des Anecdotes Algériennes.



ANECDOTES TUNISIENNES.

AVANT-PROPOS.

TUNIS a éprouvé des révolutions à peu près semblables à celles des autres Etats de la Barbarie. Soumise successivement aux Califes Aglabites & Fatimites, aux Zéirides, aux Almoravides & aux Almohades, elle fut d'abord gouvernée par des officiers de ces princes, qui se rendirent ensuite indépendants, & formerent un royaume tantôt libre, tantôt soumis, & quelquefois n'ayant d'autre dépendance que celle de payer un tribut. Elle fut aussi sous la domination des chérifs de Maroc, sous celle des rois de Fez. Tous ces faits, peu connus en général, à cause de la confusion qu'y répandent les divers intérêts des princes barbares, qui toujours n'avoient

pour but dans leurs conquêtes que le pillage & la destruction, n'offrent aucune anecdote intéressante. On voit des princes barbares élevés sur le trône par le crime qui les en chasse bientôt. Ces détails horribles & monotones sont semblables à ceux que l'on a vus jusqu'à présent. Nous commencerons donc les anecdotes de cet Etat à la premiere expédition des Turcs, & qui prépara la conquête qu'ils en firent quelques années après.

[1532.]

LES rois de Tunis étoient remontés sur le trône dont les avoient dépouillés les rois de Fez, par la générosité du roi Abu-Celem, qui y fit remonter Abul-Abès. Muley-Hassan, le dernier des fils de Mahamet, dont l'histoire ne dit rien, sinon qu'il régna trente-cinq ans, lui succéda, & eut un regne orageux. Chérédin, frere du fameux Barberousse, & appellé de ce nom par plusieurs historiens, vint s'emparer de Tunis, où Hassan s'étoit rendu odieux. Ce malheureux prince ne s'y crut pas en sûreté. Descendu du château pour implorer la pitié des habitants & les exhorter à la défense, il en fut si mal reçu, qu'il n'eut rien de plus pressé que de sortir

de la ville, & de fuir; il n'osa pas même retourner au château où il avoit laissé ses pierreries. « Il me raconta dans la suite, dit » Marmol, qu'avant de quitter le château, » il avoit mis deux cents bagues d'un prix » inestimable dans une bourse, & qu'il » l'avoit oubliée en sortant. » Il sollicita les secours de Charles-Quint, qui les lui promit pour se venger des Maures, autant que pour la gloire de rétablir un roi dans ses Etats.

[1535.]

Charles aborda au cap de Carthage avec une flotte de quatre cents bâtiments de toute espece, parmi lesquels il y avoit quatre-vingt-dix galeres royales. Il doubla le cap, & s'avança vers la Goulette, dont il fit le siége. C'est dans cette occasion que le commandeur Botigelle, voyant que le principal comite des galeres de l'ordre, qui s'étoient jointes à la flotte de Charles-Quint, faisoit tirer les rames hors de l'eau, de peur d'échouer, courut à lui l'épée à la main, & lui cria : « Malheu» reux! veux-tu que, pour conserver deux » ou trois malheureuses carcasses de gale» res, nous manquions de faire une belle » action? »

Les efforts de Chérédin ne purent empêcher la prise de cette place. L'empereur,

l'infant dom Louis, & le roi de Tunis, y entrerent par la breche. « Voilà, dit-il » au dernier, la porte par laquelle vous » rentrerez dans vos Etats. »

Le siége de Tunis, après quelques débats, fut résolu. Chérédin tenta le sort d'une bataille, & la perdit; ses troupes rentrerent avec précipitation dans la ville. Les Chrétiens, contents de leur triomphe, avoient besoin de se reposer, & remirent au lendemain à poursuivre leurs avantages. Chérédin voulut profiter de ce temps pour fuir avec son monde & ses trésors; mais il prétendoit laisser en partant des marques de sa fureur. Il y avoit sept mille esclaves Chrétiens enfermés dans le château; son dessein étoit d'y mettre le feu; il fut prévenu par les esclaves. Le commandeur de Malthe, Siméoni, étoit au nombre des captifs: il parvint à se procurer des marteaux & des limes avec lesquelles il brisa ses fers & ceux de ses compagnons; il les conduit aussi-tôt à la salle d'armes qu'ils forcent, & reviennent sur les Turcs. Chérédin, instruit de ce qui se passoit, rassembla ses Turcs, & s'embarqua avec eux, en disant: « Puisque ces chiens sont maî» tres du château & de mes trésors, tout » est perdu. » Ce fut Siméoni qui donna avis à l'empereur de la fuite de Chérédin; ce prince se trouva maître de la ville sans

combattre. « Ami chevalier, dit-il à Siméoni en l'embrassant, louée soit à jamais la courageuse résolution qui vous a fait rompre vos chaînes, faciliter ma conquête, & augmenter la gloire de votre ordre. »

Le pillage de Tunis fut accordé aux troupes : ce ne fut que lorsqu'il n'offroit plus que peu de chose à l'avidité des soldats, que Hassan sollicita pour le faire cesser. Il étoit odieux avant son expulsion du trône ; il le devint davantage en y remontant, parce que ses sujets ne purent lui pardonner d'avoir appellé les Chrétiens en Afrique. Il en reçut des reproches sanglants de la bouche d'une fille nommée Aysa, & qui, tombée en partage à un officier Espagnol, le suivoit les yeux baissés, & pleurant sur les fers qui l'enchaînoient. Hassan, touché de ce spectacle, & peut-être de la beauté de cette jeune personne, l'arrêta, & offrit à l'officier Espagnol tout ce qu'il voudroit exiger pour sa rançon. « Retire-toi, perfide, lui dit la fiere Aysa ; tu t'étois rendu indigne du trône, & tu l'es devenu davantage par ta lâcheté qui a livré aux fers des Espagnols une nation malheureuse. Retire-toi, dis-je, ajouta-t-elle en le repoussant, parce qu'il s'approchoit, & en lui crachant au visage ;

» retire-toi, je ne veux point d'un tyran
» pour mon libérateur. »

Charles-Quint, en rendant Tunis à Haſſan, lui impoſa un tribut, & conſerva le fort de la Goulette, dont la garniſon devoit être entretenue aux dépens du Maure; il exigea auſſi un de ſes enfants en ôtage, & quelques-uns des principaux habitants de la ville (*).

[1537.]

Haſſan ne conſerva pas long-temps le trône.

(*) Parmi les conditions du traité, on remarque encore celles-ci. 1° Tous les captifs Chrétiens, quelle que ſoit leur nation, devoient être remis en liberté. 2° Le commerce devoit être libre aux Chrétiens par-tout le royaume; ces derniers y avoir la liberté de s'y établir, d'y bâtir des égliſes & des monaſteres pour y vivre ſelon leur religion. 3° On s'engageoit à ne recevoir dans Tunis aucun corſaire, ni Turc, ni Maure, & à ne leur fournir aucuns vivres. 4° La Goulette devoit appartenir à l'empereur & à ſes ſucceſſeurs à jamais. Haſſan s'engageoit pour lui & ſes ſucceſſeurs à payer annuellement douze mille écus d'or pour l'entretien de la garniſon. 5° La pêche du corail réſervée pour toujours à l'empereur. 6° Les rois de Tunis, en reconnoiſſance de la faveur faite à Haſſan, & pour marque de leur dépendance, devoient envoyer tous les ans au roi d'Eſpagne ſix chevaux & douze faucons; & l'empereur s'engageoit à les protéger & à les défendre.

trône. A peine les Eſpagnols furent-ils éloignés, que ſes ſujets ſe révolterent. Chérédin reparut avec des forces, & ſoumit pluſieurs villes; d'autres s'érigerent en républiques, ſous la protection d'Alger. Il en fit rentrer quelques-unes dans le devoir; mais bientôt, ſe voyant dans l'impuiſſance de réduire la ville de Sus, qui avoit levé l'étendard de la révolte, craignant qu'elle ne tombât entre les mains des Turcs qui ſe rendoient redoutables en Afrique ſous Chérédin, il ſollicita les ſecours de l'ordre de Malthe, qui le renvoya à Charles-Quint qui s'étoit engagé à le défendre. Haſſan prit le parti d'aller lui-même demander la protection dont il avoit beſoin au prince qui l'avoit fait ſon tributaire. Il laiſſa ſon fils Hamida pour gouverner Tunis en ſon abſence. Ce prince, conſeillé par un ſujet perfide, mais qui avoit de juſtes ſujets de plaintes contre ſon ſouverain qui avoit fait périr ſon pere, entreprit de monter ſur le trône. Il répandit d'abord le bruit que Haſſan, étant tombé dangereuſement malade à Naples, avoit voulu recevoir le baptême; qu'après ſa guériſon, s'étant embarqué pour Tunis, il avoit été pris par les Turcs, & conduit à Conſtantinople, où il paieroit de ſa tête ſon apoſtaſie. Ces bruits furent reçus aveuglément; la haine qu'on portoit au roi aidoit

à persuader le peuple. Hamida n'hésita point alors à se présenter à Tunis pour s'y faire reconnoître. Le gouverneur, qui étoit fidele à Hassan, l'en fit sortir, en lui disant qu'il rendroit compte à son pere de l'empressement qu'il avoit montré pour lui succéder. Mais Hamida ne se déconcerta point ; de nouveaux bruits se répandirent par ses soins ; ils annoncerent la mort de Hassan, l'arrivée prochaine de Mahomet, celui de ses fils qui étoit en ôtage en Espagne, & qu'on croyoit à Tunis avoir embrassé le Christianisme. La crainte d'avoir un roi Chrétien détermina la révolte qui plaça Hamida sur le trône. Bientôt Hassan en fut instruit ; il jugea sa présence nécessaire pour en imposer aux rebelles ; mais, comme il n'osoit se présenter devant eux seul & sans appui, il obtint la permission d'enrôler une troupe de bandits qui désoloient les environs de Naples, & qui n'hésiterent point à le suivre, dans l'espoir de s'enrichir à ses dépens. La nouvelle de son arrivée déconcerta Hamida ; les principaux de ses sujets vinrent le trouver alors, & lui déclarer qu'ils ne s'armeroient point contre son pere, s'il étoit vrai qu'il ne fût pas Chrétien. On envoya à la découverte ; on apperçut les Italiens qui l'accompagnoient : les émissaires d'Hamida ne manquerent pas de s'écrier qu'il

étoit Chrétien, puisqu'il n'avoit que des Chrétiens avec lui: on le crut; on combattit avec fureur. Hassan, fait prisonnier & traîné dans un cachot, demanda vainement une entrevue avec son fils; le barbare la lui refusa, & lui envoya un bourreau qui lui proposa de choisir de sa part, ou de la perte de la vie, ou de celle de ses yeux. Hassan choisit le dernier supplice, & on les lui creva avec une aiguille rougie au feu. Dans la suite, ce malheureux roi s'échappa de sa prison, & alla se réfugier en Espagne (*), où Charles-Quint le consola par l'espoir d'une meilleure fortune.

[1550.]

Pendant que le royaume de Tunis étoit déchiré par des troubles qui amenerent diverses révolutions dans lesquelles Hamida perdit & reprit le gouvernement, il se formoit un homme qui devoit répandre la terreur du nom Turc dans l'Afrique, & sur les mers qui la baignent. Dragut, né de parents pauvres, dans un

(*) Marmol dit que ce prince se retira à Tabarca, entre Bone & Carthage; de-là il passa en Sardaigne, d'où il se rendit à Naples, à Rome, & enfin à Augsbourg. Ce fut, dit-on, là qu'il vit l'empereur.

petit village de la Natolie, appellé aux aventures par un goût particulier & un caractere féroce, fut l'artisan de sa fortune & de sa réputation. D'abord mousse, ensuite matelot & excellent canonnier, il parvint à s'intéresser sur un brigantin qui fit des courses heureuses; elles le mirent en état d'avoir une galiote à lui. Son courage & son expérience le firent connoître de Chérédin qui se l'attacha, le fit passer par tous les grades, & le nomma son lieutenant. Son élévation lui fournit les occasions de se signaler : lorsque les mers ne lui offroient aucune proie, il faisoit des descentes sur les côtes, & ne se rembarquoit jamais sans emporter un riche butin. Dans une de ses expéditions, il fut pris par les Génois; le jeune Doria commandoit l'escadre qui fit cette prise importante : on fit passer dans la capitane tous les prisonniers, qui parurent devant l'amiral. Sa jeunesse étonna le corsaire. Furieux d'avoir été pris à son âge par un homme qui avoit à peine de la barbe : « Est-il possible, » s'écria-t-il, que ce soit un enfant qui me » charge de fers? » Dragut se servit même d'une expression plus piquante, qui irrita les gens de Doria, & le fit charger de fers. Sa liberté, sollicitée par le Grand-Seigneur & le Capitan-Bacha, fut toujours refusée. L'amiral Ottoman, qui l'aimoit, entreprit

de forcer les Génois à le rendre. Il parut avec cent galeres dans la riviere de Gènes; & la ville effrayée s'empressa de rendre Dragut, dont la captivité avoit duré quatre ans entiers : il s'en vengea bientôt par les nouveaux ravages qu'il fit sur les côtes d'Italie. Le desir de s'assurer d'un bon port où il pût mettre ses prises en sûreté, le conduisit en Afrique. Le royaume de Tunis ne dépendoit pas du Grand-Seigneur, & il se saisit de Sus & de Monastier. Ces places n'étoient pas fortifiées; & il jetta les yeux sur les villes d'Africa & de Mahadie. Il s'en empara; mais il ne les conserva pas long-temps. Après un siége long & opiniâtre, les Espagnols s'en emparerent & s'y maintinrent. L'infortuné Hassan, roi de Tunis, les avoit suivis dans cette expédition, en les sollicitant de le venger d'un fils ingrat & dénaturé : il mourut sans l'obtenir; & le perfide Hamida jouit tranquillement de son usurpation.

[1553.]

La conservation d'une place telle que Mahadie, étoit très-onéreuse à Charles-Quint. Il l'offrit à l'ordre de Malthe, avec vingt-quatre mille ducats par an pour l'entretien de la garnison; mais la crainte de mécontenter la France & la Porte l'em-

pêcha de l'accepter. L'empereur ne pouvant la garder, & ne voulant pas qu'elle pût servir de retraite à ses ennemis, ordonna de la détruire. Cette ville, qu'on croit l'Adramete des anciens, reconstruite par Mahadie, avoit cinq mille trois cents pas de circuit; les murs étoient flanqués de tours de trente pas en trente pas. On creusa des mines au-dessous; il y en avoit vingt-quatre, & toutes avoient plusieurs branches qui s'étendoient jusques sous les fondements; on les fit jouer toutes ensemble. Un soldat étoit placé à la bouche de chaque mine avec une brasse & demie de meches toutes de la même grosseur; ils avoient ordre d'y mettre le feu en même temps, au signal qui devoit être donné par un coup de canon. Cela fut exécuté avec succès; tout sauta à-la-fois; il n'y eut qu'une mine qui manqua. Un officier descendit pour la faire jouer. On remarqua ensuite que les tours qu'elle fit sauter en l'air étoient soutenues par de grandes colonnes de marbre. Mahadie avoit craint, comme ce côté étoit battu par la mer, que si les fondements en étoient de pièces rapportées, l'eau & le temps n'en détaçhassent le ciment. Le fond étoit pavé de grandes tables de marbre. Ces détails peuvent faire juger de la dépense qu'avoient coûtée les fortifications, & de leur solidité.

[1569.]

Hamida s'étoit réjoui de la démolition d'une ville dont la garnison l'inquiétoit, & s'entretenoit aux dépens de ses terres qu'elle ravageoit. Dès qu'il ne vit plus autour de lui des protecteurs qu'il craignoit plus qu'il ne les aimoit, il continua de donner sur le trône des exemples des mêmes excès qu'il avoit donnés en y montant. Ses peuples appellerent les Algériens pour les délivrer de leur tyran. Hamida, abandonné de tout le monde, se sauva avec deux de ses femmes, deux fils & une partie de ses trésors; mais ces derniers lui furent enlevés par un parti de Maures, qui se contenta de le dépouiller. « Tu serois » trop heureux, lui dit leur chef, si nous » t'ôtions la vie; survis à ta fortune: vas » pleurer dans l'opprobre & dans la mi- » sere la perte de ta grandeur; souviens- » toi que tu ne dois cette perte qu'à l'abus » que tu en as fait: vas, pour te couvrir » & te nourrir, mendier la pitié; & si tu » n'en obtiens point, songe que tu n'en » as eu pour personne. » C'est à Hamida que finit la suite des rois de Tunis, qui avoient régné pendant trois cents soixante-dix ans.

[1574.]

Les Algériens ne conserverent Tunis

que quatre ans. Cette année, le fameux Sinan, Bacha du Levant, vint en faire la conquête au nom de Sélim II. Les Barbares détruisent les habitants des lieux dont ils s'emparent; c'est ce qu'ils appellent un moyen de les conserver. C'étoit le principe de Sinan, qui, se défiant des Chrétiens qui y étoient établis, les fit tous massacrer, à l'exception de quatorze, qu'il envoya chargés de fers à Constantinople.

La forme du gouvernement qu'établit ce conquérant fut la même que celle qui existoit alors à Alger. Un Bacha nommé par la Porte y avoit toute l'autorité, & on en vit plusieurs venir d'Alger à Tunis, & s'y faire respecter.

[1595.]

Les révolutions que nous avons vues à Alger eurent également lieu à Tunis. L'insolence & l'avidité des Bachas déterminerent la milice à choisir elle-même ses maîtres. Le premier Dey qu'elle élût fut Osman. Nous observerons que parmi ses successeurs, qui régnerent sous ce titre ou sous celui de Bey au nombre de vingt-trois, on n'en compte que cinq qui n'aient pas été détrônés & étranglés. Le gouvernement changea de forme, & ne fut pas meilleur. Le Bacha, auquel on voulut

ôter l'autorité, conservoit cependant celle que donnoient trois mille Janissaires qui ne recevoient des ordres que de lui. Le Bey, chargé de lever les revenus publics, avoit besoin d'une armée pour se faire respecter, & en avoit une : le Dey, sans forces contr'eux, n'eût été qu'un personnage passif, à la merci de l'un ou de l'autre, & quelquefois de tous les deux; il en eut donc une à son tour. Ces trois pouvoirs toujours opposés donnerent lieu à une nouvelle révolution; &, avant la fin de ce siécle, les Beys ôterent toute autorité aux Deys, & s'éleverent sur leur ruine.

[1615.]

Les Mourats qui s'éleverent au Beylick, & le perpétuerent dans leur famille jusqu'au commencement du dix-huitieme siécle, datent à peu près de ce temps. Leur origine ne sçauroit être plus obscure. Le premier de ce nom étoit né à Elvi, dans les montagnes de Corse. Les corsaires, qui firent une descente dans cette isle, l'enleverent avec d'autres malheureux qui n'avoient que leurs personnes qui pussent tenter leur avidité. Senti, (c'étoit le nom de la famille Chrétienne de Mourat, qui le changea en se faisant circoncire) n'avoit que neuf ans; il fut vendu au Bey Soli-

man, qui lui vit des diſpoſitions, & qui s'empreſſa de les cultiver. Il s'attacha à lui, lui donna ſa propre fille pour épouſe, le fit ſon lieutenant, le nomma ſon ſucceſſeur à ſa dignité, & lui en abandonna l'exercice, même de ſon vivant. Son mérite l'avoit élevé; ſon mérite le ſoutint: il eut l'art difficile de réunir tous les ſuffrages, de ſe concilier l'amitié des Deys & des Bachas, & de rendre ſa dignité héréditaire dans ſa maiſon.

[1642.]

Mourat mourut cette année; & il faut obſerver qu'il mourut dans ſon lit, ce qui eſt peu ordinaire à Tunis. Son fils Amouda n'avoit que ſeize ans, & lui ſuccéda. Il marcha ſur les traces de ſon pere, rendit les plus grands ſervices à ſa patrie, & fut élevé en récompenſe, par la Porte, à la dignité de Bacha: il partagea alors le Beylick entre ſes deux fils. Ce temps & ceux qui le ſuivirent offrent des guerres & des carnages, un gouvernement tumultueux. A des anecdotes barbares, nous préférerons de citer quelques traits de vertu; ils ſont ſi rares dans ce pays, qu'il faut s'empreſſer de les recueillir. Amouda-Bacha ne ſe ſervit de ſon pouvoir que pour contenir les autres. Il ſupprima tout ce qu'avoient uſurpé ſes prédéceſſeurs: dans une

année de disette, il ouvrit ses magasins & ses greniers; ses trésors furent toujours ouverts au besoin. La mort même ne mit pas fin à ses bienfaits. Quatre-vingts esclaves Chrétiens furent remis en liberté, d'après ses dernieres dispositions.

[1668.]

Les deux fils d'Amouda, Mourat & Mahmed-Laffis, continuerent, après la mort de leur pere, de partager le Beylick; leur regne fut très-tumultueux. Depuis quarante ans, les Beys étoient maîtres de l'élection du Dey. Amouda n'en avoit pas abusé; tant qu'il vécut, il contint ses fils, qui, n'ayant aucun frein lorsqu'il ne fut plus, se livrerent à toute leur ambition & leur férocité. Ils commencerent par déposer le Dey-Caraguze, & par mettre à sa place une de leur créature, qui, devenue incapable de ses fonctions par une attaque de paralysie, fut chassée par une cabale qui élut Chaban-Codgia. Cette élection parut aux deux Beys une usurpation sur leurs droits; ils n'en avoient pas d'autres que ceux qu'ils avoient usurpés eux-mêmes. Le nouveau Dey imagina de se défendre, & de rétablir sa dignité sur les ruines de celle des Beys; mais ses efforts ne firent qu'entraîner une guerre civile, dont il fut la victime. Les troubles qu'il

avoit allumés fubfifterent après lui ; Tunis fe vit déchirée au dedans & au dehors, & forcée de reconnoître fes Beys.

[1675.]

La mort de Mourat, l'ainé des deux Beys, donna lieu à de nouveaux défordres. Il laiffoit trois fils, Mahamed, Hali & Ramadan, qui afpiroient à lui fuccéder. Le Divan, dans l'efpérance d'empêcher les troubles, confirma leur oncle Laffis dans fa dignité; il croyoit qu'il en impoferoit aux jeunes princes, ou que du moins il les forceroit à refter tranquilles. Le Divan fe trompa. Mahamed força Laffis à lui céder fa place. Hali, jaloux de l'élévation de fon frere, arma pour la lui difputer. Ramadan feul ne montra aucune ambition; au moment où la difcorde s'alluma entre les deux freres, il les alla trouver fucceffivement, & leur déclara qu'il leur abandonnoit fes prétentions, pourvu qu'ils lui fiffent part de leurs tréfors, & le miffent en état de mener une vie douce & tranquille. Tous deux s'emprefferent de fe débarraffer d'un nouveau concurrent, en lui accordant ce qu'il defiroit, & tournerent enfuite leurs armes l'un contre l'autre, tandis que Laffis alloit folliciter & acheter à Conftantinople la protection du Grand-Vifir Coprogli. Sa négociation fut

longue. A peine avoit-il obtenu de Coprogli ce qu'il en attendoit, que ce Visir fut remplacé par Cara-Mustapha, homme dur & avare, dont il fallut encore acheter l'amitié par des présents & des bassesses. Il les prodiguoit alternativement, pendant que ses neveux combattoient.

[1679.]

Mahamed avoit eu d'abord l'avantage; son frere Hali le reprit, à l'aide des Arabes qu'il sçut engager à prendre son parti; il le reperdit bientôt après par la défection des Turcs de son armée, qui, vendus secrettement à Mahamed, attendirent un jour de combat pour tourner leurs armes contre Hali; il s'en vengea quelque temps après. Cette guerre fut pour les deux freres une alternative de succès & de perte; Hali prit enfin le dessus. Le retour de son oncle Laffis, qui revint avec des patentes de Bacha & de Dey, qui lui avoient coûté six cents mille écus, ne servit qu'à affermir son autorité. Il s'arrangea avec lui; &, conservant le Beylick, il le contraignit de se contenter de la dignité de Bacha. Mahamed, trop foible pour rien tenter, prit un parti sans doute extraordinaire : il se retira à Caïrovan, où il embrassa la vie des hermites Musulmans. Quel

ſpectacle que celui d'un homme qui, après avoir été à la tête des armées & du gouvernement de ſa patrie, ſe couvroit d'un haillon, & venoit mendier ſon pain à la porte des riches & des pauvres !

[1681.]

Mahamed avoit laiſſé en ôtage à ſon frere ſon fils unique. Hali, par une politique barbare, jugea à propos de le faire mourir, de crainte qu'il n'entreprît un jour de faire valoir les droits que ſon pere venoit d'abandonner. Cette nouvelle fut bientôt portée à Mahamed. Auſſi-tôt il quitte ſes haillons, ceint le fer, raſſemble une troupe de vagabonds qui ſe rangent ſous ſes drapeaux dans l'eſpoir du pillage de Tunis, qu'il leur promet. A ſon arrivée, il annonce qu'il n'a armé que pour punir les meurtriers de ſon fils. La ville, qui lui ferme ſes portes, répond qu'à ſon approche ils ont pris la fuite, & lui indique leur chemin. Mahamed les pourſuit, & les immole tous aux mânes de ſon fils. Il n'avoit ſacrifié que les inſtruments du crime ; ſa vengeance en pourſuivit encore l'auteur. Chéléby étoit alors Dey ; il crut voir, dans la querelle des deux freres, un moyen ſûr de les détruire, & de relever la dignité de ſa place. Il arma à ſon tour ; mais ſes

mesures ne firent que réunir les deux freres ennemis, trop foibles pour se défendre séparément ; ils furent vaincus cependant.

[1686.]

Mahamed & Hali avoient imploré les secours des Algériens pour se rendre maîtres de Tunis, & ils les avoient obtenus. Mais la milice Algérienne se rendit bientôt redoutable ; on vit des soldats poursuivre jusques dans le palais deux Maures infortunés qui y cherchoient un asyle. Mahamed, du haut de sa terrasse, apperçut le tumulte ; il n'osa pas opposer la résistance à l'insolence des Algériens. Foible & cruel à-la-fois, il ordonna de les satisfaire & de leur rendre leurs victimes ; il fit plus, il les leur fit jetter lui-même du haut de la terrasse où il étoit. Après cette action, il prit la fuite. Son frere Hali, plus courageux, osa montrer de la fermeté ; il chassa les Turcs de Tunis, osa les suivre ensuite, & fut massacré par eux.

Cet événement rendit Mahamed maître absolu dans la ville. Il n'eut pas plutôt l'autorité suprême, qu'il en abusa. Les mécontents rappellerent les Algériens pour se défaire du tyran ; ils revinrent. Le Bey se défendit pendant quatre mois ; mais, hors d'état de tenir plus long-temps dans une ville où l'on se défendoit malgré soi, où

l'on soupiroit après sa chûte, il en sortit secrettement, & alla se cacher aux Algériens & à ses sujets, qui étoient également ses ennemis.

[1687.]

Mahamed, poursuivi de tous côtés, chercha un asyle dans les déserts de Saara. Il y avoit un Chéik dont il avoit autrefois indignement égorgé le pere; ce fut lui qu'il choisit pour son protecteur, bien persuadé que ce ne seroit pas auprès de lui que ses ennemis pourroient soupçonner qu'il se trouvât. « Tu vois, dit-il au Chéik » en se présentant à lui, un exemple terri- » ble des vicissitudes humaines, & des ven- » geances du ciel qui poursuit le crime. » Je fus coupable envers toi; je t'ai donné » le plus juste & le plus grand sujet de me » haïr; j'ose cependant me livrer en tes » mains: venge-toi, ou pardonne & sou- » tiens-moi. Choisis; celui qui fut injuste » & barbare à l'égard du pere, ose comp- » ter sur la générosité du fils. »

Ce discours étonna l'Arabe; mais il y vit un héroïsme qu'il voulut imiter. « Tu » reconnois ton crime, lui répondit-il; » tu t'en repens sans doute; Dieu n'en » exige pas davantage, & l'homme doit » être satisfait. C'est en imitant sa clé- » mence qu'on doit l'espérer pour soi;

» nous

» nous en avons tous beſoin. » Il l'embraſſa, & s'empreſſa de lui donner tous les ſecours qu'il demandoit. Il arma en ſa faveur, & marcha avec lui contre Tunis. Cette ville, en changeant de maître, n'avoit changé que de tyran. Ben-Chouquer s'étoit rendu plus odieux encore que Mahamed ; & le peuple, toujours inconſéquent, regrettoit ce dernier, & facilita ſon retour. Le premier acte de ſon autorité fut de créer un Dey qui fût dans ſa dépendance ; & il donna cette place à Ramadan ſon frere, qui, n'ayant montré juſqu'alors aucune ambition, ne lui paroiſſoit pas à craindre.

[1690.]

Mahamed eſt emporté cette année par une apoplexie ; ſon frere Ramadan lui ſuccede, par le ſecours de la faction Algérienne dont rien ne balançoit plus le crédit. Accoutumé à une vie molle & paiſible, il porta ſur le trône ſa foibleſſe indolente. Un joueur de violon Italien, qui s'étoit fait circoncire, & avoit pris le nom de Mazoul, jouiſſoit de toute ſa confiance. Comme cet homme l'amuſoit, il lui croyoit les plus grands talents, & il lui confia toute ſon autorité. Des vexations de toute eſpece firent haïr le miniſtre, & le prince

qui l'autorisoit. On songea à le chasser, pour mettre à sa place Mourat ou Amurat, son neveu. Mazouf avoit des espions qui l'instruisirent de ce qui se tramoit; il en fit part à Ramadan qu'il effraya, & qu'il détermina à prendre le parti de faire crever les yeux à son neveu.

Un chirurgien, renégat François, nommé Carlier, fut choisi pour faire cette opération. Il eut pitié du jeune prince. Laissé seul avec lui pour l'exécution cruelle dont il étoit chargé : « Si tu me secondes, lui » dit-il, je te conserverai tes yeux, & je » tromperai tes persécuteurs; mais songe » qu'il y va de ta vie & de la mienne, » si tu te trahis. » Amurat ne balança pas à lui promettre la plus grande exactitude à suivre ses conseils, & une fortune immense, si jamais il parvenoit à l'autorité. Le chirurgien lui brûla les paupieres, dont l'inflammation fit croire qu'il avoit fait l'opération. Pour s'assurer si le prince ne voyoit plus, on lui tendit une multitude de piéges qu'il fit servir à confirmer ses ennemis dans l'opinion qu'il vouloit leur donner; on lui présentoit des épées nues, contre lesquelles il alloit se jetter sans se détourner; on plaçoit des réchauds de feu devant ses pas, & il y tomboit. Il se blessa même plusieurs fois légérement, pour en

impofer mieux. Lorfqu'on crut n'en avoir plus rien à craindre, on l'envoya au château de Sus. L'Aga qui y commandoit étoit un moine renégat, qu'on appelloit Papa Falfon : il fut plus clair-voyant que le confeil du Bey ; il s'apperçut de la tromperie, & en fit part à Mazoul. En réponfe, il reçut l'ordre d'égorger Amurat ; mais ce prince avoit gagné la plûpart de fes gardes, qui l'aiderent à donner à Papa Falfon la mort que celui-ci lui deftinoit, & à s'échapper du château.

[1691.]

Le prétendu aveuglement d'Amurat avoit refroidi fes partifans : dès qu'ils furent détrompés, ils s'armerent pour lui, & cette année il monta fur le trône. Il fit étrangler fon oncle, & brûler enfuite fon corps ; on en recueillit les cendres avec foin, & il les mêloit dans fa boiffon. Quant à Mazoul, il exerça fur lui une vengeance plus terrible. Il le fit enfermer dans une cage de fer, où pendant deux jours on lui arracha la chair piéce à piéce ; on finit par le livrer au peuple, qui, après l'avoir traité avec la plus grande inhumanité, finit par le hâcher en morceaux fi petits, qu'il ne refta pas trace de fon corps.

[1695.]

Le malheur adoucit quelquefois le caractere ; il n'avoit fait qu'aigrir celui d'Amurat. Son regne fut marqué par une suite d'excès & de barbaries qui firent regretter Ramadan. Au milieu de ces atrocités, il prit quelquefois des vengeances plaisantes des Marabouts, qu'il méprisoit trop pour les haïr. Un jour qu'ils avoient murmuré hautement contre lui, parce qu'il ne paroissoit pas respecter la religion, il fit assembler tous ceux de la ville dans une grande salle de son palais. Là, on les dépouilla tout nuds, on les lia & on les étendit sur le pavé. Ils passerent la nuit entiere dans cette situation ; le lendemain il fit jetter sur eux plusieurs seaux d'eau froide, & les renvoya en leur disant : « J'ai » essayé de tempérer votre bile par la » fraîcheur & l'eau ; j'espere que ces re» medes la calmeront ; si elle se manifeste » encore, j'emploierai le fer & le feu. »

Amurat à ses vices naturels joignoit l'incrédulité ; il étoit le premier à rire de la loi de Mahomet. On raconte qu'un jour il entra dans la chapelle de Sainte-Croix, qui servoit à ses esclaves Chrétiens. Il y a une image de sainte Lucie, qui avoit été condamnée à perdre la vue, parce

qu'elle étoit Chrétienne ; elle y eſt repréſentée tenant les yeux dans une coupe. Amurat, en voyant cette image, ſe fit expliquer ce que c'étoit, & les captifs préſents lui raconterent l'hiſtoire de la ſainte. « C'eſt celle dont j'ai beſoin, s'écria alors » le Bey. Puiſqu'elle guérit les maux » d'yeux, qu'elle exerce ſon pouvoir ſur les » miens, & je promets que l'huile ne man» quera pas à ſa lampe. » S. Gervais, qui rapporte ce fait, ajoute qu'il en fit fournir, & que depuis ce temps la lampe de cette ſainte eſt encore entretenue aux frais de l'Etat.

[1700.]

Amurat, toujours armé de piſtolets, de ſabres & de mouſquets, s'en ſervoit journellement pour tuer ceux de ſes ſujets dont il vouloit ſe défaire ; quelquefois il les maſſacroit, ſans autre motif que le barbare plaiſir de détruire. Ce monſtre reçut enfin le prix de ſes cruautés. Ibrahim, capitaine de ſa garde, mit fin à ſon regne & à ſa vie. Cet aſſaſſinat fit ſon titre à l'autorité ; & ſon élection mit fin à la dynaſtie des Mourats.

Ibrahim fut occupé dans pluſieurs guerres contre Tripoli & Alger : fait priſonnier dans une expédition contre cette der-

niere ville, il éprouva ſept mois de captivité, & ne recouvra la liberté qu'en promettant une rançon de deux cents mille piaſtres, auſſi-tôt qu'il ſeroit rentré à Tunis. Ce traité honteux indiſpoſa ſes ſujets, qui refuſerent de le recevoir.

[1705.]

Haſſan-Ben-Ali, étayé par la milice, ſe fit proclamer Bey, & fit mourir Ibrahim. Son regne fut long & paiſible; il fit régner les mœurs. Depuis long-temps les Chrétiens n'oſoient paroître dans la ville ſans riſquer d'être inſultés. Les courtiſannes venoient les agacer indécemment dans les rues. Il s'en trouvoit de foibles qui ſe laiſſoient prendre à leurs piéges; & comme c'eſt un crime d'avoir commerce avec des Muſulmanes, le peuple ne manquoit pas de les inſulter, & quelquefois de les maltraiter indignement. Le nouveau Bey mit ordre à ces excès; il condamna à la baſtonnade la premiere courtiſanne qui eſſaieroit de ſéduire un Chrétien, & le premier Maure qui l'inſulteroit.

[1716.]

Cette année eſt l'époque du renouvellement du traité de commerce entre Tunis & l'Angleterre. Par un article exprès,

on spécifie que les Anglois, dans tous les temps, paieront trois pour cent de droits d'entrée & de sortie, & que si la Régence vient à faire de nouveaux traités avec les François, & que par ces traités on diminue les droits qu'on en exige, les Anglois paieront toujours deux pour cent de moins que les François.

C'est le mérite de Hassan-Ben-Ali, qui l'avoit porté à la dignité de Bey. Il devoit le jour à un renégat Grec de Candie; il passa sa jeunesse dans l'obscurité, employé aux travaux les plus vils; ses talents l'en firent sortir; ils le pousserent par degré à la haute fortune à laquelle il s'éleva. Il fut successivement grand-écrivain, juge des Maures, major d'armée, lieutenant du Bey, & mérita dans tous ces emplois l'estime & la confiance des Maures & des Turcs. C'est le dernier Bey dont nous parlerons. Il occupoit encore cette place en 1733.

[1770.]

Nous terminerons l'histoire de Tunis, par la vengeance que la France a tirée cette année des excès de ces corsaires. Le traité conclu le 30 Août, & qui peut donner une idée du sujet de l'armement, porte que le Bey reconnoît la réunion de

l'isle de Corse à la couronne de France; qu'il rendra les esclaves Corses qui ont été faits, leurs bâtiments, leurs effets, ou du moins l'équivalent; qu'il renouvelle le privilege de la pêche accordé à la compagnie d'Afrique, qu'il indemnise des pertes qu'elle a souffertes par l'interruption de ce privilege; qu'il s'engage aux réparations exigées par la France de la part des armateurs & Corsaires de Tunis, & qu'il s'en rend responsables. Les prises faites pendant la guerre, celles qui pouvoient être faites encore par quelques corsaires qui ne seroient pas instruits de la paix, devoient être restituées sans délai ni retenue.

Fin des Anecdotes Tunisiennes.



ANECDOTES TRIPOLITAINES.

AVANT-PROPOS.

LE royaume de Tripoli a essuyé les mêmes révolutions qu'ont éprouvées les autres Etats de la Barbarie. Il fut soumis aux rois de Fez lorsqu'ils eurent conquis Tunis. Il secoua le joug, & fut dévasté ensuite par les Chrétiens qui s'en emparerent. Charles-Quint fit présent de la ville à l'ordre de Malthe, peu de temps après la prise de Rhodes : il en resta en possession jusqu'à ce que les Turcs en firent la conquête sous les ordres de Sinan-Bacha, qui avoit avec lui le fameux Salha Rais, surnommé Chasse-Diable, & Dragut, qui n'étoit ni moins célebre ni moins redoutable. C'est à cette époque que nous allons commencer le peu que nous avons à en dire; car son histoire a été fort né-

gligée, parce qu'on a trouvé qu'elle rentroit trop dans celle des autres peuples de la Barbarie, pour mériter un article à part.

[1551.]

LE chevalier Vallier commandoit dans Tripoli au nom de l'ordre de Malthe, lorſque Sinan-Bacha vint l'aſſiéger. Sommé de rendre la place, avec la promeſſe de la liberté pour lui & pour la garniſon s'il ouvroit ſes portes, & celle de la mort s'il ſe défendoit, il répondit avec fermeté : « C'eſt le grand-maître qui » m'a confié cette place ; je n'ai d'ordres » à recevoir que de lui ; & je ne la ren» drai que lorſqu'il me l'aura ordonné. » Le ſiége fut commencé, & pouſſé avec vivacité. Mais la ville auroit tenu longtemps, ſans la trahiſon d'un renégat qui indiqua à Sinan-Bacha l'endroit foible de la place, qui étoit préciſément oppoſé à celui qu'on attaquoit. Il profita de cet avis ; la place fut preſſée vivement & ſommée de nouveau. « Nous ſommes Eſpa» gnols, répondirent les aſſiégés ; nous » préférons la mort à l'eſclavage, & nous » périrons ſur nos murs, à moins qu'on » ne s'engage par ſerment à nous renvoyer » à Malthe avec nos armes & nos équi-

» pages, & qu'on ne nous donne des gages » de l'exécution de cette promesse, &c. » Sinan-Bacha donna son anneau, & tint en effet sa parole.

[1560.]

Cette année fut remarquable par la malheureuse expédition des Chrétiens contre les Turcs. L'ordre de Malthe sollicitoit les secours de l'Espagne pour reprendre Tripoli. Le duc de Médina-Céli, nommé à la vice-royauté de Sicile, voulut signaler son gouvernement par cette expédition. Il joignit ses forces à celles de Malthe; mais instruit que Dragut étoit renfermé dans la ville, il craignit une conquête difficile, & se rabattit sur l'isle de Gelves, qui lui en offrit une plus aisée. Enflé du succès qu'il avoit obtenu, il voulut en laisser un monument. Il entreprit de construire un fort dans cette isle, & il y perdit un temps précieux. En vain Doria, qui l'avoit accompagné, lui fit des représentations pour l'engager à partir sur le champ, pour achever l'expédition projettée en marchant contre Tripoli; en vain il lui fit craindre l'armement que les Turcs préparoient contre lui; le vice-roi n'écouta rien, & voulut voir finir son fort. Il n'étoit pas encore construit, que la flotte Ottomane arriva à la vue de l'isle, & l'y enferma.

« L'opiniâtreté d'un ſeul nous a tous per-
» dus, s'écria Doria ; nous n'aurons eu
» que le triſte avantage de prévoir notre
» perte : nous pouvions la prévenir ; main-
» tenant il nous eſt impoſſible de l'éviter. »
Le duc de Médina-Céli reconnut, mais trop tard, ſon imprudence. Après avoir mépriſé les conſeils de Doria, il y eut recours ; c'étoit en effet le ſeul homme dont le génie, le courage & les talents pouvoient lui fournir des reſſources ; mais le temps en étoit paſſé. « Vous avez eu
» ſeul de la ſageſſe & du bon ſens, lui dit
» le duc ; ne m'abandonnez pas ; appre-
» nez-moi ce qu'il faut faire pour ſortir de
» l'embarras dans lequel mon imprudence
» m'a jetté. — Faites ce qu'il vous plaira,
» répondit Doria. Vous commandez l'ar-
» mée de terre, prenez les meſures que
» vous jugerez les plus avantageuſes. L'u-
» nique parti que je vois à prendre pour
» moi, c'eſt de monter ſur un brigantin,
» d'eſſayer de paſſer à travers la flotte en-
» nemie, de raſſembler enſuite ce que je
» pourrai des galeres de Gènes, & de m'en
» retourner. » Le duc de Médina prit le conſeil pour lui ; il abandonna ſes troupes, & partit avec Doria, qui le reconduiſit à Malthe. Ses ſoldats qui étoient reſtés dans l'iſle furent tous maſſacrés ou réduits à l'eſclavage.

[1590.]

L'avarice & la dureté des Turcs avoient fait haïr leur joug aux Tripolitains ; un Marabout profita de leurs dispositions pour soulever la ville. Il s'étoit flatté que les Chrétiens & les Maures le seconderoient & l'aideroient à fonder un empire qu'il pourroit rendre héréditaire dans sa famille ; mais il eut l'imprudence d'éclater avant de s'être assuré des secours du dehors. Hassan-Bacha fut envoyé par la Porte pour réduire le royaume. Le Marabout n'étoit point guerrier ; il n'opposa que de médiocres efforts & beaucoup de foiblesse aux forces de ses ennemis. Les Maures & les Chrétiens, qui sentirent qu'il ne pouvoit les soutenir, voulurent mériter leur grace en contribuant à sa ruine. Ils le massacrerent eux-mêmes, & se soumirent.

[1600.]

Le gouvernement de Tripoli changea vers ce temps. Un renégat Grec de l'ancienne famille des Giustiniani, qui prit le nom de Mahamed-Bey, opéra cette révolution. A force d'intrigues & de souplesse, il obtint du Grand-Seigneur le gouvernement de Tripoli. Alors les Bachas avoient la principale autorité : il n'en voulut souffrir aucune qui pût balancer ou

diminuer la ſienne. A ſon arrivée, il ſe rendit maître du château, & renvoya le Bacha. Il fut depuis ce temps dans une ſorte d'indépendance. Il paya cependant toujours un tribut à la Porte, comme une marque de ſa ſoumiſſion; mais il renvoya ſans les ouvrir tous les ordres qu'il en reçut pour retourner à Conſtantinople. La fin tragique de la plûpart des Bachas rappellés, étoit ſous ſes yeux; & il diſoit à ceux qui les lui apportoient, en regardant le paquet, & le balançant ſur ſa main: « Cette lettre eſt peſante; je vois ce que » l'on veut: ſois bien aſſuré que l'on ne » l'obtiendra pas aiſément. Mes imbécil» les prédéceſſeurs ont pu ſe prêter en eſ» claves aux caprices du Sultan; je n'am» bitionne point l'honneur de voir ma tête » décorer comme tant d'autres les murs » de ſon ſerrail. »

L'hiſtoire de Tripoli ne préſente pendant long-temps que des tumultes intérieurs, dont les Deys ſont toujours la victime, ou des expéditions des corſaires ſur mer. Tous ces faits reſſemblent à ceux que l'on a vus juſqu'ici, & ne font point anecdotes.

[1681.]

L'époque la plus mémorable de l'hiſtoire de Tripoli, eſt ſon bombardement. Les

corſaires, qui pilloient indiſtinctement toutes les nations, irriterent Louis XIV, qui les années précédentes avoit ordonné à ſes capitaines d'uſer de repréſailles. M. Du Queſne leur prit pluſieurs vaiſſeaux, & les pourſuivit même juſques dans le port de Chio, où il les bombarda. Aucune puiſſance juſqu'alors n'avoit oſé les punir avec cette hardieſſe ; elles avoient reſpecté la protection que leur accordoit la Porte. La France, par ſa fermeté, força cette cour à ne point ſe plaindre, & à un traité par lequel elle promit que Tripoli donneroit ſatisfaction. Les corſaires, quand ils virent celle qu'on exigeoit (*), la refuſerent, &

(*) Cette ſatisfaction devoit leur paroître dure ; en voici les principaux articles : « 1° Tous » les François qui ſe trouvoient ſur les vaiſſeaux » des corſaires Tripolitains, ou ſur d'autres ſortis du port de Tripoli, ſeront remis en liberté. » 2° Le vaiſſeau du capitaine Cruvillier, qui » avoit été pris ſous le pavillon de France, & » conduit dans le port de Chio, ſera rendu avec » l'artillerie, les armes, l'équipage, &c. 3° Le » vaiſſeau pris ſous le pavillon de Majorque ſera » gardé dans le même port, ſous l'autorité du » capitan Bacha, avec ſes agrêts, ſon canon, » ſes armes, juſqu'à ce qu'on ait décidé s'il doit » paſſer pour un vaiſſeau François. 4° Tous les » étrangers qui ſe trouveront à bord des vaiſſeaux » François ne ſeront inquiétés, ni en leurs per- » ſonnes, ni en leurs effets ; & tous les Fran-

irriterent de nouveau la France qui en prit une vengeance éclatante.

[1685.]

Le vice-amiral d'Etrées vint avec une flotte bombarder Tripoli cette année. L'effet des bombes fit une telle impression sur les habitants, qu'ils se déterminerent à avoir la paix à tout prix. Ils choisirent pour leur deputé un vieillard de quatre-vingt-dix ans. « Je suis l'infortuné Trick, dit-il à l'a- » miral ; pendant vingt-quatre ans j'ai été » Dey d'Alger ; je me fais gloire d'avoir » été toujours l'ami des François ; c'est à » ce titre que cette ville, où je me suis » réfugié, m'envoie à toi pour obtenir la » paix. » On demanda deux cents mille

» çois, de quelque rang & condition qu'ils soient, » qui se trouveront sur des vaisseaux étrangers » & même ennemis, seront de même libres en » tout. 5° Les vaisseaux de Tripoli ne seront » point en droit de visiter aucuns vaisseaux mar- » chands sous pavillon de France, ni de les ar- » rêter, ni d'y prendre des hommes ou des ef- » fets, s'ils ont un passe-port de l'amiral de » France. 6° On ne permettra point que des » prises Francoises, ni des captifs de cette na- » tion soient vendus dans aucun port de la dé- » pendance de Tripoli. 7° La France aura un » consul à Tripoli. 8° Aucun corsaire de Tripoli » ne pourra faire des prises sur les côtes de France, » à moins de dix lieues de distance. »

écus pour dédommagement des vaiſſeaux pris par leurs corſaires, la liberté de tous les priſonniers Chrétiens faits ſur des vaiſſeaux François ou en portant le pavillon; & les articles exigés dans le traité fait avec la Porte. On accéda à ces propoſitions; mais la ſomme fut difficile à raſſembler; on la réduiſit à cinq cents mille livres, qu'on ne trouva pas plus aiſément. Le peuple ſe mutina. M. d'Etrées menaça de bombarder de nouveau la ville; & le Dey, pour parvenir à faire la ſomme, mit une taxe ſur tous les habitants, fit couper la tête à quelques mécontents, enleva les riches lampes de la ſynagogue des Juifs, les bonnets des Janiſſaires: on y joignit les plus beaux harnois qu'on avoit, & on parvint à s'acquitter. Le traité ayant été ſigné, on remercia le vice-amiral des ſervices qu'il avoit rendus; remerciement aſſez ſingulier, puiſque ces ſervices ſe réduiſoient à la deſtruction d'une partie de la ville.

[1687.]

Par le traité avec la France, les Tripolitains s'étoient engagés à envoyer une ambaſſade au roi. Chalil-Aga & Heiſter-Aga furent chargés de cette miſſion. Ils s'étoient attendus à être traités durement par un ſouverain puiſſant, auquel ils

avoient manqué ; ils n'en furent reçus qu'avec bonté : ils apprirent par expérience que si ce monarque étoit terrible vis-à-vis de ses ennemis, il étoit généreux envers ceux qui se soumettoient. La leçon qu'il venoit de leur donner par la ruine de leur ville, la bonté avec laquelle il les reçut ensuite, en fournissoient une preuve ; & elle fut bien sensible aux Tripolitains, qui observerent avec la plus grande fidélité leur traité avec la France, & qui ne l'ont jamais rompu, tandis qu'ils forcent les autres nations à renouveller souvent les leurs.

Les détails de leur séjour à Paris offrent quelques particularités piquantes, & nous les placerons ici pour remplir le vuide de leur histoire.

Lorsqu'ils furent admis aux pieds du roi, au sortir de sa chapelle, ils lui dirent : « Grand monarque de la terre, les envoyés du Dey, du Divan & de la milice de Tripoli, sont venus présenter à Votre Majesté des chevaux, des dromadaires, & d'autres animaux de leur pays, comme un hommage qu'ils lui rendent, & un tribut qu'ils lui offrent. L'honneur d'avoir vu le plus grand roi de l'univers, sera pour eux une satisfaction éternelle, &c. »

On les promena dans tout Paris, & on

leur fit voir tout ce qu'il y a de curieux. Au sortir des manufactures & de celles des Gobelins, ils s'écrierent : « Il n'y a » rien d'impossible aux François, si ce » n'est d'éviter la mort. » Le spectacle de l'opéra fut encore une merveille pour des hommes aussi neufs ; la musique, les acteurs, les habits, les décorations, les machines, leur parurent une sorte d'enchantements. « Nous résisterions, disoient-ils » dans leur admiration, à la nation la » plus guerriere & la plus redoutable, » aussi long-temps que nos forces nous le » permettroient ; mais si l'opéra venoit » nous attaquer avec ce magnifique équi» page, ces charmes irrésistibles qu'il » vient d'offrir à nos yeux, nous serions » contraints de lui rendre les armes & de » nous remettre entre ses mains. »

[1716.]

Mahamed-Bey étoit Dey cette année ; elle fut marquée par le renouvellement du traité de commerce conclu entre Tripoli & le roi d'Angleterre. Depuis cette époque, cette ville en a fait plusieurs avec différentes puissances de l'Europe.

[1773.]

On a vu, cette année, un envoyé Tripolitain en Suede, où il étoit arrivé à la

fin de l'année derniere. Le séjour de cet envoyé à Stockholm, offre une anecdote que nous nous empresserons de rapporter. Il s'attacha à examiner tout ce que cette ville offroit de remarquable. L'Académie des Sciences, dont on lui fit connoître la constitution & les travaux, fixa principalement son attention. Il lui proposa de tourner ses recherches sur son pays qui n'étoit pas indigne de sa curiosité. La lettre qu'il écrivit à cette société sçavante sur ce sujet, mérite de trouver une place ici.

« Parmi le grand nombre d'établissements qui fixent ici l'attention des étrangers, celui qui m'a particuliérement » frappé, est la société des sçavants qui » consacrent, les uns leur loisir, les autres tout leur temps à des recherches » utiles à leur patrie & à la postérité par » les découvertes qui en sont les fruits, » & qui éclairent l'économie, l'agriculture, l'histoire naturelle, & d'autres » parties aussi importantes.

» Je suis né & j'ai vécu dans un pays » où l'on ne voit rien de semblable; j'ai » été étonné d'abord; j'ai cherché des » éclaircissements, & j'ai admiré. J'ai appris que cette Académie envoyoit quelquefois un ou plusieurs de ses membres » voyager dans d'autres pays pour en ob-

» ſerver les productions naturelles. On
» m'a parlé d'un M. Haſſelquiſt, qui a été
» en Egypte, contrée voiſine de ma pa-
» trie, où je ſuis fâché que ſa curioſité
» ne l'ait pas conduit. Les campagnes de
» Tripoli ne ſont pas, à la vérité, auſſi
» fertiles que celles qu'arroſe le Nil; mais
» elles produiſent auſſi des fleurs & des
» fruits; les débordements de ſes rivie-
» res, l'ombre du mont Gibel, les pluies
» fécondes du mois de Novembre, &
» pluſieurs autres phénomenes, méritent
» l'attention d'un naturaliſte, & pourront
» l'occuper long-temps.

» En reconnoiſſance du pain & du ſel
» que je mange dans ce pays, & pour
» concourir au but que ſe propoſe l'Aca-
» démie royale, pour faire connoître à la
» Suede & à l'Europe les avantages dont
» jouit ma patrie, l'humanité de mes com-
» patriotes, & pour diſſiper enfin les pré-
» jugés qu'on me paroît avoir conçus ici
» contre le pays où je ſuis né, je propoſe
» à l'Académie de choiſir parmi ſes mem-
» bres un homme verſé dans l'hiſtoire
» naturelle & la médecine, & de l'en-
» voyer à Tripoli faire des obſervations.

» Cet académicien pourroit faire le
» voyage avec moi ſans aucuns frais. Le
» ſéjour qu'il feroit dans mon pays, ne
» lui ſeroit pas non plus à charge; je lui

» offre le couvert chez moi, & ma table ;
» s'il s'en accommode mieux que de celle
» des Chrétiens de Tripoli, qui se feront
» un plaisir & un devoir de servir un Eu-
» ropéen. Je lui procurerai la connoissance
» des principaux du royaume. Il sera par-
» faitement en sureté dans tous les voya-
» ges qu'il entreprendra, depuis les fron-
» tieres de Tunis, jusqu'à celles de l'E-
» gypte, & dans l'intérieur du pays vers
» Garcan, Ben-Olid, jusqu'au royaume
» de Tretzen, où commence le pays des
» Negres, tributaires du puissant Dey,
» mon maître.

» Je garantis qu'il sera reçu par-tout
» avec l'amitié la plus sincere, traité avec
» toutes sortes d'égards, & regardé comme
» un concitoyen ; mais il faut que cet aca-
» démicien sçache ma langue, ou qu'il
» ait au moins de l'aptitude à l'appren-
» dre, afin qu'il puisse parler lui-même
» à mes compatriotes, les entendre, en
» tirer des éclaircissements qui se chan-
» gent souvent en obscurités en passant
» par la bouche d'un interprete. S'il avoit
» envie de voir aussi le royaume de Tu-
» nis, je m'engage à lui en faciliter les
» moyens, & à lui procurer dans ce pays
» les mêmes avantages que je puis lui
» procurer dans le mien.

» J'espere que l'Académie approuvera

» ce projet, si elle juge qu'il puisse con-
» tribuer au succès de ses vues; si elle
» juge le contraire, je la prie de regar-
» der ma proposition comme partant d'un
» cœur bon, reconnoissant, & empressé
» de concourir au bien général. Stock-
» holm, le 27 Janvier 1773. *Signé*,
» SEIDNE-HAGGI-ABDRAHAM-AGA. »

L'académie de Stockholm jugea à propos d'accepter les offres de Haggi-Abdraham; mais elle ne voulut pas que l'académicien fût aux frais de ce ministre; l'intérêt de la mission de l'académicien étoit qu'il fût tout-à-fait indépendant, & le roi daigna en faire les frais. C'est M. Rothmann qu'elle élut; parce que c'étoit le seul qui voulut bien s'exposer aux fatigues de ce voyage. Nous ignorons s'il est parti avec l'envoyé Tripolitain; celui-ci, qui étoit un gros commerçant, ne retourna pas directement dans sa patrie: en faisant les affaires de son maître, il voulut aussi faire les siennes, & il visita plusieurs places commerçantes pour traiter directement avec ses correspondants.

C'est ici que nous terminerons les anecdotes de Tripoli; nous observerons seulement, en finissant, que la Régence de cette ville est celle de la Barbarie qui observe le plus strictement ses traités. Elle

les renouvelle fouvent, pour les changer & les rendre plus avantageux ; mais, lorfqu'ils font fignés, elle les refpecte ; & lorfqu'il s'agit d'en faire d'autres, elle négocie. Nous ne dirons pas que ce foit par un fentiment de probité qu'elle en agit ainfi : il peut fe faire qu'elle ne foit animée que par celui de fa foibleffe ; mais le commerce y gagne, & c'eft toujours un avantage.

Fin des Anecdotes Tripolitaines.



ANECDOTES ABYSSINIENNES.

AVANT-PROPOS.

NOUS voici arrivés à une des parties les plus pénibles & les plus difficiles de l'hiftoire de l'Afrique. Un grand empire que les traditions font remonter à la plus haute antiquité, s'offre ici devant nous; mais il n'eft connu que par les relations des voyageurs qui y ont pénétré, des miffionnaires qui y ont féjourné, & qui font fort loin de s'accorder enfemble. Nous ferons obligés de commencer à l'époque des voyages des Européens, qui étendirent la connoiffance du globe, en doublant le cap de Bonne-Efpérance. Tous les faits antérieurs nous ont été rapportés par eux; & la plûpart n'offrent que des fables, ou fe bornent à des dates chronologiques.

L'Abyssinie, ou là haute Ethiopie que nous allons d'abord parcourir, si nous en croyons les auteurs qui nous en ont donné la description & l'histoire, ne remonte pas moins haut qu'à Cham, fils de Noé; quelques chroniques Abyssiniennes comptent une succession de rois, depuis lui jusqu'à Basilidès, qui régnoit au milieu du dix-septieme siécle. Tous les peuples semblent avoir eu la manie de dater de l'an du monde, ou du moins du déluge. Les chroniques les plus modernes se contentent de compter de 992 avant J. C.: c'est, selon elles, l'époque du voyage de la reine de Saba à Jérusalem, pour y voir Salomon; elle en eut un fils qui fut élevé dans là loi Mosaïque, & qui en retournant dans les Etats de sa mere, enleva l'arche d'alliance. Salomon le poursuivit en vain pour la lui faire rendre. Le jeune ravisseur traversa la mer Rouge, aussi heureusement que les Israélites, lorsqu'ils s'enfuirent de l'Egypte; avec cette différence cependant, que les eaux ne s'ouvrirent pas pour lui faire un chemin; il vola au-dessus avec ses chariots. Voilà ce que l'on appelle l'histoire de l'Abyssinie. Les descendants de la reine de Saba & de Salomon occuperent le trône jusqu'à l'an 960 de l'ere Chrétienne, qu'ils en furent chassés par une femme dont la postérité

le conſerva juſqu'en 1300. Cette femme, que les Annales d'Abyſſinie appellent Trémeda-Gabez, & que ſes cruautés & ſes barbaries firent ſurnommer *Eſſal*, qui ſignifie *feu*, fit périr toute la race de Salomon. Un ſeul prince échappé au maſſacre alla ſe réfugier dans le royaume de Xaoa, dont le vice-roi le reçut & le cacha aux recherches de Trémeda-Gabez. Les ſucceſſeurs de ce vice-roi eurent le même zele & la même fidélité pour ſes deſcendants; ils ne ſe démentirent point pendant trois cents quarante ans, au bout deſquels la race de Salomon remonta ſur le trône, dont elle n'eſt plus deſcendue depuis. Cette ſucceſſion de rois de la même famille, la plus longue & l'unique que les Annales du monde nous préſentent, eſt à peu près tout ce que l'on ſçait de l'Abyſſinie, juſqu'au temps où les Européens y ont pénétré; & depuis cette époque la religion occupe la plus grande partie de cette hiſtoire.

[1490.]

PIERRE-COVILHAN eſt le premier Européen qui ait pénétré en Abyſſinie. Il étoit parti de Liſbonne par ordre du roi Jean II, pour chercher les Etats du

prêtre Jean. Alphonse de Payva fut chargé en même temps de cette mission ; tous deux séparément parcoururent les Indes pour faire cette découverte. Covilhan après de longs voyages revint au Caire. Il y trouva des mémoires de son compagnon Payva, qui n'avoit pas été plus heureux, mais qui dans son séjour à Adel & à Suaquem avoit beaucoup entendu parler de l'Abyssinie, sur laquelle il donnoit des renseignements qui firent croire à Covilhan que c'étoit là qu'on devoit trouver le prince qu'il cherchoit. Les traditions informes qu'il avoit sous les yeux, disoient que les Abyssins étoient Chrétiens, que leur empereur étoit ordonné prêtre avant de monter sur le trône, & qu'il en faisoit les fonctions. Il y en avoit eu en effet quelques-uns qui avoient uni le sacerdoce à l'empire ; mais ce n'étoit pas une loi générale & observée par tous. Quoi qu'il en soit, Covilhan se trompa, & écrivit en Portugal la chimere qu'il avoit conçue. De-là elle passa dans le reste de l'Europe. Il partit pour l'Abyssinie, où il arriva cette année. L'empereur Alexandre régnoit alors. La politique des Abyssins avoit toujours été de bien recevoir les étrangers qui paroissoient dans leur pays, mais de les empêcher d'en sortir. Covilhan subit ce sort ; il y fut retenu

pendant plusieurs années, mais traité avec une distinction qui pouvoit le consoler.

[1498.]

Alexandre étoit mort en 1491. Son premier successeur n'avoit régné que six mois, & avoit laissé le trône à Naod, son oncle. Ce dernier prince abolit vers ce temps une coutume bien singuliere, établie depuis l'an 1260. C'étoit de reléguer les enfants de l'empereur sur le rocher de Guexen, d'où on ne les tiroit qu'après la mort de leur pere, pour les faire monter sur le trône. C'est ainsi qu'on raconte la premiere origine de cette coutume étrange. L'empereur Ighun-Amlat avoit laissé son empire à ses cinq fils, à condition qu'ils régneroient alternativement chacun un an. Le plus jeune de ces princes avoit dû attendre quatre ans pour régner à son tour; dans ce long intervalle, son amour-propre avoit été mortifié plusieurs fois; il voyoit ses freres, qui avoient déja porté la couronne, assis à une table distinguée; & lui mangeant dans un coin, & forcé de passer dans une autre chambre pour se laver les mains, parce qu'il ne lui étoit pas permis de le faire devant ses supérieurs. Il conçut le projet d'abolir ce gouvernement annuel, & de s'emparer seul de toute l'autorité. Il fit part de son dessein

à un ami qui en instruisit le roi qui régnoit alors ; celui-ci jugea qu'il pouvoit exécuter ce que méditoit son cadet, & il le relégua avec ses freres sur la montagne, où il les fit garder étroitement. Un de ses successeurs, qui se défioit de ses enfants, jugea à propos de les envoyer dans le même lieu pour s'assurer d'eux ; & depuis ce temps ce fut un usage observé.

Naod abolit, dit-on, cette coutume, parce qu'il fut touché des larmes du plus jeune de ses fils. Il jouoit avec lui ; un des membres de son conseil arriva dans ce moment, & dit à l'empereur : « Votre fils » devient grand. » Ce mot, qui signifioit qu'il étoit temps de l'envoyer rejoindre ses freres, n'échappa pas au jeune prince qui n'avoit que neuf ans : il regarda son pere en pleurant, & lui dit : « N'ai-» je grandi que pour être envoyé à Gue-» xen ? » L'empereur l'embrassa, & lui donna sa parole de le garder toujours auprès de lui. Il fit plus, il fit revenir ses autres enfants qui étoient déja dans leur prison, & abolit l'usage.

[1507.]

David, plus connu sous le nom d'Onag-Séqued, monte sur le trône. Il avoit été la victime de l'usage barbare aboli par son pere ; cependant on soupçonne qu'après

s'en être plaint avant d'être roi, il ne le trouva pas si injuste lorsqu'il le fut. Ce prince avoit été traité durement par ceux qui veilloient sur lui. Il aimoit la propreté dans ses habits, & un de ses gardes lui en fit un crime; non content d'en avertir Naod, il lui déchira un jour un habit plus propre que ceux de ses freres, qu'il portoit. Séqued, aussitôt qu'il eut été couronné, fit amener ce garde devant lui. L'infortuné parut en tremblant, s'attendant à une punition févere. Séqued le rassura en lui disant: « Vous avez fait votre devoir » en servant fidellement mon pere; c'est » moi qui dois vous en récompenser: con» tinuez à me servir de même. » Il lui fit donner une chaîne d'or & un habit magnifique.

Cette anecdote fait croire qu'il ne garda pas tous ses fils auprés de lui, & qu'il croyoit encore que la politique obligeoit de tenir loin de la cour les héritiers du souverain.

Covilhan étoit toujours dans l'Abyssinie: les empereurs qu'il avoit vus successivement sur le trône, s'étoient fait un plaisir de s'entretenir avec lui de l'Europe, & sur-tout des Portugais, dont on leur vantoit le courage, & en particulier les connoissances militaires. L'arrivé d'Alphonse d'Albuquerque, qui avoit encore

ajouté à la gloire du nom Portugais dans les contrées voisines, & qui aborda dans ce temps en Abyssinie, confirma les récits de Covilhan.

Séqued étoit encore jeune, mais annonçoit un grand roi. L'impératrice Hélène, son aïeule & sa tutrice, gouvernoit sous son nom, en qualité de régente. Des guerres étrangeres & des troubles intérieurs désoloient l'Abyssinie. Ses talents, dont on parle avec les plus grands éloges, ne lui suffisoient pas pour se soutenir dans ces circonstances critiques; elle avoit besoin d'un secours étranger. Les récits de Covilhan, tout ce qu'elle entendoit & ce qu'elle voyoit des Portugais, la déterminerent à recourir à eux. Pour faire une alliance avec le roi de Portugal, elle lui envoya un ambassadeur qu'Albuquerque fit passer à Lisbonne. Parmi les présents qu'il portoit, étoit un morceau du bois de la vraie croix, que l'amiral fit enfermer dans une boîte d'or, faite exprès.

[1520.]

L'histoire de l'Abyssinie reste encore dans l'obscurité pendant plusieurs années. Les Portugais ne parlent que des ambassades respectives des deux puissances. Celle de l'impératrice Hélène fut bien reçue à Lisbonne: on vit dans un établissement

ſement en Abyſſinie, des avantages pour la religion & le commerce, & on lui envoya un ambaſſadeur qui mourut en route: on en dépêcha un autre qui fut don Rodrigue de Lima. Il ramenoit l'ambaſſadeur Abyſſin, qui mourut avant d'arriver à la cour. Rodrigue, malgré ſes ſollicitations, reſta ſix ans auprès de Séqued, qui ne ſe preſſa pas de le renvoyer, & qui le laiſſa partir enfin, avec un autre ambaſſadeur qu'il envoyoit à Lisbonne, mais après avoir obtenu de lui qu'il lui laiſſeroit ſon médecin Bermudez, deſtiné à jouer un grand rôle dans cette contrée, & un peintre qu'il avoit à ſa ſuite.

[1528.]

Les liaiſons des Portugais avec les Abyſſins, inquiéterent les Maures voiſins. Ils connoiſſoient le zele des premiers pour leur religion, leur haine contre les infideles; ils craignoient qu'ils n'entrepriſſent de chaſſer les Mahométans de toutes les places qu'ils avoient ſur la mer Rouge. Le long ſéjour de don Rodrigue en Abyſſinie les confirma dans leurs ſoupçons. Le roi d'Adel, le prince Muſulman le plus voiſin des Etats de Séqued, craignant que l'orage ne tombât d'abord ſur lui, voulut le prévenir en prenant les armes le premier. Il avoit à ſa cour un Maure vaillant, qui,

depouillé par David de la plûpart des terres qu'il possédoit vers les frontieres de l'empire, ne respiroit que la vengeance, & sollicitoit depuis long-temps des secours qui le missent en état de la satisfaire. Le roi d'Adel, en armant, ne crut pas pouvoir confier ses troupes à un homme qui fût mieux en état de les conduire; sa haine qui avoit éclaté, l'assuroit de sa fidélité. Le redoutable Ahmed, surnommé Granhé ou le Gaucher, (c'est ainsi que s'appelloit le Maure guerrier) ne trompa point ses espérances. Il entra avec son armée sur les terres de l'empereur, mit à feu & à sang tout ce qu'il rencontra, & fit un grand nombre de prisonniers.

[1530.]

Les succès de Granhé éveillerent son ambition. Il crut facile la conquête de l'Abyssinie entiere, & il la projetta. Il ne songeoit qu'à se rendre maître de l'empereur, & à lui faire sentir à lui-même sa haine & sa vengeance. Séqued étoit privé des conseils de son aïeule, qui n'étoit plus depuis quelque temps, & ne sçavoit rien prévoir ni remédier à rien; cependant, à la tête de ses troupes, il eut deux fois l'avantage sur son ennemi; mais il n'arrêta point les ravages qu'il faisoit. Granhé vaincu revenoit avec de nouvel-

les forces, que lui fournissoit le roi d'Adel, soutenu lui-même par les princes Mahométans voisins, & continuoit de porter la désolation dans plusieurs parties de l'Abyssinie. La plûpart des officiers de Séqued prenoient parti avec lui, pour éviter la ruine de leurs biens; un grand nombre même embrassoit le Mahométisme, & servoit sous ses étendards.

Ces défections & ces apostasies sont assurément extraordinaires, mais étonnent moins lorsque l'on considere que les Abyssins sont dans l'usage de faire la communication du baptême de Jesus-Christ, en se plongeant dans l'eau; qu'alors on répete la formule du baptême sur les apostats, ce qui fait une espece de second baptême, qu'ils croient fermement devoir expier tous leurs crimes, & effacer la tache de l'apostasie.

Ce double baptême n'est pas la seule particularité singuliere qu'offre l'église d'Abyssinie. La confession publique est en usage comme l'auriculaire, mais passe pour plus complette; & la maniere d'absoudre est assurément étrange. Le pénitent s'approche du siége de l'Abuna ou évêque; là il confesse quelques-uns de ses péchés; aussi-tôt le prélat se leve, & lui demande comment il a pu commettre une telle action. Sa maniere d'absoudre est

d'appliquer ſur le dos du pénitent trois ou quatre bons coups de bâton. Il le confie enſuite à quelques prêtres qui l'aſſiſtent dans ces occaſions, & qui ſont armés d'une longue courroie, dont ils ſe ſervent pour écarter le peuple. Il les charge d'en donner trente ou quarante coups, plus ou moins, ſuivant les cas, à celui qui vient de s'accuſer.

Ces confeſſions donnent lieu quelquefois à des ſcenes. On raconte qu'un jour que l'Abuna étoit occupé à entendre les confeſſions publiques, il ſe préſenta devant lui un Abyſſin qui avoit volé des vaches, & qui venoit pour s'en faire abſoudre. Il fit réflexion que s'il avouoit tout haut ſon crime, la juſtice en pourroit prendre connoiſſance, & le condamner à reſtituer; car, s'il faut en croire Tellez & Ludolph, les prêtres Abyſſins n'ordonnent point la reſtitution des vols, ce qui eſt commode pour les voleurs. Celui-ci pria l'Abuna de lui permettre de lui dire à l'oreile ſon crime. Le prêtre ne le voulut point, & l'exhorta à ſurmonter une honte déplacée, puiſque le crime devoit être dévoilé aux yeux de tout l'univers le jour du jugement. L'Abyſſin confeſſa ce qu'il avoit fait: le propriétaire des vaches étoit préſent; il prit des témoins, & recourut à la juſtice, qui condamna le coupable à la reſtitution, d'après ſon aveu.

[1533.]

L'état de l'Abyssinie ne pouvoit être plus déplorable. Séqued, se voyant dans l'impuissance de se défendre & de chasser ses ennemis, eut encore recours aux Portugais, qu'il voulut rappeller dans ses Etats. Bermudez, qui l'entretenoit dans les dispositions les plus favorables pour sa nation, & qui lui avoit fait concevoir les plus hautes espérances de leur valeur, fut choisi pour aller solliciter à Lisbonne un envoi de troupes.

Séqued, pour donner à son ambassadeur un nouveau caractere qui le fît mieux accueillir, imagina de le créer Abuna ou évêque d'Ethiopie. Il n'y a jamais qu'un prélat-primat dans cet empire ; c'est le chef du clergé, qui releve du patriarche d'Alexandrie. Séqued étoit déterminé à mettre ses Etats sous la protection & dans la dépendance du saint siége :-Bermudez lui avoit inspiré encore ce dessein. Il falloit déterminer le vieil Abuna à céder sa place à cet étranger, qu'il devoit voir avec des yeux jaloux, & à le sacrer lui-même. Ce fut une négociation moins longue qu'on ne le craignoit ; l'état de détresse où se trouvoit l'empire, détermina le vieillard à se prêter aux desirs de son maître ; & Bermudez, ambassadeur-évêque, se mit en

route. Pour faire plus de diligence, & prendre le chemin le plus court, il traversa la mer Rouge, passa par la Palestine, & se rendit par cette route à Rome, où il fut bien reçu, où le pape, satisfait de l'hommage que lui rendoit le peuple Africain, le fit patriarche d'Abyssinie, & lui donna des pouvoir étendus.

Bermudez ne fut pas moins heureux à Lisbonne, où il reçut des ordres pour le vice-roi de Goa, qu'on chargeoit d'envoyer à l'empereur Abyssin les secours dont il avoit besoin. Mais, pendant qu'il étoit occupé de ces négociations, les affaires d'Abyssinie changeoient de face. Séqued mourut; & il laissoit le trône à un prince jeune, & qui n'héritoit pas de son goût pour les Portugais.

[1541.]

Claude régnoit depuis quelques mois sous la tutele de sa mere Cabelo-Oanguel, lorsque Bermudez arriva avec Christophe de Gama, & quatre cents Portugais. Les ravages de Granhé duroient encore. Le prince étoit à une extrémité de l'empire, & sa mere à une autre, réfugiés sur des montagnés inaccessibles, & sur lesquelles on se faisoit hisser dans des corbeilles. C'est du côté de l'impératrice que les Portugais tournerent d'abord leur marche.

Elle descendit de son asyle, à leur arrivée ; & la premiere chose qu'elle fit, fut de demander au patriarche sa bénédiction, avant de faire compliment au général.

Granhé, instruit de leur approche, leur envoya un messager pour leur demander ce qu'ils venoient faire dans ce pays. Don Christophe répondit avec fierté que c'étoit le dessein de l'en chasser ; il lui envoya en même temps en présent un miroir, une paire de pincettes pour le poil, & un œuf d'argent. Ce présent étoit une insulte à cause de sa médiocrité ; & pour que Granhé ne se méprît pas à son intention, le Portugais en fit un beaucoup plus considérable au messager : il lui donna deux brasselets d'or, une riche garniture de drap d'or, une gaze de soie de Bengale, une casaque turque & une veste. Granhé piqué se détermina sur le champ à venir attaquer ses ennemis. Ses forces étoient supérieures ; cependant il fut vaincu. Cela ne le découragea point ; douze jours après il envoya prier don Christophe de ne point s'éloigner, parce qu'il vouloit lui faire une seconde visite. Cette visite, ainsi qu'il l'appelloit, ne fut pas plus heureuse que la premiere ; mais les triomphes des Portugais ne faisoient que les affoiblir, & leurs ennemis recevoient sans cesse de nouveaux secours qui

étoient à leur portée. Don Christophe fut obligé de se réfugier sur une montagne & de s'y fortifier, en attendant que les Abyssins, rentrés dans le devoir, vinssent se joindre à lui, & le mettre en état de tenir la campagne.

Granhé avoit un oncle qui servoit sous lui; il lui avoit confié la garde d'un passage, dans lequel il fut forcé après une vigoureuse résistance; il l'alla accabler de reproches à son retour, & ne reçut que cette réponse: « Les Portugais ne sont » pas des hommes comme les autres; ils » vomissent le feu par la bouche. » Quelque temps après il voulut engager son neveu à se retirer devant ses ennemis. « Les » montagnes reculent-elles, lui demanda » Granhé? --- Non, répondit le vieil » officier, mais elles ne vont pas non plus » au feu. »

[1542.]

Le courage rendit don Christophe imprudent, & causa sa perte. Il ne croit pas pouvoir refuser le combat que son ennemi lui présente, & il descend de la montagne. En vain ses officiers le pressent de profiter de la nuit pour combattre Granhé: « La valeur, répond-il, redoute les téne» bres; c'est à la clarté du jour qu'elle » aime à se montrer. » Il attend donc le

jour. Au moment où il veut monter à cheval, son cheval prend la fuite vers le camp des Maures: ceux-ci s'avancent pour s'en saisir ; les Portugais courent pour l'arrêter ; c'est dans ce désordre & cette confusion que le combat s'engage. Le patriarche, témoin de ce qui se passe, craint pour l'événement, & entraîne malgré elle l'impératrice sur la montagne, où il cherche un asyle. Les femmes de la princesse qui n'ont pas le bonheur de la suivre, craignant les fers du Maure, prennent le parti de mourir: sa nourrice, qui à son âge devoit moins craindre qu'une autre la brutalité des vainqueurs, prend un baril de poudre, s'enferme dans sa tente, y met le feu, & périt ainsi avec cinquante ou soixante femmes qui avoient applaudi à son dessein, & partagé sa résolution.

La défaite des Portugais, les blessures de Christophe de Gama ne laissoient plus de ressource à Bermudez & à l'impératrice ; la crainte d'être assiégés sur le rocher qui leur servoit d'asyle, & où ils n'avoient point de provisions, les engagea à en descendre pour chercher une autre retraite. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils engagerent le général Portugais à les suivre : la douleur que lui faisoient ses blessures, la honte de sa défaite, & plus que tout peut-être le sentiment

intérieur de la faute que lui avoit fait commettre son courage imprudent, le plongerent dans un désespoir qui lui faisoit regarder la mort comme un bonheur. Entraîné malgré lui jusqu'au bord d'une riviere sur laquelle étoit un pont volant, il refusa de la passer, & jura de se poignarder lui-même si on vouloit l'y contraindre. Bermudez, obligé de céder, descendit de cheval, le confessa, & l'abandonna.

Don Christophe se traîna dans une caverne, où peut-être il auroit échappé à ses ennemis, sans un événement malheureux qui le trahit. Une femme, poursuivie par les Maures, entra dans cette même caverne, où elle fut suivie. On y découvrit le Portugais blessé. On l'entoure, on lui demande qui il est. Trop fier pour se déguiser, il ne craint point d'annoncer qu'il est don Christophe. Un prisonnier de cette importance répand la joie dans l'ame des Maures ; ils le conduisent à Granhé, qui lui propose aussi-tôt de se faire Mahométan, d'abandonner le parti de l'empereur Abyssin, & lui promet en récompense de le combler de biens & de dignités. « Serviteur de Jesus-Christ, ré» pond Gama, je n'abandonnerai point » son service pour celui d'un imposteur.»

Cette réponse ferme & courageuse passe

pour un blaſphême aux yeux d'un vainqueur zélé pour ſa loi. Il fait arracher la barbe à Gama, qui ſubit ce ſupplice ſans pouſſer une plainte. Granhé lui ordonne enſuite d'écrire aux Portugais qui ont ſuivi l'impératrice, pour les engager à quitter l'Abyſſinie. Il eſt forcé d'écrire ce qu'on lui dicte, parce qu'il ne peut tromper la vigilance de ſes ſurveillants; mais il s'aviſe d'un expédient pour peindre à ſes ſoldats l'état dans lequel il ſe trouve, & la violence qu'on lui fait. Il croiſe ſon nom de deux barres en forme d'épines; & le ſens qu'il veut exprimer par ce ſigne, eſt entendu par ceux auxquels ſa lettre eſt portée.

Les relations Portugaiſes ont voulu faire un martyr de Gama; ſa mort cependant ne fut pas préciſément ordonnée parce qu'il ne voulut point apoſtaſier, mais parce que Granhé vouloit venger ſon capitaine général. Cet officier étoit l'oncle de Granhé. Il étoit bleſſé. On demanda à Gama s'il pourroit le guérir. Le Portugais ſe chargea de cette cure, & la conduiſit ſi bien, que le bleſſé mourut au bout de trois jours. Il répondit aux reproches qu'on lui fit à ce ſujet, qu'il étoit venu pour tuer les Maures, & non pour leur conſerver la vie. Granhé le fit conduire ſur le lieu où les autres Portugais avoient été maſſacrés, &

où on lui trancha la tête ; & Bermudez raconte bonnement qu'il sortit tout-à-coup dans ce lieu une fontaine dont l'eau guérissoit les malades & les blessés qui venoient s'y laver.

[1543.]

Les Portugais échappés à la derniere bataille, réunis sous les ordres d'Alphonse Caldeyra, rejoignirent cette année l'empereur Claude. Le patriarche Bermudez, qui conduisoit tout, & qui croyoit avoir de la dignité lorsqu'il étoit fier & quelque chose de plus, ne tarda pas à se brouiller avec ce prince. Il vouloit l'engager à se soumettre à l'autorité du pape, & à lui faire hommage ainsi que son clergé. Cette proposition révolta un prince fier dont les ancêtres n'avoient jamais reconnu aucun maître. Il s'échauffa ; &, sans songer au besoin qu'il avoit alors des Portugais, il répondit à Bermudez qui l'appelloit son fils : « Vous n'êtes ni mon pere ni patriar» che ; vous êtes l'Abuna des Francs, qui » n'avez aucune jurisdiction dans mon em» pire, où je n'en accorderai aucune à un » Arien qui adore quatre dieux. » Si le prince étoit jeune, Bermudez étoit violent. Il ne put supporter le reproche d'Arianisme ; & il repliqua par un démenti à l'empereur, & l'excommunia. « C'est vous

» qui l'êtes, » lui dit le roi avec une fierté qui irrita davantage le patriarche, & le porta à défendre aux Portugais de combattre pour ce prince. Ceux-ci obéirent; & Claude, pressé par Granhé qui s'approchoit, fut obligé de céder. Sa mere négocia la paix, & conduisit Bermudez dans la tente de l'empereur, qui se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon. Le patriarche exigea sa soumission au saint siége, & reçut l'hommage au nom du pape; il fit même dresser un acte de cette soumission, où Claude reconnoissoit « que la véritable religion » consistoit à croire que Dieu n'a qu'une » seule Eglise, un seul vicaire de Jesus-» Christ sur toute la terre, & que le pou-» voir de ce vicaire s'étend sur tous les » peuples & sur tous les rois. »

Cet acte fut signé par l'empereur, & lu à haute voix en présence des Abyssins assemblés.

Pendant ces disputes, Caldeyra mourut, & Ariaz-Diz fut élu. Ce fut sous ce général que les Portugais reprirent l'avantage qu'ils avoient perdu depuis la mort de Christophe; Granhé vaincu fut tué. Un capitaine Abyssin, l'ayant vu tomber, s'empressa de lui couper la tête, & de la porter à Claude, en se faisant honneur de la mort de ce guerrier redoutable. L'empereur, flatté de devoir un service de cette

nature à un de ses sujets plutôt qu'à un Portugais, témoigna ouvertement ses sentiments; mais Ariaz-Diz, qui avoit vu comment les choses s'étoient passées, s'approcha froidement du monarque, & le pria d'examiner combien cette tête avoit d'oreilles; on n'en trouva qu'une. « Le véritable vainqueur de Granhé, s'écria-t-il aussi-tôt, est celui qui a cette oreille. » Mes Portugais se contentent d'enlever ce » trophée, plus facile à porter avec eux » qu'une tête entiere; & c'est à l'un d'eux » que vous devez de la reconnoissance & » des récompenses. »

Il fit approcher aussi-tôt le Portugais, Pierre Lion, qui tira l'oreille de sa poche, à la confusion du capitaine Abyssin, & à celle de l'empereur qui voyoit avec regret les obligations qu'il avoit à des étrangers qui en abusoient pour lui faire la loi.

[1550.]

Les démêlés de l'empereur & du patriarche subsistoient toujours. Celui-ci vouloit absolument que l'Abyssinie se soumît à l'Eglise Romaine: celui-là rejettoit tout avec hauteur aussi-tôt qu'il n'avoit rien à craindre, & plioit dès qu'il se voyoit entouré de nouveaux ennemis. L'irruption que le roi d'Adel fit lui-même dans ses Etats, à la tête d'une puissante armée, lui

rendant les Portugais nécessaires, lui firent ménager le patriarche. Il promit, lorsque cette guerre seroit terminée, de faire tout ce qu'on exigeoit de lui. Lorsqu'elle le fut par la mort du roi d'Adel, il oublia sa promesse ; il employa l'art & l'intrigue pour s'en dégager sans risques. La reine d'Adel étoit au nombre de ses prisonniers ; il imagina de la marier au général Portugais, auquel il donna les royaumes de Doar & de Balué, pour rendre son rang égal à celui de son épouse.

Ariaz-Diz, devenu roi, apostasia, &, en se faisant rebaptiser dans l'Eglise Abyssinienne, prit le nom de Marc. La vue de ses anciens compatriotes lui reprochoit sa bassesse & son crime ; il auroit voulu les éloigner ou les détruire. Il en devint l'ennemi ; ses conseils leur furent plus funestes que les forces de l'empereur. Les Portugais, vaincus par la ruse, furent dispersés en différentes provinces, & Bermudez relégué dans l'endroit même où le roi s'étoit réfugié, lorsque Christophe de Gama étoit arrivé à son secours. « Mon pere, » lui dit-il, il faut que vous vous rendiez » dans le pays des Gaffates, où vous de- » meurerez ; vous y prierez Dieu pour moi ; » vous y serez respecté. Le revenu de ce » pays fournira à votre subsistance, il vous

» suffira sans doute, puisqu'il me suffisoit » à moi lorsque j'y étois retiré. »

Ce traitement étoit sans doute modéré, après les marques de colere & de mécontentement que Claude lui avoit témoignées plusieurs fois, & qui avoient été jusqu'à lui déclarer un jour que, s'il n'eût pas été son parrain, il l'auroit fait écarteler.

[1557.]

Bermudez avoit été forcé de prendre la fuite l'année précédente, & de retourner à Goa, d'où il passa à Lisbonne. Cette cour & le saint siége avoient conçu les plus hautes espérances de la mission d'Abyssinie; & ils en chargerent les Jésuites. Le fondateur de cet ordre célebre étoit disposé à prendre lui-même la conduite de cette mission, & à se transporter en Afrique; mais on l'en empêcha(*) : on choisit

(*) On peut se faire une juste idée des motifs que le Portugal avoit pour désirer d'établir sa puissance dans cet empire, dans le passage qui termine la relation de Bermudez. « On nous » a trop négligés. Nos officiers étoient en si » bon train, que si l'on avoit soutenu par des » recrues notre petit nombre de Portugais, nous » aurions pris le dessus, & forcé l'empereur à se » soumettre malgré lui à l'Eglise. Nos prédica- » tions continuelles auroient fini par ramener ce

seulement

ſeulement quelques-uns de ces peres pour leur confier ces travaux. Don Nunez de Baretto étoit à leur tête, avec le titre de patriarche, & don André d'Oviédo, ſacré évêque de Nicée, avoit la ſurvivance. Ce fut ce dernier qui, avec un autre religieux, paſſa d'abord en Abyſſinie. Le patriarche Baretto, inſtruit des perſécutions qu'avoit eſſuyées Bermudez, & qu'il s'étoit attirées, crut devoir les envoyer pour ſonder le terrain. Oviédo ne fut pas plus prudent que l'ancien patriarche. Sa premiere démarche en arrivant fut de déclarer qu'il venoit, au nom du pape & du roi de Portugal, réclamer l'accompliſſement des ferments qu'il avoit faits; qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de les ſatisfaire, parce que Jeſus-

» peuple à la religion Catholique. Il auroit ab-
» juré les erreurs de l'égliſe d'Alexandrie. La
» converſion des Abyſſins auroit été d'autant
» plus facile, qu'on ne voit point parmi eux de
» ſçavants orgueilleux & opiniâtres, mais de
» bonnes gens qui ont de la piété, de l'humanité,
» & qui ne repouſſent pas le jour de la vérité...
» Quant au temporel, on auroit fait des profits
» immenſes, que n'égaleront jamais le Pérou
» avec ſon or, & les Indes avec leur commerce. »

En effet, il y a beaucoup d'or en Abyſſinie; la province de Naréa en fournit une quantité prodigieuſe. Il y a une plaine dont la terre eſt brune, & où l'on trouve, en la creuſant, deux parties d'or & une ſeule de terre.

Christ avoit dit qu'il ne devoit y avoir qu'un bercail & qu'un pasteur. On connoissoit les sentiments de l'empereur, la fermeté avec laquelle il s'étoit opposé aux prétentions de Bermudez; il eût été sage de les renouveller avec plus de précautions.

[1558.]

Cette année se passa en conférences & en disputes sur les points controversés entre l'Eglise de Rome & les Abyssins. Oviédo convient que, dans ces conférences, l'empereur, qui étoit un grand controversiste, l'embarrassa quelquefois. Las de la résistance qu'il éprouvoit, il écrivit une lettre circulaire, qui n'étoit pas propre à ramener les esprits, puisqu'il s'y exprime ainsi : « Nous » déclarons que les peuples d'Ethiopie, qui » refusent d'obéir à la sainte Eglise de Ro- » me, la mere de toutes les Eglises, & la » seule véritable universelle, sont excom- » muniés. Nous avertissons nos enfants » spirituels de se séparer d'eux; &, quant » aux Ethiopiens, nous les remettons au » jugement de l'Eglise, pour les châtier » en leurs personnes & en leurs biens, en » public ou en secret, & pour user de mi- » séricorde envers eux en tout ou en par- » tie, en cas d'amendement. »

Claude, qui s'étoit emporté si souvent

contre Bermudez, ne fit point éprouver son ressentiment à Oviédo. Ses démarches précipitées lui parurent peu dangereuses; &, lorsqu'il partit pour aller combattre le nouveau roi d'Adel qui menaçoit ses Etats, il plaignit le Jésuite, & s'écria : « Que » deviendroit-il, si je venois à être tué ? »

[1559.]

Il sembloit que Claude avoit prévu sa mort. Il fut défait, & mourut sur le champ de bataille, percé de coups (*). Son vain-

(*) La religion des Abyssins peut piquer la curiosité de nos lecteurs. Nous placerons ici la profession de foi de l'empereur Claude, qui leur en donnera une idée; il l'avoit écrite dans le cours de ses disputes avec Bermudez :

Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit, un seul Dieu.

« C'est ici ma foi & celle de mes ancêtres, » rois des Israélites, de même que la foi de mon » troupeau dans l'enceinte de mon royaume.

» Nous croyons en un seul Dieu, & en son » Fils unique Jesus-Christ qui est sa parole, sa » puissance, sa sagesse & son conseil, qui étoit » avec lui avant la création du monde, & qui » dans les derniers jours est descendu vers nous, » sans quitter le trône de sa divine majesté, & » a été fait homme par la puissance du Saint-» Esprit, & est né de la sainte Vierge Marie. Il » fut baptisé dans le Jourdain à l'âge de trente » ans, & fut pendu sur l'arbre de la croix, sous » Ponce Pilate. Il a souffert, est mort, a été en-

queur s'en retourna après cette expédition, & rentra dans Adel, monté sur un âne,

» seveli, & est ressuscité le troisieme jour. Au » bout de quarante jours, il est monté glorieu- » sement au ciel, & s'est assis à la droite de son » Pere; de-là, il viendra pour juger les vivants » & les morts, & son regne ne finira jamais.

» Nous croyons au Saint-Esprit, le seigneur » & l'auteur de la vie, qui procede du Pere.

» Nous croyons un seul baptême pour la ré- » mission des péchés; nous attendons la résur- » rection des morts, & la vie éternelle. *Amen.*

» Nous marchons en cela dans le véritable » chemin, avec simplicité, sans nous détourner » ni à droite, ni à gauche de la doctrine des » peres, des douze apôtres, de saint Paul la » source de la sagesse, des soixante-douze disci- » ples, des trois cents dix-huit peres orthodo- » xes du concile de Nicée, des cent cinquante » du concile de Constantinople, & des deux » cents de celui d'Ephese. C'est ainsi que je » crois & que j'enseigne, moi, Claude, roi d'E- » thiopie, & selon le nom de mon royaume, » Asnaf-Séqued, fils de Vanag-Séqued, fils de » Naod.

» Quant au sabbat ou septieme jour que nous » observons, nous ne le faisons pas comme les » Juifs qui crucifierent Notre-Seigneur, & crie- » rent *son sang soit sur nous, & sur nos enfants*; » lesquels ni ne puisent de l'eau, ni n'allument » du feu, ni ne préparent à manger, ni ne font » cuire du pain, ni ne vont d'une maison à l'au- » tre; mais nous le célébrons en recevant la » sainte communion, & en assistant à nos Aga- » pes ou repas de charité, tels que les apôtres

ſans vouloir qu'on lui rendît aucun honneur, parce que, diſoit-il, ils ne ſont dûs qu'à Dieu ſeul, à qui je dois la victoire.

» les ont preſcrits dans leurs conſtitutions. Nous
» ne le célébrons pas comme nous faiſons le
» premier jour, qui eſt un nouveau jour dont
» parle David, *c'eſt ici la journée que l'Eternel a*
» *faite; égayons-nous & nous réjouiſſons en elle;*
» parce que c'eſt en ce jour-là que Jeſus-Chriſt
» reſſuſcita, & que le Saint-Eſprit deſcendit ſur
» les apôtres dans le *Cœnaculum* de Sion, &
» que c'eſt en ce jour-là que le Chriſt a été in-
» carné dans le ſein de ſa mere, vierge toujours
» chaſte, & qu'il viendra récompenſer les bons
» & punir les méchans.

» Quant à notre rite de la circonciſion, nous
» ne la recevons pas comme les Juifs; nous
» nous ſouvenons très-bien des paroles de S. Paul,
» la ſource de la ſageſſe, *que ni la circonciſion,*
» *ni le prépuce n'ont aucune vertu, mais la nou-*
» *velle création par la foi en Jeſus-Chriſt.* Le
» même apôtre dit aux Corinthiens: *Si quel-*
» *qu'un eſt circoncis, qu'il ne ramene pas le pré-*
» *puce.* Il enſeigne la même doctrine dans tou-
» tes ſes épîtres. La circonciſion eſt chez nous
» une cérémonie typique, comme la marque du
» front chez les Nubiens, & les oreilles percées
» chez les Indiens; nous la pratiquons donc,
» non par reſpect pour la loi de Moyſe, mais
» comme une coutume purement humaine.

» Nous en diſons autant de l'uſage de nous
» abſtenir de la chair de pourceau; nous ne con-
» damnons point ceux qui en mangent, & nous
» n'en preſcrivons, ni n'en défendons l'uſage;
» mais nous ſuivons le précepte de l'apôtre aux

Mnias, qui prit le nom d'Adamas-Séqued, succéda à son frere Claude qui n'avoit laissé qu'un fils naturel. Il étoit

---

» Romains, *que celui qui mange ne méprise pas* » *celui qui ne mange point*, &c. *Toutes choses* » *sont pures à ceux qui sont purs, mais celui-là* » *peche qui en mangeant scandalise son frere.* La » même chose se lit dans l'évangile de S. Mat» thieu : *Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme,* » *mais ce qui en sort, qui le souille.* Ce qui ren» verse de fond en comble la doctrine des Juifs, » qu'ils ont reçue de Moyse.

» Ma religion donc, & celle des prêtres & » des docteurs qui enseignent, par mon auto» rité, dans l'enceinte de mon empire, c'est de » ne nous écarter en rien des préceptes de l'é» vangile, ou de la doctrine de notre saint pere, » S. Paul. Nous lisons dans le livre nommé *Za*» *rich*, que l'empereur Constantin commanda à » tous les Juifs qui avoient été baptisés de man» ger de la chair de pourceau le jour de la ré» surrection de notre Seigneur ; mais parmi nous » chacun a la liberté d'en manger ou de s'en » abstenir, selon qu'il le juge à propos. Les uns » aiment le poisson, les autres la volaille, quel» ques-uns ne mangent point de mouton, cha» cun fait comme il lui plaît. Mais quant à l'u» sage de la chair d'aucune créature qu'il y ait, » nous ne trouvons dans le nouveau Testament » ni loi ni précepte qui l'ordonne ou la défende. » *Toutes choses sont pures aux purs ; celui qui* » *croit qu'on peut manger de toutes choses, peut* » *en manger.* Rom. XIV, ℣. 2.

» Voilà ce que j'avois à vous dire, pour vous » faire connoître ma religion.

instruit des prétentions des missionnaires, dont il avoit témoigné son mécontentement lorsqu'il n'avoit pas l'autorité, & dont il leur fit sentir les effets, dès qu'il l'eut entre les mains. Il révoqua toutes les Loix que la foiblesse & les circonstances avoient arrachées à son prédécesseur. Il fit venir Oviédo, & lui défendit, sous peine de la vie, de prêcher la Religion Catholique : « Je n'obéis point à des otdres in» justes, répondit fermement l'intrépide » missionnaire. Dieu m'ordonne de pro» pager sa loi ; &, jusqu'à la mort, je rem» plirai ses volontés. » Adamas, irrité de cette réponse, s'élança sur lui le sabre à la main ; heureusement, l'impératrice étoit présente, & détourna son bras.

[1562.]

Adamas, pendant son regne qui fut court, fut presque toujours aux prises avec ses sujets révoltés & avec les Turcs. Ces derniers s'emparerent de tous les ports de son Empire, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on compta quatre Jésuites de la mission d'Oviédo. L'état de ceux-ci & du petit nombre de

» Donné dans le royaume de Damot, le » 23 Juin de l'an de la nativité de notre Sei» gneur 1555. »

Portugais qui restoient dans l'Abyssinie, ne sçauroit être plus à plaindre; on peut en juger par la lettre qu'ils écrivirent à leur général. « Nous avons été faits prisonniers » par les Turcs & les Abyssins. Dieu nous » a conservé la vie par l'entremise des Por- » tugais qui se trouvent ici. On nous avoit » pillés quatre fois auparavant; on nous » a rendu seulement notre calice, & quel- » ques articles: ç'a été avec beaucoup de » peine que nous sommes parvenus à ra- » cheter une partie du reste. Jugez, mon » révérend pere, de notre triste état; nous » sommes quarante obligés, quand nous » le pouvons, d'aider les veuves & les » enfants des Portugais; nous n'avons per- » sonne à qui nous puissions demander des » aumônes. Les Portugais sont plutôt dans » le cas de demander que de donner; & » les gens du pays, plus portés au vol » qu'à la charité. A peine avons-nous de » quoi nous rassasier d'orge. Nous vous » demandons votre bénédiction & les » prieres de la société. »

Adamas n'étoit guere plus heureux. Sans cesse les armes à la main & toujours vaincu, il tiroit peu de secours de ses sujets découragés. Les Portugais l'avoient abandonné, & s'étoient ligués contre lui avec les Mahométans; une bataille qu'il perdit encore mit fin à son regne & à sa vie.

[1563.]

Malac-Séqued ſuccéda à ſon pere. Ce prince n'eut guere le temps de s'occuper des affaires des miſſions. Il fut ſans ceſſe en guerre avec les Turcs, qu'il combattit avec ſuccès, & que peut-être il ſeroit parvenu à chaſſer de ſon pays, ſi les révoltes intérieures, qui s'éleverent dans ſes Etats, lui avoient permis de réunir toutes ſes forces contre eux, & de ſuivre cette unique entrepriſe. Mais à peine les avoit-il vaincus, qu'une révolte l'appelloit dans un autre endroit; & il ne l'avoit pas plutôt diſſipée, qu'il étoit contraint de porter ſes armes ailleurs pour en arrêter une nouvelle.

Il traita bien les miſſionnaires pour leſquels il montra de l'eſtime, mais qu'il refuſa toujours d'écouter. « Vous n'avez fait » qu'exciter des troubles en prêchant vo» tre religion, leur diſoit-il; la paix exige » de votre part un ſilence profond; je » l'exige de vous, & je le dois au bien de » mes peuples. » Quant à ſes ſujets, il leur diſoit, en parlant des Jéſuites: « Imitez » leurs mœurs, mais gardez-vous de leur » doctrine. »

[1588.]

Le patriarche Barretto étoit mort à Goa

il y avoit seize ans, sans pouvoir entrer dans l'exercice des fonctions de sa dignité. Oviédo, qui lui avoit succédé selon le bref du pape, étoit sans considération & sans crédit; on l'avoit rappellé, & il avoit demandé des secours pour cultiver le champ de l'Abyssinie qu'il regrettoit d'abandonner. Philippe II, dans cet intervalle, avoit envoyé Mendoza dans ce royaume; & cette ambassade, qui n'eut d'autre avantage que d'être bien reçue, ne produisit d'autre fruit que de porter à Philippe une lettre flatteuse du monarque Ethiopien. Des Jésuites, en différents temps, conduits par leur zele, avoient entrepris le voyage de cette contrée, & ce voyage avoit été fatal à plusieurs, sans qu'ils pussent le terminer. Le P. Pays, entr'autres, fut pris par les Arabes, & éprouva une captivité de sept ans; mais elle ne lui fut pas inutile, puisque, pendant ce temps, il apprit l'arabe de maniere à le parler comme sa langue maternelle; & il lui fut d'un grand secours dans la suite.

[1595.]

Malac-Séqued n'avoit que des filles de l'impératrice son épouse. Ses concubines lui avoient donné beaucoup de fils; mais leur naissance illégitime les excluoit du trône. Il étoit assez puissant pour se mettre

au-dessus des loix ; il éleva auprès de lui un de ses enfants naturels, nommé Jacob, & le désigna pour son successeur. Il fit aisément adopter son projet aux grands ; les uns & les autres espéroient gouverner sous son nom ; l'impératrice elle-même se prêtoit à cet arrangement, parce que, parmi ces grands, les deux plus considérés étoient ses gendres ; ils devoient avoir la principale autorité ; & elle se flattoit de la partager avec eux. Malac ne fut point contredit ; ce fut lui seul qui apporta ensuite obstacle à ses premieres vues. Il tomba malade. Dans ce moment, il se reprocha ce qu'il avoit fait contre les loix ; &, révoquant ses dispositions, il appella au trône un de ses neveux, à qui l'usage immémorial donnoit des droits. L'Empire d'ailleurs avoit besoin d'un maître en état de gouverner, & il n'auroit eu qu'un enfant dans Jacob. Zadenghel, le neveu de Malac, étoit déja majeur ; il s'étoit signalé dans plusieurs occasions où il avoit montré du courage & de la prudence. Le vieil empereur étoit mourant. Il avoit commis une injustice ; il voulut finir par la réparer.

[1596.]

Les grands, intéressés à l'élévation de Jacob, cacherent la mort de l'empereur au peuple. Abusant de son nom, ils firent ar-

rêter Zadenghel, qu'on tranſporta dans l'iſle de Déka, & auquel on fit changer pluſieurs fois de priſon, pour empêcher ſes partiſans de découvrir le lieu de ſa retraite. Dès qu'ils ſe crurent bien aſſurés qu'il étoit hors d'état de s'oppoſer à leur projet, ils publierent la mort de Malac, & firent couronner Jacob, qui n'avoit alors que ſept ans.

Le prince ne fut pas plutôt arrivé à l'âge de quatorze ans, qu'il ſentit le joug que lui impoſoient ſes ambitieux miniſtres. Il réſolut de le ſecouer; mais cette entrepriſe étoit difficile à ſon âge qui n'eſt pas celui de la prudence; il éclata trop tôt & trop ouvertement. Il indiſpoſa ceux qui l'avoient fait empereur, & qu'il devoit ménager. Il leur apprit en effet, qu'ils avoient commis une injuſtice dont ils ne retireroient pas les fruits: c'étoit les engager à la reconnoître & à la réparer. Ils rappellerent Zadenghel, & lui livrerent Jacob, en lui conſeillant de lui faire couper le nez & les oreilles pour le rendre incapable de régner, & l'empêcher par-là de former à l'avenir des prétentions. « Vous l'aviez mis » ſur le trône, répondit Zadenghel; c'étoit » un enfant que vous avez conduit; il n'eſt » point coupable, & ne mérite par conſéquent pas d'être puni. S'il le devient, je » connois mon pouvoir & mes droits; j'en

» uſerai, & je ſerai juſte ; aujourd'hui, je
» ſerois injuſte & barbare. »

Cependant la politique exigeoit qu'il s'aſſurât de ce prince, & il le relégua dans le royaume de Narca, où le gouverneur eut ordre de veiller ſur ſes moindres démarches.

[1603.]

Zadenghel étoit à peine ſur le trône, qu'une irruption des Galles le força à prendre les armes. Ce ſont des peuples voiſins, dont l'origine n'offre que des conjectures & des doutes, & qu'on croit avoir été originairement des eſclaves qui, maltraités par leurs maîtres, prirent la fuite, ſe raſſemblerent dans le royaume de Bali, où ils s'établirent & formerent des peuplades de brigands. Zadenghel alla les combattre. Ses troupes, découragées par pluſieurs attaques que la réſiſtance des ennemis rendoit infructueuſes, commençoient à plier. L'ébranlement étoit général, & l'empereur les vit prêtes à prendre la fuite : « Arrê-
» tez, leur cria-t-il ; vous pouvez éviter
» le fer des Galles en fuyant ; mais com-
» ment éviterez-vous la honte & l'infamie
» d'avoir abandonné votre maître ? Partez ;
» je reſte ſeul ; &, comme je ne puis ſans
» vous prétendre à la victoire, j'y atten-
» drai la mort. »

Ce discours ranima le courage des Abyssins. Ils fondirent sur leurs ennemis ; & leur choc fut si violent & si rapide, que les Galles ne purent le soutenir, se séparerent & furent taillés en piéces.

Zadenghel fut favorable aux missionnaires. Il fit venir à sa cour le pere Pays, Jésuite, qui, au sortir de son esclavage, avoit pénétré en Abyssinie. Il le reçut avec des distinctions qui n'étoient pas ordinaires. Il le fit asseoir sur le plus haut degré de l'estrade qui conduisoit à son trône ; il desira l'entendre prêcher, & fut si satisfait de lui, qu'il voulut que ses sujets embrassassent la Religion Catholique. Il défendit par une loi l'observation du sabbat qui avoit lieu en Abyssinie. Le Christianisme de ce pays étoit, comme on l'a vu, mêlé avec un peu de Judaïsme. Cette loi indisposa ses peuples. Le prince en effet précipitoit trop une révolution qui avoit besoin d'être préparée : le pere Pays lui-même ne l'approuva point ; il lui conseilla plus de circonspection dans ses démarches : malheureusement il ne suivit point ses avis ; il s'éleva une révolte. « On s'arme contre » moi, s'écria Zadenghel, parce que je » veux ramener les Abyssins à la verita» ble foi. »

L'Abuna jetta un interdit sur le royaume. Ce prélat étoit ordinairement un étranger

nommé par le patriarche d'Alexandrie; quelquefois il ignoroit la langue du pays dont il venoit gouverner l'Eglise. Peu attaché à cette contrée qui lui étoit étrangere, il n'aimoit que le rang, les honneurs & le crédit dont il y jouissoit; il craignoit de les voir diminuer. Son influence étoit considérable sur les esprits, & l'interdit fit déserter une partie des troupes de l'empereur. Il espéra que le roi d'Espagne & le pape lui feroient passer des secours. Il leur écrivit des lettres que le pere Pays leur fit passer. On trouve, dans la lettre à Philippe II, une proposition bien singuliere: il prioit ce prince de lui envoyer une de ses filles pour la marier avec son fils qui avoit sept ans; la princesse Espagnole n'en avoit que trois. C'étoit Anne d'Autriche, qui étoit destinée à une alliance plus sortable, & qui fut depuis l'épouse de Louis XIII, roi de France.

[1604.]

Zadenghel n'occupa pas long-temps le trône; il le perdit avec la vie dans une bataille contre ses sujets révoltés. Un Maure, nommé Humardin, le voyant au milieu de peu de monde, piqua son cheval de son côté, & lui porta au cou un si terrible coup de lance, qu'il le jetta à terre. L'empereur se releva promptement, & défendit

ſa vie, qu'on lui auroit ôtée difficilement, ſi un autre traître, Zazalaſſe, ne fût venu encore à toute bride le précipiter à terre d'un ſecond coup de lance, & faciliter la victoire à ſon ennemi.

Suſnée, petit-fils de l'empereur David, réclama la ſucceſſion de Zadenghel, tandis que Jacob, le fils naturel de Malac-Séqued, fit auſſi valoir ſes droits. Trois ans s'écoulerent en guerres perpétuelles entre ces deux compétiteurs. La mort de Jacob aſſura le trône à Suſnée, qui vengea Zadenghel, en faiſant trancher la tête au Maure Humardin, & en livrant Zazalaſſe à l'opprobre & à la miſere. Ce rebelle s'étoit vanté, en conſéquence d'une prédiction qu'il diſoit lui avoir été faite, qu'il ſeroit la cauſe de la mort de trois rois; Zadenghel & Jacob n'étoient plus; &, pour accomplir la prédiction, il ne lui reſtoit qu'à faire mourir Suſnée. Ce prince n'eut que du mépris pour la prétendue prophétie, & ne crut pas qu'il fût néceſſaire de faire périr celui qu'elle regardoit.

[1607.]

Ce ne fut que cette année que *Suſnée* fut couronné. Un nouveau rebelle avoit paru. C'étoit un impoſteur qui ſe faiſoit paſſer pour le prince Jacob, & qui ſe vit bientôt un parti, avec lequel il vainquit deux

deux fois l'empereur. Ce fut le frere de ce monarque, Cella Chriſtos, qui vengea ces premieres défaites. Le faux Jacob avoit trouvé des protecteurs dans deux princes qui ne ſoupçonnoient pas ſon impoſture; ils voulurent enfin s'éclaircir. Ils avoient connu Jacob; & celui qui en prenoit le nom ne s'étoit jamais montré à eux que le viſage à demi-couvert. Ils le ſurprirent un jour, & reconnurent qu'il les avoit trompés; ils s'en vengerent en lui donnant la mort, & ce fut un titre pour obtenir leur grace.

On vit encore ſous ce regne un autre impoſteur qui ſe dit fils de Jacob, & qui prit le nom de Zaga Chriſtos. Après avoir eſſayé vainement d'exciter une révolution en Abyſſinie, il quitta ce pays pour paſſer en Europe; il en impoſa au cardinal de Richelieu & à toute la cour. Il obtint une penſion conſidérable. Son ſéjour en France offre quelques particularités ſingulieres; il avoit, ſelon Ludolf, un penchant violent pour les femmes. Avec ce tempérament exceſſif, il avoit la force d'Hercule. On prétend qu'il enleva la femme d'un magiſtrat, & qu'il fut arrêté & obligé de comparoître à l'interrogatoire du lieutenant criminel au Châtelet. Il refuſa de répondre, en diſant qu'un homme tel que lui n'avoit de compte à rendre de

ses actions qu'à Dieu seul. Peut-être auroit-il subi un jugement févere, si la mort ne l'avoit pas prévenu : quelques personnes prétendent qu'il s'étoit empoisonné ; d'autres jugent que sa maniere de vivre étoit bien suffisante pour abréger ses jours. Il fut enterré à Ruelle, en 1638 ; on lui fit cette épitaphe :

Ci gît le roi d'Ethiopie,
L'original ou la copie.

[1608.]

Susnée ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il s'empressa d'appeller les Jésuites à sa cour. On prétend qu'il fit part de ses projets de réforme dans la religion Abyssinienne, à son conseil, & que les avis furent partagés : il étoit indécis ; un de ses conseillers le détermina, en lui parlant ainsi : « N'attendez pas que les opinions s'accor- » dent sur un objet de cette importance, » où tout le monde a peut-être le droit de » voir, & où chacun voit différemment. » Si vous croyez que la chose soit juste, » hâtez-vous de la faire, sans laisser le temps » de la réflexion. La promptitude finit quel- » quefois un ouvrage difficile, que la moin- » dre lenteur, dans les commencements, » peut non-seulement retarder, mais en- » core empêcher tout-à-fait. Si les Portu-

» gais vous font passer des secours, vous
» n'avez rien à craindre; &, en moins
» d'un an, tout l'Empire sera Catholi-
» que. »

[1610.]

Le frere de l'empereur, Cella Christos, embrassa la Religion Catholique; son exemple fut suivi par un grand nombre des principaux Abyssins. Il parut depuis ce temps toujours zélé pour les missionnaires qu'il combla de bienfaits, ainsi que les veuves & les enfants des Portugais qui étoient venus en Abyssinie sous les regnes précédents, & qui y étoient morts. L'empereur étoit dans le dessein de s'unir lui-même à la communion de l'Eglise Romaine; mais les circonstances ne lui paroissoient pas encore favorables, & il crut devoir suspendre son abjuration.

[1614.]

Susnée avoit envoyé une ambassade à Philippe II & au pape. Il demandoit au premier des secours, & il promettoit au second de reconnoître son autorité. Ses ambassadeurs avoient été arrêtés dans leur route par différents vices-rois Abyssins qui craignoient la révolution que le monarque vouloit opérer; quelques-uns rechercherent leurs lettres avec un soin qui épou-

vanta ceux qui les portoient, & qui jugerent à propos de les brûler.

L'empereur avoit d'abord résolu de ne manifester ses intentions qu'à l'arrivée des secours qu'il attendoit d'Espagne ; mais il ne suivit pas ce projet que lui dictoit la prudence. Il publia un édit par lequel il défendoit à ses sujets, sous les peines les plus rigoureuses, de soutenir l'opinion qu'il n'y a qu'une seule nature dans Jesus-Christ. Un moine osa se récrier contre cet édit, & soutenir l'opinion communément reçue dans l'Eglise Abyssinienne. L'empereur le fit fouetter, non pour avoir soutenu cette opinion, mais pour avoir manqué de respect aux ordres de l'empereur. Cette sévérité révolta le clergé. L'Abuna Simon excommunia les Catholiques, & Susnée irrité publia un nouvel édit pour permettre à tous ses sujets d'embrasser la religion enseignée par les peres Portugais.

La fermentation des esprits augmenta. Un frere & un gendre de l'empereur conspirerent contre lui pour le maintien de l'ancienne religion. Ils avoient résolu de lui faire une visite, & de l'assassiner. Heureusement, Susnée en fut averti. Il étoit dans un palais que lui avoit fait bâtir le P. Pays ; il reçut ses ennemis, sans affecter la moindre inquiétude. Il prit la main de son gendre pour le conduire dans divers apparte-

ments du palais, sous le prétexte de les lui faire voir; les conjurés suivirent, dans l'espérance de trouver un moment & un lieu commode pour exécuter leur dessein. L'empereur les mena vers une piéce dans laquelle il entra le premier, & poussa rapidement devant eux la porte qui se fermoit avec un ressort; il échappa ainsi sans éclat ni trouble à leurs attentats. Les rebelles reconnurent qu'ils étoient découverts : ils prirent la fuite; &, rassemblant bientôt leurs partisans, ils parurent en campagne; mais ils furent vaincus & tués; l'Abuna même, qui les secondoit, fut massacré par les vainqueurs.

[1616.]

La victoire que Susnée avoit remportée lui fit croire qu'il n'avoit plus rien à craindre; & un nouvel édit défendit l'observation du sabbat, que les Abyssins sanctifioient par l'interruption de tous les travaux champêtres : en même temps les Jésuites introduisirent les prieres latines dans l'Eglise, & ces innovations furent mal reçues du peuple. Une nouvelle révolte s'alluma; & l'empereur, oubliant sa douceur & sa modération naturelles, fit périr dans les supplices tous ceux qui tomberent entre ses mains. Un de ses courtisans osa lui faire des représentations : « Vous aigrissez vos

» peuples, lui dit-il, & vous deviez ſon-
» ger à les gagner. Pourquoi punir avec
» cette rigueur des crimes que l'ignorance
» & l'opiniâtreté font commettre ? Crai-
» gnez de les porter au déſeſpoir; il les en-
» traînera à la révolte, & vous ſerez ſans
» ceſſe obligé de vous défendre contre
» eux, & de les punir. »

Suſnée ne répondit point. Il fit aſſembler les grands de ſa cour, les principaux officiers de ſon armée & les moines; il leur adreſſa un diſcours qu'il avoit préparé pour juſtifier ſes deſſeins, & prouver la vérité de la religion qu'il protégeoit, & qu'il vouloit faire embraſſer dans ſon Empire. Ce diſcours, très-ſage & très-bien fait, où la vérité étoit démontrée avec beaucoup de clarté, ne produiſit point l'effet qu'il en attendoit: on ſe rappelloit les violences qu'il avoit commiſes, & on repouſſa la perſuaſion. Un autre rebelle le força à prendre les armes, & il en triompha. Il tailla en piéces plus de trois mille révoltés, & l'on compta parmi les morts cent quatre-vingt-huit moines qui avoient quitté leurs cloîtres pour ſe trouver au combat.

[1622.]

Suſnée, en faiſant tous ſes efforts pour faire recevoir la Religion Catholique dans

ſes Etats, ne l'avoit point encore embraſſée lui-même. C'étoit moins les révoltes qui s'étoient élevées, & les embarras qu'elles lui avoient cauſés, qui avoient retardé ſa converſion, que ſon attachement pour ſes femmes & ſes concubines. Les Jéſuites ne voulurent pas l'admettre à la communion qu'il ne les eût toutes renvoyées. Il négocia long-temps avec eux pour obtenir un tempérament qui arrangeât la religion avec ſes paſſions; mais il fut forcé enfin de céder: il fit ce qu'on exigeoit de lui, & ſa profeſſion de foi ne tarda pas à avoir lieu publiquement. Il renonça à toute obéiſſance & à toute communion avec le ſiége d'Alexandrie; il reconnut celui de Rome, & le pape pour le ſucceſſeur de S. Pierre; il ſe ſoumit ſans réſerve à ſon autorité, & déclara qu'il étoit perſuadé de ſon infaillibilité en matiere de foi & de pratique.

Cette abjuration fut ſolemnelle. L'empereur l'accompagna d'un manifeſte qui fut publié, & dans lequel il parla avec beaucoup de mépris des anciens Abunas dont les mœurs n'étoient ſans doute pas dignes d'un eccléſiaſtique, & ſur-tout d'un chef du clergé. L'un d'eux avoit été ſoumis à l'amende portée contre les adulteres, parce qu'il s'en étoit rendu coupable.

[1626.]

Cette année eſt l'époque de l'hommage rendu par Suſnée au ſaint ſiége. Le patriarche Mendez étoit arrivé deux ans auparavant. Il préſida à cette cérémonie qui ſe fit avec beaucoup d'éclat : il l'ouvrit par un diſcours ſur la ſuprématie du ſaint ſiége ; après quoi, il fit apporter le livre des Evangiles. Suſnée ſe mit à genoux, & prononça ce ſerment à haute voix : « Nous » Sultan Séqued (Suſnée avoit pris ce nom » en montant ſur le trône) empereur d'E- » thiopie, croyons & confeſſons que ſaint » Pierre, prince des apôtres, a été établi » par Jeſus-Chriſt Notre-Seigneur chef de » toute l'Egliſe Chrétienne ; qu'il lui a don- » né la principauté & la ſeigneurie du mon- » de entier, lorſqu'il lui dit : *Tu es Pierre, &* » *ſur cette Pierre je fonderai mon Egliſe, &* » *je te donnerai les clefs du royaume des cieux.* » Nous croyons que le pontife de Rome » eſt le véritable & légitime ſucceſſeur de » ſaint Pierre ; qu'il a la même autorité, » la même prééminence & le même pou- » voir ſur l'Egliſe univerſelle ; qu'il ne peut » errer dans les matieres de foi, puiſque » Jeſus-Chriſt le lui a promis dans la per- » ſonne de S. Pierre, en lui diſant : *J'ai* » *prié pour vous, afin que votre foi ne*

» *manque jamais*. Nous reconnoiſſons donc » l'Egliſe Romaine pour la mere & la maî» treſſe de toutes les égliſes du monde; » nous condamnons & anathématiſons tou» tes les erreurs qu'elle a réprouvées, & » en particulier celles de Dioſcore & d'Eu» tychès. Nous ſoumettons dévotement & » humblement pour toujours nous & tout » notre Empire à l'Egliſe Romaine, en » nous proſternant aux pieds de notre très» ſaint pere & maître Urbain VIII, que » la Providence divine a placé ſur le ſiége » de Rome. Nous jurons à lui & à ſes » ſucceſſeurs une véritable, ſincere & en» tiere obéiſſance, en lui aſſujettiſſant no» tre perſonne & notre empire. Ainſi, » Dieu & ſes ſaints Evangiles nous ſoient » en aide. »

Ce même ferment fut fait à genoux par les princes du ſang & les grands de l'Empire. Le fils de Suſnée, Baſilides, fut le premier à le prononcer; le clergé le prononça également. Cella Chriſtos mit alors l'épée à la main, & prononça un diſcours qu'il termina par ces mots : *Ce qui eſt paſſé eſt paſſé ; c'eſt cette épée qui jugera à l'avenir ceux qui manquent à leur devoir.*

Comme le prince Baſilides étoit déſigné ſucceſſeur de l'empereur, on lui prêta le ferment de fidélité. Lep-Telles, qui rapporte le ferment de Cella Chriſtos à ce

prince, n'oublie pas une reſtriction remarquable & ſûrement fort étrange, qu'il regarde comme une choſe qui fait honneur à ſon courage & à ſon Chriſtianiſme. « Je » jure, dit-il, de vous reconnoître pour » l'héritier de l'empereur, de vous obéir » comme le plus fidele de vos ſujets, au- » tant que vous ſoutiendrez, défendrez & » favoriſerez la ſainte Foi Catholique; ſans » quoi, je ſerai votre premier & votre » plus grand ennemi. »

Cette déclaration hardie bleſſa le prince; mais il étoit devant ſon pere. Tout le monde avoit les yeux ſur lui; il n'oſa point éclater, & il renferma dans ſon cœur le reſſentiment qu'il en éprouva.

Cette grande cérémonie fut bientôt ſuivie de nouvelles innovations. Un édit de l'empereur défendit à tous les eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers de ſes Etats de faire aucune fonction du ſacerdoce, avant d'avoir été réordonnés par le patriarche Mendez: les miſſionnaires firent plus; ils rebaptiſerent ſous condition tous les nouveaux convertis. C'étoit faire entendre aſſez clairement qu'on ne croyoit pas que leur premier baptême fût valable, c'étoit leur dire qu'on ne les regardoit pas comme des Chrétiens; & cela indiſpoſa le peuple, qui ne s'en tint pas toujours aux murmures.

[1628.]

Les révoltes se succéderent rapidement dans l'année qui suivit la soumission de l'Abyssinie à l'Eglise. Técla Géorgis, vice-roi de Tigré, arma contre son souverain: sa premiere démarche fut de se déclarer contre l'Eglise de Rome; il engagea ses partisans à en faire de même. Pour donner de l'éclat à ce qu'ils appelloient leur abjuration, ils se signalerent par des impiétés; ils jetterent au feu plusieurs crucifix, des rosaires & des chapelets; ils arracherent les habits sacerdotaux à un prêtre qui avoit été réordonné, pour les brûler également; après quoi, ils le firent étrangler.

Ces attentats, qui devoient ôter tout espoir de graces à ceux qui s'en étoient rendus coupables, sembloient aux yeux des chefs de la révolte leur assurer l'attachement & le zele de leurs partisans. L'empereur marcha contre eux. Técla Géorgis tomba entre ses mains; &, quoiqu'il fût son gendre, il le fit pendre à l'entrée de son camp comme le plus vil criminel: il ne borna pas là sa vengeance; il fit pendre également une sœur de ce rebelle. C'étoit une chose inouie dans l'Empire, qu'on y eût pendu une femme, & sur-tout une de cette qualité. Toute la cour s'empressa de demander sa grace à l'empereur,

& de le prier de ne pas donner ce ſpectacle affreux & ſcandaleux à ſon Empire; ce fut en vain; elle ſubit ce châtiment honteux.

[1629.]

Le patriarche Mendez avoit obtenu le plus grand empire ſur l'eſprit de Suſnée. Sa puiſſance ne ſe bornoit pas à tout ce qui regarde le ſpirituel; il l'étendoit quelquefois au temporel. L'empereur ne ſçavoit rien lui refuſer; il faiſoit punir ſévérement les perſonnes qui lui paroiſſoient ſuſpectes, lorſqu'il croyoit qu'il ne les avoit pas aſſez châtiées en les excommuniant. Quelquefois il mit trop de hauteur dans ſa conduite. Un chef d'ordre religieux Abyſſin, dont le peuple vantoit les vertus, étoit mort ſans avoir abjuré ſes anciennes erreurs: on l'avoit enterré avec pompe dans l'égliſe de ſon monaſtere; le patriarche s'en plaignit. Un hérétique ne devoit pas repoſer dans une ſépulture honorable; il le fit exhumer & jetter à la voierie. Cela fut exécuté publiquement; &, dans ces circonſtances, il auroit fallu le faire d'une maniere plus ſecrette. Le peuple, jaloux du crédit de ces étrangers, ne manqua pas de crier que les Portugais, non-contents de faire la guerre aux vivants, la faiſoient encore aux morts.

Mendez sembloit vouloir établir en Abyssinie une espece d'inquisition. Il fit arrêter cette année une femme qu'il accusoit d'être sorciere. Ce crime est ignoré dans ce pays, où l'on dit qu'une semblable opinion est une impiété qui suppose l'existence de deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. On fit des représentations à Mendez, qui répondit que la coupable avoit à demi confessé son crime ; & on lui répliquoit toujours que c'étoit une chose inouie dans l'Ethiopie, où l'on n'avoit jamais vu de magiciens, de sorciers, de possedés : le patriarche fut contraint de céder, & de faire remettre cette femme en liberté.

Dans une autre occasion, il montra une fermeté digne d'un apôtre. Une des filles de l'empereur, née très-galante, avoit deux maris vivants, & un amant dont elle vouloit faire son troisieme époux. Elle sollicita une dispense du patriarche, qui la refusa à ses prieres & à ses menaces. Elle s'en vengea, en indisposant contre lui toutes les personnes sur lesquelles elle avoit du crédit. Elle lui prépara des ennemis, & quelques procédés violents avoient déja disposé les esprits à la haine.

Comme c'étoit malgré eux que les Abyssins se soumettoient à l'autorité du patriarche, & observoient les cérémonies qu'il

leur prefcrivoit, ils s'attachoient à les tourner en ridicule. Mendez avoit donné la confirmation ; un payfan qui l'avoit reçue, difoit qu'il fe portoit mal depuis le foufflet que lui avoit donné le Portugais.

Les Jéfuites établis dans l'empire s'étoient empreffés de bâtir un féminaire où ils inftruifoient les jeunes eccléfiaftiques. Ils s'empreffoient d'y donner des fpectacles ridicules, comme on fait en Europe dans bien des colleges, & qu'on croit deftinés à former le goût des éleves. Dans cette farce pieufe, les peres avoient fait paroître des diables, auxquels ils s'étoient attachés à donner la reffemblance la plus exacte aux repréfentations qu'on en voit fur les tableaux. Le peuple effrayé les prit pour de véritables efprits réprouvés, & s'écria avec autant de fimplicité que d'effroi : « Ils ont auffi amené des diables » avec eux, & nous nous étonnons du » mal qu'ils nous font? »

[1630.]

Les révoltes qui fe fuccédoient & qui forçoient fans ceffe l'empereur à prendre les armes, le rendirent plus docile aux repréfentations de fon confeil, qui défapprouvoit fa conduite, & l'autorité qu'il accordoit aux Portugais qui en abufoient quelquefois. « Tous les malheurs de l'em-

» pire, lui dirent-ils un jour avec fermeté,
» n'ont point d'autre cause que le chan-
» gement que vous avez fait dans vos
» Etats, par rapport à la religion. Ne vous
» flattez de jouir d'aucun repos que lorſ-
» que vous laiſſerez la violence, & ne
» permettrez que la douceur & la per-
» ſuaſion aux miſſionnaires. Il ſera diffi-
» cile de perſuader autrement à vos ſu-
» jets qu'ils ont été juſqu'ici dans l'erreur.
» Ils ſont attachés à la circonciſion, à
» l'obſervation du ſabbat, qu'ils ne peuvent
» croire devoir offenſer Dieu. Ils ont de
» la peine à abandonner leurs jours de
» jeûne, leurs fêtes, pour ne les obſerver
» qu'au temps où l'Egliſe Romaine les
» preſcrit. Relâchez-vous un peu ſur les
» points qui n'intéreſſent pas le fond du
» Chriſtianiſme, & laiſſez au temps le
» ſoin de faire le reſte. »

L'empereur écouta ces repréſentations, & réſolut de les ſuivre. Il fit publier une permiſſion de ſe ſervir à l'avenir des anciens livres Abyſſins dans le ſervice divin, pourvu que le patriarche les eût revus; de fêter les jours marqués par le calendrier d'Alexandrie, & de jeûner le mercredi ſi l'on ne vouloit pas le faire le ſamedi.

Cette déclaration avoit pour objet de pacifier. Le patriarche la déſapprouva; il

vint trouver l'empereur, & lui reprocha d'empiéter ſur la puiſſance de l'Egliſe qui ſeule pouvoit faire de pareilles loix. Il lui cita l'exemple d'Ozias qui, ayant offert de l'encens au Seigneur, fut frappé de la lepre pour avoir entrepris ſur la fonction des Lévites. Le crédit de Mendez baiſſoit. Suſnée commençoit à voir qu'il s'étoit donné des maîtres, & qu'il n'avoit plus qu'une partie de ſon ancienne autorité; il fit répondre au patriarche: « Quand la re» ligion Romaine a été introduite dans » mon empire, ce n'eſt point par la pré» dication des Jéſuites, ni par leurs mi» racles, puiſqu'ils n'en ont point fait, ni » parce que mes ſujets la goûtoient qu'elle » s'y eſt établie; c'eſt uniquement par ma » volonté. Je l'ai approuvée parce que » j'ai vu que la doctrine de nos livres s'ac» cordoit aſſez bien avec celle de l'Egliſe » Romaine. »

[1631.]

La province de Laſta s'étoit encore révoltée. Suſnée ſe vit obligé de s'y tranſporter avec ſon armée. La réduction des rebelles lui coûta beaucoup de monde. Lorſqu'après la victoire il alla ſur le champ de bataille, qui étoit couvert d'un nombre prodigieux de morts, il ne put cacher l'horreur que lui inſpiroit ce ſpecta-

cle;

cle ; il détourna les yeux, & versa quelques larmes. Les officiers qui l'accompagnoient, profiterent de cet instant pour lui renouveller leurs représentations : « Vous » voyez, lui dirent-ils, les morts étendus » sur cette plaine ; ce ne sont ni des Ma» hométans, ni des Gentils, ni des étran» gers ; ce sont des Chrétiens & vos su» jets, notre sang, celui de nos parents : » quel que soit le succès de vos armes, » vainqueur ou vaincu, vous êtes la cause » de leur mort ; vous leur plongez le poi» gnard dans le sein. Ils vous font la » guerre, & ne vous reprochent rien. Ce » n'est pas vous qu'ils haïssent, c'est la » religion que vous voulez qu'ils embras» sent en renonçant à celle que leur con» science leur ordonne de suivre. Que de » sang votre changement de religion a » déja fait répandre ! combien n'en fera» t-il pas couler encore, si vous ne per» mettez à vos peuples de suivre celle que » leurs peres ont suivie ! Vous n'aurez » plus de repos, & bientôt vous n'aurez » plus de sujets. »

Cette remontrance produisit son effet sur l'esprit de l'empereur. Il frémit des maux qu'il avoit causés ; une anecdote singuliere lui montra en même temps que ses jours n'étoient pas en sureté parmi des

ſujets qu'il mécontentoit. Un homme ſe préſenta un jour devant ſa tente (*), & lui dit qu'il lui apportoit un ordre de Dieu & de la ſainte Vierge : « Je ſuis » reſſuſcité depuis trois jours ; j'arrive de » paradis, & voici ce que Dieu m'a char- » gé de te dire. Ecoute, Suſnée, c'eſt ce » Dieu lui-même qui te parle. Il y a plu- » ſieurs années que j'attends ta conver- » ſion, & que je ſupporte ton apoſtaſie. » La Vierge Marie, proſternée à mes pieds » avec ſon Fils, me ſupplie depuis ce » temps de te pardonner, & de te rame- » ner à la religion de tes ancêtres. J'ai » conſenti à t'envoyer un meſſager qui » t'ordonnera de ma part de réparer ta » conduite paſſée & d'obtenir par-là ma » miſéricorde. Si tu balances, mon bras » eſt levé ſur toi ; attends-toi au châti- » ment le plus terrible. »

(*) Les empereurs Abyſſins demeurent avec leur cour dans des camps pendant la plus grande partie de l'année. Ils ne le changent que lorſque les vivres, & les bois ſur-tout, commencent à leur manquer dans l'endroit où ils l'ont d'abord établi. Les plaines qu'ils occupent ſont déſolées pendant leur ſéjour ; & elles ne ſont plus qu'un déſert aride à leur départ. Les camps changent quelquefois tous les trois ans, d'autres fois ils reſtent dans le même lieu ſept ans entiers ; cela dépend des proviſions qu'ils peuvent fournir.

L'empereur rit d'abord de cette harangue ; il finit par s'en irriter. « Fuis, malheureux, dit-il à l'imposteur fanatique ; » va dire à celui qui t'envoie que je mourrai dans la religion Catholique ; & si » tu viens réellement d'en-haut, pour » abréger & faciliter ton voyage, je vais » te faire pendre. »

Ce mouvement de fureur ne dura pas ; il reconnut qu'il avoit à faire à un fou, il le renvoya ; mais cet événement le fit réfléchir sur sa situation. Il vit que le fanatisme pouvoit augmenter, & lui être funeste : pour en arrêter les progrès, il se détermina à donner un autre édit qui devoit rassurer ses sujets & les tranquilliser. « Ecoutez, » vous, écoutez : Nous vous avons donné » cette religion, parce que nous la croyons » bonne. Mais, comme un nombre infini » de personnes ont perdu la vie à cause » d'elle, nous rétablissons la religion de » vos peres. L'ancien clergé peut retourner dans ses églises, y faire le service » divin, selon les anciens rituels, remettre leurs tabots, (autels portatifs) & » faire toutes leurs autres fonctions. Portez-vous bien, & réjouissez-vous. »

Susnée s'étoit trop précipité en voulant changer la religion ; il se précipita encore trop en publiant cette ordonnance. Il

croyoit ne faire que rassurer ceux qui étoient attachés aux anciens rits, qui par degrés s'accoutumeroient à ceux qu'on vouloit introduire. Il fit beaucoup de mal au Catholicisme, puisque tous ceux qui l'avoient embrassé y renoncerent, & revinrent à leurs anciennes erreurs. Le clergé donna l'exemple; toute la partie qui avoit été réordonnée, s'empressa de revenir à l'ancien culte. Les moines firent même des cantiques qu'on chantoit dans les églises, & dont l'effet étoit d'entretenir les préjugés contre les prêtres Catholiques. « Les brebis d'Ethiopie, y disoit-on, ont » échappé aux loups voraces de l'Occi- » dent, par le secours du grand S. Marc » & de Cyrille, cette colonne de l'Eglise » d'Alexandrie. Réjouissons-nous, peu- » ples, réjouissons-nous; l'Ethiopie a » échappé aux loups de l'Occident. »

[1632.]

Le patriarche Mendez avoit fait de vaines représentations contre l'édit; il ne laissa pas d'être publié & d'avoir son effet. L'empereur ne lui répondit que ces mots: « Que voulez-vous que je fasse? » Je n'ai plus ni empire ni autorité. » Cela étoit vrai; il n'avoit montré que de la

foiblesse en protégeant les Jésuites, & en cessant de les protéger ; & ses sujets commençoient à ne le plus craindre. Il mourut cette année. Son fils Basilidès monta aussi-tôt sur le trône.

Ce prince avoit vu les effets de la conduite de son pere, & il s'étoit promis de ne pas l'imiter. Il se souvenoit de la restriction que son oncle Cella-Christos avoit mise dans son serment de fidélité, & son premier soin fut de s'en venger dès qu'il fut le maître. Il le dépouilla de ses biens & de ses dignités, & le fit conduire chargé de chaînes dans le royaume de Samen, où il le laissa vivre dans une prison étroite, confondu avec les plus vils criminels. Les Jésuites eurent ordre de se retirer de sa cour. Il punit de mort quelques Abyssins pour avoir mal parlé de la communion d'Alexandrie, qu'ils avoient appellée *la religion des chiens*. En vain le patriarche Mendez essaya de le ramener à des sentiments plus favorables ; il lui répondit, en lui ordonnant d'obéir & de s'éloigner, qu'il attendoit un Abuna d'Alexandrie. Il en avoit fait demander un en effet ; & cette place avoit tenté un muletier Nubien, qui avoit osé venir en Abyssinie, comme revêtu de cette dignité par le patriarche d'Alexandrie. Il fut reconnu

par un Egyptien, & chassé honteusement : on en eut un autre, dont la conduite scandaleuse porta encore l'empereur à le déposer.

Rien n'étoit plus fréquent en Abyssinie que de voir des imposteurs prendre ce titre, ou d'autres hommes indignes de le porter, en être réellement revêtus. Il y en eut un dont l'ignorance étoit si méprisable, qu'incapable d'aucun métier honnête dans lequel il pût gagner sa vie, il se vit obligé de se mettre au service d'un meûnier, & de travailler à moudre du grain. Son successeur, qui n'eut pas moins de stupidité, fournit quelques plaisanteries aux courtisans de l'empereur, qui disoient : » En voici un autre qu'il faudra bientôt » envoyer encore au moulin. »

[1635.]

Les Jésuites avoient été d'abord relégués à Frémone avec le patriarche : on les y dépouilla des terres qu'ils avoient obtenues de la libéralité de Susnée. On ne doit pas négliger de remarquer que ces peres avoient fortifié leurs hospices, & qu'ils y avoient des armes, du canon & des munitions de guerre. Ils furent contraints de les abandonner.

Mendez s'étoit quelquefois plus conduit en conquérant qu'en apôtre ; &, lorsqu'après son exil de l'empire d'Abyssinie, à son retour à Goa, il songeoit à l'église qu'il avoit abandonnée, & proposoit aux Portugais de l'y rétablir, il employoit des expressions & imaginoit des projets qui annonçoient plus le soldat que le prêtre. Il conseilloit, dit l'abbé le Grand, d'envoyer une flotte dans la mer Rouge pour s'emparer de Matçua & d'Arkiko ; de gagner ou de soumettre le vice-roi Ethiopien ; de le forcer de remettre aux Portugais le fameux Cella-Christos, frere de l'empereur ; de se servir de ce prince pour exciter une guerre civile, & de le placer sur le trône. « Il eût été à souhaiter, ajoute cet auteur, que le patriarche, qui certainement avoit de grandes & excellentes qualités, ne se fût pas chargé de tant d'affaires, & qu'il n'eût sur-tout pas tant fait valoir son autorité : en se conduisant en Abyssinie comme dans un pays d'inquisition, il révolta tout le monde, rendit les Catholiques, & en particulier les Jésuites, si odieux, que la haine que l'on a conçue contre eux, dure encore aujourd'hui. »

[1640.]

Le regne de Basilidès ne nous offre plus que des persécutions contre les missionnaires ; plusieurs furent les martyrs du saint zele qui les portoit à pénétrer dans l'empire malgré les loix qui leur en fermoient l'entrée, & les supplices qui les y attendoient s'ils étoient découverts. L'empereur avoit des ambassadeurs auprès des Bachas qui commandoient dans les ports dont les Musulmans s'étoient emparés, & il en sollicitoit la vigilance & la sévérité contre les missionnaires.

Une irruption des Galles dans l'empire, & leurs triomphes, furent regardés comme un juste châtiment du Ciel qui vouloit punir Basilidès. Sa femme & son frere Claude essayerent de lui inspirer des sentiments d'humanité en faveur des missionnaires : « Je les ai vus abuser des bon» tés de mon pere, répondit-il, pour usur» per sur lui l'autorité. Ils en firent un » prince imbécille & foible ; ils auroient » fini par détruire son empire, en le sou» mettant à un joug étranger, s'ils en » avoient eu le temps. Je ne veux point » que cet événement malheureux arrive » sous mon regne. Je périrai, ou je con» serverai à mes descendants le trône que

» j'occupe dans tout l'éclat qu'il a eu ſous » mes prédéceſſeurs. Mon peuple n'obéira » qu'à ſes légitimes ſouverains, & non à » Rome & au Portugal. »

Le prince Claude fut la victime de ſon zele pour la religion Catholique. Il eut l'imprudence de témoigner du mépris pour l'égliſe d'Abyſſinie, de renvoyer quelques domeſtiques, parce qu'ils avoient abandonné la communion Romaine. Il n'en fallut pas davantage pour le faire ſoupçonner d'intelligence ſecrette avec les miſſionnaires. Peut-être étoit-il plus coupable ; mais les relations imparfaites que nous avons, & qui ne ſont ſans doute pas exemptes de partialité, ne lui font pas d'autre crime. Quoi qu'il en ſoit, il parut grave à l'empereur & à ſon conſeil aſſemblé, devant lequel il le fit conduire pieds & mains liés : tout le monde demanda ſa mort, & il eut la tête tranchée.

[1664.]

Les faits étrangers à la religion occupent très-peu de place dans l'hiſtoire de Baſilidès. On a accuſé ce prince d'avoir voulu embraſſer le Mahométiſme, mais on a peut-être voulu le noircir par une calomnie. Ludolph l'a réfutée avec beaucoup de force, & ſon autorité eſt d'un

grand poids. Selon lui, le regne de ce prince, après l'expulſion des Jéſuites, fut très-heureux. Il laiſſa l'empire à ſon fils Af-Saghed, qui le gouverna pendant ſeize ans.

Nous n'avons aucune lumiere ſur ce regne, par la difficulté qu'ont les étrangers de s'introduire dans l'Abyſſinie. Les avenues ſont gardées avec la plus grande exactitude; dès qu'un Franc ſe préſente, on le viſite depuis la tête juſqu'aux pieds, pour voir s'il n'a point d'armes ou quelques autres effets qui puſſent donner de l'ombrage. Cette recherche, dit Maillet, n'eſt ni longue ni pénible; la chaleur exceſſive oblige de voyager preſque nud, & le plus riche habillement, dont on puiſſe ſe parer, eſt une chemiſe de toile bleue. Perſonne n'oſeroit porter un bonnet; c'eſt un privilege reſervé à l'empereur ſeul. Dans les recherches que l'on fait, on n'oublie pas de s'aſſurer ſi le voyageur eſt circoncis; s'il ne l'eſt pas, il eſt toujours ſuſpect.

[1673.]

Af-Saghed, qui ne fut pas plus favorable que ſon pere aux miſſionnaires, craignoit moins que les étrangers s'introduiſiſſent dans ſes Etats, puiſqu'il voulut lier un commerce avec les Hollandois & ſes

ſujets. Il députa au général de Batavia un Arménien, avec une lettre pour l'engager à envoyer des vaiſſeaux & des marchandiſes en Abyſſinie ; mais l'éloignement des lieux, le manque de ports qui ſont entre les mains des Turcs, & la tyrannie de ces derniers, parurent des obſtacles invincibles au général Hollandois. Il ne vit point d'avantage dans ce commerce, & ce projet n'eut aucun ſuccès. Cela n'empêcha pas cependant la Compagnie d'envoyer un député avec des préſents ; mais ce député ſuivit l'Arménien, qui devoit le conduire à la cour. Lorſqu'on fut arrivé à Mocha, l'Arménien lui dit qu'il ne pourroit aller plus loin ſans paſſe-ports, & qu'il iroit les chercher lui-même. Il fit ce qu'il put pour le déterminer à lui confier ſes préſents, & il paroît que l'envie de ſe les approprier avoit beaucoup de part à la difficulté qu'il lui faiſoit ſur les paſſe-ports ; mais le Hollandois ſe défia de l'Arménien, & les garda. Il attendit ſon retour pendant un an, après quoi, ne le voyant plus revenir, il s'en retourna à Batavia.

[1680.]

Jaſſok-Adiam-Saghed ſuccéda cette année à Af-Saghed, dont le regne ne nous

offre aucune particularité remarquable, si ce n'est l'ambassade de Poncet en Abyssinie. C'étoit un chirurgien François, établi au Caire, qui avoit guéri le fils du facteur de l'empereur d'une maladie, & qui fut engagé à passer en Abyssinie, pour guérir ce prince qui étoit attaqué du même mal. Malheureusement c'étoit un aventurier, dont la conduite ne permet gueres de prêter foi à sa relation (*). S'il faut

(*) Ce fut en 1699 qu'il se rendit auprès d'Adiam-Saghed. Il avoit avec lui un Jésuite de la mission de Syrie, le pere Brévédent, qui mourut à Barco. Il rend un compte très-détaillé de son audience & des honneurs qu'on lui rendit. Il n'oublie pas sur-tout celui d'avoir été admis à baiser la main de l'empereur. Il vit beaucoup d'or & d'argent travaillés pour enrichir les vêtements du monarque & de sa cour. Il décrit leurs pierreries; & en cela il est très-opposé aux autres relations, qui ne parlent point de tant de magnificence dans ce pays. Poncet guérit l'empereur, & obtint la permission de s'en retourner, à condition qu'il reviendroit. S'il faut l'en croire, l'empereur nomma Mourat pour son ambassadeur en France. C'étoit le même Arménien qui avoit été à Batavia. Il alloit avec lui au Caire avec de riches présents, & une suite de huit mille chameaux; cependant il y arriva seul & sans suite avec le prétendu ambassadeur, qui y fut retenu pendant que Poncet alla lui-même remplir sa mission à Paris. Il passa ensuite

l'en croire, l'empereur Abyssin, qui se défie souvent de ses propres enfants, disparoît quelquefois de sa cour, & se cache à tous les yeux pendant quelque temps, pour épier les sentiments & les dispositions des grands & de ses fils, qui peuvent avoir l'imprudence de les manifester par leurs discours. Une fois, dit Poncet, l'empereur s'absenta ainsi pendant deux mois entiers. Cela jetta son fils dans des alarmes inexprimables, parce qu'il le crut mort. Cette opinion gagna aussi parmi les grands; les plus considérables crurent devoir s'occuper de leur fortune dans une révolution qu'ils pensoient inévitable. Ils songerent à gagner l'amitié du jeune prince; &, ne doutant point que son ambition ne fût flattée en montant sur le trône, ce qu'il ne faisoit pas encore sans doute, parce qu'il n'osoit compter sur la vérité du bruit qui se répandit de la mort de son pere, ils imaginerent d'aller la lui certifier, & de lui donner un conseil

à Rome, où il reçut des présents pour le monarque Éthiopien, & partit avec des missionnaires qu'on y envoyoit. En 1703 il abandonna ses compagnons, disparut avec ses présents; &, après avoir erré dans l'Yémen, il se rendit à Ispahan, où il finit ses jours.

qu'il attendoit peut-être. Ils furent bien trompés dans leur attente : « Vous êtes » les ſujets de mon pere ; je ſuis le ſien, » leur dit-il ; je lui dois comme vous la » fidélité & la ſoumiſſion la plus abſo- » lue. Je remplirai ce devoir ; je vous en » donnerai l'exemple , je le donnerai à » mes freres ; aucun n'oſera montrer des » prétentions, tant que je n'en montrerai » aucune moi-même. Mon pere ſera tou- » jours plein de vie à mes yeux, juſqu'à » ce que j'aie vu ſon corps, & que je lui » aie rendu les derniers devoirs. »

L'empereur ſembloit n'avoir attendu que ce moment pour reparoître. Il ſe montra tout-à-coup à ſa cour. Les grands qui avoient conſeillé ſon fils, furent confondus ; il ne leur témoigna aucun mécontentement, mais il les éloigna par degrés de ſa cour. Il craignit de laiſſer auprès du prince des hommes capables de lui parler encore ſur ce ton ; ſi ſa ſageſſe & ſes vertus avoient réprimé ſon ambition, elle pouvoit s'éveiller un jour.

Poncet dit que ce jeune prince mourut pendant ſon ſéjour dans l'Abyſſinie. Il fut emporté par une fiévre maligne. Lorſque ſon pere alla le voir la veille de ſa mort, il fit un effort pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & lui adreſſa ce diſcours :

« Je vais mourir; Dieu m'appelle auprès
» de lui; je ne reverrai plus mon pere,
» & le regret de le quitter est le seul que
» j'éprouve aujourd'hui. Oserai-je lui de-
» mander encore une grace, & me flat-
» ter en mourant de l'espoir de l'obtenir?
» C'est la derniere que j'attends de lui.
» Qu'il daigne jetter des yeux de pitié sur
» son peuple infortuné, la victime de l'a-
» varice insatiable & de la tyrannie des
» vice-rois. Réprimez leurs vexations,
» seigneur; ma voix vous implore pour le
» foible & pour le malheureux; & leurs
» voix réunies imploreront grace pour
» moi devant le Juge redoutable qui m'at-
» tend sur le tribunal d'où il vous jugera
» vous-même. » Il se pourroit que Poncet
n'eût fait qu'un roman, & cela est vraisem-
blable.

[1704.]

Le bruit qu'avoit fait l'aventure de Pon-
cet, sa relation pompeuse, échaufferent
l'esprit d'un négociant François établi au
Caire, & nommé Duroule. Il étoit es-
timé généralement; il forma le projet
d'aller aussi en Abyssinie; & il lui fut
permis de prendre le titre d'ambassadeur.
Dans ces sortes de missions intéressantes
pour le commerce, & dont des commer-

çants feuls font chargés, on ne fait pas de difficulté de prodiguer cette qualité qui peut rendre l'homme qui la porte plus refpectable. Il fe rendit à Synur, où il partit avec la caravanne qui fe rend dans le royaume de Sennar.

Duroule fçavoit que les étrangers font toujours bien reçus lorfqu'ils portent des préfents, & il en porta. Le Sultan de Sennar le reçut avec diftinction. Il s'attira le même accueil de fon premier miniftre, parce qu'il n'oublia pas non plus de lui faire des préfents. Mais dans ces cours il faut acheter également la bienveillance de tout le monde. Duroule l'ignoroit, ou ne s'en mit pas en peine. Tous ceux qu'il avoit négligés s'attendoient à plus d'attention de fa part. Ils regarderent fon indifférence comme une marque de mépris. Ils le lui firent fentir en intriguant contre lui, & en lui faifant faire des avanies par les Maures.

Le fçavant Lippi étoit à la fuite de l'ambaffadeur. On conferve encore dans la bibliotheque d'Oxford, en Angleterre, une de fes lettres, datée de Korty en Nubie, & adreffée à M. Fagon, premier médecin du roi, dans laquelle il rend compte de ce qu'il fouffrit dans ce voyage. « Il » y a plus de quatre mois que nous fom-

» mes ici l'objet de la fureur du peuple ;
» aussi faisons-nous un très-mauvais sang
» après la fatigue d'une longue marche
» dans le désert, qui nous rend le repos
» nécessaire. On ne voit ici que misere &
» avidité. Personne n'est honteux de de-
» mander, & on le fait avec la plus grande
» insolence. Notre tente est toujours en-
» vironnée d'une foule de Noirs armés de
» lances, mal peignés, dont on ne voit
» que les yeux & les dents, qu'ils mon-
» trent tantôt par rage, & tantôt par
» étonnement. Ces gens, disent-ils, sont
» étendus sur des lits comme nos rois, &
» nous, nous resterons nuds ! Quels hom-
» mes sont-ce donc ? Ils lisent toujours,
» écrivent toujours ; ils passent leur temps
» à chercher des feuilles d'arbre, qu'ils
» sechent dans du papier, où ils les en-
» ferment pour les conserver. Ils choisis-
» sent une pierre entre mille, & chargent
» des chameaux de toutes ces miseres. Qui
» a jamais vu une folie plus grande &
» plus étrange ? On a bien raison de le
» dire ; ce sont des méchants qui songent
» à sécher le Nil qui nous nourrit & nous
» abreuve, ou à l'empoisonner pour nous
» faire périr. Et pourquoi le Sultan les
» laisse-t-il faire ? Que ne nous permet-il
» de nous débarrasser de ces ennemis ? »

Ces dispositions de la part de ce peuple devoient être alarmantes pour des étrangers. Ils étoient obligés de veiller sans cesse sur leurs effets, qui tentoient la foule des curieux qui essayerent plusieurs fois de s'emparer de quelques-uns. Ils y réussirent quelquefois, malgré la vigilance de Duroule & de ses gens; & lorsqu'ils en portoient des plaintes, on leur disoit de représenter le voleur, & qu'on en feroit bonne justice : on leur offrit même des gardes; mais ils ne les conserverent qu'un jour, ils les renvoyerent le lendemain, en priant qu'on se dispensât de leur en donner d'autres. Les premiers, en les défendant contre les voleurs étrangers, les avoient volés eux-mêmes.

[1705.]

Duroule fut forcé de faire un plus long séjour à Sennar qu'il ne l'auroit desiré. Il fut témoin d'un triomphe du Sultan, qui venoit de dissiper un parti ennemi, & qui revint avec pompe, accompagné de son armée, portant le butin fait sur les vaincus. Duroule crut qu'il lui convenoit de prendre part à l'alégresse publique; c'étoit un moyen de faire sa cour au vainqueur, & peut-être sa vanité fut-elle flattée de faire parade de ses richesses.

Il étala dans sa maison tout ce qu'il avoit de plus précieux, & sur-tout de grands trumeaux, qui étoient une nouveauté dans cette contrée ; il en tapissa pour ainsi dire plusieurs piéces de son appartement. Parmi ces miroirs, il y en avoit quelques-uns à facettes qui multiplioient les objets, & qui firent l'étonnement & l'admiration des Negres spectateurs, qui voyoient leurs figures représentées de tous côtés. Ils ne s'approcherent qu'en tremblant de ces glaces merveilleuses, & qu'ils croyoient l'ouvrage du diable ; leur possesseur leur paroissoit un magicien, prêt à jetter un charme sur eux. Ils s'accoutumerent par degrés à ce spectacle, & il n'y eut personne qui n'en voulût jouir ; la curiosité attira même le souverain. Il desira la possession de ces machines qui l'étonnoient ; il le fit entendre à Duroule, qui feignit de ne pas le comprendre. Le Sultan se piqua ; il lui envoya demander trois mille piastres Sévillannes. Il se flattoit que, pour ne pas payer cette somme, Duroule lui céderoit ce qu'il avoit envie d'avoir ; mais Duroule tint bon ; il refusa avec opiniâtreté, & les glaces, & l'argent. Le Sultan irrité envoya des soldats chez lui, qui le massacrerent avec toute sa suite.

Telle fut la derniere ambassade Euro-

péenne en Abyssinie. On a cru que ce fut l'empereur lui-même qui engagea le Sultan de Sennar à faire périr Duroule; ce qu'il y a de certain, c'est que ce crime contre le droit des gens ne fut point puni. Le consul du Caire, M. Maillet, qui avoit eu part à cette expédition, réclama vainement les effets de Duroule, & surtout trente mille piastres Sévillanes, & quatre mille sequins Vénitiens, qu'il avoit lorsqu'il fut tué. Il n'obtint ni justice ni argent; son unique vengeance se borna à faire chasser des maisons des François établis au Caire, tous les domestiques Nubiens qu'ils avoient.

Adam-Saghed avoit été prévenu de l'ambassade de Duroule: on dit qu'il écrivit au Sultan de Sennar, pour lui demander raison de son attentat; mais il n'est pas sûr que la lettre qu'on en cite soit de lui. Il y menace ce prince de tarir le Nil qui arrose ses Etats, en s'intitulant le maître de ce fleuve, dont la source, l'écoulement & la crue sont en son pouvoir. Quoi qu'il en soit, cette lettre resta sans réponse comme les démarches du consul.

[1706.]

Adam-Saghed fut détrôné cette année

par ſon propre fils, qui profita des diſpoſitions du clergé & du peuple, qui voyoient de mauvais œil ces ambaſſades, parce qu'ils rappelloient les maux que leur avoient fait éprouver les Portugais. « Les » étrangers, diſoient-ils, viennent chez » nous, ſous le prétexte ſpecieux de faire » connoiſſance & de ſe lier d'amitié. Ils » finiſſent par ſe rendre maîtres & par » nous donner la loi. » Adam-Saghed fut relégué dans une forteresſe, où il finit bientôt ſes jours.

[1709.]

Taklimanout, ce fils dénaturé qui s'étoit révolté contre ſon pere, & auquel on a peut-être à en reprocher la mort, ne jouit pas long-temps du fruit de ſon crime. Il en fut puni par les rebelles mêmes qui l'avoient ſecondé, & qui le maſſacrerent. Son frere Téflis fut appellé à lui ſuccéder; mais ſon regne ne fut pas plus long que celui de ſon prédéceſſeur; un de ſes miniſtres, qui devoit le jour à une de ſes tantes, ſœur d'Adam-Saghed, aſpira à l'empire, & le chaſſa du trône.

[1714.]

L'uſurpateur ne régna pas long-temps;

le crime qui avoit fait ses droits ne pouvoit anéantir ceux des princes de la famille royale. Le peuple voyoit une seconde fois la succession de ses rois interrompue depuis Salomon. Il s'arma contre Oustas, (c'étoit le nom du nouveau monarque) & le détrôna à son tour, pour mettre à sa place David, qui commença son regne cette année.

C'est à lui que se termine l'histoire d'Abyssinie, dont l'entrée est toujours interdite aux étrangers. On voit que ce pays est à présent absolument fermé aux missionnaires. S'il faut en croire M. Maillet, consul au Caire, ils ne peuvent jamais se promettre aucun succès chez ce peuple ; c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même dans un mémoire adressé à M. de Pontchartrain, dont quelques morceaux sur cet objet important méritent de trouver ici une place.

« Comment seroit-il possible de faire » du fruit parmi les Ethiopiens, dont » l'Eglise est une branche de celle des » Cophtes, pendant que depuis cent ans » qu'il y a au Caire des missionnaires, » on n'a jamais converti un seul Cophte ? » Suivant le rapport de tous les mission» naires honnêtes gens que j'ai vus ici, » quoiqu'on accable cette nation de pré-

» sents & d'espérance, qu'on soit tous les
» jours parmi elle, qu'on prenne, pour
» ainsi dire, les enfants au berceau, dans
» les écoles où les parents les envoient
» à cause du pain qu'ils y trouvent, on
» n'a jamais pu guérir un seul de ces en-
» fants de l'indisposition naturelle que
» cette nation a contre nous ; & cepen-
» dant il y a eu des missionnaires assez
» hardis pour soutenir à Rome, qu'ils
» avoient converti jusqu'à dix mille Coph-
» tes. Leur prévention contre nous est si
» connue, que Méhémet - Bacha, me
» priant, dans une audience, d'empêcher
» les missionnaires d'aller chez eux, ajouta
» en présence de toute la nation, que ce
» n'étoit pas qu'il appréhendât que nous
» convertissions jamais un Cophte, sça-
» chant bien qu'il faudroit plus de cent
» de nos missionnaires pour en gagner un
» seul, mais qu'il étoit obligé d'exécuter
» les ordres que le Grand - Seigneur lui
» avoit donnés à ce sujet ; paroles qui mi-
» rent au désespoir tous les missionnaires.
» Les Abyssins sont encore plus éloignés
» de nous, ont les mœurs plus corrom-
» pues, le naturel plus farouche, plus
» changeant, & se trouvent en particu-
» lier animés contre les Francs, à cause
» de la domination impérieuse & tyran-

» nique des Portugais qu'ils ont secouée.
» Il est vrai qu'il y a eu autrefois des
» Catholiques parmi eux ; mais il faudroit
» d'abord sçavoir quels Catholiques, &
» s'ils étoient bien tels dans le fond ; ou-
» tre que c'est par cet endroit même qu'il
» sera toujours plus difficile d'y rétablir la
» religion contre laquelle ils sont préve-
» nus. »

Fin des Anecdotes Abyssiniennes.



ANECDOTES DES CÔTES *OCCIDENTALE, MÉRIDIONALE ET ORIENTALE* DE L'AFRIQUE.

AVANT-PROPOS.

IL nous reſte à parcourir les côtes occidentale, méridionale & orientale de l'Afrique. Ce ſont les ſeules parties qui nous ſont connues; l'intérieur a échappé aux recherches, à la curioſité & à l'avidité des Européens. Nous ignorons quels peuples l'habitent, quelles richeſſes il renferme : on préſume que ces dernieres ſont également conſidérables & précieuſes. L'avarice a ſans doute réfléchi avec ſoin ſur les moyens d'y arriver pour s'en emparer, & n'en a fourni aucuns de pratica-

bles. Quelques essais funestes aux voyageurs qui les ont faits, ont dégoûté les autres de ces entreprises; & il a fallu de bien grands dangers pour y faire renoncer absolument.

Les lumieres que nous avons sur ces Côtes, & sur tous les lieux de cette partie du monde qui sont d'un abord facile, offrent peu de faits à ceux qui sont curieux de faits. Les marchands, occupés de leur commerce, ne se sont pas embarrassés d'étudier l'histoire des pays où ils commerçoient; les missionnaires qui ont été y porter l'Evangile, occupés de leurs fonctions importantes, n'ont pu connoître que les événements qui se passoient sous leurs yeux. Les Africains vivent pour la plûpart au jour le jour, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Ils ne songent ni au passé ni à l'avenir; & comme leurs ancêtres ont été peu curieux de leur laisser des annales, ils ne sont pas plus disposés à en laisser à leur postérité. Cette partie de notre travail sera donc courte; les mœurs nous fourniront les détails que nous allons présenter. Nous ne nous arrêterons pas toujours séparément sur toutes les nations qui s'étendent autour de l'Afrique; nous les embrasserons en général, en suivant la route des voyageurs. Les usages des unes & des autres sont

quelquefois uniformes, & le plus ou le moins de barbarie les différencie. Nous allons commencer par la Côte occidentale qui s'étend depuis l'empire de Maroc, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.



CÔTE OCCIDENTALE.

[1418.]

LES Portugais se vantent d'avoir découvert les premiers les côtes occidentales de l'Afrique. Les François ont droit à l'honneur d'y avoir touché avant eux : dès l'an 1364 ils envoyoient des vaisseaux jusqu'à Sierra-Léona, & des marchands de Dieppe firent l'année suivante une association pour ce commerce. Mais il n'eut que de foibles succès : la hardiesse des Portugais les rendit plus célebres.

Dès 1515, Henri III de Portugal, dont la curiosité éveilla celle de sa nation, fit partir deux vaisseaux pour les découvertes nouvelles ; mais ils ne s'avancerent que jusqu'au cap de Boyador ; l'effroi les ramena dans leur patrie, & ils n'avoient pas été plus loin que les Espagnols.

En 1518, un autre armement décou-

vrit une isle à laquelle on donna le nom de Porto-Santo, parce qu'on y trouva un abri contre les vents & la tempête, dont on avoit été tourmenté.

L'année suivante, Juan Gonzalez & Tristan Vaz aborderent à Madere. Cette isle avoit été déja visitée par un Européen, en 1344. C'étoit un Anglois, nommé Macham, qui, se sauvant de sa patrie avec une femme qu'il aimoit, s'étoit embarqué pour l'Espagne. Une tempête avoit jetté son vaisseau près de cette isle. Il y descendit avec sa maîtresse, qui, incommodée par la mer, avoit besoin de se reposer à terre. Ses compagnons en partant négligerent de les rappeller. Exilés dans cette terre inconnue, ils ne trouverent pas que l'amour leur tînt lieu de la société qu'ils quittoient. Le chagrin les saisit; la dame, plus foible que son amant, y succomba; elle mourut. Macham lui rendit en pleurant les honneurs funebres; il lui creusa un tombeau, & grava sur la pierre sa funeste aventure. Il eut la patience de se creuser un canot du tronc d'un arbre que la nature avoit déja vuidé en partie, & le courage de s'embarquer sur ce *frêle* bâtiment, qui le transporta heureusement en Afrique. Il y fut reçu comme un homme protégé par le Ciel, & de-là il trouva le moyen de passer en Espagne.

Madere, à l'arrivée des Portugais, étoit couverte de bois; la premiere chose qu'ils firent fut d'y mettre le feu pour pouvoir la défricher. Ce feu s'y maintint pendant sept ans entiers, de maniere que le bois y devint aussi rare qu'il y avoit été commun.

Cette isle, habitée par des Portugais, & par des Catholiques d'autres nations, mais qui en ont pris les usages & les mœurs, est célebre par ses vins, qui sont une branche de revenu considérable pour le roi (*).

Les Canaries avoient été découvertes précédemment, en 1395, par des Espagnols. En 1417, un François y toucha encore. Ce qu'on sçait de l'état des anciens habitants, se réduit à peu de choses. Ils étoient soumis à des chefs qui avoient toute l'autorité, & qui comptoient parmi leurs droits celui d'avoir la premiere nuit des noces de toutes les vierges qui se marioient; ils ne s'embarrassoient pas de celle des veuves.

(*) Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de l'isle merveilleuse de S. Boraudion, où le hasard a conduit quelques voyageurs, & qui échappe aux recherches de tous ceux qui veulent la découvrir. On disoit autrefois qu'elle paroissoit & disparoissoit de temps en temps; mais les contes de ce genre ne se répetent plus aujourd'hui que comme des contes.

Ce ne fut qu'en 1447 que le roi de Portugal fit prendre réellement possession de ces isles, en y envoyant des troupes; dans cet intervalle, les voyageurs qu'il expédia successivement, découvrirent la côte de l'Afrique jusqu'au Cap-Verd.



GUINÉE.

[1442.]

LA découverte des Etats du prêtre *Jean*, & d'un passage aux Indes orientales, avoit été le premier objet des voyages des Portugais; l'espoir de s'enrichir s'y étoit joint; & bientôt ce fut le seul motif qui anima les aventuriers. C'est une raison qui nous oblige à marquer l'époque où ils virent pour la premiere fois de l'or. Gonzalez s'étoit avancé jusqu'au Cap Blanc; en faisant des descentes, il avoit pris quelques Negres. Il y retourna cette année avec eux, parce que l'un lui avoit promis sept esclaves de Guinée pour sa rançon. Surpris & chargé de fers parce que ç'avoit été le bon plaisir des Portugais, avec lesquels il n'avoit rien à démêler, le Negre, lorsqu'il se vit à terre & débarrassé de leurs mains, ne se crut

pas lié par une promesse que l'envie de recouvrer sa liberté lui avoit arrachée. Il prit la fuite, & ne reparut plus. Mais ses concitoyens racheterent quelques-uns des compagnons de sa captivité, & donnerent en échange dix esclaves de divers pays, avec de la poudre d'or. Ce métal précieux, qui brilloit pour la premiere fois aux yeux des Portugais, leur fit donner le nom de *Rio dell oro* à un petit ruisseau qui coule à environ six lieues dans les terres. Il les anima à de nouvelles expéditions; & il n'est pas inutile de remarquer ici que trois ans après avoir vu cet or, ce fut dans les isles d'Arguim qu'ils éprouverent les premieres hostilités des Africains, qui leur tuerent sept hommes. Ce fut le premier sang Européen qui fut versé dans l'Afrique. Il fut bien vengé dans la suite.

[1487.]

Un désert immense & aride, où les Arabes, restes obscurs & malheureux des conquérants de la Barbarie, errent avec les anciens Maures habitants naturels du pays, est presque tout ce qu'offre la Côte occidentale de l'Afrique depuis Maroc jusqu'au Sénégal. C'est sur les bords de ce fleuve & sur ceux de la Gambie que les

Européens firent leurs premiers établissements.

Le peuple des Jaloffs ou Guirloffs, qui s'offre dabord, est gouverné par des rois qui jouissent de l'autorité la plus absolue. Les Barbares semblent ignorer ce que c'est que la liberté ; s'ils se donnent des maîtres, ils s'en rendent les esclaves ; & dans toutes les contrées où l'autorité souveraine est dans les mains d'un seul, elle est toujours despotique.

Lorsque Gonzalo-Coëllo y arriva cette année, Biran, roi des Jaloffs, avoit choisi son frere Bemoi pour son successeur ; un autre de ses freres, piqué de cette préférence, le tua & prit sa place. Bemoi eut recours aux Portugais, pour soutenir ses droits contre l'usurpateur. Il les engagea à embrasser sa défense, en se faisant baptiser, & en leur permettant de bâtir un fort sur le Sénégal, qui fut le fondement de leur établissement, jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent. Les François y en avoient déja quelques-uns.

Ce peuple est adonné au vol ; tout ce qui frappe ses yeux excite son avidité. *Il faut avoir*, dit Labat, *autant d'attention à leurs pieds qu'à leurs mains. Ils se servent des premiers pour voler avec une dextérité surprenante. Ils les portent sur l'objet*

jet qu'ils veulent s'approprier, le saisissent avec le gros orteil, &, pliant le genou, l'approchent de leur pagne, où ils emploient ensuite la main pour receler & mettre en sureté le vol.

Toute cette contrée entre le Sénégal & Sierra-Léona est partagée en plusieurs Etats, les uns monarchiques héréditaires, les autres électifs, & quelques-uns républicains; mais dans tous l'autorité est arbitraire dans les mains du chef unique, ou dans celles de plusieurs. Leurs noms sont à peine connus. On en compte six depuis le Sénégal jusqu'à la Gambie, dont le Kayor, sans être le plus considérable, nous fournit quelques anecdotes, parce que la compagnie Françoise y a des établissements.

[1595.]

Le roi Burba-Guiolof avoit réuni la plûpart de ces Etats. Etonné lui-même de sa vaste domination, il la partagea en différentes provinces, dont il confia l'administration à des gouverneurs. Ceux-ci ne manquerent pas de se rendre indépendants dans les lieux qui leur étoient soumis. Le gouverneur de Kayor fut le premier qui prit le titre de roi; & bientôt Burba se vit réduit à la plus petite portion de ses Etats. Son ambition se ré-

veilla; il arma contre le rebelle, & reconquit le royaume de Kayor. Il punit les sujets de leur révolte, & les porta à se révolter encore. Ils appellerent Latir-Fal, roi de Baül, qui vint à la tête d'une armée, combattre Burba-Guiolof qui périt & lui laissa ce royaume. Latir-Fal ne rendit pas ses nouveaux sujets plus heureux.

Brue, témoin de cette révolution, raconte que le souverain, lui parlant une fois de sa croyance, l'assura qu'il ne doutoit pas de l'existence d'un paradis, mais qu'il ne se flattoit point d'y entrer après sa mort, parce qu'il avoit été très-méchant, & qu'il ne se sentoit aucune disposition à cesser de l'être.

Ce prince barbare, depuis la réunion des deux royaumes, étoit devenu d'une hauteur insupportable; il croyoit qu'aucun roi de la terre ne l'égaloit. Brue, pour le mortifier, lui vantoit souvent la puissance du roi de France. « Il a, disoit-il, douze » mille hommes pour sa garde; il peut » mettre sur pied une armée de trois cents » mille fantassins, & de cent mille cava- » liers, entretenir en même temps cent » mille matelots, deux cents vaisseaux de » guerre, quarante galeres, sans compter » un nombre infini de vaisseaux de moin- » dre grandeur; ses revenus vont au-delà » de deux cents millions. — Et combien

» a-t-il de femmes, demandoit Latir-Fal ? » — Une seule, répondoit le François. — » Mais, reprenoit le roi, que fait-il quand » elle est malade ? — Il s'en passe, ré- » pondoit le bon Brue, & il attend sa » guérison. — Il faut avoir bien de la » patience, s'écrioit le prince Negre. »

L'avarice est le caractere distinctif de ces peuples, à commencer par le roi. La premiere chose qu'il demande aux étrangers qui viennent le voir, c'est de lui montrer les présents qu'ils apportent. Ces audiences sont plus onéreuses qu'honorables aux François qui sont établis dans la Gorée; les rois emploient toutes sortes de moyens pour avoir des présents; & lorsque l'on n'a pas envie de leur en faire, ils empruntent tout ce qu'ils peuvent, dans la ferme résolution de ne jamais rendre. Souvent, s'ils envient un manteau, une veste, ils prient le maître de leur permettre de les essayer; & c'est une politesse qu'il ne faut pas avoir, si l'on veut conserver ses hardes. Leur avidité est si grande, que quelquefois ils vendent aux Européens des malheureux qu'ils chargent de porter quelques effets au comptoir, où ils les laissent. Un pere un jour imagina de vendre son fils; celui-ci se douta de son dessein, & le prévint en le vendant lui-même. Ce trait fut sçu, & le roi le punit en le li-

vrant à son tour au même marchand qui avoit acheté le pere. La justice eût exigé de racheter ce dernier ; mais il eût fallu rendre ce qu'il avoit coûté, & le prince qui s'en étoit saisi ne vouloit pas le perdre.

Chez plusieurs des peuples de cette côte, l'ordre de la succession au trône offre des singularités ; c'est par les femmes que se compte la descendance ; le fils du roi ne lui succede point, c'est le fils de sa sœur, à moins qu'il n'ait épousé une princesse du sang royal. Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas fort séveres, on n'est sûr que de la maternité.

Les honneurs que ces peuples rendent à la Divinité, sont des superstitions grossieres, que le petit nombre de ceux qu'on a convertis ont conservées avec le Christianisme. Les talismans, sous le nom de grisgris, sont d'un usage général ; les habitants les portent sur eux ; ils les regardent comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidents, & même de blessures. Il n'y a que celles que font les armes à feu, contre lesquelles ils avouent que ce n'est point une ressource. Cela n'empêche pas que les leurs ne blessent & ne tuent dans les combats les guerriers qui en sont couverts ; mais ceux qui survivent sont toujours persuadés que les

morts ont eu moins de foi qu'eux. Les blessés superstitieux aiment mieux mettre leur malheur sur leur propre compte, que de révoquer en doute l'efficacité de leur grisgris.

Le culte de quelques-uns de ces peuples, rappelle les mysteres antiques de plusieurs divinités du paganisme. Les Mandingos ont une idole mystérieuse qu'ils appellent Mumbo-Jumbo. Elle a été inventée pour tenir leurs femmes dans la soumission. Dès qu'un mari a à se plaindre de la sienne, elle est consultée, & l'oracle termine toujours le différend en prononçant en faveur du mari. Le secret de son institution n'est, dit-on, confié qu'à quelques vieillards initiés ; les rois ne le sont qu'avec peine. On raconte qu'au commencement de ce siécle, le roi de Jagra eut l'imprudence de confier ce secret à une de ses femmes qu'il aimoit ; elle ne le sçut pas plutôt, qu'elle en fit part à ses compagnes, celles-ci à leurs amies, & toute la partie femelle de la nation apprit que Mumbo-Jumbo n'étoit qu'un épouvantail destiné à effrayer les femmes. On s'attend bien qu'elles furent très-difficiles à gouverner dès cet instant ; les maris se plaignirent ; &, pour rétablir l'honneur de Mumbo-Jumbo, on le transporta au palais, où un Negre, caché dans le corps

de l'idole, interrogea publiquement le roi, qui déclara que pour se débarrasser de la curiosité de la reine, il lui avoit dit la premiere chose qui lui étoit venue à la tête pour la contenter. La reine fut appellée; l'idole lui fit un crime de sa curiosité & de son indiscrétion à répéter une fable que son mari lui avoit confiée sous le sceau du secret, & la condamna à la mort: sentence que les Negres présents exécuterent sur le champ.



CÔTE D'OR.

[1481.]

En descendant par la côte de Malaquette & la côte d'Ivoire, on arrive à la célebre côte d'Or, qui doit ce nom à la quantité de ce métal qu'on en remporta. Les Portugais y formerent cette année leur premier établissement; les Hollandois s'en emparerent ensuite, & les forcerent d'en former d'autres. Les Anglois, les Danois, les Brandebourgeois, y vinrent successivement. Les derniers bâtirent le fort de Frédéricsbourg, près du cap des Trois-Pointes, dans la situation la plus

commode. On remarqua qu'ils en avoient fait la porte trop grande à proportion de l'étendue & de l'élévation de la forteresse, & on leur répéta souvent ce proverbe trivial : « Fermez vos portes, de peur que votre » ville ne s'enfuie. » Ils l'évacuerent au commencement du siécle présent, pour aller s'établir ailleurs sur la même côte ; ils en firent présent au roi du cap ; mais les Hollandois ne tarderent pas à s'en emparer.

Le fait le plus singulier qu'offre l'établissement des Hollandois dans cette partie de la Guinée, est la maniere dont ils perdirent le fort de Guira, dans le voisinage duquel ils avoient trouvé une mine d'or. Le gouverneur de Guira eut une dispute avec les Negres. On ne dit point de quel côté étoit le tort ; il y a à parier qu'il étoit de celui de l'Européen. Il fut assiégé ; sa résistance fut longue & opiniâtre. Manquant de boulets, il chargea ses canons avec de l'or, qu'il tiroit sur ses ennemis. Voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, il voulut rendre sa perte fatale aux Negres ; il leur proposa une conférence, & leur ouvrit les portes, après avoir fait charger les mines, & placer un enfant auprès des poudres avec une meche allumée, en lui promettant un bel habit neuf s'il y mettoit le feu aussi-tôt qu'il frapperoit du pied. L'enfant n'en sçavoit pas davantage, &

il obéit au ſignal, qui ne fut donné que lorſque preſque tous les Negres furent dans le fort. Le Hollandois ſe ſacrifia lui-même, & entraîna avec lui ceux qu'il n'avoit pu repouſſer.

[1690.]

Les peuples en quelques endroits de cette côte ſont guerriers; ce n'eſt que l'intérêt qui leur fait ſouffrir les étrangers parmi eux; & ſouvent ce même intérêt les porte à les attaquer, tantôt à force ouverte, tantôt en employant la ruſe. Les Danois qui ont conſtruit parmi eux le fort de Chriſtiansbourg en firent l'épreuve. Ils avoient donné quelques ſujets de mécontentement au roi d'Acra. Celui-ci, ayant remarqué qu'un Negre, nommé Aſſémi, avoit toute leur confiance, & qu'il étoit leur agent pour l'achat des eſclaves, le ſéduiſit, & l'engagea à le ſeconder dans la vengeance qu'il méditoit, & qui devoit en cas de ſuccès le rendre maître de toutes les richeſſes des Danois. Aſſémi ſe rendit au fort, & dit au commandant qu'il y avoit pluſieurs marchands qui avoient amené un grand nombre d'eſclaves, qu'ils vouloient vendre pour des armes; qu'il les ameneroit le lendemain; mais que, comme ils étoient en grand nombre, on feroit bien de hauſſer le prix de la marchandiſe dont

ils avoient envie. Il conduisit en effet au fort quatre-vingts Negres qui examinerent les fusils, & voulurent les essayer. On les chargea. On n'oublia pas d'y mettre des balles : aussi-tôt ils tomberent sur la garnison qui fut chassée. Le roi d'Acra pilla les magasins, & donna le fort à Asfémi, qui le conserva jusqu'à l'arrivée de deux vaisseaux Danois, qui se le firent rendre par la médiation des Hollandois.

[1699.]

Les Européens établis sur cette côte, ennemis les uns des autres, ne cherchent qu'à se nuire mutuellement. Loin de se secourir contre les entreprises des naturels, ils les excitent à détruire leurs rivaux. Les Hollandois en 1694 avoient vu ruiner leur fort Orange, qu'ils avoient bâti douze ans auparavant. Les Anglois, qui en avoient un, peu éloigné, ne se donnerent pas la peine de les défendre. Le leur fut assiégé à son tour. Réduits aux dernieres extrémités, ils prierent un vaisseau Hollandois qui étoit à la rade de vouloir bien les secourir. « Croyez-vous, leur dit le ca-
» pitaine, que je prenne plus d'intérêt à
» la conservation de votre fort, que vous
» n'en avez pris à celle d'Orange ? --- Il
» faut donc que nous périssions, s'écrie-
» rent les Anglois ! --- Périssez, répondit

» le Hollandois avec barbarie, & que Dieu » ait pitié de vos ames. » C'eſt ainſi que ſe traitent les nations que le commerce rend rivales; la plûpart des différends qu'elles ont avec les Africains, ſont preſque toujours ſuſcités par des Européens jaloux.

L'or, qui a attiré tant d'Européens ſur cette côte, n'eſt point à leur diſpoſition; il ſe recueille dans l'intérieur, ſur les montagnes, dans les vallées & dans les lits des rivieres. Dans quelques endroits, par exemple, la terre en eſt tellement remplie, qu'on le trouve à ſa ſurface. Quoiqu'on ſoit inſtruit qu'à meſure qu'on creuſe plus profondément, la matiere en eſt plus abondante, on ſe contente d'ouvrir la terre à quelques pieds. La pareſſe craint la fatigue qu'occaſionneroit ce travail, & d'ailleurs on ignore les moyens de le faire ſans craindre l'éboulement des terres qu'on ne ſçauroit pas retenir.

A Bambouc, on ne va point aux ſources de ce métal lorſqu'on le veut; ce ſont les chefs qui décident du temps où l'on doit le faire; les beſoins publics, ou des raiſons particulières, font retarder ou avancer le temps des fouilles. Les chefs prennent la moitié de l'or recueilli; ceux qui l'ont ramaſſé partagent entr'eux l'autre moitié par égales portions. Lorſqu'il arrive à la côte, on en trafique avec les

Européens. Leur avidité qui y a mis un prix, a auſſi éveillé celle des Negres. Leur imagination s'eſt exercée ; ils ont appris à allier d'autres métaux avec l'or, pour en augmenter le volume, ſans en augmenter le prix ; & les Européens ont appris à leurs dépens à ſe tenir ſur leurs gardes, & à ne rien acheter ſans en avoir fait l'épreuve.

La poudre d'or ſe recueille dans les rivieres ; ce ſont les femmes qui ſe chargent de la ramaſſer. Elles attendent des temps pluvieux. Lorſque la pluie a troublé les eaux, & ſoulevé le limon juſqu'à la ſurface, elles vont ſur les bords puiſer la boue & le ſable ; elles les paſſent dans de l'eau pure en les remuant continuellement ; l'or deſcend au fond du vaſe. Il y en a de deux eſpeces ; l'une en poudre auſſi fine que de la farine, & c'eſt celui qui eſt le plus eſtimé ; l'autre en morceaux très-minces & de différentes grandeurs (*).

(*) Boſman a évalué ainſi la quantité d'or que les Européens tiroient, tous les ans, de cette partie de l'Afrique.

Pour la compagnie Angloiſe des Indes occidentales,	1500	Marcs.
Pour la compagnie Angloiſe de l'Afrique, . . .	1200	
Pour les interlopes Zélandois, ...	1500	
Pour les interlopes Anglois, ...	1000	
Et ſouvent le double.		
Pour les Danois, ...	1000	
Pour les Portugais & les François, ...	800	
En tout	7000	

Le commerce des Européens ſur cette côte, & leur libertinage, y ont fait une nouvelle race d'hommes, qui eſt peut-être la plus méchante de toutes, s'il faut en croire les voyageurs. Ils tiennent de leurs meres toute la violence & la ruſe naturelles aux habitants du pays, & de leurs peres toute leur avidité. Le mélange des vices de l'Europe & de ceux de l'Afrique, ne les diſtingue pas moins que la nuance différente de leur couleur. Ils forment un corps de voleurs & de brigands qui n'ont ni probité ni honneur, & qui pillent indiſtinctement les Européens & les Africains. Il y en a quelques-uns qui ſervent les Hollandois en qualité de ſoldats.

Parmi les uſages de cette côte, il y en a un qui charge les femmes de tout le travail. Ce ſont elles qui cultivent la terre, ſement le maïs, plantent l'yame, & les recueillent, pendant que leurs maris, retirés dans leurs maiſons, y paſſent le temps à boire & à fumer. Ce n'eſt que dans la claſſe indigente des payſans ou des pêcheurs, que les hommes travaillent plus que leurs femmes.

La différence des gains vient du plus ou moins d'éloignement où les établiſſements ſe trouvent des parties de la contrée qui fourniſſent de l'or.

Chez les Negres riches il y a deux femmes exemptes de tous les travaux domestiques, & servies avec soin. La premiere en rang est la *muliere grande ;* elle commande à toutes les autres. La seconde est la Bossum, consacrée à l'idole domestique ; c'est ordinairement une esclave qu'on achete pour cet effet : on a soin de la choisir aussi jolie qu'il est possible ; la femme du dieu ne doit lui offrir qu'une image agréable. Le maître en est très-jaloux ; ses infidélités seroient censées attirer sur la maison le courroux de l'idole, & on en prendroit la vengeance la plus terrible, si elles venoient à être sçues. Cette sagesse si strictement recommandée à la Bossum, fait que peu de femmes se soucient de cet honneur ; & cela peut donner une idée des mœurs. Elle jouit de grands privileges ; telle est entr'autres celui de recevoir plus fréquemment que les autres son mari dans son lit ; mais quelquefois elle paye cher ces distinctions, puisque si elle a été la favorite de son mari, elle est égorgée sur son tombeau lorsqu'elle lui survit, pour qu'il retrouve dans l'autre monde son épouse chérie.

Dans leurs maladies les Negres ont recours à leurs prêtres qui sont à la fois médecins. Ils ne manquent pas de trouver la cause du mal dans quelque offense

faite aux dieux, qu'il faut appaiser par des offrandes. Lorsque le malade est mort, on fait des recherches sur ce qui l'a fait mourir, & la superstition trouve encore le moyen de tirer de riches offrandes des enfants & des parents du défunt, qui craignent d'être accusés de lui avoir jetté un sort, ou de n'avoir pas fait des présents assez considérables pour le guérir; car, chez ces peuples avares où tout se vend, ils croient aussi devoir acheter les graces de leurs dieux. On finit par trouver la cause de la mort dans la négligence du défunt à s'acquitter de ses devoirs. Les funérailles se font avec une telle dépense, que souvent elles ruinent les parents du défunt; quelques-uns se contentent de l'enterrer secrettement dans sa maison, en attendant, disent-ils, qu'ils soient en état de faire les frais de ses obseques, & réellement pour les éviter. Dans les funérailles publiques, le prêtre qui y préside fait quelquefois l'éloge du défunt. Barbot raconte qu'il a assisté, au cap Corse, à celle d'une femme dont l'oraison funebre le toucha; mais l'orateur la termina par une phrase plus adroite que pathétique. Après avoir loué sa piété & sa charité, il s'écria en jettant dans la fosse le bout d'une chaîne de mâchoires de mouton: « Imi» tez la défunte, soyez charitable comme

» elle ; elle n'a jamais manqué l'occasion » de sacrifier un grand nombre de victi» mes ; ces mâchoires en font foi. » Cette exhortation produisit son effet ; plusieurs des assistants offrirent des moutons, dont l'orateur ne manqua pas de se saisir.



CÔTE DES ESCLAVES.

[1697.]

LA côte des Esclaves forme un grand arc dans son étendue, qui est de trois cents cinquante lieues ; elle présente les royaumes de Coto, de Popo, de Juida & d'Ardra. Les trois premiers dépendoient autrefois du dernier, dont ils ont été démembrés au commencement du dix-huitieme siécle. Les révolutions qu'a subies depuis celui de Juida, n'en ont point changé les mœurs. Bosman en regarde les peuples comme les plus civilisés de la côte ; mais leur politesse est au moins singuliere. L'inférieur n'aborde son supérieur qu'en se prosternant ; si ce sont deux hommes égaux qui se rencontrent, ils se prosternent l'un & l'autre, toute leur suite en fait autant. On rencontre quelquefois deux cents personnes ainsi prosternées, & faisant

beaucoup de façons pour ne pas se relever les premieres. Ces marques extérieures sont fort gênantes pour les Européens, qui ne pourroient sans grossiéreté se dispenser de répondre à ces saluts, & qui les reçoivent des mêmes personnes toutes les fois qu'elles les rencontrent, & souvent vingt fois par jour.

La fécondité des femmes de Juida est très-célebre sur la côte. Bosman demanda un jour à un des capitaines du roi, combien il avoit d'enfants? « Je n'en ai que » soixante-dix, » répondit-il en soupirant. Ce même homme, qui se croyoit à plaindre d'avoir une si petite famille, en regrettoit amèrement soixante-dix autres qu'il avoit perdus. La stérilité est tellement en horreur dans ce pays, que la fille qui, avant son mariage, a donné des preuves de fécondité, est généralement estimée & plus recherchée qu'une autre dont la sagesse l'a empêchée d'en donner de pareilles.

Les superstitions de ce pays sont communes à presque tous les Negres de la Guinée. L'un d'eux disoit à Bosman, qui lui demandoit combien ils avoient de dieux? « Il seroit difficile de les comp- » ter; leur nombre est presque infini. Si » quelqu'un parmi nous veut entreprendre » quelque chose d'important, il cherche

» d'abord

» d'abord un dieu dont la protection » puisse le faire réussir ; il sort de chez lui » dans cette idée ; le premier objet qu'il » rencontre, soit un chien, un chat, ou » quelqu'autre animal, même un arbre, » une pierre, lui paroît être venu sur son » chemin exprès pour lui offrir ce qu'il » cherche. Il lui fait des offrandes ; il lui » promet de l'honorer & de l'adorer toute » sa vie s'il lui donne des succès : s'il en » a en effet, voilà un nouveau dieu ; s'il » n'en a point, il l'abandonne. »

Cette maniere de faire & de défaire les dieux, ne peut qu'en multiplier le nombre. Chacun a son fétiche qu'il porte toujours sur lui. Un Negre qui avoit le sien attaché à la jambe, n'auroit pas bu un verre d'eau de vie, sans y tremper le bout du doigt, qu'il portoit ainsi mouillé à son fétiche pour la lui faire goûter. Quelques-uns sont si persuadés que le fétiche les voit & les entend, qu'ils ont soin de le cacher soigneusement dans les plis de leur pagne, lorsqu'ils veulent commettre quelque mauvaise action.

Une des superstitions particulieres à Juida, c'est le culte du serpent. Cet animal y est venu d'Ardra, selon la tradition du pays. Les deux royaumes étoient en guerre, les armées en bataille ; un gros serpent sortit des rangs de celle d'Ardra,

& vint se jetter dans l'autre ; le grand-prêtre le prit dans ses mains, & toute l'armée se jetta à genoux : bientôt il devint la grande idole, la divinité par excellence. Sa morsure n'est point dangereuse, & c'est une particularité assez singuliere. La postérité de cet auguste animal remplit à présent le pays, & jouit des plus grands respects ; il seroit très-dangereux d'en tuer un seul ; on n'éviteroit pas la fureur du peuple. Les Anglois, lorsqu'ils s'établirent dans ce pays, en firent la triste expérience. Ils trouverent un serpent dans leurs magasins, & le tuerent ; ne croyant pas avoir fait un mal, ils le jetterent devant la porte : le lendemain on le trouva ; & le peuple, superstitieux & barbare, tomba sur les meurtriers, qu'il massacra tous.

Le serpent a des prêtres & des prêtresses ; celles-ci commencent par être ses épouses, & il a soin de choisir les plus jolies. Il leur inspire une espece de folie, qui a besoin des plus grands ménagements, & que seul il peut guérir. Les parents d'une fille en qui ce symptôme des vues du serpent sur elle s'est déclaré, la conduisent au temple où elle reste plusieurs mois, & ils payent son entretien. Une fille du roi eut l'honneur d'être recherchée par le serpent, & fit une retraite dans son temple.

On ignore ce qui s'y passe; mais il est aisé de le conjecturer. La fille qui se trouve bien de l'honneur que lui a fait le serpent est intéressée à se taire; celle qui s'en trouve mal craint de parler. Au sortir du temple, ces prêtresses trouvent souvent des époux. Une d'elles, qui apparemment n'en étoit pas si contente que du dieu serpent, eut envie de faire une nouvelle retraite: le mari feignit de la conduire au temple; mais il la mena par des routes detournées vers un bâtiment Brandebourgeois qui étoit à la rade, pour la vendre: les marques de folie qu'elle avoit données disparurent aussi-tôt; elle se jetta aux pieds du Negre, lui promit de ne point lui donner le serpent pour rival, & il la ramena chez lui; mais si les prêtres avoient été instruits de cette aventure, l'un & l'autre auroient payé de leur vie une imprudence qui les compromettoit.

Le crédit du serpent étoit cependant diminué lors du séjour de Bosman à Juida; les offrandes que le roi étoit obligé de lui faire lui devinrent onéreuses. « J'en » ai envoyé de considérables, disoit-il » aux Hollandois, pour avoir une bonne » récolte, & il s'est moqué de moi; un » de mes vice-rois vient de me presser » d'en faire de nouvelles, si je veux évi» ter la stérilité dont les prêtres mena-

» cent mes terres. Je vois que le mal est
» déja fait, & que ma récolte sera mau-
» vaise ; je n'augmenterai pas ma perte
» par de nouveaux dons, & je voudrois
» pouvoir recouvrer les anciens. »

Un de ces serpents sacrés s'étoit introduit dans la maison de Bosman, & avoit pris place dans un endroit de la *salle à manger* : il voulut le faire ôter ; mais aucun Negre n'eut la hardiesse de déloger le dieu. Quinze jours après, le Hollandois, donnant un dîner à quelques grands de Juida, leur montra le serpent, en leur disant que la famine le forceroit à quitter son asyle, car depuis quinze jours qu'il est là, je ne lui ai rien fait donner. Les bons Negres lui répondirent que le dieu étoit assez puissant pour se servir lui-même, & que sûrement il prenoit sans qu'il s'en apperçût les mets qui lui plaisoient le plus sur sa table. Bosman n'oublia pas cette réponse ; il alla à la cour avec ses convives, & dit au roi qu'un de ses dieux étant venu manger à sa table, sans être invité, il étoit juste qu'on lui payât sa dépense, sans quoi il le feroit mettre à la porte. Le roi, qui étoit déja mécontent du serpent, ne trouva point la plaisanterie mauvaise, & lui envoya un boeuf gras.

Les principaux crimes capitaux dans ce royaume sont le meurtre, & l'adultere avec

les femmes du roi ; ce dernier est puni avec une sévérité horrible. Desmarchais & Barbot font une peinture effrayante du supplice d'un jeune homme surpris dans le palais en habits de femmes. Il essuya les tourments les plus affreux, plutôt que de révéler ses complices : on creusa une fosse qu'on remplit de bois auquel on mit le feu : on le suspendit au-dessus, attaché à une broche avec des chaînes. Ce furent les femmes du roi qui apporterent le bois nécessaire. Toutes montroient un empressement singulier, sans doute pour écarter les soupçons loin d'elles ; & le Negre coupable se contenta de rire de leur activité.

Un autre crime capital est de parler de la mort & de la nommer seulement devant le roi ; la superstitieuse timidité des Negres leur fait croire que c'est la hâter. Bosman, en partant dans son premier voyage, & prenant congé du roi qui lui devoit cent livres sterling, eut l'imprudence de lui demander qui les lui payeroit s'il le trouvoit mort à son retour. Les grands baisserent la tête à l'ouie de ce mot terrible ; mais le roi, lui pardonnant parce qu'il étoit étranger, lui répondit : « Soyez sans inquiétude ; vous ne me » trouverez point mort ; car je vivrai » toujours. »

Les despotes sont toujours timides; ils craignent leurs sujets qu'ils tyrannisent, & dont ils sont sûrs de n'être pas aimés. Parmi les précautions qu'ils prennent pour assurer leur vie, on remarque celle de ne coucher jamais deux fois dans le même appartement; personne ne sçait celui qu'il a choisi; & lorsqu'on demande où il passe la nuit, on répond: « Où couche Dieu? » Le lit du roi est aussi inaccessible. »

Un usage singulier de ces peuples est celui qui éloigne de la cour, aussi-tôt qu'il est né, le successeur au trône: on l'envoie dans la province de Zinghé sur la frontiere, où il est élevé dans l'ignorance de son rang, qu'il n'apprend qu'au moment où l'on vient le chercher pour le faire monter sur le trône. Celui qui régnoit au commencement de ce siécle, gardoit les cochons du Negre qui l'élevoit, & qu'il croyoit son pere. Cette éducation n'est pas propre à former des souverains; & il est vraisemblable qu'elle a causé bien des révolutions; mais les voyageurs ne parlent que d'une.

[1725.]

Trudo-Audati, roi de Dahomé, Etat considérable dans l'intérieur des terres, né avec de l'ambition & les talents guerriers qui la soutiennent, envoya cette année

une ambassade au roi de Juida, pour lui demander la liberté de commercer sur la côte, en lui offrant le droit qu'il étoit dans l'usage de prendre sur tous les esclaves qu'on y transportoit. On le refusa avec hauteur. Il éclata en menaces; & le roi de Juida, dont l'orgueil égaloit la foiblesse & l'empêchoit de la sentir, répondit fièrement: « S'il entreprend de m'attaquer, » je ne le traiterai point comme le font » ordinairement les vainqueurs; au lieu de » lui couper la tête, je le laisserai vivre, » & le ferai servir aux plus vils emplois. »

Trudo-Audati dissimula; il avoit poussé ses conquêtes jusqu'au royaume d'Ardra. Un de ses freres s'y réfugia, & entreprit d'en armer le roi contre celui de Dahomé, pour venger des injures qu'il en avoit reçues. Cela ne fit que tourner les armes du dernier contre Ardra, dont il s'empara, & dont il s'assura la possession en faisant trancher la tête au roi vaincu.

[1727.]

Maître d'Ardra, le roi de Dahomé porta ses armes contre Juida. La premiere province qu'il attaqua se soumit. Il arriva sur le bord d'une riviere, dont le passage lui ouvroit le chemin de la capitale: les foibles habitants ne la défendirent point. Ils crurent que le nombre infini de ser-

pents qui rampoient ſur ſes bords, ſuffiroient pour arrêter leurs ennemis. Ils ſe contenterent de ſacrifier ſoir & matin à leurs dieux, & de ſe repoſer ſur eux du ſoin de repouſſer les Dahoméens, qui, comme on s'y attend bien, paſſerent la riviere ſans être arrêtés par ces ſerpents. Ils les prenoient, & les montroient à leurs adorateurs conſternés: « Si vous êtes des » dieux, diſoient-ils, défendez-vous & » parlez. » Les ſerpents reſtoient muets, & on leur coupoit la tête: on les grilloit ſur des charbons, & on les mangeoit. Audati marcha à Sabu, que le roi avoit abandonné pour ſe réfugier dans une petite iſle, formée par la riviere du côté de la mer. Lorſque ſes ſoldats entrerent dans la ville, les Blancs qu'ils y virent pour la premiere fois les épouvanterent; ces êtres ſi différents d'eux, leur parurent d'abord reſpectables; ils s'y accoutumerent bientôt, & ils en conduiſirent un à leur roi, comme une curioſité remarquable qui méritoit ſon attention.

[1729.]

L'humeur inquiete d'un facteur Anglois à Jaquin, le porta à entreprendre de rétablir le roi de Juida ſur le trône, & faillit à être funeſte à l'établiſſement dont la direction lui étoit confiée. Il engagea

le roi de Popo à le seconder, & il arma dans un moment où Audati manquoit de troupes, & ne paroissoit pas en état de résister. Ce prince imagina un stratagême pour en imposer à ses ennemis. Il arma les femmes, leur donna des habits de soldats, en forma une troupe considérable, à la tête de laquelle il mit les hommes qu'il avoit, & vint camper devant l'armée de Juida, qui crut avoir à faire à un corps redoutable, & prit la fuite. Le roi la suivit, & retourna dans son premier asyle. Le facteur Anglois fut fait prisonnier, & périt dans les supplices ; il les avoit mérités par son entreprise, & par la maniere dont il traitoit les Dahoméens, qu'il faisoit quelquefois fouetter lorsqu'ils venoient au Fort Anglois.

« Cet homme, disoit le roi, doit avoir » une violente haine pour nous. Que lui » avons-nous fait? Ne lui avons-nous pas » conservé les privileges dont il jouissoit » sous les rois de Juida? Son ingratitude » & sa méchanceté seront punies un jour. »

[1730.]

Le voyage que Snelgrave fit cette année au camp du roi de Dahomé, fournit des détails sur ce prince & sur sa nation. En allant chez le roi, il trouva sur son chemin deux grands charniers chargés de

têtes de mort ; & on leur apprit que c'étoient celles des victimes humaines que les vainqueurs avoient sacrifiées à leurs dieux. Ces sacrifices barbares sont en usage chez ce peuple. Snelgrave eut la curiosité d'en voir un, & il eut l'occasion de la satisfaire. Il se faisoit dans une vaste plaine où l'on avoit dressé un échafaud. La premiere victime étoit un vieillard de soixante ans, qu'on fit mettre à genoux : le sacrificateur lui posa sa main sur la tête, en prononçant quelques prieres ; il fit signe ensuite à un homme qui étoit derriere, & qui, d'un coup de sabre, lui abattit la tête. Tous les hommes qu'on sacrifioit ainsi, mouroient avec la plus grande fermeté ; il n'y avoit que les femmes qui poussoient des cris qui perçoient l'ame. La tête étoit jettée sur l'échafaud ; & le corps, après avoir resté sur la terre jusqu'à ce que le sang fût écoulé, étoit livré au peuple, qui l'emportoit & le mangeoit. La tête est pour le roi, dit-on à Snelgrave, le sang pour le fétiche, & le corps pour le peuple. Il n'osa pas blâmer ouvertement cette inhumanité ; mais il témoigna sa surprise de ce qu'au lieu de détruire ces malheureux, on ne les vendoit pas plutôt aux Européens, pour en tirer plus de profit. « C'est une coutume » ancienne, lui répondit un Dahoméen :

» nos peres l'ont obſervée ; nous l'obſer-
» vons nous-mêmes ; & c'eſt à ces ſacri-
» fices que nous devons la protection des
» dieux, & nos conquêtes ; cela ſeul
» prouve la néceſſité de cette marque de
» notre reconnoiſſance. Au reſte, dans le
» choix de nos victimes, nous nous arrê-
» tons aux vieillards que nous ne vendrions
» gueres, & dont l'expérience pourroit
» nous être funeſte. »

Une marque de diſtinction militaire, fort recherchée par les Dahoméens, & qui n'eſt pas accordée à tous, c'eſt celle de porter des colliers de dents enfilées. Snelgrave en vit quarante qui portoient cet ornement, & à qui l'on dit que c'étoient les braves du roi. Il leur fit un compliment auquel ils furent ſenſibles. L'audience qu'il eut du roi, dura cinq heures entieres ; il eſſaya de faire diminuer les droits qu'on payoit auparavant au roi de Juida, précisément parce que celui de Dahomé étoit plus puiſſant ; Audati trouva que ce ſeroit une raiſon de les augmenter ; cependant il ajouta que comme il étoit le premier capitaine Anglois qu'il eût vu, il le traiteroit comme une nouvelle épouſe, à qui l'on ne refuſe rien dans le commencement ; & en effet il ſe contenta de la moitié du droit.

Le royaume d'Ardra, depuis la conquête

des Dahoméens, n'eſt gueres plus fréquenté par les Européens ; les Anglois & les Hollandois ont été long-temps les ſeuls qui y faiſoient le commerce. Delbée, en 1670, entreprit d'y former un établiſſement François ; il détermina même le roi à envoyer un ambaſſadeur en France. Le ſpectacle de ce royaume fut une nouveauté & une merveille pour cet Africain ; il *dit* ſouvent à Paris : « Quand je raconterai » tout ce que j'ai vu, on me prendra pour » un menteur. » Ce fut ce miniſtre qui à ſon retour deſſervit les François. Ils ne voulurent pas lui confier les préſents qu'on portoit au roi de la part de Louis XIV, parce qu'on craignoit qu'il ne ſe les appropriât, & cette crainte étoit fondée. Il n'employa plus ſon crédit qu'à ruiner les projets des François qui allerent s'établir à Juida, où ils ont encore des établiſſements.

C'eſt d'Ardra qu'on a rapporté l'opinion que les Negres croient le diable blanc. Delbée, qui avoit été faire une viſite au grand pontife, qui étoit en même temps premier miniſtre du roi, appercevant une poupée blanche dans ſa chambre, lui demanda ce que c'étoit, & apprit que c'étoit le diable. « Vous vous trompez, lui » dit bonnement Delbée, le diable eſt » noir. — C'eſt vous qui êtes dans l'er-

» reur, reprit le vieillard, vous ne pou-
» vez pas sçavoir si bien que moi ce qui
» en est. Je le vois tous les jours, & je
» puis vous assurer qu'il est aussi blanc
» que vous. » Il est tout simple que la blancheur passe, aux yeux des Negres, pour une couleur aussi désagréable que nous trouvons la leur.

La principale femme du roi jouissoit d'une grande autorité : lorsque son mari ne pouvoit ou ne vouloit pas lui donner ce qui lui étoit nécessaire, elle avoit le droit de vendre ses concubines; Delbée raconte même qu'elle en envoya une fois huit à son comptoir, qui furent marquées, embarquées & transportées à la Martinique. La reine n'obtenoit ce titre que quand elle avoit donné un enfant au roi. Les femmes ne sont pas aussi fécondes dans ce royaume que dans les autres de la Guinée; c'est peut-être l'effet de l'usage qui les marie trop jeunes, & qui les flétrit en conséquence plutôt.





ROYAUME DE BÉNIN.

[1600.]

LE royaume de Bénin est le dernier de la Guinée qui nous occupera. La capitale qui lui donne son nom, a onze milles de circuit, selon Artur de Dantzick ; de son temps, elle contenoit cent mille habitants. Elle fut ruinée par l'avidité d'un de ses rois, qui, pour s'emparer des richesses de quelques-uns de ses officiers, en fit tuer deux. Le troisieme, qui lui échappa, emmena avec lui la plûpart des habitants, dont il étoit aimé. Le prince, après avoir essayé de le réduire par la force, tenta de le ramener par la bonté, & lui offrit son pardon, ainsi qu'à ceux qui l'avoient suivi, s'ils vouloient revenir ; mais ils ne se fierent pas à sa parole, & la ville resta long-temps dépeuplée. L'état de désolation qu'elle avoit éprouvé faisoit rougir les rois, & ils souffroient lorsque les étrangers en approchoient ; ils leur envoyoient des messagers pour les conduire, sous le prétexte de leur faire honneur, mais en effet pour les empêcher d'observer les ruines qui se trouvoient autour de leur résidence.

[1700.]

Cette guerre civile eſt preſque le ſeul fait que nous offre ce royaume. Les Hollandois y avoient pluſieurs établiſſements en différents endroits, entr'autres à Meiberg. Le directeur, homme violent, emporté par ſes paſſions, devint amoureux d'une des femmes du gouverneur. Les Négreſſes inſpirent ſouvent des paſſions violentes aux Européens: ſi leur couleur les rebute d'abord, ils s'y accoutument enſuite; & ſi, dans les pays même où il y a des femmes Européennes, ils ſe livrent à leur goût pour les Négreſſes, ce goût doit être bien plus vif dans ceux où il n'y a point de Blanches. Béeld-Snyder enleva l'objet de ſa paſſion. Le gouverneur irrité, attaqua la loge Hollandoiſe, où il maſſacra tout ce qu'il trouva. Le coupable fut bleſſé mortellement. Le directeur général des établiſſements Hollandois ſur cette côte, mal inſtruit ſans doute de cet événement, en prit une vengeance cruelle. Il envoya un brigantin bien armé; les ſoldats qui le montoient firent une deſcente à la faveur de la nuit, & égorgerent tous les habitants de Meiberg. Le roi de Bénin, inſtruit de ces attentats, eut la foibleſſe d'approuver les Hollandois, & de les ſatisfaire encore en faiſant mourir

l'infortuné gouverneur qui n'avoit pris les armes que pour venger ſon honneur.

Les Negres de ce royaume ſont très-délicats ſur l'article des femmes. Leur jalouſie exceſſive les prive de toute liberté ; mais elle n'a pour objet que les Negres : ils permettent aux Européens de les voir & de leur parler. Cette facilité eſt une ſuite de l'opinion qu'ils ont de la beauté ; ils ſe perſuadent difficilement que leurs femmes ſoient d'aſſez mauvais goût pour préférer d'auſſi hideuſes créatures que les Blancs, aux Negres.

L'adultere eſt rare ; la punition qu'on lui inflige eſt ordinairement très-ſévere. Il y a des grands qui poignardent ſur le champ les coupables, & jettent leurs corps dans les bois, pour y être dévorés par les bêtes ſauvages. Les autres ſe contentent de faire donner la baſtonnade à leurs femmes, & de les chaſſer de leurs maiſons ; c'eſt une ignominie que les parents, quand ils ſont riches, ne manquent pas de racheter par des préſents. Dans ce cas, la femme reſte chez ſon mari qui la traite comme s'il ne s'étoit rien paſſé.

La naiſſance de deux jumeaux eſt regardée comme un préſage heureux dans tout le royaume, à l'exception de la ſeule province d'Arébo, où on la conſidere comme un malheur. L'uſage eſt de ſacri-

fier

fiet alors la mere & les enfants. Le mari, s'il aime la mere, est le maître de la racheter, en faisant sacrifier une esclave à sa place; mais pour les enfants, ils sont voués à la mort. Ce sacrifice affreux est secret. On conduit les victimes à l'entrée d'un bois, où l'on les abandonne, & où personne n'ose entrer de peur d'y être assassiné par les esprits. Les malheureuses qu'on y envoie ne reparoissent plus; & l'on est persuadé que ce sont les esprits qui s'emparent d'elles. Nyendal dans son voyage essaya de détromper le peuple de cette crainte ridicule. Souvent il alloit chasser dans ce bois sacré, & en revenoit toujours sain & sauf: on commençoit à douter du danger qu'on avoit craint jusqu'alors; mais les personnes intéressées à entretenir la superstition ne manquerent pas d'observer que Nyendal étoit un Blanc, dont leur divinité ne se mêloit point.

[1702.]

Il y a dans ce pays trois ordres de noblesse. Ils sont distingués par un collier de corail qu'ils portent, & qu'ils reçoivent du roi. Ils ne peuvent jamais le quitter; s'il leur arrive de le perdre ou de se le laisser voler, ils sont punis de mort. On vola le sien à un grand du temps de Nyendal; il eut la tête tranchée. Le vo-

leur, qui fut découvert, ſubit le même supplice; trois autres perſonnes périrent de même, parce qu'elles avoient eu connoiſſance du voleur, & ne l'avoient pas décelé aſſez tôt.

Ces colliers ſont ſous la garde du roi même. Il eſt défendu de les contrefaire & de les porter ſans les avoir reçus de lui, ſous peine de la vie. Cet honneur ne devroit pas être ambitionné, à cauſe des riſques qu'il entraîne; cependant on le recherche. Le capitaine d'un vaiſſeau Portugais, reſté après le départ des autres de ſa nation, parce qu'il lui étoit dû beaucoup par un de ces nobles, las d'attendre ſi long-temps ſon paiement, réſolut de faire arrêter ſon débiteur ſur ſon vaiſſeau la premiere fois qu'il y revint; le Negre ſe défendit; le pilote le ſaiſit par ſon collier, qui lui reſta à la main. La vue de ce collier caſſé, épouvanta le Negre qui ſe rendit. Quelques jours après, il vit le pilote endormi; il ſaiſit un fuſil, lui en caſſa la tête, & déchira enſuite ſon corps à coups de couteau. Après cette exécution, il s'aſſit tranquillement. « Je ſuis » vengé comme je le ſouhaite, *s'écria-t-il*, » & je ſuis peu inquiet de la maniere » dont on me traitera; on ne peut que » me faire mourir, & la perte de mon » collier m'y condamnoit déja; mais celui

» qui m'expoſe à ce ſort m'a précédé au » tombeau ; je mourrai ſatisfait. » Le capitaine Portugais n'oſa prendre ſur lui de venger ſon pilote. Il remit le Negre au commandant de la ville, qui l'envoya au roi. Comme le vaiſſeau étoit parti, le prince fit enfermer le coupable dans une priſon, & différa ſon ſupplice juſqu'à l'arrivée du premier navire Portugais.

Les funérailles ſont ſanglantes à Bénin ; les grands ſont toujours enterrés avec trente ou quarante eſclaves qu'on égorge ſur leurs tombeaux. Ces ſacrifices horribles ſont plus conſidérables & plus meurtriers, lorſqu'il s'agit des rois ; dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, on creuſe une foſſe large & profonde auprès du palais ; l'ouverture, qui en eſt très-étroite, rend ce travail dangereux aux ouvriers qui y ſont employés ; une pierre de cinq pieds de long & large de trois, ſuffit pour la fermer. La premiere choſe qu'on y deſcend, c'eſt le corps du roi ; la foule de ſes domeſtiques des deux ſexes entoure ce tombeau, & ils ſe diſputent l'honneur cruel d'y être enterrés. On y précipite ceux qui ont mérité cette funeſte préférence. Le tombeau eſt fermé, & le lendemain on vient l'ouvrir, & demander aux victimes ſi elles ont vu le roi. Le temps qu'elles

ont séjourné dans cette sombre demeure, leur donne sans doute du regret de s'être ainsi sacrifiées : on peut en juger par leurs plaintes & par leurs cris, qu'on n'écoute point, puisqu'on replace la pierre. On rouvre & referme le tombeau tous les jours, jusqu'à ce qu'on n'entende plus aucun cri. Alors on ne doute plus qu'elles ne soient mortes, &, pour nous exprimer suivant les idées des Africains, qu'elles n'aient trouvé le roi ; & qu'elles ne l'accompagnent dans son voyage. On se livre à la joie qu'on ne sçait gueres manifester qu'en buvant. Les ivrognes échauffés parcourent alors la ville, & égorgent tout ce qu'ils rencontrent, hommes & animaux, & vont en jetter les corps dans le tombeau du roi.

L'idée d'une vie à venir est commune à la plûpart des peuples de cette vaste côte. Ils ont pour base de leur croyance particuliere, une espece de métempsycose propre à les rendre humains & moins sensibles au malheur de l'exil & de l'esclavage. En quelque lieu de la terre qu'on les conduise, ils sont persuadés qu'après leur mort ils reviendront dans leur patrie, où ils jouiront d'un bonheur pur & tranquille. Cette idée, consolante pour des malheureux enlevés du sein de leur pays & de leur

famille, en porte quelquefois à se donner la mort, pour hâter leur retour, & mettre fin à leur exil.

Sans aimer les Européens, ils sont forcés de les regarder comme fort supérieurs à eux par leurs découvertes, leurs arts & leurs connoissances. Lire & écrire sont pour eux une merveille qu'ils ne peuvent imiter, & que leurs dieux leur ont refusée. Ils disent à ce sujet, que lorsque le grand Etre, dont ils ont une idée confuse, eut créé le monde, il fit des hommes noirs & des hommes blancs. Les premiers étoient ses créatures favorites, les objets de sa complaisance; il les avoit faits à son image. Il les fit venir devant lui, & leur dit: « Mes enfants chéris, je veux vous » rendre heureux, mais il faut que vous » le méritiez. Parmi les biens que je puis » vous accorder, il y en a de deux especes; choisissez entre les richesses & les » connoissances: voilà de l'or d'un côté, » voilà de l'autre le talent de lire & d'écrire. » Les Negres avides se jetterent sur l'or qui frappoit leurs yeux. Les Blancs plus curieux considérerent le livre & la plume. Dieu fut fâché que ses créatures favorites eussent fait un si mauvais choix. Il voulut les en punir, & il les condamna à être les esclaves des Blancs. D'après cette tradition, ils sont fermement per-

ſuadés qu'il n'y a que de l'or dans leur pays, & qu'aucun Negre ne ſçaura jamais lire & écrire. Ils ont cependant quelques exemples du contraire.

[1752.]

Au milieu des erreurs & des vices groſſiers, qui ſont comme naturels dans toute cette côte, on trouve auſſi des vertus & des ſentiments dignes des peuples plus policés ; cette anecdote sûre en fournit une preuve. M. Murrai, chirurgien Anglois, venu avec un bâtiment qui commerçoit ſur cette côte, fut obligé d'y reſter pour y attendre la guériſon d'une maladie que la mer lui avoit donnée, & que le repos & la terre pouvoient ſeuls diſſiper. Un navire Hollandois parut quelque temps après le départ du ſien. La curioſité attira ſur ſon bord pluſieurs Negres qui y monterent ſans défiance : on les mit aux fers, & on s'éloigna. Les parents, les amis des captifs enlevés, pouſſerent des cris affreux; le deſir de les venger les conduiſit chez le Negre où Murrai étoit retiré. Ce Negre court à ſa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent : « *Le Blanc* » que vous avez chez vous, répondent- » ils. Vous ſçavez ce que viennent de » faire les Blancs arrivés derniérement. *Ils* » enlevent nos compatriotes ; ce ſont des

» barbares, & nous devons les punir ſur » tous ceux qui leur appartiennent. — » Tuez, répondit l'hôte de Murrai, tuez » les coupables Blancs, mais n'attentez » pas aux jours d'un homme qui n'a au- » cune part à leur crime. Celui qui loge » chez moi, eſt un homme bon; il eſt mon » ami, ma maiſon eſt ſon fort, je ſerai » ſon ſoldat, je le défendrai; & vous » n'arriverez à lui qu'en paſſant ſur mon » corps. O mes amis! quel eſt l'homme » juſte qui voudroit entrer chez moi, ſi » je ſouffrois que mon habitation fût ſouil- » lée du ſang innocent?» Ce diſcours annonce un être ſenſible, humain & juſte dans celui qui le tenoit; ceux qui l'entendirent & qui ſe calmerent, connoiſſoient auſſi ces ſentiments. Ils ſe retirerent en rougiſſant du projet qui les avoit amenés; & pendant le ſéjour que Murrai fit encore chez eux; ils le traiterent avec la plus grande humanité, & lui prouverent que ſi la fureur les aveugle ſouvent, ils ſont capables de la réflexion qui la calme, & qui leur inſpire de l'horreur pour la violence & le crime.





ANGOLA.

[1484.]

DANS cette vaste côte qui s'étend depuis le royaume de Bénin, jusqu'aux premieres nations de Hottentots, nous passerons les peuplades barbares, appellées royaumes de Biafra, de Fungeno, d'Anziko, & de Loango, que l'on trouve d'abord, dont l'histoire n'est point connue, & dont les usages & les mœurs n'offrent que des atrocités plus ou moins ressemblantes à ce que nous avons déja vu. Le royaume d'Angola, qui suit, nous arrêtera d'abord. Il dépendoit autrefois du royaume de Congo, dont il fut séparé après l'arrivée des Portugais. Le dernier gouverneur qui prit le titre de Roi, fut un usurpateur. La tradition du pays, pour le laver de ce reproche, donne une autre cause que la révolte à son indépendance. N'gola, dit-elle, (c'est le nom de ce gouverneur) étoit maréchal de son métier; les dieux lui avoient appris l'art de fondre & de travailler le fer. Comme tout le monde s'adressoit à lui pour les outils dont on avoit besoin, N'gola devint puissamment riche. Dans une disette il ouvrit

ses trésors & ses magasins au peuple, qui, nourri de ses bienfaits, le reconnut pour son maître. On ne sçait ni quand commença son regne, ni quand il finit. Comme les Portugais l'aiderent de leurs forces à se rendre indépendant, il faut qu'alors ils fussent déja puissants dans l'Afrique; & ce ne peut être que long-temps après leurs premiers voyages que cet événement a eu lieu.

N'gola parvint à une extrême vieillesse. Il n'avoit que trois filles; son dessein étoit de laisser sa couronne à l'ainée. Son ministre, homme ambitieux, qui de la condition d'esclave s'étoit élevé à la premiere place auprès du trône, aspira à s'y asseoir. Instruit du projet de son maître, dont l'âge avoit affoibli le corps & l'esprit, il profita, pour se rendre au palais, d'un moment où tous les grands, la reine & les princesses étoient aux champs que l'on ensemençoit. Il dit au vieux N'gola que les ennemis venoient d'entrer dans le royaume. Cette irruption subite n'avoit point été prévue, & l'on étoit sans défense. Le vieillard effrayé pria son ministre de le sauver de leur fureur; celui-ci le chargea sur son dos, & le conduisit dans une forêt, sous le prétexte de le mettre à l'abri de tout danger. Là, le barbare, se voyant sans témoins, l'égorgea. Son crime ne fut

pas inconnu ; mais on fut forcé de lui en laisser retirer les fruits. Il dissipa les partis qui se formerent contre lui ; il déclara qu'il ne prenoit le trône que pour le rendre à la fille du feu roi ; mais que dans un moment où l'empire étoit menacé, l'Etat avoit besoin d'un chef en *état* de le défendre. Il convint de son *crime*, & il essaya de le justifier par la nécessité & les malheurs où l'on eût été exposé sous un monarque qui n'étoit plus ce qu'il avoit été. Ce scélérat mourut quelques années après, & on n'impute sa mort ni à aucun de ses sujets, ni à la princesse qu'il avoit dépouillée, & qui fut reconnue après lui.

[1520.]

Zunda-Riangola, dont le regne peut être placé au commencement du seizieme siécle, gouverna d'abord avec sagesse ; mais elle ne soutint pas long-temps les espérances qu'elle avoit données. Ses sœurs avoient des enfants qui étoient regardés comme ses héritiers présomptifs ; ce seul titre les lui fit voir avec défiance. Elle craignit que ses peuples, las de voir une femme sur le trône, n'y appellassent un de ses enfants ; plus ils grandissoient, plus ses inquiétudes augmentoient. Elle conçut le dessein de les faire périr. Elle les appella

auprès d'elle, ſous le prétexte de les faire élever ſous ſes yeux. L'une de ſes ſœurs eut l'imprudence de céder, & de lui envoyer ſon fils aîné que la barbare fit égorger. La mere irritée, reſpirant la vengeance, ſouleva le peuple d'Angola, & punit cette reine cruelle, en l'égorgeant à ſon tour de ſes propres mains, & en faiſant jetter ſon corps dans la même foſſe où l'on avoit mis celui de ſon fils.

Tumba (c'eſt le nom de cette ſœur) lui ſuccéda. Plus modérée que Zunda, elle ſe laſſa du gouvernement, & le remit au fils qui lui reſtoit, & dont le long regne n'offre aucun fait à la curioſité.

Il laiſſa beaucoup d'enfants. Dambi-Angola, ſon ſucceſſeur, n'étoit pas l'aîné. Craignant que ſes freres ne ſe liguaſſent enſemble pour lui ôter la couronne, il eut recours à l'expédient barbare & trop ſouvent employé de les faire maſſacrer. Il n'y en eut que deux qui échapperent à ſa fureur. De pareils commencements n'étoient pas d'un augure favorable pour le reſte de ce regne; ſon peu de durée fut un bonheur pour les peuples. Ils ne regrettent jamais les tyrans. La joie qu'ils eurent de la mort de celui-ci les porta à ſe ſurpaſſer dans les honneurs funebres qu'ils lui rendirent; ces honneurs étoient bien dignes du barbare auquel ils étoient deſtinés; mais

l'usage les fait rendre aux bons princes comme aux mauvais. On égorge sur les tombeaux des rois d'Angola une multitude de malheureux qu'on fait périr pour les accompagner dans l'autre monde. Ces corps entassés & recouverts de terres forment des monuments affreux. On mesure la gloire du défunt à la hauteur de son mausolée; & celle-ci est plus ou moins grande, selon le nombre des victimes. Le roi qui succede semble vouloir enchérir sur son prédécesseur, en multipliant les massacres.

Le successeur de Dambi fut un conquérant; c'est le nom qu'on lui donne, parce qu'il ravagea les pays voisins qu'il parcourut. Ses triomphes enflerent son orgueil: il se crut supérieur aux autres hommes; & bientôt il imagina qu'il étoit un des dieux du pays, descendu exprès sur la terre pour faire respecter le nom d'Angola. Il exigea les honneurs divins; mais ce dieu ne laissa pas d'être soumis à la mort comme les autres hommes; il paya le tribut, & ne laissa point d'enfants. Il y a encore une secte qui croit son esprit au nombre des principales divinités, & qui l'invoque pour avoir le beau temps ou la pluie.

[1570.]

Les deux successeurs de ce prince furent des furieux. Le dernier, Bandi-Angola, ir-

rita tellement ses sujets par ses cruautés, qu'ils appellerent, pour les débarrasser de ce tyran, les Giagues, peuples voisins & féroces, qui vivent dans un état perpétuel de guerre pour faire des prisonniers dont ils se nourrissent, & boivent le sang.

Bandi-Angola prit la fuite à leur approche. Il se réfugia, avec un petit nombre de Negres que sa barbarie n'avoit pas empêchés de s'attacher à son sort, sur une montagne inaccessible, où, après avoir vainement tenté de le forcer, ses ennemis résolurent de le prendre par famine. Comme il avoit des provisions avec lui, cette espece de siége ne pouvoit qu'être long; il lui donna le temps de recourir au roi de Congo, qui, intéressé à empêcher la ruine du roi d'Angola, & à affoiblir les Giagues qui pouvoient faire une irruption dans ses Etats, envoya des troupes à son secours, & sur-tout des Portugais qui vinrent le délivrer.

Bandi témoigna sa reconnoissance aux Européens par la confiance la plus étendue. Leur chef devint son ami, son confident, son conseil. Sa fille, partageant ses sentiments, éprise du vaillant Portugais, ne s'en tint pas à la simple reconnoissance; elle lui donna des marques d'une passion trop vive pour se soumettre aux ménagements qui la contiennent dans des

bornes, & en dérobent la connoiſſance à ceux auxquels on eſt intéreſſé de la cacher. Bandi s'en apperçut. Il craignit que cette fille ambitieuſe ne voulût ſe ſervir des Portugais pour le détrôner ; dès-lors il la regarda comme une ennemie. Il ſe défia également de ſon amant. Sa barbarie naturelle le portoit à juger de tous les autres par lui-même. Le ſoupçon eſt l'arrêt de mort de celui qui l'inſpire dans les gouvernements de cette eſpece ; mais il ne ſuffiſoit pas à Bandi de l'ordonner ; les Portugais pouvoient ſe défendre ; il falloit les ſurprendre pour les attaquer. Cette entrepriſe demandoit des forces ; il étoit impoſſible de les raſſembler ſans bruit. Quelques officiers inſtruiſirent la princeſſe de ce qui ſe tramoit ; elle en fit part à ſon amant, qui prit les précautions néceſſaires pour ſa défenſe : il perdit cependant trente ou quarante de ſes gens, & il fut contraint de ſe ſauver avec le reſte.

[1588.]

Paul-Dias de Novais revint avec des forces conſidérables venger le maſſacre des Portugais dans Angola ; il prit pluſieurs places dans leſquelles il ſe fortifia. En vain Bandi entreprit de les chaſſer ; lui-même fut contraint de fuir ſur la même montagne où il s'étoit réfugié contre les Giagues

réunis à ses sujets révoltés. Il brava quelques années ses vainqueurs de cet asyle inaccessible. Ses peuples, excités à la révolte par les Portugais & par sa tyrannie, employerent la ruse pour s'en défaire. Ils le firent prier de venir les défendre contre un rebelle, ou de leur permettre de s'armer. Bandi, charmé de les voir disposés à lui épargner l'embarras de combattre, leur accorda les permissions qu'ils voulurent. Bientôt ils lui firent dire qu'ils avoient été repoussés, & que sa présence seroit nécessaire pour encourager ses troupes; ils n'étoient pas sortis de leur camp. Bandi s'y rendit, accompagné de quelques gardes qui furent massacrés avec lui.

[1622.]

Le successeur de Bandi ne fut pas moins cruel, ni moins ennemi des Portugais; mais, forcé de céder à leur valeur, il leur envoya cette année une de ses sœurs pour traiter avec eux. C'étoit Zingha, une femme célebre dans l'histoire d'Angola, par ses qualités guerrieres, son esprit & ses crimes. Elle se rendit à Loando, chez le vice-roi don Juan de Corréa de Sousa. En entrant dans la salle où l'on lui donnoit sa premiere audience, elle apperçut un fauteuil magnifique réservé pour le Por-

tugais, & vis-à-vis deux couſſins de velours brodé d'or qu'on lui deſtinoit. Son orgueil ſe révolta contre ce cérémonial. Mais, pour tromper celui de Corréa, elle fit approcher une des femmes qui la ſuivoit : celle-ci ſe mit à genoux ſur un des couſſins; &, courbant ſon corps & s'appuyant ſur ſes coudes, elle tendit ſon dos à Zingha qui s'y aſſit, & y reſta juſqu'à la fin de l'audience.

Sa fierté lui fit un mérite aux yeux d'un peuple fier lui-même. Lorſqu'on lui propoſa de faire alliance avec ſon frere, à condition qu'il ſe reconnoîtroit vaſſal de la couronne du Portugal : « C'eſt tout ce » que vous pourriez exiger, dit-elle, ſi vos » armes avoient ſoumis ſes Etats. Il les oc- » cupe encore. Traitez avec lui comme » avec un grand roi, dont l'alliance vous » ſera réciproquement utile. Il vous rendra » les Portugais priſonniers, il s'armera » pour votre défenſe. »

Ce traité fut accepté. Lorſqu'elle ſe retira, on la fit appercevoir que la femme ſur laquelle elle s'étoit aſſiſe reſtoit toujours dans la même poſture, & ne la ſuivoit pas : « Gardez-la, répondit-elle; la ſœur » & l'ambaſſadrice d'un roi ne ſe ſert pas » deux fois du même ſiége; il reſte à la » maiſon dans laquelle elle l'a occupé. »

[1627.]

[1627.]

Zingha, pendant son séjour à Loando, avoit embrassé la Religion Chrétienne, moins par persuasion peut-être que par politique. Cette femme hardie connoissoit leur puissance, & elle se ménageoit des secours & des alliés pour se maintenir sur le trône dont elle vouloit faire descendre son frere. Les imprudences de celui-ci la servirent; il arma contre les Portugais, & Zingha profita habilement de sa défaite pour le remplacer. Il laissoit un fils; il l'avoit confié à un Giague qui lui étoit attaché, en lui recommandant de ne jamais le confier à sa sœur. Zingha, qui connoissoit ses droits au trône qu'elle occupoit, & qui vouloit s'en défaire, ne parvint à l'arracher des mains du fidele Giague qu'à force de soins, d'intrigues & d'artifices; elle n'obtint que la faveur de le voir & de l'embrasser, & ce moment si court lui suffit pour s'en défaire.

Débarrassée d'un concurrent qu'elle craignoit, Zingha entreprit de se délivrer aussi des Portugais. Elle s'allia avec le roi de Congo & les Hollandois. Ses projets n'eurent pas le succès qu'elle en attendoit. Les Portugais la vainquirent. Les conditions qu'ils lui proposerent étoient de payer un tribut, & d'avoir un ministre Portugais

qui gouverneroit en ſon nom ; elle les refuſa.

[1640.]

Forcée de fuir, elle ſe retira dans les déſerts immenſes qui ſéparoient ſon royaume de la contrée des Giagues. Seule au milieu de ces ſables brûlants, le ſabre pendu à ſon cou, une hache à ſa ceinture, un carquois ſur l'épaule, & l'arc à la main, elle eſt ſurpriſe par la nuit. Un antre profond qui s'offre devant ſes pas lui paroît un aſyle où elle pourra ſe repoſer. Elle s'approche. Au mouvement qu'elle fait, elle entend un bruit ſourd qui ſort de la caverne ; elle recule, ſe jette à côté, bande ſon arc, en un inſtant elle ſe trouve en défenſe : c'étoit un lion qui s'y étoit retiré pendant le jour, & qui en ſortoit pour reſpirer l'air frais de la nuit ; elle le perce d'une fleche, & va ſe repoſer tranquillement à la place qu'il a quittée. C'eſt par cette route pénible & dangereuſe que cette femme courageuſe & barbare arriva enfin chez les Giagues.

Cette nation féroce, ſans habitations fixes, errante comme les Arabes, campant ſucceſſivement de lieux en lieux, en guerre avec toutes les nations voiſines, ne vit que de ſes brigandages. Les priſonniers qu'elle fait ſont deſtinés à ſa nourriture ; & la

chair humaine, quand on en a, eſt étalée dans les boucheries du camp, comme celle des animaux.

Ce peuple avoit déja obéi à une femme appellée Tem-Bam-Dumba, qui avoit la férocité qui tient lieu du courage & ſouvent le ſurpaſſe. Son premier pas à l'autorité avoit été d'en dépouiller ſa mere; ſon ſecond fut de rétablir les cérémonies affreuſes qu'avoient ſuivies ſes ancêtres. Elle en donna l'exemple à ſes ſujets raſſemblés: « Amis, leur dit-elle, la guerre doit » être votre occupation favorite. Les peu» ples voiſins doivent tomber ſous vos » coups; c'eſt moi qui vous conduirai. Je » vais vous faire un préſent, le ſeul qui » puiſſe être cher à des guerriers, le moyen » de vous rendre à-la-fois riches, puiſſants » & invincibles; rompez tous les nœuds » du ſang; ils ne ſervent qu'à rendre lâ» ches, foibles & puſillanimes. » A ce mot, elle arrache de ſon ſein ſon fils unique qu'elle portoit dans ſes bras, le jette dans un mortier où elle le broie elle-même. Après l'avoir réduit en pâte, elle le met ſur le feu avec différentes herbes, en forme un onguent dont elle s'oint elle-même, fait préſent du reſte à ſes guerriers, & les aſſure qu'aucun fer ne pourra les entamer.

Parmi les loix qu'elle donna à ce peuple, on compte celle de ſe nourrir de chair

humaine, & de la préférer à toute autre, comme la nourriture la plus propre à entretenir le courage & la force. Par honneur pour son sexe, elle défendit de manger des femmes; elle réserva les prisonnieres aux sacrifices qu'on feroit aux dieux. La défense produisit son effet ordinaire; les femmes devinrent un mets plus recherché, & on vit après elle des chefs qui en faisoient tuer une tous les jours pour leur table. Elle défendit aussi aux femmes d'accoucher dans le camp; c'étoit une profanation, disoit-elle, qui ne peut s'expier que par la mort de la mere & de l'enfant.

C'est chez ces peuples que la farouche Zingha alloit chercher un asyle & de nouveaux sujets qui la missent en état de recouvrer son royaume. Son génie supérieur au leur lui donna bientôt sur eux le plus grand empire; elle devint leur prêtresse & leur chef. C'est en surpassant leur barbarie qu'elle les soumit à ses loix; sa férocité étonna ces hommes féroces. S'il y avoit une victime à immoler, elle offroit sa main; elle étoit la premiere à en recevoir le sang pour s'en abreuver. Née avec des passions ardentes, elle avoit toujours eu cinquante hommes qu'elle appelloit ses femmes. Prêtresse des Giagues, la continence lui étoit imposée; elle en observa les dehors. C'est au milieu des esclaves

enchaînés destinés aux sacrifices & à la nourriture des Giagues, qu'elle alloit chercher des amants; elle leur promettoit la vie, & persuadoit à chacun de ces malheureux, que le jour du sacrifice, en prenant le poignard, elle attesteroit les dieux qu'elle le prenoit pour époux. La victime imbécille se laissoit conduire à l'autel, comptant sur sa promesse; un coup sûr & rapide la privoit de la vie, avant qu'il pût déceler sa conduite. Maîtresse seule de son secret, certaine que personne ne pouvoit le pénétrer, elle affecta la plus grande sévérité contre les malheureuses victimes de leur foiblesse, & qui n'avoient pas, comme elle, l'adresse de la cacher; c'étoit elle qui les condamnoit à la mort, & qui souvent étoit leur bourreau, après avoir été leur juge. Son esprit fécond en ruses lui fournit encore un moyen de s'assurer les respects des Giagues; elle avoit ramassé les os de son neveu qu'elle avoit égorgé; elle les conservoit dans un coffre d'argent. Elle fit entendre au peuple que l'esprit qui avoit animé le jeune prince, attiré par ces os, y venoit à chaque instant, & qu'il lui rendoit compte de tout ce qui se passoit dans le pays, & jusqu'aux plus secrettes pensées de ceux avec lesquels elle vivoit. Des espions adroits l'instruisoient souvent des propos qu'on tenoit sur

elle, & quelques reproches publics suivis d'une vengeance cruelle, précédée de l'aveu du coupable effrayé de se voir pénétré, confirmoient le peuple crédule dans l'opinion de ses lumieres surnaturelles (*).

La farouche Zingha n'avoit cherché à s'assurer l'attachement des Giagues, & à se saisir de toute l'autorité parmi eux, que pour se servir de leurs bras contre les Portugais. Elle fit plusieurs entreprises; mais quels succès pouvoient avoir des hommes nus & mal armés, contre des ennemis retranchés derriere des remparts, & le feu d'une artillerie redoutable? Les défaites ne faisoient qu'aigrir le caractere violent de Zingha; elle tournoit toute sa fureur sur les campagnes des Portugais, pillant tout, & détruisant ce qu'elle ne pouvoit emporter. Malheur à celui qui tomboit dans ses mains, la mort étoit son moindre supplice.

(*) Cette idée s'étoit si bien accréditée, que lorsque la reine revint au Christianisme, son peuple ne doutoit pas qu'elle n'eût conservé son privilege. Un jour qu'elle se promenoit dans le jardin du couvent des capucins qu'elle avoit fait bâtir, un esclave qui y travailloit prit la fuite. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il dit qu'ayant fait un vol quelques années auparavant, il avoit craint de paroître devant la reine, qui en l'envisageant l'auroit découvert, & fait punir sûrement.

On le rôtissoit à petit feu; souvent on lui découpoit la chair, & on la mangeoit devant lui. On prolongeoit ses tourments; on les faisoit durer des semaines entieres.

[1648.]

Les Portugais avoient soin de publier les cruautés de Zingha, pour la rendre toujours plus odieuse à ses anciens sujets; mais, en même temps, ils la leur rendirent redoutable; ils n'en tirerent pas les secours qu'ils en espéroient. S'ils en armoient une troupe, elle désertoit à l'approche de la reine & de ses terribles Giagues; ils étoient forcés de soutenir seuls le choc, & leurs victoires leur coûtoient toujours un sang précieux qui les affoiblissoit; à force de vaincre, ils se seroient détruits. Zingha, battue dans un endroit, n'étoit point découragée; elle reparoissoit aussi-tôt dans un autre, où elle faisoit des ravages affreux. Elle s'avança jusqu'à l'isle de Dangy, formée par la Goanza. Les Portugais vinrent l'y bloquer avec une armée de Negres; ils éleverent des retranchements sur les bords de la riviere, & perdirent beaucoup de monde pendant ce travail. Zingha, qui ignoroit ce que c'étoit que ces ouvrages dont ils s'occupoient, fut fort étonnée de les voir exhaussés à un tel point, que l'on découvroit tout son

camp, & que les ennemis tiroient sur ses soldats, comme s'ils avoient tiré au blanc. Elle sentit qu'elle avoit fait une imprudence, en s'engageant dans cette isle où l'on pouvoit détruire son armée, & la faire prisonniere. Ses troupes commençoient à murmurer : « Souvenez-vous, leur dit-elle, » que Zingha est avec vous, & qu'elle vous » tirera d'ici. » Elle proposa un accommodement aux Portugais, & obtint une treve de trois jours, pendant lesquels on devoit convenir des conditions. La principale étoit qu'elle se contenteroit de la province de Matamba, qui étoit tout ce qui lui restoit de son royaume ; qu'elle renonceroit à ses droits sur Angola, & reconnoîtroit le fantôme de roi que les Portugais avoient élu, & qui ne régnoit que sous leur nom & sous leur bon plaisir.

Pendant qu'elle occupoit ses ennemis à discuter ses réponses, elle profita d'une nuit, passa la riviere avec ses Giagues, & se trouva hors de la portée des Portugais avant qu'ils se doutassent de sa fuite. Ils avoient perdu l'occasion de se rendre maîtres de cette femme terrible. Ils ne pouvoient se flatter de jouir d'aucune tranquillité, tant qu'elle seroit armée contre eux ; ils essayerent les négociations auprès d'elle. Des ministres adroits lui furent envoyés ; on y joignit des missionnaires qui

entreprirent de la convertir & de la faire rougir de son apostasie. Ils parvinrent à lui inspirer des remords; mais il étoit difficile qu'elle abandonnât les Giagues, & leur secte également horrible & impie, sans s'exposer à en être la victime. Zingha étoit ébranlée; mais cette considération l'arrêtoit. Elle vit son peuple soupçonner ses dispositions secrettes, murmurer & la menacer pendant ces négociations; & elle crut devoir les rassurer, en renouvellant une de ces cérémonies affreuses dans laquelle elle égorgea de ses mains une quantité prodigieuse d'enfants.

L'ouvrage de sa conversion dura cinq ans entiers, qui se passerent en lettres qu'elle recevoit ou qu'elle écrivoit au vice-roi Portugais. Les missionnaires en attribuent le succès à des miracles. Un de ses généraux, parmi les dépouilles des ennemis, avoit trouvé une croix qu'il jetta avec mépris dans la forêt voisine. La nuit suivante, il entendit ou crut entendre une voix qui lui faisoit les reproches les plus sanglants. Il alla chercher la croix; &, ayant fait part à la reine de ce qui s'étoit passé, il la lui envoya. Elle la plaça sur un autel, & fit défendre sous peine de la vie à tous les Giagues de faire aucune insulte à l'image du Dieu qu'elle avoit adoré autrefois. Les murmures la porterent bientôt à une

profanation impie. Elle fit placer les os de son neveu à côté de la croix sur le même autel ; mais elle eut horreur de cette impiété, & fit jetter ce coffre fameux qui lui avoit donné un si grand empire sur les superstitieux Giagues. Elle employa différentes ruses pour les décider à voir son changement sans remuer ; elle fit parler ses conseillers, les Singhilles, qui prétendoient avoir commerce avec les esprits ; tous lui disoient qu'elle devoit rentrer dans le sein de la religion qu'elle avoit indignement abandonnée.

[1655.]

Après une longue attente, Zingha se détermine enfin à écouter le cri de sa conscience. Elle fait assembler le peuple dans une vaste plaine, se place sur une hauteur ; &, ayant pris son arc, elle tire une fleche avec autant d'adresse que de vigueur. « Je suis toujours Zingha, s'écria-t-elle ; » l'âge n'a point affoibli mon oeil ni mon » bras. Qui osera se flatter de me résister ? » Le peuple battit des mains, & répéta trois fois avec de grands cris : « Personne, non » personne ne peut vaincre la vaillante » Zingha. » Alors elle éleva la voix, & parla ainsi : « Si je me suis toujours rendue » redoutable à mes ennemis quand je leur » ai fait la guerre ; si, pour me donner

» des preuves de votre fidélité, vous avez
» pendant tant d'années pu me suivre dans
» les combats, pourquoi ne préféreriez-
» vous pas avec moi les douceurs de la
» paix ? Nous nous sommes couverts d'as-
» sez de gloire, & cette gloire nous a
» coûté. Les champs de bataille où nous
» avons vaincu se sont trouvés souvent
» couverts du sang de mes sujets autant
» que de celui de mes ennemis ; je n'ai
» obtenu de triomphe que par la perte de
» plusieurs milliers de braves Giagues. En-
» traînée par des passions impérieuses,
» l'ambition & la vengeance, j'ai aban-
» donné la vérité ; j'ai domté mes remords ;
» j'ai vécu dans le crime & dans l'aveu-
» glement ; mes yeux commencent enfin à
» s'ouvrir. Je rends à l'unique & au vrai
» Dieu toutes les affections d'un cœur qui
» l'a repoussé long-temps d'une maniere
» impie : je m'humilie devant lui ; j'im-
» plore sa clémence, & je veux la mériter
» par un culte fidele, & par l'expiation de
» mes iniquités. Je déteste la secte affreuse
» des Giagues, & je l'aurai toujours en
» exécration ; je l'abjure, je la proscris,
» je la bannis de mes Etats. C'est par mon
» exemple que je vous apprendrai à suivre
» une loi meilleure, celle de Dieu même.
» Esclaves de mes volontés, vous avez
» toujours été prêts à vous sacrifier à mes

» caprices ; obéissez aujourd'hui à mes or-
» dres ; renoncez comme moi à l'erreur ;
» adorez mon Dieu, & aspirez au bon-
» heur qu'il promet à ceux qui l'honorent.
» Si quelqu'un parmi vous est assez mal-
» heureux pour détester Zingha rendue à
» la nature, à l'humanité, à la religion,
» qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il aille loin
» de moi renouveller les horreurs auxquel-
» les je me suis livrée, auxquelles je re-
» nonce, & que je ne souffrirai plus. »

[1656.]

La conversion de Zingha étoit sincere. Elle ne se démentit point ; elle protégea la religion à laquelle elle étoit revenue : elle fit des édits sanglants contre les crimes de la secte des Giagues ; elle bâtit des Eglises ; elle défendit la polygamie ; elle recommanda le mariage, & en donna l'exemple ; elle épousa publiquement en face de l'Eglise un de ses courtisans : il étoit jeune ; & c'étoit un attrait pour une reine de soixante-quinze ans ; car elle n'en avoit pas moins alors.

Don Salvador son époux étoit né d'un esclave ; mais il avoit de grandes qualités qui rachetoient la bassesse de sa naissance ; il étoit d'ailleurs Chrétien, & les Portugais & les missionnaires virent cette union avec plaisir. Elle maria aussi sa sœur qui

n'étoit pas jeune non plus, & lui donna pour époux le vieux général Giague, qui avoit eu part à l'affaire de la croix miraculeuse.

Ce dernier mariage ne fut pas heureux. Le général, qui n'avoit embrassé le Christianisme que par politique, étoit Giague au fond du cœur. Il maltraita son épouse qui s'en plaignit. La reine le fit venir. Dans un autre temps, elle l'auroit fait mettre en piéces devant elle, & peut-être se seroit-elle chargée d'être son bourreau; elle se contenta de lui faire une vive réprimande, qui ne le rendit pas meilleur. Elle pleura le malheur de sa sœur. « J'ai eu » tort, s'écria-t-elle; le mariage est un » état nouveau dans ce pays; il faut laisser » aux couples le soin de se choisir s'ils se » conviennent, & je ne m'en mêlerai plus » à l'avenir. »

Jusqu'à ce temps, aucun homme ne pouvoit se marier sans la permission de son seigneur, qui ne l'accordoit qu'à un prix excessif. Cette tyrannie pouvoit écarter du mariage, & multiplier les liaisons illicites: elle l'abolit. Toutes ses loix furent respectées tant qu'elle vécut; elle en punissoit la violation avec une sévérité qui faisoit trembler les réfractaires.

Les Portugais essayerent en vain de la déterminer à faire hommage au roi de Por-

tugal; elle leur répondit toujours : « Je » ne l'ai pas fait lorsque j'étois Giague ; je » ne le ferai point à présent que je suis » Chrétienne. Née libre, je vivrai & je » mourrai libre, sans reconnoître d'autre » supériorité que celle de Dieu qui m'a » créée & m'a donné mon royaume. » Ils furent contraints de ne point insister sur cet article.

Ils avoient exigé d'elle qu'elle leur livrât un chef Giague, qui, pendant ses guerres avec les Portugais, avoit fui leur domination, & s'étoit retiré auprès d'elle. Il lui avoit rendu de grands services dans ces temps de troubles ; les Portugais vouloient l'en punir ; elle le refusa constamment. Voyant enfin qu'ils insistoient sur cet article, elle lui conseilla de fuir. Le Giague la remercia ; mais, après lui avoir promis de ne commettre aucune hostilité contre ses nouveaux alliés, il en ravagea les terres. Ils s'en plaignirent : « Je l'ai pro» tégé, leur dit-elle, tant qu'il m'en a paru » digne. Il manque à la parole qu'il m'a » donnée, il m'outrage; il est mon en» nemi. Je vais vous montrer comment » Zingha traite un sujet rebelle. » Elle se mit à la tête de ses troupes, marcha contre le Giague, le vainquit, lui fit couper la tête, & l'envoya à Loando.

Le zele de la reine pour la religion ne

l'empêcha pas de donner quelquefois des alarmes aux missionnaires. Un de ses généraux venoit de mourir. Son libertinage avoit scandalisé ces bons peres; ils refuserent de l'enterrer comme un Chrétien. La reine les fit prier de lui accorder les honneurs funebres à sa considération; ils furent inébranlables. « Puisque vous ne le » voulez pas, leur dit-elle, il sera enterré » à la maniere des Giagues. » Elle donna des ordres pour cela. On devoit massacrer plusieurs victimes sur le tombeau de ce général; tout étoit disposé. Un des missionnaires se rendit sur le lieu, le crucifix à la main, & cria à cette multitude assemblée de se mettre à genoux; elle obéit; & Zingha elle-même, qui étoit présente, se prosterna, demanda pardon, & révoqua l'ordre qu'elle avoit donné.

[1662.]

Zingha avoit envoyé une ambassade au pape. Elle en reçut cette année une réponse qui fut lue publiquement, & qui donna lieu à une fête terminée par un grand repas où tous ses sujets assisterent. Ce fut un spectacle nouveau pour eux de voir leur reine assise sur un fauteuil, mangeant à une table couverte de linge très-fin, & se servant de couteau & de fourchettes. Auparavant, ils ne l'avoient vue

manger qu'assise sur une natte, les jambes croisées, ayant ses plats devant elle, prenant sans façon ses aliments avec la main; elle ne prenoit pas ses repas d'une autre maniere, même quand elle mangeoit devant toute sa cour, qui étoit aussi nombreuse qu'aucune de celles des souverains de l'Europe. Trois cents femmes assises derriere elle la servoient. Elle leur jettoit quelquefois des piéces de viande qu'elles recevoient avec respect, & mangeoient sur le champ. Quand elle buvoit, tout le monde battoit des mains, & un des officiers venoit lui presser légérement le gros doigt du pied gauche; cérémonie qui signifioit que le souhait de ses sujets étoit que la nourriture qu'elle prenoit se répandît par tout son corps, depuis la tête jusqu'au bout des pieds. Lorsque son repas étoit fini, elle en distribuoit les restes à ses courtisans; le général, mari de sa sœur, étoit toujours prosterné à ses pieds. Dès qu'elle s'étoit levée, il ramassoit avec soin les os & les arêtes des restes de la reine; &, après les avoir sucés, il alloit les enterrer dans quelqu'endroit secret, de peur que quelqu'un ne les fît servir à des maléfices contre elle.

[1663.]

Cette année fut la derniere de la vie &
du

du regne de Zingha. Sa mort fut édifiante, ses funérailles pompeuses & chrétiennes; ce fut la premiere souveraine enterrée sans victimes égorgées sur son tombeau. Sa fosse avoit douze palmes de profondeur, & dix-huit de largeur. Lorsqu'on y fut arrivé, le lieutenant-général, selon le devoir de sa charge, devoit reconnoître le corps, & le confier aux femmes de la reine, pour le mettre dans le cercueil & le descendre dans la fosse; mais toutes avoient fui, dans la crainte d'être enterrées vives avec le cadavre. La vue de la fosse, son étendue prodigieuse, leur avoient donné cette crainte; & les missionnaires furent obligés de rendre ces derniers devoirs à Zingha.

Sa sœur Barbara fut reconnue son héritiere; elle étoit alors âgée, & presque aveugle. Son mari Moua-Zingha ne la traitoit pas mieux qu'il ne l'avoit fait au commencement de son mariage. C'étoit le fils de la nourrice de Zingha; il étoit Giague dans le cœur, & presque toute la nation l'étoit encore. La mort de Zingha avoit fait une multitude d'apostats, qui n'étoient auparavant Chrétiens que par crainte; & la nouvelle reine n'avoit pas la fermeté nécessaire pour contenir ses peuples.

[1666.]

La mort de Barbara laissa le trône à Moua-Zingha. Sa premiere démarche fut d'écrire au vice-roi de Loando, pour lui apprendre son avénement au trône & sa renonciation à la Religion Chrétienne. Il signala son apostasie par le massacre de plusieurs enfants qui furent immolés selon les rits des Giagues. Les Portugais lui susciterent des ennemis & des prétendants, dont un nommé don François le chassa du trône.

L'histoire d'Angola ne va pas plus loin. On ignore si l'alliance avec les Portugais a subsisté, & si le Christianisme s'est établi à Matamba. On sçait que, vers ce temps, les Portugais cesserent de donner des rois à Angola; ils sont maîtres des principales places. Leurs soins pour le maintien de la religion n'ont pas détruit les superstitions qui regnent encore dans bien des endroits de ce royaume. Il y a de prétendus sorciers qu'on appelle Gangas, & qui ont un crédit prodigieux sur l'esprit du peuple qui les consulte, malgré les défenses qu'on ne cesse de publier. Les punitions qu'on inflige aux Gangas n'empêchent pas une multitude de fourbes de faire servir à leur intérêt la crédulité publique. On en arrête souvent, & la maniere dont ils se justifient

de leur métier, singuliere aux yeux des Européens, confirme les Africains dans l'opinion qu'ils ont de leur puissance & de leur art. « Je n'ai rien à me reprocher, » dit le Gangas; mon art important & utile » me sert à faire du bien à ceux qui me » consultent, & jamais à leur faire du mal. » Lorsque mes compatriotes ont ensemencé » leurs terres & qu'ils ont besoin de pluie, » est-ce un crime de la faire tomber du » ciel pour fertiliser leurs champs? Si je » m'engage dans les déserts pour chercher » les lions, les tigres & les autres bêtes » féroces, qui, loin de me faire du mal, » s'arrêtent pour s'entretenir avec moi, » m'écouter & me répondre, quel mal y » trouvez-vous? Ils m'apprennent bien des » choses dont je fais mon profit. Si, lors- » que voyant un homme arrêté sur le bord » d'une riviere qu'il ne peut passer faute » de canot, un mouvement de compassion » m'a porté à appeller des crocodiles pour » lui présenter leur dos, & le conduire » à l'autre bord, ai-je fait un mal? N'ai-je » pas, au contraire, rendu service aux » malheureux? » Ces belles apologies ne sauvent pas le sorcier d'une punition partout où les missionnaires sont les plus forts; la moindre qu'il subit est ordinairement l'esclavage, & on le vend aux Européens qui font la traite.



ROYAUME DE CONGO.

LE Congo, dont le royaume d'Angola étoit ci-devant une province, est aussi peu connu que tous les autres pays que nous avons parcourus. Avant l'arrivée des Portugais, le peuple ne sçavoit compter que par lunes ; le calcul des années lui étoit inconnu, ainsi que la distinction des heures de jour & de nuit. S'il parloit d'un événement, il ne le marquoit que par le regne du roi sous lequel il étoit arrivé.

Le premier fondateur de ce royaume se nommoit Luquéni. Son pere Eminian-Zima, las d'être confondu avec ses égaux, s'empara des pays voisins. Ses entreprises trouverent des oppositions. Les guerres qu'il eut à soutenir l'obligerent de se fortifier un asyle dans lequel il pût se retirer lorsqu'il ne seroit pas le plus fort. Il le bâtit sur les bords du Zayre; il en laissoit la garde à son fils Luquéni lorsqu'il partoit pour une expédition. Ce jeune homme voulut un jour exiger d'une de ses tantes le droit que faisoit payer son pere à tous ceux qui passoient près du fort ; elle le refusa, s'en prétendant exempte par sa qualité de soeur d'Eminian-Zima : elle lui reprocha son

avarice; & Luquéni irrité, sans respect pour son sexe & pour son état, (car elle étoit enceinte), lui ouvrit le ventre, & la fit périr ainsi que l'enfant qu'elle portoit. Le pere, à son retour, voulut le punir; mais ses soldats, qui virent dans cette barbarie une action ferme & courageuse, le défendirent contre son pere, le mirent à leur tête, & le reconnurent pour leur roi. Ce titre, qu'Eminian-Zima n'avoit pas osé prendre, enfla le courage de Luquéni; il conquit la province de Npenbacassi, qui a pris depuis le nom de Congo. Le souverain de ce pays, dépouillé de ses Etats, mourut dans l'obscurité. Ses enfants recoururent à la générosité du vainqueur, qui leur donna quelques terres, à la charge de l'hommage & de quelques redevances annuelles. Leurs descendants conservent leurs prétentions sur ceux de Luquéni qui occupent encore le trône. Tous les ans, ils envoient au roi une femme qui lui ordonne de se retirer, & de quitter des Etats qui ne lui appartiennent pas. Le roi de Congo répond: « Dieu m'a mis sur le trône; je le conserverai; ma famille le conservera après » moi: dites à vos maîtres de rester tran» quilles, de se contenter du sort dont ils » jouissent, & de craindre une plus grande » disgrace, en tentant de le changer. » Après ce discours, il lui fait des présents

pour elle & pour ceux qui l'envoient. Ce message n'est plus qu'un usage auquel on ne fait pas attention.

On attribue à Luquéni la fondation de la ville de San-Salvador. Le lieu qu'il choisit est une montagne isolée, escarpée de tous côtés, & sur laquelle on a taillé, à force de bras, le chemin qui y conduit. On raconte qu'au sommet il y avoit un lac vaste & profond. Le roi le fit combler, pour en faire une grande place que l'on appelle aujourd'hui le terrain verd, & où l'on fait les revues & les assemblées des troupes. Il fallut une quantité prodigieuse de terres pour le combler. On prétend que leur poids força les sources qui formoient le lac à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où elles sortent en effet en grand nombre, & font des fontaines & des cascades de l'eau la plus pure & la plus salutaire.

[1484.]

Jusqu'à l'époque de la découverte du Congo par les Portugais, on ignore tout ce qui s'est passé dans cet Empire depuis Luquéni. Diégo-Cam fut le premier qui y aborda. Il s'avança avec un petit bâtiment sur le Zayre. Sa présence n'étonna point les Noirs. Il envoya des députés à leur roi; mais il n'en attendit point le re-

tour. Le mauvais temps le contraignit de partir, en laiſſant les Portugais ſe tirer d'affaire comme ils pourroient, & emmenant avec lui trois ou quatre Africains pour lui ſervir d'ôtages. Il les conduiſit à Lisbonne, où ils furent ſi bien traités, qu'à leur retour ils rendirent compte de leur voyage en hommes ſatisfaits & émerveillés de la puiſſance & de la bonté des Blancs. Le roi de Congo voulut faire alliance avec ce roi Européen dont on lui vantoit la grandeur. Il lui envoya une ambaſſade, à la tête de laquelle étoit Zacut, qui étoit un des Negres qui avoient vu le Portugal. Zacut reçut le baptême à Lisbonne; il revint accompagné de miſſionnaires.

[1491.]

Cette année eſt l'époque de l'introduction du Chriſtianiſme dans le Congo. On avoit préſenté au roi un étendard ſur lequel étoit brodée une croix; le général Portugais, en le lui remettant, l'exhorta à y mettre ſa confiance. Ce prince Africain le fit porter dans une campagne contre le pays de Muroco; il remporta la victoire. Il remarqua que ceux de ſes ſoldats qui avoient reçu le baptême ſe battoient mieux que les autres: cette obſervation le prévint en faveur d'une religion qui ſembloit

augmenter le courage de ceux qui la professoient. Il demanda le baptême à son tour. La reine & ses enfants, à l'exception d'un seul, suivirent son exemple ; ils prirent alors des noms Portugais, & cet usage est encore généralement suivi. Aux noms Portugais, ils n'oublient pas de joindre le titre honorifique de Don. Le plus pauvre sujet de ce royaume, celui qui n'a d'autres aliments que ceux que la charité accorde à ses prieres souvent importunes, ne manque pas de prendre le *don* ou le *dona ;* ils ne s'aborderoient point les uns les autres, ils ne s'appelleroient point sans se le donner réciproquement. On voit une multitude de *dons* misérables que l'on ne distingue des véritables gens de distinction que quand on les voit devant eux ; ils n'abordent point ces derniers sans se prosterner jusqu'à terre, & ils y restent à genoux, tant qu'ils ont à faire avec eux.

Un seul fils du roi avoit refusé le baptême ; il s'appelloit Panso-Aquitima. Son attachement aux pratiques idolâtres lui inspira la plus grande aversion pour le Christianisme. Il parvint à l'inspirer à son pere qui apostasia, & le nomma pour son successeur, à l'exclusion de l'ainé, qui avoit pris le nom d'Alphonse, & qui persista dans la religion qu'il avoit embrassée.

[1492.]

Alphonse, après la mort de son pere, disputa la couronne à Panso. Il ne craignit point de le combattre avec une armée de beaucoup inférieure à celle de son concurrent, mais renforcée de trente-sept Portugais ; il vainquit. Panso, forcé de fuir, se retira dans une forêt avec un seul de ses capitaines. Ils tomberent tous deux pendant la nuit dans une des trapes qu'on y avoit tendues pour prendre des bêtes sauvages. Panso y mourut au bout de deux jours, de la chûte & de son désespoir. Le vieil officier qui lui survécut envoya faire ses soumissions à Alphonse par un des Négres qui avoient dressé le piége, & qui étoit venu le visiter. « J'ai mérité la mort » par ma trahison, lui fit-il dire ; je l'at- » tends ; elle est juste, & je m'y soumets. » Mais, avant de la subir, je demande le » baptême. Le Dieu qui a fait triompher » Alphonse d'une armée aussi supérieure à » la sienne, ne peut être que le vrai Dieu ; » c'est celui que je veux servir, & auquel » je veux consacrer mes derniers mo- » ments. » Ce discours étoit peut-être sincere ; mais il pouvoit aussi avoir été dicté par la politique. L'officier connoissoit le zele d'Alphonse pour la religion, & ce

zele lui faisoit espérer sa grace ; il l'obtint en effet.

Alphonse facilita l'établissement de la Religion Chrétienne dans ses Etats ; il envoya même son fils à Lisbonne, pour l'y faire élever dans les sciences des Chrétiens. Le roi de Portugal lui fit présent d'un étendard sur lequel on avoit brodé des armes qui furent à l'avenir celles des rois de Congo, & qu'ils portent encore ; elles étoient de gueule à la croix d'argent, contournée de quatre écussons de même, chargée de cinq tourteaux de sable mis en sautoir.

Les missionnaires vantent le sçavoir & l'esprit d'Alphonse ; il avoit appris le Portugais pour leur servir d'interprete auprès de ceux de ses sujets qu'ils vouloient instruire. Parmi les livres qu'on lui fournit dans cette langue, il y en avoit cinq des loix de Portugal. Il admira leur sagesse ; mais il les trouva, dans plusieurs endroits, si minucieuses & si multipliées, qu'il demandoit quelquefois aux Portugais quelle peine elles infligeoient à celui qui avoit tué un pou ; car, ajouta-t-il, vos législateurs n'oublient rien, & souvent ils s'occupent d'objets qui ne méritoient pas leur attention.

Dans les éloges qu'on fait de ce prince,

on loue sur-tout sa sévérité à punir les Gangas ; car les peuples de Congo ont aussi leurs sorciers, & des prêtres idolâtres qui entretiennent la superstition. Ceux-ci prétendent que toutes les calamités publiques & particulieres viennent des dieux irrités ; c'est à eux seuls qu'il faut recourir pour les appaiser, & on n'y parvient jamais sans des offrandes. Lorsque le mal est cessé, il en faut faire encore par reconnoissance. Il n'y a point de maladies qui ne soient, selon eux, ou l'effet de la colere des dieux, ou celui de quelque charme; dans les deux cas, les fourbes ne manquent pas de s'enrichir aux dépens de la crédulité. Celui qui s'est chargé de la cure dénonce ceux qu'il soupçonne, & c'est à ses confreres, intéressés à juger comme lui, qu'il fait ces dénonciations. Les accusés sont obligés d'acheter le jugement qui les décharge. Lorsque quelqu'un meurt, ce n'est point la nature qui a causé sa mort; on en accuse toujours quelque ennemi secret qu'il faut découvrir ; & pour y parvenir on a besoin du ministere du prêtre, qui prétend avoir une puissance toute particuliere pour cela ; il ne fait ses conjurations que lorsqu'on le paye. Il choisit ordinairement un bois sombre & solitaire. Il fait mille grimaces, après lesquelles, agité d'une espece de transport furieux, il s'élance sur le pre-

mier des assistants, en criant, je tiens l'assassin. Il le saisit, le lie & le conduit dans un endroit pour le soumettre à l'épreuve. Elle consiste à boire une coupe d'une liqueur que le prêtre à préparée. S'il est coupable, elle doit le faire mourir, & s'il ne l'est pas, elle ne lui fait aucun mal. Mais cette épreuve est toujours funeste à ceux qu'on y soumet; la liqueur préparée est un poison subtil qui tue sur le champ la victime, satisfait les parents du mort, & laisse tout le monde persuadé de la supériorité des connoissances de l'imposteur.

[1526.]

Ce fut sous le regne de D. Pierre, successeur d'Alphonse, que l'église de Congo eut son premier évêque. Il marcha sur les traces de son pere, & il ne lui manqua qu'un plus long regne pour affermir la religion Chrétienne d'une maniere inébranlable; mais elle ne fut gueres observée, sous lui & sous ses successeurs, que dans sa capitale & dans le voisinage des côtes. Les mœurs de sa cour ne changerent point: le despotisme du souverain ne diminua pas non plus; il resta l'unique propriétaire des vies des personnes & des biens de ses sujets : gouvernement affreux & absurde, dont les conséquences sont souvent terribles, & qui n'est que trop commun dans

l'Orient où l'on n'en connoît pas d'autre. Parmi les cérémonies bizarres qui s'obſervent encore lorſque le roi de Congo ſort de l'égliſe, où il eſt allé faire ſes exercices religieux, en voici une ſinguliere. Un officier qui porte à la main des queues de cheval les lui préſente, & les ſecoue comme ſi c'étoit un goupillon; après cela il regarde fixément ſon maître pendant un moment; &, ſe tournant enſuite vers le peuple, il crie : « Le roi ſe porte bien. » On y répond par des acclamations; il ſe jette alors à genoux devant le ſouverain, qui lui donne le bout de ſes doigts à baiſer, ce qu'il fait trois fois, & il reſte à genoux juſqu'à ce qu'on lui ait fait ſigne de ſe lever. Cette cérémonie paroît un reſte du paganiſme, où, après le ſacrifice, on regardoit ſi l'on n'avoit point jetté de ſort ſur le ſouverain. On peut être étonné que les miſſionnaires, qui ont proſcrit bien des coutumes, n'aient pas proſcrit celle-ci.

[1540.]

Depuis don Pedre juſqu'à cette année, le Congo avoit obéi ſucceſſivement à deux ſouverains. Le dernier venoit de mourir; les Portugais entreprirent de lui donner un ſucceſſeur qui n'étoit pas de la famille royale, mais qui leur étoit dévoué, &

dont ils espéroient beaucoup. Cette entreprise hardie souleva le peuple & les grands; elle manifesta les véritables intentions de ces étrangers, qui, après avoir demandé un asyle & des graces, se mettoient en devoir de violer les droits sacrés de l'hospitalité, & de se rendre maîtres. On courut aux armes; on tomba sur les Portugais, qui ne se trouverent pas les plus forts contre cette multitude de leurs ennemis. On les tailla en pieces; on les poursuivit par-tout, & l'on les massacra. Les prêtres seuls furent ménagés par respect pour la religion; ils conserverent leur liberté, leur vie & leurs biens. Le petit nombre qui échappa, & qu'on épargna lorsque ce premier mouvement de fureur fut passé, fut observé de près pendant longtemps, & la nation ne perdit pas la défiance qu'on lui avoit inspirée avec tant d'imprudence. Elle élut don Henri, qui ne régna que deux ans.

[1542.]

Don Alvare, en montant sur le trône, envoya une ambassade à Lisbonne. Celui qui en fut chargé, étoit un Négre plein d'esprit & de jugement: il remarqua, à la froideur de l'accueil que lui fit le roi de Portugal, qu'il étoit instruit du massacre de ses sujets par le peuple de Congo; il

prit ſur le champ ſon parti, & juſtifia cet attentat, en accuſant lui-même les Portugais d'avoir abuſé de la confiance & des bontés qu'on leur avoit témoignées. « Grand roi, dit-il en finiſſant, je t'ai » découvert la vérité. Que dirois-tu ſi » quelques-uns de mes compatriotes, ar» rivés dans tes Etats où tu leur aurois » donné un aſyle, où tu te ſerois prêté à » tous les arrangements qui pouvoient éta» blir un commerce réciproquement lu» cratif entr'eux & tes ſujets, entrepre» noient de donner des loix à ceux-ci, » & vouloient après toi exclure tes légiti» mes héritiers du trône pour y placer un » étranger ? Juge de ce que nous avons » fait, par ce que tu aurois fait toi-même; » mets-toi à notre place, & prononce.»

Le roi de Portugal ne répondit point, mais il changea de manieres avec l'ambaſſadeur; il le traita mieux, & il envoya des ordres précis aux Portugais établis dans le Congo de ménager les peuples au milieu deſquels ils vivoient.

Le regne d'Alvare fut troublé par une irruption des féroces Giagues, dont nous avons parlé; ils paſſerent comme un torrent dans le royaume, ravageant tout ſur leur paſſage, & donnant aux peuples effrayés des exemples de barbarie qu'ils ne connoiſſoient pas. Le roi lui-même fut

obligé de sortir de sa capitale & de chercher un asyle dans des lieux où il ne pouvoit être surpris. Ce fléau fut prompt, mais terrible; ses suites furent plus lentes & aussi cruelles. Les campagnes dévastées ne donnerent aucune récolte, & la famine lui succéda l'année suivante. La peste, sa compagne inséparable, vint ajouter à la désolation. La misere fut si grande dans le pays, que plusieurs habitants prirent le parti cruel de se rendre eux-mêmes aux Portugais, & d'acheter des aliments au prix de leur liberté. Il y eut même des grands-seigneurs qui eurent recours à ce secours funeste. Les années suivantes furent plus heureuses.

Pendant la désolation générale, les Portugais avoient tiré de nouvelles lumieres sur ce pays; ils apprirent que l'or qu'ils avoient vu dans le commerce, & qu'ils croyoient venir de plus loin, étoit tiré en grande partie des riches mines du pays même. Leur cupidité s'éveilla avec ces lumieres. Ils voulurent découvrir ces mines que la politique leur avoit cachées jusques-là; ils firent venir de l'Europe des ouvriers habiles, qui, exercés au travail qu'elles exigent, pouvoient en tirer le plus grand parti. A leur arrivée, on sollicita la permission de les voir; mais le roi la refusa; on dit même que ce fut son confesseur, Portugais de nation, qui lui conseilla de ne point

les

les ouvrir aux Européens. On a fait un crime à ce moine de ce conseil; quand il le donna, il pensa au bien de son pénitent & à celui du Congo. Si les mines avoient été riches, on en auroit voulu faire la conquête. Les rois auroient voulu les défendre; la guerre se seroit allumée, & les Européens & les Africains en auroient été également les victimes.

Le reste du regne de don Alvare, & de celui de son fils qui porta le même nom, ne fut remarquable que par des ambassades en Espagne & à Rome pour solliciter des missionnaires, des jubilés & des indulgences. Les affaires des souverains en Europe firent quelquefois négliger ces demandes; elle ne furent accordées que sous le regne de don Alvare II; & les nouveaux missionnaires eurent à convertir de nouveau un peuple, dont la plus grande partie étoit revenue à ses anciennes erreurs, & qu'il étoit plus difficile de ramener de l'apostasie, qu'il ne l'avoit été de le convertir d'abord.

[1614.]

Don Bernard, le huitieme roi Chrétien de Congo, ne régna qu'un an. Son frere Alvare lui disputa la couronne; une armée considérable appuyoit ses prétentions; il falloit lui en opposer une. Les deux fre-

res parurent ſur le champ de bataille; ils ſe chercherent mutuellement dès que l'action fut engagée, s'appellant à grands cris, & paroiſſant altérés du ſang l'un de l'autre. Don Bernard, plus fougueux, plus emporté, s'élance au milieu des rangs; il trouva bientôt ſon frere qui le cherchoit avec autant d'ardeur, mais qui s'arrêta pour l'attendre. Dès qu'il l'apperçut, don Bernard courut ſur lui le cimeterre haut, & dans le deſſein de le fendre en deux. Don Alvare ſaiſit le moment, & lui paſſa ſon épée au travers du corps; ce coup le délivra de ſon concurrent, dont les troupes prirent auſſi-tôt la fuite; il lui ſuccéda ſous le nom d'Alvare III. Couvert du ſang de ſon frere, il en eut des remords; & il crut calmer ſa conſcience & appaiſer le ciel, en bâtiſſant une égliſe ſur le lieu même où il étoit tombé.

[1622.]

Le regne de don Pedre II, qui ſuccéda à don Alvare III, ne fut que de deux ans. On vante ſa ſageſſe & ſa juſtice; c'eſt à lui que les Portugais doivent l'avantage d'être jugés dans leurs affaires par des juges de leur nation, & même ſelon leurs loix; aucune autre nation européenne ne jouit de ce privilege. Quelques marchands Portugais, en voyageant vers les

frontieres, furent arrêtés par des brigands de Micocco (*). Don Pedre les reclama; &, sur le refus qu'on fit de les rendre, il

---

(*) Nous placerons ici la seule anecdote que nous fournisse ce royaume de Micocco. Un missionnaire Capucin, qui avoit exercé son ministere avec tant de succès qu'il avoit baptisé plus de cinquante mille Africains, pénétra dans ce pays, convertit le roi, & le fit consentir à recevoir le baptême. Ce prince au moment où il étoit à genoux lui fit ces propositions au moins singulieres, & qui peuvent donner une idée de la maniere dont il étoit instruit de la religion sainte qu'il embrassoit. « Mon pere, je vous demande deux graces, » que je vous prie de ne pas me refuser; la » premiere est de me donner la moitié de votre » barbe. La seconde, de m'accorder un enfant » né de vous, & qui vous succede auprès de » moi. Je ferai paroître devant vous toutes mes » femmes; vous choisirez celle qui vous plaira » le plus. Vous sçavez que nous sommes tous » mortels. Si vous mourez, si vous me quittez, » qui soutiendra par ses exhortations la religion » que j'embrasse. Il me seroit inutile de rece- » voir une nouvelle religion que je ne pourrois » ni ne sçaurois maintenir. Le fils que vous me » laisserez, instruit par vous, transmettra votre » doctrine à la postérité. »

Le missionnaire répondit qu'il ne pouvoit accorder ni l'une ni l'autre de ces demandes. La seconde étoit un péché; quant à la premiere, il ignoroit quel motif avoit pu l'inspirer, & le roi lui dit qu'il la vouloit conserver comme une relique du fondateur du Christianisme dans ses Etats. Le Capucin refusa d'avoir cette complai-

vouloit déclarer la guerre à ce peuple ; mais la difficulté de conduire ses troupes si loin empêcha l'exécution de ce dessein.

Les armées du Congo, quand elles marchent, sont un fléau redoutable & destructeur dans tous les lieux de leur passage ; elles ne traînent point de magasins après elles, & vivent aux dépens du pays. Le peuple est ruiné par ses défenseurs comme par ses ennemis. Il quitte ses habitations à leur approche, & se cache dans les forêts avec ce qu'il peut emporter de ses effets les plus précieux. Les marches, extraordinairement pénibles dans un climat brûlant, sont quelquefois aussi nuisibles à l'armée que les batailles mêmes. On voit tomber à chaque instant des soldats qui ne peuvent suivre le gros de la troupe. Leurs compagnons continuent leur route sans s'embarrasser d'eux ; ils les abandonnent à la faim, à la soif, aux bêtes féroces ; &, s'il se trouve qu'ils aient un parent ou un ami, ils s'empressent d'avancer leur mort, pour leur épargner les souffrances inévitables qui les attendent.

Cette barbarie, que le Christianisme n'a point détruite, est générale au Congo. On

---

sance, de crainte, dit-il avec simplicité, que le peuple grossier ne fût porté un jour à lui rendre les honneurs divins.

s'y fait un mérite de délivrer le mourant des angoiſſes de l'agonie ; on croit même avoir des droits à ſa reconnoiſſance, & remplir un acte de charité. On croit une vie à venir, & on la croit heureuſe. L'ame en quittant le corps paſſe dans un ſéjour délicieux où l'attend une félicité inexprimable ; on s'empreſſe de hâter le moment où elle en doit jouir.

[1637.]

Don Pedre eut quatre ſucceſſeurs qui ne firent, pour ainſi dire, que paroître & diſparoître. Le dernier, don Alvare V, ne régna que ſix mois ; ſa défiance fut la cauſe de ſa perte. Un ſujet, dont la fidélité ne devoit pas être ſoupçonnée, lui devint ſuſpect ; il le perſécuta, & le força à ſe révolter en effet. Il arma ; il fit priſonnier ſon maître. Dès qu'il le vit paroître devant lui, il lui ôta ſes liens ; &, ſe jettant à ſes pieds : « Pardonne à ton ſujet » l'audace de t'avoir combattu. Souviens- » toi que tu l'y as contraint, & que tu as » menacé ſes jours. J'ai pris les armes pour » les défendre. La victoire s'eſt déclarée » pour moi ; je ſuis en ſûreté ; tu l'es : tu » es toujours le maître, le ſouverain de » ton vainqueur ; reçois mon hommage & » mon reſpect. Tu es libre ; le chemin dans » ta capitale t'eſt ouvert. Apprends à ju-

» ger mieux d'un ſujet tel que moi. Ce
» bras te défendra avec le même courage
» qu'il t'a combattu, dès que tu voudras
» l'employer & me rendre ta confiance. »

Alvare ne fut qu'humilié d'un diſcours & d'un procédé qui devoient le toucher. Honteux de devoir la vie & la liberté à la généroſité d'un ſujet, il arma encore pour le détruire. Il fut vaincu une ſeconde fois, & perdit la vie.

Son vainqueur marcha à la capitale; il ſe préſenta devant les grands conſternés de la mort de leur roi, & embarraſſés de l'élection d'un autre. « C'eſt à regret, leur
» dit-il, que je vous ai privés d'un maître
» pour lequel j'aurois donné ma vie qu'il
» attaquoit. Je n'ai point à me reprocher
» le coup qui l'a fait périr; le ſort & le
» haſard l'ont conduit, & j'ignore celui
» qui l'a porté. Nommez un nouveau ſou-
» verain, & d'avance je lui jure une ſou-
» miſſion & une fidélité éternelles. »

Le choix des grands tomba ſur lui. Il fut élu; il prit le nom de ſon prédéceſſeur, & fut don Alvare VI. Son ſoin le plus cher fut de juſtifier la confiance qu'on avoit en lui; il n'eut pas le temps d'aſſurer le bonheur de ſes ſujets. A peine avoit-il été couronné, que ſon propre frere lui plongea le poignard dans le ſein, & ſe ſaiſit de ſa place.

Don Garcie (c'étoit le nom du nouveau roi) voulut perpétuer le trône dans ſa famille. Il fit périr, dans ce deſſein, tous les princes du ſang qui pouvoient le lui diſputer un jour. Il n'y en eut que quelques-uns qui échapperent au maſſacre, en ſe réfugiant dans le royaume d'Angola.

Les miſſionnaires, lorſque tout le monde ſe taiſoit devant ce prince cruel, oſerent lui reprocher ſa barbarie : « Eſclaves, leur » répondit-il, oſez-vous porter un œil in- » diſcret ſur la conduite & les actions de » votre maître ? Songez que vous ne reſpi- » rez qu'autant que ma bonté vous ſup- » porte. Proſternez-vous ; priez pour vo- » tre roi, & ne lui donnez point de con- » ſeil : imitez le reſpect du peuple auquel » vous devriez l'exemple. Ecoutez mes or- » dres en ſilence ; ne vous mêlez jamais » d'en pénétrer les motifs. »

Il rappella les ſorciers & les devins que ſes ancêtres avoient bannis ; il leur donna ſa confiance ; &, lorſqu'il étoit malade, c'étoient eux ſeuls qu'il conſultoit. Son fils aîné Alphonſe, zélé Chrétien, voyoit avec douleur les égarements de ſon pere. Il eſſaya pluſieurs fois de le détromper des illuſions de ces charlatans ; mais il avoit la foibleſſe de croire à leur puiſſance ; &, au lieu d'en ſoupçonner l'impoſture, il croyoit qu'elle étoit en effet l'ouvrage de l'enfer :

il ne parvint point à en dégoûter son pere, comme il l'auroit fait, s'il lui avoit montré qu'on le trompoit. Les fourbes apprirent qu'il les desservoit; ils devinrent ses ennemis; ils entreprirent de le perdre à leur tour; & ils y réussirent. Le roi, livré à leurs conseils, assembla les grands, pour leur déclarer qu'il déshéritoit Alphonse, & qu'il appelloit son cadet Antoine à la couronne après lui.

[1657.]

Don Antoine hérita des vices comme du trône de son pere. Don Garcie avoit détruit la famille royale qui lui étoit étrangere, pour assurer la couronne à son fils; celui-ci se défit de ses freres pour se la conserver, & ôter tout prétexte de révolte aux peuples que sa tyrannie pouvoit armer contre lui. Les grands de sa cour n'étoient pas en sûreté. Le moindre soupçon les faisoit condamner à la mort. Une négligence des domestiques qui le servoient, suffisoit pour les faire massacrer; quelquefois il les égorgeoit lui-même: « Voilà mes fêtes & mes di» vertissements, » disoit-il. Il prenoit si souvent ce barbare plaisir, que personne n'osoit plus entrer dans son palais; ses esclaves effrayés l'abandonnoient, & se retiroient dans les déserts, où ils cherchoient un asyle contre ses fureurs. L'exemple d'un

prince aussi inhumain eut son effet ordinaire. Il étouffa dans les esprits de ses sujets tous les sentiments d'humanité.

On ne vit plus que des débauches partout, & des moyens affreux pour fournir aux dépenses qu'elles exigeoient; le mari lioit sa femme, & la traînoit au premier comptoir Européen pour la vendre; quand celle-ci pouvoit surprendre celui-là, & être la plus forte, elle le traitoit de même; le pere & la mere vendoient leurs enfants, qui leur faisoient subir le même sort lorsqu'ils le pouvoient. Les Européens qui ont l'inhumanité de faire ce barbare commerce ne l'autorisent que trop souvent; ils disent bien qu'ils ne veulent acheter aucune personne libre, mais ils se contentent du témoignage du vendeur, & ils comptent pour rien les réclamations, les pleurs & les cris de la victime. Le pere Cavazzi raconte qu'étant un jour dans l'église de son couvent à San-Salvador, il vit entrer un Negre poussant des cris douloureux. Il s'approcha de lui, avec les autres religieux, pour s'informer du sujet de ses plaintes. Ils ne doutoient point qu'il n'eût éprouvé quelque malheur extraordinaire; quelle fut leur surprise en l'écoutant en rendre compte lui-même. « Je suis dans » la misere la plus affreuse; je manque de » tout, & je n'ai plus rien dont je puisse

» faire commerce. J'ai vendu mes freres
» & une sœur que j'avois ; le prix que
» j'en ai reçu ne m'a pas duré long-temps.
» J'ai vendu ma femme & mes enfants ;
» il m'a fallu vendre encore mon pere &
» ma mere ; mais ces derniers étoient
» vieux, on m'en a donné peu de chose.
» Maintenant je manque de tout, & je
» n'ai plus personne à vendre. » Les moines frémirent à ces horribles aveux ; ils lui firent les reproches les plus sanglants, tels que les méritoit un monstre dénaturé.
« Qu'y a-t-il donc de si criant, répondit-
» il froidement ? J'ai fait ce qu'on fait
» constamment dans mon pays. Quel tort
» aurois-je eu de les réduire à la condition
» d'esclaves ? j'étois menacé d'y être réduit
» par eux. » Les bons peres chasserent ce monstre. Il envisagea un frere lai qui le poussoit vivement hors de l'église : « Ah !
» si tu étois de ma couleur, lui dit-il, &
» que je te tinsse dans un endroit écarté,
» tu m'offrirois un nouvel esclave à ven-
» dre. Mais que peut-on faire des Blancs ?
» Ils achetent & on ne les achete pas. »

[1659.]

Don Antoine avoit épousé une de ses parentes à un degré très-proche, & que la religion ne permet pas ; il l'avoit fait même du vivant d'une autre femme qu'il

avoit déja épousée légitimement. Les missionnaires avoient fait de vains efforts pour s'y opposer ; le roi avoit méprisé leurs remontrances, & menacé de la mort le premier qui oseroit lui dire encore un mot sur ce sujet. Il manifestoit son mépris pour la religion dans toutes les occasions. Une fois il desira assister à une procession. L'usage est qu'alors le parasol royal soit porté au-dessus du saint Sacrement ; le roi voulut qu'on le portât sur sa tête. Ce manque de respect indigna tous les assistants ; le vicaire général de l'évêque étoit présent ; il s'approcha de don Antoine avec respect, & le supplia de faire cesser ce scandale. Le roi le regarda avec mépris, & se retira dans son palais. De-là il envoya dire à l'ecclésiastique qu'il se gardât bien à l'avenir de lui faire aucune remontrance de cette espece, sous peine de toute son indignation. « Si le roi, répondit celui-ci, méprise la » religion au point de l'insulter devant » tout le monde, & au milieu d'un acte » public, mon devoir est de l'en avertir » avec le respect qui lui est dû. S'il veut » ma vie, il en est le maître, & je suis » prêt à la donner pour soutenir l'hon» neur de cette religion que ses ancêtres » ont reçue & respectée, & qu'ils ont » soutenue avec tant de zele. »

Cette réponse acheva de le mettre en fureur : « Ces misérables, s'écria-t-il avec » indignation, ces vils excréments de » l'Europe, qui quittent leur patrie où ils » ne peuvent vivre pour venir chercher » des richesses parmi les nations qui veu- » lent bien les recevoir, ont l'audace de » m'imposer des loix, & de manquer au » respect dû au trône ! Ma vengeance sera » terrible. »

Il médita dès-lors leur destruction, & celle de tous les Portugais. Il rassembla une armée, que les missionnaires, qui exagerent sans doute, portent à neuf cents mille hommes. Après avoir fait des sacrifices aux anciennes divinités du Congo, pour se les rendre favorables, il marcha à la tête de cette multitude. Les Portugais étoient préparés à la recevoir. Dieu, dit Labat, se manifesta si visiblement pour eux, qu'une pluie de feu tomba sur les ennemis, & les incommoda de telle maniere qu'ils se dissiperent. Les vainqueurs n'eurent qu'à poursuivre & à égorger des fuyards. Cette plaie de feu pouvoit être simplement un de ces vents brûlants, si communs dans les pays chauds, qui portent le feu dans les poumons, & étouffent les malheureux qui les respirent. Quoi qu'il en soit, don Antoine fut tué dans cette bataille. Labat ajoute que de la hau-

teur où le roi étoit, & d'où il observoit le combat, il vit une dame rayonnante de lumiere, tenant un enfant dans ses bras, & placée à côté du général Portugais, à qui elle montroit les endroits où il devoit faire agir ses troupes. Comme il avoit été Chrétien, il devoit soupçonner, ajoute Labat, que cette dame étoit la sainte Vierge ; mais, aveuglé par son orgueil impie, il s'écria : « Quels ennemis ! quelle » armée ! ils amenent pour nous combattre » leurs femmes & leurs enfants ! » Immédiatement après avoir proféré ce blasphême, continue Labat, il reçut le coup mortel.

D. Alvare VII lui succéda. C'étoit un prince du sang de l'ancienne famille royale, qui avoit échappé à la mort sous les regnes précédents, parce qu'on l'avoit jugé incapable de penser au trône, & peu digne par sa foiblesse & sa stupidité qu'on prît aucune précaution contre lui. Il y pensa cependant à la mort de don Antoine. Il profita avec plus d'adresse qu'on n'en auroit attendu de lui, de la confusion où la perte de la bataille & la mort du roi avoient plongé le royaume. Il recueillit les débris de l'armée fugitive, & avec son secours, il s'empara du trône. Il n'étoit Chrétien que par le baptême, disent les historiens ; c'étoit tout ce qu'il

avoit reçu de la religion, dans laquelle il n'avoit point été instruit. Attaché à l'idolatrie, il ne monta sur le trône que pour donner l'exemple de l'impiété, de la débauche & du brigandage. Il força ses sujets à se révolter. Ils le chasserent en 1666, & appellerent à sa place le comte de Soguo, qui à son tour ne garda le trône que quatre ans. Il le perdit par une révolte, excitée par le marquis de Pemba qui s'en empara.

On peut remarquer que les Portugais, en passant en Afrique, y apporterent les titres & les dignités qu'on connoît en Europe; & il y eut sur-tout dans le Congo, où ils s'établirent, beaucoup de Negres ducs, comtes & marquis. L'histoire de Congo ne nous conduit pas plus loin. Les révolutions fréquentes dans ces Etats, n'offrent toutes que les mêmes scenes qui fatiguent & révoltent par les atrocités qui les accompagnent.

Le commerce le plus considérable qu'on fait dans ces contrées, est la traite des Negres. Ceux du pays ne sont pas ceux que les marchands préferent, à cause de leur mollesse & de leur indolence, signes certains de leur foiblesse. Le désir de les satisfaire, en leur en procurant d'étrangers, produit des guerres fréquentes qui n'ont d'autre cause que le besoin de faire des

prisonniers. La plûpart de ces malheureux aimeroient mieux la mort que l'esclavage. Ils sont persuadés que tous ceux qu'on transporte en Amérique, sont d'abord massacrés de la maniere la plus cruelle, qu'on brûle & qu'on calcine leurs os, dont ils croient qu'on se sert pour faire de la poudre à canon. Ils disent aussi que les Européens tirent de leur graisse la seule huile dont ils fassent usage & qu'ils connoissent. Ces opinions ridicules sont si bien établies dans plusieurs endroits de ces côtes, qu'il suffit de menacer l'esclave le plus indocile de le vendre, & de le faire passer en Amérique, pour le rendre doux, traitable & soumis.

Il faut rendre justice aux missionnaires; ils gémissent de ce commerce inhumain. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour l'empêcher: ne pouvant en venir à bout, parce qu'ils avoient à combattre l'avarice de leurs compatriotes qui ne les écoutent point, ils ont pris un autre parti dans les lieux où ils sont les plus forts; ils défendent de vendre des esclaves aux hérétiques. Mérolla eut souvent des disputes à ce sujet avec les Anglois & les Hollandois. Il excommunia même un comte de Soguo, prince du sang, qui releve du roi, mais absolu chez lui, parce qu'il leur en avoit vendu deux. Son compagnon le

pere Belvédere alla plus loin. Pendant que cette excommunication n'étoit pas levée, les sujets, qui sont dans l'usage de renouveller plusieurs fois leurs serments de fidélité à leur chef, étoient venus remplir ce devoir. Belvédere voulut l'empêcher, parce que le comte étoit excommunié, & que les fideles ne devoient avoir aucune communication avec lui. « Que voulez-» vous dire, lui dit un des principaux, » avec votre distinction d'hérétiques & de » fideles? Ne sommes-nous pas tous Chré-» tiens, & sauvés par le baptême? » L'ignorance s'exprime ainsi; Belvédere y vit une insulte à la religion, & son zele s'échauffant, il la vengea par un soufflet. Mérolla entreprit d'empêcher les suites de cette violence; celui qui en étoit la victime vint le trouver; le religieux lui offrit de l'absoudre, s'il vouloit rétracter le propos impie qu'il avoit tenu, & demander pardon à Belvédere. « Vous moquez-vous » de moi, répondit le Negre? moi, qui » suis l'offensé, je me reconnoîtrois cou-» pable! Qui a reçu le soufflet, de votre » compagnon ou de moi? » Mérolla lui fit observer qu'il ne pouvoit s'offenser de ce qui avoit été fait sans intention de l'offenser; que ce soufflet dont il se plaignoit n'étoit pas une insulte, mais une exhortation charitable & salutaire de ne

plus

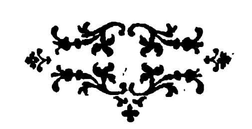
plus prêter l'oreille aux séductions des hérétiques. Son éloquence, on ne s'y attendroit peut-être pas, convainquit le Negre, qui consentit à s'avouer coupable, & à demander pardon.

Ce fait, au moins singulier, prouve le crédit des missionnaires, & combien ils auroient pu en avoir, s'ils avoient été toujours modérés & plus prudents.

[1687.]

Les neveux du comte de Soguo, dont l'un étoit capitaine général, prirent querelle avec leur oncle, & leverent l'étendard de la révolte : on entreprit vainement de les ramener à leur devoir. Mérolla se chargea de cette commission; il prit la route de leur camp, & fut arrêté à la premiere garde. Le chef qui l'empêchoit d'avancer s'étoit jetté à ses genoux; c'est la posture que les Negres prennent toujours devant leurs souverains, & devant les missionnaires. Mérolla crut voir dans cet acte de respect une marque de repentir, & il voulut continuer sa marche; mais le Negre, sans quitter son humble posture, lui appuya le bout de son fusil sur le dos, & lui déclara qu'il tireroit s'il ne s'arrêtoit pas, & s'il vouloit avancer malgré ses ordres. Le religieux, effrayé de cette étrange supplication, retourna sur

ſes pas, & prit un autre chemin. Sa négociation fut heureuſe; mais à ſon retour il eut à en commencer une nouvelle avec le comte qui avoit changé d'opinion, & qui ne vouloit plus pardonner. Des rebelles, diſoit-il, ne doivent être reçus qu'à coups de fuſil & à coups de ſabre. Il parvint enfin à le calmer; les neveux arriverent, & ſe jetterent à ſes pieds, où *ils* reconnurent leur faute. Leur vue ralluma la colere de l'oncle, qui ne trouva pas que cet aveu fût une ſatisfaction ſuffiſante. « Voilà donc ce que vous demandiez, mon pere, dit-il à Mérolla? Vous » êtes ſatisfait; je ne le ſuis pas. » Il ſortit en achevant ces mots, ſans répondre à ſes neveux; il avoit pris des précautions pour les empêcher de ſe faire craindre, & il eut ſoin de les tenir dans l'abaiſſement.





CÔTE MÉRIDIONALE.

[1493.]

LE premier navigateur qui aborda à la pointe la plus méridionale de l'Afrique, fut Barthelemi Diez. Une tempête qu'il avoit essuyée lui fit donner au lieu auquel il toucha, le nom de Cap des Tourmentes, qui fut changé par le roi de Portugal en celui de Cap de Bonne-Espérance, parce qu'il donnoit celle de parvenir enfin à la découverte d'un passage aux Indes, qui avoit été le grand objet de tous les voyages entrepris dans ces mers. Les nations qui habitent au nord du Cap, de l'occident à l'orient, ont le nom général de Hottentotes ; elles sont divisées en plusieurs peuplades, parmi lesquelles on reconnoît les mêmes mœurs, & les mêmes usages. Les troupeaux qui sont leur principale richesse, sont les seules causes des différends qui s'élevent parmi elles ; & leur vie pastorale, sans polir leurs mœurs, semble leur avoir donné plus de douceur & d'humanité qu'à leurs voisins. Ils ont la mal-propreté & la stupidité des animaux qu'ils élevent ; leur parure est une graisse sale & souvent cor-

rompue, dont ils s'enduisent. S'ils se marient, le prêtre qui bénit leur union, arrose le couple de son urine, pendant que le peuple crie: Puissiez vous vivre long-temps & heureusement, & avoir bientôt un fils qui soit bon chasseur & bon guerrier! Lorsque le fils, parvenu à l'âge viril, demande à être admis dans la société des hommes; cette aspersion dégoûtante fait une partie de la cérémonie. Elle entre encore dans les honneurs rendus au héros qui a eu le courage d'attaquer & de tuer un lion ou toute autre bête farouche. Un pareil exploit a droit à la reconnoissance de la nation, parce qu'il l'a delivrée d'un ennemi qui ne fera plus de ravages dans ses troupeaux. Le vainqueur est d'abord complimenté par un vieillard que son kral ou son village lui députe. Il paroît à l'assemblée avec une pipe, dont il fume un instant, & la fait passer ensuite à son voisin, qui, après s'en être servi, la remet à un autre; elle fait le tour de l'assemblée jusqu'à ce qu'elle soit finie. Le vieillard député lui en répand la cendre sur le dos, & l'arrose de son urine. Le public le régale pendant trois jours, durant lesquels sa femme ne peut paroître devant lui; après cela il la reçoit, & la peuplade vient la féliciter d'avoir eu un héros dans ses bras.

La chaſſe fournit à-la-fois aux Hottentots un divertiſſement & partie de leur nourriture ; ils en font quelquefois de générales, & ce ſont des fêtes. Ils ſe raſſemblent pour attaquer des bêtes ſauvages. Ils les environnent, & les attaquent avec un courage & une adreſſe à laquelle on ne peut rien comparer. Leur art principal conſiſte à frapper l'animal par derriere, pendant qu'il ſe retourne pour ſe jetter ſur un ennemi. Celui qu'il menace l'évite avec tant d'agilité, qu'il décharge ſa fureur ſur la terre, pendant qu'un autre le frappe, & qu'il attaque auſſi-tôt en vain ; il ſe roule, il écume de fureur ; s'il n'expire pas ſous les coups, il prend la fuite, parce qu'il voit qu'il n'y a rien à gagner avec de tels ennemis. On le laiſſe fuir, mais on le ſuit de loin ; les bleſſures qu'il a reçues ont été faites avec un fer empoiſonné ; il n'en réchappe jamais, & les vainqueurs ne veulent point abandonner leur proie.

La religion des Hottentots n'eſt point connue : on peut ſuppoſer que ces peuples ſimples & groſſiers, dont la maxime eſt que penſer eſt le fléau de la vie, n'ont pas fait beaucoup de ſpéculations ſur ce ſujet important. On dit qu'ils reconnoiſſent un Dieu tout-puiſſant qui a créé le ciel & la terre, & qui gouverne le monde ;

ils croient son habitation au-dessus de la lune, d'où il envoie les pluies fécondantes. La lune est l'image visible de ce Dieu.

Leur culte auroit été trop simple, s'ils s'en étoient tenus là. Ils ont cherché des divinités plus près d'eux, & ont choisi un insecte particulier, dit-on, à leur pays, qui a le dos verd avec des taches blanches & rouges, deux ailes, & deux cornes sur la tête. Ils le regardent comme le maître de l'univers. S'il arrive que cet insecte s'arrête sur le corps d'un Hottentot, on ne manque pas de regarder l'objet d'une faveur si signalée, comme un saint : on se félicite d'avoir un concitoyen qui est si bien avec le Dieu ; on célebre cet événement, & le bœuf le plus gras est tué en réjouissance. Les entrailles en sont présentées au saint. On en prend la coëffe qu'on tord comme une corde, & on la lui met au cou ; il est obligé de la porter jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture ; & il ne lui est pas permis de se servir d'autre graisse que de celle de ce bœuf, tant qu'elle dure, pour se frotter le corps.

[1509.]

Les Portugais ne firent aucun établissement dans ce nouveau pays qu'ils avoien découvert. Ils ignoroient encore le part

qu'on pouvoit en tirer. Quelques-uns de leurs navigateurs jugeoient ces établissements impraticables, parce qu'ils s'étoient imaginés que la contrée étoit habitée par des anthropophages. Les premiers qui descendirent à terre furent mal reçus par les habitants qui ne connoissoient point ces étrangers, & qui, commençant par en avoir peur, chercherent à s'éloigner des objets qui les effrayoient. François d'Almeyde, qui y vint cette année, irrité des hostilités que les Hottentots avoient exercées contre ses gens, en lui tuant un homme, descendit à terre pour les venger, & y trouva la mort lui-même. Il reçut une blessure d'une fleche empoisonnée, & périt avec cinquante ou soixante hommes de sa suite.

[1512.]

La mort d'Almeyde ne resta pas sans vengeance; mais elle fut différée jusqu'à cette année, & n'en fut que plus barbare. Les Portugais, dans leurs différents débarquements au cap, avoient remarqué la passion des Hottentots pour le cuivre. Ils descendirent à terre une grosse piéce de canon de ce métal, la chargerent à mitrailles, & en firent présent aux Africains. Ils avoient attaché à son embouchure deux longues cordes, avec lesquel-

les ils leur apprirent à la traîner. Dans la foule qui s'étoit assemblée pour voir ce présent, il n'y eut personne qui ne voulût avoir part à l'honneur de le conduire. Ils s'arrangerent en deux files devant le canon, tenant chacun un bout des cordes. Lorsque les Portugais les virent disposés comme ils le désiroient, ils y mirent le feu. Le coup fit un massacre épouvantable ; ceux qui en réchapperent prirent la fuite, sans être curieux de tourner la tête vers cet instrument terrible & meurtrier. Les Portugais se rembarquerent sans être inquiétés, & remirent à la voile, fort satisfaits de ce trait de barbarie, qui ne devoit pas prévenir ces peuples en leur faveur : aussi, durant tout le reste de ce siécle, on ne fit aucune tentative sur le Cap de Bonne-Espérance.

[1648.]

Les navigateurs de l'Europe continuoient à négliger cette contrée (*). Les Hollan-

(*) Il ne faut pas compter l'essai que firent les Anglois en 1714. Les capitaines Milward & Peyton s'étoient chargés de dix malfaiteurs qu'à la priere de la compagnie des Indes, on consentit à reléguer dans l'isle des Panguions, appellée par les Hollandois Robben, & qui sert de prison à leurs criminels. Ils périrent tous mi-

dois seuls, en allant & en revenant aux Indes, commencerent à y relâcher au commencement du dix-septieme siécle. Ils y bâtirent même une espece de fort, pour y mettre en sûreté leurs malades & leurs provisions pendant le temps de la relâche. Chaque capitaine, à son départ de Hollande, avoit soin de se pourvoir d'une pierre quarrée, sur laquelle il gravoit son nom, celui de son vaisseau, de ses premiers officiers, le jour de son départ des ports de l'Europe, & de son arrivée au Cap. Il l'enterroit dans un endroit connu de tous les navigateurs de sa nation, & plaçoit au-dessous une boîte d'étain, cachetée, remplie de lettres pour l'Europe. Le premier vaisseau qui y retournoit les prenoit en passant au Cap, & les emportoit. Jusques-là, ils n'avoient pas imaginé de faire un établissement dans ce pays. Un chirurgien de la flotte des Indes, examina cette contrée pendant la relâche qu'il y fit. Il la trouva susceptible de culture; il remarqua que si les Hollandois s'y établissoient, la relâche seroit plus sûre, que les flottes pourroient s'y approvisionner des choses dont elles auroient besoin, & à

---

sérablement; & trois, qui survécurent & revinrent en Angleterre, y furent pendus pour un vol commis trois heures après leur débarquement.

moins de frais. Il digéra son projet; en fit part, à son retour en Europe, à la compagnie des Indes, qui l'adopta, le chargea de conduire cet établissement, & le renvoya quelque temps après pour le commencer.

[1659.]

Van Riebeck (c'est le nom du fondateur de la colonie du Cap de Bonne-Espérance) avoit imaginé à son retour que la terre est au premier occupant. Il crut, à l'exemple des autres Européens, qu'il suffisoit d'avoir conçu le premier le projet, pour avoir le droit de l'exécuter. Il jetta les fondements du Fort, défricha des terres, & vécut en assez bonne intelligence avec les Hottentots pendant quelque temps.

Il s'éleva bientôt des disputes inévitables avec un peuple errant, dont les troupeaux venoient quelquefois paître dans les champs Hollandois. Ceux-ci se plaignirent. Les autres, qui n'avoient aucune idée de la terre que s'adjugeoient leurs rivaux, parce qu'ils la cultivoient, se plaignirent à leur tour des étrangers qui apportoient dans leur pays de nouvelles idées qu'on n'y connoissoit point avant eux, & qui défendoient de conduire les troupeaux dans les terrains dont ils s'étoient emparés. C'en fut assez pour allumer la

guerre; plusieurs nations Hottentotes se réunirent (*).

Les Hollandois inquiétés sans cesse se voyoient enlever les bestiaux qu'ils élevoient, jusques sous les murs de leur Fort. Dans une des dernieres batailles, ils firent prisonnier un Hottentot, nommé Eycamma, qui avoit été blessé. Ils le traiterent avec beaucoup d'humanité, & firent panser ses blessures. Ils lui demanderent pourquoi on leur faisoit la guerre, tandis qu'ils ne désiroient que de vivre en paix avec leurs voisins? « Pourquoi, répondit Eycamma, êtes-vous venu défricher nos » terres, semer du bled dans nos pâturages? De quel droit vous êtes-vous » emparés de l'héritage de nos peres, d'un » pays qui de tout temps a appartenu à » ceux qui y sont nés? Vous, à qui l'on » n'a permis de prendre terre ici que pour » vous soulager dans vos besoins, vous y » rafraîchir, & recouvrer les forces néces-

(*) Les nations Hottentotes sont au nombre de dix-sept, que Kolbe nomme ainsi : les Gungemans, les Kokhaquas, les Sassagas, les Odiquas, les Khirigriquas, les grands Namagas, les petits Namagas, les Attaquas, les Khorogoquas, les Kopmans, les Kessaguas, les Sonquas, les Dunquas, les Damaquas, les Gauras, les Honténiquas, les Khamtovers & les Keykoms.

» ſaires pour continuer votre route, vous
» venez diſpoſer de nos biens en ſouve-
» rains, vous nous défendez tous les jours
» d'approcher des terres qu'il vous plaît
» d'occuper? Voudriez-vous être traités
» de même dans votre pays?»

Ce reproche étoit juſte; les Hollandois ſentirent qu'ils le méritoient; ils n'entreprirent pas de juſtifier leur uſurpation; ils ſongerent à acquérir ce qu'ils avoient uſurpé. Ils conſulterent Eycamma ſur les moyens de ramener une réconciliation. Eycamma leur déclara qu'il n'étoit qu'un ſimple particulier ſans autorité dans ſa nation; il leur conſeilla d'y envoyer des députés pour prévenir de plus grands maux. Cet avis fut ſuivi; mais Eycamma, qui pouvoit faire réuſſir la négociation, mourut de ſa bleſſure, & la députation partit ſans lui. Le chef auquel elle étoit adreſſée, étoit un vieillard âgé de près de cent ans. La vie frugale & active de ces peuples la prolonge au-delà des bornes qu'elle a dans les contrées plus policées. Gogoſoa avoit conſervé la force que donne le courage; il refuſa la paix. La guerre continua encore avec chaleur pendant une année; elle ſe termina enfin par un traité.

Les Hollandois ſont les premiers voyageurs qui ont été juſtes. Pendant que les

autres faisoient des conquêtes, ils acquirent, ils payerent le terrain qu'ils occupoient, en marchandises, jusqu'à la concurrence de quatre-vingt-dix mille livres. La compagnie encouragea la colonie naissante par des avances; tous ceux qui voulurent s'y établir obtinrent soixante acres de terrain par tête, avec le droit de propriété & d'héritage; on n'exigeoit d'eux que de se mettre en état de subsister sans secours au bout de trois ans, & de contribuer alors à l'entretien de la garnison: ceux qui, après ce terme, seroient mécontents du pays, ou incommodés par le climat, étoient les maîtres de s'en retourner en Europe, & de disposer de leurs fonds. En peu d'années la colonie prospéra, & il s'en forma bientôt de nouvelles dans les environs du Cap; & partout on traita avec les Hottentots avant de les établir, & on acheta les terres qu'on voulut défricher. C'est par la justice & par l'honnêteté que les Hollandois se sont affermis; aussi n'ont-ils plus eu de disputes avec les Hottentots leurs voisins, depuis cette grande guerre: s'ils ont eu quelquefois des démêlés, c'est avec des nations plus éloignées.

[1685.]

Les usages des Hottentots sont les uns

ſinguliers & les autres barbares : tel, parmi les derniers, eſt celui qui condamne à mort la fille née en même temps qu'un fils, & le plus mal fait des deux enfants jumeaux s'ils ſont mâles, lorſque la mere ne peut en nourrir deux ; tel eſt auſſi celui d'égorger les vieillards pour les débarraſſer des miſeres de la vie. Tant qu'un homme eſt capable de ſortir de ſa tente en rampant, & d'y rapporter un brin d'herbes, une racine ou un bâton, on le traite dans ſa famille avec beaucoup de douceur & d'humanité ; mais, lorſque la force lui manque abſolument, on l'abandonne, & on le laiſſe périr de foibleſſe, de beſoin ou par les griffes des bêtes féroces. Le Hottentot le plus riche ne peut éviter ce ſort, s'il ſurvit à ſes forces & à ſon induſtrie.

Parmi les premiers uſages, on diſtingue celui d'ôter à tous les enfants avant l'âge de puberté un teſticule. Il eſt défendu de ſe marier avant cette opération étrange. La femme dont le mari ne l'auroit pas ſubie ſeroit déchirée, ſi l'on venoit à le ſçavoir. L'opinion conſtante eſt que, ſans cela, chaque Hottentot feroit toujours deux enfants à-la-fois à ſa femme.

On ne peut les détacher de ces uſages. Les miſſionnaires ont en vain entrepris leur converſion ; cette contrée eſt une de celles où ils ont eu le moins de ſuc-

cès. Le gouverneur van-der-Stel avoit pris un jeune Hottentot au berceau ; il l'avoit fait élever dans la pratique des usages de l'Europe. Il avoit été instruit des principes de la religion. Il répondit aux soins qu'on prit de son enfance. On l'envoya aux Indes avec un commissaire général qui l'employa avec succès aux affaires de la compagnie. A son retour, il alla faire une visite à ses parents & à ses amis dans le village où il étoit né ; il en revint rêveur. Il quitta ses habits, se couvrit d'une peau de mouton, comme ses compatriotes, & dans cet ajustement il alla porter ses anciennes hardes au gouverneur. « Je n'ai plus besoin de cet attirail, lui dit-il : né Hottentot, & résolu de vivre avec les Hottentots, tout cela me devient inutile. J'ai connu vos usages, & ils m'ont déplu : un attrait invincible m'attire à ceux de mes peres. Je renonce à vos coutumes, à votre religion, & je retourne chez moi : l'unique grace que je vous demande, est de me laisser ce collier & ce coutelas ; je les porterai pour l'amour de vous. » A ces mots il prit la fuite, & on ne le revit plus au Cap. « Comme on ne peut attribuer, dit Kolben, cette opiniâtreté à la force de la réflexion des Hottentots, on seroit tenté d'en conclure qu'ils

» apportent en naiſſant une antipathie in-
» vincible pour toutes les religions qui ne
» ſont pas de leur pays. »

Les voyageurs vantent l'agilité & la dextérité des Hottentots. La vîteſſe de leur courſe eſt comparée au vol de l'oiſeau. On raconte qu'un jour un matelot Hollandois, débarquant au Cap, chargea un Hottentot de lui porter à la ville un paquet d'environ vingt livres de tabac. Lorſqu'ils furent à quelque diſtance du rivage & de tout le monde qui y étoit raſſemblé, il demanda au Blanc : « Sçais-
» tu courir ? --- Courir, repondit le Hol-
» landois ? fort bien. — Eſſayons, reprit
» le Hottentot ; » & il prit ſon élan avec une rapidité ſi étonnante, que le matelot confus ne le revit plus.

La veuve qui ſe remarie eſt ſoumiſe à une loi bien étrange ; elle eſt obligée de ſe couper la jointure du petit doigt : ſi elle prend un troiſieme, un quatrieme mari, il faut qu'elle faſſe chaque fois la même opération aux doigts ſuivants.

L'adminiſtration Hollandoiſe au cap eſt auſſi ſage que dans tous les établiſſements de leur compagnie des Indes ; elle a mérité les éloges de toutes les nations, qui ſe ſont contentées de la louer au lieu de l'imiter. Elle aſſure la tranquillité de ces mêmes établiſſements, & ils lui doivent ſans

doute

doute la bonne intelligence dans laquelle ils vivent avec leurs voisins. Ils ont excité la jalousie de quelques-uns des peuples chez lesquels ils les ont formés, & qui ont envié leur magnificence & leur courage. Les Hottentots sont les seuls qui ont regardé cet éclat avec indifférence : « Ces étran» gers, disent-ils, avec leur luxe, leur
» faste, leurs richesses & leur grandeur,
» sont de misérables vagabonds, que la né» cessité a chassés de leur pays. Car pour» quoi l'auroient-ils quitté, s'ils avoient
» pu y vivre ? Un Hottentot ne change
» point de patrie. Les Européens s'expo» sent à mille dangers, traversent de vas» tes mers, s'introduisent, sous des prétex» tes spécieux, chez les nations qui veulent
» bien les recevoir, & qui le font avec
» une confiance qu'ils n'ont pas ; car ces
» êtres défiants, parce qu'ils sont timides,
» n'osent se croire en sûreté que dans leurs
» forts. Notre nation plus heureuse va par» tout où il lui plaît ; elle ne consulte que
» ses besoins & ses goûts, & ne préfere
» que les endroits qui lui offrent le plus
» de quoi satisfaire les uns & les autres. La
» nature bienfaisante fait naître sous nos
» pas tout ce qui peut les satisfaire. Il ne
» nous en coûte ni travail, ni efforts ; il
» ne ne nous faut ni magasins pour serrer
» nos provisions, ni forts pour nous dé-

» fendre. Nous vivons & nous dormons
» ſans crainte & ſans inquiétude dans nos
» cabanes, & à découvert. Nous man-
» geons, nous buvons, nous fumons, nous
» chantons, nous danſons, nous courons,
» nous chaſſons, nous goûtons les plus
» doux plaiſirs de la vie, ſans crainte &
» ſans embarras. Notre ſuperflu, que nous
» abandonnons avec mépris, ſuffit à atti-
» rer ces étrangers avides; ils viennent de
» ſi loin pour l'acheter de nous, & nous
» en tirons en échange les fruits de leur
» induſtrie, des boiſſons exquiſes, des pa-
» rures précieuſes. Ils ſe donnent la peine
» de nous les apporter. Ils travaillent pour
» nous, & nous jouiſſons. » C'eſt ainſi que
penſent & s'expriment les Hottentots; il
y a d'autres contrées de l'Afrique où l'on
parle de même.

Fin des Anecdotes de la Côte Méridionale.



CÔTE ORIENTALE.

AU-DELA des Hottentots se trouvent les Cafres (*), peuple peu connu, dont la férocité à repoussé les Européens qui ont voulu s'arrêter sur ces côtes. On n'en a que de foibles notions, & elles ne regardent que quelques Hordes qui avoisinent les Hottentots. Le sud de l'Afrique en général est peu fréquenté par les navigateurs; le zele même des missionnaires n'a pu les y faire pénétrer, ni les y soutenir. La chaleur du climat, la barbarie des habitants, étoient des obstacles insurmontables.

En remontant vers l'est, il s'en est offert de nouveaux, par la défiance des peuples qui se souviennent encore des expéditions sanglantes des Portugais. Le seul fait que nous ayons à rapporter de la Cafrérie la plus voisine des Hottentots, nous est fourni par Kolben. « Vanderschelling trouva chez » les Cafres de Natal un Anglois qui,

(*) *Cafr*, qui signifie infidele, est le nom que les Mahométans donnent à toutes les nations de l'Afrique qui ne suivent pas l'Alcoran, & que les Européens ont conservé à quelques-unes de l'intérieur des terres.

» ayant déserté de son vaisseau, s'étoit » établi parmi eux. Il y avoit pris deux » femmes dont il avoit eu plusieurs en- » fants. Son habillement étoit celui des » Cafres; il en avoit pris les manieres & » les mœurs. Il avoit envie de les quitter, » & de se rend.e au cap avec sa fortune » qui consistoit en étoffes de soie, dont » il fit voir au capitaine plusieurs cham- » bres pleines. Il n'eut pas l'adresse de ca- » cher son dessein; il fut pénétré. Le roi » du pays qui en fut instruit lui fit des re- » proches de l'ingratitude avec laquelle il » se proposoit d'abandonner une nation » qui l'avoit accueilli & enrichi, de quit- » ter sa famille qui, privée de ses secours, » tomberoit dans la misere. L'Anglois fut » touché de ces reproches; il revint trou- » ver le Hollandois, pour lui déclarer qu'il » ne le suivroit pas. Il fit plus; il débau- » cha un matelot, qu'il engagea à déser- » ter pour s'établir, comme lui, à Natal. » Nous placerons le peu que nous aurons encore à dire de ce pays, en avançant sur la côte orientale.





MONOMOTAPA.

L'EMPIRE du Monomotapa commence aux Cafres, & s'étend entre le quatorze & le vingt-cinquieme degrés de latitude méridionale, & même plus loin, si, comme on le prétend, les Etats voisins ont été ses tributaires. Les peuples, nuds jusqu'à la ceinture, couvrent le reste de leur corps avec une toile de coton, ou des étoffes de soie, selon leur qualité, & mettent par-dessus une peau de lion ou de quelque autre bête sauvage, qui traîne à terre par derriere. Le roi n'est pas vêtu différemment que ses sujets. Sa monture ordinaire est un éléphant. L'alfinge, espece de cerf, d'une force, d'une grandeur & d'une vîtesse extraordinaires, est employé quelquefois à la place des chevaux qui manquent dans cette contrée; mais cet animal, difficile à accoutumer au service, est si funeste à ceux qui le montent, qu'il y a peu de gens, & sur-tout de rois, qui osent s'en servir. Les marques de la royauté sont une fleche & une bêche: la premiere annonce en lui le défenseur de ses peuples; la seconde, que le travail de la terre est le plus noble de tous: c'est lui qui préside aux récoltes, &, lorsque la guerre l'en

empêche, l'impératrice remplit cette fonction. Le temps de la moiſſon eſt un temps de fêtes.

Les princes vaſſaux de l'empire ſont en trop grand nombre pour ne pas exciter ſouvent des révoltes. La politique des ſouverains eſt de faire venir à leur cour, & élever avec leurs enfants les fils de ces princes.

Tous les ans, ils leur envoient des commiſſaires pour leur porter de nouveau feu. A l'arrivée de ce député de la cour, tout le monde éteint celui qu'il a dans ſa maiſon. Le refus ſeroit regardé comme une rebellion; on va enſuite chez le commiſſaire pour en recevoir de nouveau.

Le roi gouverne avec moins de deſpotiſme que dans les autres Etats. Il ne tire de ſes ſujets que quelques journées de ſervice, & point de tribut. Lorſqu'on a des graces à lui demander, on lui fait des préſents. Les marchands ne ſe préſentent jamais ſans une offrande; mais, s'ils ne le font pas, ils ne ſont pas punis autrement que par la privation de l'honneur de revoir le monarque. On peut dire, à l'honneur du ſouverain, que les peuples ſont ſenſibles à cette privation; c'eſt la preuve que les rois ſont aimés, & qu'ils méritent de l'être. Ils n'exigent point, comme ceux de l'Orient, que leurs ſujets ſe proſternent

lorſqu'ils ſont admis devant eux; on s'aſſied en leur préſence. La diſtinction la plus flatteuſe, & qui ne s'accorde qu'à des favoris, eſt de reſter debout. Les maiſons & les appartements n'ont point de portes; on n'accorde qu'à quelques grands la permiſſion d'en avoir. On eſt perſuadé que le ſouverain veille pendant que le ſujet dort tranquillement, & qu'il n'a rien à craindre ſous ſa protection. On dit qu'il y a dans des parties de ſes Etats des femmes guerrieres. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que ce ſont des Amazones qui compoſent ſa garde; il a avec elles deux cents gros chiens qui couchent autour de ſon palais, comme les gardiens les plus fideles & les moins ſujets à être corrompus.

La religion du Monomotapa eſt ſimple. On reconnoît un Dieu créateur & conſervateur du monde; on rend auſſi beaucoup d'honneur à une vierge appellée *Alfiroo*. Il y a des temples & des couvents qui lui ſont conſacrés, & on y met fréquemment des filles qui y ſont condamnées au célibat. Cette partie de leurs cérémonies religieuſes, les honneurs qu'ils rendent à leurs morts, les prieres qu'ils font pour eux, paroiſſent leur être venus des Abyſſins.

[1510.]

L'hiſtoire de cet Empire ne remonte pas

plus haut pour nous qu'à cette année. L'empereur Alfamigar-Bachi, dont on n'a conſervé que le nom, avoit laiſſé en mourant ſoixante-quatre fils, & n'avoit pas eu le temps de déſigner ſon ſucceſſeur. Tous ces princes ſe diſputerent la couronne, & périrent, à l'exception de trois, dont l'un ſe retira loin d'un pays déchiré par la guerre, & alla vivre ailleurs dans l'obſcurité; les deux autres s'accorderent à partager l'empire, au lieu de ſe le diſputer plus long-temps. Pour ne pas diviſer les Etats, ils firent le même accord qu'avoient vu autrefois les Thébains; ils convinrent de régner ſucceſſivement chacun ſix mois. Cet arrangement ſingulier, dont la Fable ancienne, ou, ſi l'on veut, l'Hiſtoire, n'offre qu'un ſeul exemple, n'eut pas de meilleures ſuites que celui des fils d'Œdipe. Cercut (c'eſt le nom d'un de ces deux rois) épouſa Gildada: c'étoit une princeſſe, fille d'un roi voiſin & puiſſant. Elle avoit de l'ambition & de l'orgueil; elle ne put ſoutenir l'idée d'être ſujette pendant une moitié de l'année, après avoir régné durant l'autre; elle fit paſſer ſes ſentiments dans l'ame de ſon mari. La mort de ſon concurrent fut réſolue & exécutée.

Cercut s'étoit rendu odieux par ce meurtre. Un de ſes oncles, appellé Nahi, pro-

fita des dispositions des peuples pour le punir; il le fit périr, ainsi que sa femme & ses enfants; & il monta sur le trône. Le pere de Gildada voulut venger sa fille. Il arma contre Nahi; la guerre fut longue & sanglante; les avantages balancés de part & d'autre. Un événement singulier, & qui tient du roman, décida le triomphe de Nahi.

[1523.]

Le fils d'Alfamigar-Bachi, qui avoit quitté le Monomotapa, s'étoit établi dans une contrée éloignée, où il vivoit en simple particulier, des produits d'une terre qu'il cultivoit de ses mains. Il s'étoit marié, & avoit eu un fils qu'il nomma Alfondi. Ce jeune prince, élevé à la campagne, acquit de la force. Ses premiers jeux furent des combats contre des bêtes féroces. Il étoit parvenu à un âge où son courage demandoit à se signaler contre d'autres ennemis que les habitants des bois. Lorsqu'il entendit parler des troubles du Monomotapa, le desir de la gloire le conduisit dans ce royaume désolé; quelques compagnons de son enfance le suivirent. Il se signala par des exploits qui fixerent sur lui l'attention & l'espérance de l'armée. Nahi, à qui le sang parloit peut-être en secret, fut sensible aux services

qu'il lui rendit, & lui confia le commandement de ses troupes. Alfondi répondit à sa confiance. En moins de six mois, il chassa les ennemis, & rétablit la paix. Nahi reconnoissant, voulant l'attacher à jamais à sa personne, lui donna sa propre fille pour épouse. Alfondi ne s'étoit point encore fait connoître; il fit venir son pere, qui dévoila le mystere de sa naissance. Nahi étonné l'embrassa : « Quand je suis » monté sur le trône, dit-il à son neveu, » l'odieux Cercut l'occupoit, & en étoit » indigne. J'ignorois qu'il existoit encore » un fils d'Alfamigar-Bachi; mon igno» rance excuse mon usurpation, & je m'en » lave aussi-tôt qu'elle est dissipée. Remon» tez sur ce trône qui vous appartient. » Le pere d'Alfondi ne prit la couronne que pour la remettre à son fils, qui fut reconnu souverain du Monomotapa, aux acclamations du peuple enchanté d'avoir pour maître son vaillant défenseur.

[1560.]

Le Jésuite Gonzalès Silveyra porta le premier l'Evangile dans le Monomotapa; il baptisa l'empereur & sa mere. Plus de trois cents seigneurs de sa cour imiterent cet exemple. Cette mission promettoit une moisson abondante, lorsque le prince qui étoit jeune se laissa prévenir contre la nou-

velle religion. On lui persuada que le religieux étoit un espion, un magicien, capable de détruire l'Empire par ses enchantements, & de faire périr tous ses sujets; il chargea huit hommes de le défaire de cet homme dangereux. Les barbares le surprirent pendant son sommeil, l'égorgerent, & jetterent son corps dans la riviere. On dit que dans la suite le roi se repentit de sa barbarie, & qu'il punit les assassins. C'étoit une nouvelle injustice, puisque c'étoit lui qui les avoit armés. Il reçut de nouveaux missionnaires.

[1569.]

La nouvelle mission auroit eu des succès, si l'avidité des Portugais n'y avoit mis obstacle. Le pays fournissoit de l'or; ce métal attira toute leur attention, & la découverte des mines d'où on le tiroit fut l'objet unique de leurs recherches. Baretto fut expressément envoyé d'Europe, avec du monde, pour la conquête de ces mines; on lui donna même un missionnaire, qui devoit le conduire dans cette expédition. On le soumit aux conseils de ce religieux qui étoit un Jésuite, & l'ordre qu'on lui donna de les suivre aveuglément fit manquer son entreprise. Monclaros (c'étoit le nom du Jésuite) voulut qu'on traversât le Monomotapa; c'étoit la

route la plus pénible & la plus dangereuſe. Baretto, qui en propoſoit une autre, fut obligé de ſe rendre à ſon avis.

Cette expédition fut malheureuſe. On ne marcha qu'à travers des peuplades ennemies qu'il falloit à chaque inſtant combattre & vaincre. On raconte ſérieuſement des prodiges qui ſe répéterent pluſieurs fois, des entrepriſes de ſorcieres pour arrêter l'armée au paſſage. Il en vint une qui lui jetta des poignées de pouſſiere, & contre laquelle Baretto fit pointer le canon, contre lequel ſes charmes ne la défendirent point; auſſi, dit un hiſtorien, le canonnier, en y mettant le feu, avoit prononcé une priere qui détruiſit l'enchantement.

Après avoir fait bien des pertes, le Jéſuite Monclaros voulut qu'on s'en retournât. C'étoit lui qui avoit obligé de prendre ce chemin : il eut l'impudence d'en accuſer Baretto, & de lui en faire des reproches. Le général Portugais y fut ſi ſenſible, qu'il mourut deux jours après.

Son ſucceſſeur, Vaſco-Homen, que déſignoient des inſtructions particulieres & cachetées, qu'on ne devoit ouvrir que dans le cas où Baretto périroit, n'oſa pas contredire le Jéſuite. On s'en retourna avec lui dans le lieu d'où l'on étoit parti; & ce ne fut qu'après qu'il fut embarqué pour l'Europe, qu'on tenta encore le

voyage aux mines, par la route proposée d'abord par Baretto. Les Africains, ne pouvant s'opposer par la force aux projets des Portugais, en firent manquer l'effet par la ruse. Ils leur montrerent quelques mines très-pauvres, qui les dégoûterent de faire des recherches qui ne les indemniseroient pas des peines qu'ils prendroient.



SOPHALA.

[1508.]

Le royaume de Sophala, célebre par ses mines d'or, a passé auprès des premiers navigateurs pour l'antique pays d'Ophir, d'où Salomon tiroit tous les ans ce métal précieux; il est actuellement soumis aux Portugais. François Aunaya y aborda le premier; il avoit avec lui un Arabe nommé Zacote, qui étoit dévoué à sa nation, & qui lui rendit de grands services dans cette occasion. Le roi qui étoit alors sur le trône se nommoit Jusef; il étoit vieux, aveugle, & Mahométan. On lui fit demander la permission de bâtir un fort à Sophala. Le roi surpris ne se voyoit pas en état de refuser une grace qu'on auroit obtenue par la force; il l'accorda. Son gen-

dre, Mengo-Musaph, prince vaillant & courageux, que les Arabes qui commerçoient sur ces côtes avoient instruit du caractere violent des Portugais & de leur usurpation, essaya en vain de porter son beau-pere à éloigner ces étrangers redoutables, qui venoient avec de belles paroles offrir les avantages de leur commerce aux nations, & qui finissoient par les soumettre : « Que puis-je dans ce moment, ré-
» pondit le roi ? Vous sçavez l'état de mes
» forces, & vous connoissez les armes ter-
» ribles de ces guerriers. Il faut céder ;
» mais le temps dissipera vos inquiétudes ;
» le climat de ce pays ne peut que leur
» être funeste. Attendons qu'il les ait dé-
» truits en partie, & alors nous les chasse-
» rons facilement de leur fort. »

Les remontrances des Arabes qui se joignirent au prince déterminerent enfin le roi à agir. Il profita de l'instant où les Portugais, affoiblis par les maladies, avoient encore diminué de nombre par le départ de leurs vaisseaux. Il attaqua le fort ; mais les Européens prévenus se défendirent avec courage. Zacote leur amena du secours, avec lequel ils repousserent les assiégeants jusques dans la ville, où ils entrerent avec eux ; ils marcherent au palais, & pénetrerent jusqu'à l'appartement du roi. Le vieillard, ranimant ses forces, saisit un jave-

lot; &, le lançant devant lui, il tua quelques Portugais, tout aveugle qu'il étoit, & blessa même Aunaya; celui-ci s'élança sur lui, & lui abattit la tête d'un coup de sabre.

La mort du roi répandit la terreur parmi les Africains. Aunaya, que sa fureur avoit emporté, sentit les conséquences de ce coup terrible. Il s'efforça de gagner l'amitié des peuples, en affectant de la clémence : « Vous avez vu qu'on ne nous at-
» taque pas en vain, leur dit-il; mais des
» hommes courageux, satisfaits de la pu-
» nition des auteurs de leurs injures, par-
» donnent à ceux qui y ont pris part par
» foiblesse ou par obéissance; vous n'é-
» prouverez que nos bontés. »

Aunaya reçut dans ce temps un renfort sur lequel il ne comptoit point. Un vaisseau parti de Lisbonne avoit échoué dans le voisinage du cap Corientes; l'équipage s'étoit sauvé à terre. Là, il s'étoit partagé en plusieurs troupes, qui chacune, cherchant un lieu où elles pussent trouver des secours, prit des routes différentes. Une de ces troupes, au nombre de vingt, arriva à Sophala, pendant que le fort étoit menacé, & ce secours fut regardé comme envoyé par le ciel. Les autres Portugais de l'équipage furent sans doute moins heureux; car on n'entendit plus parler d'eux.

On ne s'accorde point sur le successeur qu'on donna à Jusef. Les uns veulent que son fils, Soliman, fût reconnu ; les autres, que les Portugais mirent sur le trône le perfide Zacote qui les avoit si bien servis. Osorio raconte qu'ils le conduisirent au palais, l'assirent sur le trône, & crierent aux peuples : « Voilà votre roi ; proster» nez-vous, & rendez-lui vos homma» ges. »

Que ce soit Soliman ou Zacote qui ait succédé à Jusef, on ignore la durée de ce regne ; Sophala resta aux Portugais, où ils sont encore les maîtres. Aunaya mourut peu de temps après cette révolution, & ses successeurs affermirent son ouvrage.

La religion des habitants de ce royaume est peu connue. La seule cérémonie dont on parle est l'observation de certains jours de la lune, tels que le 1er, le 6e, le 7e, le 11e, le 16e, &c. Ils font ces jours-là des especes d'offrandes à leurs parents morts dont ils conservent les os. Ils leur présentent des mets, & ne touchent à aucun avant de les avoir servis. Les prieres qu'ils leur adressent ont toutes pour objet la conservation & la prospérité du roi.

Les mines d'or du pays rendent aux Portugais deux millions de miticals par an ; & le mitical vaut environ quatorze livres, argent de France.

[1200.]



MONBAZE ET QUILOA.

[1200.]

LA côte de Zanguebar offre plusieurs royaumes fréquentés par les Européens, & qui ne nous en sont pas mieux connus. Nous nous arrêterons à ceux de Montbaze & de Quiloa, dont l'histoire est liée, & dont les capitales sont chacune dans une isle.

La ville qui donne son nom à ce dernier fut, dit-on, fondée par un prince Persan. Hosheim, roi de Schiras, avoit laissé sept fils; l'un d'eux, nommé Hali, devoit le jour à une esclave Abyssinienne. Le mépris avec lequel le traitoient ses freres le détermina à s'expatrier, & à chercher fortune ailleurs; ce fut sur la côte de Zanguebar qu'il vint s'établir. Ce pays étoit connu par ses richesses qui y attiroient les marchands de l'Asie. Il toucha d'abord à Magadoxo, d'où il se rendit à Brava, qu'il quitta encore. Ces contrées étoient déja peuplées & soumises à des maîtres. Il chercha des déserts où il ne trouveroit personne pour lui disputer la possession du pays dont il voudroit s'emparer, & où il pût s'établir avec ceux qui

l'avoient ſuivi. La baie de Quiloa parut lui offrir ce qu'il deſiroit. Les peuplades Cafres, qui étoient répandues dans les environs, lui céderent volontiers des terres qu'elles n'occupoient pas; il y fonda le royaume de Quiloa. Ses ſucceſſeurs, juſqu'à l'arrivée des Portugais, n'offrent rien à la curioſité; on s'eſt contenté de recueillir leur deſcendance & la durée de leur regne.

[1500.]

Les Portugais avoient découvert Monbaze & Quiloa deux ans auparavant. Cabral y toucha cette année. Le roi de ce dernier endroit s'appelloit Ibrahim. Il ne s'étoit élevé que par le meurtre de ſon prédéceſſeur; le ciel ſembloit avoir amené les Européens pour le punir. Il parut recevoir avec plaiſir l'envoyé Portugais qui lui annonça que Cabral avoit pour lui des lettres de ſon maître, qu'il ſe feroit fait un honneur de lui apporter lui-même, ſi ſa charge d'amiral lui avoit permis de deſcendre à terre; il ſe prêta même à accorder la priere qu'on lui faiſoit de les aller recevoir ſur les vaiſſeaux, où il auroit une conférence avec Cabral.

Ce voyage du roi ſe fit avec beaucoup de pompe, & les Portugais le traiterent avec reſpect; ils convinrent d'envoyer des

ambaſſadeurs au prince pour conclure un traité. Mais, dans l'intervalle de vingt-quatre heures qui s'écoulerent entre cette conférence & le départ des ambaſſadeurs, les diſpoſitions du roi avoient changé. Les Arabes, qui étoient jaloux du commerce qu'alloient ouvrir les Européens, & qui devoit faire tomber le leur, les peignirent ſous des couleurs ſi odieuſes, que le roi ne voulut plus continuer la négociation, & prit des précautions pour ſe défendre ſi on l'attaquoit, & ſe mettre en état d'attaquer le premier.

Il ne cacha point aux Portugais les raiſons de ſa défiance: « Depuis que je ſuis » ſur le trône, leur dit-il, je n'ai point eu » de maîtres, & je ne veux point en rece- » voir. Votre conduite à Sophala & dans » tous les lieux où l'on vous a reçus, me » force à vous empêcher de vous établir » dans mes Etats. Si mes ſujets ſe ſont paſſés » juſqu'à préſent de vos marchandiſes, ils » peuvent s'en paſſer encore. Continuez » votre chemin; paſſez dans d'autres lieux, » & laiſſez-nous ici tranquilles. »

Cabral n'étoit pas en état de donner la loi, puiſqu'il ſe retira; mais il regarda les refus d'Ibrahim comme une inſulte faite à ſa nation; & il ne ſongea qu'à la vengeance.

[1505.]

Ce fut Almeyde qui vint, avec une flotte & des troupes, marquer le mécontentement des Portugais contre Ibrahim. Ce prince, hors d'état de se défendre, ne soutint pas la fermeté qu'il avoit montrée à Cabral. A l'approche d'Almeyde, il prit la fuite. Les habitants, abandonnés par leur lâche souverain, engagerent Mahmud-Ancon à se mettre à leur tête; mais l'effroi les saisit à leur tour. Lorsque les Portugais furent débarqués, ils passerent aussi dans le Continent. Les vainqueurs entrerent dans la ville sans opposition, & la pillerent. Le butin fut enfermé dans une maison où l'on en fit ensuite le partage. Le général se contenta d'un arc pour sa part.

Almeyde se hâta d'élever un fort près du rivage pour défendre sa conquête dans le besoin; mais il vit bientôt que les Africains ne songeoient pas à l'attaquer. Il engagea Mahmud à revenir avec les troupes qui l'avoient suivi : « Vous n'avez rien à » craindre, leur dit-il à leur retour; vous » devez nous remercier de vous avoir dé- » fait d'un tyran. La clémence du roi puis- » sant auquel j'obéis m'ordonne de vous » offrir ses bienfaits; il ne demande de » vous que du respect & un tribut. » On

ſe crut trop heureux d'accéder à ces conditions.

Almeyde voulut donner un roi à Quiloa, & ſon choix tomba ſur Mahmud. Pour donner à ſon exaltation un air de magnificence & de pompe propre à en impoſer, & ſur-tout à faire ſentir aux peuples qu'ils dépendoient du Portugal, il fit élever un échafaud ſur la place publique. On y plaça un trône avec la couronne ; il y monta avec ſa ſuite, & Mahmud au milieu d'elle ; un héraut cria : « Ibrahim » étant déchu du trône par ſa mauvaiſe » conduite & ſes trahiſons, le lieutenant- » général du roi de Portugal & ſes officiers » préſents en étant devenus maîtres par » droit de conquête, ils en diſpoſent en » faveur de Mahmud-Ancon, en récom- » penſe de ſon mérite & de ſon zele, à » condition qu'il paiera un tribut au roi » de Portugal. » Tout le monde cria auſſitôt : *Vive Mahmud !*

Le nouveau monarque prouva ſur le champ qu'il méritoit le trône. A peine avoit-il été couronné, qu'en remerciant Almeyde, il lui tint ce diſcours : « J'étois » l'ami du prédéceſſeur d'Ibrahim ; je ne » reçois ſa ſucceſſion que parce que l'infor- » tuné ne peut plus en jouir : mais il a laiſſé » un fils ; cet enfant a des droits au trône ; » ſa jeuneſſe ne lui permet pas de l'occuper

» encore. C'eſt un dépôt que je dois *lui*
» garder : permettez-moi de le reconnoître
» d'avance pour mon ſucceſſeur. Je ſerois
» indigne de ce que vous avez fait pour
» moi, ſi j'en jouiſſois ſous une autre con-
» dition. Mes fils partagent mes ſentiments ;
» ils croiroient ſe couvrir d'opprobre &
» d'infamie, s'ils en avoient d'autres. Je
» leur dois un exemple de fidélité & de
» probité ; & ce patrimoine que je veux
» leur laiſſer eſt au-deſſus des empires. »
Almeyde, étonné de ce déſintéreſſement, l'admira, & conſentit à la demande de Mahmud.

Après cette expédition, Almeyde paſſa à Monbaze. Le nom Portugais y étoit déteſté ; Gama en avoit fait l'épreuve peu d'années auparavant : il n'y avoit trouvé que des ennemis prêts à le recevoir, & qui le forcerent à s'éloigner. C'étoit encore un affront qu'Almeyde croyoit avoir à venger, & qui lui fit tourner ſes armes contre cette ville. Il y fut reçu avec plus de courage qu'à Quiloa. Ce ne fut qu'après un combat long & opiniâtre qu'il entra dans la ville, où le combat ſe renouvella. Les habitants, du haut de leurs maiſons, faiſoient tomber ſur ſes troupes des grêles de fleches & de pierres. Pour leur fermer le paſſage des rues, ils détruiſoient leurs habitations, & formoient de

leurs décombres une ſorte de rempart qu'il falloit emporter.

Les obſtacles ne firent qu'aigrir les Portugais ; leur courage reprit de nouvelles forces, & ils arriverent au palais du roi. Ce prince timide en étoit ſorti par une porte de derriere, avec ſes femmes & ſa famille, pour ſe réfugier dans un bois de palmiers où il reſta caché. Le lendemain un Arabe, tenant un drapeau blanc à la main, vint trouver les Portugais, & demander la paix au nom de ſon maître. Il offroit d'avance de ſe reconnoître vaſſal du Portugal, & de ſe rendre tributaire: Il demandoit une conférence pour ſigner le traité, & offroit de venir, pourvu qu'on lui donnât des ôtages.

La fierté d'Almeyde s'indigna de cette précaution, dont les peuples infortunés de ces contrées avoient aſſez appris la néceſſité à leurs dépens ; il offrit ſon gantelet & ſon caſque. Ces armes défenſives ne parurent pas au roi de Monbaze une ſûreté ſuffiſante ; il n'oſa pas s'y fier ; & la ville fut pillée & brûlée. Elle fut rebâtie enſuite, & devint la capitale du royaume de Mélinde, & le ſéjour de ſes rois & des gouverneurs Portugais.

L'infortuné ſouverain de Monbaze ſe retira ſur le Continent, où, content d'une partie des Etats qu'il y poſſédoit, il ſe mit

ſous la protection du ſouverain du Monocmugi, ſon plus proche voiſin, mais dans les Etats duquel les Européens ont eſſayé vainement de s'établir & de pénétrer.

Parmi les peuples ſoumis à l'ancien royaume de Monbaze, il n'y en a point de plus féroces que les Cimbis. On croit qu'ils ont une origine commune avec les Barbares établis au nord du cap de Bonne-Eſpérance, & qui ont envoyé des colonies à travers l'Afrique, de la côte occidentale à l'orientale. Ils ont les mœurs & la fureur des Giagues. Comme eux, ils ſont anthropophages. Ils ont un chef, quelquefois tributaire, & plus ſouvent indépendant. Ce chef, reſpecté comme un dieu, prend le titre d'empereur de toute la terre. Ils n'ont aucun culte; &, s'ils reconnoiſſent des divinités, bien ſouvent ils les bravent. Si la pluie manque de rafraîchir leurs campagnes, après une longue chaleur qui les a deſſéchées, ils s'aſſemblent, prennent leurs armes, & lancent leurs fleches contre le ciel, pour le punir, diſent-ils, de faire ſouffrir un peuple auſſi reſpectable & auſſi puiſſant que le leur.







MÉLINDE.

[1498.]

CE fut en cette année que Vaſco de Gama aborda pour la premiere fois à Mélinde. Juſqu'à l'arrivée des Portugais, ce royaume n'eſt point connu; &, depuis leur arrivée, on en ſçait peu de choſe. Enchantés de l'alliance qu'ils firent avec ce peuple, & de la fidélité avec laquelle elle a été obſervée, ils n'ont parlé que du reſpect des rois de Mélinde pour celui de Portugal. Ils le pouſſent ſi loin, que l'un d'eux, recevant un facteur Portugais, envoya toute ſa cour au-devant de lui, avec un grand nombre de femmes qui brûlerent des parfums ſur ſon chemin. Ces détails auroient pu être remplacés par d'autres ſur l'état de cet empire; mais on n'a pas jugé à propos d'en donner.

La réception que l'on fit à Gama lui fut d'autant plus agréable, que par-tout ſur ſon paſſage on lui avoit tendu des piéges qu'il n'avoit évités que difficilement. Il donna une ſi grande idée de ſon maître au roi de Mélinde, que celui-ci deſira de lui envoyer un ambaſſadeur, & fit promettre à Gama de venir le prendre à ſon

retour des Indes. Le Portugais, outre cet accueil, trouva aussi un pilote qui lui servit de guide dans sa navigation.

[1500.]

Cabral, à son passage à Calécut, toucha également à Mélinde, où il fut reçu comme Gama. Il fit présent au roi d'une bride & d'une selle fort riche. Le prince vint sur le vaisseau le remercier de ce présent; &, en s'en retournant, il en fit orner le cheval qui l'attendoit sur le rivage. Cabral remarqua une cérémonie superstitieuse. Dès que le roi fut à cheval, on éventra un mouton, autour duquel il fit plusieurs tours, en prononçant quelques prieres. On ne dit point quel étoit l'objet de cette cérémonie : il se peut que ce fût une précaution pour purger le présent de tout maléfice; car l'ignorance, qui croit qu'on en peut jetter, ne doute pas qu'il n'y ait aussi des moyens d'en préserver.

[1508.]

Almeyde avoit établi un comptoir à Mélinde. La faveur dont le roi honoroit les Portugais fit murmurer les peuples voisins. La ville d'Oja, habitée par des Arabes, entreprit de le dégoûter de ces étrangers, & de les lui faire chasser en lui déclarant la guerre. Il fut maltraité pendant l'éloigne-

ment des flottes. Mais, à leur retour, il leur demanda vengeance ; & les Portugais crurent la devoir à un allié fidele. Triſtan d'Acunha s'avança vers cette ville avec ſes vaiſſeaux. Il fit ſommer le Chéick de venir lui parler : « Muſulman & ſoumis au » Soudan du Caire, ſucceſſeur de Maho-» met, je ne puis, répondit le Chéick, » traiter avec les ennemis de ma religion. »

Alphonſe débarqua avec les troupes de terre. Il fit le ſiége d'Oja, qui fut priſe & brûlée. On raconte que, dans une action où les ennemis battus avoient pris la fuite, un officier nommé George Silveyra, qui les pourſuivoit, rencontra un jeune Maure qui cherchoit à l'éviter, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire. Il courut à eux pour les ſaiſir. Le Maure s'arrêta, & pria la femme de s'éloigner, & de ſe mettre en sûreté pendant le combat qu'il alloit ſoutenir, lui promettant de la rejoindre s'il étoit vainqueur, & ſe félicitant de mourir pour la ſauver s'il étoit vaincu. La jeune femme refuſa de le quitter : « Il faut combattre, lui dit-elle ; tu ne » peux fuir ſans honte ; je ſerois la pre-» miere à t'arrêter. Mais je reſterai auprès » de toi ; je t'animerai par ma préſence ; » &, ſi tu péris, ce poignard me rejoindra » à ce que j'aime. Je ne lui ſurvivrai point ; » il aura fait ſon devoir, & je ferai le

» mien. » Silveyra, touché de ce ſpectacle, s'écria : *A Dieu ne plaiſe que je rompe de ſi beaux nœuds.* Il leur permit de continuer leur marche. Il arrêta ſes ſoldats, qui, moins ſenſibles que lui, vouloient courir après eux, & il les ramena vers la ville.

Triſtan dAcunha porta ſur le champ ſes armes contre Brava. Cette ville offre un phénomene ſingulier en Afrique. C'eſt une république, & la ſeule qui exiſte dans cette vaſte contrée. Sept freres, qui fuyoient la tyrannie de Lacah, l'un des petits rois de l'Arabie heureuſe, en furent, dit-on, les fondateurs; elle eſt gouvernée par douze Chéicks Arabes. Elle ne put réſiſter aux Portugais, qui la pillerent & la brûlerent. Sans doute que, pour la rétablir, les braves républicains conſentirent à ſe rendre tributaires de ceux qui les avoient ruinés.

D'Acunha fut moins heureux dans l'attaque de Magadoxo, capitale du royaume de ce nom, & dont on ne connoît preſque que cette entrepriſe infructueuſe. Il paſſa à l'iſle de Socotra, la plus grande qui ſoit à l'entrée de la mer Rouge, dont les habitants ont reçu la religion Jacobite de l'Abyſſinie. Ce ſont des hommes foibles & groſſiers; mais qui ont en partage la douceur qui manque à leurs fem-

mes. Celles-ci, féroces & guerrieres, manient les armes, & se mêlent plus des combats que des affaires de leur maison. Elles ont l'usage qu'on prêtoit aux Amazones, de demander des enfants aux étrangers qui abordent dans leur isle. D'Acunha s'en rendit maître. C'est à la prise de la ville qu'ils trouverent dans un puits un aveugle qui, resté seul par la fuite de la garnison, y étoit descendu pour se dérober à la fureur des vainqueurs. On connoît sa réponse, lorsqu'on lui demanda comment il avoit pu y descendre : *Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* Ce bon mot lui valut la sienne.

L'histoire de cette partie de l'Afrique ne nous conduit pas plus loin : il n'y a gueres que des commerçants qui s'y rendent ; & les affaires de leur négoce ne leur permettent pas de prendre beaucoup d'informations, & d'en donner. Le dernier royaume qui se présente encore est celui d'Adel, dont les habitants sont Mahométans & sous la protection de la Porte. Voisin de l'Abyssinie, c'est avec elle seule qu'il a des démêlés ; &, en parlant de cet Empire, nous avons rapporté les principaux événements qui regardent Adel.

FIN.



TABLE

Des Matieres les plus intéressantes, contenues dans les Anecdotes Egyptiennes.

[Nota. *A la suite de cette Table sont celle des Anecdotes de Barbarie, celle d'Abyssinie, & celle des Anecdotes des Côtes Occidentale, Méridionale & Orientale de l'Afrique.*]

A

B

C

D

E

F

G

H

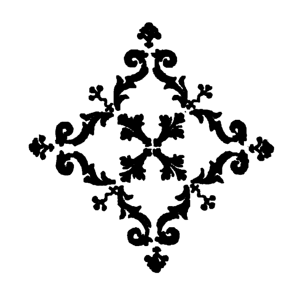
I

L

P

R

U



TABLE

Des Matieres principales, contenues dans les Anecdotes de Barbarie.

Où l'on a fait entrer celles de *Maroc*, d'*Alger*, de *Tunis* & de *Tripoli*, qui en sont inséparables.

[B. indique la *Barbarie*, M. *Maroc*, A. *Alger*, Tun. *Tunis*, Trip. *Tripoli*.]

A

B

C

D

E

F

TABLE

Des Matieres principales contenues dans les Anecdotes Abyssiniennes.

A

B

C

H

J

Interdit

S

T

V



TABLE

Des Matieres les plus intéressantes, contenues dans les Anecdotes de Guinée, *& des* Côtes Orientale, Méridionale & Occidentale *de l'Afrique.*

A

B

C

D

E

F

G

H

J

T

V

Fin des Tables.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Anecdotes Africaines*, faisant partie des Anecdotes des quatre parties du monde : je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 11 Mai 1775.

Signé TERRASSON.

Le Privilege se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.

EXTRAIT du Catalogue de VINCENT, Libraire à Paris, 1775.

HISTOIRE.

ANecdotes Angloises, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au règne de George III, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Arabes & Musulmanes, depuis l'an de J. C. 614, époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux prophète Mahomet, jusqu'à l'extinction totale du Califat, en 1538, in-8°, *petit format*, 1772, 5 l.

Anecdotes Américaines, *sous presse*.

Anecdotes Chinoises, Japonoises, Siamoises, Tonquinoises, &c; dans lesquelles on s'est attaché principalement aux Moeurs, Usages, Coutumes & Religions de ces différents peuples de l'Asie, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Ecclésiastiques, contenant tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans les Eglises d'Orient & d'Occident, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à présent, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.

Anecdotes Espagnoles & Portugaises, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

Anecdotes Françoises, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au règne de Louis XVI; par M. l'abbé *Berlou*, nouvelle édition, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Germaniques, depuis l'an de la fondation de Rome 648, & de l'ère chrétienne 106, jusqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Italiennes, depuis la destruction de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne & la Russie, depuis l'origine de ces Monarchies jusqu'à présent, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Orientales, contenant les anciens rois de Perse, & les différentes Dynasties Perses, Turques & Mogoles, qui se sont élevées successivement en Asie, jusqu'aux Califes & aux Sophis exclusivement, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

Anecdotes des Républiques, comprenant Genes & la Corse, Venise & Malthe, la Hollande & la Suisse, auxquelles on a joint la Savoie, la Hongrie & la Bohême, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.

Dictionnaire historique des Siéges & Batailles mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, *ou* Anecdotes militaires de tous les Peuples du monde, 3 vol. in-8°, *petit format*, 15 l.

Dictionnaire historique d'Education, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnements, la pratique à la théorie, 2 vol. in-8°, 10 l.

Dictionnaire des Cultes religieux, établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent: Ouvrage dans lequel on trouvera les différentes manieres d'adorer la divinité, que la révélation, l'ignorance & les passions ont suggérées aux hommes dans tous les temps; l'Histoire abrégée des dieux & demi-dieux du Paganisme & celle des Religions Chrétienne, Judaïque, Mahométane, Chinoise, Japonnoise,

Indienne, Tartare, Africaine, leurs ſectes & héréſies principales, leurs miniſtres, prêtres, pontifes & ordres religieux; leurs fêtes, leurs ſacrifices, leurs ſuperſtitions, leurs cérémonies, le précis de leurs dogmes & de leur croyance, 3 vol in-8°, *petit format, avec Fig.* 15 l.

Dictionnaire hiſtorique des Saints Perſonnages, où l'on peut prendre une Notion exacte & ſuffiſante de la Vie & des Actions mémorables des Héros du Chriſtianiſme; des Apôtres, des Pontifes, des Patriarches, des Evêques, des Solitaires fameux de l'Orient & de l'Occident, des Vierges, des Martyrs, des Confeſſeurs, de tous ceux enfin dont les Egliſes Grecque & Latine ont conſervé les noms dans leurs Faſtes, ou conſacré la mémoire par un Culte public, in-8°, 2 vol. *petit format,* 10 l.

Eſſai ſur le Sénat Romain, pour ſervir d'introduction à l'hiſtoire du Tribunat de Rome; traduit de l'anglois de M. *Chapman*, in-12. *relié* 3 l.

Hiſtoire du Tribunat de Rome, depuis ſa création, l'an 261 de la fondation de Rome, juſqu'à la réunion de ſa puiſſance à celle de l'empereur Auguſte, l'an 730 de la même fondation. In-8°, *petit format,* 2 part. broch. 5 l.

Hiſtoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces juſtificatives; compoſée ſur les Originaux, enrichie de divers monuments, *avec Cartes, Figures & Vignettes en taille douce;* par D. *Vaiſſette*, R B. *in-fol.* 5 vol. 120 l.

——— Les tomes III, IV & V ſe vendent ſéparément 24 livres.

——— La même en abrégé, in-12, 6 vol. 15 l.

——— Armorial des Etats de Languedoc; par M. *Gaſtelier de la Tour*, in-4°, *armoiries gravées,* 12 l.

Histoire militaire des Suisses, avec les généalogies des maisons illustres; par M. le baron de *Zur-Lauben*, in-12, 8 vol. 20 l.

Code militaire des Suisses, servant de suite à l'Histoire des Suisses, in-12, 4 vol. 10 l.

Histoire poëtique tirée des Poëtes François : on y a joint un Dictionnaire poëtique; par M. l'abbé *Bertou*, in-12, nouvelle édition, *petit format*, 2 l.

Mémoires & Lettres de *Henri*, duc de Rohan, publiés pour la premiere fois par M. le Baron de *Zur-Lauben*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.

Philosophie, Sciences et Arts.

Année Champêtre, contenant ce qu'il convient de faire chaque mois de l'année dans le potager; in-12, 3 vol. *Fig.* 9 l.

Antilogies & Fragments Philosophiques, ou Collection méthodique des morceaux les plus curieux & les plus intéressants sur la Religion, sur la Philosophie, les Sciences & les Arts, extraits des écrits de la Philosophie moderne, 4 vol. in 12, rel. 4 l. 12 s.

Cours d'Etudes des Jeunes Demoiselles, ouvrage non moins utile aux Jeunes-Gens de l'autre sexe, & pouvant servir de complément aux études des Colléges; avec des Cartes pour la Géographie, & des Planches en taille-douce, pour le Blason, l'Astronomie, la Physique & l'Histoire-Naturelle; par M. l'Abbé *Fromageot*, in-12, 8 vol. *Fig.* 18 l.

——— Les tomes IX & X paroîtront incessamment.

Dictionnaire des Passions, des Vertus & des Vices, ou Recueil des meilleurs morceaux de morale pratique, tirés des auteurs anciens &

modernes, étrangers & nationaux, 2 vol. in-8°, 9 l.

nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, dans lequel on donne une idée exacte des sciences les plus utiles, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

——— la même, in-8°, 2 vol. *papier fin*. 12 l.

Eraste, ou l'Ami de la Jeunesse; entretient familiers, dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plûpart des connoissances humaines, & particulierement sur la Logique ou la science du raisonnement; la doctrine, la morale & l'histoire de la Religion, la Mythologie; la Physique générale & particuliere; l'Astronomie; l'Histoire naturelle; la Géographie; l'Histoire de France, &c; nouvelle édition, avec Cartes géographiques, in-8°, *petit format*, rel. 5 l.

Gnomonique à la portée de tout le monde, ou Méthode pour tracer des Cadrans solaires; par M. *Garnier*, avec *Fig.* in-8°, 5 l.

Belles-Lettres.

Aménités littéraires, in-8°, *petit-format*, 2 part. *broch.* 5 l.

Contes Persans; par *Inatula de Delhi*, traduits de l'anglois, in-12, deux parties *broch.* 3 l.

Dictionnaire portatif de Littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'Eloquence, à la Poësie & aux Belles-Lettres, & dans lequel on enseigne la marche & les régles qu'on doit observer dans les ouvrages d'esprits; par M. l'abbé *Sabatier de Castres*, in-8°, *petit format*, 15 l.

Dictionnaire poétique d'Education; par M. *Delacroix*, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.